

Le Neuvième Royaume

David Zindell

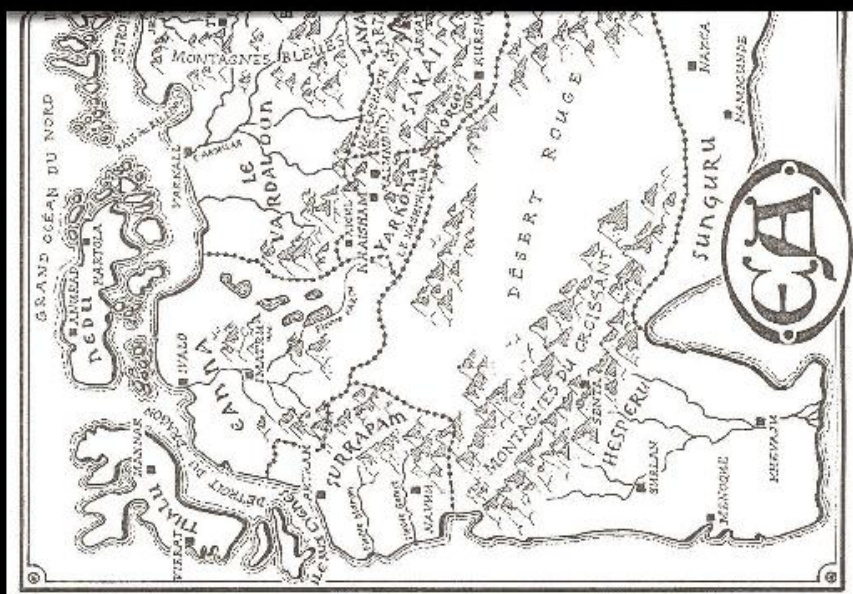
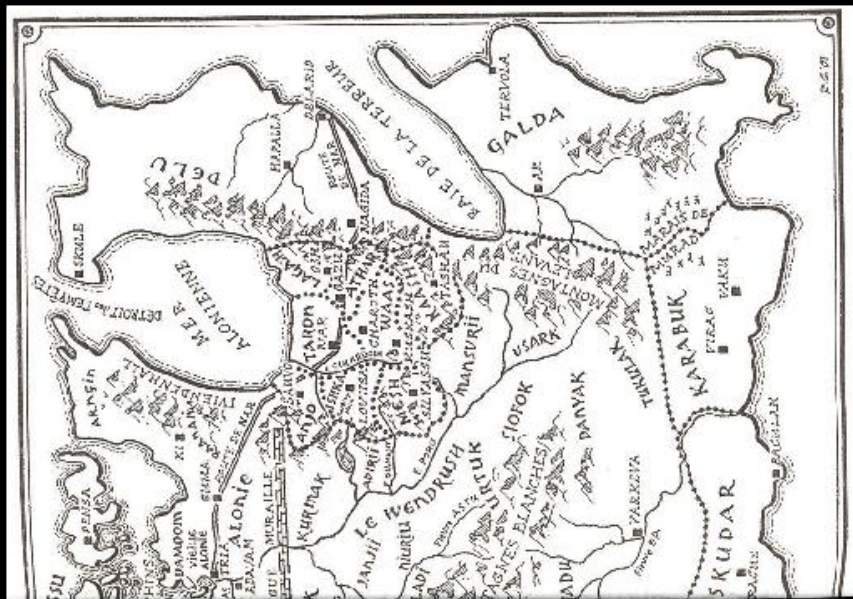
VISIT...

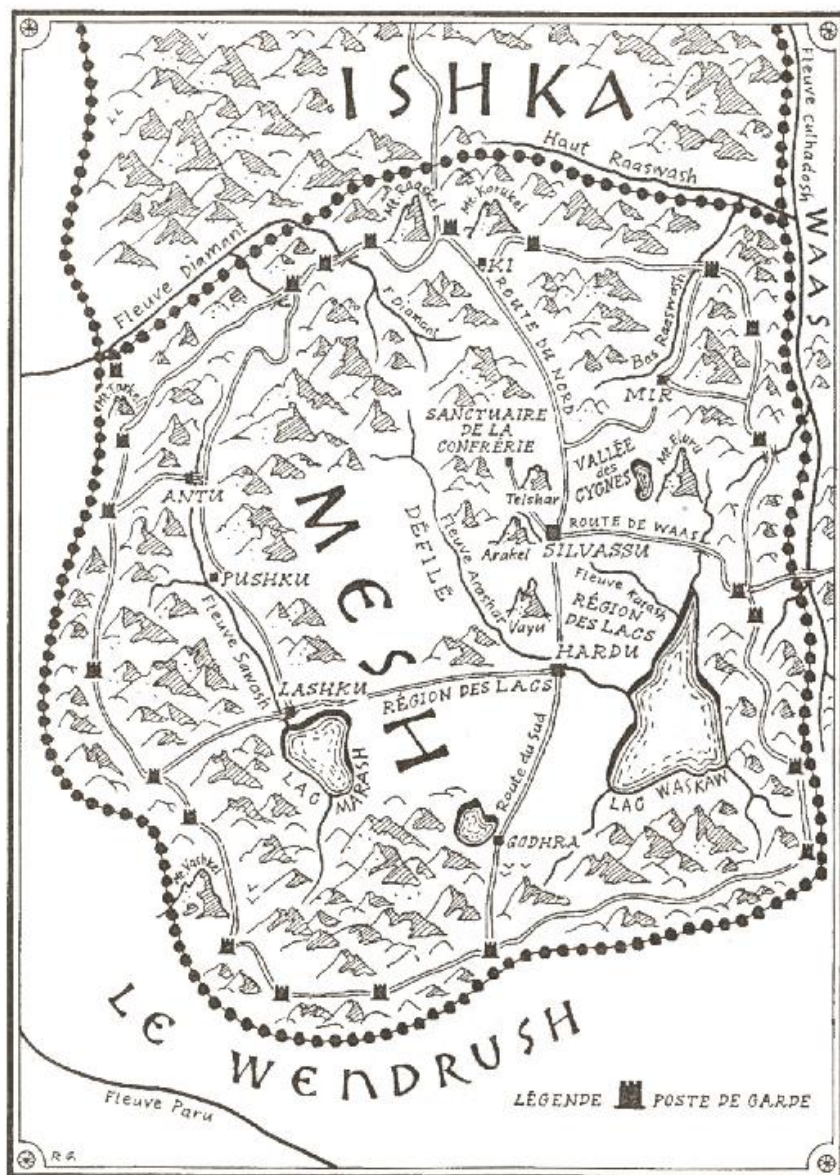
LANZAROTE
Caliente.COM

David
ZINDELL
**Le Neuvième
Royaume**

Rendez-vous ailleurs

Fleuve
Noir





1

Il m'est arrivé de passer de claires nuits d'hiver sur la montagne dans le seul but d'être plus près des étoiles. Certains disent que ces lumières chatoyantes sont les âmes des guerriers morts dans la bataille ; d'autres pensent qu'à l'aube des temps, Arwe lui-même lança une infinité de diamants dans le ciel afin qu'ils y brillent à jamais et triomphent de l'obscurité de la nuit. Mais moi, je crois que les étoiles sont des soleils semblables au nôtre. Elles chuchotent à notre sang enflammé des rêves anciens et des promesses non tenues. C'est de là que notre peuple est venu sur terre il y a très longtemps, porteur de la coupe appelée Pierre de Lumière ; c'est là que nous retournerons un jour sous forme d'anges tenant la lumière entre nos mains.

Mon grand-père le croyait aussi. C'était lui qui m'avait appris les histoires de la Grande Ourse, du Dragon, des Sept Sœurs et des autres constellations. C'était lui qui m'avait baptisé Valashu, du nom de l'Etoile resplendissante du Matin. Il disait toujours que nous étions nés pour briller. Un guerrier Valari, m'avait-t-il expliqué un jour, doit polir son âme avant de polir son épée. Ainsi seulement, il connaîtra son destin et l'acceptera. Ou s'élèvera contre lui s'il fait partie des quelques hommes destinés à forger leur propre destin. Ces hommes sont une gloire et une bénédiction pour la terre. Mon grand-père était l'un d'entre eux. Cela n'avait pas empêché les Ishkans de le tuer.

Elkasar Elahad aurait trouvé vraiment très étrange le fait que le jour même de l'arrivée des émissaires du roi Kiritan d'Alonie annonçant une grande quête de la Pierre de Lumière, toute une compagnie de chevaliers et de nobles d'Ishka se présentent au château de mon père pour négocier la paix ou appeler à la guerre. C'était le premier ashte de l'an 2812 de la fameuse période appelée Âge du Dragon par les historiens. Dans la douceur d'un des plus jolis printemps que l'on puisse se rappeler, la neige des montagnes fondait, les fleurs sauvages éclosaient un peu partout et les forêts entourant Silvassu regorgeaient de sangliers, de cerfs et autres gibiers. Après avoir compté les invités présents au château ce jour-là, l'intendant de mon père grommela que si l'on envisageait un festin, il faudrait beaucoup de nourriture en cuisine. C'est ainsi que mes frères et moi ainsi que d'autres chevaliers fûmes envoyés à la chasse. Après tout, même les assassins d'un roi doivent manger.

Un peu après midi, je descendis à cheval les collines sur lesquelles

est construite notre vieille cité avec mon frère aîné, lord Asaru. Mon ami Maram et l'un des écuyers de mon frère nous accompagnaient également.

Nous formions un petit groupe de chasseurs, peut-être le plus petit de tous ceux qui arpentaient les bois ce jour-là. J'étais content d'être avec eux car cela ne m'amusait pas du tout de poursuivre jusqu'à l'épuisement un cochon fou de terreur au milieu de chiens glapissants et d'hommes montés sur des chevaux hennissants. En ce qui concerne Asaru, il était comme le roi Shamesh notre père : sévère, sérieux et concentré sur son objectif avec une détermination et une précision surprenantes. Son âme avait été non seulement polie, mais aiguisée jusqu'à devenir coupante comme la meilleure épée de Godhran. Il avait annoncé qu'il prendrait un cerf et pour cela il fallait être peu nombreux et discrets. Maram, qui aurait préféré chasser en grande pompe avec les autres chevaliers, le suivait néanmoins. En réalité, c'est moi qu'il suivait. Il aimait à dire qu'il n'abandonnerait jamais son meilleur ami. Ce qu'il n'aimait pas dire, c'est que c'était un poltron qui avait vu une fois ce que les défenses acérées d'un sanglier peuvent infliger au bas-ventre d'un homme. La chasse au cerf était beaucoup plus sûre.

C'était une journée chaude, l'air sentait la terre fraîchement retournée et les lilas en fleur. Environ tous les cinq cents mètres, une grosse ferme se dressait au milieu des champs délimités par des petits murs de pierre. Le sol était recouvert d'orge tendre et un soleil doré brillait dans le ciel. Quand nous atteignîmes la Vallée des Cygnes, les terres cultivées laissèrent la place à des milles de forêt vierge. À l'orée d'un champ où de vieux chênes se dressaient comme un mur de verdure, nous fîmes une halte et mîmes pied à terre. Asaru tendit les rênes de son cheval à son jeune écuyer, Joshu Kadar, qui avait le visage carré et le tempérament impassible de son père, lord Kadar. Joshu, qui n'appréciait pas de devoir rester s'occuper des chevaux, regarda avec impatience Asaru sortir son grand arc en bois d'if et le bander. Un moment, je fus tenté de lui donner mon arc et de le laisser chasser le cerf pendant que j'attendrais au soleil. Je détestais la chasse presque autant que la guerre.

Puis Asaru, grand et imposant dans sa longue cape noire, me tendit mon arc et montra la forêt du doigt. Il dit : « Pourquoi ces bois, Val ?

— Pourquoi pas ? » répliquai-je. Sachant ce que je pensais du massacre d'animaux innocents, Asaru m'avait permis de choisir l'endroit où nous irions chasser ce jour-là. Et même s'il avait gardé le silence pendant le trajet du château, il devait savoir où je l'emmenais. « Tu sais pourquoi », repris-je plus gentiment en levant les yeux vers lui.

Il me regarda alors, intrépide comme aimeraient l'être tous les Valari. Ses yeux profonds et mystérieux, aussi noirs que l'espace et aussi brillants que les étoiles, étaient ceux des rois Valari. Il avait les pommettes saillantes et le long nez aquilin de nos ancêtres. Sa peau, tannée par le chaud soleil du printemps, avait l'apparence de l'ivoire patiné et son épaisse masse de cheveux noirs, brillants, longs et épais flottait librement dans le vent. Il avait beau être un homme de sang, pétri de volonté et d'autres qualités terrestres, quelque chose en lui semblait détaché de ce monde. Mon père disait que nous nous ressemblions assez pour passer pour des jumeaux. Mais parmi les sept fils de Shavashar Elahad, il était l'aîné et j'étais le dernier. Et cela faisait toute la différence.

Il se rapprocha de moi et me regarda en silence. Alors que j'avais insisté pour porter une veste de chasse en cuir, une simple chemise et un pantalon vert foncé, il était resplendissant dans une cape et une tunique noire brodée du cygne et des sept étoiles d'argent de la maison royale de Mesh. Il ne concevait pas qu'on pût le voir dans une autre tenue. C'était le plus grand de mes frères, il me dépassait d'un demi-pouce. Il semblait me regarder de haut et ses yeux brûlants comme le soleil fixaient la cicatrice qui traversait mon front au-dessus de mon œil gauche. Une cicatrice unique, en forme d'éclair. Je crois qu'elle lui rappelait des choses qu'il aurait préféré ne pas connaître.

« Pourquoi faut-il que tu sois si farouche ? » dit-il rapidement en laissant échapper un soupir.

Le cœur battant la chamade, je soutins son regard mais ne répondis rien.

« Hé là ! s'exclama une voix retentissante, que se passe-t-il ? De quoi parlez-vous ? »

Maram, comprenant que nous communiquions en silence, approchait en se raclant nerveusement la gorge, son arc serré entre ses mains. Bien que moins grand qu'Asaru, c'était un homme de bonne taille au gros ventre proéminent, comme pour écarter de son passage les obstacles ou les hommes de moindre importance.

« Qu'est-ce qu'ils ont, ces bois ? me demanda-t-il.

— Ils sont pleins de cerfs, dis-je en lui souriant.

— Et d'autres animaux aussi, ajouta Asaru, provocant.

— Quels animaux ? » demanda Maram. Il passa sa langue sur ses lèvres épaisses et sensuelles et frotta son épaisse barbe brune à l'endroit où elle frisait sur ses joues rebondies.

« La dernière fois que nous avons pénétré dans ces bois, dit Asaru, on pouvait à peine bouger sans marcher sur un lapin. Et il y avait des écureuils partout.

— Parfait, dit Maram, j'aime bien les écureuils.

— Les renards aussi les aiment, fit Asaru. Et les loups. »

Maram toussa pour s'éclaircir la gorge, puis il déglutit une ou deux fois. « Dans mon pays, je n'ai jamais vu que des renards roux. Ils ne ressemblent en rien à vos énormes renards gris qui pourraient aussi bien être des loups. Et pour ce qui est des loups, eh bien, nous les avons pratiquement tous éliminés depuis longtemps. »

Maram n'était pas originaire de Mesh, ni même de l'un des Neuf Royaumes Valari. Tout en lui offensait la sensibilité Valari. Ses grands yeux bruns, qui rappelaient le café sucré que boivent les Déliens, se remplissaient de larmes de rage ou d'émotion selon les situations. Il arborait des bagues ornées de pierreries à tous les doigts de sa main semblable à un jambon et portait la tunique et le pantalon d'un rouge éclatant de la famille royale délienne. Il aimait le rouge, bien sûr, parce que c'était une manifestation extérieure des couleurs de son cœur enflammé. Et il aimait encore plus être vu et se faire remarquer, surtout dans une forêt pleine d'hommes affamés, armés d'arcs et de flèches. Ma famille pensait qu'on l'avait envoyé étudier chez les Frères dans les montagnes qui dominaient Silvassu en punition de son comportement lâche. En réalité, il avait été banni de la cour parce qu'il s'était compromis avec la concubine favorite de son père.

« Ne t'avise pas de chasser le loup à Mesh, le prévint Asaru, ça porte malheur.

— C'est bon, dit Maram en faisant vibrer la corde de son arc, je ne les chasserai pas s'ils ne *me* chassent pas.

— Les loups ne s'attaquent pas aux hommes, le rassura Asaru, c'est des ours qu'il faut se méfier.

— Des ours ?

— Surtout des mères avec leurs petits à cette période de l'année.

— J'ai vu un de vos ours l'an dernier, dit Maram, et j'espère ne plus jamais en revoir. »

Je me frottai le front en percevant la chaleur que dégageait Maram, effrayé. Mesh était en effet connu pour la férocité de ses énormes ours bruns qui avaient repoussé longtemps auparavant les ours noirs bien plus doux vers des contrées plus riantes comme Délu.

« Si les Frères ne te renvoient pas et si tu restes assez longtemps parmi nous, tu en verras des tas, dit Asaru.

— Mais je croyais que les ours se cantonnaient généralement dans les montagnes.

— Et où crois-tu que tu es ? » demanda Asaru en indiquant d'un large geste de la main les pics recouverts de neige qui nous entouraient.

En fait, nous étions dans la Vallée des Cygnes, la plus grande et la plus belle des vallées de Mesh. C'était là que le Kurash coulait jusqu'au lac Waskaw dans un doux paysage. Là aussi que se trouvaient d'autres lacs où les cygnes venaient chaque printemps couvrir leurs

œufs et nager dans les eaux bleues et limpides.

Mais de l'autre côté de la vallée, à quelque vingt milles à l'est, s'élevait le mont Eluru, telle une immense pyramide de granit et de glace. Et au-delà se dressaient les sommets encore plus imposants de la chaîne des Culhadosh qui séparait les royaumes de Waas et de Mesh. Au loin vers le sud, à quarante-cinq milles à vol d'oiseau, se trouvait la paroi embrumée des Itarsu aux défilés étroits dans lesquels mes ancêtres avaient plus d'une fois massacré des armées d'invasion Sarni venues des vastes plaines grises au-delà. Derrière nous, au-dessus des collines que nous avions descendues ce jour-là, légèrement à l'ouest des bois infestés d'ours où nous nous apprêtions à pénétrer, il y avait trois des plus grands et des plus beaux pics de la chaîne centrale : Telshar, Arakel et Vayu. C'étaient mes montagnes préférées ; là, pensais-je, résidait le cœur des Montagnes du Levant, et peut-être même de tout Ea. Enfant, j'avais joué dans leurs forêts et chanté des comptines au pied de leurs parois de pierre impassibles. Elles s'élevaient, tels des dieux, juste derrière les maisons et les remparts de Silvassu : l'éclatant Vayu à quelques milles au sud, Arakel à l'ouest, juste de l'autre côté des rapides du fleuve Kurash et enfin, le Grand Telshar sur les contreforts duquel les ancêtres de mon grand-père avaient bâti le château de Elahad. Une fois, j'avais gravi ses pentes lumineuses. Du sommet, j'avais aperçu au nord les monts Raaskel et Korukel qui scintillaient de l'autre côté du fleuve Diamant et, au-delà de ces pics protecteurs, les froides montagnes blanches d'Ishka. Mais, bien sûr, toute ma vie j'avais essayé de ne pas regarder dans cette direction.

Maram suivit des yeux la main tendue d'Asaru. Puis il regarda la forêt sombre qui l'attendait et murmura : « C'est vrai, où suis-je ? Perdu, complètement perdu. »

À ce moment-là, comme en réponse à la supplication silencieuse de Maram, on entendit le bruit sourd des sabots lents d'un cheval. Je me retournai et aperçus un homme aux cheveux blancs qui guidait un cheval de trait à travers champs et se dirigeait droit vers nous. Il portait un cache sur son œil droit et marchait en boitant fortement, comme si son genou avait été écrasé par une masse ou un fléau d'armes. Je savais que j'avais déjà vu ce vieux fermier, mais je ne me souvenais plus trop où.

« Bonjour, jeunes gens, dit-il en s'arrêtant près de nous. Belle journée pour la chasse, n'est-ce pas ? »

Maram, constatant que les vêtements de travail en laine du fermier étaient tachés et sentaient le crottin de cheval et les porcs, fronça son gros nez avec dédain. Mais Asaru, qui avait un œil plus exercé, vit immédiatement l'anneau qui brillait au doigt nouveau du fermier, et moi aussi. C'était une simple bague en argent sertie de quatre

brillants, la bague d'un guerrier et même d'un lord.

« Lord Harsha, dit Asaru qui l'avait enfin reconnu, ça fait longtemps.

— Oui, ça fait longtemps », répondit lord Harsha. Il regarda l'écuyer d'Asaru, puis Maram et moi. « Qui sont vos amis ?

— Excusez-moi, dit Asaru. Permettez-moi de vous présenter Joshur Kadar de Lashku. »

Lord Harsha salua l'écuyer de mon frère d'un signe de tête et lui dit : « Votre père est un homme admirable. Nous avons combattu ensemble contre Waas. »

Le jeune Joshu s'inclina profondément, comme il convenait à son rang, puis savoura en silence le compliment de lord Harsha.

« Et voici le prince Maram Marshayk de Délu, continua Asaru. Il est élève chez les Frères. »

Lord Harsha le scruta de son unique œil et dit : « Je croyais que les Frères ne chassaient pas les animaux ?

— En effet, répondit Maram en agrippant son arc. C'est le savoir que nous chassons. En fait, je ne suis là que pour protéger mon ami au cas où nous tomberions sur des ours. »

Puis, lord Harsha reporta son attention sur moi. Son œil, hésitant entre mon frère et moi, dardait sa lumière sur mon front comme un rayon de soleil.

« Vous devez être Valashu Elahad », dit-il.

À ces mots, le visage de Maram rougit de colère. Je savais qu'il n'approuvait pas le système de préséance valari. L'idée qu'un vieil homme sans une goutte de sang noble, un simple fermier, puisse avoir un rang plus élevé qu'un prince devait l'exaspérer.

Je regardai l'anneau que je portais à mon doigt. Il n'avait ni les quatre diamants d'un lord, ni les trois d'un maître, ni même les deux brillants d'un chevalier. L'argent n'était serti que d'une seule pierre, c'était la bague d'un simple guerrier. En réalité, j'avais de la chance d'en avoir une. Si ce n'était pour quelque talent dans l'art de manier l'épée et l'arc que mon père m'avait enseigné, je ne l'aurais jamais eue. Qu'est-ce qu'un guerrier qui déteste la guerre ? Comment un chevalier Valari, ou plutôt un homme se contentant de rêver de devenir chevalier, pouvait-il préférer jouer de la flûte et écrire de la poésie plutôt que de se mesurer par les armes comme ses frères et ses concitoyens ?

Lord Harsha me fit un sourire amer : « Ça fait longtemps que vous n'êtes pas venu dans ces bois, n'est-ce pas ?

— Oui, seigneur Harsha.

— Eh bien, vous auriez dû me présenter vos respects avant de piétiner mes champs. Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont aucune éducation.

— Veuillez nous excuser, seigneur Harsha, mais nous étions pressés. Vous comprenez, nous sommes partis un peu tard. »

Je ne lui expliquai pas que notre expédition de chasse avait été retardée d'une heure, le temps de chercher Maram dans tout le château pour le retrouver finalement dans le lit d'une femme de chambre de mon père.

« Oui, très tard, dit lord Harsha en levant les yeux vers le soleil. Les Ishkans sont passés ici avant vous.

— Quels Ishkans ? » demandai-je, effrayé. Je remarquai qu'Asaru scrutait maintenant les bois avec attention.

« Ils ne se sont pas arrêtés pour se présenter, dit lord Harsha. Mais ils étaient cinq. Je les ai entendus se vanter de pouvoir attraper un ours. »

En entendant cette nouvelle, Maram serra son arc encore plus fort. Des perles de sueur se formaient sur son front parmi ses boucles brunes. « Eh bien, dit-il, il vaudrait peut-être mieux leur laisser ces bois. »

Asaru se contenta de sourire, comme si Maram avait suggéré d'abandonner tout le royaume de Mesh à l'ennemi. Il dit : « Les Ishkans aiment la chasse à l'ours. Mais la forêt est grande et ça fait plus d'une heure qu'ils y sont perdus.

— Prenez garde, je vous prie, de ne pas vous perdre aussi, dit lord Harsha.

— Mon frère, répondit Asaru en me regardant curieusement, se sent plus chez lui dans les bois que dans son propre château. Nous ne nous perdrons pas.

— Bien. Alors, bonne chasse. » Lord Harsha me fit un léger salut de la tête. « Vous avez l'intention d'attraper un ours cette fois encore ?

— Non, un cerf, dis-je, comme la dernière fois que nous sommes venus ici.

— Ça ne vous a pas empêchés de tomber sur un ours.

— Il serait plus juste de dire que c'est l'ours qui nous est tombé dessus. »

Les articulations de Maram devenaient blanches autour de son arc et il me regardait avec des yeux comme des soucoupes. « Qu'est-ce que tu *veux dire*, un ours vous est tombé dessus ? »

Comme je n'avais pas envie de lui raconter ce qui s'était passé, je détournai le regard vers les bois en gardant le silence. Alors lord Harsha répondit à ma place.

« C'était il y a dix ans, dit-il. Lord Asaru venait juste de recevoir son anneau de chevalier et Val devait avoir quoi, onze ans ? dix ans ?

— Dix ans, précisai-je.

— C'est ça, fit lord Harsha en hochant la tête. Les deux garçons se sont engagés seuls dans les bois pour prendre un cerf. C'est alors que

l'ours...

— C'était un gros ours ? » l'interrompt Maram.

L'unique œil de lord Harsha se rétrécit tandis qu'il intimait à Maram, comme à un enfant, l'ordre de se taire. Puis il reprit son récit : « C'est alors que l'ours les a attaqués. Il a cassé le bras et quelques côtes à Asaru et, comme vous pouvez le voir, lacéré le visage de Valashu. »

Il marqua une pause pour montrer de son vieux doigt la cicatrice sur mon front.

« Mais tu m'avais dit que tu étais né avec cette cicatrice ! s'exclama Maram en se tournant vers moi.

— Oui, répondis-je, et c'est exact. »

En fait, c'était vrai. L'accouchement de ma mère avait été si difficile et si long que tout le monde disait que je voulais rester en elle, dans l'obscurité. Finalement, la sage-femme avait dû utiliser des pinces pour me sortir. Les pinces m'avaient blessé et la plaie avait cicatrisé irrégulièrement en forme d'éclair.

« L'ours, expliqua Asaru, a rouvert la blessure et l'a creusée plus profondément.

— Il a eu de la chance que l'ours ne lui défonce pas le crâne, dit lord Harsha à Maram. Et tous deux ont eu de la chance que mon fils, la paix soit avec lui, se promène dans ces bois ce jour-là. Il a trouvé ces garçons à moitié morts dans la mousse et a tué l'ours avec sa lance avant que ce dernier ne les achève. »

Andaru Harsha. Je connaissais très bien le nom de mon sauveur. À la bataille de la Montagne Rouge, j'avais été blessé à la cuisse en le protégeant des lances des Waashiens. Et plus tard, au cours de la même bataille, j'étais resté figé, incapable de tuer l'un de nos ennemis qui se trouvait devant moi sans bouclier et sans défense. À cause de cette hésitation, nombreux étaient ceux qui murmuraient encore que j'étais un lâche. Mais pas Asaru.

« Ainsi, votre fils leur a sauvé la vie, dit Maram à lord Harsha.

— Il a toujours dit que c'était la meilleure chose qu'il ait jamais faite. »

Maram vint vers moi et me prit par le bras. « Et tu veux *retourner* dans ces bois pour rendre hommage au courage du fils de cet homme ?

— Oui, c'est ça, répondis-je.

— Ah, fit-il en me regardant de ses yeux bruns et doux, je vois. »

Et il voyait, et c'est pour ça que je l'aimais. Sans explication, il comprenait que si je revenais dans ces bois ce jour-là, ce n'était pas pour me venger en décochant des flèches à un ours inconnu, mais seulement parce qu'il existe d'autres monstres qu'il faut affronter.

« Bien, dit lord Harsha, assez d'histoires d'ours. Aimeriez-vous

manger quelque chose avant votre partie de chasse ? »

En raison des peccadilles de Maram, nous avions raté le déjeuner et nous étions tous affamés. Bien sûr, cela n'aurait pas affligé Asaru, mais il ne pouvait refuser l'hospitalité de lord Harsha. Aussi, parlant en notre nom à tous, comme s'il était déjà roi, il hocha la tête et dit : « Ce serait un honneur pour nous. »

Pendant que lord Harsha ouvrait les sacoches de son cheval, les nôtres piaffaient d'impatience et baissaient la tête pour mâchonner l'herbe verte et tendre qui poussait entre le mur de pierres du champ et la forêt. Je jetai un coup d'œil de l'autre côté du champ pour examiner la maison de lord Harsha. Ses lignes droites, ses proportions et le toit à pignons, recouvert de bardeaux en cèdre et presque aussi pentu que celui des chalets qu'on rencontre plus haut dans la montagne, me plurent. C'était une construction en chêne et en pierre, austère, propre, simple mais belle, typiquement Valari. Je me rappelai qu'Andaru Harsha m'avait amené dans cette maison et que j'y étais resté couché une demi-journée à délirer pendant que son père soignait ma blessure.

« Voilà, déclara lord Harsha, en étendant une nappe sur le muret. Asseyez-vous près de moi et parlons de la guerre. »

Tandis que nous prenions place le long du mur, il disposa deux miches de pain d'orge noir, un pot de fromage de chèvre et quelques oignons verts fraîchement déterrés. La saveur piquante de l'oignon qui contrastait avec le fromage salé me plut ; mais quand lord Harsha sortit quatre gobelets en argent et les remplit de bière brune tirée d'un petit tonneau en bois, cela me plut encore plus.

« Cette bière a été brassée l'automne dernier », dit lord Harsha. L'un après l'autre, il tendit un gobelet à Asaru, à moi, puis à Joshu. Puis il prit le sien. « La récolte a été bonne et la cuvée encore plus. Si nous portions un toast ? »

Voyant que Maram, apparemment rendu muet par la déception, se léchait les lèvres, je dis : « Lord Harsha, vous avez oublié Maram.

— En effet, répondit-il en souriant. Mais vous avez dit qu'il était chez les Frères. Il n'a pas prononcé ses vœux ?

— Euh, si, bien sûr, admit Maram. J'ai renoncé au vin, aux femmes et à la guerre.

— Oui, et alors ?

— Je n'ai jamais renoncé à boire de la bière.

— Vous jouez sur les mots, prince Maram.

— Oui, c'est vrai. Mais seulement quand il y a quelque chose de vital en jeu.

— Comme la bière, par exemple ?

— Comme la bière de *Mesh* qui a la réputation d'être la meilleure de tout Ea. »

Le compliment eut raison de lord Harsha. Il rit et sortit comme par miracle un autre gobelet de ses sacoches. Il s'empara du tonneau et fit couler un jet de bière.

« Buvons au roi, dit-il en levant son gobelet. Puisse-t-il demeurer dans l'Unique et trouver la sagesse nécessaire pour décider de la guerre ou de la paix. »

Nous trinquâmes tous et bûmes la bière mousseuse. Elle avait un goût d'orge, de houblon et de noix grillées de talaru qui ne pousse que dans les forêts proches du mont Arakel. Bien sûr, Maram fut le premier à finir son verre. Il l'avala d'un trait, comme un chien qui boit du lait. Puis il tendit son gobelet à lord Harsha pour en avoir encore et dit : « Maintenant, à moi de proposer un toast. Aux lords et aux chevaliers de Mesh qui ont combattu fidèlement pour leur roi.

— Excellent, dit lord Harsha en remplissant de nouveau le verre de Maram. Buvons à cela. »

Cette fois encore, Maram vida son gobelet. Il lécha la mousse sur sa moustache, puis il tendit une nouvelle fois sa timbale et dit : « Et maintenant, euh, au courage et à la bravoure des guerriers. Comment dit-on chez vous ? À la perfection et à la bravoure. »

Mais lord Harsha reboucha le tonneau et déclara : « Non, ça suffit si vous voulez chasser aujourd'hui. On ne peut pas laisser de jeunes princes comme vous se décocher des flèches les uns aux autres, n'est-ce pas ? »

— Mais lord Harsha, protesta Maram, je voulais seulement dire que le courage des guerriers est un exemple pour ceux d'entre nous qui espèrent...

— Vous êtes un excellent diplomate, dit lord Harsha en riant et en lui coupant la parole. C'est peut-être vous qui devriez raisonner les Ishkans. Peut-être parviendriez-vous à les convaincre d'abandonner la guerre comme vous m'avez convaincu de vous offrir de ma bière.

— Je ne comprends pas pourquoi il faudrait qu'il y ait une guerre, dit Maram.

— Parce que le sang a coulé entre nous, répondit simplement lord Harsha.

— Mais c'est le *même* sang, non ? Vous êtes bien tous des Valari, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est le même sang, dit lord Harsha en buvant lentement dans son gobelet (Puis il me regarda tristement.) Mais les Ishkans l'ont versé d'une manière honteuse pour un Valari. Je veux parler de la manière dont ils ont tué le grand-père de Valashu.

— Mais il est mort à la bataille, n'est-ce pas ? Euh, la bataille du fleuve Diamant ? »

Là-dessus, lord Harsha avala le reste de sa bière comme si on l'obligeait à boire du sang. Tapotant le cache sur son œil, il dit : « Oui,

c'était à la bataille du Diamant. Il y a douze ans déjà. C'est là que les Ishkans m'ont pris mon œil. C'est là que les Ishkans ont sacrifié cinq compagnies dans le seul but d'en découdre avec le roi Elkamesh et de le tuer.

— Mais c'était la guerre, non ? demanda Maram.

— Non. Les Ishkans haïssaient le roi Elkamesh parce que, à votre âge, il avait tué lord Dorje en duel. Alors ils se sont servis de la bataille comme d'un duel pour se venger.

— Lord Dorje, expliquai-je en regardant Maram, était le frère aîné du roi Hadaru.

— Je vois, dit Maram. Et ce duel a eu lieu il y a... euh... cinquante ans ? Vous, les Valari, vous prenez votre temps pour vous venger. »

Observant au nord les nuages sombres qui venaient des montagnes d'Ishka, je me perdis dans des souvenirs d'injustices et de souffrances qui remontaient à plus de cent fois cinquante ans.

« Ne dites pas "Vous les Valari" », je vous prie, dit lord Harsha à Maram. Il frotta son genou cassé et ajouta : « Sar Lensu de Waas m'a frappé là avec sa masse, et ça c'était la guerre. Il n'y a rien à venger. Les gens de Waas le comprennent. Ils n'auraient jamais tenté de tuer le roi Elkamesh de la même manière que les Ishkans.

Tandis que lord Harsha se levait brusquement et secouait les miettes de la nappe à l'intention des moineaux, je serrai les dents. Puis je dis : « Il ne s'agissait pas que de vengeance. »

À ces mots, Asaru me jeta un regard bref, comme pour me prévenir de ne pas divulguer des secrets de famille devant des étrangers. Mais je ne parlais pas seulement pour Maram, mais également pour Asaru, lord Harsha et moi-même.

« Mon grand-père avait un rêve. Il voulait unir tous les Valari contre Morjin. »

En entendant ce nom redoutable et ancien, lord Harsha s'immobilisa tandis que Joshu Kadar se tournait vers moi. Je sentis la peur battre dans le ventre de Maram comme les ailes d'un oiseau. Dans le ciel, les nuages lointains semblèrent s'assombrir encore.

Alors la voix d'Asaru devint froide comme l'acier, comme chaque fois qu'il est fâché contre moi. « Les Ishkans, dit-il, ne veulent pas que les Valari s'unissent sous notre bannière. Personne ne le veut, Val. »

Je levai les yeux et aperçus des corbeaux qui tournoyaient au-dessus du champ, à la recherche de quelque charogne ou autre festin facile. Je ne répondis pas.

« Il faut que tu comprennes, continua Asaru, ce n'est pas nécessaire.

— Pas nécessaire ? (Je criais presque.) Les armées de Morjin ont envahi la moitié du continent et tu prétends que ce n'est pas nécessaire ? »

Regardant à l'ouest, au-delà du pic de diamant blanc du Telshar, j'essayai d'imaginer les bouleversements qui se produisaient loin d'ici. Les quelques nouvelles des annexions de Morjin qui étaient parvenues jusqu'à notre pays isolé étaient très mauvaises. De sa forteresse de Sakai, dans les Montagnes Blanches, ce sorcier, qui se voulait maître d'Ea, avait envoyé ses armées à la conquête d'Hespéru et d'autres terres aux noms étranges comme Uskudar et Karabuk. Bien sûr, il y avait longtemps que les peuples asservis d'Acadu marchaient sous la bannière du Dragon Rouge. Mais à Surrapam et Yarkona, et même à Eanna, les espions et les assassins de Morjin s'employaient à miner ces royaumes de l'intérieur. Un des derniers succès de cette politique de terreur fut Galda. La chute de ce royaume puissant, si proche des Montagnes du Levant et de Mesh, avait choqué la plupart des peuples libres de Délu à Thalu. Mais pas les Meshiens. Ni les Ishkans, les Kaashans, ni aucun des autres Valari.

« Morjin ne nous vaincra jamais, dit fièrement Asaru, jamais.

— Il ne nous vaincra pas si nous nous levons contre lui, répliquai-je.

— Aucune armée n'a jamais envahi les Neuf Royaumes avec succès.

— Pas *avec succès*, acquiesçai-je. Mais ce n'est pas une raison pour leur permettre de le faire.

— Si qui que ce soit envahit Mesh, affirma Asaru, nous le mettrons en pièces. Comme les Kaashiens ont mis en pièces les prêtres de Morjin. »

Il faisait référence aux événements épouvantables survenus six mois plus tôt à Kaash, le plus montagneux et le plus accidenté des royaumes Valari. Quand le roi Talanu avait découvert que deux de ses lords les plus fidèles avaient rejoint l'ordre secret des prêtres-assassins de Morjin, il les avait fait décapiter et écarteler. Les morceaux de leurs corps avaient été envoyés dans chacun des Neuf Royaumes pour servir d'avertissement à tous les traîtres et à tous ceux qui voudraient s'allier à Morjin.

Je frissonnai en me rappelant le jour où le messager du roi Talanu était arrivé à Silvassu avec son horrible trophée. Quelque chose de pointu s'enfonça dans ma poitrine tandis que je repensais à des événements encore pires. À Galda, des milliers d'hommes et de femmes avaient été passés au fil de l'épée. Quelques survivants des massacres avaient traversé les steppes pour rejoindre Mesh mais avaient été repoussés dans les défilés. Le bruit des chaînes de tous ceux que Morjin avait asservis aurait fait trembler les montagnes si elles avaient eu des oreilles pour l'entendre. Sur le Wendrush, disait-on, les tribus Sarni s'étaient remises en marche et brûlaient vifs leurs prisonniers. On racontait qu'à Karabuk régnait une nouvelle peste et

qu'une ville avait même été incendiée par une pierre de feu. Pendant que nous étions assis dans un petit champ verdoyant à boire de la bière et à parler d'une énième guerre avec les Ishkans, tout Ea semblait à feu et à sang.

« Il n'y a pas que Mesh dans le monde », dis-je. J'écoutai le gazouillis des oiseaux dans la forêt. « Qu'en est-il de Eanna et Yarkona ? d'Alonie ? d'Elyssu et de Délu ? »

En entendant le nom de son pays, Maram se leva et s'empara de son arc. En dépit de son renoncement à la guerre, il le secoua courageusement et dit : « Mon ami a raison. Nous avons déjà vaincu Morjin une fois, nous pouvons le vaincre de nouveau. »

Je retins mon souffle un instant pour éviter son haleine chargée de bière. Ce que j'avais suggéré, ce n'était pas de vaincre Morjin, bien sûr, mais de s'unir contre lui afin de ne pas avoir à combattre du tout.

« On devrait envoyer une armée de Valari contre lui », brailla Maram.

Remarquant qu'en réclamant que « nous » combattions ensemble contre notre ennemi, Maram voulait dire nous, les Meshiens et les autres Valari, je réprimai un sourire.

Je le regardai et lui demandai : « Et où enverrais-tu cette armée si courageusement levée dans ton esprit ? »

— Eh bien, à Sakai, bien sûr. Il faut dénicher Morjin avant qu'il ait pris trop de forces et le détruire. »

À ces mots, le visage d'Asaru devint livide tout comme celui de lord Harsha et, j'imagine, le mien. Autrefois, il y a très longtemps, une armée Valari avait traversé le Wendrush pour s'unir aux Aloniens et attaquer Sakai. Et à la bataille de Tarshid, Morjin nous avait complètement anéantis en utilisant des pierres de feu et la trahison. On racontait qu'il avait crucifié le millier de Valari survivants sur vingt milles le long de la route menant à Sakai ; ses prêtres avaient percé les veines de nos guerriers avec des couteaux et avaient bu leur sang. Tous les récits citent cette bataille comme le début de la Guerre des Pierres.

Evidemment, personne ne savait si le Moijin qui régnait actuellement à Sakai était le même que celui qui avait torturé mes ancêtres : Moijin, le Seigneur des Mensonges, le grand Dragon Rouge qui avait volé la Pierre de Lumière et la gardait jalousement enfermée dans sa ville souterraine d'Argattha. Nombreux étaient ceux qui disaient que le Morjin d'aujourd'hui n'était qu'un sorcier ou un usurpateur qui avait repris le nom le plus redouté de l'histoire. Mais mon grand-père croyait que ces deux Morjin étaient un seul et même homme, et je le croyais aussi.

Asaru fixa Maram et lui dit : « Ainsi, tu veux vaincre Morjin. Tu espères aussi récupérer la Pierre de Lumière ? »

— C'est que... répondit Maram en devenant tout rouge, la Pierre de Lumière, c'est une autre affaire. Ça fait trois mille ans qu'elle a disparu. Elle a probablement été détruite.

— Probablement, approuva lord Harsha, la Pierre de Lumière, les pierres de feu et la plupart des autres gelstei. Toutes ont été détruites lors de la Guerre des Pierres.

— Bien sûr qu'elle a été détruite », conclut Asaru comme si désormais le sujet était clos.

Je me demandai s'il était possible de détruire la gelstei d'or, la plus importante de toutes les pierres de pouvoir, celle dans laquelle avait été façonnée la Pierre de Lumière. En silence, j'observai les nuages qui se déplaçaient dans la vallée et cachaient le soleil. Je ne pus m'empêcher de remarquer que, malgré la couleur sombre de ces énormes masses grises, un peu de lumière réussissait à percer.

« Tu n'es pas d'accord, n'est-ce pas ? me dit Asaru.

— Non, répondis-je. La Pierre de Lumière existe, quelque part.

— Ça fait trois mille ans, Val.

— Je *sais* qu'elle existe, elle ne peut pas avoir été détruite.

— Si elle n'a pas été détruite, elle est perdue à jamais.

— Ce n'est pas ce que pense le roi Kiritan. Sinon, il ne lancerait pas des chevaliers à sa recherche. »

Lord Harsha, qui remballait la nourriture restante dans les sacoches de son cheval, laissa échapper un grognement sourd. Il se tourna vers moi et me transperça de son unique œil. « Qui sait pourquoi les rois étrangers font ce qu'ils font ? Mais *vous*, Valashu Elahad, que feriez-vous si vous vous retrouviez soudain avec la Pierre de Lumière entre les mains ? »

Je tournai mon regard vers le nord puis l'est en direction d'Anjo, Taron, Athar, Lagah et des autres royaumes valari avant de répondre simplement : « Je mettrais fin à la guerre. »

Lord Harsha secoua la tête comme s'il ne m'avait pas bien compris. « Aux guerres ?

— Non, à *la guerre*, à la guerre en tant que telle. »

Maintenant, lord Harsha et Asaru, et même Joshu Kadar me regardaient tous ébahis, comme si j'avais suggéré d'en finir avec le monde lui-même.

« Ha ! s'écria lord Harsha, même si seule une prophétesse peut lire l'avenir, je prédis quand même que la prochaine fois que les Ishkans et les Meshiens s'aligneront pour la bataille, vous serez là à la tête de votre armée. »

Je sentais l'humidité de l'air et la soif de sang dans le vieux cœur ardent de lord Harsha, mais je ne dis rien.

Asaru s'approcha alors de moi et me fixa de ses yeux brillants. Il dit calmement : « Tu ressembles trop à grand-père, depuis toujours, tu

adores cette coupe en or qui n'existe pas. »

Le monde lui-même existe-il, me demandai-je ? Et cette lumière dans les yeux étincelants de mon frère ?

« Si le cas se présentait, me demanda-t-il, te battrais-tu pour cette Pierre de Lumière ou lutterais-tu pour ton peuple ? »

Derrière la tristesse de son noble visage planait cette question muette : *Te battrais-tu pour moi ?*

À ce moment précis, alors que les nuages s'épaississaient encore au-dessus de nous et que l'air devenait lourd et immobile, je sentis quelque chose de chaud et de brillant monter en moi. Comment pourrais-je ne pas me battre pour lui ? Je me rappelai une sortie sept ans plus tôt au cours de laquelle j'étais tombé à travers la fine glace du lac Waskaw après avoir insisté pour emprunter un dangereux raccourci pour rentrer chez nous. N'avait-il pas alors, au mépris de sa propre vie, sauté dans les eaux noires et bouillonnantes pour me sortir de là ? Comment pourrais-je jamais abandonner cet être noble et le laisser disparaître de la surface de la terre ? Pouvais-je imaginer le monde sans chênes droits et majestueux ou sans clairs ruisseaux de montagne ? Pouvais-je imaginer le monde sans le soleil ?

Je regardai mon frère et sentis ce soleil en moi. Il y avait aussi des étoiles. C'est étrange, pensai-je, il a beau être l'aîné et moi le dernier, il a beau avoir quatre diamants à son anneau et moi seulement un, c'est toujours lui qui détourne les yeux, comme il le faisait à ce moment-là.

« Asaru, dis-je, écoute-moi. »

Les Valari considèrent l'homme comme un diamant qu'il faut tailler, polir et perfectionner lentement. Si on le taille bien, on obtient un bijou parfait, si on le taille mal, si on tombe sur un défaut, il se brise en éclats. Extérieurement, Asaru était le plus dur et le plus fort des hommes. Mais tout au fond de lui courait une veine d'innocence aussi pure et aussi douce que l'or. Je devais toujours faire preuve de délicatesse avec lui afin que mes mots, ou même un clignement d'œil, ne tombent pas sur ce défaut. Je devais préserver son cœur avec infiniment plus de soin que le mien.

« Il se pourrait, lui dis-je, qu'en nous battant pour la Pierre de Lumière, nous nous battions pour notre peuple. Pour tous les peuples. Nous, Asaru.

— Peut-être », répondit-il, en levant de nouveau les yeux vers moi.

Un jour, pensai-je, il serait roi et par là même, le plus seul des hommes. Il avait donc besoin d'un autre homme auquel il pourrait faire entièrement confiance.

« Essaie au moins, dis-je, de considérer que notre grand-père n'était peut-être pas un illuminé. Tu veux bien ? »

Lentement, il fit oui de la tête et me serra l'épaule.

« D'accord.

— Bien », dis-je en lui souriant. Je m'emparai de mon arc et montrai les bois de la tête. « Et si on s'occupait de notre cerf ? »

Nous aidâmes alors lord Harsha à ranger les restes de notre déjeuner avant d'enfiler nos carquois pleins de flèches. Je dis au revoir à Altaru, mon farouche étalon noir, qui acceptait à regret d'être laissé aux soins de Joshu Kadar pendant mon absence. Puis, après avoir remercié lord Harsha pour son hospitalité, je partis en tête vers les bois.

2

En pénétrant dans ces bois d'arbres centenaires, nous trouvâmes la fraîcheur et l'ombre. La forêt qui couvrait la Vallée des Cygnes se composait essentiellement d'ormes, d'érables et de chênes avec ici ou là quelques aulnes ou bouleaux. Leur voûte immense s'étendait à cent pieds au-dessus du sol, arrêtant presque entièrement les rayons du soleil voilé par les nuages. La lumière, atténuée par les millions de feuilles frémissantes, prenait une teinte printanière vert foncé. Je pouvais presque sentir cette couleur merveilleuse comme je le faisais pour les fougères, les excréments des animaux et le terreau. Le tac tac d'un pivert et le bourdonnement des abeilles traversait l'air immobile ; j'entendais deux oiseaux bleus qui se répondaient et le murmure de mon propre souffle.

Nous nous enfonçâmes plus profondément dans les bois et la vallée, presque plein est, vers l'invisible mont Eluru. J'étais aussi sûr de notre direction que je l'étais des battements de mon cœur. Un jour, un capitaine de bateau d'Elyssu en visite au château m'avait montré une petite pièce de fer appelée magnétite qui indiquait toujours le nord. Au cours de mes promenades dans les forêts et les montagnes de Mesh, je retrouvais toujours mon chemin, comme si dans mon sang, des millions de magnétites minuscules pointaient invariablement vers la maison. Et maintenant, j'avais d'un pas décidé entre les grands arbres vers quelque chose d'immense et de profond qui m'appelait du fin fond de la forêt. Quant à ce qui m'appelait, je ne savais pas très bien de quoi il s'agissait.

Je percevais autre chose, quelque chose qui semblait aussi déplacé dans cet endroit qu'un tigre des neiges dans la jungle ou un coucher de soleil à l'est. L'air sombre et lourd dégageait comme une impression de malheur qui me glaçait jusqu'aux os. J'avais le sentiment que des yeux m'observaient : ceux des écureuils, des corbeaux croassant, mais peut-être aussi d'autres yeux. Je ne sais pas pourquoi, mais les vers de *La Mort d'Elahad* me vinrent soudain à l'esprit – Elahad le Grand, mon lointain ancêtre, le fabuleux roi Valari qui avait autrefois rapporté la Pierre de Lumière à Ea. Je frissonnai en me rappelant comment Aryu, le frère d'Elahad, avait tué ce dernier dans un bois aussi sombre que celui-ci, puis s'était emparé de la Pierre de Lumière des siècles avant que Moijin ne conçoive le même crime :

*Le vol de l'or
Le funeste poignard, le froid,
Le froid qui fige le souffle,
Le néant de la mort.*

Dans la fraîcheur et le silence de la forêt, l'haleine fumante, je discernais dans le lointain une faible odeur qui me troublait. L'impression de malheur qui se répandait dans les bois s'intensifia. Peut-être, pensai-je, étais-je en train de revivre le malheur du meurtre d'Elahad. Je ne pouvais m'en empêcher. *Chaque fois* qu'un homme tuait un autre homme, me demandai-je, n'était-ce pas un malheur ?

Et le fait *même* de tuer ? Les hommes chassaient les animaux et le monde était ainsi. Tel était le cours de mes pensées lorsque la cicatrice au-dessus de mon œil se mit soudain à me démanger sous l'effet d'un froid brûlant. Je me rappelai qu'une fois, pas très loin de là, j'avais essayé de tuer un ours ; je me rappelai que parfois, le mal s'insinuait dans le cœur des ours et qu'ils chassaient les hommes uniquement pour le plaisir.

Agrippant fermement mon arc, je tendis l'oreille pour guetter le déplacement d'un ours ou d'un autre animal de grande taille dans les buissons et les fougères autour de nous. J'écoutai Maram qui marchait juste derrière moi et Asaru qui le suivait. Curieusement, en dépit de sa corpulence, Maram pouvait se déplacer en silence quand il le désirait. Et comme tous les princes de Délu, il avait appris le tir à l'arc et il était assez précis. Nous autres Valari apprenions bien sûr trois choses fondamentales : manier l'épée, dire la vérité et honorer l'Unique. Mais on nous enseignait aussi à nous servir de nos grands arcs en bois d'if avec une précision implacable, et certains d'entre nous savaient se déplacer pratiquement sans bruit, même en terrain accidenté, comme mon grand-père me l'avait appris. Je crois que si nous étions *vraiment* tombés par hasard sur un ours occupé à se régaler de jeunes baies ou de miel, nous aurions pu nous approcher de lui sans être entendus et le toucher avant d'être découverts.

Mais il aurait fallu pour cela que Maram cesse de faire des commentaires et de se plaindre continuellement. Comme je m'étais baissé pour examiner les boulettes rondes et marron laissées par un cerf, il s'appuya contre un arbre et grommela : « C'est encore loin ? Tu es sûr qu'on n'est pas perdus ? Tu es sûr qu'il y a des cerfs dans ces maudits bois ? »

La voix d'Asaru siffla dans un murmure : « Chuuuut ! s'il y a vraiment des cerfs dans le coin, tu vas les faire fuir.

— C'est bon », marmonna Maram comme nous repartions. Il eut un renvoi et des effluves de bière couvrirent le parfum des fleurs sauvages. « Mais n'allez pas trop vite. Et faites attention aux serpents

et au sumac vénéneux. »

Je souris en tirant sur la manche de sa tunique rouge pour le faire avancer. Les serpents ne m'inquiétaient pas car les seuls reptiles mortels étaient les dragons d'eau qui chassaient généralement le long des ruisseaux. Et le seul sumac vénéneux à pousser à Mesh se trouvait dans les montagnes au-delà du Bas Raaswash près d'Ishka.

Nous marchâmes pendant près d'une heure. De gros nuages noirs d'orage s'accumulaient haut dans le ciel et paraissaient exercer une pression presque palpable à travers les arbres.

Me sentant toujours appelé par quelque chose, je m'enfonçai encore plus loin dans les bois. J'aperçus un vieil orme recouvert de mousse, preuve évidente que nous approchions d'un endroit que je me rappelais très bien. Soudain, Maram retint un cri. Je me retournai et vis qu'il montrait du doigt la racine aérienne et noueuse d'un gros chêne.

« Tu as vu cet écureuil, murmura-t-il, qu'est-ce qu'il a ? »

Un écureuil était étendu sur la racine, les quatre membres écartés. Ses yeux sombres nous fixaient mais ne semblaient pas nous voir. Un souffle court, rapide, agitait ses flancs.

Fermant les yeux un instant, je ressentis la douleur de l'animal sous le poil de sa patte arrière, à l'endroit où quelque chose de pointu l'avait transpercé. C'était la douleur aiguë et cuisante de l'infection qui rongait sa patte et consumait l'écureuil de son feu.

« Val ? »

Quelque chose de sombre et d'immense avait planté ses griffes dans le cœur palpitant de l'animal et je ressentais cette prise terrible aussi sûrement que je sentais la peur de la mort chez Maram. C'était là mon don, ma gloire, et ma malédiction : je ressentais les émotions des autres. Toute ma vie, j'avais souffert de cette empathie que je n'avais pas demandée. Et je n'avais parlé des terreurs et des joies qu'elle me procurait qu'à une seule personne.

Asaru s'approcha de Maram et, pointant l'écureuil du doigt, murmura : « Depuis toujours, Val sait parler aux animaux. »

Ce n'était pas Asaru. Même s'il connaissait certainement mon amour pour les animaux et me considérait parfois avec crainte quand je lui ouvrais mon cœur, il avait seulement le sentiment que j'avais quelque chose de bizarre sans bien comprendre quoi. Mais mon grand-père, lui, était au courant, parce qu'il avait le même don que moi ; en fait, c'était lui qui me l'avait transmis. Je pensais que ça devait être héréditaire, comme la couleur de mes yeux, mais que cela avait sauté des générations, affectant les frères et sœurs au hasard. Je pensais aussi que mon grand-père considérait cela comme une véritable bénédiction et non comme une malédiction. Mais il était mort avant d'avoir pu m'enseigner à vivre avec.

Je fixai l'écureuil un moment, les yeux dans les yeux. Soudain d'autres vers de *La Mort d'Elahad* me revinrent. Je me souvins que maître Juwain, à l'école des Frères, n'aimait pas cette vieille chanson parce que, disait-il, elle était pleine de désespoir et de terreur :

*Il n'y a au fond des ténèbres,
Ni œil, ni lèvres, ni étincelle.
La lumière qui meurt,
L'inexistence de la nuit.*

Maram demanda doucement : « Faut-il l'achever ?

— Non, répondis-je en levant la main. Il sera mort bien assez tôt. Laisse-le tranquille. »

Laisse-le tranquille, me dis-je, et pour m'efforcer d'y parvenir, je me fermai à cet animal mourant. Pour échapper aux vagues de douleur qui me donnaient la nausée, par habitude et par instinct, j'entourai mon cœur de murailles aussi hautes et aussi épaisses que celles du château de mon père. Quelques instants plus tard, en voyant la lumière s'éteindre dans l'œil de l'écureuil, je ne ressentis rien.

Presque rien. Quand je fermais les yeux, je me rappelais combien je détestais vivre à l'intérieur des châteaux. Car si ces forteresses empêchent l'ennemi d'entrer, ce sont aussi des prisons de pierre froide qui enferment leurs habitants à l'intérieur.

« Partons », dis-je brusquement.

Où va la lumière quand la lumière s'éteint ? me demandai-je.

Asaru semblait lui aussi avoir tenté de prendre du recul par rapport à cette petite mort. Il s'engagea lentement dans les bois et nous lui emboîtâmes le pas. Bientôt, près d'un tapis de fougères bigarrées poussant au ras du sol, nous tombâmes sur un orme fendu qui avait été frappé par la foudre autrefois. Le bois de cet arbre abattu, aujourd'hui marron et rongé par la pourriture, était à l'époque blanc, dur et légèrement desséché.

Un jour, dans ce même endroit, j'étais tombé sur l'ours dont lord Harsha avait parlé. C'était un gros ours brun, un arrière-grand-père de la forêt. À la vue de cet animal énorme, j'étais resté pétrifié, incapable de le tuer. Au contraire, j'avais baissé mon arc et je m'étais approché de lui pour le toucher. Je savais que l'ours ne me ferait pas de mal, les borborygmes de son ventre bien rempli et son regard espiègle me l'avaient dit. Mais Asaru ne le savait pas. En me voyant apparemment perdre la tête, il avait paniqué et avait décoché une flèche dans le poitrail de l'animal. L'ours abasourdi lui avait alors sauté dessus et, de ses pattes puissantes, lui avait cassé un bras et écrasé les côtes. À mon tour, je m'étais jeté sur l'ours. En fait, j'avais bondi sur son dos et, tirant sur sa fourrure épaisse et musquée, je l'avais frappé

désespérément avec mon poignard pour tenter de l'empêcher de tuer Asaru. L'animal s'était alors retourné contre moi comme je m'étais retourné contre lui, et il avait déchiré mon front de ses griffes acérées. Après cela, je ne me rappelais plus rien jusqu'au moment où je m'étais réveillé pour voir Andaru Harsha retirer sa longue lance de chasse du dos de l'animal.

Plus tard dans la nuit, Asaru avait raconté à notre père comment je lui avais sauvé la vie. Cette histoire s'était largement répandue mais en général personne n'y croyait. Aujourd'hui encore, chacun pense qu'Asaru a enjolivé mon rôle dans la mort de l'ours pour m'éviter la honte d'avoir baissé les armes face à l'ennemi.

« Regarde, Val », murmura Asaru en pointant l'index à travers les arbres.

Je me tournai dans la direction de son doigt tendu. À une trentaine de mètres de là, mâchonnant de tendres feuilles de fougère se tenait le cerf que nous étions venus chercher. C'était un jeune mâle aux bois recouverts d'un duvet velouteux. Par miracle, il ne nous avait pas encore vus. Il continua à manger tranquillement tandis que nous sortions nos flèches de notre carquois et les placions sur la corde de notre arc.

Asaru s'agenouilla à dix pas à ma gauche et banda son arc en même temps que moi. Maram qui se trouvait légèrement derrière moi à ma droite fit de même. Je sentais leur excitation réchauffer leur souffle court. Je sentais ma propre excitation. Ma bouche salivait à l'idée du festin qui nous attendait ce soir-là. En réalité, comme tout le monde, j'adorais le goût de la viande même si j'étais très souvent incapable de faire ce qu'il fallait pour en avoir.

« Repose en paix », murmurai-je.

À ces mots, comme je ramenait la flèche en arrière vers mon oreille, le jeune cerf me regarda. Et je le regardai. Ses yeux liquides et profonds étaient aussi pleins de vie que ceux de l'écureuil étaient pleins de mort. C'est difficile de tuer un bel animal comme le cerf, beaucoup moins de tuer cet être infiniment plus complexe qu'on appelle l'homme.

Valashu.

Au moment où le cerf prenait conscience de l'imminence de sa mort, quelque chose me fit sentir que la mienne était proche. La lumière de ses yeux, semblable à la flamme d'une pierre de feu, pulvérisait les murs de granit derrière lesquels je me cachais. Son cœur battant à tout rompre était comme un béliet qui enfonçait les portes de mon cœur. Plus forte, plus tonitruante que jamais, j'entendis la voix profonde et muette qui m'avait attiré dans la forêt ce jour-là. J'entendis aussi une autre voix qui criait mon nom ; c'était une voix du passé et du futur, elle rugissait pleine de malveillance et appelait

au meurtre.

Valashu Elahad.

Le cerf regarda soudain derrière moi et il cligna des yeux en essayant de me dire quelque chose. Le malheur que j'avais perçu dans les bois était maintenant tout proche. Je sentais sa morsure dans ma chair entre mes omoplates, comme une masse de vers rouges et grouillants. Instinctivement, je bougeai pour échapper à cette terrible sensation.

Puis arriva l'heure de la mort. Les flèches volèrent. Elles sifflèrent en quittant nos arcs et embrasèrent l'air. Quand celle de Maram toucha le cerf au flanc, je ressentis soudain une douleur cuisante au côté. Ma flèche rata complètement son but et alla se fichir dans un arbre. Mais celle d'Asaru, passant droit derrière l'épaule de l'animal, l'atteignit au cœur. Le cerf rassembla toutes ses forces dans un dernier sursaut de vie désespéré mais je savais qu'il serait mort avant de toucher le sol.

Il n'y a au fond des ténèbres...

La quatrième flèche, quant à elle, avait failli me tuer. Quand le ciel finit par s'ouvrir et que les éclairs illuminèrent la forêt, je baissai les yeux et découvris avec stupeur une flèche de trois pieds de long, ornée de plumes, qui dépassait sur le côté de ma veste déchirée ; sa course avait été entravée par son cuir épais et le livre de poésie qui se trouvait dans ma poche. Bien qu'affaibli par la mort du cerf, et par quelque chose de plus grave, j'eus toutefois le bon sens de me demander qui l'avait décochée.

« Val, couche-toi ! »

Asaru fit de même. Tout en me criant de me mettre à couvert, il s'était retourné pour scruter les bois. Et là, à plus de cent mètres dans la forêt, une silhouette sombre enveloppée dans une grande cape s'enfuyait entre les arbres. Asaru, en bon seigneur de guerre, tenta de le poursuivre. Bondissant au-dessus des fougères, il tira une nouvelle flèche de son carquois et la plaça sur son arc. Il décocha un trait bien ajusté mais mon meurtrier en puissance s'abrita derrière un arbre. Puis il se remit à courir, poursuivi par Asaru qui gagnait rapidement du terrain.

« Val, derrière toi ! » cria Maram.

Je me retournai juste à temps pour apercevoir une autre silhouette drapée dans une cape qui sortait de derrière un arbre à quelque quatre-vingts mètres derrière moi. Elle pointait une flèche noire en direction de ma poitrine.

Conscient du danger imminent, j'essayai de bouger, mais cela me fut impossible. Ma douleur cuisante au côté, provoquée par la flèche du premier assassin, se répandait dans tout mon corps comme du feu. Pourtant, mes mains, mes jambes et mes pieds, et même mes lèvres et

mes yeux, étaient étrangement glacés.

Le froid qui fige le souffle...

Constatant ma faiblesse, Maram poussa un juron et bondit de derrière l'arbre où il s'était abrité. Il lâcha un nouveau juron avant de s'éloigner bruyamment dans les bois en haletant sur ses membres épais. Il tira une flèche sur le second assassin, mais le rata. J'entendis le trait se perdre entre les feuilles d'un jeune chêne. C'est alors que l'assassin décocha sa flèche, non pas sur Maram, bien sûr, mais sur moi.

Cette fois encore, au moment même où la flèche partait, je sentis la haine de cet homme me tordre la poitrine. C'est ma propre haine, je pense, qui me donna la force de me tourner sur le côté et de tirer mes épaules en arrière. Tel un serpent de bois, la flèche siffla à quelques pouces seulement de mon menton. Je la sentis fendre l'air et j'entendis mon assassin hurler sa déception et sa rage. Puis Maram tomba sur lui comme une furie et je compris qu'il allait falloir trouver rapidement la force de bouger si je voulais éviter à mon gros ami une mort certaine.

Je sentis la peur de Maram vibrer dans mon propre cœur. Je sentis aussi quelque chose de plus profond qui me poussait à bouger, quelque chose qui réchauffait mes membres glacés et dotait mes mains d'une force extraordinaire. Soudain, je retrouvai l'art du maniement des armes que mon père m'avait enseigné. Avec une rapidité qui me laissa abasourdi, j'arrachai la flèche prise dans ma veste et la plaçai sur la corde de mon arc.

Mais maintenant, Maram et l'assassin tournaient en rond face à face. Maram fendait l'air avec sa dague tandis que l'assassin tentait de lui défoncer le crâne avec une masse d'armes effrayante. Impossible de tirer sans risquer de toucher Maram. Je baissai mon arc et me mis à courir vers eux à travers les arbres. Les brindilles se brisaient sous mes pas et malgré mes bottes, les pierres me meurtrissaient les pieds. Les yeux fixés sur l'assassin, je vis qu'il ramenait sa masse en arrière avant de la faire tourner en direction de la tête de Maram.

« Non ! » criai-je.

Par miracle, je crois, Maram leva le bras juste à temps pour détourner la pleine force du coup, mais la lourde tête de fer de la masse ricocha sur le côté de son crâne et le projeta par terre. L'assassin l'aurait probablement achevé si je ne m'étais précipité vers lui avec ma dague dégainée qui étincelait chaque fois qu'un éclair illuminait la forêt.

Valashu Elahad.

L'assassin abandonna le corps immobile et ensanglanté de Maram pour surveiller mon approche. C'était un homme immense, plus corpulent encore que Maram, mais il ne semblait pas avoir une once de gras. Sa tignasse cuivrée était sale et emmêlée, et la peau pâle et

crevassée de son visage luisait de graisse. Il avait le souffle court et ses lèvres retroussées, recouvertes de poils hirsutes, révélaient d'énormes canines inférieures qui ressemblaient davantage à des défenses de sanglier qu'à des dents. Il me regardait avec haine de ses petits yeux injectés de sang, pleins d'intelligence et de cruauté.

Et soudain, avec une rapidité terrifiante, il me chargea. Je n'avais pas l'intention de me livrer à un combat corps à corps avec un homme armé d'une masse, mais avant que j'aie eu le temps de me décider, nous étions l'un contre l'autre. J'avais à peine réussi à attraper son bras qu'il avait saisi le mien de son énorme main et l'avait tordu sauvagement pour m'obliger à lâcher mon couteau. Nous luttâmes ainsi, agrippés au bras l'un de l'autre, retournant le sol de la forêt pour tenter de récupérer notre arme.

Valashu.

Je tirais et me tortillais sans arrêt, enrageant contre cet homme monstrueux qui essayait de me tuer. Son corps énorme, telle une montagne de muscles secoués de spasmes, m'encerclait et m'écrasait presque sous lui. Il grognait comme un sanglier sauvage et puait la sueur. Je sentis la brûlure de ses ongles qui me déchiraient l'avant-bras. Soudain, je m'étais contre un arbre. Mon visage frotta contre le tronc rugueux et ma peau fut arrachée. Le goût de fer du sang emplit ma bouche. Et pendant tout ce temps, il tentait toujours de me fracasser le crâne avec sa masse.

« Valashu, entendis-je mon père murmurer, il faut t'échapper, sinon, il te tuera. »

À ce moment-là, je réussis, je ne sais comment, à enfoncer la pointe de mon couteau dans son bras. Une grosse tâche de sang se répandit instantanément sur son vêtement de laine sale. Ce n'était qu'une petite blessure, mais elle l'affaiblit suffisamment pour me permettre de me libérer. Au même moment, sa haine soudaine lui donna assez de force pour s'écarter de moi et secouer sa masse dans ma direction en hurlant : « Maudits soient les Elahad ! »

Il serra le poing de son bras blessé et grimaça de douleur. J'avais mal moi aussi. Les nerfs de *mon* bras étaient endoloris, paralysés. Je savais qu'il m'était impossible de me battre avec un autre être humain sans m'exposer à la violence et à la souffrance que je lui infligeais.

Cependant, comme je n'étais pas blessé dans mon corps, je parvins à trouver une bonne position et à maintenir une certaine distance entre nous. J'essayai de vider mon esprit pour permettre à ma volonté de vivre de couler en moi comme une rivière purificatrice. C'est ainsi que mon père m'avait appris à combattre. C'était lui, ce roi sévère, qui avait exigé que je m'entraîne à toutes les combinaisons d'armes possibles, même à celle très improbable d'une masse contre un couteau. Les mots et les murmures d'encouragement commençaient à

résonner en moi ; des bribes de stratégie me revenaient spontanément. Je me surpris à répéter des mouvements inscrits dans mes membres par des heures de pratique épuisante sous le regard noir et inflexible de mon père. Je me rappelai qu'il était capital de demeurer en dehors du rayon meurtrier de la masse qui mesurait près de deux pieds de plus que mon couteau. Son énorme tête en fonte de fer avait la forme d'un dragon lové et la couleur rouge de la rouille. D'un seul bon coup, elle me défoncerait le crâne et m'expédierait pour toujours au royaume de la nuit.

« Soyez tous maudits ! »

Mon assassin jura en balançant sa masse vers ma tête et m'obligea à reculer. De grosses gouttes de pluie s'écrasaient sur mon front. Je n'y voyais presque plus rien. J'avais peur de trébucher sur une racine d'arbre ou une branche et de subir son assaut, impuissant. Je savais que la meilleure stratégie consistait à esquiver en attendant de pouvoir profiter de l'élan de la masse pour déséquilibrer mon adversaire et me créer une ouverture. Mais l'assassin était un homme robuste, capable de retenir son coup et d'en lancer un autre avant même que la tête de la masse ne passe à côté de moi. Animé d'une colère noire, il fonçait droit sur moi en crachant et en jurant, et en faisant tourner son arme terrible.

Il aurait pu me tuer là, sous la pluie battante. Il avait la supériorité des armes et savait s'en servir. Mais j'avais du talent moi aussi, et quelque chose d'autre.

J'ai dit que mon don pour ressentir ce que les autres éprouvaient était une malédiction. Mais cela pouvait aussi devenir une véritable bénédiction, comme une magnifique épée scintillante à double tranchant. Ainsi, à ce moment-là, tout en sentant la douleur violente et lancinante de son bras blessé, je devinais précisément où il allait frapper presque avant qu'il ne bande ses muscles et que la masse ne passe à toute vitesse à côté de moi.

Ce n'était pas vraiment comme lire dans ses pensées. Il voulut m'effrayer en esquissant une feinte en direction de la main qui tenait le couteau, et je ressentis cette peur sous la forme d'un picotement glacé dans mes doigts avant même qu'il ne bouge ; un désir de m'arracher les yeux se forma en lui et cette sensation écœurante se traduisit par une douleur aveuglante dans mes propres yeux. Il tournait autour de moi maintenant, de plus en plus vite, en essayant de m'écraser avec sa masse. Et chaque fois qu'il bougeait, je faisais de même, l'évitant d'un cheveu. C'était comme si nous étions collés l'un à l'autre, la main dans la main et les yeux dans les yeux, exécutant ensemble une danse de la mort dans la vivacité du fer et de l'acier qui étincelaient comme les éclairs lumineux de l'orage.

Puis l'assassin frappa en direction de mon visage un coup terrible

dont la puissance fit siffler la masse dans l'air. Au même moment, son pied glissa sur une racine d'arbre détrempée, me procurant l'ouverture que j'attendais. Mais je ne pus pas en profiter. Je m'immobilisai, terrorisé, comme lors de la bataille de la Montagne Rouge. Retrouvant instantanément son équilibre, l'assassin lança sa masse vers moi. C'était un coup faible, mais il m'atteignit en pleine poitrine avec un craquement atroce et faillit me défoncer les côtes. Il me fallut toute ma force pour m'écarter de lui d'un saut et ne pas m'effondrer sur le sol en hurlant de douleur.

« Val, à l'aide ! » cria Maram un peu plus loin dans les fougères luisantes des bois.

Je pris le temps de le regarder tenter de se relever en grognant et en gémissant. C'est alors que je compris que le cri n'avait jamais quitté ses lèvres, qu'il était seulement en train de monter en lui comme l'orage. Tout comme il montait en moi.

« Val, Val. »

La soif de meurtre de l'assassin était comme une chose noire, dévorante et difforme. Il brûlait de m'ouvrir le crâne. Je compris soudain que si je le laissais faire, il se ferait une joie d'achever Maram. Puis il se coucherait là et attendrait le retour d'Asaru.

« Non, non, hurlai-je, jamais ! »

L'assassin revint vers moi. Il commençait à grêler et les petits morceaux de glace tintaient en rebondissant sur la masse de fer. Je glissai et dérapai sur un petit bout de terrain découvert et boueux. L'assassin profita immédiatement de ma maladresse pour me porter un coup vicieux qui faillit m'emporter la tête. En dépit de la pluie glaciale, il suait et haletait en poussant des grognements et en me vouant à la mort éternelle.

Je savais qu'il me fallait rassembler mon courage et accepter le combat corps à corps maintenant, avant de glisser de nouveau. Mais comment pourrais-je jamais le tuer ? C'était peut-être un être vil, terriblement malfaisant, ce n'en était pas moins un homme. Peut-être avait-il quelque part une femme qui l'aimait, un enfant. Ce qui était sûr, c'est qu'il était lui-même un enfant de l'Unique et qu'il portait donc en lui une étincelle de l'infini. Qui étais-je pour l'éteindre ? Qui étais-je pour me pencher sur son regard tourmenté et m'emparer de sa lumière ?

Il existe quelque chose que l'on appelle l'ivresse de la bataille. Les femmes ne veulent pas en entendre parler et la plupart des hommes préféreraient l'oublier. Ces combats entre hommes dans l'obscurité de la forêt avaient bien quelque chose de sale, de laid et d'horrible, mais il s'en dégagait également une formidable beauté. Car lutter pour la vie permet de mieux l'appréhender. Je me rappelai alors mon père disant que j'étais né pour combattre. Nous étions tous nés pour

combattre. Tandis que l'assassin se déchaînait contre moi avec sa masse à tête de dragon, une immense vague de vie jaillit en moi. Mes mains, mon cœur et chaque parcelle de mon corps comprirent le bonheur de sentir son sang circuler comme une rivière en crue, le miracle à pouvoir simplement respirer une fois encore.

« Asaru », murmurai-je.

Quelque chose au fond de moi devait avoir conscience que cette joie démesurée n'était que l'amour de la vie. Et l'amour des plus belles choses de la création, comme mon frère Asaru ou même Maram. Sentant cette force magnifique couler en moi comme la lumière du soleil, je m'ouvris complètement à elle. Et en quelques instants, elle emplit tout mon être d'une puissance terrible.

Blessé à la tête et perdant son sang, Maram hurlait de douleur. L'assassin lui jeta un coup d'œil et son pouls s'accéléra à la vue de cette proie facile. C'est alors que quelque chose se rompit en moi. Mon cœur se gonfla d'une fureur soudaine qui me fit presque plus peur que tout. J'avais trouvé en moi cet endroit secret où l'amour et la haine, la vie et la mort ne font qu'un. Cette fois-ci, quand la masse passa à toute vitesse à côté de moi, je me ruai sur l'assassin, assez près pour sentir la chaleur que dégageait son corps massif, et je levai le bras pour bloquer le retour de la masse. Il émit un grognement de rage et me cracha au visage. Je sentis sa peur par le nez, mais aussi grâce à un autre sens plus développé. Je plongeai alors ma dague dans le petit creux juste au-dessus de son ventre énorme et dur, et poussai vers le haut de manière à lui transpercer le cœur.

« Maram ! hurlai-je, Asaru ! »

La douleur que ressentait l'assassin mourant ne ressemblait en rien à ce que je connaissais. C'était comme un éclair pénétrant par mes yeux jusqu'à ma colonne vertébrale, comme une masse de la taille d'un tronc d'arbre m'écrasant la poitrine. Tandis que l'assassin agité de spasmes haletait, recroquevillé sur le sol détrempé, je tombai sur lui. Je toussais, luttant pour retrouver mon souffle ; je hurlais, enrageais et pleurais tout à la fois. Un flot de sang jaillit de la blessure infligée par mon couteau. Mais c'est un océan entier qui se répandit hors de moi.

« Val, tu es blessé ? » La voix tonitruante de Maram semblait venir de loin. Je le sentis s'approcher de moi, poser la main sur mon épaule et me secouer doucement.

« Tu peux te lever maintenant, il est mort. »

Mais l'assassin n'était pas complètement mort. Malgré la violence de la pluie battante, je sentis son dernier souffle me brûler le visage. Je vis la lumière s'éteindre dans son regard. Alors seulement vint l'obscurité.

« Allons, Val, viens. Je vais t'aider. »

Mais j'étais incapable de bouger. Je me rendis à peine compte que Maram, soufflant et gémissant, me faisait descendre du corps de l'assassin. Soudain, son visage effrayé parut se diluer jusqu'à devenir aussi immatériel que de la fumée. La forêt perdit ses couleurs ; le sang qui suintait de sa blessure à la tête n'était plus du tout rouge mais gris foncé. Tout devenait plus sombre. Un froid terrible émanant de mon cœur commença à se répandre dans mon corps. C'était pire que d'être pris dans une tempête de neige en pleine montagne, pire même que de tomber à travers la glace dans les eaux gelées du lac Waskaw. C'était un froid cosmique, immense, vide et indifférent ; il portait en lui l'inexistence de la nuit et le néant de la mort. Et j'étais complètement à sa merci.

Alors que je gisais ainsi à demi-mort, Asaru finit par revenir. Il avait dû courir en me voyant étendu sur le sol de la forêt, à côté de l'assassin mort, parce qu'il était à bout de souffle en arrivant près de moi. Il s'agenouilla et se pencha sur moi, et je sentis sa main chaude et forte qui appuyait doucement contre ma gorge à la recherche de mon pouls. Il dit à Maram : « L'autre... s'est échappé. Il y avait des chevaux qui les attendaient. Qu'est-ce qui s'est passé ici ? »

Maram expliqua rapidement que lorsque la flèche du premier assassin s'était plantée dans ma veste, j'étais resté cloué sur place. Sa voix se gonfla d'orgueil quand il raconta comment il s'était jeté sur le second assassin.

« Ah, lord Asaru, continua-t-il, si vous m'aviez vu ! Un guerrier Valari n'aurait pas fait mieux. Je peux dire sans exagération que j'ai sauvé la vie à Val.

— Merci, dit sèchement Asaru. On dirait que Val aussi t'a sauvé la vie. »

Il baissa les yeux vers moi et sourit tristement. « Val, demanda-t-il, qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi ne peux-tu pas bouger ?

— Il fait froid, murmurai-je, en plongeant les yeux dans son regard noir, si froid. »

Malgré les plaintes de Maram, ils me soulevèrent et me transportèrent sous un grand orme. Maram étendit sa cape et aida Asaru à me relever contre le tronc de l'arbre. Puis Asaru repartit en courant dans la forêt pour récupérer les arcs que nous y avions laissés. Il rapporta également la flèche que le premier assassin m'avait décochée.

« Voilà qui est mauvais signe », dit-il, en examinant la flèche noire. Dans la lumière des éclairs, il scruta les bois au nord, à l'est, au sud et enfin à l'ouest. « Il y en a peut-être d'autres, conclut-il.

— Non », murmurai-je. Quand on est ouvert à la mort, on l'est aussi à la vie. La présence haineuse que j'avais ressentie dans la forêt ce jour-là avait disparu. Déjà, la pluie purifiait l'air. « Il n'y en a pas

d'autres. »

Asaru examina la flèche et dit : « Ils ont failli me tuer. Je l'ai sentie passer dans mes cheveux. »

Je regardai les longs cheveux noirs d'Asaru flottant sur ses épaules mais, suffoqué par la douleur, je gardai le silence.

« On va t'enlever ta chemise », dit-il. Je savais qu'il était partisan de soigner les blessures sans perdre de temps.

Ils m'eurent bientôt ôté ma veste et ma chemise. Avec le vent qui rabattait les gouttes d'eau sur ma peau soudain dénudée, il devait faire froid. Cependant, je ne ressentais qu'un froid plus profond qui m'attirait dans la mort.

Asaru effleura la contusion violette que la masse de l'assassin avait laissée sur ma poitrine. Ses doigts tâtèrent mes côtes délicatement. « Tu as de la chance, on dirait qu'il n'y a rien de cassé.

— Et ça ? demanda Maram en montrant le côté où la flèche m'avait atteint.

— Ça, ce n'est qu'une égratignure », répondit Asaru. Imbibant un morceau d'étoffe avec de l'alcool qu'il transportait dans une outre, il me nettoya la peau.

Je regardai mon flanc palpitant. Appeler égratignure la blessure laissée par la flèche revenait à exagérer sa gravité. En réalité, l'endroit où la flèche avait entamé la peau n'était marqué que d'une simple trace rouge semblable à un léger trait de plume. Et malgré cela, je sentais encore le poison à l'œuvre dans mes veines.

« Il fait froid, murmurai-je. Il fait froid partout. »

Maintenant, Asaru examinait la flèche ornée de plumes de corbeau dont la pointe en acier était coupante comme un rasoir, comme n'importe quelle flèche de chasse. Mais je vis que l'acier était enduit d'une substance bleu foncé. Asaru la montra à Maram, les yeux brillant de colère.

« Ils ont tenté de me tuer avec une flèche empoisonnée », dit-il.

Le froid qui m'enserrait le crâne me faisait cligner des yeux. Mais je ne contredis pas mon frère qui affirmait avec orgueil que la flèche le visait lui et pas moi.

« Tu crois que ce sont les Ishkans ? » demanda Maram.

Asaru désigna le corps de l'assassin et dit : « Ça, ce n'est pas un Ishkan.

— Ils l'ont peut-être engagé.

— Probablement, dit Asaru.

— Oh non, murmurai-je, non, non, non. »

Même les Ishkans ne tueraient jamais un homme avec une flèche empoisonnée, pensai-je. Vraiment jamais ?

Rapidement, mais très soigneusement, Asaru enveloppa la pointe de la flèche dans ma veste et ma chemise déchirées et tachées pour la

protéger de la pluie. Puis il ôta sa cape et la posa sur moi.

« C'est mieux comme ça ? me demanda-t-il.

— Oui, mentis-je, en dépit de ce qu'on m'avait enseigné. Beaucoup mieux. »

Il me souriait pour m'encourager, mais son visage restait grave. Nul besoin de mon don d'empathie pour ressentir son amour et son inquiétude à mon égard.

« Je ne comprends pas, dit-il. Avec le peu de poison que tu as absorbé, tu ne devrais pas être paralysé ainsi. »

Non, pensai-je, je ne devrais pas. Mais ce n'était pas le poison qui me clouait au sol comme un millier de flèches de glace. Je voulus lui expliquer que le poison avait dû annihiler mes défenses, me laissant ainsi à la merci des sensations de l'assassin. Mais comment raconter à mon frère, si simple et si courageux, ce que c'était que de sentir quelqu'un d'autre mourir ? Comment lui faire comprendre la terreur d'un froid aussi immense et aussi noir que le vide interstellaire ?

Je tournai la tête pour regarder la pluie qui frappait la poitrine ensanglantée de l'assassin. Qui pouvait prétendre échapper au grand vide ? En fait, pensai-je, nous étions tous voués au même destin.

Asaru mit sa main chaude sur la mienne et dit : « Si c'est du poison, maître Juwain connaîtra un antidote. Dès que la pluie cessera, nous te conduirons à lui. »

Autrefois, mon grand-père m'avait dit de me méfier des ormes par temps d'orage, mais cela ne nous empêcha pas de nous abriter sous le grand arbre. Son feuillage dense nous protégea presque totalement de la pluie tandis que nous attendions la fin de l'orage. Pendant qu'Asaru soignait la blessure à la tête de Maram, je l'entendis lui dire pour le rassurer que, s'il pleuvait très fort dans les Montagnes du Levant, cela ne durait jamais longtemps.

Comme d'habitude, il avait raison. Au bout d'un moment, l'averse se transforma en petite pluie avant de s'arrêter complètement. Les nuages commencèrent à s'espacer et des rayons de lumière s'infiltrèrent dans les trouées des arbres pour venir frapper les fougères couvertes de gouttes de pluie d'un éclat plus profond. Il y avait quelque chose dans cette lumière dorée que je n'avais jamais vu auparavant. Elle semblait lutter pour prendre forme comme je luttais pour la percevoir. D'une manière ou d'une autre, je savais que je devais m'ouvrir à cette chose merveilleuse, comme j'étais ouvert à l'amour de mon frère et au caractère inéluctable de la mort.

Le vol de l'or...

Et soudain, là, flottant dans l'air à environ cinq pieds devant moi, apparut une coupe en or que j'aurais aisément pu tenir dans la paume de ma main. Vous pouvez appeler cela vision, rêve éveillé ou encore hallucination, il n'en reste pas moins que je l'ai vue, aussi clairement

qu'un oiseau ou un papillon.

Je sentis vaguement qu'Asaru s'agenouillait à côté de moi pour toucher ma tête qui m'élançait. La seule chose que je voyais était cette merveilleuse coupe qui étincelait devant moi. Avec mes yeux, je bus sa lumière dorée et, presque instantanément, une chaleur semblable à celle du thé au miel de ma mère commença à m'envahir.

« Tu as vu ? demandai-je à Asaru.

— Quoi ? »

La Pierre de Lumière, pensai-je, *la Pierre de la guérison*.

C'était pour elle, pensai-je, qu'Aryu s'était levé contre son frère et l'avait tué à coups de couteau comme j'avais tué l'assassin. Pour cette simple coupe, des hommes se battaient, assassinaient et faisaient la guerre depuis plus de dix mille ans.

« Qu'est-ce qui se passe, Val ? » demanda Asaru en me secouant doucement l'épaule. Mais je ne pus lui dire ce que je voyais. Au bout d'un moment, alors que j'étais adossé au grand orme solide et puissant, le froid quitta mon corps. Je priai alors pour qu'un jour la Pierre de Lumière me guérisse complètement, afin que la terreur de mon don m'abandonne elle aussi et que je n'aie plus à supporter la douleur du monde.

Bien qu'encore très faible, je parvins à prendre appui sur la terre humide. Et, au grand étonnement d'Asaru et de Maram – et au mien – je me levai.

Je réussis à aller en chancelant jusqu'à l'endroit où l'assassin gisait dans les fougères luisantes. Tremblant de tout mon corps et respirant à grand-peine sous l'effort, je retirai mon couteau de sa poitrine et l'essuyai. Puis je fermai les yeux bleus et froids de l'assassin. Je ressentis alors une douleur dans mes propres yeux. Ma gorge me faisait mal, comme si j'avais avalé un morceau de fer glacé. Quelque part, au plus profond de moi, mon ventre et tout mon être étaient soulevés de nausées qui ne me quittaient pas. Je savais que là, le froid serait toujours prêt à figer mon souffle et à voler mon âme. Je fis le vœu de ne plus jamais, jamais tuer quelqu'un d'autre, pour quelque raison ou nécessité que ce soit.

Dans l'air au-dessus de moi – au-dessus du corps sans vie de l'assassin –, la Pierre de Lumière déversait des rayons dorés sur la forêt. C'était la lumière de l'amour, la lumière de la vie, la lumière de la vérité. En sa présence éclatante, impossible de me mentir à moi-même : je savais avec une cruelle certitude que mon destin était de tuer des hommes, beaucoup d'hommes.

Et soudain, la coupe disparut.

« Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? demanda Asaru.

— Rien, répondis-je, rien du tout. »

Maintenant, un feu brûlait en moi, comme le poison qui coulait

toujours dans mes veines. Je luttais pour rester debout. Asaru vint près de moi. Il passa son bras robuste autour de mes épaules pour m'aider.

« Tu peux marcher maintenant ? » demanda-t-il.

Je fis signe que oui et Asaru sourit de soulagement. Quand j'eus réussi à me tenir droit, Asaru appela Maram pour inspecter sa blessure à la tête. Enfonçant son doigt dans la panse rebondie de Maram, il lui dit : « Ta tête est aussi dure que ton ventre est mou. Tout ira bien.

— Oui, bien sûr, surtout quand tu auras ramené les chevaux. »

Asaru resta un moment à regarder le soleil à travers les feuilles frémissantes. Il jeta un coup d'œil sur l'assassin mort, puis il se tourna vers Maram et lui dit : « Non, il se fait tard et je ne veux pas laisser l'un de vous seul ici. Quoi qu'en dise Val, il y a peut-être d'autres assassins dans le coin. Nous partons ensemble.

— Très bien, *lord* Asaru, dit Maram.

Asaru se pencha sur l'assassin. Puis, avec une force stupéfiante, il hissa le corps sur son épaule et se redressa. Pointant le doigt vers les bois, il ordonna à Maram : « Toi, tu ramèneras le cerf.

— Le cerf ? protesta Maram, comme si Asaru lui avait demandé de porter le monde sur son dos. Il y a au moins deux milles jusqu'aux chevaux ! »

Asaru, peinant sous la masse énorme du corps de l'assassin, regarda Maram avec une sévérité qui me rappela mon père. Il dit : « Tu voulais être un guerrier, n'est-ce pas ? Eh bien, comporte-toi en guerrier. »

En dépit de ses protestations, de toutes ses frayeurs et de sa graisse, Maram était fort comme un bœuf. Comme il n'était pas question de s'opposer à mon frère quand il avait décidé quelque chose, Maram alla chercher le cerf à contrecœur.

« Tu as l'air malade, dit Asaru, en libérant une main pour toucher mon front, mais au moins tu n'as plus froid. »

Non, pensai-je, ce froid ne me quittera jamais.

« Tu as encore mal ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je. (Ma douleur au côté me faisait grimacer.) J'ai mal. »

Pourquoi, me demandai-je, avait-on enduit une flèche de poison ?

Pourquoi voulait-on me tuer ?

Je respirai profondément, m'armant de courage pour le retour dans la forêt. Quand je fermais les yeux, je voyais encore la Pierre de Lumière brillante comme un soleil.

Asaru en tête, nous repartîmes vers l'ouest en direction de l'endroit où nous avions laissé nos chevaux. Maram soufflait et rouspétait sous le poids du cerf jeté sur ses épaules. Nous avions au moins tué un cerf, pensai-je, comme Asaru l'avait promis. Ainsi, nous aurions quelque

chose à offrir pour le festin du soir avec les Ishkans.

3

L'après-midi était bien avancé quand nous sortîmes des bois et retrouvâmes Joshu Kadar en bordure des champs de lord Harsha.

En apercevant le fardeau jeté sur les épaules de mon frère, le jeune écuyer écarquilla les yeux d'étonnement mais eut le bon sens de ne pas nous harceler immédiatement de questions. Gardant un silence grave, il alla chercher lord Harsha comme le lui demandait Asaru.

Les chevaux, eux, ne parvinrent pas à se retenir alors que Joshu les avait attachés à de jeunes arbres. Sentant le sang frais, ils se mirent à hennir et à piétiner le sol en tirant si fort sur les arbrisseaux qu'ils faillirent les déraciner. Maram essaya en vain de les calmer. Ils étaient encore énervés par les éclairs qui avaient secoué la terre une heure à peine auparavant.

Je m'approchai d'Altaru et posai la main sur lui. Son poil humide dégageait une odeur piquante de colère et de peur. Tout en caressant son cou tremblant, je pressai ma tête contre la sienne, puis soufflai sur ses énormes naseaux. Lentement, il se calma. Au bout d'un moment, il me regarda de ses yeux bruns et doux puis me donna un petit coup de tête sur le côté, à l'endroit où la flèche m'avait brûlé de son poison.

La douceur de ce magnifique animal me touchait toujours autant qu'elle m'étonnait. Altani mesurait dix-huit paumes de haut et pesait quelque deux mille livres de muscles frémissants et de solide charpente. C'était l'étalon le plus farouche qui soit. C'était l'un des derniers chevaux de guerre noirs vivant en liberté dans les plaines d'Anjo. Pendant mille ans, les rois d'Anjo avaient élevé cette race pour sa beauté autant que pour la guerre. Mais après les guerres sarni, quand Anjo s'était divisé en une dizaine de duchés ennemis, les ancêtres d'Altaru s'étaient échappés dans les champs autour des châteaux en ruine et la grande tradition d'élevage de chevaux d'Anjo s'était perdue. De temps en temps, quelque Anjori courageux réussissait à capturer l'un de ces magnifiques animaux pour finir par se rendre compte qu'ils étaient indomptables. C'est ce qui était arrivé avec Altaru : le duc Gorador l'avait offert en cadeau à mon père comme pour lui dire : « Vous, Meshiens, vous vous croyez les meilleurs chevaliers de tous les Valari, eh bien, voyons si vous serez capables de monter ce cheval-là dans la bataille. »

Mon père avait bien essayé, mais échoua à convaincre Altaru d'accepter un mors dans sa gueule ou une selle sur son dos.

À cinq reprises, il avait désarçonné l'orgueilleux roi avant que mon père n'abandonne en déclarant Altaru complètement indomptable.

Et je savais bien que c'était vrai. Altaru ne pouvait croiser une jument sans brûler de la monter ni un autre étalon sans le combattre, et il n'y avait aucun homme dont il ne désirait mordre la main ou écraser le visage d'un coup de ses sabots puissants. À part moi. Quand mon père, faisant preuve d'une rare frustration, avait fini par ordonner de le faire châtrer, je m'étais précipité dans sa stalle et m'étais jeté contre lui pour empêcher les palefreniers d'approcher. Tout le monde pensa que j'étais devenu fou et que je serais bien vite piétiné et réduit en bouillie. Mais à la grande surprise de mon père et de mes frères – et à la mienne –, Altaru avait baissé la tête et léché mon visage en sueur. Puis il m'avait permis de le monter à cru et de le faire galoper dans la forêt que dominait Silvassu. Et depuis cette chevauchée sauvage entre les arbres cinq ans auparavant, nous étions les meilleurs amis du monde.

« Tout va bien, le rassurai-je, en caressant son épaule massive, tout va très bien. »

Mais Altaru, qui parlait une langue plus expressive que les mots, savait que je lui mentais. De nouveau, il me donna un petit coup sur le côté et frissonna comme si c'était *lui* qui avait été empoisonné. Le feu qui brûlait dans ses yeux sombres me disait qu'il était prêt à tuer l'homme qui m'avait blessé, à condition de le retrouver, bien sûr.

Peu de temps après, Joshu Kadar revint avec lord Harsha. Le vieux homme conduisait un solide chariot en chêne, rudimentaire et robuste comme lui. En quelques heures, il s'était transformé. Fini les bottes boueuses et les lainages filés à la maison qu'il mettait pour travailler aux champs. Il arborait maintenant une superbe tunique neuve et je ne pus m'empêcher de remarquer l'épée fixée à sa ceinture noire et brillante. Après avoir rangé le chariot de l'autre côté du mur de pierres, il descendit et lissa en arrière ses cheveux fraîchement lavés. Il examina un long moment le cadavre du cerf et le corps de l'assassin étendus sur le sol, puis il dit : « Le roi m'a chargé de fournir les boissons pour la fête de ce soir. Mais j'ai l'impression que mon chariot ne transportera pas que de la bière. »

Pendant qu'Asaru s'approchait de lui et commençait à lui raconter ce qui s'était passé dans les bois, Maram souleva la bâche du chariot et découvrit douze tonneaux de bière. Il ouvrit de grands yeux avides et contempla ce chargement comme s'il venait de mettre au jour une grotte remplie de richesses.

De ses articulations épaisses, il frappa les tonneaux l'un après l'autre. « Quelle merveille ! A-t-on jamais vu chose plus splendide ? »

Si le regard grave que lord Harsha posait sur le cadavre de l'assassin ne l'avait pas retenu, je suis sûr qu'il aurait mendié une

chope de bière sur-le-champ. À son tour, il observa le corps. Puis à la surprise générale, il demanda à Joshu de l'aider à hisser l'assassin dans le chariot. Suant et soufflant, Maram agissait vite, comme animé d'une force nouvelle. Ensuite, il chargea le cerf sans l'aide de personne. Seule la perspective d'aider plus tard à vider ces tonneaux avait pu le pousser à prendre une telle initiative, pensai-je.

« Merci d'épargner mes vieilles articulations, lui dit lord Harsha, en tapotant son genou cassé. Maintenant, si vous voulez bien m'accompagner, nous allons chercher ma fille avant de partir. Elle participera au festin avec nous. »

Sur ces mots, lord Harsha guida le chariot grinçant à travers champs et nous le suivîmes sur nos chevaux jusqu'à sa maison. Là, une jolie fille plutôt rondelette, aux cheveux noir corbeau, surveillait notre arrivée sur le pas de la porte. Elle était habillée d'une robe de soie et d'une longue cape grise retenue sur sa poitrine généreuse par une broche en argent. Je supposai que c'était la première fois qu'elle se rendait au château de mon père et qu'elle tenait naturellement à se présenter dans ses plus beaux atours.

Lord Harsha sauta péniblement de son chariot et dit : « Lord Asaru, per-mettez-moi de vous présenter ma fille Béhira. »

Puis la timide jeune fille nous salua, moi, Joshu Kadar et Maram. À ma grande consternation, le visage de Maram s'empourpra dès qu'il posa les yeux sur elle. Je pus presque sentir le désir bondir comme du feu dans ses veines. Apparemment, il avait complètement oublié la bière.

« Seigneur ! quelle beauté ! laissa-t-il échapper. Lord Harsha, vous avez vraiment le don de faire de bien belles choses ! »

On aurait pu imaginer que lord Harsha goûterait le compliment. Au lieu de cela, de son oeil valide, il lança à Maram un regard brûlant comme un fer rouge. Il souhaitait probablement amener Béhira à la cour de mon père pour la présenter à quelques-uns des plus grands chevaliers de Mesh et profiter des festivités du soir pour arranger le meilleur mariage possible pour elle, pensai-je. Et il n'envisageait certainement pas de la marier à un prince étranger peureux qui avait renoncé au vin, aux femmes et à la guerre.

« Ma fille, dit lord Harsha froidement, n'est *pas* une chose. Merci quand même. »

Il se dirigea alors vers sa grange en claudiquant et revint un peu plus tard avec une énorme jument grise. En dépit de sa douleur au genou, il insistait pour se rendre au château de mon père avec toute la dignité dont il disposait. Serrant les dents, il se hissa sur sa selle où il se tint droit, la tête haute comme le seigneur de guerre qu'il était encore avant de s'engager sur la route, suivi de près par Asaru, Joshu et moi. Béhira semblait heureuse d'avoir la responsabilité de conduire

le chariot et Maram était *absolument* ravi de traîner derrière nous pour pouvoir parler avec elle.

« Eh bien, Béhira, l'entendis-je déclarer malgré le claquement des sabots des chevaux, en voilà une belle journée pour la première fête d'une belle jeune femme comme vous. Quel âge avez-vous donc ? Seize ans ? dix-sept ans ? »

Béhira, tenant les rênes des chevaux du chariot dans ses mains fortes et rugueuses, leva les yeux dans ma direction comme si elle souhaitait que ces attentions viennent de moi. Mais les femmes me terrorisaient encore plus que la guerre. Leurs passions étaient semblables à de profondes rivières souterraines à la force implacable. Je pensais que si je m'ouvrais, ne serait-ce qu'un instant, à l'amour d'une femme, je serais certainement balayé.

« J'ai bien peur que nous n'ayons pas de femmes comme vous à Délu, continuait Maram, sinon, je n'en serais jamais parti. »

Je détournai mon regard de Béhira pour me concentrer sur un bouquet de chênes au bord de la route. J'avais l'impression que malgré elle, elle était plutôt flattée par les compliments de Maram. Et il devait l'impressionner aussi. Après l'Alonie, Délu était le plus grand royaume d'Ea et Maram était l'aîné des princes de Délu.

« Vous auriez dû faire soigner votre blessure par une *femme* », l'entendis-je lui dire. Je pouvais presque la sentir toucher le pansement de fortune que mon frère avait noué autour de la tête de Maram. « Je pourrais peut-être y jeter un coup d'œil en arrivant au château ?

— Vous voulez bien ? Vraiment ?

— Bien sûr, lui dit-elle. L'inconnu vous a frappé avec une masse, n'est-ce pas ?

— Oui », répondit Maram. Et sa grosse voix de stentor se fit douce et caressante pour raconter ses exploits. « J'espère que ce qui s'est passé dans la forêt aujourd'hui ne vous effraie pas. Le combat n'a pas été facile, mais nous avons eu le dessus, bien sûr. J'ai eu l'honneur d'être en mesure d'aider Val au moment le plus critique. »

D'après Maram, non seulement il avait mis en fuite le premier assassin et affaibli le second, mais il avait volontairement pris un coup sur la tête pour me sauver la vie. Quand il me surprit à sourire des embellissements apportés à son histoire – je refusais de considérer sa vantardise comme de simples mensonges –, il me lança un regard bref, froissé, comme pour dire : « Qu'est-ce que tu veux, l'amour est difficile, et toutes les armes sont bonnes pour séduire une femme. »

C'est peut-être vrai, pensai-je, mais je ne voulais pas le voir terrasser cette proie-là. Aussi, quand il se mit à parler des châteaux ornés de bijoux et des immenses propriétés de son père dans le lointain Délu, fis-je avancer Altaru pour pouvoir me joindre à d'autres

conversations.

« Val, me dit Asaru quand j'arrivai à sa hauteur, lord Harsha est d'avis qu'on n'ébruie pas cette histoire avant que nous n'ayons eu l'occasion d'en informer le roi. »

Je restai silencieux, le regard tourné vers les champs ondoiyants des voisins de lord Harsha. Puis je dis : « Et maître Juwain ?

— Tu peux lui en parler quand il soignera ta blessure, répondit Asaru, mais à personne d'autre. D'accord ?

— D'accord. »

Puis nous laissâmes libre cours à des questions pour lesquelles nous n'avions pas de réponse : *Qui* étaient ces inconnus qui nous avaient décoché des flèches empoisonnées ? Des assassins envoyés par les Ishkans ou quelque duc ou roi vindicatif ? Comment avaient-ils pu franchir les entrées sévèrement gardées de Mesh ? Comment avaient-ils trouvé notre trace et comment nous avaient-ils suivis si discrètement dans la forêt ?

Et surtout, me demandai-je, pourquoi voulaient-ils me tuer ?

J'eus alors la certitude que c'était bien ma mort qu'ils voulaient et non celle d'Asaru. De nouveau, je pressentis un malheur comme plus tôt dans les bois. Cela ne semblait pas émaner d'une direction particulière mais paraissait plutôt se répandre dans l'air agréablement parfumé. Tout autour de nous se trouvaient les couleurs familières du royaume de mon père : le granit blanc des fermes, la verdure des champs débordants d'avoine, de seigle et d'orge, les montagnes violettes de Mesh qui s'élevaient dans le ciel d'un bleu profond. Et pourtant, tout ce que je regardais, même les oiseaux de feu écarlates qui voletaient dans les arbres, tout paraissait assombri par quelque souillure indélébile.

Je la ressentais comme un poison brûlant dans, mon sang, comme un froid qui s'emparait de mon âme. Pendant que nous chevauchions dans ce pays magnifique, je fus tenté plus d'une fois de demander à faire une halte afin de pouvoir me laisser glisser de ma selle pour dormir – ou encore de pouvoir m'affaïsser sur la terre sombre retournée par la pluie pour hurler la terreur qui s'était réveillée en moi.

Et sans Altaru, je l'aurais sans doute fait. D'une certaine manière, il devinait la souffrance provoquée par ma blessure et la douleur plus profonde de la mort que j'avais infligée à l'assassin, et le rythme auquel il se déplaçait, sa lenteur et sa grâce semblaient se communiquer à moi pour alléger ma détresse au lieu de l'aggraver. Les mouvements puissants de ses longs muscles et les battements de son cœur immense me donnaient une force dont j'avais cruellement besoin. L'odeur familière de fermentation qui émanait de son corps me rassurait sur la bonté fondamentale de la vie. Je n'avais pas besoin de

le guider, ni même de toucher ses rênes, car il savait très bien où nous allions, chez nous, là où le soleil couchant, suspendu au-dessus des montagnes est semblable à une coupe en or débordante de lumière.

Et c'est ainsi que nous atteignîmes finalement le château de mon père. Cette grosse masse de pierre s'élevait au sommet d'une des collines constituant les nombreuses « marches » qui formaient les contreforts du Telshar. Le bras droit du fleuve Kurash contournait la colline à sa base, séparant ainsi le château des bâtiments et des rues de Silvassu. Au printemps du moins, le fleuve constituait des douves naturelles pleines d'eaux marron, turbulentes et glacées ; les avantages d'un tel site avaient dû paraître évidents à ceux de mes ancêtres qui avaient pénétré dans la Vallée des Cygnes si longtemps auparavant.

En contemplant les tours blanches et élancées du château, je ne pus m'empêcher de me rappeler l'histoire du premier Shavashar, arrière-petit-fils d'Elahad. C'était lui qui avait conduit les Valari vers les Montagnes du Levant à l'aube des Âges Perdus. C'était après la Marche de Cent Ans, quand la petite tribu des Valari avait erré en vain à travers tout Ea pour tenter de récupérer la coupe en or volée par Aryu. Shavashar avait posé les pierres du premier château Elahad et avait été à l'origine de la tradition guerrière des Valari. En effet, on racontait que les premiers Valari descendus sur Ea n'étaient que des guerriers de l'esprit, comme tous les Peuples des Etoiles. C'était Shavashar qui avait transformé les miens en guerriers de l'épée. C'était lui qui avait prédit qu'un jour, les Valari auraient à combattre « des armées entières et tous les démons de l'enfer » pour récupérer la Pierre de Lumière.

Et c'est ce que nous avons fait. Des milliers d'années plus tard, en l'an 2292 de l'Âge des Epées – tous les enfants de plus de cinq ans connaissaient cette date –, les Valari s'étaient unis sous la bannière d'Aramesh et avaient défait Morjin à la bataille de Sarburn. Aramesh avait arraché la Pierre de Lumière des propres mains de Morjin et rapporté la coupe inestimable pour la mettre en sécurité dans le château de ma famille. Elle y était restée longtemps, attirant comme un phare des pèlerins de tout Ea. Mesh avait alors connu son âge d'or et Silvassu était devenu une grande ville s'étendant jusque dans la vallée.

J'entendis la voix d'Asaru qui m'appelait comme dans le lointain.

« Pourquoi t'es-tu arrêté ? »

En réalité, je ne m'étais pas rendu compte que je m'étais arrêté. Ou plutôt, qu'Altaru, sensible à mon humeur, avait fait une halte sur le bord de la route, pendant que je me plongeais dans le passé. Devant nous, un peu plus haut sur la route, sur la pente douce qui menait au château, des champs d'orge scintillaient dans la lumière rasante à l'endroit où s'élevaient jadis de grands bâtiments. Je me rappelai mon

grand-père me racontant la deuxième grande tragédie de mon peuple : à l'époque de Godavanni le Glorieux, Morjin avait de nouveau volé la Pierre de Lumière et son rayonnement avait quitté les Montagnes du Levant à jamais. Au cours des siècles, Silvassu avait perdu de son importance et n'était guère plus aujourd'hui qu'une ville perdue dans un royaume oublié. Les pierres de ses rues et de ses maisons avaient été arrachées pour construire le mur d'enceinte qui entourait le château car la fin de l'Âge d'or d'Ea avait marqué le début de l'Âge du Dragon.

« Regarde », dis-je à Asaru, en montrant du doigt la grande muraille. Au-dessus de ses tours de défense, des banderoles vertes flottaient au vent. Cela indiquait que le château avait des invités et qu'un festin se préparait.

« Il est tard, dit Asaru, nous devrions être rentrés depuis une heure. On y va ? »

Maram s'arrêta alors à mes côtés tandis que le chariot se garait derrière moi en grinçant. Lord Harsha, toujours droit sur sa selle, se frottait la tête au-dessus de son bandeau et sa jument grattait la route boueuse du pied.

Et moi, je continuais à fixer le grand édifice de pierre qui dominait la Vallée des Cygnes. La muraille de cent pieds de haut courait tout autour de la colline, comme encastrée dans ses pentes escarpées. En fait, elle paraissait émerger de la colline comme si la terre avait rejeté ses parties les plus dures vers le ciel. Au-dessus de cette muraille impressionnante, s'élevait le corps principal du château avec ses nombreuses tours : la tour du Cygne, la tour Aramesh avec sa maçonnerie ancienne à créneaux, la tour des Etoiles. Le donjon était un cube massif de pierres soigneusement taillées tout comme le grand rempart attenant. Et l'ensemble – les tours de guet, les tourelles, les corps de garde et les murs du jardin – était en granit blanc. Je devais bien reconnaître que dans le soleil couchant, tout le château resplendissait d'une beauté effrayante. Mais je ne connaissais que trop les horreurs qui attendaient à l'intérieur : les catapultes et les gerbes de flèches liées ensemble comme des épis de blé ; les marmites de sable destiné à être chauffé à blanc et déversé des parapets en surplomb sur les ennemis s'avisant de donner l'assaut aux murailles. Le château avait bien été conçu pour repousser des armées entières, sinon les démons de l'enfer. Mais apparemment, pas les Ishkans. Mon père les avait invités à rompre le pain avec nous, au cœur même de la forteresse. Là, à l'intérieur de ses murailles, ils m'attendaient, et mon assassin potentiel aussi.

« Oui, dis-je finalement à Asaru, allons-y. »

Je donnai un petit coup de talon dans le flanc d'Altaru qui se jeta pratiquement en avant, comme pour monter au combat. Nous

empruntâmes la route du nord qui traversait une pommeraie avant de contourner le quartier le moins peuplé de Silvassu ; des trois routes qui montaient au château, c'était la moins raide et par conséquent, la plus facile pour les chevaux qui tiraient le lourd chariot. Peu de temps après, nous entrions dans le château en passant sous les deux grandes tours qui gardent la porte d'Aramesh.

Ce jour-là, la cour nord était en effervescence. De nombreux chariots débordants de nourriture étaient garés devant les magasins où les garçons de cuisine s'empressaient de les décharger. De l'atelier du charron montait le bruit du marteau frappant le fer tandis que le fabricant de bougies plongeait les dernières chandelles pour la nuit. Des écuyers comme Joshu couraient dans tous les sens pour remplir les missions confiées par leur seigneur et des enfants jouaient avec des épées en bois et lançaient des toupies sur les dalles. Nous traversâmes la cour avec prudence pour éviter de les piétiner avec nos montures. En arrivant aux écuries, nous mîmes pied à terre, laissant à Joshu le soin de s'occuper des chevaux. Il prit les rênes d'Altaru entre ses mains, comme si sa vie dépendait de la manière dont il traiterait le grand étalon qui s'ébrouait – et c'était bien le cas. Nous nous séparâmes là, devant les box sentant la paille fraîchement étalée et le crottin encore plus frais. Asaru et lord Harsha accompagneraient Béhira aux cuisines pour décharger le chariot avant de s'occuper de leurs affaires avec l'intendant et le roi. Et Maram et moi partirions à la recherche de maître Juwain.

« Et votre tête ? dit Béhira à Maram, elle a besoin d'un vrai pansement. – Ah ! répondit Maram, dont la voix se gonflait d'impatience. Nous pourrions peut-être nous retrouver plus tard à l'infirmerie. »

En entendant ces mots, lord Harsha se plaça entre le chariot et Maram, et dit en le regardant de haut : « Ce ne sera pas nécessaire. Votre maître Juwain est bien guérisseur, n'est-ce pas ? Eh bien, vous n'aurez qu'à lui demander de vous soigner. »

Asaru s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule. « Salue maître Juwain pour moi, s'il te plaît », dit-il.

Puis, le regard pétillant comme un ciel d'orage fendu par les éclairs, il ajouta : « Le banquet de ce soir sera mémorable. »

Maram et moi traversâmes la cour puis l'enceinte centrale où une nuée de poulets couraient dans tous les sens en poussant des cris rauques. Après avoir emprunté le passage menant à l'enceinte ouest, nous trouvâmes la porte voûtée de la tour Adami ouverte. Je m'y engouffrai, grimpant à toute vitesse les marches usées qui s'élevaient en spirale dans l'étroite cage d'escalier. Maram, lui, monta plus lentement en haletant derrière moi. Je ne pus m'empêcher de constater que l'escalier menait aux étages supérieurs de la tour en

s'enroulant dans le sens des aiguilles d'une montre. Cela permettait à un défenseur de battre en retraite vers le haut en maniant son épée de la main droite tandis que son attaquant était obligé de se pencher du mauvais côté pour utiliser la sienne. Je notai également l'odeur omniprésente du château : une odeur de rouille, de pierre humide et la senteur âcre du suif qui avait recouvert au fil des siècles les murs et les plafonds d'une épaisse couche de fumée noire.

Maître Juwain se trouvait au dernier étage, dans la chambre des invités. C'était la plus belle pièce de ce genre de tout le château, et même de tout Mesh, et nombreux étaient ceux qui pensaient qu'elle aurait dû être réservée au prince Ishkan ou même aux envoyés du roi Kiritan. Mais elle était traditionnellement dévolue aux maîtres des confréries en visite chez nous.

« Entrez », annonça maître Juwain d'une voix rauque en m'entendant frapper à la porte de sa chambre.

Je poussai l'énorme battant en chêne garni de ferrures et entrai dans la vaste salle. Elle était très lumineuse grâce à ses huit fenêtres cintrées. Dans la plupart des autres appartements, cela aurait permis aux bourrasques de vent froid de s'engouffrer dans la pièce en même temps que la lumière. Mais ces fenêtres faisaient partie des rares ouvertures du château pourvues de vitres. Et même ainsi, il y faisait plutôt froid et maître Juwain avait mis quelques bûches dans la cheminée. Je considérais cela comme une extravagance, tout comme les autres aménagements de la salle : le sol carrelé recouvert de tapis de Galdan, les tapisseries richement colorées, les étagères de livres encastrées dans le mur près du grand lit à baldaquin. À ma connaissance, il n'y avait qu'un autre vrai lit dans le château, et c'était celui où dormaient mon père et ma mère. Tout dans cette chambre dénotait un confort qui contrastait avec l'idéal d'austérité et de sobriété des Frères, mais le grand Elmesh avait décrété que ceux qui enseignaient à notre peuple devaient être traités comme des rois, et ils l'étaient.

« Valashu Elahad, est-ce bien vous ? » s'écria maître Juwain comme j'entrai dans la pièce. Il était aussi petit et trapu que je me le rappelais : c'était l'un des hommes les plus laids que j'aie jamais vus. « Maître, dis-je en m'inclinant, c'est bon de vous revoir. » Debout devant l'une des fenêtres, il leva les yeux du grand livre entre ses mains et me rendit poliment mon salut. Puis il s'avança vers moi. « C'est bon de vous revoir, dit-il, ça fait presque deux ans. »

Quand on regardait maître Juwain, on ne pouvait s'empêcher de penser immédiatement à des légumes, et pas aux plus beaux d'entre eux. Sa grosse tête, pleine de protubérances comme une pomme de terre, était rasée de près, ce qui permettait d'apprécier pleinement les oreilles boursoufflées qui ressortaient comme des choux-fleurs. Son nez

ressemblait à une énorme courge marron et mieux valait ne pas parler de sa bouche. Il me prit fermement par l'épaule, d'une main aussi solide que les racines d'un vieil arbre. Bien qu'il fût avant tout un érudit – peut-être le plus grand d'Ea –, ce qu'il préférait, c'était travailler dans son jardin et rester proche de la terre. Il conseillait les rois et instruisait leurs fils, mais au fond de lui, je savais que ce serait toujours un paysan.

« Puis-je savoir en quel honneur vous me rendez visite après m'avoir ignoré pendant si longtemps ? » demanda-t-il.

Remarquant la cape tachée de pluie qu'Asaru m'avait prêtée, il m'observa plus attentivement. Ce qui rattrapait son visage, pensais-je, c'était ses yeux. Grands et lumineux, ils étaient d'un gris argenté comme la mer au clair de lune. Ils brillaient d'une vive intelligence et d'une grande bonté, aussi. J'ai dit qu'il était laid, et il l'était vraiment, mais c'était aussi l'un de ces rares hommes que l'amour de la vérité transformait en êtres d'une grande beauté.

« Je vous prie de m'excuser, maître, répondis-je, je n'ai jamais eu l'intention de vous ignorer. »

À ce moment-là, Maram, soufflant et sifflant, pénétra dans la pièce. Après avoir salué maître Juwain, il dit : « Veuillez nous excuser, maître, mais nous avons besoin de vous, il s'est passé quelque chose. »

Devant maître Juwain qui faisait les cent pas en frottant sa tête chauve, Maram expliqua que cet après-midi-là, dans les bois, nous avions dû défendre notre vie. Comme par hasard, il omit de raconter qu'il avait tiré sur le cerf, mais ce détail mis à part, son récit était assez fidèle. Quand j'eus fini de parler moi aussi, l'obscurité avait envahi la pièce.

« Je vois », dit maître Juwain. Il inclina la tête et plongea profondément dans ses pensées tout en fouillant du pied le précieux tapis. Puis il se dirigea vers la fenêtre et contempla le sommet blanc en forme de diamant du Telshar. « Il se fait tard et je veux examiner de près la flèche que vous m'avez rapportée, et vos blessures aussi. Voulez-vous allumer les chandelles, Frère Maram ? »

Alors que je serrais fermement la flèche noire toujours enveloppée dans ma chemise déchirée, Maram alla jusqu'à la cheminée. Il introduisit une longue allumette dans le feu, puis fit le tour de la pièce afin d'allumer les nombreuses chandelles. À mesure que leur douce lumière se répandait dans la chambre, je pensai qu'avant la fin de la nuit, quelque deux mille bougies auraient brûlé dans le château.

« Venez là maintenant », dit maître Juwain en refermant sa main sur le bras de Maram. Il l'amena jusqu'à la table recouverte de cartes, de livres ouverts et de nombreux papiers, et l'installa sur la chaise en chêne sculpté. « Occupons-nous d'abord de votre tête. »

Il alla jusqu'à la cuvette qui se trouvait près de l'une des fenêtres

et se lava soigneusement les mains. Puis il tira de sous le lit deux grandes boîtes en bois qu'il posa sur le bureau. Quand il ouvrit la première boîte, je vis qu'elle se composait de plusieurs petits compartiments pleins d'onguents, de flacons de médicaments et de tortillons d'herbes nauséabondes. La seconde contenait divers couteaux, pinces, ciseaux et scies, tous en acier étincelant de Godhran. Alors que je m'efforçais d'éviter de regarder dans cette boîte, maître Juwain en sortit un rouleau de tissu blanc propre qu'il étala sur la table.

Nettoyer la blessure de Maram et envelopper sa tête dans un nouveau pansement ne prit pas très longtemps. Mais une éternité pour moi qui attendais, debout près de la fenêtre, en contemplant les premières étoiles de la nuit et en essayant de ne pas entendre les grognements et les plaintes de Maram. Puis ce fut mon tour.

Après avoir enlevé la cape d'Asaru, je pris la place de Maram sur la chaise. Les doigts solides et noueux de maître Juwain inspectèrent doucement ma poitrine contusionnée, puis suivirent la fine ligne rouge que la flèche avait laissée sur mon flanc.

« C'est chaud, dit maître Juwain. Une blessure comme celle-là n'aurait pas dû chauffer aussi vite. »

Là-dessus, il m'appliqua un onguent : la crème verdâtre était froide mais elle sentait l'humus et d'autres substances que je ne pus identifier. « Bien, dit maître Juwain, et maintenant, voyons cette flèche. » Pendant que Maram s'avavançait pour regarder, je déballai la flèche et la tendis à maître Juwain. Il semblait hésiter à la toucher, comme s'il s'agissait d'un serpent capable à tout moment de s'animer et de le mordre avec ses crochets venimeux. Avec beaucoup de soin, il l'approcha des chandelles qui brûlaient près de la table ; il examina longuement la pointe enduite de poison et ses yeux gris s'assombrirent comme la mer par temps d'orage.

« Qu'est-ce que c'est ? » dit maître Juwain. Est-ce vraiment du poison ?

— Vous le savez bien, lui répondit maître Juwain.

— Oui, mais lequel ? »

Maître Juwain soupira et dit : « On va le découvrir bientôt. » Il nous ordonna de reculer vers la fenêtre ouverte. Puis il sortit un scalpel de la seconde boîte et une minuscule cuillère dont la coupelle avait la taille d'un ongle d'enfant. Avec une méticulosité que j'avais toujours trouvée désespérante, il utilisa le scalpel pour gratter un peu de la substance bleuâtre qui recouvrait la pointe de la flèche. Il récupéra ces rognures sur une feuille de papier blanc qu'il utilisa ensuite comme un entonnoir pour les faire glisser dans la cuillère.

« Maintenant, retenez votre souffle », nous dit-il.

Je pris une gorgée d'air pur de la montagne en regardant maître

Juwain se couvrir le nez et la bouche avec un linge épais avant de placer la cuillère au-dessus d'une des chandelles. Au bout d'un moment, les rognures bleues prirent feu. Mais je vis avec étonnement qu'elles brûlaient en une méchante flamme rouge.

Maintenant toujours le linge sur son visage, maître Juwain reposa la cuillère et nous rejoignit près de la fenêtre. Je pouvais presque le sentir compter mentalement les secondes au rythme des battements de mon cœur. Mes poumons ressentaient cruellement le manque d'air. Finalement, maître Juwain découvrit sa bouche et nous dit : « Allez-y, respirez. Je pense que cela doit aller maintenant. »

Maram, dont le visage était aussi rouge qu'une tomate, aspira l'air qui entra à flots par la fenêtre et je fis de même. Malgré tout, je perçus les traces d'une odeur infecte et incroyablement amère.

« Alors ? dit Maram en se tournant vers maître Juwain, vous savez de quoi il s'agit ?

— Oui, je sais, répondit maître Juwain, et sa voix était pleine de tristesse. C'est bien ce que je craignais, il s'agit de kirax.

— Du , répéta Maram, comme s'il n'aimait pas le goût de ce mot sur sa langue. Je n'ai jamais entendu parler de kirax.

— Eh bien, vous devriez, répliqua maître Juwain, si vous vous occupiez un peu moins des femmes de chambre, vous le connaîtriez. »

Je trouvais que maître Juwain était injuste envers lui. Maram faisait des études pour devenir maître de poésie, on ne pouvait pas lui demander de connaître toutes les herbes ni tous les poisons secrets.

« Qu'est-ce que le kirax, maître ? » lui demandai-je.

Il se tourna vers moi et me prit par l'épaule. Sa poigne solide avait quelque chose de rassurant et de tendre à la fois. « C'est un poison que seuls Morjin et les Prêtres Rouges utilisent. Et leurs assassins. »

Il continua en expliquant que le kirax était tiré d'une plante, la kirque, tout comme la drogue plus courante appelée kiriol. Le kiriol, bien sûr, était connu pour ouvrir certains êtres sensibles à l'esprit des autres – avec toutefois de terribles conséquences pour eux. Le kirax était beaucoup plus dangereux : une petite quantité suffisait à ouvrir ses victimes à un flot de sensations qui submergeaient et détruisaient leur système nerveux. La mort survenait rapidement, dans des souffrances horribles, comme si tout le corps était plongé dans une cuve d'huile bouillante.

« Vous avez dû en absorber une quantité infime, me dit maître Juwain. Pas assez pour vous tuer, mais suffisamment pour vous tourmenter. »

En effet, pensai-je, suffisamment pour me tourmenter comme me tourmentait mon don. Je tournai les yeux vers les flammes tremblotantes des chandelles et l'idée me traversa l'esprit que le kirax était un mystérieux couteau bleu, effrayant, qui m'entamait le cœur

pour l'ouvrir davantage à des souffrances et à des secrets que je préférerais ne pas connaître.

« Avez-vous un antidote ? » lui demandai-je.

Maître Juwain soupira en regardant sa boîte de médicaments. « Malheureusement, il n'y en a pas », dit-il. Il nous expliqua à Maram et à moi que ce qu'il y avait d'horrible avec le kirax, c'était qu'une fois injecté, il restait dans le corps à jamais.

« Oh, fit Maram en apprenant cela, c'est terrible, Val, vraiment terrible. »

Oui, pensai-je, en essayant de me fermer aux vagues de pitié et de terreur qui émanaient de Maram, c'est vraiment terrible.

Maître Juwain retourna près de la table et s'empara de la flèche avec précaution. « Elle provient d'Argattha », déclara-t-il.

En entendant le nom de la forteresse de Moijin dans les Montagnes Blanches, je fus parcouru par un frisson. On disait qu'Argattha avait été creusée directement dans le rocher, que c'était une ville entièrement souterraine où on fouettait les esclaves pour les faire travailler et où on s'adonnait à des rites épouvantables loin du regard des hommes civilisés.

« À mon avis, l'homme que vous avez tué vient de là-bas, me dit maître Juwain. Il se pourrait même qu'il s'agisse d'un prêtre Kallimun accompli. »

Fermant les yeux, je me rappelai le regard redoutablement intelligent de l'assassin.

« J'aimerais voir le corps », dit maître Juwain.

Essuyant la sueur sur son cou épais, Maram montra la flèche et dit : « Mais on n'est pas sûrs que les assassins soient des prêtres Kallimuns, n'est-ce pas ? Il est aussi possible qu'un des Ishkans soit passé dans le camp de Moijin, non ? »

Maître Juwain, en proie à une colère soudaine, réprimanda Maram : « Veuillez ne pas l'appeler ainsi. (Puis il se tourna vers moi.) Je crains encore plus que le Seigneur des Mensonges n'ait retourné un de nos concitoyens.

— Non, répliquai-je, tandis qu'une colère rare s'emparait également de moi. Jamais aucun Meshien ne nous trahirait ainsi.

— Peut-être pas de son plein gré, dit maître Juwain, mais vous ne connaissez pas la duplicité du Seigneur des Mensonges, vous ne connaissez pas son pouvoir. »

Il nous expliqua alors que tous les hommes, même les guerriers et les rois, vivaient des périodes d'incertitude et de désespoir. Dans ces moments-là, quand les nuages du doute voilaient l'âme et que les étoiles cessaient de briller, ils devenaient plus vulnérables au mal, et en particulier au Maître des Esprits. Moijin pouvait alors s'infiltrer en eux par le biais de leur haine ou de leurs rêves les plus sombres ; il

leur envoyait des illusions pour les troubler ; il s'emparait de leur volonté et les contrôlait à distance comme un marionnettiste tirant sur ses ficelles. Ces hommes sans âme étaient terribles et extrêmement dangereux, mais heureusement très rares. Maître Juwain les appelait les goules. Il reconnut qu'il craignait fort qu'une goule ne nous attende le soir même dans la grande salle pour partager notre repas.

Afin de calmer mon cœur qui battait la chamade, j'allai à la fenêtre respirer un peu d'air frais. Enfant, j'avais entendu parler de goules, ainsi que de loups-garous ou d'Hommes gris redoutables qui venaient la nuit aspirer votre âme, mais je n'y avais jamais vraiment cru.

« Mais, demandai-je à maître Juwain, pourquoi le Seigneur des Mensonges enverrait-il un assassin, ou qui que ce soit d'autre, pour m'empoisonner ? »

Il me regarda d'un air étrange avant de demander : « Etes-vous sûr que c'était vous et non Asaru que visait le premier assassin ? »

— Oui.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? Asaru n'a-t-il pas dit qu'il avait senti la flèche passer dans ses cheveux ? »

Les yeux gris clair de maître Juwain pesaient sur moi, telles deux lunes jumelles. Comment lui parler de mon don ? Comment lui raconter que j'avais senti l'intention meurtrière de l'assassin aussi sûrement que je sentais l'air froid qui s'engouffrait par la fenêtre ?

« Il y avait l'angle de tir, essayai-je d'expliquer. Et quelque chose dans le regard de l'assassin.

— Vous avez pu voir ses yeux à cent mètres ?

— Oui », répondis-je. Puis j'ajoutai : « Non, je veux dire, je ne les voyais pas vraiment. Mais il y avait quelque chose dans la manière dont il me regardait, dans sa détermination. »

Maître Juwain, silencieux, me fixait sous ses sourcils gris en bataille. Puis il dit : « Je crois que c'est en *vous* qu'il y a quelque chose, Valashu Elahad. Votre grand-père aussi avait quelque chose en lui. »

En silence, je tendis le bras pour refermer la vitre froide sur la nuit.

« Je crois, continua maître Juwain, que c'est peut-être pour ce *quelque chose* que le Seigneur des Mensonges est à votre poursuite. Si nous comprenions mieux de quoi il s'agit, nous aurions peut-être la clé du mystère. »

Je levai alors les yeux vers maître Juwain dans l'espoir qu'il m'aiderait à comprendre comment je pouvais ressentir le feu des passions des autres ou encore la pression insupportable de leur aspiration à la paix de l'Unique. Mais il est des choses qu'on ne peut expliquer. Comment pouvait-on ressentir la lumière froide des étoiles

par une parfaite nuit d'hiver ? Comment pouvait-on sentir le vent ?

« Le Seigneur des Mensonges *ne peut pas* me connaître, dis-je finalement. Il n'a aucune raison de poursuivre le septième fils d'un roi perdu dans les montagnes.

— Aucune raison ? N'est-ce pas votre ancêtre Aramesh qui lui a ravi la Pierre de Lumière à la bataille de Sarburn ?

— Aramesh est l'ancêtre de nombreux Valari, fis-je remarquer. Le Seigneur des Mensonges ne peut nous poursuivre tous.

— Non ? Et pourquoi pas ? » Les sourcils de maître Juwain s'abaissèrent soudain de colère. « À mon avis, il est capable de poursuivre tous ceux qui s'opposeront à lui. »

Pendant un moment, je me contentai de frotter ma cicatrice sur mon front. M'opposer à Moijin ? Ce que je voulais, c'était que les Valari cessent de se battre entre eux et s'unissent sous une seule bannière afin de *ne pas* avoir à nous opposer à lui. Cela ne devrait-il pas être suffisant ? me demandai-je.

« Mais je ne m'oppose pas à lui, dis-je.

— Non, votre âme est trop belle pour cela », me répondit maître Juwain. Sa voix trahissait le doute, et l'ironie aussi. « Mais nul n'est besoin de prendre les armes pour s'opposer au Dragon Rouge. Votre intelligence et votre amour de la liberté suffisent à vous en faire un ennemi. Et votre recherche de tout ce qui est beau, bon et vrai. »

Je baissai les yeux sur le tapis et me mordis la lèvre en luttant contre le nœud qui me serrait la gorge. C'étaient les Frères qui recherchaient cela, pas moi.

Comme s'il pouvait lire dans mes pensées, maître Juwain capta mon regard et me dit : « Vous avez un don, Val. Je ne sais pas exactement quel genre de don, mais vous auriez pu devenir un maître à penser, ou un maître de musique ou peut-être même, un maître guérisseur.

— Vous le croyez vraiment, maître ? demandai-je en le regardant.

— Vous le savez bien, dit-il, d'une voix pleine de reproche. Mais vous avez tout abandonné. »

Incapable de supporter son regard peiné, je me retournai vers le feu qui semblait à peine moins furieux et enflammé. De tous mes frères, j'avais été le seul à suivre les cours des Frères après l'âge de seize ans. Je voulais étudier la musique, la poésie, les langues et la méditation. Mon père n'avait accepté qu'avec beaucoup de réticence à condition que je ne néglige pas l'art de l'épée. C'est ainsi que pendant deux années heureuses, j'avais fréquenté les cloîtres et les jardins du grand sanctuaire des Frères à dix milles de Silvassu, dans la vallée ; j'y avais appris des poèmes, joué de la flûte et je m'étais esquivé dans le bosquet de frênes pour m'entraîner à l'épée avec Maram. Même si l'idée que je veuille vraiment prononcer mes vœux n'avait jamais

effleuré mon père, j'avais de mon côté longtemps caressé ce projet.

« Ce n'est pas moi qui ai choisi, dis-je finalement.

— Pas vous ? se fâcha maître Juwain. Nous sommes responsables de tout ce que nous faisons. Et vous avez choisi d'abandonner.

— Mais les Waashiens étaient en train de massacrer mes amis ! protes-tai-je. Ils avaient pris les armes contre mes frères ! Le roi m'a appelé à la guerre. J'étais obligé d'y aller.

— Et qu'est-ce que toutes vos guerres ont changé ?

— Je vous en prie, maître, ne dites pas vos guerres. Rien ne me rendrait plus heureux que la disparition définitive de la guerre.

— Ah bon ? dit-il en montrant du doigt la dague que je portais à ma ceinture. Est-ce pour cela que vous portez des armes partout où vous allez ? Est-ce pour cela que vous avez répondu à l'appel au combat de votre père ?

— Mais, maître, répondis-je avec un sourire en me rappelant une phrase d'un de ses livres préférés, toute vie n'est-elle pas un combat ?

— Si, dit-il, un combat du cœur et de l'âme.

— Navsa Adami, rétorquai-je, croyait à l'utilisation d'autres armes. »

En m'entendant mentionner le nom de l'homme qui avait fondé la première confrérie, maître Juwain fit la grimace comme si je venais de l'obliger à avaler du vinaigre. Peut-être n'aurais-je pas dû rouvrir la vieille blessure entre les confréries et les Valari. Mais c'était dans des livres réunis dans leurs propres bibliothèques que j'avais lu l'histoire des confréries. À Tria, la Ville Eternelle, en l'an 2177 de l'Âge de la Mère, qui serait par la suite appelé l'Année Sombre, Navsa Adami faisait partie de ceux qui avaient vécu la première invasion des Aryens. Le sac de Tria avait été terrible et rapide car à cette époque si pacifique, les Aloniens possédaient des houes et des bêches pour cultiver leurs jardins, mais pas d'armes véritables. Navsa Adami avait été enchaîné et obligé d'assister au viol et au meurtre de sa propre femme sur les marches du Temple de la Vie. Le seigneur de guerre aryen avait ensuite rasé le grand temple et détruit les Jardins de la terre, donnant le signe du début du massacre. Navsi Adami s'était échappé avec cinquante prêtres et avait fui dans les Montagnes du Levant en jurant de se venger.

Cet exil est connu sous le nom de Première Désobéissance à l'Ordre. En effet, l'Ordre avait été créé dans le but d'utiliser les cristaux des gelstei vertes pour amener les terres d'Ea à une vie meilleure alors qu'Adami ne souhaitait plus désormais que la mort des Aryens. C'est ainsi qu'il fonda dans les montagnes de Mesh la Grande Confrérie Blanche dans le but de combattre les Aryens par tous les moyens. Il avait emporté avec lui une gelstei verte destinée à guérir et à prolonger les forces vitales, mais avec l'intention de l'utiliser pour

créer une race de guerriers capables de lutter contre les Aryens et de renverser leur régime de terreur. Cependant, les hommes qu'il trouva à Mesh étaient déjà des guerriers ; son espoir fut alors d'unir les Valari et de leur enseigner les sciences occultes afin qu'ils soient un jour en mesure de vaincre les Aryens et de ramener la paix à Ea. Et ils y étaient presque parvenus à la bataille de Sarburn. C'est pour cela que, dès le début de l'Âge de la Loi, les confréries avaient pour toujours renoncé à la violence et à la guerre. Ils avaient supplié les Valari de faire de même. Cependant, craignant un retour du Dragon, les chevaliers Valari avaient gardé leurs épées aiguisées à portée de main. C'est ainsi que le lien qui unissait les Frères aux Valari avait été brisé.

J'avais pensé marquer un point en invoquant le nom de Navsa Adami. Mais la colère de maître Juwain se dissipa et il ne lui resta plus qu'une terrible tristesse. Il dit alors doucement : « Si Navsa Adami vivait aujourd'hui, il serait le premier à vous avertir qu'une fois le massacre commencé, il ne s'arrête plus. »

Je détournai le regard car sa tristesse m'infligeait une douleur profonde. Soudain, je me rappelai l'impression de malheur insurmontable que j'avais ressentie plus tôt dans la forêt. Désormais, un peu de ce malheur brûlerait en moi à jamais sous forme de kirax ou pire encore.

Je voulais regarder maître Juwain et lui dire qu'il devait y avoir un moyen de mettre fin aux tueries mais au lieu de cela, plongeant mon regard à l'intérieur de moi-même, je dis : « Il arrive toujours un moment où il faut combattre. »

Maître Juwain fit un pas vers moi et mit sa main sur la mienne avant de me dire : « On ne peut vaincre le Mal par l'épée, Val. Ce n'est pas en faisant la guerre qu'on vient à bout de l'obscurité, mais seulement en brillant d'une lumière suffisamment éclatante. »

Une luminosité nouvelle irradiait de son regard quand il dit : « Nous vivons une époque très sombre. Mais c'est toujours avant l'aube qu'il fait le plus sombre. »

Il me lâcha brusquement pour se diriger vers le bureau. Là, sa main se referma sur un gros livre relié en cuir vert. Je reconnus immédiatement le *Saganom Elu* dont j'avais appris par cœur de nombreux passages pendant mes années chez les Frères.

« Je crois qu'une petite leçon de lecture s'impose maintenant », annonça-t-il en revenant vers Maram et moi. Ses doigts feuilletèrent rapidement les pages jaunes et usées, puis il laissa soudain tomber le livre entre les mains de Maram. « Frère Maram, voulez-vous je vous prie lire les *Prophéties de Tria*, chapitre sept, en commençant au vers vingt-six. »

Maram, aussi surpris que moi qu'on fasse soudain appel à ses connaissances, resta là à transpirer et à cligner des yeux. « Vous

voulez que je lise *maintenant*, maître ? Ne devrions-nous pas nous préparer pour le dîner ?

— Je vous en prie, faites-moi plaisir.

— Mais vous savez que je ne suis pas très doué en ardik ancien, marmonna Maram. Si vous me demandiez de lire en lorranda qui est la langue de l'amour et de la poésie, je serais heureux de...

— Je vous en prie, lisez juste ces vers, l'interrompit maître Juwain, ou nous allons *effectivement* manquer le dîner. »

Maram le fixait d'un air maussade, comme un enfant à qui on vient d'ordonner de nettoyer les écuries. Il demanda : « Suis-je vraiment obligé de le faire, maître ?

— Oui, répondit maître Juwain. J'ai bien peur que Val n'ait pas eu le *temps* d'apprendre l'ardik aussi bien que vous. »

J'avais effectivement quitté l'école des Frères avant de maîtriser cette noble langue. C'est pourquoi je me concentraï en attendant Maram qui inspirait profondément, le doigt planté à la page du livre que maître Juwain avait posé devant lui. Puis sa voix de stentor retentit dans la pièce : « *Songan erathe ad valet kalanath li galdanaan...* attendez... *Jin Ieldra, song Ieldra...*

— Très bien, intervint maître Juwain, mais pourquoi ne traduisez-vous pas en lisant ?

— Mais, maître, dit-il en montrant un livre sur la table, vous avez déjà une traduction là. Pourquoi ne pas me laisser la lire directement ? »

Maître Juwain tapota le livre que tenait Maram et dit : « Parce que je vous ai demandé de lire cette version-là.

— Très bien, maître, fit Maram en roulant les yeux. (Il aspira une bouffée d'air et reprit :) Quand la terre et les étoiles entreront dans le Rayon d'or... ah, je crois que c'est ça... l'âge le plus sombre prendra fin et un âge nouveau...

— C'est très bien, l'interrompit de nouveau maître Juwain, votre traduction est très précise mais...

— Oui, maître ?

— Je crains que vous n'ayez pas rendu toute la saveur de l'original. Toute la poésie. Si vous faisiez rimer les vers ? »

À présent, la sueur dégoulinait dans la barbe et le cou de Maram. Il dit : « *Maintenant* ? Ici ?

— Vous voulez devenir maître de poésie, n'est-ce pas ? Eh bien, les poètes font des poèmes.

— Oui, oui, je sais, mais si vous ne me laissez pas le temps de trouver la musique et les rimes, vous ne pouvez pas me demander de...

— Faites de votre mieux, Frère Maram, dit maître Juwain avec un grand sourire. J'ai confiance en vous. »

Curieusement, la perspective de cet exercice extrêmement difficile parut soudain plaire à Maram. Il fixa le livre un long moment, comme pour graver ses glyphes dans son esprit, puis il ferma les yeux plus longuement encore et soudain, comme s'il récitait un sonnet à une tendre amie, il leva les yeux vers la fenêtre et dit :

*Quand dans le Rayon d'or la terre entrera,
L'âge le plus sombre s'achèvera ;
Quand le feu de l'ange la terre illuminera,
Un jour plus lumineux sous les étoiles brillera.*

*Un jour sans mort, un âge de lumière ;
L'éclat des Ieldras sur la terre tombera ;
La fin de la nuit, la fin de la guerre,
Attend la naissance du dernier Maîtreya.*

*Porteur de la Coupe des deux,
La claire lumière de l'Unique au cœur et dans les yeux,
Le salut à la terre il apportera,
Et dans le ciel les couleurs ranimera.*

*Et là, dans ces étoiles, lumières intemporelles,
Objets de nos songes, nos rêves, nos aspirations,
Sur ces hauteurs à l'éclat exceptionnel,
Notre ancienne patrie nous regagnerons.*

« Et voilà », acheva-t-il en épongeant la sueur sur son visage. D'une main tremblante, il rendit le livre à maître Juwain.

« Très bien, lui dit maître Juwain. On finira par faire un Frère de vous, après tout. »

Il nous fit signe de le rejoindre près de la fenêtre. Montrant les étoiles du doigt, la voix tremblante d'excitation, il déclara : « Le temps est venu. La terre est entrée dans le Rayon d'or il y a vingt ans, et je crois que quelque part sur Ea est né le Maîtreya, le Lumineux. »

Je levai les yeux vers la constellation du Hibou et les autres amas d'étoiles qui étincelaient dans le ciel sombre au-delà du pic dentelé du Telshar. On disait que toute la terre et toutes les étoiles tournaient dans le ciel comme une grande roue parsemée de diamants. Au centre de cette roue cosmique – au centre de toutes les choses – habitaient les Ieldras, ces êtres lumineux qui éclairaient de la lumière de leur âme toute la création. Leurs grands phares dorés jaillissaient du centre cosmique comme des rivières de lumière que les Frères appelaient Rayons dorés. Tous les quelques milliers d'années, la terre pénétrait dans l'un d'eux et bénéficiait de son éclat. Dans ces périodes, les

trompettes du destin sonnaient et résonnaient dans les montagnes ; les âmes étaient ranimées et des Maîtres naissaient, mettant fin aux temps anciens et ouvrant une ère nouvelle. Bien que cette lumière sacrée fût impossible à regarder en face, les prophétesses et certains enfants avaient le pouvoir de la percevoir comme une lueur dorée et profonde baignant toutes choses.

« Le temps est venu, répéta maître Juwain en se tournant vers moi. Le temps de mettre fin à la guerre. Et peut-être aussi, le temps de retrouver la Pierre de Lumière. Je suis sûr que les messagers du roi Kiritan sont porteurs de nouvelles confirmant cette prophétie. »

Alors que je contemplais les étoiles par la fenêtre, j'entendis de nouveau l'appel de voix étranges et magnifiques portées par un souffle de vent. Je savais que les Ieldras communiquaient la Loi de l'Unique non seulement par le biais de rayons de lumière dorés mais également à travers les murmures les plus profonds de l'âme.

« Si on retrouve la Pierre de Lumière, dis-je en réfléchissant à voix haute, y aura-t-il quelqu'un d'assez sage pour l'utiliser ? »

Maître Juwain observait les étoiles lui aussi et je sentis en lui cette fierté à toute épreuve qui l'avait mené des champs d'une ferme d'Elyssu au rang de maître dans la plus importante des confréries. Je m'attendais à ce qu'il me réponde que seuls les Frères avaient atteint à la pureté d'âme indispensable pour sonder les secrets de la Pierre de Lumière. Mais il se tourna vers moi et déclara : « Le Maître aura la sagesse nécessaire. C'est pour lui que les Galadins ont envoyé la Pierre de Lumière sur terre. »

À l'extérieur, très au-dessus du château et des montagnes, les étoiles des Sept Sœurs et d'autres constellations brillaient de tout leur éclat. Quelque part parmi elles, les Eljins immortels contemplaient cette gloire cosmique en rêvant de devenir des Galadins tout comme le Peuple des Etoiles aspirait à rejoindre l'ordre des Eljins. C'est là aussi que demeuraient Arwe, Ashtoreth et Valoreth parmi d'autres Galadins. Ces êtres magnifiques et angéliques avaient atteint un tel degré de perfection personnelle et de maîtrise du monde matériel qu'on ne pouvait plus les tuer. Ils se déplaçaient dans d'autres mondes comme les hommes se déplaçaient dans les champs et les forêts de Mesh ; en réalité, ils se déplaçaient entre les mondes, même s'ils n'étaient encore jamais venus sur terre. Ils étaient apparus dans les visions des prophétesses et j'avais ressenti leur grande beauté dans mes aspirations et dans mes rêves. C'était Valoreth lui-même, m'avait dit un jour mon grand-père, qui avait envoyé Elahad sur Ea, la Pierre de Lumière entre les mains.

Nous demeurâmes là un moment, tandis que la nuit tombait et que les étoiles s'allumaient dans le ciel, à parler des pouvoirs de cette mystérieuse coupe en or. Je me gardai bien de raconter que je l'avais

vue apparaître devant moi le jour même dans les bois. Même si sa splendeur paraissait maintenant appartenir au domaine du rêve, la chaleur qui m'avait ranimé comme un élixir doré était trop réelle pour en douter. La Pierre de Lumière seule pourrait-elle vraiment me guérir de la blessure qui me déchirait le cœur ? me demandai-je. Ou faudrait-il un Maîtrea maniant la Pierre comme je maniais l'épée pour accomplir ce miracle ?

Je crois que j'aurais trouvé le courage de poser ces questions à maître Juwain si nous n'avions été interrompus. Juste au moment où je me demandais si ceux qui appartenaient aux ordres des Galadins et des Elijins avaient autrefois souffert de la malédiction de l'empathie comme moi, des bruits de pas résonnèrent dans le couloir et on frappa lourdement à la porte.

« Un instant », cria maître Juwain.

Il traversa rapidement la pièce et ouvrit la porte. Et là, dans l'entrée faiblement éclairée, se trouvait Joshu Kadar, tout essoufflé de sa longue ascension.

« C'est l'heure, lâcha le jeune écuyer en haletant. Lord Asaru m'a demandé de vous prévenir que le banquet allait commencer.

— Merci », lui répondit maître Juwain. Retournant au bureau où il avait laissé la flèche, il la remballa soigneusement dans sa chemise et demanda : « Etes-vous prêt, Val ? »

Apparemment, les réponses que je cherchais aux grandes énigmes de la vie devraient attendre. Je sortis alors dans le couloir froid et sombre derrière Joshu, Maram et maître Juwain.

4

Nous pénétrâmes dans la grande salle au son éclatant des trompettes annonçant le banquet. Le long du mur nord de la pièce sur lequel était accrochée la superbe bannière noire ornée du cygne et des étoiles de la maison royale de Mesh, trois hérauts soufflaient dans leur cor. Le son qui résonnait dans l'immense salle et dans tout le château était le même que celui que j'avais entendu par deux fois appeler les Valari à la bataille. D'ailleurs, les chevaliers de Mesh – et ceux d'Ishka – se présentaient aux portes en rangs par cinq et se dirigeaient vers les différentes tables comme s'ils montaient à l'attaque.

À la table familiale, le long du mur nord, j'aperçus Asaru et mes frères debout près de leur chaise ; ma mère et ma grand-mère s'y trouvaient aussi, attendant avec mon père que je rejoigne ma place. J'étais certain qu'il n'appréciait pas de me voir arriver parmi les derniers. Il se tenait debout, grand et grave, dans une tunique noire qui ressemblait beaucoup à celle que j'avais rapidement été chercher dans mes appartements, mais la sienne était impeccable et brodée d'un cygne d'argent fraîchement poli et de sept étoiles argentées étincelantes. Il me regarda monter les marches jusqu'au dais sous lequel était dressée notre table, ses yeux brillants et noirs luisant comme des étoiles ; il y avait de la désapprobation dans son regard ardent, mais aussi de l'inquiétude et beaucoup d'autres choses. Car si Shavashar Elahad était l'homme le plus sévère que je connaissais, le puits de ses émotions était aussi profond que la mer.

Quand tous les invités eurent finalement trouvé leur place, mon père tira sa chaise et s'assit, et chacun fit de même. Il était installé à la place d'honneur, au centre de la table, avec ma mère immédiatement à sa droite et ma grand-mère à sa gauche. À sa gauche à *elle*, se trouvaient dans l'ordre Karshur, Jonathay et Mandru, le plus redoutable de tous mes frères. Alors que dans la salle les autres chevaliers Valari arboraient simplement leur épée à la ceinture, Mandru tenait toujours la sienne dans les trois doigts restants de sa main gauche, prêt à dégainer à tout instant s'il devait défendre son honneur – ou son royaume. Le regard baissé sur la table, il communiquait en silence avec Asaru qui avait dû lui raconter ce qui s'était passé plus tôt dans la forêt. Asaru était assis à la droite de ma mère, Elianora wi Solaru, grande et majestueuse dans sa robe brodée de mille feux – on disait que c'était la plus belle femme des Neuf

Royaumes. Ses yeux sombres et sensibles allèrent d'Asaru à Yarashan, assis à la droite de ce dernier, puis longèrent la table pour passer du silencieux et taciturne Ravar à moi. En tant que membre le plus jeune et le moins distingué de la famille, j'étais placé loin à sa droite, près du bout de la table. J'avais espéré y passer inaperçu au milieu des clameurs et de l'immensité de la salle. Mais on n'échappait pas à la force, à la bonté et à la grâce de ma mère. C'était l'être le plus ouvert que je connaisse, et le plus loyal aussi, et le regard qu'elle posa sur moi semblait dire qu'elle était prête à donner sa vie pour me protéger si l'assassin inconnu essayait à nouveau de me tuer.

« Est-ce qu'il est là ? » murmura Ravar. Ce frère au museau de renard avait trois ans de plus que moi et presque une tête de moins. Je devais me pencher pour entendre ce qu'il me disait.

Levant les yeux sur la mer de visages de la pièce, j'essayai de retrouver celui de l'assassin qui nous avait échappé. À la table la plus proche du dais, sur la droite, se tenaient les Frères présents au château ce soir-là. C'était là bien sûr qu'était assis maître Juwain en compagnie de maître Kelem, le maître de musique, de maître Tadéo et d'une vingtaine d'autres religieux en plus de Maram. Je les connaissais tous par leur nom et j'étais sûr qu'aucun parmi eux n'aurait levé un arc contre moi.

Malheureusement, je ne pouvais pas en dire autant des envoyés du roi Kiritan installés aux deux tables suivantes. Tous, chevaliers et écuyers, ménestrels et valets, m'étaient inconnus. Je ne reconnus le comte Dario, cousin du roi, qu'à sa description et à son emblème : sur sa tunique bleue, il portait le caducée d'or de la maison Narmada, et ses cheveux et sa barbe soigneusement taillés ressemblaient à des flammes rouges sortant de sa tête.

Sur le côté gauche de la pièce, près de la table des Ishkans que je m'efforçais de ne pas regarder, se trouvait la première table de Meshiens. J'aperçus lord Harsha souriant avec fierté à Béhira, ainsi que lord Tomavar et lord Tanu qui discutaient avec leurs épouses. Lansar Raasharu, le sénéchal de mon père, était là, lui aussi, avec les autres lords les plus importants de Mesh. Si l'un de ces vieux guerriers était un traître, pensai-je, on ne pouvait même plus être sûr que le soleil se lèverait à l'est le lendemain matin.

J'avais également confiance dans mes concitoyens de la deuxième rangée de tables où les maîtres chevaliers et leurs épouses attendaient que les gens de mon père servent le vin. Et il en allait de même pour les nombreux chevaliers de moindre importance assis aux tables de derrière, dans les coins les plus éloignés de la salle. Parmi leurs visages presque trop lointains pour être vus distinctement, j'étudiai ceux d'amis comme Sunjay Navaru et d'autres simples guerriers aux côtés desquels j'avais combattu. C'est là, près des énormes piliers de

granit qui supportaient la voûte du toit, que j'aurais dû être assis si le hasard de ma naissance n'en avait décidé autrement.

Répondant à Ravar, je murmurai : « Aucun ne ressemble à celui qui m'a attaqué.

— Les Ishkans non plus ? demanda-t-il, les yeux brillants. Tu ne les as même pas regardés, Val. »

C'était vrai, bien sûr, et Ravar s'en était aperçu. Il avait des yeux noirs, vifs, et un esprit plus vif encore. Mandru et l'impassible Karshur lui reprochaient souvent de vivre dans ses pensées, un champ de bataille sur lequel les Valari ne devaient pas s'attarder trop longtemps. Comme moi, il n'avait aucun goût inné pour la guerre. Il préférait lutter avec les mots et les idées. Cependant, au contraire de moi, c'était un excellent combattant qui voyait dans la guerre un moyen d'affiner à la fois son esprit et sa volonté. Même si certains pensaient qu'il était indigne de porter les trois diamants d'un maître chevalier, je l'avais vu commander une compagnie d'hommes à la bataille de la Montagne Rouge et planter sa lance dans l'œil de Sar Manashu à une distance de vingt mètres.

Ravar se mit à observer les Ishkans, peut-être pour découvrir leurs points faibles, avec la même concentration que lorsqu'il s'était lancé à l'assaut de l'armée Waas, et je fis de même. Mon regard se porta immédiatement sur un homme arrogant, arborant une longue cicatrice sur le côté du visage. Il avait un grand nez en bec d'aigle, mais ses géniteurs ne l'avaient gratifié que d'un semblant de menton. Ses yeux, pensai-je, ressemblaient à deux trous d'eau noire et stagnante qui paraissaient m'aspirer dans le froid de son cœur et me défier à la fois. Comme une désagréable sensation de nausée commençait à m'envahir, je détournai le regard sur sa tunique d'un rouge éclatant, ornée du grand ours blanc de la royauté ishkane. C'est alors que je reconnus le prince Salmélu, fils aîné du roi Hadaru. Cinq ans auparavant, lors du grand tournoi de Taron, je l'avais humilié en lui infligeant une cuisante défaite aux échecs, en seulement vingt-trois coups. Il ne lui suffisait pas d'avoir obtenu la médaille d'or à l'épée et d'être arrivé à une place honorable dans les compétitions d'équitation et de tir à l'arc, il semblait vouloir dominer dans tous les domaines car il était extrêmement susceptible, surtout avec ceux qui se montraient meilleurs que lui. On racontait qu'il avait affronté quinze hommes en duel – et qu'il les avait tués tous les quinze et abandonnés dans une mare de sang. À sa table se trouvaient également l'un de ses frères, lord Issur, ainsi que lord Mestivan, lord Nadhru et d'autres éminents Ishkans que Ravar me montrait du doigt.

« Est-ce que l'un d'eux ressemble à ton assassin ? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je. C'est difficile à dire, l'homme avait le visage masqué. »

À ce moment-là, comme je fermais les yeux et m'ouvrais au brouhaha de centaines de voix, je ressentis la même impression de malheur que dans la forêt. Quelqu'un éprouvait de la haine et ses vers brûlants et grouillants commençaient à remonter le long de ma colonne vertébrale. Cependant, j'étais incapable de dire de quelle personne présente dans la salle émanait cette terrible sensation.

Finalement, quand le vin eut été servi, mon père se mit debout et leva sa chope pour porter le toast d'ouverture. Dans la pièce, tous les yeux se tournèrent vers lui ; les voix baissèrent puis s'éteignirent quand il commença à parler.

« Maîtres de la Confrérie, princes et lords, dames et chevaliers, nous sommes heureux de vous accueillir ce soir à notre fête. Par une étrange coïncidence, les émissaires du roi Kiritan sont arrivés à Mesh au moment où le roi Hadaru nous faisait l'honneur de nous envoyer son fils aîné. Formons l'espoir qu'il s'agisse d'une coïncidence heureuse, d'un bon présage pour l'avenir. »

Je trouvai que mon père avait une belle voix sonore qui résonnait sur les pierres de la salle de réception. Il émanait de lui une certaine force qui venait à la fois de sa volonté de fer intérieure et de ses mains longues et puissantes qui étaient encore capables de brandir une épée avec une grande férocité. À cinquante-quatre ans, il entraînait à peine dans la force de l'âge car, on ne sait pas pourquoi, les Valari vieillissent moins vite que les autres peuples. Ses longs cheveux noirs, parsemés de fils d'un blanc neigeux, flottaient sous sa couronne en argent dont les pointes étaient serties de diamants blancs étincelants. Cinq autres diamants, disposés en forme d'étoile, scintillaient sur une grosse bague en argent. C'était une bague de roi : un jour, Asaru la porterait, s'il ne se faisait pas tuer avant.

« C'est pourquoi, continuait mon père, dans l'espoir que nous réussirons à trouver le chemin d'une paix que tout le monde souhaite, nous vous invitons à partager le sel et le pain avec nous – et peut-être aussi un peu de viande et de bière. »

En prononçant ces mots, mon père sourit pour atténuer la rigueur de son discours officiel. Puis il fit signe aux domestiques d'apporter ce qu'il avait appelé « un peu de viande ». En fait, il s'agissait de plats chargés de jambons fumants et de bœuf rôti, d'élan, de chevreuil et autres gibiers. Il y avait tellement de volailles qu'il était presque impossible de les compter : des canards, des oies, des faisans et des cailles joliment dorés – mais bien sûr, pas de cygnes. Apparemment, les chasseurs comme Asaru et moi avaient abattu des troupeaux et des vols d'oiseaux entiers. Les valets servirent des paniers remplis de pains d'orge noir et de pains blancs plus doux, de fromages affinés, de beurre, de confitures, de tartes aux pommes, de gâteaux de miel et des pichets de bière brune mousseuse. Il y avait tellement de nourriture

que les longues tables en bois ployaient presque sous le poids.

J'avais très faim mais l'acidité et la douleur me nouaient l'estomac et je pouvais à peine avaler. Alors je me contentai de picorer dans mon assiette en observant la salle. Les murs étaient recouverts de tapisseries décrivant les grandes batailles livrées par mon peuple et de nombreux portraits de mes ancêtres. La lumière des centaines de chandelles illuminait les visages d'Aramesh, de Duramesh et du grand Elemesh qui avait complètement écrasé les Sarni à la bataille du fleuve Song. Dans leurs expressions anciennes, je reconnaissais des traits présents chez mes frères aujourd'hui : l'orgueil de Yarashan, la force de Karshur, le calme et la beauté presque surnaturels de Jonathay. Il y avait beaucoup à admirer chez ces rois qui nous rappelaient la dette que nous avons envers ceux qui nous donnent la vie.

Mes frères étaient tous très conscients de cette dette de sang. Entre deux bouchées de dinde sauvage ou de pain, avalées avec force gorgées de bière, ils évoquaient leur empressement à faire la guerre aux Ishkans si le combat s'avérait nécessaire. Ils parlaient des causes de cette guerre aussi : le meurtre du prince couronné Ishkan dans un duel avec mon grand-père deux générations auparavant, et la propre mort de mon grand-père à la bataille du fleuve Diamant. Yarashan, qui se piquait d'histoire – même s'il n'avait étudié que la généalogie et les batailles – rappela la Guerre des Deux Etoiles, au début de l'Âge des Lois, dans laquelle Mesh et Ishka avaient pris des partis opposés. Les Ishkans s'étaient battus contre mes ancêtres pour la possession de la Pierre de Lumière ; nous leur avions infligé, une sévère défaite à la bataille de Raaswash au cours de laquelle leur roi Elsu Maruth avait trouvé la mort. C'est vraiment le comble de l'ironie, pensai-je, que cette coupe de réconciliation ait été source de malheur pendant si longtemps.

« Les Ishkans n'oublieront jamais cette bataille, entendis-je Asaru affirmer à Ravar. Mais au bout du compte, c'est le problème de la montagne qui sera décisif. »

Bien sûr, tout le monde savait à quelle montagne il faisait allusion : le mont Korukel, l'un des grands pics protecteurs qui se dressaient à la frontière entre Mesh et Ishka, juste au-delà des affluents du fleuve du Haut Raaswash. Les Ishkans, fidèles à une vieille revendication, exigeaient que la frontière entre nos deux royaumes passe exactement au centre du mont Korukel alors que nous, peuple du cygne et des étoiles, nous prétendions que toute la montagne appartenait à Mesh.

« Mais le mont Korukel est à nous », dit Yarashan en essuyant soigneusement la bière sur ses lèvres avec une serviette. D'apparence, il était presque aussi bel homme que Jonathay et plus fier encore

qu'Asaru.

Que représente un demi-mille de rocher, me demandai-je, quand il y va de la vie des hommes ? Sauf si ces rochers sont truffés de diamants. En effet, depuis des milliers d'années, la vie des hommes – des guerriers Valari des Neuf Royaumes – était liée à la fabuleuse richesse minière des Montagnes du Levant. Avec l'argent, nous fabriquions nos emblèmes et les bagues brillantes avec lesquelles nous prêtions serment ; avec le fer nous forgions nos épées. Et avec les diamants que nous trouvions dans les profondeurs du sous-sol, et parfois dans les creux des clairs ruisseaux de montagne où ils scintillaient, nous faisons nos merveilleuses armures. À l'Âge des Épées, avant la brouille entre les confréries et les Valari, c'étaient les Frères qui avaient appris à travailler les plus dures et les plus belles des pierres ; ils avaient découvert l'art de les fixer sur des cottes de cuir noir et nous avaient ensuite enseigné leur secret. Même si ces armures incrustées de diamants ne rendaient pas véritablement les Valari invulnérables – une flèche ou un coup de lance bien porté pouvait trouver une faille entre les pierres soigneusement fixées –, de nombreuses épées s'étaient brisées contre elles. Cela faisait près de trois longs âges que la simple vue d'une armée Valari, marchant en rangs au combat en brillant de mille feux, comme vêtue de millions d'étoiles, semait la terreur chez nos ennemis. Ils nous appelaient les Guerriers de diamants et prétendaient que la seule force des armes ne suffirait jamais à nous vaincre, qu'il faudrait pour cela avoir recours à la trahison ou au feu de la gelstei rouge.

Et dernièrement, une nouvelle veine de diamants avait été découverte au cœur du mont Korukel. Naturellement, les Ishkans voulaient l'exploiter pour eux-mêmes.

Quand la dernière tourte eut été mangée, quand presque tous les estomacs menacèrent d'éclater pour avoir englouti bien plus qu'un peu de viande, arriva l'heure des toasts. Bien sûr, il aurait été plus sage de discuter des affaires relativement sérieuses qui amenaient les Aloniens et les Ishkans *avant* de se mettre à boire. Mais nous autres Valari, nous respectons les traditions qui veulent qu'à la fin d'un repas, on rende hommage aux invités et à leurs hôtes.

Le premier à se lever ce jour-là fut le comte Dario. C'était un homme trapu dont les déplacements s'accompagnaient de gestes vifs et adroits des bras et des mains. Il prit une chope de bière brune et la leva en direction de mon père en disant : « Au roi Shamesh dont la sagesse seule l'emporte sur l'hospitalité. »

Une clameur approbatrice traversa la salle mais le prince Salmélu, en fine lame, profita de l'ouverture que le comte Dario lui avait fournie sans le vouloir. Tel un ours en cage, il se redressa, s'étira et se planta sur le sol, jambes écartées. De sa main droite, il tripota les

nombreux rubans en couleur gagnés sur le champ de bataille et noués dans ses longs cheveux avant de la poser sur le pommeau de son épée. Puis, de sa main gauche, il leva sa chope et dit : « Au roi Shamesh. Puisse-t-il trouver la sagesse de faire ce que nous souhaitons tous et emprunter le chemin de la paix. »

Alors que je trempais mes lèvres dans ma bière, il me lança un regard bref, dur, comme s'il me testait avec une feinte de son épée.

Je savais que j'aurais dû imaginer une riposte immédiate à sa revendication à peine voilée. Mais la malveillance de son regard me cloua sur ma chaise. Ce fut donc mon frère Karshur, qui manquait généralement de repartie, qui se mit debout et leva sa chope.

« Au roi Shamesh », dit-il d'une voix qui résonna comme des rochers dévalant une montagne. Lui-même était bâti comme une montagne à l'envers, comme si des dalles de granit de plus en plus hautes et de plus en plus grandes avaient été successivement empilées de ses jambes puissantes jusqu'à sa poitrine et ses épaules massives. « Puisse-t-il trouver la force de faire ce qu'il doit sans s'occuper de ce que souhaitent certains. »

Il s'était à peine rassis sur sa chaise que Jonathay se levait à côté de lui. Il avait toute la beauté de notre mère et une grande partie de son charme aussi. C'était un homme fataliste mais au caractère heureux qui aimait se jouer de la vie et plus particulièrement de la guerre – même s'il y était redoutablement efficace. Il rit avec bonne humeur comme si cet échange verbal l'amusait. « À la reine Elianora, puisse-t-elle trouver toujours la patience de supporter les propos guerriers des hommes. »

À toutes les tables de la salle, les nombreuses femmes levèrent leur chope comme d'une seule main en s'écriant : « Oui, oui, à la reine Elianora ! »

Tandis qu'un rire nerveux se répercutait de table en table, ma mère se leva, lissa les plis de sa robe noire avant de sourire avec bonté. Elle s'adressa à tous les présents mais ses paroles parurent directement destinées à Salmélu.

« À tous nos invités de ce soir, dit-elle. Je les remercie d'avoir fait un si long voyage pour nous honorer de leur présence. Puissent les mets que nous avons partagés nourrir notre corps et puisse la bonne compagnie que nous formons nous ouvrir le cœur afin que nos actes soient motivés par le vrai courage de la compassion et non par la peur. »

En prononçant ces mots, elle se tourna vers Salmélu et lui fit un sourire rayonnant. Dans ses yeux brillants, il n'y avait qu'une offre évidente d'amitié. Cependant, au lieu de calmer Salmélu, sa grâce naturelle parut l'exaspérer. Il resta complètement immobile sur sa chaise, la main serrée sur le pommeau de son épée tandis que son

visage virait au rouge sang. Il avait beau avoir croisé le fer avec quinze hommes sur le pré, il semblait incapable de supporter le regard plein de bonté de ma mère.

Etant donné qu'il aurait été inconvenant de sa part de se lever de nouveau alors que d'autres attendaient pour porter leur toast, il lança un coup d'œil rapide et féroce à lord Nadhru, comme pour lui enjoindre de parler à sa place. Et lord Nadhru, un jeune homme plutôt violent qui ressemblait terriblement à Salmélu par son naturel insolent sinon par l'apparence, bondit de sa chaise.

« À la reine Elianora, dit-il, en regardant par-dessus le bord de sa chape. Nous la remercions de nous avoir rappelé que nous devons toujours agir avec courage, et nous promettons de le faire. Et nous la remercions de nous accueillir dans ce château où elle fut autrefois accueillie elle aussi. »

De cette manière, pensai-je, les Ishkans lui signifiaient qu'elle était aussi étrangère dans ces murs qu'eux-mêmes, et qu'elle n'avait donc pas réellement le droit de parler au nom de Mesh. Mais bien sûr, ce n'était là que pure méchanceté de leur part car Elianora wi Solaru, sœur du roi Talanu de Kaash, avait choisi librement de s'unir à mon père au lieu d'épouser leur vieux roi cupide.

Et ainsi, toast après toast, les Ishkans et les Meshiens continuèrent leurs échanges à fleurets mouchetés. Pendant tout ce temps, mon père resta assis, aussi immobile et grave sur sa chaise que n'importe lequel de nos ancêtres sur les portraits accrochés aux murs. Bien que son regard ne laissât voir qu'une partie du feu qui l'habitait, on sentait bouillonner en lui tout un mélange d'émotions : l'orgueil, la colère, la loyauté, l'indignation, l'amour. Quelqu'un de moins perspicace aurait pu s'attendre à tout moment à ce qu'il perde patience et fasse taire ces attaques par une explosion de colère royale. Mais mon père pratiquait la maîtrise de soi comme d'autres s'entraînaient à manier l'épée. Aucun homme, pensai-je, n'exigeait davantage de lui-même. Par de nombreux côtés, il incarnait l'idéal valari de grâce, de perfection et de bravoure. Tandis que je luttais moi aussi pour garder le silence, il me jeta soudain un regard comme pour me dire : « Ne permets jamais à un ennemi de savoir ce que tu penses. »

Mon père aurait probablement laissé la fête durer la moitié de la nuit pour profiter ainsi de l'occasion qui lui était donnée de mieux observer les Ishkans – ainsi que ses propres sujets et ses fils. Mais soudain, un incident provoqué par quelqu'un que l'on n'attendait pas mit fin à la ronde des toasts.

« Lords et ladies, brailla une voix forte à la table au-dessous de nous, je voudrais porter un toast. »

Je me tournai juste à temps pour apercevoir Maram qui repoussait sa chaise et s'éloignait de la table des Frères. Comment il avait réussi à

se procurer une chope pleine de bière sous le regard de ses maîtres demeure un mystère. Mais il était évident que ce n'était pas la première car tout en titubant, il essayait de ses gros doigts tachés de bière la mousse sèche sur sa moustache. Il leva alors sa chope, renversant encore un peu plus de bière sur sa tunique maculée.

« À lord Harsha, dit-il en hochant la tête en direction de sa table. Qu'il soit remercié pour nous avoir fourni l'excellente boisson de ce soir. »

C'était là un toast auquel tout le monde pouvait adhérer avec plaisir ; des centaines de chopes, en verre et en métal argenté, trinquèrent toutes ensemble et des rires de reconnaissance éclatèrent dans la salle. De l'autre côté de la pièce, je vis lord Harsha s'agiter sur sa chaise. Bien que confus d'avoir été remarqué pour sa générosité, il réussit à sourire à Maram. Si ce dernier en était resté là, s'il s'était rassis, il aurait même pu entrer dans ses grâces. Mais Maram ne savait jamais s'arrêter.

« Et maintenant, j'aimerais boire à l'amour et aux belles femmes », ajouta-t-il. Se tournant vers Béhira, il but en la regardant carrément en face, comme indifférent à l'opinion des centaines de personnes présentes. « Ah, l'amour des belles femmes ! N'est-ce pas ce qui fait tourner le monde et briller les étoiles ? »

Maître Juwain leva les yeux vers Maram, mais celui-ci ignore son regard glacial.

« Je voudrais maintenant dédier ce poème aux plus belles femmes du monde. Ses vers ont éclos dans mon esprit comme des fleurs dès que je l'ai aperçue. »

Il leva sa chope en direction de Béhira. Oubliant qu'il devait attendre d'en avoir fini avec son toast pour boire, il prit une longue gorgée de bière. Et pendant ce temps, Béhira, assise à côté de son père, était rouge de confusion. Mais il paraissait évident que les attentions de Maram l'enchantaient, car elle lui souriait elle aussi, rayonnant d'une chaleur presque tangible.

« Frère Maram, déclara soudain lord Harsha de sa vieille voix râpeuse, votre poésie n'est pas de mise ici. »

Mais Maram, l'ignorant lui aussi, entama son poème :

*Etoile de mon âme, comme tu scintilles
Par-delà le ciel bleu profond,
Tournoyant encore et encore – toi et moi sans un murmure
Lançant des étincelles de joie dans la nuit.*

Je fixais les bagues brillant aux doigts de Maram et ses yeux débordant de passion. Les vers de son poème m'indignaient. En effet, ce poème n'était pas du tout de lui, il avait emprunté les vers du grand

poète oublié, Amun Amaduk, et les faisait passer pour siens.

Lord Harsha repoussa sa chaise et cria encore plus fort : « Frère Maram ! »

Maram aurait mieux fait de tenir compte de l'avertissement contenu dans la voix de lord Harsha. Mais à ce moment-là, enivré par ses propres paroles (ou plutôt, celles d'Amun), il attaqua la deuxième strophe avec une joie enfantine :

*Nous avons traversé l'univers, il y a très longtemps :
Rayons de lumière égarés, nous avons trouvé d'étranges fleurs
Après avoir fouillé les champs et les bois
Nous nous sommes retrouvés et nous sommes souvenus.*

À cet instant, serrant les dents pour lutter contre la douleur de son genou cassé, lord Harsha se leva. Avec une rapidité étonnante, il commença à avancer entre les tables, droit sur Maram qui continua néanmoins à réciter son poème :

*Ame de mon âme, combien de rares instants
Passâmes-nous ensemble sur cette terre vagabonde
Dans la magie de notre amour
Dansant dans la lumière de nos yeux, respirant d'un seul souffle ?*

Soudain, avec un grognement de fureur, lord Harsha dégaina son épée. Sa lame polie était dirigée droit sur Maram qui, comprenant enfin qu'il était allé trop loin, finit par se taire. Craignant que lord Harsha ne fût allé trop loin lui aussi pour s'arrêter, je bondis de ma chaise sans y réfléchir à deux fois, passai sous le dais et sautai au niveau inférieur où se trouvaient les tables des invités. Mes bottes frappaient la pierre froide avec un claquement sonore. Puis je me plantai devant Maram juste au moment où lord Harsha se fendait et la pointe de son épée se retrouva sur mon cœur.

« Lord Harsha, dis-je, voulez-vous excuser mon ami ? Il est évident qu'il a bu beaucoup trop de votre excellente bière. »

Lord Harsha baissa son épée d'un demi-pouce à peine. Je sentais le souffle chaud sortant de ses narines et j'avais peur qu'il n'essaie d'un instant à l'autre d'atteindre Maram en me passant son épée à travers le corps. Mais il grommela : « Eh bien, il ferait mieux de ne pas oublier ses vœux, en particulier celui de renoncer aux femmes ! »

Derrière moi, j'entendis Maram se racler la gorge comme s'il voulait discuter avec lord Harsha. C'est alors que le roi, mon père, finit par parler.

« Lord Harsha, voulez-vous baisser votre épée, je vous prie. Je vous le demande comme une faveur. »

Si Maram avait été un Valari, il y aurait eu un mort ce soir-là car il aurait été obligé de répondre au défi de lord Harsha par le fer. Mais Maram n'était qu'un Délilien, et qui plus est, un Frère. Et comme on ne pouvait raisonnablement pas attendre d'un Frère qu'il se batte en duel avec un lord Valari, il restait un peu d'espoir.

Lord Harsha prit une grande respiration, puis une autre. Je sentis que son sang commençait à refroidir. Il salua alors mon père d'un bref hochement de tête et dit : « Sire, vous accorder cette faveur est un honneur pour moi. » Alors, presque aussi soudainement qu'il avait dégainé son épée, il la rangea dans son fourreau. Quand le roi vous demandait de baisser votre épée – ou de la tirer –, vous n'aviez d'autre choix que d'accéder à sa demande. « Merci d'avoir fait preuve de retenue, lui dit mon père d'une voix forte. – Merci, lui murmurai-je, d'avoir épargné mon ami. » Puis je me retournai pour regarder Maram et, posant ma main sur son épaule, je le repoussai sur sa chaise. Sur la table toute proche des maîtres Valari et de leurs épouses, je pris deux chopes de bière et en tendis une à lord Harsha.

« À la fraternité entre les hommes », dis-je en levant ma chope. Mon regard alla de la table familiale à celle de maître Juwain, puis traversa la pièce jusqu'à la table des Ishkans. « En définitive, tous les hommes sont frères. »

Plein d'espoir, j'entendis des échos approuvateurs accompagnant le choc des verres. Alors Maram, mon ami têtu et exubérant, leva les yeux vers mon père et dit : « Sire Shamesh, je suppose que le moment n'est pas très indiqué pour achever mon poème ? »

Mon père l'ignora. « L'heure des toasts est terminée. Lord Harsha, voulez-vous, je vous prie, rejoindre votre siège afin que nous puissions passer à des choses plus importantes ? »

Lord Harsha salua de nouveau puis se dirigea lentement vers sa chaise entre les rangées de tables. Il s'assit près de sa fille, profondément soulagée, et il lui jeta un regard sévère mais manifestement plein d'amour. C'est alors que le silence tomba sur la salle tandis que tous les yeux se tournaient vers mon père.

« Nous avons parmi nous ce soir les envoyés de deux royaumes, commença-t-il, en faisant un signe de tête à Salmélu, puis au comte Dario. Deux requêtes vont nous être adressées. Écoutons-les attentivement toutes les deux sans laisser notre cœur bafouer la sagesse de notre esprit ni notre esprit railler ce que notre cœur sait être vrai. Je propose de donner d'abord la parole au prince Salmélu car en répondant à sa requête il se pourrait que nous répondions aussi à celle du comte Dario. »

Sans sourire, il fit alors un signe de tête à Salmélu qui sauta sur ses pieds avec empressement.

« Sire Shamesh, dit-il d'une voix qui claqua comme un coup de

fouet, la requête du roi Hadaru est simple : que la frontière entre nos deux royaumes soit clairement établie conformément à l'accord de nos ancêtres. Sinon, le roi demande que nous arrêtions une date et un endroit pour combattre. »

Ainsi, pensai-je, nous nous trouvions finalement devant cet ultimatum que nous attendions tous. Je sentis les mains de trois cents guerriers meshiens brûler d'agripper la poignée de leur épée.

« C'est *ainsi* que la frontière entre nos royaumes a été établie, répondit mon père à Salmélu. Le premier Shavashar a donné à votre peuple toutes les terres du mont Korukel au fleuve Aru. »

C'était exact. Il y a longtemps, très longtemps, dans les Âges Perdus précédant les millénaires étudiés par l'histoire, on racontait que le royaume du premier Shavashar Elahad s'étendait sur la majorité des terres des Montagnes du Levant. Mais son septième fils, Ishkavar, qui voulait régner sur ses propres terres, désespérait d'y parvenir un jour. Il s'était alors rebellé contre son propre père. Refusant de verser le sang de son fils préféré, Shavashar lui avait donné toutes les terres du mont Korukel au fleuve Aru, et du fleuve Culhadosh aux plaines herbeuses du Wendrush. Telle était l'origine du royaume qu'on appela plus tard Ishka.

« Du mont *Korukel*, dit Salmélu à mon père d'un ton cassant, et maintenant vous prétendez qu'il vous appartient ! »

Mon père baissa les yeux vers lui, le visage froid comme la pierre. Puis il dit : « Si un homme donne à son fils tous ses champs de sa maison à la rivière, il ne lui donne que ses champs, pas la maison, ni la rivière.

— Mais les montagnes ne sont pas des maisons, répliqua Salmélu, en reprenant un vieil argument. Elles n'ont pas de limite définie.

— C'est exact, répondit mon père, mais vous ne pensez quand même pas que cette limite se trouve sur une ligne partageant son pic le plus élevé par le milieu, n'est-ce pas ?

— Etant donné l'esprit de l'accord, c'est la seule manière de penser.

— Il y a de nombreuses manières de penser, et nous sommes ici ce soir pour essayer de déterminer ce qui est le plus juste.

— C'est vous qui parlez de justice ? cria presque Salmélu. Vous qui gardez pour vous les terres les plus riches des Montagnes du Levant ? Vous qui avez gardé la Pierre de Lumière enfermée dans votre château pendant tout un âge alors que les Valari auraient dû en partager la possession ? »

Il y avait du vrai dans ce qu'il disait. Après la bataille de Sarburn, au cours de laquelle les Valari avaient réuni leurs forces pour renverser Morjin et l'emprisonner dans une grande forteresse sur l'île de Damoom, Aramesh avait ramené la Pierre de Lumière à Silvassu. Et

elle était effectivement restée dans le château de ma famille pendant presque tout l'Âge de la Loi. Mais elle n'avait jamais été enfermée loin des regards. Je me retournai pour contempler, derrière la chaise de mon père, le piédestal de granit blanc contre le mur recouvert de la bannière. C'était là, sur ce vieux socle poussiéreux, aujourd'hui sombre et vide, que la Pierre de Lumière était restée exposée à la vue de tous pendant près de trois mille ans.

« *Tous les Valari ont profité de son rayonnement*, dit mon père à Salmélu. On avait jugé imprudent de la transporter d'un royaume à l'autre, mais notre château était toujours ouvert à tous ceux qui venaient la voir, et en particulier aux Ishkans.

— Oui, et nous étions obligés d'entrer dans votre château comme des mendiants en espérant apercevoir l'or.

— Est-ce pour cela que vous avez envahi nos terres sans déclaration de guerre officielle et que vous avez essayé de nous voler la Pierre de Lumière ? Sans le courage du roi Yaravar à Raaswash, qui sait combien il y aurait eu de morts ? »

À ces mots, la petite bouche de Salmélu se pinça de colère. Puis il répondit : « Vous parlez de guerriers tués ? Comme *votre* peuple a tué le très grand roi Elsu Maruth. »

Malgré le calme affiché sur son visage, les yeux de mon père lançaient des flammes quand il dit : « *Etait-il un plus grand roi qu'Elkasar Elahad* que vous avez tué au fleuve Diamant il y a douze ans ? »

En entendant mentionner le nom de mon grand-père, je fixai Salmélu et sentis le feu de la vengeance commencer à me dévorer moi aussi.

« Les guerriers meurent, fit Salmélu, ignorant avec insouciance le chagrin de mon père. Et les guerriers tuent – comme le roi Elkamesh a tué mon oncle lord Dorje. Les duels sont des duels et la guerre est la guerre.

— Si la guerre est la guerre, répliqua mon père, un meurtre est un meurtre, n'est-ce pas ? »

La main de Salmélu se rapprocha d'un pouce du pommeau de son épée et ses doigts commencèrent à se crispier nerveusement. Il cria : « Est-ce une accusation, sire Shamesh ? »

— Une accusation ? dit mon père. Non, simplement une affirmation de la vérité. Il est des gens pour penser que la mort de mon père était planifiée et qui parlent de meurtre. Mais vous ne m'entendrez jamais soutenir cela. Il arrive que des rois soient tués sur le champ de bataille. Quelle qu'en soit la raison, cela ne peut être considéré comme un meurtre. Mais l'attaque du fils d'un roi dans ses propres forêts, ça c'est un meurtre. »

Pendant un long moment, qui laissa à mon cœur affolé le temps de

battre une vingtaine de fois, mon père ne quitta pas Salmélu du regard. Comme deux épées brillantes, ses yeux semblaient découper sa morgue extérieure pour découvrir l'homme qui était dessous. Et Salmélu le dévisagea avec défi, les joues empourprées d'une haine féroce. Pendant cet affrontement visuel, en présence de centaines d'hommes et de femmes frappés de stupeur, je vis Asaru échanger un bref coup d'œil avec Ravar. Puis il fit signe à un domestique qui se tenait à l'écart le long du mur, près de la porte menant aux cuisines. Celui-ci lui rendit son signe de tête avant de disparaître par la porte. Asaru se leva alors de table, obligeant Salmélu à quitter mon père du regard et à se tourner vers lui.

« Lords et ladies, lança Asaru à l'assistance, on m'a fait savoir que les cuisiniers avaient préparé un dernier plat pour clôturer dignement ce festin. Si vous voulez bien m'accorder un moment, ils ont une surprise pour vous. »

Mon père, perplexe, regardait Asaru en plissant le front, tout comme lord Harsha, le comte Dario, lord Tomovar et nombre d'autres personnes.

« Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec un meurtre ? » demanda Salmélu.

Et Asaru répondit : « Seulement que toutes ces histoires de tueries et de meurtres ont dû rouvrir l'appétit à tout le monde. Et il ne serait pas convenable de terminer un banquet en laissant tout le monde sur sa faim. »

Sur ces paroles étranges, les portes de la cuisine s'ouvrirent et quatre domestiques entrèrent en poussant un grand chariot de service généralement utilisé pour présenter des sangliers rôtis entiers ou d'autres gibiers de grande taille. Apparemment, l'un des chevaliers avait dû tuer un sanglier dans les bois ce jour-là car un drap blanc immense recouvrait ce qui semblait être un énorme animal. Et il avait sans doute fallu toutes ces heures pour le faire cuire. Les domestiques amenèrent le chariot jusqu'au milieu de la salle et le placèrent juste devant la table des Ishkans.

« C'est *vraiment* un sanglier ? entendis-je Maram demander à l'un des valets. Ça fait deux ans que je n'en ai pas mangé un bon. »

Malgré lui, il se lécha les lèvres, se régaland à l'avance de la meilleure des viandes. Il me paraissait impossible que quelqu'un puisse avoir encore faim après tout ce qui avait été ingurgité précédemment. Mais si ce quelqu'un existait, ce ne pouvait être que Maram, et il étudiait la masse sous le drap blanc comme maître Tadéo et tout le monde dans la salle.

Asaru sortit de sous le dais et descendit jusqu'au chariot de service. Regardant Salmélu inquiet, droit dans les yeux, avec un panache que je ne lui connaissais pas, il se baissa et arracha le drap.

« Oh, Seigneur ! hoqueta Maram. Seigneur ! »

Nombreux furent ceux qui s'exclamèrent de stupéfaction en même temps que lui en fixant le chariot, car sur ses planches tachées de sang gisait le corps de l'assassin que j'avais tué dans la forêt.

Le visage de l'homme était d'une lividité cadavérique. Personne n'avait songé à changer sa tunique sale, encore humide du sang que j'avais versé.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'écria Salmélu en sautant sur ses pieds. Il se précipita vers Asaru et se plaça en face de lui, de l'autre côté du corps de l'assassin. « Qui est-ce ? Est-ce que vous prétendez que c'est moi qui ai tué cet homme ? »

— Non, dit Asaru en me jetant un regard, personne ne prétend cela.

— Mais qui est-ce ?

— C'est ce que nous aimerions tous savoir », répondit Asaru en regardant d'abord mon père, puis la salle.

Salmélu agita la main en direction du chariot. « Où vouliez-vous en venir quand vous avez dit qu'on ne pouvait pas terminer un repas en laissant tout le monde sur sa faim ? Cela n'est pas une manière d'achever un banquet.

— Effectivement, acquiesça Asaru. Surtout quand tout le monde a encore faim de vérité. »

À mon avis, mon père n'était pas au courant de cette horrible surprise offerte à ses invités. Tout en elle montrait qu'elle avait été concoctée par Asaru et Ravar, si je peux m'exprimer ainsi. Mais il comprit immédiatement leur objectif. Et moi aussi. Ses yeux brillants, lançant des étincelles, parcoururent la salle pour voir si quelqu'un faisait mine de reconnaître l'assassin. Je fis de même de mon côté, mais avec un sens plus subtil que la vue. Je pensais que je pourrais détecter, chez l'un ou l'autre des chevaliers, les remords ou le chagrin qui prouveraient qu'il était le second assassin. Mais tout ce que je pus ressentir, ce fut une immense vague de dégoût qui me donna la nausée.

Alors que tous les regards étaient braqués sur lui, Asaru entreprit de raconter comment deux hommes au visage masqué avaient tenté de le tuer dans la forêt de son propre père. Il fit un récit détaillé de la manière dont j'avais tué l'homme sur le chariot mais il était évident qu'il croyait toujours que la flèche du premier assassin lui était destinée.

« Si qui que ce soit ici présent connaît cet homme, dit-il, en montrant du doigt le cadavre de l'assassin, qu'il nous dise de qui il

s'agit. »

Evidemment, Asaru devait penser que personne n'ouvrirait la bouche. Aussi fut-il surpris, et tout le monde avec lui, de voir le comte Dario se lever soudain et se diriger vers le chariot.

« Moi, je connais cet homme, annonça-t-il, en regardant le corps. Son nom est Raldu. Il s'est joint à notre troupe à Ishka, juste après que nous eûmes traversé le fleuve Aru. »

À la table des Aloniens, les autres émissaires, y compris deux d'entre eux appelés baron Telek et lord Mingan, se regardèrent tous en hochant la tête pour approuver les dires du comte Dario.

« Mais qui est-ce ? demanda Asaru au comte Dario. Et comment les envoyés d'un grand roi ont-ils pu se retrouver en compagnie d'un meurtrier ? »

Le comte Dario se contenta de tirer sur sa barbe rousse et raide. Puis il tripota la baguette dorée du caducée brodé sur sa tunique bleue. Voilà un homme de sang-froid, pensai-je, car rien dans son attitude ne pouvait laisser croire qu'il se sentait insulté par les questions de mon frère.

« Je ne sais pas si cet homme a un autre nom que Raldu, dit-il d'une voix calme et mesurée. Je ne peux donc pas dire qui il est vraiment. *Lui* s'est présenté comme un chevalier de Galda qui avait fui son pays quand celui-ci était tombé aux mains du Seigneur des Mensonges. Il a dit qu'il errait d'un royaume à l'autre dans l'espoir de trouver un moyen de le combattre. Quand il a appris la nature de notre mission, il a demandé à se joindre à nous. L'idée de récupérer la Pierre de Lumière semblait l'exciter au plus haut point, comme nous tous. Je reconnais avoir laissé son excitation attiser les flammes de mon propre enthousiasme. Celui-ci a altéré mon jugement. J'aurais peut-être dû lui poser davantage de questions.

— Peut-être », dit Asaru, en passant la main dans ses cheveux à l'endroit où la flèche les avait traversés.

Cela lui valut un regard sévère de mon père. Celui-ci se tourna alors vers le comte Dario et lui dit : « Ce n'était pas à vous de percer les secrets du cœur de ce Raldu. Il s'est joint à vous librement, en tant que compagnon et non en tant que serviteur, vous ne pouvez donc pas être tenu pour responsable de ses actes.

— Merci, sire Shamesh », répondit le comte Dario en saluant.

Mon père lui rendit son salut avant de reprendre : « Cependant, nous devons vous demander de bien chercher dans votre mémoire maintenant. Raldu a-t-il jamais tenu des propos contre moi-même ou ma maison ? S'entendait-il bien avec vos autres compagnons ? Ou avec qui que ce soit pendant que vous étiez à Ishka ? A-t-il jamais laissé deviner qui pouvait être son vrai maître ? »

Le comte Dario retourna à sa table où il consulta ses concitoyens

pendant un moment. Puis il leva la tête vers le roi et dit : « Non, personne parmi nous n'avait de raison de le soupçonner. Pendant la traversée d'Ishka, il s'est montré réservé et s'est toujours très bien comporté. »

Ainsi, pensai-je, si le comte Dario disait la vérité, Raldu s'était servi des émissaires comme couverture pour entrer à Mesh par Ishka. Ensuite, la chasse lui avait donné une occasion d'essayer de me tuer.

« Eh bien, dit alors mon père, comme en écho à mes pensées, nous savons donc maintenant comment Raldu a pénétré dans Mesh. Mais que faisait-il à Ishka ? Les Ishkans pouvaient-ils ignorer la présence de cet homme ? »

Mon père se tourna alors vers Salmélu. Et Salmélu lui rendit son regard en posant sa main sur son épée et en grommelant : « Si vous avez l'intention de nous accuser d'avoir engagé des assassins pour accomplir ce qu'une bonne épée ishkane a toujours su faire parfaitement, vous devriez ajouter cela à la liste des griefs qui justifient une guerre. »

Mon père serra le poing, et pendant un instant, je crus qu'il allait effectivement accuser les Ishkans de ce crime. À ce moment-là, le comte Dario éleva la voix et déclara : « Mesh et Ishka, les deux plus puissants royaumes Valari. Et voilà que vous êtes prêts à vous faire la guerre alors que le Seigneur des Mensonges est de nouveau en marche. N'y a-t-il vraiment pas moyen de vous faire comprendre quelle tragédie cette guerre représenterait ? »

Mon père prit une profonde inspiration et desserra les doigts. Puis il s'adressa, non seulement au comte Dario, mais à toute l'assistance : « La guerre, dit-il, n'a pas encore été décidée. Mais il se fait tard et nous aimerions écouter tous ceux qui désirent se prononcer en faveur ou contre la guerre avec Ishka. »

Lord Harsha se leva alors, aussi rapidement qu'il put. Il semblait d'humeur combative, probablement parce qu'il avait raté l'occasion de châtier Maram. Il frotta le bandeau sur son œil manquant, puis dit en montrant le corps de Raldu : « Nous ne saurons probablement jamais si les Ishkans ont engagé cet homme ou son acolyte. Mais cela n'a pas d'importance. Il est évident que ce qui intéresse vraiment les Ishkans, ce sont nos diamants. Pourquoi ne pas leur faire goûter au fer meshien à la place ? »

Là-dessus, il tapota le fourreau de son épée tandis que retentissaient soudain dans la pièce les cris d'un grand nombre des meilleurs chevaliers de Mesh. Quand il se rassit, je remarquai que Salmélu lui souriait.

Pendant tout le banquet, ma grand-mère, assise à six places de moi, près du centre de la table familiale, était restée silencieuse. Elle était plutôt petite pour une Valari, et elle se faisait vieille, mais

autrefois, elle avait été la reine bien-aimée d'Elkamesh. Je ne connaissais pas de femme plus patiente et plus aimable. Elle avait beaucoup rapetissé au fil des ans mais une lumière secrète, de plus en plus brillante, semblait grandir dans ses yeux. Tout le monde l'aimait pour sa grande beauté et elle le leur rendait bien. Aussi, quand Ayasha Elahad, la reine mère, se leva pour s'adresser aux chevaliers et aux dames de Mesh, tout le monde fit silence pour l'écouter parler.

« Cela fait douze ans maintenant que mon roi a été tué à la guerre contre les Ishkans, déclara-t-elle, d'une voix douce comme du vin vieux. Et beaucoup plus depuis que mes deux premiers fils ont connu le même sort. Aujourd'hui, il ne me reste plus que le roi Shamesh, et les petits-fils qu'il m'a donnés. Faut-il qu'ils me soient eux aussi enlevés pour une poignée de diamants ? »

Elle n'en dit pas plus. Mais en se rasseyant sur sa chaise, elle me regarda comme pour me faire comprendre que si je devais mourir avant elle, elle en aurait le cœur brisé.

Maître Juwain se leva alors et de ses yeux gris clair considéra les centaines de guerriers. « Il y a eu au cours des siècles trente-trois guerres entre Ishka et Mesh, dit-il. Et quel en a été le bénéfice pour l'un ou l'autre des royaumes ? Aucun. »

Lui non plus n'en dit pas plus. Il se rassit à côté de maître Kelem qui hochait sagement sa vieille tête chenue.

« Il n'est pas surprenant que maître Juwain soit de cet avis, s'écria Salmélu de l'endroit où il se trouvait toujours près du chariot. Les Frères n'épousent-ils pas toujours le parti des femmes quand il s'agit de se soustraire aux affaires d'honneur ? »

L'une des tragédies de mon peuple est que les autres Valari tels que les Ishkans, n'ont pas la même considération pour les Frères que les Meshiens. Ils les soupçonnent d'alliances secrètes et d'intentions autres que l'enseignement de la méditation ou de la musique – ce qui est vrai. Mais, en dépit de Maram, ils ont leur propre honneur. Je haïssais Salmélu de sous-entendre qu'ils pourraient être lâches, et les nobles dames que j'aimais aussi.

Je me levai à mon tour. Je pris une gorgée de bière pour humidifier ma gorge sèche. Je savais que pratiquement personne ne voudrait entendre ce que j'avais à dire. Mais le kirax battait dans mon sang comme un marteau, et je sentais toujours le froid du corps de Raldu dans le mien. Me tournant vers Salmélu, je dis : « Mon grand-père m'a expliqué un jour que les premiers Valari n'étaient que des guerriers de l'esprit. Et qu'un vrai guerrier saurait trouver le moyen de mettre fin à la guerre. Il faut plus de courage pour vivre pleinement le cœur ouvert que pour se jeter aveuglement dans la bataille et mourir sur un tas de boue. C'est une chose que les femmes comprennent. » Salmélu me laissa à peine le temps de revenir sur ma chaise avant de

me fusiller de ses sarcasmes : « Le jeune Valashu a peut-être passé trop de temps avec les Frères et les femmes. Et il vaut peut-être mieux que son grand-père ne soit plus là pour répandre des mythes imbéciles et des histoires de vieilles femmes. »

De nouveau, une vague de haine m'envahit, comme si j'avais avalé une coupe entière de kirax. Mes yeux me faisaient si mal que je pouvais à peine fixer Salmélu. Impossible cependant de dire si cette émotion venimeuse émanait de moi ou de lui. Sans doute, pensai-je, *me* haïssait-il depuis le jour où je l'avais battu aux échecs, mais jusqu'où allait cette haine ? Je me le demandais. Ce prince d'Ishka pouvait-il être l'homme qui m'avait décoché une flèche ?

« Vous devriez prendre garde à la manière dont vous évoquez les ancêtres des autres, l'avertit mon père.

— Merci de nous faire profiter de votre sagesse, sire Shamesh, répondit Salmélu en saluant avec un formalisme exagéré. De votre côté, vous feriez bien de prendre garde à ce que vous déciderez ce soir. De cette fameuse sagesse dépend la vie de nombreux guerriers et de nombreuses femmes. » Pendant que mon père retenait son souffle en fixant les grosses poutres en bois qui supportaient le toit de la salle de réception, je me demandai quel était le motif réel de la venue des Ishkans dans notre château. Avaient-ils l'intention de provoquer une guerre, ici, ce soir ? Pensaient-ils vraiment pouvoir remporter la bataille contre Mesh ? Bien sûr, c'était possible. Ils étaient capables d'aligner quelque douze mille guerriers et chevaliers face à nos dix mille soldats, et nous ne pouvions pas forcément compter sur notre plus grande bravoure pour l'emporter, comme à la bataille du fleuve Diamant. Cependant, à mon avis, Salmélu et ses concitoyens bliffaient ; ils essayaient de nous faire peur en montrant leur impatience d'en découdre afin que nous leur cédions la montagne. Il était impossible qu'ils souhaitent la guerre, n'est-ce pas ? Qui pouvait bien souhaiter une guerre ?

Mon père demanda alors à tout le monde de s'asseoir, ce que nous fîmes. Il appela à la poursuite du conseil et de nombreux lords et ladies se prononcèrent en faveur ou contre la guerre selon leur cœur. Lord Tomavar, un homme au visage long et au comportement mesuré et grave, surprit tout le monde en déclarant qu'on devrait accorder aux Ishkans leur part de montagne. Il dit que Mesh avait déjà assez de diamants pour fournir ses armuriers pendant les dix ans à venir et qu'on pouvait bien se permettre d'en céder quelques-uns. D'autres lords et chevaliers – et nombre de femmes – furent d'accord avec lui. Mais beaucoup plus nombreux encore furent ceux qui ne l'étaient pas, tel le farouche lord Solaru de Mir.

Finalement, après plusieurs heures, quand les chandelles eurent été en grande partie consumées, mon père leva la main pour mettre

fin au débat. Il soupira profondément et dit : « Merci à tous d'avoir parlé avec autant de franchise, de sagesse et de passion. Maintenant, il m'appartient de décider de ce qui doit être fait. »

Pendant que tout le monde attendait et que le silence se faisait dans la pièce, il prit de nouveau une profonde inspiration et se tourna vers Salmélu. « Avez-vous des fils, lord Salmélu ? »

— Oui, deux, répondit-il en relevant la tête avec impudence comme s'il ne voyait pas l'intérêt de la question.

— Eh bien, en tant que père, vous comprendrez probablement pourquoi nous sommes trop angoissés pour appeler à la guerre maintenant. » Il fit une pause, se tourna vers Asaru d'abord, puis vers moi. « Deux de *mes* fils ont failli être assassinés aujourd'hui. Et l'un des assassins est toujours en liberté ; en ce moment même, il est peut-être parmi nous dans cette pièce. »

À ces mots, de nombreuses voix inquiètes résonnèrent dans la salle tandis qu'hommes et femmes jetaient des regards nerveux à leurs voisins. Salmélu dit alors à mon père sur un ton de reproche : « Mais cela n'est pas une décision ! »

— C'est la décision de ne pas prendre de décision pour l'instant, lui répondit mon père. Nul n'est besoin de hâter cette guerre, si guerre il doit y avoir. La neige n'a pas encore fondu dans les défilés. Et nous devons évaluer l'étendue des mines de diamants avant de décider si nous les cédon ou pas. De plus, un assassin est toujours en liberté. »

Mon père poursuivit en disant qu'à la fin de l'été, quand les routes seraient sèches, il serait bien assez tôt pour se battre.

« Nous sommes venus pour vous transmettre la requête du roi Hadaru, fit Salmélu en fixant mon père effrontément, pas pour être renvoyés.

— Et nous vous avons fait part de notre décision, lui répondit mon père.

— En effet ! aboya Salmélu. Et c'est une décision *dangereuse*, sire Shamesh. Et vous feriez bien de vous demander à quel point. »

À vrai dire, je trouvais que mon père prenait un gros risque. Depuis des milliers d'années, les Valari se faisaient la guerre, mais jamais à des fins de conquête ou d'asservissement. Mais quand un roi essayait d'éviter une guerre officielle comme celle que proposaient les Ishkans, il prenait véritablement le risque de voir éclater une guerre de ravages, de rapines et même d'anéantissement.

« Nous vivons dans un monde où le danger est partout, répliqua mon père à Salmélu. Et parmi tous ces dangers, qui est assez sage pour déterminer leur importance ? »

— Qu'il en soit donc ainsi, ricana Salmélu en détournant le regard.

— Qu'il en soit ainsi », dit mon père.

Cette déclaration répondait à la première des requêtes qui lui

étaient présentées ce soir-là. Mais personne ne semblait se rappeler qu'il en restait une seconde. Pendant un bon moment, de nombreux lords et chevaliers gardèrent le regard sur leur chope vide tandis que Salmélu fixait lord Nadhru, honteux d'avoir été incapable d'arracher une décision immédiate à mon père. Je pouvais presque sentir les centaines de cœurs des hommes et des femmes présents dans la salle battre comme autant de tambours de guerre. Finalement, le comte Dario se leva pour s'adresser à nous.

« Sire Shamesh, s'écria-t-il, puis-je parler maintenant ? »

— Je vous en prie. Il est déjà très tard. »

Le comte Dario toucha le caducée doré qui brillait sur sa tunique et sa voix retentit à travers toute la salle. « Nous vivons en effet une période trouble où le danger est partout, dit-il. Aujourd'hui, deux princes de Mesh sont allés chasser le cerf dans une forêt tranquille et ce sont eux qui ont été pris pour gibier. Et j'ai vu les plus nobles lords d'Ishka et de Mesh sur le point d'en venir aux mains pour de vieilles injustices que personne ne peut réparer. Quelqu'un a-t-il la sagesse nécessaire pour surmonter ces désaccords ? Quelqu'un a-t-il le pouvoir de refermer de vieilles blessures et de ramener la paix sur les terres d'Ea ? Je ne connais aujourd'hui aucun être vivant, roi, Frère ou sage, qui en soit capable. Mais on raconte que la Pierre de Lumière a ce pouvoir. Et c'est pour cette raison, maintenant que le Dragon Rouge est de nouveau sorti de sa prison, qu'il faut la retrouver. »

Il fit une pause pour respirer profondément et balaya la pièce du regard tandis que mon père lui faisait signe de continuer.

« Et elle *sera* retrouvée, ajouta-t-il. Avant l'arrivée des neiges de l'hiver prochain, les hommes et les femmes seront en possession de la Coupe Merveilleuse comme par le passé. C'est une prophétie que fit la grande prophétesse Ayondéla Kirriland avant d'être *elle-même* assassinée. C'est la raison pour laquelle le roi Kiritan a envoyé des messagers dans tous les pays libres. »

Bien que ce ne fut pas à Salmélu de parler, il toisa le comte Dario de ses yeux sombres et dit d'un ton sec : « Et quels sont les termes de la prophétie ? »

Le comte Dario marqua une pause comme pour compter les battements de son cœur. Il ne s'attendait certainement pas à une telle grossièreté de la part d'un Valari. Puis, alors que tous les yeux se tournaient vers lui et que je retenais mon souffle, il dit : « Ses mots furent les suivants : "Les sept frères et sœurs de la terre partiront pour les ténèbres munis des sept pierres. La Pierre de Lumière sera retrouvée, le Maître se présentera et un âge nouveau s'ouvrira. " »

Un âge nouveau, pensai-je, en regardant derrière notre table le socle vide sur lequel brillait autrefois la Pierre de Lumière. *Un âge sans meurtres ni guerres.*

« Mon roi, reprit le comte Dario, demande à tous les chevaliers souhaitant accomplir la prophétie de se rassembler à Tria le septième jour de soldru. Il y donnera sa bénédiction à tous ceux qui feront le vœu de poursuivre cette quête.

— Très bien, dit finalement mon père, en le regardant gravement. Voilà une très noble quête. »

Le comte Dario, qui ne connaissait pas mon père, prit cela pour un encouragement. Il lui sourit et ajouta : « Le roi Kiritan demande à tous les rois des pays libres d'envoyer des chevaliers à Tria. Il vous le demande aussi, sire Shamesh. »

Mon père hocha respectueusement la tête puis, regardant lord Harsha, lord Tomavar et son sénéchal, Lansar Raasharu de l'autre côté de la pièce, il déclara : « Très bien, mais avant de prendre *cette* décision, nous aimerions demander conseil. Lord Raasharu, qu'avez-vous à dire ? »

Lord Raasharu était un homme solide et prudent, connu pour sa fidélité à ma famille. Il avait des cheveux longs, gris acier, qu'il rejeta en arrière de son visage sans beauté en se levant. « Sire, dit-il, comment faire confiance aux dires des prophétesses étrangères ? Les oracles d'Alonie sont réputés pour leur corruption. Devons-nous risquer la vie de chevaliers sur les paroles de cette Ayondéla Kirriland ? »

À peine s'était-il rassis que lord Tomavar se leva pour prendre sa place. De sa voix lente et posée, il déclara en regardant mon père : « Risquer la vie de chevaliers ? Ne serait-ce pas plutôt les sacrifier inutilement ? Pouvons-nous nous le permettre à l'heure où les Ishkans réclament nos diamants ? »

Puis lord Tanu, vieux guerrier farouche dont la bague était pourvue de quatre brillants étincelants, remarqua simplement : « C'est une quête désespérée. »

Ce sentiment semblait être partagé par la plupart des lords et chevaliers présents. Pendant une heure environ, mes concitoyens vinrent l'un après l'autre se prononcer contre la requête du roi Kiritan. Et pendant presque tout ce temps, je gardai les yeux fixés sur le socle de granit vide derrière la chaise de mon père.

« C'est bon », déclara mon père en levant la main. Il se tourna pour s'adresser au comte Dario. « Nous avons dit plus tôt que si nous entendions la requête du roi Hadaru en premier, cela nous aiderait peut-être à répondre à celle du roi Kiritan. Et il en a été ainsi. Il semble que nous Meshiens soyons au moins tous d'accord sur ce point. »

Il fit une petite pause, puis se retourna pour montrer le socle vide. « D'autres rois ont envoyé des chevaliers à la recherche de la Pierre de Lumière – et bien peu de ces chevaliers sont revenus à Mesh. La Pierre

de Lumière est certainement perdue à jamais. Envoyer ne serait-ce qu'un chevalier dans cette quête désespérée serait trop. »

Le comte Dario écouta les nombreux chevaliers racler leur bague de guerrier sur les tables en signe de soutien à la décision de mon père. Puis un nuage de perplexité traversa son visage et il cria presque : « Mais autrefois, votre peuple a combattu le Seigneur des Mensonges lui-même pour la Pierre de Lumière ! Et il l'a ramenée dans vos montagnes ! Valari, je ne vous comprends pas !

— Peut-être que nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, dit mon père gravement. Mais comme l'a dit lord Tanu, nous savons reconnaître une quête désespérée. »

Devant l'évidente déception du comte Dario, toute l'assistance fit silence. Il y avait si peu de bruit que je pouvais presque entendre les battements de mon cœur. Près du mur, les bougies étaient si basses sur leurs chandeliers que l'angle des rayons de lumière sur la grande bannière en était modifié, et le cygne et les sept étoiles d'argent semblaient briller d'un éclat nouveau.

« Ce n'est *pas* une quête désespérée, dit le comte Dario fièrement, c'est la plus grande entreprise de notre temps.

— Si mes paroles vous ont offensé, je vous prie d'accepter mes excuses, dit mon père.

— Alors vous ne croyez pas à la prophétie d'Ayondéla ?

— Au cours des siècles les prophétesses ont fait des milliers de prophéties. Combien d'entre elles se sont vérifiées ?

— Vous n'enverrez donc pas de chevaliers à Tria ?

— Non, nous n'enverrons pas de chevaliers, dit mon père. Cependant, si quelqu'un souhaite vraiment y aller, nous ne l'en empêcherons pas. »

J'écoutais mon père parler, mais je ne l'entendais pas vraiment. Car sur le mur derrière notre table, à dix pieds à peine de mes yeux vibrants, la plus grosse des sept étoiles de la bannière se mit soudain à briller. Elle envoya un flot de lumière droit sur la surface du socle poussiéreux. La lumière argentée toucha le granit blanc qui parut luire d'un éclat doux et doré. Je me rappelai alors la vieille prophétie des poèmes épiques du *Saganom Elu* : l'argent mènera à l'or.

Quand mon père s'adressa aux nombreuses tables au-dessous de nous, je levai les yeux vers lui : « Y a-t-il quelqu'un dans cette salle qui souhaite entreprendre cette quête ? »

Instantanément, les murmures se turent et presque tous les regards se baissèrent vers le sol. J'étais atterré par leur manque d'intérêt. Ne voyaient-ils pas l'étoile d'argent qui brillait comme un phare au centre de la bannière ? Qu'est-ce qui les empêchait d'apercevoir le miracle qui se produisait sous leurs yeux ?

Je me retournai alors vers le socle. La surprise me coupa le souffle

et mon cœur me remonta dans la gorge. Car là, sur le piédestal, une coupe en or déversait sa lumière dans la salle. Elle était là, et tous pouvaient la voir aussi clairement que les chopes qui étaient devant eux sur les tables.

La Pierre de Lumière sera retrouvée, entendis-je mon cœur murmurer. *Un âge nouveau s'ouvrira.*

Ravar, qui avait dû me voir fixer le socle d'un air extasié, se mit soudain à l'observer lui aussi. Mais tout ce qu'il dit fut : « Qu'est-ce que tu regardes comme ça, Val ? Que se passe-t-il ? »

— Tu ne la vois pas ? lui murmurai-je.

— Mais *quoi* ?

— La Pierre de Lumière, répondis-je, la coupe en or, là, brillante comme une étoile.

— Tu es ivre, me souffla-t-il. Ou alors, tu es en train de rêver. »

Le comte Dario, qui ne semblait pas non plus apercevoir la Pierre de Lumière étincelant sur son ancien socle, s'adressa soudain à tous les nobles et à tous les chevaliers de l'assistance : « Quelqu'un ici ce soir se lèvera-t-il pour promettre d'entreprendre cette quête ? »

Tandis que lord Harsha se renfrognait et échangeait des regards embarrassés avec lord Tomavar, la plupart des chevaliers présents, Ishkans et Meshiens confondus, gardèrent les yeux baissés sur les dalles de pierre froides.

« Lord Asaru, appela le comte Dario en se tournant vers mon frère, vous êtes l'aîné d'une vieille et noble famille. Ferez-vous au moins le voyage jusqu'à Tria pour entendre ce que mon roi a à dire ? »

— Non, répondit Asaru. Ce que *mon* roi a dit me suffit : l'heure n'est pas aux quêtes désespérées. »

Le comte Dario ferma un instant les yeux, comme pour implorer un peu de patience. Puis, continuant à s'adresser aux fils de Shavashar Elahad les uns après les autres, il regarda Karshur droit dans les yeux.

« Lord Karshur, dit-il, ferez-vous le voyage ? »

Karshur, assis entre la reine mère et Jonathay, rassembla ses forces colossales en fixant le comte Dario du regard. Puis d'une voix qui résonna comme une porte en fer qui se referme, il dit : « Non, la Pierre de Lumière est perdue ou détruite et le plus résolu des chevaliers lui-même ne la retrouvera jamais. »

Comme le comte Dario se tournait pour interroger Yarashan, avec le même résultat, je regardai sur le mur opposé le dernier portrait de mes ancêtres à y avoir été accroché. Dans un visage aux traits accusés, sous une longue crinière blanche, les yeux brillants de mon grand-père Elkamesh me rendaient mon regard. Je me dis que le peintre avait bien su saisir sa personnalité. Je ne pouvais m'empêcher d'être ému par le courage et l'attachement de cet homme à la vérité. Et surtout par son don pour la compassion. L'amour qu'il m'avait toujours

témoigné semblait avoir survécu dans les pigments noirs et blancs desséchés. Si mon grand-père était là en chair et en os, pensai-je, il comprendrait ma détresse à la vue de quelque chose que personne d'autre que moi ne voyait. S'il était assis à côté de moi à la table familiale, comme l'étaient les fidèles Jonathay et Ravar, il la verrait probablement lui aussi.

« Sar Mandru, entendis-je le comte Dario demander à mon dernier frère, serez-vous à Tria le septième jour de soldru ? »

— Non, répondit Mandru, en empoignant farouchement le fourreau de son épée de ses trois doigts, mon devoir est ailleurs. »

Le comte Dario fit alors une pause pour reprendre son souffle en tournant les yeux vers moi. Tous mes frères avaient refusé de le suivre et moi aussi, je sentais mon cœur déborder de loyauté envers mon père.

« Valashu, demanda-t-il enfin, que dit le dernier fils du roi Shamesh ? »

J'ouvris la bouche pour dire, comme mes frères, que j'étais tenu par le devoir, mais il n'en sortit aucun son. Et tout à coup, comme emporté par une volonté que je ne me connaissais pas, je repoussai ma chaise et me levai. En moins de temps qu'il n'en faut pour un battement de cœur, à ce qu'il me sembla, je franchis les dix pieds jusqu'à l'endroit où la Pierre de Lumière brillait, tel un soleil d'or, sur son ancien socle. Je tendis les deux mains pour m'en saisir, mais mes doigts se refermèrent sur de l'air et comme je clignais des yeux, incrédule, la Pierre de Lumière disparut dans la pénombre de la salle.

« Valashu ? »

Je vis que le comte Dario me regardait comme si j'étais devenu fou. Asaru avait repoussé sa chaise et s'était tourné pour m'observer lui aussi.

« Ferez-vous le voyage de Tria ? » me demanda le comte Dario.

Soudain, comme au début de la soirée, je sentis de nouveau le long de ma colonne vertébrale les vers brûlants de la haine d'un autre me dévorer. J'aspirai à être libéré de ce don qui me mettait à la merci d'aussi terribles sensations. Une fois encore, je me tournai pour fixer le socle qui avait supporté la Pierre de Lumière pendant plusieurs milliers d'années et quelques trop courts instants ce soir-là. Mais elle ne réapparut pas.

« Valashu Elahad, me demanda officiellement le comte Dario, participerez-vous à cette quête ? »

— Oui, me murmurai-je à moi-même. Je le dois.

— Quoi ? Qu'avez-vous dit ? »

Je pris une profonde inspiration en essayant de lutter contre la peur qui me nouait le ventre. Je touchai la cicatrice en forme d'éclair sur mon front. Puis, d'une voix aussi forte et aussi claire que possible,

je m'adressai à lui et à tous les hommes et à toutes les femmes présents dans la pièce : « Oui, je participerai à cette quête. »

On dit qu'en l'absence de bruit, règnent le calme et la paix, mais il est des silences qui tombent sur le monde comme un coup de tonnerre. Pendant un moment, personne ne bougea. Je remarquai qu'Asaru me fixait comme s'il n'arrivait pas à croire ce que je venais de dire, tout comme Ravar, Karshur et mes autres frères. En réalité, tout le monde dans la salle avait les yeux braqués sur moi, et mon père avec plus d'intensité encore que les autres.

« Pourquoi, Valashu ? » me demanda-t-il enfin.

Je sentis la véritable question, celle qui brûlait en lui comme un fer rouge : *Pourquoi m'as-tu désobéi ?*

Je lui répondis : « Parce que la Pierre de Lumière doit être retrouvée, père. »

À cet instant, le regard de mon père était difficile à soutenir. Mais en dépit de sa colère, son amour pour moi était aussi réel et aussi profond que celui que mon grand-père m'avait témoigné. Et je l'aimais comme j'aimais le ciel lui-même et désirais ardemment lui plaire. Mais il existe toujours un devoir, un amour plus important.

« Mon plus jeune fils, déclara-t-il soudain devant les nobles présents, a dit qu'il ferait le voyage de Tria, il doit donc partir. Finalement, la Maison Elahad sera représentée dans cette quête, même si ce n'est que par le plus jeune et le plus impulsif de ses fils. »

Il fit une pause et se frotta les yeux tristement avant de se tourner vers Salmélu : « Ne pensez-vous pas qu'il serait bon que votre maison envoie également un chevalier dans cette quête ? Nous vous posons donc la question : Lord Salmélu, ferez-vous le voyage de Tria avec lui ? »

Mon père était un homme réfléchi et très souvent il pouvait se montrer habile. Je pensais qu'il voulait affaiblir les Ishkans, ou encore, humilier Salmélu devant les plus grands nobles et les plus grands chevaliers de nos deux royaumes. Mais si Salmélu éprouva un quelconque déshonneur à refuser la quête que le moins important des fils de Shamesh s'était engagé à poursuivre, il n'en laissa rien paraître. Bien au contraire. Assis au milieu de ses concitoyens, il frotta son nez pointu comme s'il n'aimait pas l'odeur des intentions de mon père. Puis son regard passa de mon père à moi et il dit : « Non, je n'entreprendrai pas cette quête. Mon père s'est déjà prononcé à ce sujet. *Moi*, je n'abandonnerai jamais mon peuple sans sa permission à un moment où la guerre menace. »

Tandis que je fixais les yeux moqueurs de Salmélu, mes oreilles me brûlaient. Ce fut l'une des rares fois de ma vie où je vis mon père confondu par un adversaire.

« Cependant, continua Salmélu en me souriant, nous ne laisserons

pas dire qu'Ishka s'oppose à cette quête désespérée. Comme notre royaume offre le plus court chemin jusqu'à Tria, je vous promets que vous pourrez le traverser en toute sécurité.

— Je vous remercie de votre bonté, lord Salmélu, répondis-je en m'efforçant de parler sans ironie, mais il ne s'agit pas d'une quête désespérée.

— Ah non ? Pensez-vous vraiment que *vous* parviendrez un jour à récupérer ce que les plus grands chevaliers Valari n'ont même pas réussi à retrouver ? » Il montra du doigt le socle vide derrière moi. « Et si par miracle vous veniez à entrer en possession de la Pierre de Lumière, seriez-vous capable de la conserver ? Je ne le pense pas, jeune Valashu. »

Si les Ishkans nous en voulaient d'avoir gardé la Pierre de Lumière dans ce château pendant trois mille ans, ils nous méprisaient encore plus de l'avoir perdue. C'était une histoire qu'on racontait encore à voix basse au coin du feu, tard dans la nuit : comment, il y a de nombreux siècles, le roi Julumesh avait transporté la Pierre de Lumière de Silvassu à Tria pour la remettre aux mains de Godavanni Hastar, le Maîtreya né à la fin de l'Âge de la Loi. Mais Godavanni n'avait jamais eu l'occasion d'utiliser la Pierre de Lumière pour le bien d'Ea. En effet, Morjin s'était échappé du château de Damoom. Il avait réussi à assassiner Godavanni et à voler de nouveau la Coupe Merveilleuse. Le roi Julumesh et ses hommes avaient péri en essayant de la protéger et depuis les Ishkans en voulaient à Mesh.

« Ne parlons pas de garder ce qui n'a pas encore été récupéré, dit mon père à Salmélu. La Pierre de Lumière ne sera peut-être jamais retrouvée, mais nous devons au moins honorer ceux qui vont partir à sa recherche. »

Sur ces mots, il se leva de sa chaise et vint vers moi. C'était un homme grand, plus grand encore qu'Asaru, et malgré toutes ses années, il se tenait droit comme un piquet.

« Bien que Valashu soit le plus impétueux de mes fils, il y a de nombreuses raisons de l'honorer ce soir », dit-il. Il montra du doigt le corps de Raldu qui gisait toujours de tout son long sur le chariot au milieu de la pièce. « Il y a quelques heures, il a combattu et tué un ennemi de Mesh avec son seul couteau contre une masse d'armes. Il a probablement sauvé la vie de mon fils aîné, et celle de Frère Maram également. Nous pensons que ce service rendu à Mesh mérite notre reconnaissance. Y a-t-il quelqu'un pour s'y opposer ? »

Mon père avait réussi à sauver la face en honorant ma rébellion au lieu de la punir et Salmélu paraissait lui en vouloir terriblement. Mais il resta néanmoins tranquillement assis sur sa chaise à boudier. Ni lui, ni lord Nadhru, ni aucun des autres Ishkans ne parla contre moi. Et bien sûr, aucun de mes concitoyens non plus.

« Très bien », dit mon père. Il fouilla dans la poche de sa tunique et en sortit une bague en argent ornée de deux gros diamants. Ils étincelaient comme les pointes de sa couronne et les cinq diamants de sa propre bague. « Je ne laisserai pas mon fils partir à Tria en simple guerrier. Viens ici, Val, je te prie. »

Je me levai de mon siège et me dirigeai vers l'endroit où il m'attendait, près de la bannière, à la place d'honneur de la salle. À sa demande, je m'agenouillai devant lui. Je remarquai que ma mère me regardait avec fierté, mais avec beaucoup d'inquiétude aussi. Les yeux d'Asaru brillaient. Le visage de Maram était illuminé d'un large sourire ; on avait l'impression qu'il se félicitait d'être d'une certaine manière à l'origine de cet honneur que personne n'aurait pu prévoir. Alors, devant ma famille et devant tous les hommes et toutes les femmes de la salle, mon père retira la bague de guerrier de mon doigt et la remplaça par celle d'un chevalier accompli. Je devinai qu'il devait avoir cet anneau dans sa poche depuis longtemps, dans l'attente d'une occasion comme celle-là.

« Au nom de Valoreth, dit-il, nous te donnons cette bague. »

À mon doigt, la nouvelle bague me parut froide et étrange, mais le feu de ma fierté eut tôt fait de la réchauffer.

Mon père tira alors son épée de son fourreau. C'était une merveilleuse kalama Valari : une épée à double tranchant, coupante comme un rasoir, assez légère et assez équilibrée pour permettre à un homme fort à cheval de s'en servir d'une seule main, et assez longue et assez lourde pour transpercer une cotte de mailles quand on la maniait à deux mains. Les épées de ce genre semaient la terreur, même parmi les tribus Sarni, et avaient autrefois vaincu le Grand Dragon Rouge. L'épée, dit-on, est l'âme du chevalier Valari, et voilà que mon père amenait cette lame brillante devant moi. La pointe tournée vers le haut, comme pour attirer la lumière des étoiles, il appuya le plat de la lame entre mes yeux. En sentant le froid de l'acier, je fus parcouru d'un frisson de joie. Elle me donnait envie de polir mon épée intérieure et de ne l'utiliser que pour pourfendre les ténèbres qui m'aveuglaient parfois.

« Puisses-tu toujours reconnaître l'ennemi véritable, récita mon père en répétant les paroles traditionnelles de notre peuple. Puisses-tu toujours trouver le courage de le combattre. »

Soudain, éloignant l'épée de moi, il la souleva haut au-dessus de sa tête. « Sar Valashu Elahad, me dit-il, pars en chevalier au nom du Lumineux et n'oublie jamais d'où tu viens. »

Ma cérémonie d'adoubement fut aussi simple que cela. Mon père me prit dans ses bras et fit signe à ses invités que le banquet était fini. Immédiatement, Asaru et mes frères se rassemblèrent autour de moi pour me féliciter. Bien que très heureux de recevoir les honneurs

auxquels eux-mêmes avaient accédé depuis longtemps, je me demandais avec terreur où m'entraînerait ma promesse de récupérer la Pierre de Lumière.

« Félicitations, Val ! » s'écria Maram en franchissant le cercle de ma famille. Il jeta ses bras autour de moi et me frappa le dos de ses grandes mains. « Allons dans ma chambre boire à ton adoubement !

— Non, répondis-je. Il est très tard. »

En réalité, ce jour avait été le plus long de ma vie. J'avais chassé le cerf, j'avais été blessé avec du poison qui brûlerait à jamais en moi et j'avais tué un homme dont la mort m'avait presque anéanti. Et maintenant, devant ma famille et tous mes amis, je m'étais engagé à rechercher ce qu'on n'avait jamais pu retrouver.

« Bien, dit Maram, mais tu viendras quand même me dire au revoir avant de partir pour ta quête impossible, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, répondis-je en souriant et en lui serrant la main.

— Bien, bien », fit-il. Il eut un renvoi plein d'effluves de bière et se couvrit la bouche en bâillant. « Bon, il faut que je retrouve Béhira pour lui dire la fin du poème avant de m'endormir comme une masse et d'oublier. Est-ce que par hasard tu saurais où on a pu la loger dans ton immense tas de pierres ?

— Non », dis-je en proférant mon premier mensonge de chevalier. Je tendis la main vers lord Harsha qui sortait de la salle avec sa fille et plusieurs autres lords. « Tu pourrais peut-être demander à lord Harsha.

— Je ne suis pas sûr. En tout cas pas tout de suite », décida-t-il en fixant épée de lord Harsha dans son fourreau. Il semblait avoir vu une kalama de trop ce soir-là. « Eh bien, à demain ! »

Là-dessus, il rejoignit le flot des gens qui se dirigeaient vers la porte. Je n'avais jamais été aussi fatigué de ma vie mais je m'attardai quand même quelques instants de plus pour observer les Aloniens et les Ishkans – et tous les autres – quittant la pièce les uns derrière les autres. Une fois de plus, je m'ouvris pour tenter de découvrir l'homme qui m'avait décoché sa flèche, sans succès. Puis je me tournai une dernière fois vers le socle de granit blanc pour voir si la Pierre de Lumière réapparaissait, mais il demeura aussi vide que l'air.

6

Le lendemain matin, les Ishkans quittèrent notre château à grand fracas, au milieu du martèlement des sabots des chevaux et de jurons étouffés - c'est en tout cas ce qu'Asaru me raconta plus tard. Apparemment, Salmélu voulait sans perdre de temps prévenir le roi Hadaru que la guerre était reportée. De la même manière, les Aloniens reprirent leur voyage vers Waas et Kaash pour informer le roi Talanu et mes cousins de la grande quête. En dépit de mon intention de prendre la route de Tria de bonne heure, je dormis presque jusqu'à midi. Mon père me reprochait toujours de trop aimer mon lit, et il avait raison. En fait, maintenant que l'heure était venue de quitter ce château que je n'avais jamais considéré comme ma maison, j'avais du mal à partir.

Mes préparatifs de voyage me prirent pratiquement toute la journée. J'allai d'une échoppe à l'autre dans les différentes cours, comme dans un rêve. J'avais l'impression qu'il y avait mille choses à faire. Les sabots d'Altaru avaient besoin de fers neufs tout comme ceux de Tanar, notre cheval de bât. Il fallait que je me rende dans les réserves des différents celliers pour prendre des provisions : des fromages et des noix, du gibier séché et des pommes, et du pain de guerre, si dur qu'il fallait d'abord le tremper dans un gobelet de cognac ou de bière si on ne voulait pas se casser les dents. Je remplis douze petits fûts de chêne de ces boissons indispensables avant de les charger sur le dos de Tanar en prenant soin de les équilibrer avec les outres pleines d'eau. J'avais peur que ce ne soit trop lourd pour mon cheval hongre brun, mais Tanar était jeune et presque aussi musclé qu'Altaru. Il semblait n'avoir aucun mal à supporter ce chargement de vivres auquel s'ajoutaient ma couverture de sol en fourrure, mes ustensiles de cuisine et tous les équipements qui transformeraient la dureté des nuits à la belle étoile en plaisir.

Il ne se déroba que lorsque je fixai sur lui l'arc et les faisceaux de flèches dont j'aurais besoin pour chasser dans les forêts entre Silvassu et Tria. Un jour, à la bataille de la Montagne Rouge, il avait été touché au flanc par une flèche perdue et ne l'avait jamais oublié. Pour le rassurer, je lui expliquai que nous allions participer à une quête pour récupérer une coupe qui mettrait fin à ces batailles et non à une guerre. Malheureusement, mon aspect démentait tous les mots de réconfort que je pouvais lui offrir. Mon père avait voulu que je quitte

Mesh en chevalier et pour lui faire honneur j'avais réuni l'équipement nécessaire. La loi interdisait aux chevaliers qui sortaient de Mesh sans escorte de porter leur armure de diamants afin de ne pas risquer d'exciter la convoitise et la haine de voleurs. Aussi avais-je endossé à la place une cotte de mailles en acier argenté. Sur ses anneaux brillants, j'avais enfilé un surcot noir arborant le cygne et les étoiles de Mesh. Je portais également une lourde lance d'assaut, cinq javelots plus légers et, bien sûr, l'étincelante kalama que mon père m'avait offerte pour mon treizième anniversaire. Je ne mettrais mon énorme heaume de guerre, aux étroites fentes pour les yeux et orné d'ailes d'argent, que lorsque je serais prêt à quitter le château.

Je passai presque deux heures à faire mes adieux. Je fis une rapide visite au maître charpentier dans son échoppe pleine de sciure et de chutes de bois. C'était un gros bonhomme, aux joues flasques et au rire facile, dont les mains habiles avaient fabriqué le cadre du portrait de mon grand-père. Nous évoquâmes un moment mon aïeul, les batailles qu'il avait menées, les rêves qu'il avait caressés, puis il me souhaita bonne chance et me conseilla de me méfier des Ishkans. Je reçus la même recommandation de Lansar Raasharu, le sénéchal de mon père. Cet homme au visage triste, que j'aimais depuis toujours comme un membre de ma famille, me suggéra de me méfier de mes propres paroles encore plus que de mes ennemis.

« C'est une bande d'exaltés, dit-il, qui transformeront tes propos et les retourneront contre toi avec des conséquences désastreuses.

— Je préfère encore ça aux flèches empoisonnées. »

Lord Raasharu frotta son visage aux traits rudes et releva la tête en me regardant d'un air surpris. « Lord Asaru ne t'a rien dit ?

— Non, rien depuis notre retour.

— Eh bien, on aurait dû t'en parler : le prince Salmélu ne peut pas être ton assassin. Au moment où on t'attaquait, je l'ai croisé avec ses amis dans les bois, près du Kurash.

— Vous êtes sûr que c'était lui ?

— Aussi sûr que tu es Valashu Elahad.

— En voilà une bonne nouvelle ! dis-je. Je ne pouvais pas croire que Salmélu ait tenté de me tuer. Les Ishkans sont peut-être des Ishkans, mais ce sont avant tout des Valari.

— C'est vrai, acquiesça lord Raasharu, mais les Ishkans sont *quand même* des Ishkans, alors fais attention quand tu traverseras la montagne, d'accord ? »

Sur ces mots, il me dit au revoir en me donnant une tape sur l'épaule, si forte que les anneaux de ma cotte de mailles cliquetèrent.

Il me fut impossible de trouver Maram et maître Juwain pour leur dire à quel point ils me manqueraient et j'en fus désolé. D'après maître Tadéo, qui occupait encore les appartements des Frères, tous deux

avaient quitté le château en grande hâte le matin même alors que je dormais. Apparemment, il y avait eu une sorte d'altercation avec lord Harsha qui était parti furieux avec Béhira et leur chariot avant le petit déjeuner. Mais on ne m'avait pas oublié. Maître Tadéo me tendit une lettre cachetée que Maram avait laissée. Je glissai le morceau de papier blanc sous la ceinture de mon surcot en me promettant de la lire plus tard.

Il ne me restait plus qu'à faire mes adieux à ma famille. Asaru insista pour me retrouver à la porte est du château, avec ma mère, ma grand-mère et mes autres frères. Dans la cour pleine de chiens bruyants et d'enfants en train de jouer dans les derniers rayons de soleil, je me tenais près d'Altaru pour prendre congé. Tous avaient des cadeaux pour moi, ainsi qu'une ou deux paroles sages.

Mandru, le plus farouche de mes frères, fut le premier à s'avancer. Comme d'habitude, il portait son épée dans les trois doigts restants de sa main gauche. Je savais qu'on murmurait qu'il dormait en serrant son épée dans ses bras au lieu de sa jeune femme, ce qui expliquait peut-être pourquoi il n'avait pas d'enfant. Un instant, je crus qu'il avait l'intention de me donner son objet le plus personnel, puis je vis qu'il avait autre chose dans sa main droite : sa précieuse pierre à affûter faite de poussière de diamant pressée. Il m'offrit cette pierre grise et brillante avec ces mots : « Maintiens ton épée aiguisée, Val. Ne recule jamais devant nos ennemis. »

Quand il m'eut embrassé, Ravar s'approcha pour me donner son javelot préféré. Il me rappela de toujours bien enfoncer mes bottes dans mes étriers avant de le lancer, puis s'écarta pour laisser la place à Jonathay. Le regard rêveur et perdu dans le vague, le plus fataliste de mes frères me remit son jeu d'échecs, celui aux pièces d'ivoire et d'ébène et avec lequel il aimait jouer quand il partait en campagne pour longtemps. Son sourire calme et encourageant me suggérait de jouer à retrouver la Pierre de Lumière et de gagner.

C'était maintenant au tour de Yarashan de dire au revoir. Il s'avança vers moi d'un pas décidé, comme si tout le monde dans le château observait chacun de ses mouvements souples et puissants. Il était encore plus orgueilleux qu'Asaru, pensai-je, mais il n'avait ni sa bienveillance, ni son innocence, ni sa bonté naturelle. C'était un homme superbe, à l'allure magnifique, et il était considéré comme le meilleur chevalier de Mesh - sauf par ceux qui disaient la même chose d'Asaru. Je savais que *lui* était persuadé qu'il ferait un meilleur roi qu'Asaru, mais qu'il était beaucoup trop perspicace et loyal pour se permettre de le dire. Il tenait à la main un exemplaire usagé de la *Valkariade*, mon livre préféré du *Sagamon Elu*. En me l'offrant, il me dit : « Rappelle-toi l'histoire de Kalkamesh, petit frère. » Il m'embrassa lui aussi avant de laisser la place à Karshur qui me tendit sa flèche de

chasse préférée. J'enviais depuis toujours cet homme solide et simple parce qu'il semblait n'avoir jamais de doute sur ce qu'il fallait faire ni sur la différence entre le bien et le mal.

Quand je levai les yeux, j'aperçus Asaru debout entre ma mère et ma grand-mère. Tout en discernant dans le lointain le bruit du marteau du forgeron frappant le fer, je le regardai venir vers moi.

« Tiens », me dit-il en détachant la lanière de cuir qui retenait la dent d'ours porte-bonheur qui ne le quittait jamais. Il me la passa au-dessus de la tête en disant : « Ne perds jamais courage, Val – tu as un grand cœur. »

Il se tut, mais quand il me tapa sur l'épaule, ses yeux pleins de larmes exprimèrent tout ce qu'il avait à dire.

J'étais sûr qu'il pensait que je me ferais tuer sur quelque funeste route, dans un royaume étranger loin de la maison. Et ma mère devait penser la même chose. En dépit de sa force et de son courage, elle pleurait elle aussi en m'offrant une cape de voyage. Je savais qu'elle la tissait pour mon anniversaire et je devinai qu'elle ne s'était pas couchée de la nuit pour la finir. Avec sa laine épaisse ornée de délicates broderies argentées et sa magnifique attache en argent, c'était un objet réalisé avec amour qui me tiendrait chaud même dans les pires nuits d'orage.

« Reviens, fut tout ce qu'elle me dit. Que tu retrouves ou non cette coupe, reviens quand sonnera l'heure de rentrer chez toi. »

Elle m'embrassa alors et s'effondra contre moi en sanglotant. Il lui fallut toute sa volonté et toute sa dignité pour s'arracher à moi et reculer pour permettre à ma grand-mère de me donner l'écharpe de laine blanche qu'elle avait tricotée pour moi. Ayasha Elahad, que j'avais toujours appelée Nona, noua le simple accessoire autour de mon cou. Dans la cour qui plongeait dans l'obscurité, elle leva ses yeux brillants vers moi. Puis elle tendit la main vers les premières étoiles de la nuit et me dit : « Ton grand-père aurait entrepris cette quête. N'oublie jamais qu'il te regarde. »

Je serrai son corps menu contre la dure cotte de mailles qui enveloppait le mien. Malgré les centaines d'anneaux entremêlés de cette armure d'acier, je sentis les battements de son cœur. L'amour qui régnait dans notre famille nous venait de cette femme fragile, pensai-je, et c'est ce cadeau, le plus beau de tous, que j'emporterais avec moi partout où j'irais.

Je finis par m'éloigner d'elle et je regardai tous les membres de ma famille, l'un après l'autre. Personne ne disait rien, personne ne semblait trouver autre chose à ajouter. J'avais espéré que mon père viendrait lui aussi me dire au revoir, mais apparemment, il était encore trop fâché pour supporter de me voir. À ce moment-là, comme je me retournais pour prendre les rênes d'Altaru et me mettre en selle,

j'entendis des bruits de pas qui résonnaient lourdement sur la terre battue. Levant les yeux, j'aperçus mon père qui débouchait du porche menant à la cour centrale du château juste à côté. Il était vêtu d'une tunique noir et argent et portait à son bras un bouclier sur lequel étaient gravés en relief un cygne d'argent et sept étoiles sur un fond d'acier triangulaire, noir et brillant.

« Val, dit-il en arrivant près de moi, c'est bien que tu ne sois pas encore parti.

— Pas encore, mais il est temps maintenant. Je pensais que vous ne viendriez pas.

— C'est ce que je pensais moi aussi. Mais il faut faire ses adieux. »

Fixant les yeux profonds et tristes de mon père, je dis : « Merci, père. Ce ne doit pas être facile pour vous de me voir partir ainsi.

— Non, ce n'est pas facile. Mais tu n'en as jamais fait qu'à ta tête.

— C'est vrai.

— Et tu as toujours accepté les punitions quand tu agissais ainsi.

— Oui, fis-je, en hochant la tête. Et quelquefois, c'était dur ; vous avez été sévère, père.

— Mais tu ne t'es jamais plaint.

— Non, vous m'aviez appris à ne pas le faire.

— Et tu n'as jamais demandé pardon non plus.

— Non, c'est vrai.

— Cette fois, dit-il, en levant les yeux vers ma lance de guerre et mon armure étincelante, les épreuves de ton voyage te seront une punition suffisante.

— Oui, probablement.

— Et les dangers aussi, continua-t-il, car ils ne manqueront pas sur la route de Tria et au-delà. »

Je hochai la tête en souriant courageusement pour lui montrer que je savais à quoi m'attendre, mais au fond de moi, mon ventre palpitait comme avant la bataille.

« C'est pourquoi, dit-il, il me plairait que tu emportes ce bouclier avec toi. »

Il fit un pas de plus vers moi, tout en gardant un œil sur Altaru qui s'ébrouait et sur ses énormes sabots. Soucieux de ne pas réveiller l'instinct protecteur du féroce étalon, il me tendit lentement le bouclier.

« Mais, père, dis-je en regardant cet objet magnifique, c'est votre bouclier de guerre ! S'il y a une guerre avec Ishka, vous en aurez besoin.

— Prends-le quand même, je te prie. »

Je contemplai un long moment le cygne et les sept étoiles du bouclier.

« Vas-tu me désobéir sur ce point aussi ?

— Non, père », répondis-je finalement en prenant le bouclier et en glissant mon bras sous ses lanières de cuir. Il était un tout petit peu plus lourd que le mien et pourtant, il paraissait plus adapté à moi. « Merci, il est magnifique. »

Il me serra alors contre lui et me donna un baiser, un seul, sur le front. Il me regardait d'une manière bizarre, comme je ne l'avais jamais vu regarder Karshur ni Yarashan, ni même Asaru. Puis il me dit : « N'oublie jamais qui tu es. »

Je m'inclinai devant lui avant de me hisser sur le dos d'Altaru. Tout son corps tremblait d'excitation à l'idée de partir voir le monde.

Je me raclai la gorge pour prononcer mes derniers mots d'adieu, mais au moment même où j'allais parler, le son d'un cheval au galop retentit sur la route derrière la grille ouverte. Une silhouette enveloppée dans une cape et montée sur un énorme alezan essoufflé entra bruyamment dans la cour. À l'exception d'un sabre passé dans sa large ceinture noire et d'une lance dans une des fontes de sa selle, le cavalier ne paraissait pas armé. Quand sa cape s'ouvrit, je vis qu'il portait des vêtements d'un rouge éclatant et une bague sertie de pierreries à chaque doigt de ses deux mains. Je souris parce que j'avais reconnu Maram, bien sûr.

« Val, s'écria-t-il, en se penchant en avant pour calmer son cheval d'une caresse, j'avais peur d'être obligé de te rattraper sur la route. »

Je souris une fois de plus, touché qu'il ait fait la dure chevauchée depuis le Sanctuaire de la Confrérie. Tous les membres de ma famille le considéraient d'un air approbateur, sensibles à cet apparent témoignage de loyauté.

« Merci de venir me dire au revoir, lui dis-je.

— Te dire au revoir ? s'exclama-t-il. Non, non, je suis venu te dire que j'aimerais faire le voyage avec toi. En tout cas, jusqu'à Tria, si tu veux bien de moi. »

La nouvelle surprit tout le monde, sauf peut-être mon père qui fixait Maram en silence. Ma mère le regardait aussi, manifestement reconnaissante d'apprendre que je ne partirais pas seul, dans la nuit, pour un dangereux voyage.

« Si je veux *bien* de toi ? répondis-je. (J'avais l'impression que le poids inhabituel de mon armure avait soudain quitté mes épaules.) Avec plaisir. Mais que s'est-il passé, Maram ?

— Tu n'as pas lu ma lettre ? »

Je tapotai le carré de papier qui se trouvait toujours plié dans ma ceinture. « Non, excuse-moi, je n'ai pas eu le temps.

— Eh bien, commença-t-il, je ne pouvais quand même pas laisser mon meilleur ami s'aventurer seul dans une quête, n'est-ce pas ?

— C'est tout ? »

Maram passa sa langue sur ses lèvres en jetant un regard à ma

mère, puis à Asaru qui l'observait discrètement. « Eh bien, non, ce n'est pas tout.

Autant que je te dise la vérité : lord Harsha m'a menacé de me couper... hum... la tête. »

Maram raconta alors que lord Harsha l'avait découvert en train de parler avec Béhira de bonne heure ce matin-là et qu'il avait de nouveau tiré son épée. Il avait pourchassé Maram à travers les appartements des invités réservés aux femmes, mais son genou cassé et la plus grande agilité de Maram, à qui la panique donnait des ailes, avaient permis à mon ami d'échapper à la décollation promise – ou pire. Puis, la colère de lord Harsha s'étant un peu calmée, il avait ordonné à Maram de quitter Mesh le jour même sous peine d'affronter son épée à leur prochaine rencontre. Maram avait fui le château et était retourné au Sanctuaire de la Confrérie pour rassembler ses affaires. Ensuite, il était revenu aussi vite que possible pour se joindre à moi.

« Ce serait un honneur de t'avoir avec moi, dis-je, mais tes études ?

— J'ai juste demandé une autorisation d'absence. Je ne suis pas tout à fait prêt à quitter définitivement la Confrérie. »

Et apparemment, la Confrérie n'était pas prête à se séparer de lui non plus. En entendant le bruit d'autres chevaux sur le chemin du château, Maram sursauta sur sa selle. Je regardai la route et aperçus maître Juwain monté sur un autre alezan et tirant deux chevaux de charge derrière lui. Il passa le porche et vint s'arrêter près de Maram. Il jeta un coup d'œil sur les armes qu'il portait. Maram avait dû le persuader que la lance et l'épée ne seraient utilisées que pour se défendre, pas pour faire la guerre. Il secoua la tête, désolé d'avoir été une fois de plus obligé de faire une entorse aux règles de la Confrérie pour Maram.

Maître Juwain expliqua rapidement que la nouvelle de la quête avait mis les Frères en émoi. Pendant trois longs âges, ils avaient cherché les secrets de la Pierre de Lumière. Et maintenant, si la prophétie se réalisait, la coupe de la guérison pourrait bien être retrouvée. C'est pourquoi les Frères avaient décidé d'envoyer maître Juwain à Tria pour vérifier la véracité de la prophétie. Toutefois, il se garda d'ajouter qu'il avait peut-être d'autres affaires, plus secrètes, à traiter dans la Ville lumière.

« Vous n'avez donc pas l'intention de faire la quête ? demanda mon père.

— Pas pour l'instant. Je n'accompagnerai Val que jusqu'à Tria, s'il le veut bien.

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir, maître. (Je souriais, incapable de dissimuler ma joie.) Mais j'ai l'intention de passer par Ishka, et ce ne sera peut-être pas très sûr.

— Où est-on en sécurité de nos jours ? demanda maître Juwain en levant les yeux sur l'imposante porte de fer et sur les murailles du château autour de nous. Le prince Salmélu vous a promis que vous pourriez traverser en toute sécurité. Nous n'avons plus qu'à espérer qu'il en sera ainsi.

— Eh bien, c'est d'accord. »

Là-dessus, je me retournai une dernière fois vers mes frères. Je fis un signe de tête à ma grand-mère et à ma mère qui pleurait de nouveau doucement. Puis je souris gravement : « Au revoir, père, dis-je.

— Au revoir, Valashu Elahad, répondit-il en parlant pour le reste de la famille. Puisses-tu aller toujours dans la Lumière de l'Unique. »

J'enfilai enfin mon heaume énorme dont les plaques de visage en acier me cachèrent immédiatement la vue de ma mère en larmes. Je fis faire demi-tour à Altaru et lui ordonnai d'avancer d'une légère pression des talons. Puis, suivi de maître Juwain et de Maram, je passai le porche pour emprunter la longue route qui descendait du château. Mon père eut ainsi la satisfaction de me voir partir dans toute la gloire d'un chevalier Valari.

C'était une nuit claire et les premières étoiles se découpaient dans la voûte bleu-noir des cieux. À l'ouest, le pic gelé d'Arakel brillait d'une lueur rouge sang dans la lumière du soleil disparu quelque part au-delà des limites du monde. À l'est, le mont Eluru était déjà plongé dans l'obscurité. Par les fentes de mon heaume, l'air froid filtrait, chargé des senteurs de la forêt et de la terre, et de possibilités presque infinies. Après avoir parcouru gaiement environ un demi-mille, j'ôtai mon heaume afin de mieux sentir la lumière des étoiles sur mon visage. Tout en contemplant ce monde merveilleux, j'écoutais le rythme régulier des sabots d'Altaru sur la terre battue.

Cela pouvait sembler fou d'entreprendre un si long voyage alors que la nuit tombait rapidement autour de nous. Mais je savais que la lune se lèverait bientôt et qu'il y aurait assez de lumière pour suivre l'excellente route du nord qui menait à Ishka. Avec le vent dans le dos et des visions de coupes dorées resplendissant en moi, je me sentais capable de continuer à avancer jusqu'à minuit peut-être. Le septième jour de soldru viendrait bien assez tôt et je voulais désespérément me trouver à Tria parmi les chevaliers des terres libres quand le roi Kiritan appellerait à la grande quête. Tria se trouvait au nord-ouest de Silvassu, à six cents milles à vol d'oiseau. Mais je... nous n'étions pas des oiseaux et il y aurait des montagnes et des fleuves à traverser ; et la route qui mène à ce que notre cœur désire plus que tout est rarement droite.

Nous chevauchâmes ainsi vers le nord dans le paysage doucement ondulé de la Vallée des Cygnes. Au bout d'une heure environ, la lune

se leva sur la chaîne des Culhadosh, baignant d'un éclat argenté les champs et les arbres autour de nous. Nous avançons dans sa douce lumière qui paraissait remplir toute la vallée d'un merveilleux liquide brillant. Les fermes que nous dépassions lançaient des panaches de fumée qui s'élevaient en spirales noires dans le ciel lumineux. Et dans la cour de chacune de ces maisons, j'imaginai qu'en dépit de la fatigue du travail de la journée, des guerriers s'entraînaient au maniement des armes pendant que leurs épouses apprenaient à leurs enfants l'art de la méditation, si essentiel à tous les Valari. Le repas du soir, vraisemblablement constitué de fromage, de pommes et de pain d'orge noir, ne serait pris qu'après. Je pensai soudain que j'allais regretter ces aliments simples, tirés du sol meshien, riches du goût de cette terre en contact avec les étoiles et qui rappelaient les rêves les plus profonds de mon peuple. Tout en contemplant ma terre natale comme si je la voyais pour la première fois, je me demandai si je la reverrais un jour. Je compris soudain qu'un guerrier Valari, avec son épée et son bouclier et une vie entière de discipline chevillée à l'âme, était bien plus qu'un marchand de mort. Car tout autour de moi, les rochers et la terre, le vent et les arbres, la lumière des étoiles, tout représentait la vie, et la raison d'être du guerrier était de protéger cette vie, la terre et les gens qu'il aimait.

Tard dans la nuit, nous montâmes notre camp dans un champ en friche près d'une petite colline à l'écart de la route. Le propriétaire, un vieil homme nommé Yushur Kaldad, vint nous accueillir avec une marmite de ragoût préparé par sa femme. Bien que n'ayant pas assisté au banquet, il avait entendu parler de ma quête. Après nous avoir donné la permission de faire du feu, il me souhaita bonne chance et regagna sa petite maison de pierre dans la lumière de la lune.

« C'est une belle nuit », dis-je à Maram, en attachant Altaru à la barrière en bois qui bordait le champ. L'herbe épaisse qui poussait tout autour ferait le régal des chevaux. « Ce n'est vraiment pas la peine de faire du feu. »

Maram, qui s'affairait avec maître Juwain, avait déjà étalé les couvertures en fourrure sur les vieilles balles d'orge qui couvraient le sol froid. Il s'éloigna vers les rochers au bord de la route et dit : « J'ai peur des ours.

— Mais il n'y en a pas beaucoup de ce côté de la vallée.

— Pas *beaucoup* ?

— De toute façon si on les laisse tranquilles, les ours ne nous feront rien.

— Oui, et un feu les encouragera à nous laisser tranquilles.

— Peut-être, mais ça pourrait aussi leur fournir assez de lumière pour faire leur boulot s'ils ont vraiment faim.

— Val ! cria Maram en se levant, une grosse pierre dans chaque

main. Je ne veux plus entendre parler d'ours affamés, d'accord ?

— D'accord, dis-je en souriant. Mais, je t'en prie, ne t'en fais pas. Si un ours approche, les chevaux donneront l'alerte. »

Finalement, Maram eut gain de cause. Dans l'espace autour duquel nous avions étalé nos fourrures, il creusa un trou peu profond et l'entoura de pierres. Puis il s'éloigna vers la colline où il trouva des brindilles et des rameaux secs parmi le bois mort sous les arbres. Très soigneusement, il disposa l'amadou et le petit bois en pyramide au centre du trou. Ensuite, il sortit de sa poche un silex et un briquet et en quelques instants à peine, il réussit à en tirer des étincelles qui se transformèrent en un cône de flammes lumineuses et orangées.

« Vous êtes doué pour faire du feu », lui dit maître Juwain. Laissant tomber son corps noueux sur sa fourrure, il prit une louche et commença à servir le ragoût dans trois grands bols. En dépit de son âge, ses mouvements étaient à la fois pleins de force et de souplesse, comme s'il s'était appliqué à lui-même ses dons de guérisseur. « Vous devriez peut-être étudier l'alchimie. »

Les lèvres sensuelles de Maram se retroussèrent dans un sourire tandis qu'il tendait ses mains vers les flammes. Les couleurs du feu se reflétaient dans ses grands yeux. « Ça m'a toujours fasciné, dit-il. Je devais avoir quatre ans quand j'ai fait mon premier feu et quand j'en avais *quatorze*, j'ai mis le feu au pavillon de chasse de mon père et il ne me l'a jamais pardonné. »

En entendant cela, maître Juwain frotta son visage couvert de bosses et conclut : « Finalement, il vaudrait peut-être mieux que vous ne deveniez pas alchimiste. »

Maram ignore sa remarque avec un sourire bon enfant. Il frappa ses pierres à feu l'une contre l'autre en observant les étincelles qu'elles produisaient.

« Qu'y a-t-il de magique dans le silex et le briquet ? demanda-t-il en se parlant surtout à lui-même. Pourquoi, par exemple, le silex et le quartz ne produisent-ils pas eux aussi de petites flammes ? Et quel est le secret des flammes qui se nourrissent des bûches ? Comment se fait-il que le bois brûle et pas la pierre ? »

Evidemment, je n'avais aucune réponse à lui apporter. Assis sur mes fourrures, j'observai maître Juwain qui tirait sur ses bajoues, perdu dans ses pensées. « Peut-être que si nous retrouvons la Pierre de Lumière, tu auras une explication à ces mystères, dis-je à Maram.

— Il y a un mystère que j'aimerais éclaircir plus que tous les autres, me confia-t-il. Comment se fait-il que lorsqu'un homme et une femme se rencontrent, ils émettent des étincelles dans la nuit comme le silex et le briquet ? »

Je souris en le regardant droit dans les yeux : « N'est-ce pas là un des vers du poème que tu as récité à Béhira ?

— Ah, Béhira, Béhira ! dit-il en produisant une autre série d'étincelles. Je n'aurais peut-être jamais dû aller dans sa chambre. Mais je voulais savoir.

— Est-ce que tu as... ? »

J'étais sur le point de lui demander s'il avait attenté à la vertu de Béhira, comme le craignait lord Harsha, puis je me dis que ça ne me regardait pas.

« Non, non, je te jure que je ne l'ai pas fait, protesta Maram, me comprenant parfaitement bien, je voulais seulement lui dire la fin de mon poème et...

— *Ton poème, Maram ?* » Nous savions tous les deux qu'il l'avait volé au *Livre des Chants*, et peut-être que maître Juwain le savait aussi.

« Je n'ai jamais vraiment dit que c'était *moi* qui l'avais écrit, se défendit Maram en rougissant, seulement que ces vers m'étaient venus à l'esprit dès que je l'avais aperçue.

— Tu joues sur les mots comme un courtisan.

— Il arrive qu'on y soit obligé pour atteindre à la vérité. »

Je contemplai les étoiles qui clignotaient dans le ciel : « Mon grand-père m'a enseigné qu'à moins de s'efforcer d'atteindre à l'esprit de la vérité, il n'y a pas de vérité du tout.

— Et il faut lui rendre hommage, car c'était un grand roi Valari. (Il sourit, sa barbe épaisse brillant dans la lumière rougeoyante du feu.) Mais moi, je ne suis pas un Valari, n'est-ce pas ? Non, je ne suis qu'un homme, et c'est en *homme* que je suis allé dans la chambre de Béhira. Il fallait que je sache si c'était elle.

— Elle, Maram ?

— La femme avec laquelle je pourrais produire la flamme ineffable. Ah, ce feu qui jamais ne s'éteint ! (Il se tourna vers le foyer, les yeux luisants.) Si je tiens un jour la Pierre de Lumière entre mes mains, je l'utiliserai pour découvrir l'endroit où l'amour brûle éternellement comme les étoiles. Là réside le secret de l'univers. »

Pendant un moment, plus personne ne parla. Nous dégustâmes notre souper sous les étoiles. Le ragoût à base d'agneau, de pommes de terre nouvelles, de carottes, d'oignons et d'herbes que nous avait apporté Yushur était excellent. Nous mangeâmes jusqu'à la dernière goutte de sauce en trempant du pain frais que maître Juwain avait rapporté du Sanctuaire. Pour fêter notre première nuit ensemble sur la route, j'avais ouvert un tonneau de bière. Maître Juwain n'en prit qu'une toute petite gorgée, mais Maram, lui, en but beaucoup plus. Après la première tournée, tandis qu'il affabulait de sa voix tonitruante, je rationnai le précieux liquide noir dans sa tasse. Mais à mesure que l'heure de dormir approchait, il devenait évident que je n'avais pas été assez prudent en servant la bière.

« Je veux *absolument* voir Tria avant de mourir, disait-il de sa voix

de stentor. Mais pour la quête, mon vieux, je crois qu'il faudra que tu te débrouilles tout seul. Après tout, je ne suis pas un chevalier Valari, moi. Ah ! mais si j'en étais un, et si je m'emparais de la Pierre de Lumière, il y a tellement de choses que je ferais !

— Quoi, par exemple ?

— Eh bien, pour commencer, je la ramènerais triomphalement à Délû. Les nobles seraient alors obligés de me faire roi. Les femmes se précipiteraient sur moi comme des agneaux sur l'herbe tendre. Je créerais un grand harem, comme les rois déliens dans le passé. Puis les artistes renommés et les guerriers de tous les pays se rassembleraient à ma cour. »

En remettant le bouchon de liège sur le tonneau à moitié vide, je le regardai et lui demandai : « Et l'amour, alors ?

— Ah oui ! l'amour ! dit-il. (Il eut un renvoi puis soupira en se frottant les yeux.) Ce rêve à jamais insaisissable. Aussi insaisissable que la Pierre de Lumière. »

D'une voix geignarde, il affirma qu'elle avait certainement été détruite et que probablement ni lui, ni personne n'avait de chance de trouver ce à quoi son cœur tenait le plus.

Maître Juwain, qui avait jusque-là supporté la beuverie de Maram en silence, déclara alors en le fixant de ses yeux clairs : « Mon cœur à moi me dit que la prophétie se réalisera. La lumière des étoiles est insaisissable, elle aussi, et nous ne doutons pas de son existence.

— Oui, la prophétie, marmonna Maram. Mais qui sont ces sept frères et sœurs ? Et ces sept pierres ?

— Ça, en tout cas, c'est évident, répondit maître Juwain. Ces pierres doivent être les sept gelstei les plus importantes. »

Il poursuivit en expliquant que, s'il y avait bien des centaines de types de gelstei, les pierres de feu les plus importantes n'étaient qu'au nombre de sept : la blanche, la bleue et la verte, la violette et la noire, la rouge et la noble pierre d'argent. Bien sûr, il y avait la gelstei d'or, unique, qu'on appelait *la Gelstei*, la Pierre de Lumière elle-même.

« Il y a tellement de gens qui ont recherché la pierre maîtresse, ajouta-t-il.

— Et qui en sont morts, l'interrompis-je. Je comprends pourquoi ma mère pleurait. »

Puis je poursuivis en racontant que je mourrais probablement loin de chez moi en tombant d'un rocher à pic dans un défilé de montagne ou tué par la flèche d'un bandit dans quelque forêt obscure.

« Ne parlez pas comme ça, me réprimanda maître Juwain.

— Toute cette aventure semble avoir si peu de chances de réussir.

— Peut-être, Val. Mais personne, pas même une prophétesse, ne peut envisager toutes les opportunités. Pas même Ashtoreth. »

Nous restâmes silencieux un moment. Le vent s'engouffrait dans la

vallée et le feu craquait dans son cercle de pierres. Je me rappelai Morjin et son maître, Angra Mainyu, l'un des Galadins déchus, qui avait autrefois fait la guerre avec Ashtoreth et les autres anges et avait été emprisonné dans un monde nommé Damoom. Cette pensée me fit frissonner.

Pour me remonter le moral, Maram se mit à chanter le poème épique de Kalkamesh tiré de la *Valkariade* du *Sagamon Elu*. Maître Juwain battait la mesure en tambourinant sur l'une des bûches qui attendaient d'être brûlées. Je sortis alors ma flûte et repris la mélodie audacieuse et provocante. Je jouais pour le vent et la terre, et pour le courage de cet être légendaire qui avait pénétré dans l'enfer d'Argattha pour arracher la Pierre de Lumière au Seigneur des Mensonges en personne. C'était beau de faire ainsi de la musique ensemble sous les étoiles. Mes idées de mort – l'immobilité du cadavre de Raldu et le froid de mon propre corps – semblaient se dissiper comme les flammes dans la nuit.

Après cela, nous dormîmes profondément sur le sol moelleux du champ de Yushur Kalda. Aucun ours ne vint nous déranger. La nuit était superbe et je m'étais allongé au-dessus de mes fourrures avec ma nouvelle cape pour seule couverture. Le lendemain matin, quand le soleil se leva sur le mont Eluru au chant des coqs de Yushur, j'étais prêt à chevaucher jusqu'au bout du monde.

Et pour chevaucher, nous chevauchâmes. Après avoir levé le camp, nous nous engageâmes dans les terres les plus fertiles de la vallée. C'était un beau jour de printemps, le ciel était bleu et le soleil brillait sans retenue. Sur cette partie du trajet, la route était droite et bien pavée, comme toutes les routes des Montagnes du Levant. En effet, mon père disait toujours que les bonnes routes font les bons royaumes et il se donnait toujours énormément de mal pour les entretenir. Comme maître Juwain et Maram étaient tous deux de bons cavaliers, et que ce dernier était beaucoup plus résistant qu'il n'y paraissait, nous avançons très rapidement dans les champs qui ondulaient sous le vent.

Vers midi, après une courte pause repas, le temps que les chevaux se repaissent de l'herbe tendre qui poussait en bordure de la route, le paysage commença à changer. À l'extrémité nord de la Vallée des Cygnes, le sol devenait plus vallonné et plus rocailleux. Il y avait moins de fermes et elles étaient séparées par de plus grandes étendues boisées. La route serpentait doucement entre les basses collines et s'enroulait en montant lentement vers les sommets plus imposants des montagnes au nord. Mais le voyage était encore aisé. Quand le soleil eut traversé le ciel et amorcé sa descente vers la Chaîne Centrale, nous nous trouvions à l'orée de la forêt qui recouvre les régions les plus septentrionales de Mesh. Nous n'étions plus qu'à quelques milles de la

ville de Ki, perchée dans la montagne. Encore quelques milles et nous traverserions le défilé entre le mont Raaskel et le mont Korukul pour redescendre vers Ishka.

Ce soir-là, nous montâmes notre camp en amont d'un petit ruisseau qui dévalait la montagne. La voûte des chênes et la colline qui se trouvait derrière nous nous protégeaient efficacement du vent. Maître Juwain, qui en savait plus long que moi dans la plupart des domaines, m'avait cependant laissé choisir l'endroit. Il avait reconnu avoir peu de connaissances en matière de forêt et de terrain. Quand je revins des buissons qui bordaient le ruisseau les mains pleines de framboises et de quelques champignons, il fut enchanté. Il les fit griller sur le feu que Maram avait allumé. La nuit était beaucoup plus froide que la précédente et nous étions ravis d'avoir un feu autour duquel nous serrer pour déguster notre délicieux repas. Nous écoutâmes le hululement des chouettes qui se répondaient dans les bois et, plus tard, les loups qui hurlaient dans les hautes montagnes environnantes. Après avoir bu une infusion préparée par maître Juwain, nous nous enroulâmes dans nos capes et nous endormîmes profondément.

Le lendemain au lever du jour, il faisait froid et le ciel était couvert. Le soleil n'y apparaissait plus que comme un disque jaune pâle derrière un écran blanc. Comme je voulais être sorti du défilé avant la nuit et craignais d'être retardé par une forte pluie, j'incitai le paresseux et somnolent Maram à se préparer au plus vite. Nous parcourûmes les quelques milles jusqu'à Ki assez rapidement malgré la route qui se faisait plus raide à mesure que les collines se transformaient en montagnes. Ki était une petite ville d'échoppes, de forges et de modestes chalets aux toits en pente en raison des fortes chutes de neige qui tombaient tout l'hiver dans la région.

L'un des affluents du fleuve Diamant passait au centre de la ville. Juste derrière le pont enjambant ses eaux glaciales, à l'endroit où deux grandes auberges surplombaient les maisons, la route de Kel croisait celle du nord, plus large. Je savais, pour l'avoir déjà empruntée, que la route de Kel était l'une des merveilles de Mesh. Elle serpentait dans la montagne et faisait tout le tour du royaume en reliant les postes de garde qui protégeaient les cols, vingt-deux forteresses au total, espacées de vingt milles environ. J'avais passé un long hiver solitaire dans l'une d'elles à guetter une invasion Mansurii qui n'était jamais venue.

Maram, arguant de la dure montée de la matinée – qui avait surtout été dure pour les chevaux, d'ailleurs –, préconisa de s'arrêter quelques heures pour prendre un bain dans l'une de ces auberges. Il grommela que les deux nuits précédentes à la belle étoile ne nous avaient laissé ni le temps, ni l'occasion de nous accorder un plaisir

aussi essentiel. Pour un Valari, c'était presque un rituel sacré de se laver des malheurs du monde à la fin de la journée et j'avais autant envie d'un bain chaud que lui. Mais je réussis à le persuader de quitter Ki le plus rapidement possible. Bien que la saison fût bien avancée, il pouvait encore neiger, lui expliquai-je patiemment. Aussi, après une courte halte à l'auberge le temps d'avaler un rapide repas d'œufs et de porridge, nous reprîmes la route.

Entre Ki et le poste de garde situé près des monts Raaskel et Korukel, la route de Kel et celle du nord avançaient côte à côte sur sept milles. Sur cette partie du trajet, les sabots des chevaux avaient du mal à trouver une prise sur les pavés usés car la pente devenait extrêmement abrupte. D'épais murs de chênes mêlés d'ormes et de bouleaux l'encadraient de part et d'autre et formaient en hauteur une voûte verte de feuilles et de branches. Mais après quelques milles seulement, la forêt commença à changer, faisant place à des bouquets de peupliers et d'épicéas poussant à plus haute altitude. Les montagnes s'élevaient devant nous, semblables à des marches menant aux étoiles invisibles.

En plusieurs endroits, la route coupait les flancs de ces contreforts couverts de sapins comme une longue cicatrice arrondie dans l'épaisseur verte. Je savais que nous approchions du défilé, même si les sommets les plus bas nous le dissimulaient. Comme s'en plaignait Maram, quand on voyageait en montagne on était désorienté et on pouvait facilement se perdre. Il avait aussi d'autres craintes. Quand je lui eus rapporté ma conversation avec Lansar Raasharu, il se demanda à haute voix qui pouvait bien être le second assassin si ce n'était pas l'un des Ishkans. Cet inconnu ne pouvait-il pas nous suivre sur la route ? Et dans ce cas, pourquoi nous aventurons-nous dans Ishka où il lui serait plus facile d'achever ce qu'il avait commencé dans les bois ? À chaque pas qui nous rapprochait de ce royaume hostile, ces questions sans réponse semblaient suspendues dans l'air comme la brume froide qui filtrait du ciel.

Vers midi, en arrivant au sommet d'une petite éminence marquée d'une pierre rouge, nous aperçûmes nettement le défilé pour la première fois. Nous fîmes une halte pour reposer les chevaux pendant que nous contemplions les massifs de Korukel et de Raaskel qui s'élevaient comme deux grandes tours de gué à quelques milles seulement au nord. La route du nord s'incurvait pour se rapprocher du mont Raaskel, le plus bas des deux sommets. Mais avec ses versants de granit escarpés et ses champs de neige, je le trouvai bien assez menaçant. Le mont Korukel, auquel ses pics jumeaux et ses contreforts arrondis donnaient l'air d'un ogre à deux têtes, semblait prêt à nous bombarder de morceaux de glace ou à nous écraser sous d'énormes blocs de pierre. Sans les diamants enfouis dans ses entrailles, il ne

paraissait vraiment pas mériter qu'on se batte pour lui.

« Oh, mon Dieu ! Regarde ! s'écria Maram en montrant la route au loin, le Passage de Télémesh. Je n'ai jamais rien vu de tel. »

C'était le cas de beaucoup de gens. Car là-bas, de l'autre côté de la vallée aride, juste au-delà de l'imposante forteresse qui gardait le col, ouvrant un passage entre les deux sommets se trouvait la grande œuvre de mes ancêtres et l'une des merveilles d'Ea : un énorme fragment de montagne d'un cinquième de mille de large et d'un mille de long paraissait avoir tout simplement été ôté par les Galadins eux-mêmes. En réalité, comme Maram semblait le savoir, le roi Télémesh avait pratiqué cette découpe rectangulaire entre les deux montagnes à l'aide d'une pierre de feu rapportée de la Guerre des Pierres. D'après la légende, il s'était placé sur la colline où nous étions avec sa gelstei rouge et avait maintenu un rayon de feu dirigé sur le sol pendant près de six jours. Quand il eut fini, quand les arpents de glace, de boue et de rochers se furent tout simplement évaporés dans le ciel, un grand couloir avait été ouvert entre Mesh et Ishka. En effet, avant la création du Passage de Télémesh, ce « col » entre nos deux royaumes était considéré comme infranchissable, en tout cas pour des armées en ordre de marche ou des voyageurs montés sur des chevaux fatigués.

« Quel dommage que les pierres de feu aient toutes été détruites ! fit Maram d'un air songeur, sinon, tous les royaumes d'Ea pourraient être reliés de cette façon.

— On dit que Morjin en a une, dis-je, qu'il a redécouvert le secret de leur fabrication. »

En entendant cela, maître Juwain me regarda sévèrement en secouant la tête. Il nous avait plusieurs fois conseillé, à Maram et à moi, de ne jamais prononcer le véritable nom du Dragon Rouge. Au son de ces deux simples syllabes, le vent glacial des sommets parut soudain se lever ; ou alors, c'est moi qui eus l'impression qu'il devenait plus mordant. Une fois encore, comme cela m'était arrivé dans les bois avec Raldu et plus tard au château, j'eus la sensation angoissante que quelque chose me surveillait et je frissonnai. C'était comme si tout autour de nous, les rochers avaient des yeux. Et savoir que les monts Raaskel et Korukel étaient surnommés les Guetteurs par mes compatriotes du nord ne m'était d'aucun réconfort.

Nous guidâmes nos chevaux à pied sur un demi-mille jusqu'au poste de garde au centre de la vallée. Maram se demandait pourquoi ceux qui avaient construit la forteresse ne l'avaient pas placée dans l'alignement du Passage pour le protéger de ses murailles de pierre. Je lui expliquai qu'elle était bien mieux située là où elle était, au-dessus d'une série de sources qui fourniraient la garnison en eau pendant des années. Ces forteresses, lui dis-je, n'avaient pas pour but de stopper les armées d'invasion dans les cols, elles étaient destinées à les retarder le

temps que le roi de Mesh rassemble sa propre armée pour anéantir l'ennemi en terrain découvert.

Nous fîmes une halte au poste de garde pour présenter nos respects à lord Avijan, le commandant de la garnison. Cet homme sérieux, au visage long, brûlé par le vent, était un ami d'Asaru et n'était pas beaucoup plus vieux que moi. Il avait assisté au banquet et il me félicita pour mon adoubement. Après nous avoir fait servir de généreuses portions de porc et de pommes de terre apportés de Ki, il me raconta que Salmélu et les Ishkans avaient emprunté le passage tôt ce matin-là.

« Ils galopaient ventre à terre en direction d'Ishka, dit lord Avijan. Et vous feriez mieux d'en faire autant si vous voulez sortir du défilé avant la nuit. »

Quand je l'eus remercié, il me souhaita bonne chance dans ma quête, puis nous suivîmes son conseil. Nous reprîmes la route du nord qui montait en lacets sur les pentes abruptes de la vallée. À environ deux milles du poste de garde, alors que nous approchions du Passage de Télémesh, il se mit soudain à faire plus froid. L'air était gorgé d'une humidité qui n'était pas vraiment de la pluie, ni du brouillard ou de la neige. Cependant, le sol était encore recouvert d'une épaisse couche de neige. Dans cette toundra sinistre où pas un arbre ne poussait, les mousses et les petits arbustes disparaissaient encore sous la neige par endroits. Contre des blocs de pierre aussi gros que des maisons s'étaient accumulées d'énormes congères blanches dont certaines bloquaient la route. Sans lord Avijan qui avait envoyé ses guerriers percer un étroit couloir à l'intérieur, il aurait été impossible de passer.

« Il fait froid, se plaignit Maram tandis que son alezan frappait le pavé mouillé de ses sabots. On devrait peut-être retourner au poste de garde et attendre que le temps se lève.

— Non, dis-je, en posant la main sur l'encolure d'Altaru. (En dépit du froid, l'effort soutenu dans l'air raréfié l'avait mis en sueur.) Continuons, ce sera mieux de l'autre côté du passage.

— Tu en es sûr ? »

À travers la grisaille, j'essayai d'apercevoir un peu plus haut sur la route le Passage de Télémesh qui n'était plus qu'à une centaine de mètres. C'était une trouée obscure découpée dans un mur de rochers, une ouverture verglacée sur l'inconnu.

« Oui, ce sera mieux, répétais-je pour le rassurer lui, sinon moi. Allons-y. »

Je piquai les flancs d'Altaru pour le presser d'avancer, mais il hennit nerveusement et refusa de bouger. Pendant que maître Juwain nous rejoignait, l'immense cheval resta là, ses naseaux dilatés frémissant dans le vent glacial.

« Que se passe-t-il, Val ? » demanda maître Juwain.

Je haussai les épaules en inspectant les rochers et les champs de neige autour de nous. La toundra semblait aussi déserte qu'elle était froide. Pas une marmotte ni un lagopède n'animait le sinistre défilé.

« Tu crois qu'il pourrait y avoir un ours ? demanda Maram, en examinant lui aussi les environs. Il a peut-être senti un ours.

— Non, il est trop tôt pour trouver des ours à cette altitude », répondis-je.

Un mois plus tard, la neige aurait fondu, les fleurs sauvages et les baies abonderaient sur les versants autour de nous. Mais pour l'instant, à l'exception des plaques de lichen orange et vertes qui recouvraient les pierres froides, il y avait peu de signes de vie.

Je piquai de nouveau Altaru, et cette fois, il hennit et secoua la tête avec colère en direction de l'ouverture du Passage de Télémesh. Puis il se mit à frapper le sol avec son sabot ferré et le bruit sec résonna dans l'air chargé d'humidité.

« Altaru, Altaru, murmurai-je, que se passe-t-il ? »

Quelque chose, pensai-je, lui déplaisait dans cette tranchée entre les montagnes. D'ailleurs quelque chose me déplaisait à moi aussi. Soudain, je ressentis au fond de moi une profonde impression de malheur qui paraissait émaner du sol au-dessous de nous. C'était comme si le grand roi Télémesh, le grand-père de mes grands-pères, en brûlant les tissus de la montagne avec sa pierre de feu, avait occasionné à la terre une blessure qui ne guérirait jamais. Et maintenant encore, par cette plaie ouverte de boue désintégrée et de rochers noircis, la terre elle-même semblait hurler sa souffrance. Quel homme, quelle bête pourrait jamais être attiré par cet endroit ? me demandai-je. Les oiseaux de proie peut-être, qui se nourrissaient du sang de ceux qui souffraient et mouraient, pourraient s'y sentir à l'aise. Et la Bête Ignoble, celle qu'on appelait le Dragon Rouge, éprouverait sans doute un plaisir pervers à la douleur du monde.

C'est alors qu'il vint à ma rencontre à l'entrée du Passage découpé par le feu. Comme Maram le craignait, c'était un ours. Et pas un simple ours brun de chez nous, mais un des rares ours blancs d'Ishka au caractère exécrationnel. Je supposai qu'il avait dû entrer à Mesh par le Passage. Et maintenant, dressé sur ses solides pattes de derrière à dix pieds de haut, il semblait le garder. Reniflant l'air, il avait le regard braqué sur moi.

« Seigneur ! s'écria Maram, en s'efforçant de calmer son cheval. Oh, Seigneur ! »

Altaru, qui avait fini par apercevoir l'ours, se mit à s'ébrouer et à frapper la route de ses sabots. Tout en tentant de le maîtriser, je dis à Maram : « Ne t'inquiète pas, il ne nous fera rien si...

— ... si on ne lui fait rien, acheva-t-il. Eh bien, mon vieux, j'espère que tu as raison. »

Mais apparemment, quelque chose m'interdisait de faire complètement abstraction de l'ours. Le vent soufflait de la montagne et je sentais son odeur forte, chargée de relents d'une maladie que je ne parvenais pas à identifier. Je ne pouvais m'empêcher de fixer ses petits yeux interrogateurs et ma main se plaça presque instinctivement sur le pommeau de mon épée. Pendant ce temps, lui continuait à me renifler avec son nez noir et humide. J'eus l'impression étrange que, bien qu'il lui fût impossible de percevoir mon odeur, il était capable de détecter le kirax dans mon sang.

Soudain, sans prévenir, il se mit à quatre pattes et nous chargea.

« Oh, Seigneur ! s'écria une fois de plus Maram. Il arrive, sauve qui peut ! »

Instinctivement, il fit faire demi-tour à son cheval et commença à redescendre la route au galop. J'aurais probablement fait de même si Altaru ne s'était pas cabré à cet instant, rejetant sa tête en arrière et défiant l'ours de ses sabots. Cette réaction que j'aurais dû prévoir me prit au dépourvu car au moment où Altaru se redressait brusquement en bandant ses muscles puissants, j'étais penché sur mon cheval de charge pour prendre mon arc et mes flèches. Complètement déséquilibré, je fus éjecté de ma selle. Tanar, mon cheval de bât, hennissait, paniqué, et faillit me piétiner en essayant d'échapper à la charge de l'ours. Si je n'avais pas roulé derrière Altaru, il m'aurait certainement fracassé le crâne en fendant désespérément l'air de ses sabots.

« Val, cria maître Juwain, relevez-vous et tirez votre épée ! »

La vitesse à laquelle un ours peut couvrir une centaine de mètres, surtout en descente, est stupéfiante. Je n'eus pas le temps de dégainer mon épée. Tandis que maître Juwain tentait de reprendre le contrôle de son cheval cabré et des deux chevaux de bât attachés derrière lui, l'ours bondit au bas de la pente enneigée droit sur nous. Tanar, coincé entre eux et l'ours qui poussait des grognements, hennissait de terreur en essayant de s'échapper. Quand l'ours arriva sur lui, je crus un instant qu'il allait lui ouvrir la gorge ou lui briser les reins d'un coup de ses pattes puissantes. Mais apparemment, le lourd cheval n'était pas la proie visée par l'ours. Ce dernier, complètement focalisé sur moi, se contenta de le heurter d'un mouvement d'épaule pour l'écarter de son chemin.

« Val, entendis-je Maram appeler comme dans le lointain, cours, vite, oh, seigneur ! Oh, Seigneur ! »

Sans le courage d'Altaru, l'ours me serait sûrement tombé dessus. Alors que je luttais pour me relever et retrouver mon souffle, mon superbe cheval rua de nouveau et frappa la tête de l'ours sur le côté. Son sabot coupant entama l'œil de l'animal qui se remplit de sang. Abasourdi, il hurla son indignation et balaya l'air de ses longues

griffes noires en essayant d'atteindre Altaru. Il grognait et grondait en secouant sa tête blanche et tombante dans ma direction. Je sentis l'odeur d'humus de sa fourrure immaculée et perçus les grondements qui montaient du fond de sa gorge. Son œil valide fixé aux miens comme par un crochet, il écarta les mâchoires, prêt à m'éventrer avec ses longues dents blanches.

« J'arrive, Val ! cria Maram par-dessus le fracas des sabots sur les pavés. J'arrive ! »

L'ours arriva enfin sur moi et il referma ses mâchoires sur mon épaule avec une force terrible. Il rugissait en secouant furieusement la tête et tentait de me réduire en bouillie avec ses pattes meurtrières. C'est alors que Maram l'attaqua. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il avait réussi à faire faire demi-tour à son cheval et à le lancer en avant dans une charge désespérée contre l'ours. Il avait tiré sa lance et l'avait placée sous son bras comme un chevalier. Mais en dépit de son habileté dans le maniement des armes, ce n'était pas un chevalier ; la pointe de sa lance atteignit l'ours à l'épaule et non à la gorge, et le choc du métal entrant dans la chair ferme désarçonna Maram et le projeta à terre. Il tomba violemment sur le sol, le souffle coupé. Mais au moins était-il parvenu à éloigner l'ours de moi un instant.

« Val, cria Maram d'une voix rauque, allongé sur la route éclaboussée de sang, à l'aide ! »

L'ours, toujours décidé à m'attraper, grogna en direction de Maram et tenta de le lacérer avec ses griffes. C'est à ce moment-là que je réussis enfin à tirer mon épée. La longue kalama étincela dans la lumière incertaine. De toutes mes forces, je l'enfonçai dans le cou dégagé de l'ours. La lame coupante, durcie dans les forges de Godhra, mordit dans la fourrure, les muscles et les os. Suffoquant, je sentis le sang brillant de l'ours qui se répandait dans l'air tandis que sa grosse tête roulait sur la route jusqu'à un tas de neige. Je tombai sur le sol, souffrant mille morts et remarquai à peine que le corps de l'animal s'écroulait sur Maram comme une avalanche.

« Val, enlève-moi ça ! » entendis-je Maram demander faiblement sous la montagne de fourrure.

Mais comme toujours quand je tuais un animal, il me fallut un bon moment pour retrouver mes esprits. Je me relevai lentement en frottant mon épaule douloureuse. Sans mon armure et le rembourrage au-dessous, l'ours m'aurait probablement arraché le bras. Maître Juwain, qui avait rassemblé les chevaux effrayés et les avaient entravés, revint vers nous et m'aida à libérer Maram du cadavre de l'ours. Debout dans les tourbillons de neige fondue, il nous examina pour voir si nous étions blessés.

« Oh, mon Dieu ! je suis mort ! » s'écria Maram en découvrant sa

tunique imbibée de sang. Mais il s'avéra qu'il ne s'agissait que du sang de l'ours. En fait, il n'avait rien eu de plus grave que le souffle coupé.

« Je pense que vous n'avez rien, lui dit maître Juwain en parcourant son corps de ses mains noueuses.

— Ah bon ? Et Val ? L'ours avait la moitié de son corps dans la gueule ! »

Il se tourna vers moi pour me demander comment je me sentais. « J'ai mal, répondis-je, mais je crois que je n'ai rien de cassé. »

Les yeux encore pleins de frayeur, Maram me jeta un regard accusateur. « Tu m'avais dit que l'ours ne nous ferait pas de mal. Et il nous en a fait. »

— C'est vrai. »

C'est étrange, pensai-je, qu'un ours s'attaque à trois hommes et six chevaux avec une telle détermination et une telle férocité. Je n'avais jamais entendu parler d'un ours, même affamé, s'attaquant à l'homme avec autant d'audace.

Maître Juwain marcha jusqu'au bord de la route pour examiner la tête massive de l'animal. Il observa son œil noir vitreux et lui ouvrit la gueule pour étudier ses dents.

« Il avait peut-être la rage, conclut-il, mais il n'en a pas l'aspect.

— En effet, acquiesçai-je, en l'examinant à mon tour.

— Pourquoi nous a-t-il attaqués, alors ? » demanda Maram.

Le visage de maître Juwain vira au gris, comme s'il avait mangé de la viande avariée. « Si l'ours était un homme, déclara-t-il, je dirais qu'il avait un comportement de goule. »

Alors que je fixais l'animal, je compris soudain que la maladie que j'avais sentie en lui n'affectait pas le corps, mais l'esprit.

« Une goule ! s'exclama Maram. Vous voulez dire que Mor... euh, le Seigneur des Mensonges, s'est emparé de son esprit ? Je n'ai jamais entendu parler d'un animal goule. »

Personne n'en avait entendu parler. En sueur sous mon armure, je sentis le vent glacial et fus pris d'un grand frisson. Je me demandais s'il était possible que Morjin – ou qui que ce soit d'autre à l'exception d'Angra Mainyu, le Maléfique en personne – ait acquis le pouvoir de faire ça.

Comme en réponse à ma question, maître Juwain soupira et dit : « Il semblerait que ses compétences, si on peut les appeler ainsi, s'étendent.

— Alors, dit Maram en regardant nerveusement autour de lui, s'il a pu envoyer un ours pour tuer Val, il peut en envoyer un autre, ou un loup, ou un...

— Non, je ne pense pas, l'interrompt maître Juwain. Car les hommes et femmes transformés en goutes sont très rares. Il faut que le désespoir ou la haine permettent l'accès aux ténèbres. Et qu'il y ait

une certaine communauté de pensée. À mon avis, s'il existe vraiment des animaux goules, ils doivent être encore plus rares.

— Mais vous n'en êtes pas vraiment sûr, n'est-ce pas ? insista Maram.

— Non », répondit maître Juwain. Frissonnant soudain lui aussi, il resserra sa cape autour de lui. « Mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'il faut sortir de ce défilé avant la nuit. »

Je commençai à nettoyer le sang que j'avais sur moi à l'aide de poignées de neige et Maram fit de même. Après avoir rattaché Tanar à Altaru, j'enfourchai mon étalon noir et le dirigeai vers la montée.

« Tu n'as quand même pas l'intention d'aller plus loin ? demanda Maram. Est-ce qu'on ne ferait pas mieux de retourner au poste de garde ? »

— Tria est par là », dis-je en montrant l'ouverture du Passage.

Maram jeta un coup d'œil sur la forteresse et la route qui redescendait dans la Vallée des Cygnes. Il dut se rappeler que lord Harsha l'attendait là-bas. Maintenant, pensai-je, il avait vu de près ce qu'une kalama pouvait faire. Aussi, frottant sa barbe frisée d'un air inquiet, il marmonna : « Non, il n'est pas possible de faire demi-tour, n'est-ce pas ? »

Il enfourcha son alezan tremblant et maître Juwain monta sur le sien. Je souris à Maram et lui fis un signe de tête. « Merci de m'avoir sauvé la vie, lui dis-je.

— Je t'ai *réellement* sauvé la vie, n'est-ce pas ? » Il me rendit mon sourire comme si je l'avais personnellement créé chevalier devant un millier de nobles. « Eh bien, permets-moi de te la sauver une deuxième fois. De toute façon, qui a vraiment envie d'aller à Tria ? Il est peut-être temps pour moi de rentrer à Délu. On pourrait tous y aller. Tu serais accueilli à la cour de mon père et...

— Non, répondis-je. Je te remercie de ton aimable invitation, mais je ne vais pas dans cette direction. Est-ce que tu viens avec moi ? »

Assis sur son cheval, Maram regardait tantôt l'ours décapité, tantôt moi. La neige fondue et cinglante le faisait cligner des yeux. Il se lécha les lèvres et finit par dire : « Si je viens avec toi ? Je ne t'ai pas dit que je venais ? Tu es mon meilleur ami, non ? Mais *bien sûr* que je viens avec toi ! »

Là-dessus, il me serra le bras et moi le sien. Comme mus par la même volonté, Altaru et moi commençâmes à grimper la côte ensemble, suivis de près par Maram et maître Juwain. Je regrettais de ne pas avoir enterré l'ours et de l'avoir laissé dans une mare de sang, mais il n'y avait rien d'autre à faire. L'une des patrouilles de lord Avijan le retrouverait peut-être le lendemain et s'occuperait de lui. Nous armant de courage pour la descente vers Ishka, nous guidâmes nos chevaux vers l'entrée sombre du Passage de Télémesh.

Nous traversâmes le Passage sans incident et dans le calme, à l'exception des continuelles exclamations émerveillées de Maram. Il avait découvert que les parois de rochers qui nous entouraient étincelaient de diamants. En ouvrant ce corridor dans la montagne, le feu de la gelstei rouge de Télémesh avait mis au jour plusieurs veines de ces cristaux blancs et scintillants. Pour célébrer son exploit, l'orgueilleux Télémesh avait ordonné qu'ils ne soient jamais taillés, et ils ne l'avaient jamais été. Je me dis que la beauté des diamants compensait un peu la longue blessure infligée à la terre. Mais de nombreux visiteurs de Mesh – et en premier lieu, les Ishkans – se plaignaient de cet étalage ostentatoire de la richesse de notre royaume. Le roi Hadaru avait souvent accusé mon père de le narguer ainsi. Mais mon père était resté insensible à ses plaintes : il répondait qu'il se contentait de respecter la loi de Télémesh comme il le ferait pour la Loi de l'Unique.

« Mais on ne pourrait pas en prendre juste un ? demanda Maram alors que nous étions sur le point de sortir du Passage. On pourrait en tirer une fortune à Tria. »

Maram, pensai-je, ne savait pas de quoi il parlait. Existait-il quelqu'un de plus méprisable qu'un vendeur de diamants ? Oui, ceux qui vendaient des hommes et des femmes comme esclaves.

« Allez, dit-il, qui le saura ?

— *Nous*, nous le saurions, Maram », répondis-je. Je baissai les yeux sur le sol de pierre lisse du corridor où de nombreux diamants scintillaient sous les tas de sable apportés par le vent et, ici et là, quelques crottes de cheval. « Et puis, il est dit que celui qui volera une pierre sera lui-même transformé en pierre – c'est une très vieille prophétie. »

Après cela, pendant plusieurs milles, alors que nous étions sortis du défilé et avions commencé notre descente sur Ishka, Maram contempla les formations rocheuses au bord de la route comme s'il s'agissait d'anciens voleurs qui s'étaient échappés, un trésor illicite entre les mains. Cependant, à la nuit tombante, son envie de diamants sembla s'évanouir avec la lumière. Il se mit à parler de feu crépitant dans des cheminées bien entretenues et de ragoût bien chaud nous attendant pour le dîner. La neige fondue, qui se transformait en pluie battante sur les pentes moins abruptes recouvertes d'une épaisse forêt,

l'avait convaincu qu'il ne voulait pas passer cette nuit-là à la belle étoile.

Elle m'avait convaincu moi aussi. Quand nous atteignîmes la forteresse ishkane qui gardait leur côté du Passage, nous fîmes une halte pour demander s'il y avait une auberge dans les environs. Lord Shaldru, le commandant de la forteresse, nous répondit qu'il n'y en avait pas et s'excusa de ne pouvoir autoriser un chevalier Meshien à pénétrer dans ses murs. Il nous indiqua cependant la maison d'un bûcheron qui ne vivait qu'à un mille de là, un peu plus loin sur la route. Il nous souhaita bonne chance et nous repartîmes péniblement dans la pluie glaciale.

Peu de temps après, suivant les indications de lord Shaldru, nous tournâmes dans un petit chemin. Et là, au milieu d'un bouquet d'arbres dégoulinants de pluie, nous découvrîmes un chalet carré, semblable à ceux qui parsemaient les montagnes de Mesh. À ses fenêtres brillait la lumière orangée d'un bon feu. Ludar Narath, le bûcheron, sortit à notre rencontre. Après nous avoir demandé notre identité et comment nous étions arrivés jusque chez lui par une nuit aussi tourmentée, il nous offrit le feu, le pain et le sel. Il paraissait mettre un point d'honneur à ce que l'hospitalité ishkane n'ait rien à envier à celle de Mesh.

Il nous invita donc à partager la chambre laissée libre par son fils aîné tué autrefois dans une guerre contre Waas. Marsha, la femme de Ludar, nous servit un petit festin. Installés près du feu, nous mangeâmes de la truite frite et une soupe à base d'orge, d'oignons et de champignons. Il y avait du pain et du beurre, du fromage et des noix, et une bière brune forte dont le goût se rapprochait de ce qu'on buvait de meilleur à Mesh. Nous étions assis à une table immense avec ses trois filles et son plus jeune fils qui me regardait avec beaucoup de curiosité. Je devinais que le garçon avait envie de venir près de moi, pour tirer sur les anneaux de ma cotte de mailles peut-être, ou pour me raconter une mauvaise blague. Mais la retenue prit le dessus sur la gentillesse naturelle qui bouillait en lui. Comme chez Ludar et les autres membres de la famille. Peu importait que j'aie passé mon enfance dans des forêts semblables aux leurs et que j'aie écouté les mêmes histoires racontées après dîner autour d'un bon feu, j'étais un chevalier de Mesh et, un jour, j'aurais peut-être à affronter Ludar – et le fils qu'il lui restait – au combat.

Nos hôtes se montrèrent toutefois aussi polis et courtois que possible. Marsha fit en sorte que nous puissions prendre un bon bain dans l'immense bassine en bois de cèdre que Ludar avait fabriquée. Pendant que nous trempions nos corps meurtris dans l'eau chaude que son fils ne cessait de nous apporter, Marsha emporta nos vêtements tachés de sang pour les laver. Elle envoya ses filles étaler nos fourrures

sur des paillasses fraîchement garnies de la paille la plus propre. Et quand vint enfin l'heure d'aller dormir, elle nous apporta des tasses de tisane au gingembre fumante pour réchauffer nos cœurs avant le sommeil.

Dans ces bois humides, du mauvais côté de la montagne, nous passâmes une nuit excellente. Au matin, l'orage était passé et le soleil brillait. Nous prîmes un petit déjeuner rapide de porridge et de bacon en écoutant les hirondelles qui gazouillaient dans les arbres. Puis, après avoir remercié Ludar et sa famille de nous avoir ouvert leur maison, nous sellâmes nos chevaux et reprîmes le chemin rejoignant la route du nord.

Ce matin-là, nous traversâmes un paysage embrumé de crêtes élevées et de ravins escarpés. Bien que je n'eusse jamais emprunté cette route auparavant, les montagnes au-delà des monts Raaskel et Korukel me parurent étrangement familières. Au début de l'après-midi, nous avions déjà parcouru la partie la plus haute. Devant nous, au nord, s'étendait une succession de collines recouvertes de verdure qui finiraient par laisser la place à la vallée du fleuve Tushur. À mesure que nous progressions, les collines se faisaient plus douces et plus basses. La route en lacet, quoique moins bien pavée que celles de Mesh, descendait presque tout le temps et les chevaux avançaient sans peine. Ce soir-là, quand nous fîmes halte dans une petite clairière au bord d'un ruisseau pour monter notre campement, nous étions tous de très bonne humeur.

Le lendemain, nous fûmes réveillés de bonne heure par le concert matinal des oiseaux. Nous chevauchâmes sans relâche dans un paysage vallonné qui s'ouvrait progressivement sur la large vallée du Tushur. Là, la route formait une courbe en direction de l'est et traversait des champs couleur émeraude dans la lumière dorée du soleil. Elle menait à Loviisa où se tenait la cour du roi Hadaru. La question de savoir si nous devions couper tout droit pour ne reprendre cette route qu'au nord de la ville principale d'Ishka se posa alors. Comme le fit remarquer Maram, il semblait prudent d'éviter le belliqueux Salmélu et ses amis.

« Et si c'était Salmélu qui avait *engagé* l'assassin qui nous a tiré dessus dans la forêt ? demanda-t-il.

— Non, ce n'est pas possible, répondis-je. Aucun Valari ne se déshonorerait de la sorte.

— Mais si le Dragon Rouge s'était emparé de lui aussi ? Et s'il avait été transformé en goule ? »

Je détournai le regard vers le ruban du Tushur qui coulait en miroitant dans la vallée au-dessous de nous. Pour la millièème fois, je me demandai pourquoi Morjin était à mes trousses.

« Salmélu n'est pas une goule, dis-je. S'il me hait, c'est de son

propre chef, ça n'a rien à voir avec le Dragon Rouge.

— S'il te hait, répliqua Maram, est-ce qu'on ne ferait pas mieux de l'éviter complètement ? »

Je souris gravement en secouant la tête. « Le monde est plein de haine, dis-je, et on ne peut pas l'éviter. Devant ses propres hommes, Salmélu nous a promis que nous pourrions traverser son pays en toute sécurité, il est obligé de tenir parole. »

Après un repas rapide, nous décidâmes que couper tout droit, à travers la campagne et les forêts d'Ishka, ne pourrait que nous retarder et présentait d'autres dangers : il faudrait franchir les eaux déchaînées du Tushur et il y aurait peut-être des ours dans les bois. Finalement, ce fut la perspective de rencontrer un autre ours qui convainquit Maram de prendre la route de Loviisa.

Notre intention était de passer la nuit dans une auberge de Loviisa et de partir le lendemain matin, aussi tôt et aussi discrètement que possible. Mais certains avaient d'autres projets pour nous. Apparemment, notre voyage à travers Ishka n'était pas passé inaperçu. À la nuit tombante, comme nous longions les fermes à la périphérie de la ville, un escadron de chevaliers remonta la route à notre rencontre dans un bruit de tonnerre. Ils étaient menés par lord Nadhru que je reconnus à la longue cicatrice sur sa joue et à son regard sombre et fuyant. Il me salua de la tête et déclara : « Ainsi, nous nous retrouvons, Sar Valashu. Le roi Hadaru m'envoie requérir votre présence au château ce soir. »

En entendant cela, j'échangeai un coup d'œil rapide avec Maram et maître Juwain. Nul besoin de parler, quand un roi « requérait » votre présence, il n'y avait rien d'autre à faire que de se plier à son désir.

Nous suivîmes donc lord Nadhru et ses chevaliers dans Loviisa dont les rues sinueuses et les forges alimentées au charbon me rappelèrent Godhra. Il nous fit passer devant une série de maisons de pierres carrées et grimper une colline escarpée au nord de la ville. Là, au-dessus d'une falaise couverte de bois et surplombant les eaux bleues et glaciales du Tushur, nous découvrîmes le château d'Hadaru, tout illuminé comme s'il attendait des invités. Comme me l'avait dit Ludar Narath, le roi refusait de vivre dans le vieux château de ses ancêtres sur les collines environnantes. Aussi avait-il fait construire à la place un palais ouvrant sur des jardins fleuris et des fontaines. Le palais lui-même se composait d'une succession de pagodes construites dans diverses essences de bois dont les différents niveaux étaient délicatement sculptés de courbures et de voussures. D'ailleurs, dans les Montagnes du Levant, on le connaissait sous le nom de Palais de bois. Ludar lui-même avait abattu des dizaines d'arbres rares pour fournir les boiseries de la salle principale. Si ce que l'on racontait était vrai, nous trouverions à l'intérieur de ce magnifique bâtiment des poutres

en solide merisier d'Anjo et des colonnes d'ébène qui avaient été amenées des lointaines forêts du sud de Galda. On disait que pour payer ce palais somptueux, le roi Hadaru avait épuisé les mines de diamants d'Ishka, mais je refusais de croire à une telle calomnie.

Nous confiâmes nos chevaux aux garçons d'écurie qui nous accueillirent à l'entrée du palais. Ensuite, lord Nadhru nous guida dans un long corridor jusqu'à la salle où le roi Hadaru tenait sa cour. Les quatre guerriers qui gardaient les portes de cette superbe salle nous demandèrent d'enlever nos bottes avant d'entrer et nous obéîmes. Ils m'autorisèrent, bien sûr, à garder mon épée au côté, dans son fourreau. Il était plus facile de demander à un chevalier valari de livrer son âme que d'abandonner son épée.

Les nobles Ishkans, et les plus nobles d'entre eux, Salmélu et lord Issur, nous attendaient, debout près du trône du roi Hadaru. Il s'agissait d'une seule pièce de chêne blanc sculptée en forme d'ours énorme accroupi sur ses pattes de derrière. Le roi Hadaru, qui n'avait rien d'un homme petit, paraissait presque perdu dans ce siège massif. Il se tenait très droit sur les genoux de l'ours, le dos appuyé contre son ventre et sa poitrine et l'imposante tête blanche dépassait en surplomb au-dessus de lui. Lui-même ressemblait un peu à un ours avec sa grosse tête couverte d'une chevelure d'un blanc neigeux qui arborait dix rubans rouges. Comme Salmélu, il avait un grand nez en bec d'aigle et des yeux brillants et noirs comme du bois d'ébène poli. Pendant que nous traversions la pièce dont les poutres en chêne massif formaient une immense voûte au-dessus de nous, son regard sombre ne cessa de nous fixer.

Après nous avoir présentés, lord Nadhru prit sa place près de Salmélu et de lord Issur qui se tenaient près du trône de leur père. D'autres chevaliers importants entouraient également le roi : lord Mestivan et lord Solhtar, un homme à l'allure fière qui portait une épaisse barbe noire, rare chez les Valari. Parmi les femmes présentes ce soir-là, il y avait Dévora, la sœur du roi et Irisha, une ravissante jeune femme qui paraissait à peu près de mon âge. Ses cheveux étaient noir corbeau et sa peau presque aussi blanche que le chêne du trône du roi Hadaru. C'était la fille du duc Barwan d'Adar à Anjo. On racontait que le roi Hadaru l'avait contraint à lui donner sa fille en mariage après la mort de la première reine. Vêtue d'une robe d'un vert éclatant, elle se tenait près du trône du roi, plus près même que Salmélu. Je trouvai un peu barbare qu'une reine soit obligée de rester debout en présence du roi, mais c'est ainsi que les choses se passaient à Ishka.

« Sar Valashu Elahad, me dit le roi, d'une voix que l'âge avait rendue âpre. Je vous souhaite la bienvenue chez nous. »

Adressant un signe de tête à Maram et à maître Juwain à mes

côtés, il continua : « Et vous Prince Maram Marshayk de Délou et maître Juwain de la Grande Confrérie Blanche, soyez également les bienvenus. »

Nous le remerciâmes de son hospitalité. Il me gratifia alors d'un sourire aussi fragile que les vitres des nombreuses fenêtres de la salle avant de dire : « J'espère que vous trouverez vos appartements plus confortables que ceux de votre vieux château plein de courants d'air. »

Je dois avouer que je préférerais déjà le palais de ce vieux roi triste au château de mon père parce qu'il était vraiment magnifique. L'immense plafond de la grande salle, soutenu par de hautes colonnes d'ébène formait de larges courbes très haut au-dessus de nous, comme un ciel intérieur élaboré dans quelque bois bleuté. Sur les murs, les lambris étaient en bois exotique très noir et en merisier rouge. Des scènes de batailles illustrant les plus grandes victoires d'Ishka y étaient sculptées. Ces bois sombres auraient donné un air sinistre à la pièce s'ils n'avaient été cirés et polis jusqu'à briller comme des miroirs. Leurs surfaces luisantes reflétaient la lumière des milliers de chandelles qui brûlaient sur leur support. L'éclat profond du parquet de chêne dépourvu de tapis renvoyait lui aussi des milliers de flammes rouges et dansantes. Sa blancheur granuleuse n'était rompue que par un cercle d'environ vingt pieds de diamètre tracé devant le trône ; personne ne se tenait dans ce disque de palissandre rouge probablement rapporté d'Hespéru ou de Surrupam. Je me dis qu'il devait symboliser le soleil ou peut-être l'une des étoiles d'où venaient les Valari. Je n'y vis pas un grain de poussière, pas plus que sur les autres surfaces de la salle qui sentait l'essence de citron et d'autres produits d'entretien exotiques.

« Mes cuisiniers sont en train de préparer un repas que nous prendrons dans la salle à manger, me dit le roi Hadaru. Maintenant, j'aimerais savoir si vous désirez quelque chose. »

Je vis que Maram concentrait son attention sur Irisha avec une passion à peine dissimulée. Je lui donnai un petit coup de coude dans les côtes avant de répondre au roi : « Nous désirons seulement reprendre la route le plus vite possible, à l'aube. »

— Ah, oui ! dit le roi Hadaru. J'ai entendu dire que vous vous étiez engagé à faire cette quête désespérée.

— C'est exact, fis-je, en sentant les yeux de tous ceux qui entouraient le trône braqués sur moi.

— La Pierre de Lumière ne sera jamais retrouvée. Votre ancêtre l'a donnée à un étranger à Tria alors qu'il aurait mieux fait de l'apporter à Loviisa. »

Ses lèvres minces eurent une grimace de dégoût, comme s'il venait de manger du citron. Je pouvais presque ressentir la rancune qui bouillonnait en lui. Je compris alors que l'amour frustré se transforme

en haine et l'espoir déçu en amertume.

« Et si la Pierre de Lumière était retrouvée ? demandai-je.

— Par vous ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Je suis sûr que vous la rapporteriez dans votre château et interdiriez au reste du monde de la voir.

— Non, jamais, lui dis-je. Le rayonnement de la Pierre de Lumière doit être partagé par tous. Sinon, comment ramener jamais la paix dans le monde ?

— La paix ? s'écria-t-il d'une voix rageuse. Comment pourrait-il y avoir la paix alors que certains s'approprient ce qui ne leur appartient pas ? »

À ces mots, Salmélu échangea un bref regard avec lord Nadhru et j'entendis lord Solhtar murmurer quelque chose à propos des diamants du mont Korukel. À côté de lui, lord Mestivan, vêtu d'une tunique bleu vif, hocha la tête en tripotant les rubans de bataille rouges et blancs noués dans ses longs cheveux noirs.

« Un jour peut-être, chacun saura ce qui lui appartient légitimement », dis-je.

En entendant ces mots, le roi Hadaru laissa échapper un rire rauque comme le grognement d'un ours.

« Vous êtes un rêveur, Valashu Elahad, comme votre grand-père.

— Peut-être, répondis-je, mais tous les hommes ont des rêves. Quel est votre rêve, sire Hadaru ? »

La question prit le roi au dépourvu et tout son corps se raidit comme dans l'attente d'un coup. Ses yeux se firent plus profonds et son regard plus lointain ; à travers les magnifiques forêts de son palais, ils semblaient fixer le ciel de la nuit. Chez lui, pensai-je, la mesquinerie remplaçait l'austérité et la brutalité la véritable force. Il exigeait une propreté rigoureuse alors qu'il aurait dû rechercher la pureté. En cas de guerre, il lutterait pour l'orgueil de posséder et non pour protéger ce à quoi il tenait le plus. Et pourtant, en dépit de ce détournement des vertus valari, je devinais aussi chez lui le désir secret d'être différent dans un monde différent. Il pouvait bien se battre contre Waas ou Mesh avec la férocité calculée qu'on lui connaissait, sa plus grande bataille serait toujours contre lui-même.

« Mon rêve ? » murmura-t-il en tirant sur les rubans noués dans ses cheveux. Quand il se retourna vers moi, ses yeux parurent s'illuminer. « Je rêve de diamants, dit-il finalement. Je rêve de guerriers Ishkans étincelants comme dix mille diamants parfaitement taillés sur le champ de bataille, prêts à se battre pour les richesses pour lesquelles ils sont nés. »

Cette fois, ce fut moi qui fus surpris. Mon grand-père m'avait toujours dit que nous étions nés pour vivre dans la lumière de

l'Unique et sentir son rayonnement grandir à l'intérieur de nous, et j'avais toujours cru qu'il disait la vérité.

Le roi Hadaru jeta un regard à lord Nadhru et lui demanda : « Et vous, lord Nadhru, de quoi rêvez-vous ? »

Lord Nadhru tâta la garde de son épée et répondit sans hésitation : « De justice, sire.

— Et vous, lord Solhtar ? » dit le roi à l'homme qui était à côté de lui.

Lord Solhtar tripota un instant sa barbe épaisse avant de se tourner vers la femme qui se tenait à sa droite. Elle avait l'ossature lourde et la peau brune d'une Galdienne et je me demandai si elle venait de ce royaume vaincu. Lord Solhtar lui sourit d'un air entendu et dit : « Je rêve qu'un jour les Ishkans soient en mesure d'aider tous les peuples à récupérer ce qui leur appartient légitimement.

— Bravo ! » s'exclama soudain lord Issur. Bien qu'il fût le frère de Salmélu, il semblait beaucoup moins querelleur et totalement dénué d'arrogance. « Voilà un beau rêve. »

Le roi Hadaru avait dû apercevoir une lueur d'inquiétude chez sa jeune femme car il se tourna soudain vers Irisha et demanda : « Etes-vous d'accord ? »

Je remarquai que Maram fixait intensément Irisha qui repoussait ses longs cheveux en arrière. « C'est un beau rêve, bien sûr, et il mérite nos plus nobles efforts. Mais ne devrions-nous pas veiller d'abord à la sécurité de notre propre royaume ? »

Cette « sécurité », pensai-je, pourrait bien signifier l'annexion définitive d'Anjo par Ishka. Même si le père d'Irisha devait fidélité et obéissance au roi Danashu d'Anjo à Sauvo, Danashu n'était roi que de nom. Et Adar, à la grande honte du duc Barwan, était pratiquement devenu un pays satellite d'Ishka. En fait, une seule chose empêchait Ishka de grignoter Anjo morceau par morceau comme un ours affamé : la crainte de l'armée meshienne.

J'écoutai un moment ces fiers chevaliers discuter entre eux. Leurs opinions et leurs inquiétudes n'étaient pas très différentes de celles des lords et des chevaliers de Mesh. Pourtant, les Ishkans étaient différents de nous à bien des égards. Ils portaient des vêtements de couleur et des rubans de bataille dans leurs cheveux en temps de paix, ce que mes austères concitoyens ne faisaient jamais. Et parmi eux, quelques-uns avaient épousé des étrangères. Mais le pire de tout, à mon avis, c'était leur habitude d'utiliser fréquemment le pronom « je » dans leurs discours, ce qui était une preuve de vulgarité et de vanité.

Je me rappelai mon père m'expliquant les dangers qu'il y avait à utiliser ce mot trompeur. Et au fond, n'avait-il pas raison ? Le mot est complaisant. C'est un miroir qui détourne l'attention. Il rétrécit l'âme et l'enferme dans une bulle d'autosatisfaction, de superficialité et

d'illusion. Il empêche l'homme de se tourner vers l'univers et de pressentir dans l'immensité de l'infini et le souffle brûlant des étoiles l'être plus grand qui est en lui. À Mesh, on utilisait ce pronom par étourderie ou presque comme une malédiction – ou rarement, dans les moments d'émotion intense comme par exemple quand un homme murmurait « Je t'aime » à sa femme, dans l'intimité de leur maison.

Tandis que l'heure prévue pour le dîner approchait, le roi Hadaru écoutait patiemment ce que chacun avait à dire. Finalement, il se tourna vers Salmélu et lui demanda avec une lassitude à la fois physique et mentale : « Et vous, mon fils, de quoi rêvez-vous ? »

Salmélu semblait attendre ce moment. Ses yeux s'enflammèrent comme un feu qu'on vient d'alimenter en charbon quand il déclara en me regardant : « *Moi*, je rêve de guerre. Un Valari n'est-il pas né pour cela ? Pour combattre aux côtés de ses frères et sentir leur cœur battre à l'unisson avec le sien, pour voir son ennemi écrasé et défait devant lui. Qu'y a-t-il de meilleur que cela ? Quelle autre manière un guerrier aurait-il de se mettre à l'épreuve ? Comment saurait-il s'il abrite au fond de lui un diamant ou un morceau de verre susceptible d'être brisé et broyé sous la botte d'un autre homme avant d'être balayé par le vent comme de la poussière ? »

Je considérai ses paroles comme un défi. Sous le regard attentif du roi Hadaru, je levai ma bague de chevalier pour permettre à la lumière des chandelles de s'y refléter.

Et puis je dis : « Tous les hommes abritent un diamant en eux. Et toute vie est une succession de batailles. C'est la manière dont nous affrontons cette guerre-là qui détermine si nous sommes taillés et polis comme les diamants de nos bagues ou brisés comme de mauvaises pierres. »

En entendant ces mots, maître Juwain m'approuva d'un sourire, tout comme lord Issur et de nombreux Ishkans. Mais Salmélu se contenta de me lancer un regard menaçant. Je sentais son hostilité à mon égard monter en lui comme un serpent en colère.

« J'ai vu votre père vous remettre cette bague, dit-il. Et maintenant, je n'arrive pas à en croire mes yeux : un guerrier Valari qui fait tout ce qu'il peut pour éviter la guerre. »

Je respirai profondément pour calmer la fièvre qui s'emparait de mes entrailles. Puis je répondis : « Si vous voulez tellement la guerre, pourquoi ne pas s'unir contre le Dragon Rouge et s'attaquer à *lui*. »

— Parce que moi, je ne le crains pas, comme vous semblez le faire. Aucun Ishkan ne le craint. »

Ça, pensai-je, ce n'était pas tout à fait vrai. Le roi Hadaru avait légèrement pâli en entendant le nom maudit. Je compris soudain qu'il ne voulait peut-être pas d'une guerre avec Mesh qui affaiblirait son royaume dans une période difficile. Pourquoi faire la guerre alors

qu'on pouvait obtenir ce qu'on désirait par le biais du mariage ou simplement par la menace ?

« Il n'y a aucune honte à avoir peur, dit le roi Hadaru. Le véritable courage consiste à affronter sa peur pour marcher au combat. »

À ces mots, Salmélu échangea un bref regard avec lord Nadhru et lord Mestivan. Je devinai qu'ils étaient à la tête de la faction *ishkane* qui militait pour la guerre.

« Oui, fit remarquer Salmélu, à condition de marcher au *combat*, pas de se contenter de taper sur son bouclier et de souffler dans sa trompette.

— La bataille contre Mesh n'a pas encore été décidée, lui rappela le roi. Si je me souviens bien, les émissaires que j'ai envoyés à Silvassu n'ont pas réussi à obtenir un accord. »

À ces mots, le visage de Salmélu devint écarlate, comme s'il avait pris un coup de soleil. Les yeux braqués sur son père, il répliqua : « Si nous avons échoué, c'est uniquement parce que nous n'avions pas le pouvoir de déclarer la guerre sur-le-champ en réponse aux dérobades et aux tergiversations du roi Shamesh. Si j'étais roi...

— Oui ? demanda le roi Hadaru d'une voix coupante. Que feriez-vous si *vous* étiez roi ?

— Je marcherais immédiatement sur Mesh, qu'il y ait ou non de la neige dans les montagnes. (Il me jeta un coup d'œil avant de continuer.) Il est évident que les Meshiens n'ont aucune envie de faire la guerre.

— Alors il vaut peut-être mieux que vous ne soyez pas roi, lui dit son père. Et il est peut-être bon que je n'aie pas encore choisi mon héritier. »

En entendant cela, Irisha sourit au roi Hadaru et entoura son ventre de ses mains d'un geste protecteur. Salmélu lui lança un regard plein d'une haine dont je pensais être le seul destinataire. Il devait craindre qu'Irisha ne donne à son père un autre fils qui l'écarterait du pouvoir tout en renforçant les droits du roi sur Anjo.

Le roi Hadaru se tourna vers moi et me dit : « Veuillez excuser mon fils. C'est un exalté qui ne mesure pas toujours la portée de ses actes. »

Malgré mon antipathie pour Salmélu, j'eus un court instant pitié de lui. Alors que mon père dirigeait ses fils avec amour et respect, le sien le dominait par la crainte et l'humiliation.

« Il n'y a pas d'offense, répondis-je. Il est évident que lord Salmélu agit selon ce qu'il croit être l'intérêt d'Ishka.

— Vous parlez bien, Sar Valashu, me dit le roi. Si vous n'étiez pas engagé dans cette quête impossible, votre père serait bien avisé de *vous* nommer émissaire auprès de l'une des cours des Neuf Royaumes.

— Merci, sire Hadaru. »

Il se redressa contre le bois blanc de son trône sans cesser de m'observer avec attention. Puis il dit : « Vous avez les yeux de votre père, mais vous ressemblez à votre mère. Elianora wi Solaru – voilà une belle femme ! »

Je devinais que le roi Hadaru essayait de gagner ma confiance par la flatterie mais je ne voyais pas dans quel but. En attendant, ses attentions me gênaient, et exaspéraient Salmélu. Il devait se rappeler que son père avait autrefois courtoisé ma mère en vain, et qu'il n'avait épousé sa mère que par dépit.

« Oui, fit Salmélu avec rage, en ignorant la dernière remarque de son père. Je suis d'avis moi aussi qu'il faut nommer Sar Valashu émissaire car de toute évidence, ce n'est pas un guerrier. »

Maram, qui se tenait impatiemment à mes côtés, laissa échapper un raclement de gorge comme s'il voulait répondre à l'insulte de Salmélu. Mais la vue de sa kalama, suspendue à son côté, l'aida à garder le silence. Quant à moi, contemplant les deux diamants qui brillaient sur ma bague, je me demandai si, après tout, Salmélu n'avait pas raison.

Salmélu reprit alors : « *Moi*, je dirais que Sar Valashu ressemble à son père, en tout cas dans le soin qu'il met à éviter la guerre. »

Pourquoi, me demandai-je, Salmélu nous insultait-il maintenant tous les deux, mon père et moi, devant toute la cour ishkané ? Essayait-il de me défier ? Non, pensai-je, il ne pouvait pas me provoquer en duel sans revenir sur sa promesse de nous permettre de traverser Ishka en toute sécurité.

« Mon père, dis-je en respirant profondément, a livré de nombreuses batailles. Personne n'a jamais mis en doute son courage.

— Vous croyez que c'est *son* courage que je mets en doute ?

— Que voulez-vous dire ? »

Les yeux de Salmélu plongèrent dans les miens comme des dagues : « Votre promesse de faire cette quête paraît bien noble, mais n'est-ce pas en réalité un moyen d'échapper à la guerre et à la possibilité de mourir au combat ? »

J'entendis plusieurs des lords qui entouraient Salmélu retenir leur souffle ; mon propre souffle me brûlait comme si j'avais inhalé du feu. Salmélu essayait-il de m'amener à le provoquer en duel ? Eh bien, je ne répondrais pas à la provocation. Si je me battais contre lui, je mourrais probablement, et cela ne ferait que l'aider à fomenter une guerre dans laquelle mes amis et mes frères pourraient trouver la mort. J'étais un diamant, me répétais-je, un diamant parfait que nulle parole ne pouvait atteindre.

Et soudain, en dépit de mes intentions, je me surpris à agripper le pommeau de mon épée en lui disant : « Me traitez-vous de lâche ? »

S'il me traitait ouvertement de lâche, cela constituerait une

véritable provocation en duel à laquelle il me faudrait répondre.

Mon cœur battait si fort et si vite dans ma poitrine que je crus qu'il allait éclater. Je sentis la main de maître Juwain serrer fermement mon bras comme pour me donner des forces. À ce moment-là, retrouvant tout à coup sa voix, Maram tenta de tourner l'insulte mortelle de Salmélu en plaisanterie : « Val, lâche ? Ha, ha, ha ! C'est comme si on disait que le ciel est jaune ! Val est l'homme le plus courageux que je connaisse. »

Mais sa tentative d'apaiser notre colère grandissante n'eut aucun effet sur Salmélu. Il se contenta de me fixer de ses yeux noirs et froids en disant : « Vous avez cru que je vous traitais de lâche ? Dans ce cas, excusez-moi. Je ne faisais que poser la question.

— Salmélu », prévint son père d'un ton sévère.

Mais Salmélu l'ignora lui aussi. « Tous les hommes devraient mettre leur courage en doute, dit-il. En particulier les rois. Et surtout les rois qui permettent à leur fils de fuir quand la bataille menace.

— Salmélu ! » cria presque le roi Hadaru.

Je serrais maintenant mon épée si fort que j'en avais mal aux doigts. Je répondis à Salmélu : « C'est mon père que vous traitez de lâche, alors ?

— Les lions engendrent-ils des agneaux ? »

Ces paroles furent comme des gouttes de kirax dans mes yeux ; elles me brûlèrent et m'aveuglèrent. Je vis rouge et le visage moqueur de Salmélu disparut presque dans la colère qui me submergeait complètement.

« Un aigle trouve-t-il un lapin dans ses œufs ? »

Le rusé Salmélu tournait ses accusations en questions, me faisant ainsi endosser la responsabilité de mes réponses. Pourquoi ? Pensait-il que j'allais me jeter de mon plein gré sur son épée ?

« Heureusement que votre grand-père est mort avant d'avoir vu ce qu'il adviendrait de sa descendance. Lui était un homme courageux. Car il faut vraiment du courage pour sacrifier ceux qu'on aime. Qui d'autre que lui aurait accepté qu'une centaine de ses guerriers meurent en tentant de le protéger plutôt que de défendre simplement son honneur en duel ? »

Etouffé par la colère, j'arrêtai de respirer. L'univers entier parut venir s'écraser sur ma poitrine. Je laissai le terrible mensonge s'enfoncer en moi afin de me pénétrer de la véritable nature de Salmélu. Dans cet instant d'amertume et de sang, sa haine devint ma haine et la mienne nourrit les flammes de la sienne. Presque sans me rendre compte de ce que je faisais, je tirai mon épée de son fourreau et la pointai vers lui.

« Val, cria Maram d'une voix horrifiée, rengaine ton épée ! »

Mais ce soir-là, les épées ne devaient pas retrouver leur fourreau ;

il est des choses qu'on ne peut jamais effacer. Tandis que Salmélu et ses amis Ishkans tiraient rapidement leur épée, résigné, je contemplai en silence cette haie de lames étincelantes. Finalement, j'avais menacé Salmélu de mon épée. Et je l'avais fait de mon plein gré, en dépit de ses injures. Conformément à la tradition tenue pour sacrée par tous les Valari, en agissant ainsi, c'était moi qui l'avais officiellement provoqué en duel.

« Arrêtez ! Arrêtez immédiatement, vous dis-je ! » La voix indignée du roi Hadaru coupa court aux murmures d'impatience qui se répandaient dans la grande salle. Il se leva de son trône et fit un pas en avant. S'adressant à Salmélu, il dit : « Je ne voulais pas que les choses se passent ainsi. Je vous demande de ne pas vous battre en duel ce soir. Vous n'êtes pas obligé de relever le défi de Sar Valashu. »

L'épée de Salmélu ne dévia pas d'un pouce quand il la pointa sur moi en disant : « Je le relève cependant. »

Le roi l'observa un long moment, puis il poussa un profond soupir. « Qu'il en soit donc ainsi, dit-il. Un défi a été lancé et relevé. Vous affronterez Sar Valashu dans le cercle d'honneur quand vous serez tous les deux prêts. »

À ces mots, Salmélu et les autres lords remirent leur épée dans leur fourreau et je fis de même. Ainsi, pensai-je, l'heure de ma mort avait finalement sonné. Il n'y avait rien d'autre à dire, il n'y avait rien d'autre à faire – presque rien.

Comme les chevaliers Valari ne se battent pas en duel en armure, le roi m'excusa quelques instants afin de me permettre d'ôter la mienne. Suivi de près par Maram et maître Juwain, je me rendis dans une antichambre qui jouxtait la salle du trône. C'était une petite pièce dont les boiseries en palissandre avaient l'aspect et l'odeur du sang séché. J'observais une nouvelle scène de bataille sculptée dans le bois quand la porte claqua brutalement en ébranlant toute la pièce.

« Tu n'es pas un peu fou ! hurla Maram en frappant son énorme poing dans la paume de sa main. As-tu complètement perdu la raison ? Cet homme est la meilleure lame d'Ishka, et tu le menaces de ton épée !

— C'était... inévitable, dis-je.

— Inévitable ? cria-t-il. (Il semblait sur le point de me frapper de son poing.) Bon, mais maintenant, tu peux peut-être éviter le duel, non ? Tu peux peut-être lui présenter tes excuses et te dépêcher de quitter cet endroit ? »

À ce moment-là, j'avais les jambes si flageolantes que je pouvais à peine me tenir debout et je n'avais qu'une envie, m'enfuir dans la nuit. Mais c'était impossible. Un défi avait été lancé et relevé. Il est des lois trop sacrées pour être transgressées.

« Laissez-le tranquille maintenant », dit maître Juwain en

s'approchant de moi. Il m'aida à ôter mon surcot avant de s'attaquer aux crochets de mon armure. « Frère Maram, voulez-vous, s'il vous plaît, aller jusqu'aux chevaux chercher une tunique propre pour Val. »

Maram marmonna qu'il revenait tout de suite, et la porte s'ouvrit et se referma une fois de plus. Les mains tremblantes, je commençai à enlever mon armure. Quand j'eus ôté ma cotte et mon gambesson, je trouvai qu'il faisait froid dans cette petite pièce. En fait, il faisait froid dans tout le palais : redoutant le feu, le roi Hadaru n'autorisait aucune flamme plus chaude que celle d'une chandelle dans ses pièces couvertes de boiseries.

« Avez-vous peur ? me demanda maître Juwain en posant sa main sur mon épaule tremblante.

— Oui, répondis-je en fixant l'horrible mur rouge.

— Frère Maram est un homme émotif, dit-il, mais il a raison. Si vous voulez, vous pouvez simplement vous en aller.

— Non, ce n'est pas possible. La honte serait trop grande. Mes frères seraient obligés de faire la guerre pour l'effacer. Mon père aussi.

— Je vois », fit maître Juwain. Il se frotta le cou, puis il se tut.

« Maître Juwain, demandai-je en levant les yeux vers lui, dans le passé, les Frères aidaient les chevaliers à se préparer au duel. Accepteriez-vous de m'aider aujourd'hui ? »

Maître Juwain commença par passer sa main sur son crâne chauve en m'observant de ses yeux gris. « C'était il y a très longtemps, Val, avant que nous ne renoncions à la violence. Si je vous aide aujourd'hui et que vous tuez Salmélu, je serai en partie responsable de sa mort.

— Si vous ne m'aidez pas et qu'il me tue, vous serez en partie responsable de la mienne. »

Maître Juwain me fixa en silence, laissant à mon cœur le temps de battre vingt fois. Puis il hocha la tête, se résignant à ce qui devait être : « Je vous aiderai. »

Il m'ordonna de regarder fixement les chandelles allumées dans le coin de la pièce. Je devais choisir la flamme de la chandelle la plus haute et me concentrer sur son extrémité jaune tremblotante. D'où venait la flamme d'une chandelle quand on l'allumait ? me demanda-t-il. Où allait-elle quand on l'éteignait ?

Il régula ensuite ma respiration en me guidant dans l'ancienne méditation de la mort. Son but était de me mettre en état de zanshin, c'est-à-dire dans un état de calme profond et intemporel face aux situations de danger extrême. L'idée était de m'amener à prendre conscience que j'étais bien plus que mon corps et que je ne devais par conséquent pas craindre les blessures ni la mort.

« Respirez avec moi maintenant, dit maître Juwain, concentrez-vous sur la conscience que vous avez de la flamme. Concentrez-vous

sur votre conscience même. »

Est-ce que j'avais peur ? me dit-il de me demander. Qui posait la question ? Si c'était *moi* qui la posais, qui était ce « moi » qui était conscient de celui qui la posait ? N'existait-il pas toujours un moi plus profond, plus vrai – lumineux, parfait, indestructible –, plus brillant que n'importe quel diamant et à l'éclat aussi éternel que n'importe quelle étoile ? Qu'était cette conscience rayonnante qui brillait dans toute chose ?

Pour une fois dans ma vie, mon don fut une véritable bénédiction. En m'ouvrant à la voix basse et cependant puissante de maître Juwain, je parvins à calquer ma respiration sur la sienne et à épouser son calme. Au bout d'un moment, mes mains cessèrent de transpirer et je pus me lever sans trembler. Même si mon cœur battait encore aussi vite que celui d'un enfant, la douleur écrasante que j'avais ressentie un peu plus tôt avait disparu.

Soudain, tel un coup de tonnerre éclatant dans le ciel, Maram entra dans la pièce avec ma tunique et il fut temps d'y aller.

« Etes-vous prêt ? » demanda maître Juwain pendant que j'enfilais ce simple vêtement et bouclais mon épée à ma ceinture.

« Oui, répondis-je en lui souriant. Merci, maître. »

Nous retournâmes dans la grande salle. Le roi Hadaru et sa cour s'étaient rassemblés autour du cercle de palissandre au centre de la pièce. À Mesh, quand il y avait un duel, les chevaliers formaient le cercle d'honneur n'importe où. Mais bien sûr, nous n'avions pas autant de duels que ces Ishkans assoiffés de sang.

Je me dirigeai vers le disque rouge. Le sol était si froid sous mes pieds nus que j'avais l'impression de marcher sur de la glace. Salmélu m'attendait à l'intérieur du cercle. Il avait tiré son épée et lord Issur se tenait à ses côtés. Il me fallut peu de temps pour le rejoindre, avec Maram pour témoin, mais cela me parut durer une éternité. Alors commença le rituel qui précède tout duel. Salmélu tendit son épée à Maram qui frotta sa longue lame luisante avec un chiffon blanc trempé dans du cognac et je donnai la mienne à lord Issur. Quand les épées eurent été nettoyées et rendues à leur propriétaire, nous fermâmes les yeux un instant pour méditer et purifier notre âme.

« Très bien, déclara finalement le roi Hadaru. Les témoins sont-ils prêts ? »

J'ouvris les yeux et vis l'ensemble des Ishkans hocher la tête et affirmer qu'ils étaient prêts. Maram et maître Juwain se trouvaient maintenant parmi eux, à l'est du cercle, et tous deux me souriaient gravement.

« Les combattants sont-ils prêts ? »

Salmélu, qui était debout devant moi et brandissait son épée à deux mains sur le côté de sa tête, sourit avec assurance et répondit :

« Je suis prêt, sire. Sar Valashu a eu de la chance aux échecs, voyons combien de temps sa chance durera ici. »

Le roi attendait que je parle. Finalement, il demanda « Et vous, Valashu Elahad ?

— Oui, répondis-je. Finissons-en.

— Un défi a été lancé et relevé, reprit le roi Hadaru d'une voix gonflée de tristesse. Vous devez vous battre pour défendre votre honneur maintenant. Au nom de l'Unique et de tous les ancêtres qui nous ont précédés sur cette terre, vous pouvez commencer. »

Pendant un moment, personne ne bougea. Autour de nous, le cercle des chevaliers et des nobles était si silencieux qu'on avait l'impression que plus personne ne respirait. Certains duels ne duraient pas plus longtemps que ça : un assaut rapide, un coup d'épée fulgurant qui fendait l'air et, très souvent, la tête d'un des assaillants qui roulait sur le sol.

Mais face à face de part et d'autre d'un cercle de bois rouge sang, Salmélu et moi prenions notre temps. Asaru avait dit un jour qu'un vrai duel entre chevaliers Valari avait tout d'une bagarre de chats, sans les cris rauques et les horribles miaulements. Comme si nos deux corps étaient unis par une épouvantable tension, nous commençâmes à tourner l'un autour de l'autre avec une lenteur insoutenable. Au bout d'un moment, nous fîmes une pause et demeurâmes parfaitement immobiles. Puis nous reprîmes notre ronde en calculant les distances et en essayant de détecter une faiblesse ou une hésitation dans le regard de l'autre. Je sentais la sueur qui coulait le long de mes flancs et mon cœur qui cognait comme un marteau jusque dans ma tête ; je respirais à fond en m'efforçant de relaxer mes muscles tout en les maintenant prêts à se contracter instantanément à la moindre impulsion. L'épée légèrement serrée entre les mains, je tournais lentement autour de Salmélu, et j'attendais...

Et soudain, le temps s'arrêta. Comme si un signal avait été donné, nous nous jetâmes subitement l'un vers l'autre en agitant nos épées étincelantes. Les lames résonnèrent l'une contre l'autre et nous nous retrouvâmes corps à corps, poussant et tirant de toutes nos forces pour essayer de dégager notre épée et frapper un coup fatal. Nous grognions, haletants, et je sentais le souffle chaud et saccadé de Salmélu sur mon visage. Puis nous nous écartâmes d'un bond et recommençâmes à tournoyer avant de nous retrouver de nouveau corps à corps. Les lames s'entrechoquèrent une fois, deux fois, trois fois, puis j'assenai un coup de haut en bas assez puissant pour le couper en deux. Mais je le ratai et son épée fendit l'air à un pouce à peine de ma tête. C'est alors que j'entendis Salmélu hurler comme s'il avait mal ; je criai moi aussi en sentant une douleur soudaine, aiguë, qui me déchirait la jambe jusqu'à l'os.

« Regardez ! s'écria nerveusement lord Mestivan de sa voix haut perchée. Il est blessé ! Salmélu est blessé ! »

Alors que Salmélu et moi demeurions un instant à distance l'un de l'autre dans l'attente d'une nouvelle ouverture, je remarquai sur son pantalon de soie bleue une longue estafilade rouge le long de sa cuisse. Finalement, je n'avais pas complètement raté mon coup. Le sang coulait de la coupure mais ne giclait pas. Il n'était donc probablement pas blessé à mort. C'était déjà un miracle de l'avoir touché, pensai-je. Asaru disait toujours que je serais très bon à l'épée si je ne me laissais pas distraire, mais je ne l'avais jamais cru.

Et apparemment, les Ishkans n'y croyaient pas non plus. Autour de moi, les chevaliers et les lords ouvraient la bouche, incrédules. J'entendis lord Nadhru s'écrier : « Il a versé le premier sang ! C'est Elahad qui a versé le premier sang ! »

Debout de l'autre côté du cercle, Maram laissa soudain échapper un beuglement d'encouragement. Il espérait probablement que Salmélu et moi en resterions là, mais ce duel ne devait prendre fin qu'avec l'abandon de l'un de nous.

Et Salmélu était déterminé à ce que ce ne soit pas lui. En recevant mon coup d'épée dans la jambe, il avait été traversé par un frisson de terreur et tout son être tremblait d'impatience de me détruire. Je ressentis son émotion violente comme si on frottait un morceau de glace sur mes membres, paralysant ainsi ma volonté de me battre. Je me rappelai alors mon vœu de ne plus jamais tuer et mes forces m'abandonnèrent. Profitant de mon instant d'hésitation, Salmélu attaqua.

Prenant appui sur sa bonne jambe, il bondit vers moi en faisant tournoyer son épée en direction de ma tête. Il grognait et crachait de colère comme un chat. Cette fois encore, sa haine se communiqua à moi et son intensité me brûla les yeux comme du feu. Quand il arriva sur moi, je parvins à peine à lever mon épée pour parer son attaque. Il frappa sa lame contre la mienne encore et encore, et le bruit du fer contre le fer résonna dans la salle comme le marteau d'un forgeron. Je réussis, je ne sais comment, à bloquer son épée et à mettre fin à cet assaut furieux. Cependant, en se libérant, il se fendit droit sur mon cœur. Par miracle, et grâce à mon don, je sentis la pointe entrer dans ma poitrine et je parvins, dans un mouvement désespéré, à m'écarter avant qu'elle ne me transperce réellement. Mais l'épée m'atteignit au côté, sous le bras. Elle traversa complètement le muscle noué et ressortit dans mon dos. Quand Salmélu dégagea brutalement sa lame, je poussai un hurlement que tout le monde put entendre ; sautant en arrière, je levai mon épée dans ma bonne main en attendant qu'il revienne.

« Deuxième sang pour Ishka ! cria quelqu'un près de moi. Le

troisième sera déterminant ! »

J'essayai de retrouver mon souffle tout en observant Salmélu qui m'étudiait. Il prenait son temps en tournant plus près de moi ; il se déplaçait comme s'il avait très mal, en ménageant sa jambe blessée. Mon bras gauche pendait inutilement à mon côté ; je serrai dans ma main droite ma longue et lourde kalama, la lame étincelante que mon père m'avait donnée. L'expérience aurait dû me faire comprendre que nos blessures nous handicapaient presque autant l'un que l'autre. Mais la peur me dictait autre chose. J'étais pratiquement sûr que Salmélu trouverait bientôt une manière de vaincre mes faibles défenses. Je me sentais sur le point d'abandonner. Mais le combat, me rappelai-je, ne prendrait fin qu'avec l'abandon de l'un de nous – l'abandon dans la mort.

Salmélu revint sur moi. Sa mâchoire étroite s'ouvrait et se refermait comme s'il était déjà en train de mordre dans mes entrailles. Il semblait maintenant absolument certain de me planter son épée dans le ventre, ou dans tout autre endroit vital. Alors que ses deux bras valides lui permettaient de manier son arme avec force et rapidité, mon meilleur atout était que je pouvais sautiller et bondir hors de sa portée. Mais le cercle était étroit et il finirait inévitablement par me rattraper près du bord. Si je tentais de sortir du cercle d'honneur, les mains d'Ishkans en colère me repousseraient sur sa lame. Si je tenais bon, épée contre épée, il me tuerait sûrement. La perspective de ma mort prochaine me déconcentrait. En dépit de la fureur du combat, je commençais à transpirer et à frissonner. Mon corps tremblait si fort que je pouvais à peine tenir mon épée.

Je crois que ce fut mon don qui me sauva. Il me permit de sentir où la lame étincelante allait frapper et de l'éviter d'un cheveu ou d'un souffle. Il m'ouvrit à beaucoup d'autres choses aussi. Ainsi, je perçus le calme profond de maître Juwain qui méditait au bord du cercle et bientôt ma haine pour Salmélu commença à s'évanouir. Je me rappelai l'amour que ma mère avait pour moi et son vœu de me voir revenir un jour à Mesh ; je me rappelai les derniers mots que mon père m'avait dits : n'oublie jamais qui tu es. Mais qui étais-je réellement ? Je compris soudain que j'étais non seulement ce Valashu Elahad qui portait une lourde épée dans sa main fatiguée, mais aussi celui qui marchait toujours à côté de moi et qui resterait debout quand je mourrais : celui qui observait, attendait, murmurait et rayonnait. Aux yeux de celui qui observait, le monde et toutes les choses qu'il comportait se déplaçaient avec une exquise lenteur, qu'il s'agisse d'une épée mortelle ou d'un lord Ishkan appelé Salmélu. Je vis la lame de sa kalama se diriger vers moi en décrivant un large mouvement circulaire. Je ressentis alors un calme et une lucidité intenses. Dans cet instant hors du temps, je me penchai en arrière

pour éviter la lame qui fit un vilain accroc à ma tunique. Et soudain, rapide comme l'éclair, je frappai à mon tour. Comme je l'avais prévu, mon coup d'épée déchira les muscles des deux bras de Salmélu et sa poitrine. Le sang jaillit dans l'air et son épée s'échappa de ses mains. Elle tomba bruyamment sur le sol tandis que Salmélu hurlait que je l'avais tué.

Mais ce n'était pas vrai, bien sûr. Cependant, même si la blessure n'était pas mortelle, elle était assez grave et il ne pourrait plus jamais manier une épée avec la même habileté.

« Elahad, soyez maudit ! » cria-t-il d'une voix rageuse. Incrédule, il contemplait son épée ensanglantée et les marques qu'elle avait laissées sur le parquet en bois. Puis il me jeta un regard plein de haine en attendant que je lui ôte la vie.

« Achevez-le ! ordonna le roi Hadaru d'une voix accablée de douleur. Qu'attendez-vous ? »

Tandis que des flots de sang jaillissaient de ses bras inutiles, le regard haineux de Salmélu me transperçait. Je sentais sa malveillance me dévorer des yeux comme des vers grouillants et impitoyables. Je n'avais plus qu'une envie, le tuer pour empêcher cette chose horrible de me dévorer ou de dévorer quelqu'un d'autre.

« Renvoie-le dans les étoiles ! » hurla Maram.

Les Frères nous enseignent que la mort n'est qu'une porte qui ouvre sur un autre monde. Les Valari croient qu'il s'agit d'un simple voyage qu'il ne faut pas redouter. Mais moi, je savais qu'il en allait autrement. La mort était la fin de tout et le début du grand néant. C'était la disparition de la lumière et un froid terrible. J'observais Salmélu terrorisé et sur le point de s'effondrer dans la mare de son propre sang, et l'idée de le tuer me faisait encore plus peur que d'être tué.

« Non, dis-je au roi Hadaru, je ne peux pas.

— Tous les duels s'achèvent avec la mort, me rappela-t-il. Si vous reprenez votre épée, mon fils sera gravement déshonoré et vous n'en tirerez vous-même aucune gloire. »

Je serrai fortement mon épée dans ma main tremblante. Les forces de Salmélu l'abandonnèrent finalement et il s'écroula sur le sol. Sur le parquet imbibé de sang, il me regardait avec crainte et attendait, attendait, attendait...

« Non, déclarai-je enfin, il n'y aura pas de meurtre. Il n'y aura plus de meurtre. »

Je me dirigeai vers Maram qui me tendit un linge pour nettoyer le sang sur mon épée. Puis dans un bruit retentissant, je la remis dans son fourreau.

« Qu'il en soit donc ainsi », dit le roi Hadaru.

À ce moment-là, lord Issur et lord Nadhru – ainsi que deux

douzaines d'autres personnes – dégainèrent brusquement leur épée et la pointèrent sur moi. En refusant à Salmélu une mort honorable, je lui faisais une offense plus grave encore que celle qu'il m'avait faite. Et maintenant, son frère et ses amis avaient l'intention de venger la terrible insulte.

« Je demande réparation ! hurla lord Issur.

— Je demande aussi réparation ! aboya lord Nadhru. Si lord Issur tombe, vous devrez m'affronter ! »

Et tout autour du cercle d'honneur, de nombreux chevaliers et lords me provoquèrent en duel à leur tour.

« Arrêtez ! ordonna le roi Hadaru. (De son long doigt, il montra le sang qui s'écoulait encore de mon côté.) Avez-vous oublié qu'il était blessé ? »

Le code d'honneur Valari interdit de provoquer en duel un guerrier blessé. Lord Nadhru et les autres rengainèrent donc leur épée avec colère.

« Vous avez déshonoré ma maison, dit le roi, les yeux braqués sur moi. Vous n'y êtes donc plus le bienvenu. »

Il se tourna vers lord Nadhru, lord Issur et les autres chevaliers, puis vers son fils grièvement blessé, avant d'ajouter d'une voix tremblante : « Valashu Elahad, vous n'êtes plus le bienvenu dans mon royaume. J'interdis à quiconque de vous offrir le feu, le pain ou le sel. Mon fils vous avait promis de vous laisser traverser Ishka en toute sécurité, et il en sera ainsi. Aucun chevalier et aucun guerrier ne vous attaquera ni ne vous retardera dans votre voyage.

Mais ce qui se passera au-delà de nos frontières ne dépendra que de la justice et de votre destin. »

La lueur qui s'alluma soudain dans le regard de Nadhru laissait entendre que lui et ses amis me poursuivraient jusque dans d'autres royaumes pour exercer leur vengeance – peut-être même me poursuivraient-ils jusqu'au bout de la terre.

« Qu'il en soit ainsi », répondis-je au roi Hadaru.

Maître Juwain s'avança et dit : « Votre fils perd son sang et doit être soigné immédiatement. Puis-je vous offrir mon aide... ?

— Vous croyez que nous n'avons pas de guérisseurs chez nous ? répliqua le roi Hadaru. Partez avec Sar Valashu et soignez-le, *lui*. Allez-vous-en avant que je n'oublie la loi de notre pays et ne vous provoque à mon tour ! »

En entendant l'insulte faite à son maître, Maram secoua sa grosse tête de taureau. Lançant un regard appuyé à Irisha qui se tenait en face de nous, de l'autre côté du cercle, il s'écria : « Sire Hadaru ! Les choses ne devraient pas se terminer ainsi ! Si vous me permettez, je voudrais...

— Non, Maram Marshayk, je ne vous permets pas, l'interrompt

grossièrement le roi. Les hommes qui convoitent la femme des autres ne sont pas les bienvenus à Ishka non plus. Partez avec vos amis si vous ne voulez pas goûter de nos épées ishkanes. »

Maram passa sa langue sur ses lèvres en regardant la kalama que portait le roi Hadaru. Puis il se tourna vers moi et dit : « Allons, Val, nous ferions mieux de partir. »

Il n'y avait rien d'autre à faire. Quand un roi vous ordonnait de quitter son royaume, c'était de la folie de rester et de discuter.

Je me retournai alors et me dirigeai vers l'antichambre où j'avais laissé mon armure. À contrecœur, les lords et les ladies Ishkans rompirent le cercle d'honneur pour me permettre de passer. Par miracle, personne ne dégaina son épée. Mais tandis que nous traversions la longue salle froide, je sentis des dizaines de paires d'yeux qui me poignardaient comme autant de kalamas. La douleur était presque pire que celle de la blessure que Salmélu m'avait infligée au côté.

Les Ishkans nous laissèrent tranquilles le temps que maître Juwain panse ma plaie dans la petite pièce froide à côté de la salle principale. Il fit remarquer que, par une étrange coïncidence, Salmélu m'avait atteint tout près de l'égratignure laissée par la flèche et que j'avais de la chance que l'épée ait transpercé le muscle dans la longueur, dans le sens des fibres. Une fois recousues, ces blessures cicatrisaient généralement toutes seules et ne nécessitaient aucun traitement. À condition, bien sûr, de leur laisser le temps de guérir, ce que je ne pouvais pas faire.

J'eus très mal quand maître Juwain recousit mes chairs à l'aide d'une petite aiguille très pointue et d'un morceau de fil. J'eus encore plus mal en enfilant mon armure et mon surcot. Maître Juwain confectionna une bandoulière pour mon bras ballant, puis il fut temps de partir.

Nous quittâmes le palais du roi Hadaru comme nous y étions entrés. Dehors, devant la porte principale, les palefreniers nous attendaient au bas des marches avec nos chevaux. Lord Nadhru et lord Issur – et un escadron complet de chevaliers Ishkans montés sur des chevaux piétinant d'impatience – nous y attendaient aussi.

« Oh, Seigneur ! s'écria Maram en les voyant. On dirait qu'on a droit à une escorte. »

Maître Juwain sourit tristement tandis que son regard se posait sur les chevaliers puis sur moi. Il demanda : « Vous pouvez monter à cheval ?

— Oui », répondis-je. Retenant brusquement mon souffle, je me hissai sur le dos d'Altaru à l'aide de mon bras valide. La robe du magnifique animal brillait comme du jade noir dans la lumière de la lune ; il secoua la tête avec colère en direction des chevaliers Ishkans et de leurs montures. « Allons-y », dis-je.

Nous descendîmes lentement l'allée bordée d'arbres qui conduisait à l'extérieur du palais du roi Hadaru. Dans le silence et la quiétude des jardins, les sabots ferrés des chevaux sur les pavés faisaient un bruit assourdissant. La nuit était complètement tombée maintenant et il commençait à faire froid. Dans le ciel brillaient de nombreuses étoiles. Leur lueur argentée baignait les fontaines qui gazouillaient et les parterres de fleurs parfumées. Bien que je me fusse juré de ne pas le faire, je me retournai sur ma selle et aperçus la lumière étincelante des

étoiles qui se reflétait sur la pointe des lances et sur les armures des Ishkans. Comme moi, ils portaient des cottes en acier et non leur armure de guerre en diamants. Ils nous suivaient à une distance d'environ cent mètres ; quand nous tournâmes sur la route qui menait au pont enjambant le Tushur, je craignis qu'ils n'aient l'intention de nous suivre jusqu'à Anjo.

« Est-ce qu'on ne ferait pas mieux de rentrer à Mesh ? demanda Maram qui chevauchait son alezan fatigué à mes côtés. Si on va à Anjo, les Ishkans nous tueront dès que nous aurons passé la frontière.

— Si nous retournons à Mesh, répondis-je, ils nous attaqueront probablement dès que nous entrerons dans le Passage de Télémesh. »

Je continuai en lui expliquant que si j'étais tué sur le sol meshien par les Ishkans, la guerre entre nos deux royaumes deviendrait presque inévitable.

« Mais toi, tu devrais peut-être rentrer à Mesh, dis-je à Maram. (Puis me tournant vers maître Juwain qui chevauchait à ma droite, j'ajoutai :) Et vous aussi, maître. Ce n'est pas à vous que les Ishkans en veulent.

— C'est vrai, acquiesça maître Juwain. Mais si vous voyagez sans nous, qui vous soignera si vous avez de la fièvre ? Nous ne pouvons pas vous laisser ainsi à la merci des lances ishkanes, n'est-ce pas, Frère Maram ? »

Lançant un regard en arrière vers lord Nadhru et les autres chevaliers, Maram laissa échapper un gémissement de détresse. « Non, dit-il, je suppose qu'on ne peut pas. Mais qu'est-ce qu'on va faire si on ne peut pas rentrer à Mesh ? »

Apparemment, c'était la question du moment. Il y a quatre points cardinaux dans le monde et l'un d'entre eux nous était interdit. Quant aux trois autres, ils n'étaient pas exempts de dangers non plus. À l'ouest s'élevait un mur de montagnes pratiquement infranchissables au-delà desquelles se trouvaient les féroces guerriers de la tribu Sarni des Adam qui contrôlaient les vastes plaines grises du Wendrush. À l'est, juste de l'autre côté du Tushur, la route royale menait au royaume de Taron. Nous pourrions la suivre jusqu'à Nar où nous rejoindrions l'ancienne route de Nar qui allait jusqu'à Tria. Mais si les Taroniers n'étaient pas des alliés d'Ishka, ce n'étaient pas non plus des amis de Mesh. Quand nous étions en guerre avec Waas, Taron avait envoyé ses chevaliers au secours de leur ancien allié, et nombre d'entre eux avaient été tués par mes frères. Et puis, la route de Nar se dirigeait vers l'est. Si nous voulions participer à la quête, il nous faudrait faire demi-tour pour prendre la direction de Tria au nord-ouest.

« Nous ne sommes qu'à soixante milles d'Anjo, dis-je, en contemplant la brillante étoile du nord au-dessus du paysage sombre.

C'est par là que nous aurons le plus de chances.

— Comment ça ? me demanda maître Juwain. Frère Maram a raison. Le duc d'Adar est à la botte du roi Hadaru et les Ishkans se sentiront libres de nous attaquer dès que nous passerons le pont Aru-Adar.

— C'est vrai, répondis-je, mais il y a d'autres duchés à Anjo où les Ishkans craindront peut-être de s'aventurer. Et d'autres manières de les traverser. »

Sans entrer dans les détails, je leur expliquai que j'avais l'intention de passer la frontière d'Anjo très à l'ouest du pont, à l'endroit où les eaux de l'Aru étaient moins tumultueuses. À la faveur de la nuit, il nous suffirait d'entrer dans la montagne et de semer les Ishkans dans les épaisses forêts en pente.

« C'est ça ton plan ? dit Maram.

— Tu en as un meilleur ? »

Maram agita la main en direction des lumières de Loviisa qui scintillaient au pied de la colline derrière nous. Les chevaliers du roi Hadaru ne nous feront rien tant que nous serons sur le sol ishkan. Pourquoi ne pas chercher une auberge pour la nuit en espérant que demain matin son cœur se sera radouci ?

— Son cœur ne se radoucira pas de sitôt, répondis-je. Et puis, tu as oublié qu'on ne doit nous offrir ni feu, ni pain, ni sel ? Tant que nous serons à Ishka, nous ne pourrons compter que sur nos provisions et mourir de faim quand elles seront épuisées. »

Maram, qui appréciait peu de choses au monde autant que son repas du soir, frotta son ventre vide et admit qu'il fallait quitter Ishka au plus tôt. Ni lui, ni maître Juwain ne pouvant imaginer de meilleur itinéraire que celui que j'avais proposé, nous repartîmes dans la nuit.

Loviisa n'était pas une grande ville mais elle s'étendait de part et d'autre du Tushur. Dans ses rues, nous trouvâmes rapidement notre chemin jusqu'à la route du nord et le pont qui franchissait la rivière. Sa grande arche, dont les pylônes de pierre plongeaient profondément dans les eaux noires et murmurantes du fleuve, était illuminée par des torches placées sur les parapets. Lord Issur et ses chevaliers nous suivirent de l'autre côté. Ils restaient à une bonne centaine de mètres derrière nous : pas trop près pour ne pas avoir à supporter notre présence, pas trop loin pour ne pas risquer d'être distancés dans le dédale des rues tortueuses de la partie nord de la ville.

Bientôt, les bâtiments s'espacèrent pour laisser la place aux terres cultivées et vallonnées qui entouraient Loviisa. La lune brillait sur les champs d'orge et de blé dont les jeunes épis luisaient dans la lumière douce. À plusieurs reprises, Maram jeta des regards pleins d'envie sur les petites maisons dans les champs à l'écart de la route. Nous entendions tous les vaches qui meuglaient et nous sentions l'odeur

alléchante de viande rôtie que le vent apportait par bouffées. Nous avions très faim mais nous n'avions à manger que quelques roues de fromage et du pain de guerre tirés des sacoches des chevaux de charge. Maram se plaignit que le pain, dur comme du fer lui faisait mal aux dents ; déplorant mon duel avec Salmélu, il s'en prit à moi : « *Tu aurais au moins pu attendre la fin du banquet avant de le défier.* »

Le pain me faisait mal aux dents à moi aussi. Tout dans cette fuite nocturne d'Ishka faisait mal. Comme d'habitude, Altaru avait compris la situation et se déplaçait de manière à alléger la gêne que me procurait ma blessure. Malgré cela, je sentais mon corps maltraité qui m'élançait à chaque battement de cœur. Aux environs de minuit, des nuages apparurent et il se mit à pleuvoir. La température baissa soudain. Maram serra davantage sa cape autour de lui et, menaçant le ciel de son poing, grommela : « *J'ai froid ; je suis fatigué ; je suis mouillé – et j'ai encore faim. Ces Ishkans impitoyables ne vont quand même pas nous obliger à chevaucher toute la nuit.* »

C'est pourtant ce qu'ils firent. Peu de temps après, maître Juwain insista pour que nous nous arrêtions pour bivouaquer. Mais alors que nous attachions nos montures à la barrière d'un champ, lord Nadhru remonta la route à grand bruit sur un énorme cheval de combat. Sous la pluie battante, je pouvais à peine distinguer ses traits anguleux, mais ses yeux vifs eurent tôt fait de me dénicher. Il me regarda droit dans les yeux et dit : « *Tant que vous serez à Ishka, toute hospitalité vous sera refusée. Remontez sur vos chevaux et n'essayez plus de vous arrêter.*

— Vous êtes fou, répliqua Maram d'un ton sec. Nous chevauchons depuis l'aube. Nos chevaux sont exténués et nous aussi et...

— Remontez sur vos chevaux, ordonna de nouveau lord Nadhru. Sinon, nous vous ligoterons avec des cordes et vous traînerons hors d'Ishka ! »

À ce moment-là, lord Issur nous rejoignit. Droit sur son cheval, il nous observa à travers la pluie. C'était un homme plein de fougue, élégant, et peut-être même gentil à sa façon, et je me dis que j'aurais pu l'apprécier si nous nous étions rencontrés dans d'autres circonstances.

« Je vous en prie, remontez sur vos chevaux, nous dit-il, nous n'aimerions pas avoir à mettre les menaces de lord Nadhru à exécution. »

Maître Juwain s'avança et leva les yeux vers les deux imposants chevaliers sur leurs chevaux. C'était un homme de petite taille, mais il semblait capable de les tenir en respect par le seul pouvoir de sa voix.

« Mon ami est grièvement blessé et il a besoin de se reposer, dit-il. Si vous avez tant soit peu de compassion, laissez-nous tranquilles.

— Compassion ? s'écria lord Issur. C'est un très noble sentiment

que nous devrions tous nous efforcer d'éprouver, mais est-ce le cas de Sar Valashu ? S'il avait eu tant soit peu de compassion, il aurait tué mon frère au lieu de le condamner à vivre dans la honte.

« Au moins votre frère est-il vivant, répondit maître Juwain. Et tant qu'il respirera, il aura l'espoir de trouver un moyen d'effacer sa honte, n'est-ce pas ?

— Peut-être », dit lord Issur.

Maître Juwain dit en me montrant du doigt : « Ce voyage pourrait tuer Valashu. *Son* meilleur espoir est de prendre du repos le plus rapidement possible.

— Vous ne comprenez pas, fit lord Issur, en secouant tristement la tête. Pour lui, il n'y a *pas* d'espoir. Il a fait son choix et il doit vivre avec – et en mourir. Maintenant, je vous en prie, remontez sur vos chevaux ou je serai obligé d'envoyer lord Nadhru chercher ses cordes. »

Il n'y avait plus à discuter. Il était peut-être gentil, au fond, mais il avait aussi une certaine dureté et paraissait déterminé à exécuter les décisions du roi Hadaru en dépit de l'opposition courageuse de maître Juwain.

Quand lord Nadhru et lui eurent rejoint les autres chevaliers, nous nous préparâmes à repartir. Soudain, Maram tira son épée et l'agita sur la route sombre dans leur direction.

« Tu as entendu comment ils t'ont parlé ! cria-t-il à mon intention. Ils n'ont donc pas vu ce que tu as fait à Salmélu ? Jamais de ma vie je n'ai vu quelqu'un manier l'épée avec autant de maestria ! Nous ligoter avec des cordes, qu'ils ont dit ! Qu'ils lèvent seulement la main sur toi et je...

— Maram, s'il te plaît, l'interrompis-je, garde ton courage pour notre entrée à Anjo. Et maintenant, partons pendant que nous le pouvons encore. »

On raconte que les guerriers Sarni mangent et dorment en selle et qu'ils boivent le sang de leurs chevaux en perçant une petite veine au niveau de leur encolure. En galopant sans relâche, ils arrivent à parcourir cent milles en une journée. Cette nuit-là, nous galopâmes nous aussi sans relâche, et même si nous ne fîmes pas cent milles, nous couvrîmes une bonne distance. Tandis que la pluie tombait à torrents sur ma cape et que les cultures faisaient place à un paysage plus rude, je luttais pour rester éveillé. Ma douleur au côté m'y aidait. Quant à Maram, il s'assoupit à plusieurs reprises et ronfla bruyamment avant de se réveiller brutalement en sursaut en se sentant tomber de cheval. Maître Juwain, lui, ne semblait pas avoir besoin de beaucoup de sommeil. Il reconnaissait que ses méditations quotidiennes étaient presque venues à bout de ce délicieux besoin d'évasion. En dépit de son renoncement à la violence et sous ses

manières aimables, c'était un homme très robuste, comme beaucoup de religieux.

Un peu avant l'aube, la pluie s'arrêta et les nuages se dissipèrent sur les dernières étoiles de la nuit. Quand le jour se leva, nous nous trouvions dans une grande vallée verte et nous avions parcouru plus de la moitié du chemin jusqu'à Anjo. À l'est, une petite chaîne de montagnes barrait le disque rouge doré du soleil levant. Ses rayons tombaient à flots sur nous, pas assez chauds pour sécher nos vêtements, mais assez forts pour nous remonter un peu le moral. À l'ouest, encadrée par les pics imposants et couverts de neige de la chaîne des Shoshan, une étendue d'eau bleue miroitait sous la lumière du soleil. Je me dis que ce devait être le lac Osh, qui était le plus grand et le seul véritable lac d'Ishka. Si je ne me trompais pas, la rive nord de ses eaux étincelantes n'était qu'à quinze milles de la frontière ishkane.

« Te sentirais-tu offensé, me demanda Maram qui avançait à mes côtés, si je te disais que ce pays est magnifique ? Presque aussi beau que Mesh.

— La beauté n'est jamais une insulte, répondis-je. (Je tournai les yeux vers lui et essayai de sourire.) Ça ne te désole pas de penser que tu aurais pu rester pour en profiter si tu n'avais pas reluqué la femme du roi Hadaru ?

— Reluqué ? » D'indignation, le visage de Maram devint cramoisi. « Mais je ne la reluquais pas !

— Et qu'est-ce que tu faisais, alors ?

— Euh, je ne faisais que *l'admirer*. Il faut se montrer reconnaissant envers un monde capable de donner la vie à de telles beautés. »

Je souris de nouveau : « On dirait que tu es amoureux d'elle.

— C'est que je le suis.

— Mais tu viens à peine de la rencontrer – vous n'avez même pas été officiellement présentés. Comment peux-tu l'aimer ?

— Est-ce qu'un poisson a besoin de présentations pour aimer l'eau ? Est-ce qu'une fleur a besoin de plus d'un instant pour aimer le soleil ?

— Mais Irisha est une femme !

— Oui, précisément, une vraie femme. Quand on croise le regard d'une femme, on découvre son âme. Et alors on sait.

— Tu crois que c'est toujours aussi simple ?

— Oui, bien sûr. Qu'y a-t-il de plus simple que l'amour ? »

Quoi, en effet ? N'ayant pas de réponse à sa question, je me contentai de frotter mes yeux fatigués en souriant.

Alors Maram reprit : « À ton avis, elle a quel âge, Irisha ? Dix-huit ans ? dix-neuf ans ? Le roi Hadaru a entrepris de planter de la très vieille semence dans un terrain très fertile. Je prédis que cela ne

donnera rien. Et puis, il ne vivra pas éternellement non plus. Alors un jour, je viendrai la chercher.

— Et Béhira, alors ? demandai-je. Je croyais que tu l'aimais.

— Ah, chère Béhira ! Bien sûr que je l'aime ! – enfin, je crois. Mais je suis sûr d'aimer encore plus Irisha. »

Je me demandai si Maram reviendrait un jour chercher l'une de ces deux femmes – et même s'il reviendrait tout court. Tandis que les moineaux gazouillaient dans les champs environnants et que le soleil commençait son ascension dans le ciel, le roi Hadaru était toujours bien vivant dans son palais et ses chevaliers étaient toujours à notre poursuite. À quelque deux cents mètres derrière nous, ils pressaient leurs chevaux, leurs surcots aux couleurs vives claquant dans le vent du matin.

Nous chevauchions nous aussi, aussi vite et aussi régulièrement que nous l'osions. À plusieurs reprises, il fallut s'arrêter pour nourrir les chevaux et les faire boire. Les Ishkans ne se formalisèrent pas de ces brèves haltes. Ils étaient capables de nous pousser à bout jusqu'à ce que nous tombions d'épuisement, mais en bons chevaliers, ils ne souhaitaient probablement pas la mort de nos chevaux. La matinée avançait et le soleil brillait de plus en plus. Il chauffait mon armure et je me réjouissais de mon surcot qui couvrait la plupart de ses anneaux d'acier brûlants. La chaleur me faisait somnoler et je remarquai à peine les blocs rocheux des montagnes de l'est et les pics plus élevés qui se dressaient devant nous. À midi, nous avons dépassé depuis longtemps Yarwan, une jolie petite ville qui me rappela Lashku à Mesh. Je calculai que la frontière d'Anjo – et le pont Aru-Adar – ne devait pas se trouver à plus de dix ou douze milles de là. Je fis faire une halte à Altaru et me retournai pour parler à Maram et à maître Juwain.

« Il vaudrait mieux que vous continuiez sans moi, leur déclarai-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda Maram.

Je montrai devant nous la route qui, tel un ruban de pierre luisant, continuait vers le nord.

« Les Ishkans ne vous suivront pas de l'autre côté du pont.

— Et toi, tu vas où ? »

Cette fois, j'indiquai à l'ouest le paysage vallonné qui se trouvait entre le lac Osh et les montagnes au nord.

« Si ce que le ménestrel de mon père m'a dit un jour est vrai, il y a un passage plus à l'ouest dans la montagne. Nous cheminerons séparément quelques jours et nous nous retrouverons à Sauvo. »

À Sauvo, expliquai-je, nous serions accueillis par le roi Danashu et hors de portée des Ishkans.

Maître Juwain se rangea à ma hauteur et posa sa main fraîche sur mon front. « Vous êtes très chaud, Val, vous avez de la fièvre et vous

pourriez bien en mourir avant d'être tué par les Ishkans. Il vous faut du repos, et vite.

— C'est possible. » Je fermai les yeux un moment en essayant de me rappeler pourquoi j'avais entrepris ce voyage interminable. « Le monde aussi a besoin de paix, et pourtant il ne peut pas s'arrêter.

— Nous ne vous laisserons pas, déclara maître Juwain.

— Non, on ne te laissera pas », dit Maram. Puis il comprit à quoi il s'engageait et son visage fut envahi par le doute. Pour se tirer de cette situation, il recourut à la bravade : « On te suivra même jusqu'en enfer.

— Comment as-tu deviné où nous allions ? » répondis-je dans un sourire.

Là-dessus, quittant la route, je fis prendre à Altaru la direction de l'ouest.

Nous commençâmes à avancer sans difficulté à travers les collines douces et vertes. Apparemment préoccupés par notre changement de cap, les Ishkans resserrèrent les rangs et se rapprochèrent de nous. Le sol que foulaient les sabots de nos chevaux était trop pauvre pour être cultivé et il y avait peu de fermes autour de nous. Les arbres aussi étaient rares, depuis longtemps abattus pour servir de bois de chauffage ou de matériau pour les constructions ruineuses des Ishkans. J'avais espéré une meilleure protection contre la vigilance implacable de lord Issur et de lord Nadhru. En fait, j'avais espéré trouver une épaisse forêt dans laquelle nous aurions pu nous enfoncer à vive allure pour essayer de leur échapper.

Il y avait bien des forêts dans cette région d'Ishka, mais seulement sur les pentes abruptes des montagnes qui s'élevaient au nord. J'envisageai de me diriger droit vers elles mais changeai d'avis. Je n'étais pas sûr que les chevaux, même Altaru, avaient encore assez de forces pour affronter un terrain aussi accidenté, et moi non plus. Et même si nous parvenions à échapper à lord Issur et à ses chevaliers, il nous faudrait encore traverser l'un des trois cols de ce côté de la frontière. Je craignais que les garnisons qui les gardaient ne nous retiennent jusqu'à ce que lord Issur nous ait retrouvés. Le seul passage non gardé – si on pouvait l'appeler ainsi – se trouvait encore à quelques milles de là, de l'autre côté de ces contreforts dénudés et vallonnés. J'avais besoin de toute ma volonté pour faire avancer Altaru dans cette direction, mais je ne voyais rien d'autre à faire.

Je suivis donc le soleil, Maram et maître Juwain derrière moi. Ce fut le jour le plus long de ma vie. J'avais l'impression que l'épée de Salmélu était toujours fichée dans mon flanc ; tous les os de mon corps, et en particulier ceux de mes jambes tremblantes, me faisaient mal. Au bout de quelques heures, le paysage autour de nous sembla se dissoudre dans une mer d'un vert éclatant. Je somnolais sur ma selle,

agité de rêves fiévreux. À plusieurs reprises, je faillis dégringoler du dos d'Altaru, mais chaque fois, il sut faire le mouvement nécessaire pour prévenir ma chute. Je m'émerveillai de la confiance qu'il avait en moi qui le menais vers une destination qu'aucun d'entre nous ne connaissait. Ma confiance en lui – en son pied sûr et en son bon sens évident – augmentait avec la distance parcourue ; il paraissait encore plus solide que la terre que nous foulions.

La tombée de la nuit ne facilita pas notre progression. En effet, sans la pleine lune qui montait au-dessus des collines autour de nous, nous n'aurions pas pu avancer du tout. J'essayais de fixer mon regard sur le grand sommet couvert de neige qui se détachait sur le ciel noir, droit devant nous, à l'endroit où les petites montagnes du nord rejoignaient la chaîne des Shoshan en formant comme une énorme charnière rocheuse. Mais mes yeux étaient secs comme des cailloux et je pouvais à peine les garder ouverts. J'étais si fatigué que je ne pouvais même pas mâcher les petits morceaux de pain que maître Juwain essayait de me glisser dans la bouche comme une maman oiseau. J'eus toutes les peines du monde à avaler quelques gorgées d'eau. Je savais que bientôt, en dépit de l'adresse de mon cheval et de l'amour qu'il me portait, je tomberais du dos d'Altaru. Dans la douce bruyère qui couvrait les collines, je trouverais l'oubli. Et alors, lord Nadhru serait obligé de venir me chercher avec ses cordes.

Je crois que c'est la Pierre de Lumière qui me permit de tenir. Dans le secret de mon cœur, je conservais l'image de cette coupe dorée. De ses profondeurs jaillissait un liquide clair et frais qui semblait couler en moi pour doter mon corps d'une force nouvelle. Elle me garda éveillé, assez en tout cas pour que mes yeux ne se referment pas sur l'obscurité.

Elle me fit également prendre conscience de l'état lamentable de mes amis, presque aussi fatigués que moi, et encore plus effrayés par les terres inconnues qui s'ouvraient devant nous. Leur aspect me serra le cœur et je me promis que tant qu'il me resterait des forces, je ferais tout ce que je pourrais pour eux.

Alors que j'avancais à leur côté sur les collines argentées, soudain, aux environs de minuit, au moment où nous arrivions au sommet d'une colline couronnée de rochers pointus, je perçus une odeur humide et dérangeante qui me réveilla en sursaut. J'immobilisai Altaru à la vue d'une dépression totalement inattendue sur ce terrain plutôt escarpé. Des nappes de brume flottaient au-dessus comme des balles de coton sur une vaste coupe. À l'est de cette cuvette, la chaîne de montagnes que nous avions suivie prenait fin brusquement. À l'ouest, au-delà de ce creux sombre dans la terre, se dressait la paroi montagneuse de l'immense chaîne des Shoshan. Nous étions enfin arrivés au point de jonction entre les deux montagnes que je

cherchais. Et comme je l'espérais, il y avait une brèche à l'endroit même où elles se rejoignaient. Le chemin d'Anjo s'ouvrait devant nous.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda maître Juwain en baissant les yeux sur le sol éclairé par la lune.

Une odeur de pourriture m'enveloppa soudain et l'air sembla brusquement plus froid. Je répondis : « C'est un marécage – un tout petit marécage. »

J'entrepris de leur raconter ce que je savais de cette fracture inattendue entre les montagnes. En fait, expliquai-je, elle n'était pas là par hasard, elle correspondait à une méchante blessure infligée à la terre. Autrefois, à l'Âge de la Loi, une montagne s'élevait à cet endroit. À l'époque, les Ishkans l'avaient baptisée la Montagne des Diamants parce qu'elle possédait les plus riches gisements de toutes les montagnes du Levant. Leur soif de richesse les avait amenés à utiliser des pierres de feu pour désintégrer les couches de roches inutiles et mettre au jour les veines de diamants. Cette exploitation excessive, étalée sur plusieurs siècles, avait détruit toute la montagne. Elle n'avait laissé qu'une dépression mal drainée qui s'était remplie de vase et de sable, si bien qu'aujourd'hui, un âge plus tard, il ne restait plus qu'un marécage à l'odeur nauséabonde.

Considérant avec horreur ce morceau de terre de plusieurs milles de long, Maram me prit par le bras et me dit : « Tu n'as quand même pas l'intention d'entrer là-dedans, n'est-ce pas ? Pas la nuit ? »

S'il était une chose que mon père m'avait apprise sur la guerre, c'était qu'un roi ne devait jamais compter sur la protection d'une montagne, d'un fleuve ou d'une forêt – ni même d'un marécage. Ces barrières naturelles, apparemment infranchissables, se révélaient souvent tout à fait franchissables, et quelquefois bien plus facilement qu'on ne pouvait le penser. La plupart du temps, il suffisait de quelques efforts et d'un peu d'audace pour parvenir à les traverser.

« Allons, dis-je à Maram, ce ne sera pas si terrible que ça.

— Ah non ? répondit-il. Pourquoi est-ce que je m'imagine que ce sera pire que terrible, alors ? »

Pendant que nous discussions des dangers des marécages – Maram soutenait qu'on y trouvait des sables mouvants susceptibles de piéger à la fois un homme et son cheval et de les aspirer dans une mort atroce –, les Ishkans nous rejoignirent. Lord Issur et lord Nadhru étaient à la tête de dix-huit chevaliers au visage sombre qui paraissaient presque aussi fatigués que nous. Tandis que leurs chevaux se déployaient sur le sommet de la colline, ils s'agitaient sur leur selle, mal à l'aise.

« Sar Valashu ! » appela lord Issur. Il fit faire quelques pas à son cheval pour se rapprocher de moi et tendit le doigt vers le marécage.

« Comme vous pouvez le voir, on ne peut pas sortir d'Ishka par là. Vous n'avez plus qu'à revenir sur vos pas pour emprunter l'un des cols au nord.

— Non, répondis-je, en suivant des yeux la direction de son doigt tendu, nous allons passer par là.

— À travers le Marécage Noir ? demanda-t-il, tandis que ses compagnons riaient, l'air embarrassé. Non, je ne crois pas. »

Maram épongea la sueur sur son front bombé. « Ça s'appelle le Marécage Noir ? Formidable – voilà un nom qui inspire du courage !

— Il vous faudra plus que du courage pour le traverser, fit remarquer lord Nadhru.

— Et pourquoi ? demanda Maram.

— Parce qu'il est hanté. Il y a quelque chose dedans qui dévore les hommes. Parmi ceux qui y ont pénétré, personne n'est jamais ressorti. »

Maître Juwain me regarda et je sentis son ventre se contracter brusquement. Mais il avait une volonté de fer et il ne se laissa pas submerger par la peur. Je lui souris pour rendre hommage à son courage, et il me rendit mon sourire.

M'adressant alors à lord Issur, je dis : « Nous passerons quand même par là.

— Non, il ne faut pas, répondit-il.

— Votre père nous a enjoint de quitter Ishka, mais je suppose que le choix de notre itinéraire nous appartient.

— Rebroussez chemin, insista-t-il. (Je soupçonnai que l'inquiétude qui perçait dans sa voix ne devait pas lui plaire.) Si vous entrez dans ce marécage, c'est la mort.

— C'est aussi la mort pour moi si j'emprunte l'un des cols avec vous sur les talons.

— Il y a des choses pires que la mort », dit-il.

Je baissai les yeux vers la dépression embrumée sans répondre.

« Au moins, continua lord Issur en désignant maître Juwain et Maram de la tête, vous seriez le seul à mourir. Et vous pourriez le faire une épée à la main. »

À ce moment-là, Altaru laissa échapper un hennissement d'impatience. Je caressai son cou tremblant pour le calmer : « Non, il y a déjà eu assez de combats, dis-je.

— Maître Juwain ? cria lord Issur. Prince Maram Marshayk – qu'est-ce que vous comptez faire ? »

D'une voix glaciale comme le vent, maître Juwain déclara qu'il me suivrait dans le marécage. Maram me regarda longuement, son cœur battant au même rythme que le mien. Puis après avoir respiré profondément, il annonça qu'il m'accompagnerait lui aussi. Levant ensuite les yeux au ciel, il marmonna : « Alors, c'est vraiment le

Marécage Noir ? – pourquoi ne nous tuez-vous pas tout de suite pour nous éviter ce supplice ? »

Un instant, nous eûmes l'impression que c'était exactement ce que les Ishkans avaient l'intention de faire. Les dix-huit chevaliers saisirent plus fermement leur lance, les yeux braqués sur lord Issur et lord Nadhru dans l'attente d'un ordre.

« Vous devez comprendre, me dit lord Issur, que si j'entraînais mes hommes dans le marécage, cela signifierait également la mort pour moi.

— Peut-être, répondis-je.

— Je ne le ferai pas », conclut-il.

En attendant de voir ce qu'il allait décider, j'écoutai le hurlement d'un loup dans le lointain. À plusieurs milles de là, j'avais envisagé la possibilité qu'il me tue à cet endroit – ainsi que maître Juwain et Maram en tant que témoins de ce crime. Puis j'avais espéré qu'il honorerait la promesse de Salmélu de ne pas m'attaquer tant que je serais sur le sol ishkan. Après tout, on est un Valari ou on n'en est pas un.

« On ne vous poursuivra pas là-dedans, dit-il, ce n'est pas la peine. » En entendant ces mots, de nombreux chevaliers eurent un soupir de reconnaissance. Mais lord Nadhru amena son cheval près de nous et posa la main sur le pommeau de son épée : « Que faites-vous de l'ordre du roi enjoignant à Sar Valashu et à ses amis de quitter Ishka ? » demanda-t-il à lord Issur.

Celui-ci pointa de nouveau son doigt vers le marécage : « Cet endroit ne fait plus partie d'Ishka. Il n'appartient à aucun royaume sur terre. »

Il se tourna vers moi et dit : « Adieu, Valashu Elahad. Vous êtes un homme courageux mais insensé. Nous dirons à vos concitoyens et aux nôtres que vous avez trouvé la mort dans ce lieu maudit. »

Il ne restait plus qu'à descendre dans le marécage. Je dis adieu à lord Issur puis dirigeai Altaru vers le bas de la colline. Maître Juwain et Maram me suivirent, les chevaux de charge attachés derrière leurs alezans. Les Ishkans firent de même sur quelques centaines de mètres. Dans la lumière incertaine de la lune, ils nous surveillaient pour s'assurer que nous faisions bien ce que nous avions dit.

Quand nous entrâmes dans la cuvette, la pente de la colline laissa la place à un sol plus régulier et sous les sabots de nos chevaux la bruyère fut remplacée par une végétation différente de joncs, de graminées et de diverses sortes de mousse. La limite entre le marécage et la terre qui l'entourait n'était pas clairement marquée. Mais il arriva un moment où l'air devint soudain plus froid et l'odeur de pourriture encore plus âcre. À cet endroit, Altaru planta soudain ses sabots dans le sol humide et laissa échapper un long hennissement. Il secoua la

tête devant le paysage plongé dans la brume qui s'étendait devant nous et refusa d'aller plus loin.

« Allons, mon grand, dis-je, en lui caressant l'encolure, il faut y aller. » Maître Juwain et Maram nous rejoignirent et leurs chevaux, inquiets, se mirent à piaffer eux aussi.

« Allons, répétais-je, ce ne sera pas si terrible que ça. » J'essayai de mettre de l'ordre dans mes idées fiévreuses comme me l'avait appris maître Juwain. Une partie du calme que cela me procura dut se communiquer à Altaru parce qu'il tourna la tête vers moi pour me regarder de ses grands yeux confiants, puis se mit à avancer doucement dans le marécage.

Les autres chevaux le suivirent, leurs sabots clapotant sur le sol spongieux et froid. Le plus étrange, pensai-je, c'était que le sol sur lequel nous cheminions fût gorgé d'eau car il semblait assez ferme au regard. En fait, il y avait peu d'étendues d'eau stagnante et il était facile de se frayer un passage en évitant ces étangs à l'eau presque noire. Notre parcours à travers le marécage n'était pas parfaitement droit, mais il était assez direct pour me permettre d'être assuré d'en sortir rapidement.

Je m'efforçais de garder le cap vers le nord afin de ne pas nous perdre dans ce désert sans repère. Au bout d'un moment, je me retournai pour déterminer notre position par rapport à la colline où nous avions laissé les Ishkans. En dépit de la lumière éclatante de la lune, il était assez difficile de voir très loin mais je crus cependant apercevoir dans le lointain leurs silhouettes qui nous surveillaient du haut de la butte. C'est alors qu'une brume se leva et nous enveloppa, les cachant à notre vue. Quand elle se retira quelques minutes plus tard, il ne semblait plus y avoir sur la colline ni chevaliers, ni aucun être vivant d'ailleurs. On ne voyait même plus les rochers découpés de la ligne de crête. La colline elle-même paraissait plus plate et plus étendue ; c'était comme si l'air épais au-dessus du marécage, agissant comme une lentille de fabricant de lunettes, déformait le monde autour de nous.

« Val, appela Maram derrière moi, je me sens mal, c'est comme si je tombais. »

Moi aussi j'avais une sensation d'angoisse au creux de l'estomac. Cela ressemblait à ce que j'avais ressenti la fois où Asaru et moi avions sauté du haut des falaises dans les eaux sombres et glacées du lac Sisha. Le marécage semblait nous attirer, nous aspirer dans son sol instable, même si l'eau dont il était gorgé ne montait jamais beaucoup plus haut que les fanons des chevaux.

« Tout se passera bien, dis-je, tandis que la brume glissait sur le sol et nous enserrait de ses vrilles gris foncé. Continuons à avancer et tout ira bien. »

À ce moment-là, alors que la brume s'écartait légèrement, je levai les yeux vers le ciel et compris que tout ne se passerait *pas* bien. Car quelque chose dans cette maudite cuvette déformait jusqu'à la vue des étoiles. Les plus brillantes d'entre elles – Solaru, Aras et Varshara – paraissaient étrangement ternes et légèrement déplacées. Incrédule, je clignai des yeux et secouai la tête. Et la sensation de tomber dans un trou sombre et sans fin s'accrut encore.

« Maram, dis-je, maître Juwain, il y a quelque chose d'anormal ici ! »

Je me tournai pour leur dire qu'il fallait rester très près les uns des autres. Mais quand je cherchai à les apercevoir à travers les volutes de brume, je ne vis ni l'un ni l'autre. C'était d'autant plus inquiétant que j'étais persuadé qu'ils n'étaient pas à plus de dix mètres derrière moi.

« Maram, appelai-je, maître Juwain, où êtes-vous ? »

J'immobilisai Altaru et écoutai de toutes mes oreilles. Mais dans le marécage régnaient une immobilité et un silence de mort. On n'entendait même pas le chant d'un grillon.

« Maram ! Maître Juwain ! »

Le choc de me retrouver brusquement tout seul fut comme un coup violent au creux de l'estomac. Pendant un moment, j'eus du mal à aspirer l'air humide et étouffant. Maram et maître Juwain avaient-ils tous les deux plongé dans des sables mouvants qui les avaient instantanément engloutis sans le moindre bruit ? S'étaient-ils tout simplement évanouis de la surface de la terre ?

Sous les couches de mon armure et de mes vêtements, je sentis perler la sueur. Tout mon corps était transi et je tremblais, incapable de me contrôler. Je me couvris un instant le front et frottai mes yeux fiévreux. Étais-je fou ? me demandai-je. Étais-je atteint d'un mal mortel et perdu à jamais dans cette brume suffocante ?

« Altaru, murmurai-je, en caressant les longs poils rêches de sa crinière, où sont-ils ? Tu les sens ? »

Altaru hennit nerveusement, puis il tourna la tête à droite et à gauche. Il piétina le sol détrempé en attendant que je lui dise ce qu'il devait faire.

« Maram ! Maître Juwain ! hurlai-je. Pourquoi ne m'entendez-vous pas ? »

Il y eut alors un bruit retentissant, comme un énorme tremblement de terre. Il me fallut un moment pour comprendre qu'il ne s'agissait que des battements de mon cœur et non de quelque tambour géant. Et puis Maram m'appela, mais pas derrière moi comme je m'y attendais. Un instant plus tard, la brume s'écarta de nouveau et je les aperçus, maître Juwain et lui, sur leurs chevaux, à vingt mètres à peine devant moi.

« Pourquoi m'avez-vous laissé ? criai-je en montant à leur hauteur.

— On r'a laissé ? dit Maram. (Il se pencha sur son cheval et agrippa mon bras valide comme s'il voulait s'assurer que j'étais bien là.) C'est toi qui nous as laissés.

— Ne plaisante pas, Maram. Comment êtes-vous passés devant moi ?

— Comment es-tu passé derrière nous ? »

Je n'avais pas la force de discuter. Juché sur Altaru, je me contentai de le regarder avec soulagement. Jamais je n'aurais pensé que la vue de son épaisse barbe brune et de ses yeux larmoyants pourrait me faire autant plaisir.

Maître Juwain vint alors jusqu'à nous et dit : « Il y a *vraiment* quelque chose d'anormal dans cet endroit. Je n'ai jamais entendu parler de quoi que ce soit de ce genre. Si nous attachions nos chevaux ensemble et restions plus près les uns des autres maintenant ? »

Maram et moi fûmes tous les deux d'avis que c'était une excellente idée. Avec de la corde que nous trouvâmes dans l'une des sacoches des chevaux, nous attachâmes les alezans derrière Altaru et les bêtes de charge derrière eux.

« Allons-y, dis-je, peu désireux de rester une minute de plus dans ce lieu. Nous avons dû parcourir au moins deux milles. Il ne doit pas y avoir beaucoup plus jusqu'à la terre ferme. »

Et nous repartîmes, moi en tête, en direction de ce que je pensais être le plein nord. Par endroits, la brume était si épaisse qu'on n'y voyait pas à dix pieds à la ronde. Sous nos pas, le sol était principalement constitué de plaques de mousse spongieuse qui faisaient un bruit de succion au passage des chevaux. L'air froid et humide dégageait des senteurs mystérieuses que je ne connaissais pas. On ne voyait ni n'entendait aucun animal. Pourtant, alors que nous nous frayions un chemin à travers les joncs submergés, les graminées et la boue, je sentis quelque chose derrière nous. Même si, à mon avis, il ne pouvait s'agir d'un animal – et certainement pas d'un loup ou d'un ours –, j'avais l'impression désagréable que ce quelque chose pouvait me repérer à plusieurs milles de distance, même à travers le plus épais des brouillards. Je fermai les yeux un moment, et je ne fus plus sûr de rien car dans ma tête, je voyais des silhouettes grises galopant à notre poursuite. J'eus peur qu'ayant changé d'avis, lord Issur n'ait finalement décidé de venir nous tuer.

Je pressai davantage Altaru ; les autres chevaux, attachés court à ma selle, accélérèrent le pas. Nous avançâmes dans un silence presque total pendant un moment qui me parut très long. Je n'avais aucune idée du nombre de milles que nous avions parcourus, parce que dans cet horrible marécage, le temps et les distances semblaient différents de ceux des montagnes et des vallées où j'avais passé toute ma vie. À chaque pas que nous faisions sur ce sol détrempé, l'impression que

quelque chose ou quelqu'un nous suivait s'accroissait. Je ne comprenais pas pourquoi nous n'avions pas trouvé la rive nord du marécage et la sécurité du duché d'Anjo. À ce moment-là, comme la brume s'éclaircissait un peu, Maram, qui venait de découvrir autre chose, poussa un cri de terreur.

« Regardez ! dit-il, en tendant le doigt vers le sol devant nous. Oh, Seigneur... Seigneur ! »

Un instant, la lumière de la lune devint plus brillante et elle éclaira une forme à demi enfoncée dans la mousse et la boue. Je vis que c'était un homme, ou plutôt les restes d'un homme. Ses os luisant d'un blanc sinistre gisaient au sol. Son crâne dépourvu d'yeux paraissait nous fixer et les articulations de ses doigts serraient le pommeau d'une grande épée rouillée. Presque tout son squelette était revêtu d'une armure incrustée de diamants qui pourrissait lentement. Malgré la boue qui les recouvrait, les centaines de pierres avaient encore un certain lustre. Leur éclat accrocha mon regard au moment où Maram et maître Juwain s'arrêtaient près de moi.

« Regardez ! répéta Maram. (Il montrait le squelette d'un cheval étendu tout près dans la mousse.) Vous croyez qu'il y a longtemps que ce chevalier est là ? »

J'examinai le style de son armure, et en particulier le ventail qui pendait au dos de son heaume : « Environ cent ans – peut-être plus.

— À ton avis, pourquoi est-il venu ici ?

— Difficile à dire.

— De quoi est-il mort, alors ? »

J'étudiai l'armure du chevalier pour voir si elle avait été trouée ou enfoncée, puis haussai les épaules en secouant la tête.

« Tu crois qu'il s'est perdu ? demanda Maram. Tu crois qu'il a épuisé ses provisions et qu'il est mort de faim ? »

Le ton de sa voix était proche de la panique. Maître Juwain lui prit le bras et le secoua gentiment. « Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas demander et ne pas savoir. Maintenant, partons d'ici avant de nous terroriser complètement les uns les autres. »

Maram acquiesça rapidement, mais il était déjà tellement bouleversé qu'il ne suggéra même pas de voler son armure au chevalier comme je le craignais. Pendant près d'une heure, nous avançâmes à toute allure. Les rares fois où j'apercevais le ciel, je tentais de me diriger aux étoiles. Mais elles n'arrêtaient pas de se déplacer, formant de nouvelles constellations étranges qui ne me disaient rien. Maître Juwain conseilla de tenter de déterminer notre position par rapport au disque lumineux de la lune et je m'efforçai de le faire. Mais levant la tête à quelques milles de l'endroit où nous avions laissé le chevalier, je constatai que la moitié de la lune avait disparu, comme si une bête énorme en avait croqué un morceau. Ne

pouvant en croire mes yeux, assis sur le dos d'Altaru, je secouai la tête en clignant des paupières.

« Peut-être n'est-ce qu'une éclipse », dit maître Juwain pour me redonner du courage.

Je le regardai et lui souris en secouant la tête. Puis comme Maram poussait un hurlement de terreur, je levai de nouveau les yeux vers le ciel : cette fois, la lune avait complètement disparu.

« Avançons, dis-je. Il faut trouver un moyen de sortir d'ici avant d'avoir tous perdu la tête. »

Et nous repartîmes une fois de plus dans une direction qui pouvait aussi bien être le nord, le sud, l'est ou l'ouest – ou quelque direction totalement nouvelle qui ne nous mènerait jamais nulle part. Nous chevauchâmes pendant ce qui nous sembla des heures. Tout ce que nous pouvions faire, c'était écouter le clapotement des chevaux et respirer l'air glacial. Une fois, les étoiles reprirent leur place familière dans leur constellation habituelle et à plusieurs reprises, la pleine lune revint découper un cercle d'argent dans le ciel noir. Son disque lumineux aurait pu nous réconforter, mais alors que nous l'observions, il fut traversé par une forme sombre ressemblant à un dragon ou à une chauve-souris géante. Un instant plus tard, la lune disparut et la brume nous enveloppa comme un linceul gris et humide.

« Val, me dit Maram à voix basse. J'ai peur.

— Nous avons tous peur, répondis-je. Mais il faut continuer à avancer, il n'y a rien d'autre à faire. »

Voyant que mes paroles ne lui étaient pas d'un grand secours, j'amenai Altaru plus près de lui et pris sa main dans la mienne : « Ne t'inquiète pas, tant que je serai là, il ne t'arrivera rien. »

Tandis que nous progressions en silence sur la mousse spongieuse, j'avais terriblement peur de me mettre à hurler en raison de la fièvre et de la douleur que m'infligeait ma blessure au côté. Mais il y avait pire que cette douleur atroce et lancinante, c'était la sensation que quelque chose se tortillait dans ma tête, me lacérait les yeux de l'intérieur. Je sentais toujours une présence derrière nous dans la brume. Et quelque chose d'autre – comme une énorme araignée noire et boursouflée – nous guettait tout en nous attirant vers les endroits les plus sombres, au centre même du marécage. Plus j'essayais d'échapper à cette chose terrifiante, plus j'avais l'impression d'être entraîné vers elle – et Maram et maître Juwain avec moi. Ce n'était plus qu'une question de temps, pensais-je, avant qu'elle ne s'empare de moi et ne me mette en pièces pour aspirer mon âme.

Avant de me laisser complètement envahir par la terreur, j'essayai de raisonner pour trouver un moyen de sortir de ce marécage. Cela faisait au moins douze heures que nous étions dedans. Nous avions donc dû parcourir au moins quarante milles et pas seulement les

quatre ou cinq que représentait la véritable étendue du marécage. Est-ce que nous tournions en rond ? La mare noire et ridée sur notre droite était-elle nouvelle ou était-ce la même que celle que nous avions dépassée plusieurs milles auparavant ? Et si nous avions toujours cheminé en gardant la chaîne des Shoshan sur notre gauche – dans les rares moments où la brume se dissipait et où nous pouvions l'apercevoir –, ne devrions-nous pas être arrivés à Anjo depuis longtemps ?

« Val, je suis si fatigué », dit Maram, alors que nos chevaux traversaient un carré de graminées détrempées. Il agitait la main devant ses yeux, comme pour chasser le brouillard qui nous aveuglait presque. « Ça ne finira donc jamais ? »

Non, pensai-je soudain, l'inexistence de la nuit n'a pas de fin.

« Où sommes-nous ? demanda-t-il. Pourquoi est-ce qu'on n'arrive pas à sortir de là ? »

Maître Juwain, qui était à côté de lui, lui toucha le bras pour le calmer. Mais il n'avait pas de réponse à lui apporter, et moi non plus. Je n'avais même pas de réponse pour moi, et pas d'espoir non plus. Mon sens de l'orientation, dont j'étais si fier, semblait m'avoir complètement abandonné. Je ne pouvais ni voir, ni deviner le chemin pour sortir de cet endroit sinistre. Peut-être n'y avait-il pas de sortie, comme l'avait dit lord Issur. Bientôt nous tomberions tous de cheval et serions obligés de nous reposer. Peut-être nous réveillerions-nous une fois, deux fois, ou même vingt fois encore pour reprendre notre voyage dans la nuit sans fin. Mais nos provisions finiraient par s'épuiser et notre faiblesse par devenir insurmontable ; nous tomberions dans le sommeil dont on ne se réveille pas comme le malheureux chevalier. Et nous mourrions dans ce marécage désolé – j'en étais absolument certain, comme je Tétais de la fièvre qui dévorait mon flanc et mon esprit. Un jour peut-être, un autre chevalier trouverait nos os et comprendrait le sort qui l'attendait.

Finalement, je m'effondrai sur ma selle et jetai mon bras valide autour du cou d'Altaru pour ne pas tomber sur la terre humide. Puis je murmurai à son oreille : « Nous sommes perdus, Altaru, complètement perdus. Je te demande pardon de t'avoir amené ici. Va où tu veux maintenant, et sors de là si tu peux. »

Je fermai les yeux et essayai de m'accrocher aux muscles puissants de son encolure tandis que son long cou vibrait d'un hennissement soudain. Il parut me comprendre parce qu'il hennit de nouveau et se lança en avant, animé d'une force nouvelle. Les alezans de maître Juwain et de Maram et les bêtes de bât attachées derrière lui suivirent de près. Bercé par les mouvements du grand corps d'Altaru, je vidai mon esprit et glissai dans le sommeil. Je me rendis à peine compte qu'il s'arrêtait devant différents étangs pour renifler l'air avant de les

contourner par la droite ou la gauche en serpentant à travers la mousse spongieuse. Je n'avais qu'une idée, ne pas le lâcher pour ne pas tomber dans le marécage.

Je ne saurais dire combien de temps nous avançâmes ainsi. Le brouillard épais dissimulait à la fois la lune et les étoiles. L'obscurité de la nuit parut s'assombrir encore jusqu'à devenir d'un noir d'encre. Bien que dévoré par la fièvre, mon corps tout entier semblait aussi froid que la mort et je ne pouvais m'empêcher de trembler.

Nous cheminâmes ainsi de longs milles. Je tombai dans un sommeil dans lequel j'étais tout à fait conscient de dormir. Je rêvai qu'Altaru avait réussi à trouver le nord et sentis le sol commencer à monter sous ses pas. Puis ce cheval que j'aimais plus que tous les autres laissa échapper un formidable hennissement qui me réveilla en sursaut. La brume disparut autour de moi. J'ouvris les yeux et aperçus la lune et les étoiles, et les montagnes découpées des Shoshan qui se dressaient à l'ouest. Derrière nous – nous nous étions tous retournés pour regarder – dans la douce lumière, une vapeur gris argent montait du marécage embrumé. Mais devant nous, à un mille de là, sur une colline escarpée, un château aux couleurs éclatantes se détachait dans le ciel embrasé. Maram s'exclama que nous étions sauvés tandis que m'échappait un cri de joie. Alors, je me laissai enfin glisser du dos d'Altaru et m'allongeai sur cette terre magnifique, solide, dure et merveilleuse.

Nous fûmes tirés de notre sommeil par un bruit de galop. Le soleil plongeait vers les hauts sommets à l'ouest, ce qui me fit penser que nous avions dû dormir toute la journée et jusque tard dans l'après-midi. À un mille derrière nous, le marécage attendait, pareil à une mer vert foncé. À la lumière du jour, il ne semblait plus aussi effrayant. Cependant, traversant la vallée au pied de la colline où se trouvait le château, un petit groupe de chevaliers se dirigeait vers nous dans la bruyère parsemée de rochers. Ils étaient cinq et avaient l'air inquiétant. Ignorant leurs intentions, je saisis le pommeau de mon épée et me levai pour les accueillir.

« Qui sont ces hommes ? murmura Maram en se plaçant à mon côté. Où diable sommes-nous ? »

Les chevaliers se rapprochèrent. J'aperçus les faucons verts de leur blason sur leurs boucliers et leurs surcots. Je fouillai dans ma mémoire à la recherche de ce que le maître en héraldique de mon père m'avait appris. Le clan des Rézu n'avait-il pas choisi le faucon vert pour emblème ?

« Nous devons être à Rajak », confirma maître Juwain. Rajak, me rappelai-je, était le duché le plus à l'ouest d'Anjo. « Il doit s'agir des hommes du duc Rézu. »

Les cinq chevaliers avançaient droit sur nous. Tandis qu'ils se rapprochaient, je vis que seul leur chef arborait les deux diamants d'un chevalier accompli à sa bague. Comme moi, il portait une cotte de mailles et sa main était posée sur la garde de son épée. Il avait un visage anguleux et un regard perçant qui hésitait entre nos chevaux fatigués et nos vêtements couverts de boue. Il observa longuement mon bras bandé et plus longuement encore l'emblème que j'arborais.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il froidement mais calmement. D'où venez-vous ? »

— Je m'appelle Valashu Elahad, répondis-je d'une voix rauque avant de me tourner pour présenter maître Juwain et Maram. Nous venons de Mesh. »

Le chevalier déclara s'appeler Sar Naviru. Puis, me regardant de plus près, il dit : « Je vois bien que vous venez de Mesh. Mais par où êtes-vous passés ? »

Tendant le doigt vers le marécage derrière nous, je répondis : « Nous avons traversé Ishka. »

— Par le maréage ? Impossible. Personne n'est jamais ressorti du Maréage Noir. »

Son poing se resserra sur son épée et il nous regarda comme si nous avions intérêt à lui raconter la vérité sur notre voyage.

« C'est pourtant ce que nous avons fait, insistai-je. Nous l'avons traversé la nuit dernière et... »

Soudain, une douleur fulgurante me déchira le flanc et je dus m'appuyer un instant sur Maram pour ne pas tomber Incapable de bouger, je tentai de reprendre mon souffle. Maître Juwain vint alors vers moi et posa sa main sur mon front brûlant. Levant les yeux vers Naviru, il lui dit : « Mon ami est blessé. Pouvez-vous nous aider ? »

Naviru pointa son doigt vers moi : « Si comme vous le dites vous êtes vraiment de Mesh, et non des démons, nous vous aiderons. »

Maître Juwain appuya sa main sur mon pansement puis la leva à la vue de tous. Sa paume et ses doigts étaient couverts de mon sang. « Les démons saignent-ils ? demanda maître Juwain. – Je ne sais pas, répondit Naviru en souriant à demi. Je n'en ai jamais vu. Si vous voulez bien nous suivre maintenant. »

Maram eut besoin de presque toute sa force pour me hisser sur le dos d'Altaru et il me fallut toute la mienne pour m'y maintenir pendant le court trajet jusqu'au château. Maître Juwain voulait envoyer les hommes de Naviru chercher une civière, mais je refusais de me présenter au duc Rézu allongé. Nous remontâmes un long versant découvert, luisant du vert intense de l'herbe tendre du printemps. Le pays avait l'air propice au pâturage : au loin, du côté des montagnes bleutées à l'est, un troupeau de moutons paissait sur un coteau. Sar Naviru nous informa que les montagnes basses sur notre droite appartenaient à la chaîne des Aakash. De l'autre côté, nous dit-il, se trouvait le duché d'Adar où nous avions la chance de ne pas avoir atterri.

Le clan Rézu avait construit le château du duc avec, à l'ouest, les montagnes beaucoup plus majestueuses de la chaîne des Shoshan comme toile de fond. C'était un petit château avec seulement quatre tours et un seul donjon qui abritait également les appartements du duc et la grande salle. Les murailles qui n'étaient pas particulièrement hautes, étaient en granit bleu et paraissaient en bon état. Nous entrâmes dans le château en passant au-dessus de douves sur lesquelles flottaient nombre de canards et d'oies. Je remarquai que les lourdes chaînes qui actionnaient le pont-levis étaient exemptes de rouille et graissées de frais. Dans l'unique cour, où quelques moutons tournaient en rond en bêlant nerveusement, trois autres chevaliers arborant le faucon vert du clan Rézu nous attendaient pour nous souhaiter la bienvenue. Le plus petit d'entre eux, un homme au visage anguleux, aux yeux vifs et perçants qui rappelaient Sar Naviru, portait

une tunique noire propre et une kalama dont le fourreau était marqué de cannelures. Il nous accueillit avec méfiance et se présenta comme le duc Rézu de Rajak.

Quand Naviru nous eut présentés et eut raconté notre histoire, en tout cas ce que nous lui avions dit, le duc me fixa un long moment d'une manière embarrassante. Puis il déclara : « Sar Valashu Elahad, j'ai rencontré votre père au tournoi de Nar. Vous avez les mêmes yeux que lui, vous savez. Et j'espère que vous avez aussi son honnêteté. Je ne peux pas imaginer que le fils de Shavashar Elahad raconterait à *mon* fils autre chose que la vérité. Et pourtant, il est difficile de croire que vous avez traversé le marécage. Vous semblez avoir des histoires à nous apprendre. Mais nous ne vous demanderons pas de nous les raconter sur-le-champ. Vous êtes blessé et vous avez besoin de repos. Nous vous le fournirons ainsi que le feu, le sel et le pain. » Sur ces mots, il me salua et prit ma main dans la sienne pour m'offrir son hospitalité. Il chargea un serviteur de donner à boire et à manger à nos chevaux et de les étriller. Puis il ordonna à Naviru, qui était en fait son troisième et plus jeune fils, de nous conduire aux appartements des invités au-dessus de la grande salle. Naviru s'acquitta de sa tâche sans rechigner. Il paraissait habitué à obéir aux ordres de son père et je devinais qu'ils avaient dû livrer de nombreuses batailles ensemble.

Naviru nous fit entrer dans le donjon en passant sous une voûte surmontée de deux sculptures de faucons. De lourdes portes de bois se refermèrent derrière nous sur les bruits de la cour. Le château du duc était comme tous les châteaux : sombre, sinistre et froid. Je frissonnai à l'idée d'être de nouveau enfermé à l'intérieur de l'un d'eux. Je frissonnai aussi parce que tout mon corps était faible et froid. J'étais heureux de pouvoir m'appuyer contre la masse énorme de Maram mais je le fus beaucoup moins quand je découvris que les appartements qu'on nous avait assignés se trouvaient au dernier étage du donjon. Il fallait grimper un nombre interminable de marches et j'y parvins tant bien que mal avec l'aide de Maram. L'odeur lointaine de pain en train de cuire m'encourageait. Quand Naviru ouvrit la porte de nos appartements, je sentis renaître en moi l'espoir que le monde était encore un endroit où il faisait bon vivre. Le mur ouest, face à la chaîne des Shoshan, était percé de nombreuses fenêtres en longueur qui laissaient entrer les derniers rayons du soleil. Des bûches rougeoyantes brûlaient dans deux cheminées et les lits, rembourrés de paille fraîche, reposaient sur des estrades en bois sentant la cire. Mais ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'était la salle de bains avec sa grande baignoire en bois qu'on pourrait remplir d'eau chaude.

Je passai toute cette nuit, et la plus grande partie des trois jours suivants dans ce lit extrêmement confortable. Maram m'aida à laver la

boue du marécage et maître Juwain me fit un nouveau pansement. Il me prépara également une tisane forte et amère qui avait un goût de térébenthine et de terreau pour, dit-il, combattre ma fièvre. Après avoir mangé un peu de pain et du bouillon de poule envoyés par le duc Rézu pour le dîner, je dormis jusqu'au lendemain matin. Quand je me réveillai, ma fièvre était tombée et je mangeai un repas beaucoup plus consistant, constitué de bacon, d'œufs frits et de porridge. Les deux jours suivants se passèrent de la même façon, ma vie étant rythmée par une succession de repas et de sommes.

Le soir du troisième jour, Naviru revint pour demander si nous désirions nous joindre au duc pour le dîner. Il dit que le château avait des invités que le duc souhaitait nous présenter. Je n'avais pas très envie de rencontrer du monde, mais je voyais bien que Maram et maître Juwain avaient passé trop de temps enfermés à me soigner. J'acceptai donc sans hésiter l'invitation du duc. J'enfilai ma tunique, que Maram avait recousue et lavée, et nous descendîmes tous ensemble pour le repas.

La salle de réception du duc n'avait rien à voir avec celle de mon père. Avec ses poutres basses, noircies par la fumée et son parquet en bois recouvert de tapis, elle semblait trop intime pour un banquet. À l'intérieur s'entassaient six tables plutôt petites destinées aux guerriers et aux chevaliers du duc Rézu et une plus longue pour sa famille et ses invités. Ce soir-là, seule la grande table faite de planches de noyer rustiques était mise.

Debout près de sa chaise à l'extrémité de la table, le duc nous attendait. Sa femme se trouvait à sa place à l'autre extrémité. Le long du côté nord de la table étaient rassemblés plusieurs membres du clan Rézu : Naviru et un neveu nommé Arashar ; Chaitra, la charmante nièce du duc, au veuvage récent, et la mère du duc, Hélénya, une petite femme austère au regard aussi acéré qu'un silex. À côté d'elle se tenait un vieux ménestrel appelé Yashku. Maître Juwain, Maram et moi prîmes place sur le côté sud de la table - j'étais heureux de constater que j'avais retrouvé mon sens de l'orientation - auprès des deux autres invités du duc. Il nous présenta le premier d'entre eux comme Thaman de Surrapam. Je m'efforçai de ne pas dévisager cet homme barbare à la peau rose et marbrée et aux yeux d'un bleu glacial. Mais comment m'empêcher de le regarder encore et encore, en particulier sa barbe et ses cheveux d'un roux éclatant qui semblaient doter sa tête d'une couronne de flammes ? Avait-on déjà vu un être humain avec de tels cheveux ? Mais je savais me tenir, bien sûr – mon père ne m'avait-il pas enseigné la réserve ? Aussi, pour éviter d'offenser Thaman en le fixant avec insolence, je me tournai vers l'autre invité du duc.

Il s'agissait d'un homme répondant au nom étrange et singulier de

Kane. Il était vêtu de lainages gris-vert lâches, dépourvus d'insigne et d'emblème, qui couvraient presque entièrement sa cotte de mailles. Je me demandai d'où il pouvait venir. Bien qu'il ne fût pas aussi grand que la plupart des Valari, il avait les yeux noirs et brillants et les pommettes saillantes de mon peuple. Mais son accent était bizarre, comme issu de quelque royaume éloigné des Montagnes du Levant, et ses cheveux d'un blanc neigeux étaient coupés très court. Je n'arrivais pas à lui donner d'âge. Sa coiffure faisait penser à un homme de soixante ans alors que son teint bronzé lui en donnait quarante et qu'il se déplaçait comme un guerrier beaucoup plus jeune encore. Un jour, dans les montagnes de Kaash, j'avais vu l'un des rares tigres des neiges encore vivants au monde et Kane me rappelait cette bête magnifique par la puissance et la grâce de son corps musclé, et surtout par le feu que je sentais brûler en lui. Son regard noir était ardent, exalté, sauvage et triste comme s'il avait l'habitude de contempler la mort, et je me méfiai immédiatement de lui.

Quand nous fûmes tous assis et que le duc nous eut présentés, il dit en étirant les syllabes de mon nom : « Bon, ainsi vous êtes Valashu Elahad. (Je sentis ses yeux transpercer la cicatrice sur mon front.) Des Elahad de Mesh. Voilà un nom que tout le monde connaît, même *moi*.

— Vous le connaissez... d'où ? » demandai-je en essayant de découvrir d'où il venait.

Mais il se contenta de me fixer de ses yeux insondables, les sourcils froncés, et les muscles de ses mâchoires contractées saillaient comme des morceaux de bois.

« Bon, alors vous venez de Mesh, continua-t-il. Le duc dit que vous avez traversé le marécage.

— C'est exact », répondis-je en regardant maître Juwain et Maram.

À ce moment-là, l'épouse du duc, une femme à l'air revêche appelée Durva, dit en jouant avec ses cheveux grisonnants : « Nous avons toujours pensé que le marécage était infranchissable. C'est déjà assez difficile de garder la frontière avec Adar, sans parler des incursions des Kurmaks. Si nous devons aussi craindre une invasion ishkane par le sud, alors nous n'avons plus qu'à nous jeter nous-mêmes dans le marécage pour nous faire dévorer par les démons. »

Je souris en secouant la tête : « Il n'y a pas de démons dans le marécage.

— Non ? Mais qu'y a-t-il alors ?

— Quelque chose de pire », répondis-je.

Pendant que le duc ordonnait qu'on remplisse nos chopes pour commencer la série de toasts, je racontai notre traversée du marécage. Je dus expliquer, bien sûr, pourquoi nous avons choisi de fuir à travers lui, ce qui m'amena à parler de mon duel avec Salmélu et des raisons pour lesquelles j'avais quitté mon pays. À la fin de mon récit,

les gens me regardèrent en silence.

« Extraordinaire, déclara le duc Rézu en me fixant par-dessus l'arête de son nez pointu. Un soleil qui ne se lève jamais et une lune qui s'évanouit en fumée ! Si je n'avais pas à m'inquiéter au sujet du duc Barwan, je serais tenté de descendre moi-même dans le marécage pour observer ces miracles.

— Miracles ? intervint Durva. S'il s'agit là de miracles, alors les Kurmaks sont des anges envoyés pour nous délivrer de nos autres ennemis. »

Le duc prit une gorgée de bière et hocha la tête dans ma direction. « C'est peut-être la fièvre qui vous a fait voir des choses qui n'existaient pas.

— Maître Juwain et Maram n'avaient pas de fièvre et ils ont vu ce que j'ai vu eux aussi. »

En entendant cela, Maram prit bien plus qu'une gorgée de bière et hocha la tête pour appuyer ce que je disais.

« Le manque de sommeil peut aussi provoquer une altération de la perception du temps, continua le duc Rézu. (Regardant sa mère en souriant, il ajouta :) N'est-ce pas ?

— Certainement, répondit Hélénya d'un ton maussade. Depuis que le duc Barwan a fait alliance avec les Ishkans, je ne dors plus, et je peux vous assurer qu'une seule nuit peut paraître aussi longue qu'un mois. »

Le duc fit ensuite un tour de table pour demander à sa famille et à ses invités ce qu'ils pensaient de mon histoire. Naviru, Chaitra et Arashar étaient disposés à me croire tandis que sa mère et sa femme étaient plus sceptiques. Yashku, le vieux ménestrel, semblait ne nourrir aucun doute sur ce que j'avais dit alors que Thaman secouait la tête et pianotait sur la table avec impatience. Quant à Kane, sa réponse me surprit. Il prit un long trait de bière, puis s'adressant à Thaman et à nous tous, il dit : « Un homme qui n'a jamais vu de bateau ne pourra pas croire qu'il est possible à des marins de traverser la mer à bord de l'un d'entre eux. Il y a de nombreux endroits maléfiques dans le monde. Et il existe à Ea beaucoup de choses héritées de la Guerre des Pierres que nous ne comprenons pas. Ce Marécage Noir en fait probablement partie. »

Le duc Rézu dit qu'il devait en être ainsi, puis il me félicita d'avoir réussi à sortir du marécage. Secouant la tête, je bus une gorgée de bière et expliquai que c'était Altaru et pas moi qui nous avait ramenés sur la terre ferme.

Les yeux noirs de Kane semblaient boire mes paroles. « Les pouvoirs des animaux sont très étendus, dit-il. Aujourd'hui, peu de gens savent encore à quel point. »

C'était étrange comme remarque et pendant un moment, personne

ne sut quoi répondre. Naviru parla de la noblesse de son propre cheval et Hélénya d'un chien adoré qui lui avait permis d'échapper au couteau d'un voleur. Enfin, le duc annonça le début du repas. Ses serviteurs apportèrent de nombreux plats : des truites frites, du ragoût de lapin, des tourtes à l'oie et du pain aux noisettes, et une grosse salade de légumes de printemps. Il y avait aussi de la purée de pommes de terre, et trois gigots d'agneau rôtis. Je découvris que j'avais très faim. Je remplis mon assiette de couches de truites et de purée et vis que Maram aussi commençait à manger de bon appétit. Pendant un moment, on n'entendit que des bruits d'assiettes et de bière versée dans des chopes promptement vidées. Maram me donna un coup de coude et murmura en montrant Kane de la tête : « Je croyais qu'il n'y avait que *toi* pour manger plus que moi. »

Soucieux de ne pas me faire remarquer, je jetai un coup d'œil rapide le long de la table et constatai que Kane avalait son repas avec une rare détermination. Encouragé par le duc, il avait pris un gigot d'agneau entier pour lui tout seul. À l'aide d'une dague tirée de la manche de sa tunique, il coupait de longues lanières de viande saignante avec l'habileté d'un boucher. Ses gestes étaient si gracieux et si efficaces que ses mains et ses mâchoires – et tout son corps – paraissaient presque se mouvoir au ralenti. Il mangeait très proprement, avec un peu trop de délicatesse, peut-être. Mais en observant ses longues dents blanches qui déchiraient la viande, je remarquai qu'il la dévorait à toute vitesse. Et avec délectation aussi. Il y avait du sang sur ses lèvres et des flammes dans son regard. Le temps que je finisse mon premier filet de poisson, il avait englouti de nombreux morceaux de viande en émettant des petits bruits de satisfaction.

Le duc Rézu semblait heureux d'offrir à Kane ces plaisirs gustatifs. Il le pressait de prendre d'autres plats et remplissait lui-même son verre de bière. Je compris à certains commentaires qu'il fit et aux regards de confiance qu'ils échangeaient que Kane lui avait rendu service dans le passé – je préférerais presque ne pas savoir de quel genre de service il s'agissait. À voir Kane manier sa dague, je me dis qu'il devait pouvoir couper la chair humaine aussi facilement que la viande d'agneau.

« Bon, me dit-il en levant les yeux de son assiette. Ainsi vous avez blessé lord Salmélu et vous ne l'avez pas tué. (Il avala un énorme morceau d'agneau, presque sans mâcher, puis me fit un sourire sans joie :) On ne devrait jamais laisser d'ennemis derrière soi. »

Je lui offris le même sourire et répondis : « Le monde est plein d'ennemis, on ne peut pas tous les tuer. »

En entendant cela, Durva, avide de sang, secoua la tête et dit : « J'aimerais bien que vous ayez tué Salmélu. Et j'espère que vos

concitoyens tueront autant d'Ishkans que possible. Ainsi, ils ne penseront pas à regarder vers le nord.

— Peut-être, mais il doit y avoir de meilleurs moyens de les décourager de regarder ailleurs que chez eux. »

Le duc Rézu soupira et montra du doigt les tables vides de la salle. « Pendant que nous prenons ce repas à l'abri de ces murs, mon fils aîné, Ramashar, et mes chevaliers patrouillent le long de la frontière d'Adar. Nous espérons seulement que les Kurmaks ne préparent pas une invasion pour cet été. C'est triste à dire, mais nous sommes entourés d'ennemis. Et tant qu'il en sera ainsi, rien ne découragera les Ishkans.

— C'est vrai que nous ne manquons pas d'ennemis, approuva Durva. (Puis elle jeta à son mari un regard accusateur.) Et pourtant, c'est le moment que vous avez choisi pour autoriser notre fils à se lancer dans une quête désespérée. »

Le duc Rézu prit une gorgée de bière sans quitter des yeux sa femme qui osait parler aussi franchement. Puis s'adressant à moi et aux autres invités, il expliqua : « Le comte Dario et les Aloniens sont passés par Anjo avant de se rendre à Mesh. Ianar, mon deuxième fils, a répondu à l'appel de la quête comme Sar Valashu et ses amis. Il est parti pour Tria il y a dix jours. »

Cette nouvelle me réconforta et me réchauffa de l'intérieur comme si je venais de boire un verre de cognac. Au moins, pensai-je, je ne serais pas le seul chevalier Valari à Tria.

Le duc se tourna alors vers Thaman qui avait à peine prononcé dix mots de toute la soirée. « Et qu'en est-il de Surrapam ? lui demanda-t-il. Les envoyés du roi Kiritan sont-ils aussi passés chez vous ? »

Thaman, vêtu de lainages tachés qui avaient connu des jours meilleurs, prit une serviette pour s'essuyer les mains. Il passa ensuite ses doigts dans son épaisse barbe rousse et dit : « Oui, ils sont venus. Un bateau est arrivé à Taylan à la fin du mois de viradar. Mais peu de mes concitoyens sont partis pour Tria. Pour nous, l'heure n'est pas à ce genre de quête.

— Et pourquoi ? » demanda le duc Rézu.

Thaman releva la tête et vida sa chope de bière. Il fit la grimace comme s'il trouvait cette boisson épaisse et brune très amère. Puis il reprit : « Le huit de viradar, sur ordre du Dragon Rouge, les armées d'Hespéru ont pris les armes contre nous. Ils ont conquis la totalité de notre royaume jusqu'aux rives du fleuve Maron. »

À ces mots, le silence se fit autour de la table et tous les yeux se tournèrent vers Thaman. C'était la pire nouvelle parvenue aux Montagnes du Levant depuis le récit de la chute de Galda.

« Comme vous le voyez, continua Thaman, nous avons peu de guerriers disponibles pour partir à la recherche de coupes en or qui

n'existent plus. » Le duc hocha la tête et demanda : « Comment se fait-il que votre roi vous ait laissé partir, alors ? »

Thaman cligna ses petits yeux comme au milieu d'une tempête de neige. Puis il tira son épée et la posa sur la table à côté d'un rôti à moitié mangé. Sa lame était plus courte et plus épaisse que celle d'une kalama et ébréchée en plusieurs endroits. « Avec ça, dit-il, j'ai renvoyé cinq guerriers Hespérus à leurs ancêtres. Doutez-vous de mon courage ? »

En voyant Thaman dégainer soudain son épée, Naviru et Arashar s'étaient emparés de la leur. Mais le duc Rézu avait arrêté leur geste d'un simple regard. Il sourit froidement à Thaman et dit : « Dans les Montagnes du Levant, Sar Valashu l'a constaté, il faut faire attention avant de tirer son épée. Mais vous êtes nouveau chez nous et nous vous pardonnons de ne pas connaître nos usages. En ce qui concerne votre courage, je ne le mets absolument pas en doute, au contraire. Vous avez pratiquement traversé tout Ea au cours d'un voyage que peu d'entre nous voudraient ou pourraient effectuer. Je voulais seulement savoir pourquoi votre roi permettait à un homme courageux d'entreprendre un tel voyage à un moment où il avait grandement besoin de votre épée.

— C'est vrai qu'il en a bien besoin, reconnut Thaman. Je ne sais pas combien de temps nous pourrions tenir. Les Hespérus se battent comme des diables – on dit que les prêtres du Dragon Rouge qui dirigent leur armée leur ont volé leur âme. Ils ont fait des choses dont je ne peux pas parler. Ma femme, mes enfants... »

La voix de Thaman s'éteignit soudain dans le silence de la salle. Il réussit à garder un visage impassible comme la pierre et ses yeux, fixés sur le fil ébréché de son épée, restèrent secs, mais je sentis mes propres yeux se gonfler de larmes devant le chagrin immense qui l'habitait. Une image de guerriers Hespérus couverts d'écailles de poisson et ravageant les terres lointaines et brumeuses de Surrapam me vint à l'esprit. Mais je secouai la tête pour l'empêcher de s'installer.

Le duc Rézu remplit la chope de Thaman. Amère ou pas, il avala la bière brune presque d'un trait avant de déclarer : « Vous dites que vous êtes entourés d'ennemis. Mais pour les peuples d'Ea, il n'y a qu'un véritable ennemi, et son nom est Morjin. »

À la mention de ce nom, je sentis de nouveau la flèche mordre mon flanc et le kirax brûler dans mon sang. Me tournant vers Kane, je vis qu'il considérait Thaman avec plus d'intensité encore que celle avec laquelle il avait attaqué sa viande.

« Bientôt, continua Thaman, les armées du Dragon Rouge contrôleront tout le sud d'Ea, à l'exception des Montagnes du Croissant et de certaines parties du Désert Rouge. »

Les yeux de Kane, comme deux morceaux de charbon noirs, se mirent alors à brûler d'une haine que je ne parvenais pas à comprendre.

« Mon roi, dit Thaman, en regardant tour à tour le duc puis moi, le roi Kaiman, m'a envoyé chez vous parce qu'on dit que les Valari sont les meilleurs guerriers d'Ea. Il espère que vous attaquerez Sakai par l'est avant que le Dragon Rouge n'ait conquis ce qu'il reste de Surrapam – et peut-être aussi Eanna et Yarkona. »

Je sentis soudain la main grasse de Maram qui me serrait la jambe sous la table. Il passa ensuite sa langue sur ses lèvres et me fit un clin d'œil. C'était exactement le plan qu'il avait suggéré dans le champ de lord Harsha juste avant que Raldu ne manque de me tuer.

Le duc Rézu, qui connaissait l'histoire aussi bien que les habitants de Mesh, dit à Thaman : « Autrefois, les Valari ont traversé le Wendrush pour attaquer le Dragon Rouge. Il a brûlé nos guerriers avec des pierres de feu et crucifié les survivants. »

À ces mots, Thaman frappa sur son épée avec son alliance en or. L'épaisse lame d'acier résonna comme une cloche quand il ajouta : « Un jour, et plus tôt que vous ne le pensez, le Dragon Rouge fera subir à votre peuple des choses bien pires. »

Le duc Rézu secoua tristement la tête. « Le temps n'est pas venu pour les Valari de combattre le Dragon Rouge ensemble.

— Que faudrait-il pour vous unir ?

— Je crois, hélas, répondit le duc, que seule une invasion des tribus Sarni du nord pourrait réunifier Anjo. Et pour unir tous les royaumes Valari ? Qui sait ? Seul Aramesh a été capable de le faire, et nous ne verrons plus jamais quelqu'un comme lui. »

Malgré moi, je fus parcouru par un frisson d'orgueil. Aramesh était l'amère-grand-père de mon grand-père et son sang coulait toujours dans mes veines.

À ce moment-là, j'eus l'impression qu'une dague me transperçait le front. Je me retournai et vis Kane qui m'observait, et ses yeux étaient aussi durs et aussi acérés que des lames d'obsidienne.

« Il n'y a pas que les armées unies des Valari pour combattre Morjin, grommela-t-il. (Adressant un signe de tête à Yashku, il lui demanda :) Connaissez-vous la *Chanson de Kalkamesh et de Télémesh* ?

— Oui, bien sûr, répondit Yashku.

— Bon. Alors, chantez-la-nous. »

Comme le ménestrel n'avait pas à recevoir d'ordre de Kane, il leva les yeux vers le duc pour obtenir son accord. Le duc Rézu hocha lentement la tête et lui dit : « Ce soir, une chanson nous fera du bien. Mais remplissons nos chopes avant de commencer – si je me souviens bien, cette chanson est très longue. »

Pendant que je contemplais les flammes brillantes des chandelles,

on fit passer de gros pichets marron pleins de bière. Les serveurs du duc vinrent débarrasser la table et dans le silence soudain, le bruit des couverts et des assiettes parut assourdissant. Yashku, qui était un petit homme tout ratatiné aux dents usées, commença à tirer sur ses longs cheveux blancs en murmurant pour lui-même. Ses yeux sombres dansaient dans la lumière des chandelles tandis qu'il tentait de retrouver les procédés mnémotechniques qui l'aideraient à se rappeler les nombreux vers du poème épique.

La première partie, qu'il chanta d'une voix forte et mélodieuse, racontait la grande croisade pour libérer la Pierre de Lumière des mains de Moijin à la fin de l'Âge de la Loi. J'écoutai cette histoire que je ne connaissais que trop bien. Yashku chanta l'alliance entre Mesh, Ishka, Anjo et Kaash, et comment ces quatre royaumes avaient envoyé des armées à travers les Prairies Grises pour s'unir aux guerriers d'Alonie et attaquer la forteresse de Morjin à Argattha. Il rapporta les actes de bravoure et les trahisons de la bataille de Tarshid au cours de laquelle, transgressant la Loi de l'Unique, le roi Dumakan d'Alonie avait utilisé une gelstei rouge contre les armées de Morjin. Mais ce dernier s'était servi de la Pierre de Lumière pour retourner les pierres de feu contre l'Alliance. Certaines pierres de feu avaient explosé, détruisant une grande partie de l'armée alonienne. Moijin avait alors pris ses propres pierres de feu contre les guerriers Valari et les avait pratiquement tous tués. Il avait fait crucifier les survivants le long de la route menant à Argattha. Ensuite, pour célébrer leur victoire, ses prêtres et lui avaient bu le sang de leurs mains transpercées au cours d'une grande fête qui marqua l'avènement de l'Âge du Dragon. Les paroles de Yashku me déchiraient le cœur comme autant d'épées :

*Mille hommes furent enchaînés
Et couchés un à un sur la croix
Sur la route où règne la terreur,
Où jadis se tenaient les chevaliers Valari.*

*Pour briser leur chair et leurs os.
Les prêtres usèrent de marteaux durs comme des pierres,
Dans la chair ils plantèrent des pointes de fer,
Tuant ainsi les hommes de Mesh.*

*Leur vie s'échappa en rougissant la terre ;
Les prêtres du Dragon prirent le sang
Dans des coupes en or tenues à pleines mains
Puis ils portèrent un toast et burent leurs âmes.*

Ici, Yashku fit une pause pour boire une petite gorgée de bière.

Puis il se mit à chanter le courage de deux hommes quelque quatre-vingts ans après ces terribles événements. Le premier, Sartan Odinan, était l'infâme prêtre de Moijin qui avait réduit en cendres la ville de Suma à l'aide d'une pierre de feu. Cependant, bourrelé de remords à la suite de ce crime atroce, il avait fini par retrouver un peu d'humanité et par se retourner contre Morjin. Il s'était alors allié à un homme mystérieux nommé Kalkamesh – dont on disait que c'était le même que celui qui avait combattu aux côtés d'Aramesh à la Bataille de Sarburn des milliers d'années auparavant. Jurant de récupérer la Pierre de Lumière par la ruse, puisque les puissantes armées n'y étaient pas parvenues par la force, ils pénétrèrent secrètement à Argattha. Sartan guida Kalkamesh dans des passages sombres tortueux comme des vers à travers la ville souterraine. Après plusieurs rencontres dangereuses, ils finirent par trouver la Pierre de Lumière enfermée dans l'un des cachots les plus profonds de Moijin, au cœur même de la cité. Kalkamesh réussit à ouvrir la porte en fer de la cellule mais alors qu'il était sur le point de s'emparer de la Pierre de Lumière, ils furent découverts.

Ce qui se passa alors à Argattha trois millénaires plus tôt, d'après Yashku, alluma une lueur dans les yeux de tout l'auditoire. Alors que Kalkamesh s'était retourné pour combattre les gardes de Morjin avec une rage incroyable et terrible, Sartan était parvenu à s'échapper avec la Pierre de Lumière. Il avait fui Argattha avec la coupe en or à travers les terres enneigées et désertiques de Sakai où il avait disparu à jamais avec elle.

« Très bien », grommela Kane alors que Yashku marquait une nouvelle pause pour s'humidifier la gorge. Ses yeux étaient aussi noirs et aussi insondables que devaient l'être les tunnels d'Argattha. « Et maintenant, passons à Kalkamesh et Télémesh. »

Jusque-là, les nombreux vers du poème ne constituaient qu'une sorte de préambule au véritable propos du poète qui était de chanter le courage incroyable qu'avaient montré Kalkamesh et Télémesh. Comme nous nous installions confortablement sur nos sièges en buvant lentement notre bière, Yashku nous raconta comment Moijin avait capturé et torturé Kalkamesh. Persuadé que celui-ci savait où Sartan avait l'intention d'emporter la Pierre de Lumière, il avait donné l'ordre de le crucifier sur la montagne sous laquelle était creusée la ville d'Argattha. Il l'avait interrogé jour et nuit, mais Kalkamesh s'était contenté de lui cracher au visage. Cloué nu sur le flanc de la montagne, il avait supporté chaque matin le lever du soleil brûlant. Et chaque matin, quand les premiers rayons atteignaient le corps martyrisé de Kalkamesh, Morjin venait en personne lui ouvrir le ventre avec une pierre aiguisée et lui arracher le foie. Ensuite, il utilisait une gelstei verte pour renforcer les capacités de régénération

déjà extraordinaires de cet homme immortel et chaque nuit, le foie de Kalkamesh repoussait. Ainsi commença la Longue Torture qui devait durer dix ans.

Cependant, Moijin ne réussit jamais à briser Kalkamesh. Le récit de ses souffrances et de son courage se répandit dans toutes les terres d'Ea. Perché dans les Montagnes du Levant, le jeune Télashu Elahad, qui devait monter un jour sur le Trône du Cygne et devenir le roi Télémesh, apprit le supplice de Kalkamesh et jura d'y mettre fin. Il se lança dans sa quête et traversa le Wendrush sans aucune aide. Et par une terrible nuit d'orage, il grimpa le mont Skartaru dans l'obscurité pour arracher Kalkamesh à son horrible sort. Les paroles de Yashku pénétraient maintenant au plus profond de mon âme avec un son cristallin :

*L'éclair illumina la pierre d'un blanc éclatant,
Le prince leva les yeux vers la lumière ;
Cloué au rocher de Skartaru
Il aperçut le guerrier solitaire.*

*Dans la pluie et la grêle il grimpait sur la paroi
Encore trempée de bile et de sang et de fiel
Là où la terreur et l'obscurité dévorent la lumière,
Il grimpait seul dans la nuit.*

*Et là, sous le ciel obscurci,
Il rencontra le guerrier les yeux dans les yeux,
Il leva son épée et trancha les os
De l'ancien guerrier durs comme la roche.*

*L'éclair illumina la pierre d'un rouge éclatant,
Mais le guerrier était toujours vivant.
Là où les aigles nichent et les princes se promènent,
Il laissa ses mains sur le rocher.*

*Et d'un même pas ils descendirent,
Pour devancer le lever du soleil.
Dans la pluie et la grêle et les plaintes du vent,
La force et le courage jamais ne perdirent.*

*Ils atteignirent un lieu de paix
Sous le regard amer de Skartaru.
Là où l'amour et la lumière triomphent de l'obscurité,
Ils trouvèrent l'Unique, l'étincelle sacrée.*

*L'éclair illumina la pierre d'un éclat merveilleux,
Le prince vit dans la pluie et les larmes
Les mains portant la coupe en or,
Les mains que le guerrier avait retrouvées.*

« Très bien, grogna Kane quand Yashku eut fini de dire son poème. Vous chantez bien, ménestrel, vraiment très bien. »

Kane sirotait sa bière sombre. Il avait demandé aux serviteurs du duc de la lui servir chaude comme du café. C'était un homme difficile à deviner et encore plus à observer. Il y avait quelque chose de poignant et de déchirant derrière l'éclat de ses yeux noirs et sans les lignes verticales qui marquaient profondément son visage et lui donnaient l'air perpétuellement renfrogné, il aurait peut-être semblé trop beau. On dit qu'avec l'aide d'une boule de cristal les prophétesses peuvent voir l'avenir. Lui avait quelque chose d'éternel et de tourmenté, comme s'il était capable de voir loin dans le passé et de prendre à son compte toutes ses souffrances. Je me demandai si sa famille, comme celle de Thaman, avait été décimée par le Dragon Rouge.

Comment expliquer autrement l'amour et la haine qui menaçaient de le submerger chaque fois que le nom de Morjin était prononcé ?

« Bon, dit-il, Kalkamesh et Télémesh – et Sartan aussi – ont défié Morjin. Et ils ont fait trembler le monde. À mon avis, il tremble encore. »

Nous fûmes tous d'accord avec lui. Nous remerciâmes Yashku de nous avoir chanté ce poème, puis s'adressant à maître Juwain, Maram demanda : « Qu'est devenu Kalkamesh après Argattha ?

— On dit qu'il a péri pendant la Guerre des Pierres. »

Thaman se tourna vers Kane et lui jeta un regard froid : « Et Sartan Odinan ? Il a peut-être subtilisé la Pierre de Lumière, mais où l'a-t-il emportée ? La Chanson ne le dit pas.

— Non, répondit Kane, elle ne le dit pas.

— C'est que Sartan a probablement péri lui aussi en tentant de fuir. Et la Pierre de Lumière est probablement enterrée avec ses os quelque part dans les neiges de Sakai ou dans les sables du Désert Rouge.

— Non, dit Kane, en secouant sa grosse tête. Si Sartan a été assez fort et assez rusé pour pénétrer dans Argattha, il s'est certainement débrouillé pour s'en sortir sain et sauf.

— Alors pourquoi cela n'apparaît-il dans aucun poème épique ? » demanda Thaman.

Kane prit une gorgée de sa bière chaude et garda le silence. Maître Juwain intervint alors : « Mais bien sûr que cela apparaît dans certains poèmes. »

Tous les regards se tournèrent vers lui, surpris. Depuis notre départ de Silvassu, c'était la première fois qu'il évoquait le sort de la Pierre de Lumière.

« Il y a la Chanson de Madhar. Et le Poème d'Alanu. La première raconte comment, au début de l'Âge du Dragon, Sartan emporta la Pierre de Lumière sur les îles d'Elyssu et fonda le Royaume de Lumière. Le second dit qu'il cacha la Pierre de Lumière dans un nid d'aigle des Montagnes du Croissant, et qu'il en étudia les secrets. On raconte que Sartan devint lui aussi immortel et utilisa la Pierre de Lumière pour créer un ordre secret de maîtres qui sillonnent Ea depuis des millénaires pour s'opposer au Seigneur des Mensonges. Et il existe d'autres légendes encore, presque trop nombreuses pour être mentionnées.

— Alors, pourquoi ne chante-t-on pas ces poèmes à Surrapam ? » demanda Thaman. Son regard fit le tour de la table en voyant la curiosité se peindre sur nos visages. « Pourquoi ne nous raconte-t-on pas ces légendes ? »

Maître Juwain passa sa main noueuse derrière son crâne chauve. En dépit de sa laideur, il avait une présence rayonnante qui inspirait le respect. Maram, en particulier, était très fier de lui.

« Connaissez-vous l'ardik ancien ? demanda-t-il à Thaman. Et vos concitoyens ? »

— Non. Nous n'avons plus de temps à consacrer à de telles frivolités.

— Non, répéta maître Juwain. Cela fait plus de trois cents ans que votre roi Donatan a fermé la dernière école de Frères de l'ouest, n'est-ce pas ? »

Thaman avala un peu de bière, puis il eut une grimace de honte. Apparemment, cela ne lui plaisait pas du tout que maître Juwain en sache autant sur son pays. Je souris fièrement avec Maram car parmi tous les gens que j'avais rencontrés, personne n'en savait autant sur pratiquement tous les sujets que maître Juwain.

« Moi, je connais l'ardik ancien, annonça le duc Rézu à la surprise générale. Pourtant, je n'ai jamais entendu parler de ces légendes, moi non plus. »

Pour moi, le fait que certains royaumes valari aient cessé d'envoyer leurs fils et leurs filles dans les écoles des Frères représentait un triomphe de l'ignorance. Heureusement, en dépit de tous ses problèmes, Anjo n'en faisait pas partie.

« Si vous le souhaitez, dit maître Juwain au duc, je vous montrerai tout à l'heure quelques livres sur les légendes de la Pierre de Lumière que j'ai emportés avec moi.

— Cela me ferait énormément plaisir, merci, répondit le duc Rézu.

— Des livres, des légendes, cracha Thaman. Ce n'est pas de mots

dont nous avons besoin mais d'hommes au bras solide et à l'épée acérée. »

Les sourcils en bataille de maître Juwain se froncèrent soudain tandis qu'il pointait un doigt nouveau sur mon flanc. « Nous ne manquons ni de bras solides ni d'épées dans les Montagnes du Levant, mais si on ne les utilise à bon escient, ils sont pires qu'inutiles.

— Utilisez-les contre Morjin, alors.

— Le Seigneur des Mensonges, ne sera jamais vaincu par la seule force des armes.

— Et vous pensez pouvoir le vaincre en trouvant cette coupe en or dont parlent vos légendes ?

— La connaissance triomphe-t-elle de l'ignorance ? La vérité triomphe-t-elle du mensonge ?

— Mais toutes les légendes de vos livres ne peuvent pas être vraies, fit Thaman.

— Non, répondit maître Juwain, mais l'une d'entre elles l'est peut-être. Ce qu'il faut, c'est découvrir laquelle.

— Et si la Pierre de Lumière a été détruite ?

— La Pierre de Lumière a été fabriquée dans une gelstei d'or par le Peuple des Etoiles lui-même. Elle ne peut pas être détruite.

— D'accord, mais si elle est perdue à jamais ?

— Comment le savoir ? demanda maître Juwain. On ne pourra dire qu'elle est perdue à jamais que si on arrête de la chercher et qu'on la déclare perdue à jamais. »

Finalement, Thaman abandonna la discussion et retourna à sa bière. Il en but un long trait avant de demander : « Qu'en pensez-vous, Sar Kane ?

— Kane, simplement, le reprit Kane d'un ton bourru. Je ne suis pas chevalier.

— Eh bien, lui demanda Thaman, la Pierre de Lumière sera-t-elle jamais retrouvée ? »

À ce moment-là, semblables à la foudre illuminant le ciel par une chaude nuit d'été, les yeux de Kane se mirent à lancer des éclairs. « La Pierre de Lumière *doit* être retrouvée, dit-il. Sinon, le Dragon Rouge ne sera jamais vaincu.

— Mais vaincu *comment* ? insista Thaman. Par la connaissance ou par l'épée ?

— La connaissance est dangereuse, déclara Kane avec un sourire sans joie. Les épées aussi. Car qui sait les utiliser à bon escient ?

— La sagesse existe encore dans ce monde, s'entêta maître Juwain. La connaissance ne manque pas pour ceux qui sont disposés à lui ouvrir leur esprit.

— Moi, je dis qu'elle est *dangereuse*, répéta Kane en regardant maître Juwain. Il y a très longtemps, Morjin a ouvert *son* esprit à la

connaissance offerte par la Pierre de Lumière et on dit qu'il a acquis l'immortalité. Bon. Alors, qui à Ea a profité de cette précieuse connaissance ? »

Tandis que les serviteurs du duc Rézu apportaient de nouveaux pichets de bière, maître Juwain sirotait le thé qu'il avait commandé. Il considérait Kane de ses grands yeux gris, cherchant de toute évidence comment répondre à ses arguments.

« Le Seigneur des Mensonges est le Seigneur des Mensonges, dit-il finalement. S'il s'agit vraiment du même tyran que celui qui a crucifié Kalkamesh il y a si longtemps, il bafoue l'immortalité car celle-ci n'appartient qu'aux Eljins et aux Galadins. »

Quand Kane l'entendit nommer les ordres des anges, ses yeux devinrent aussi vides qu'un trou noir. J'eus l'impression d'y plonger ; c'était comme tomber dans un puits sans fond.

« Bon, dit-il finalement en clouant maître Juwain de son regard acéré, alors c'est la connaissance des anges que vous recherchez ?

— L'Unique ne nous a-t-il pas créés à cette fin ?

— Comment le saurais-je, bon sang ! » éclata Kane.

Sa véhémence nous prit tous de court et la voix de maître Juwain s'adoucit pour dire : « La connaissance, c'est le pouvoir. Le pouvoir d'être autre chose que des animaux et des hommes d'armes. C'est le pouvoir de faire beaucoup de bien dans le monde.

— C'est ce que vous dites, fit Kane. Est-ce pour cela que vous recherchez la Pierre de Lumière ? »

Maître Juwain se força à sourire et regarda Kane avec toute la bonté dont il était capable. « On dit que la Pierre de Lumière apportera la connaissance infinie à celui qui boira sa lumière dorée.

— Vraiment ? répliqua Kane avec un autre sourire sans joie qui dévoila ses longues dents blanches. La véritable prophétie ne dit-elle pas plutôt que la Pierre de Lumière apportera la connaissance de l'infini ? »

Un instant, je crus que le regard perplexe sur le visage de maître Juwain indiquait que, sur ce détail particulier, sa mémoire lui avait joué un tour. Mais d'un geste lent et mesuré, il sortit de la poche de son vêtement un petit exemplaire du *Sagamon Elu* et se mit à en feuilleter les pages cornées.

« Aha ! » s'exclama-t-il finalement. De son autre poche, il avait tiré une loupe qu'il tenait au-dessus des pages du livre ouvert. « C'est là, vers soixante-dix-sept des *Prophéties* de Tria. Et aussi dans les *Visions*, chapitre cinq, ligne quarante-cinq. Si ma mémoire ne me joue pas de tour, c'est également dans le *Livre des Etoiles*. Vous voulez voir ?

— Non, répondit Kane. Je m'efforce de ne pas lire ce genre de livres. »

Kane aurait aussi bien pu lui dire qu'il s'efforçait de ne pas sentir

le parfum des fleurs ou de ne pas se réjouir de la lumière du soleil. Ce fut l'une des rares fois où je vis maître Juwain souhaiter humilier son adversaire. Plantant son regard dans les yeux impassibles de Kane, il dit : « Il semblerait que vous vous soyez trompé, n'est-ce pas ? »

— Il semblerait en effet », répondit Kane. Ses paroles étaient plutôt polies, mais rien dans son corps tendu, solidement charpenté, ne laissait suggérer qu'il se rendait.

Le duc était habitué aux batailles, mais pas dans sa propre salle de réception. Après avoir levé sa chope et porté un toast au courage de Télémesh et de Kalkamesh, il fit un signe de tête à Kane. « En tout cas, nous sommes tous d'accord pour dire qu'il faut s'opposer à Moijin, de quelque manière que ce soit.

— Là-dessus, je suis d'accord, dit Kane. Je m'opposerai à Moijin, même s'il faut pour cela que je recherche la Pierre de Lumière moi-même et que je permette aux confréries d'en tirer toute la connaissance possible si je la trouve. »

C'était une noble réflexion de sa part et ses mots réchauffèrent le cœur de maître Juwain. Mais pas le mien. Je n'arrivais pas à lui faire plus confiance qu'à un tigre qui ronronne doucement un moment et me dévore l'instant d'après.

« Il se trouve que j'ai des choses à faire à Tria, dit-il à maître Juwain. Si vous le permettez, je ferai la route avec vous. »

Tout en dégustant doucement son thé, maître Juwain hocha lentement la tête. Je devinai qu'il se réjouissait à l'idée de reprendre sa discussion avec Kane. « J'en serais très honoré, mais la décision ne m'appartient pas. Qu'en dites-vous, Frère Maram ? »

Maram, qui était occupé à faire les yeux doux à Chaitra, arracha son regard à la contemplation de la ravissante jeune femme et se tourna vers maître Juwain. Il était passablement éméché. « Hein, dit-il, ce que j'en pense ? J'en pense qu'on ne sera pas trop de quatre pour affronter les dangers qui nous attendent et que je ne veux même pas imaginer. Plus on est de fous, plus on rit ! »

Là-dessus, il se retourna vers la nièce du duc Rézu, et lui adressa un sourire engageant.

Maître Juwain sourit lui aussi, désespérant de parvenir à discipliner Maram, puis il me demanda : « Et vous, Val ? »

Je me tournai vers Kane qui m'observait de son regard inflexible. Comme on ne pouvait le fixer longtemps sans avoir mal, je baissai les yeux sur la dague qu'il tenait toujours entre ses grandes mains et lui demandai : « Qu'allez-vous faire à Tria ? »

— Ça, ce sont mes affaires, grommela-t-il. Votre affaire à vous, apparemment, c'est d'atteindre Tria sans être tué. Je pensais que vous seriez heureux d'augmenter vos chances d'y parvenir. »

En fait j'aurais bien aimé, mais devons-nous pour cela accueillir

cet étranger parmi nous ? Je jetai un coup d'œil sur l'épée qu'il portait au côté ; elle ressemblait à une kalama. Je me dis que nous serions tous heureux de pouvoir compter sur sa lame acérée pour combattre les dangers inconnus dont Maram avait si peur. Mais, comme disait mon grand-père, une épée est toujours à double tranchant.

« Nous sommes parvenus jusqu'ici tout seuls, répondis-je à Kane, je pense qu'il serait peut-être préférable que nous continuions ainsi.

— Bon, dit Kane. Alors, si les hommes de Morjin vous poursuivent dans les forêts d'Alonie, vous avez l'intention de leur faciliter les choses ?

Comment, me demandai-je, Kane avait-il deviné que Moijin était peut-être à ma poursuite ? Maram, dans ses balbutiements d'ivrogne, avait-il laissé échapper des indices que Kane avait reconstitués ? L'histoire de mon assassinat manqué par Raldu avait-elle atteint le petit duché de Rajak avant nous ?

« Il n'y a aucune raison pour que le Seigneur des Mensonges nous pourchasse.

— Ah, vous croyez ? Mais vous êtes un prince de Mesh, le septième fils du roi Shamesh. Pensez-vous que Moijin ait besoin d'un autre motif pour vous tuer ? »

Kane prononçait le nom de Moijin avec une telle haine que si ses paroles avaient été des épées, Morjin serait déjà mort. En voyant ses dents serrées et les tendons de son cou contractés, je ne doutai plus un instant qu'il fût le pire ennemi de Moijin. Mais, comme aimait à le dire mon père, l'ennemi de mon ennemi n'était pas nécessairement mon ami.

« Je regrette, dis-je, mais vous trouverez peut-être d'autres compagnons.

— D'autres compagnons, dites-vous ? Les bandits qui ont envahi les terres sauvages au-delà d'Anjo ? Les ours qui infestent les forêts profondes ? »

En entendant mentionner l'animal qu'il aimait le moins, mon ami éperdument amoureux interrompit sa cour à Chaitra pour dire : « Val, on devrait peut-être envisager d'emmener ce Kane avec nous pour... heu... le protéger des ours. »

Les yeux noirs de Kane se tournèrent vers moi pour voir ce que je répondrais. C'étaient comme deux énormes rochers habitués à écraser la volonté des autres.

« Non, répétais-je en luttant pour retrouver mon souffle. Les ours ne lui feront rien s'il ne leur fait rien. Son expérience de la forêt devrait lui permettre de les éviter. »

En dépit de leur désapprobation, maître Juwain et Maram me connaissaient assez pour ne pas essayer de me faire revenir sur ma décision. Maître Juwain sourit à Kane : « Je regrette, dit-il, mais nous

nous retrouverons peut-être à Tria pour reprendre notre discussion sur les prophéties.

— Bon », fit Kane avec colère. Il ignora maître Juwain et continua à me fixer. « Ainsi, vous voulez absolument faire ce voyage sans moi ?

— Oui, répondis-je en essayant de ne pas fuir ses yeux de braise.

— Eh bien, soit ! » conclut-il avec toute la détermination d'un roi prononçant une sentence de mort.

Après cet échange, le duc Rézu tenta de ramener la conversation sur les légendes de la Pierre de Lumière, mais le cœur n'y était plus. Comme il se faisait très tard, Yashku s'excusa et alla se coucher, suivi de près par Hélénya qui se plaignit de douleurs articulaires et d'insomnie. Maram, lui, serait bien resté là toute la nuit à faire sa cour à Chaitra si elle ne lui avait soudain fait un clin d'œil avant d'annoncer qu'elle avait quelque chose à achever. Quant à moi, ma blessure au côté me faisait presque autant souffrir que la douleur de l'âme blessée de Kane me déconcertait. Qui était cet homme dont les yeux semblaient avoir été forgés dans quelque fournaise infernale avec du fer noir tombé des étoiles ? D'où venait-il ? Où avait-il vraiment l'intention d'aller ? Tandis que nous repoussions tous notre chaise pour nous lever de table, je me dis que je n'aurais jamais la réponse à ces questions. Car le lendemain, aux premières lueurs du jour, maître Juwain, Maram et moi sellerions nos chevaux et prendrions la route de Tria sans lui.

Le soleil levant illuminait les pics bleutés de la chaîne des Aakash quand nous nous retrouvâmes dans la cour du château. C'était une journée fraîche et lumineuse, et le chant des coqs et le bruit des chevaux qui s'ébrouaient emplissaient l'air. Quand j'eus accueilli Altaru avec une poignée de pain frais que j'avais pris au petit déjeuner et quand maître Juwain et Maram eurent préparé leurs alezans, le duc Rézu sortit dans la cour pour nous dire au revoir. Kane et Thaman l'accompagnaient. J'appris bientôt que Kane repoussait son départ pour Tria d'une journée au moins – s'il avait vraiment l'intention d'aller dans cette direction. Quant à Thaman, notre conversation au dîner l'avait convaincu que ce n'était pas le moment d'aller demander de l'aide à Ishka ou à Mesh. Il partirait donc plus tard dans la matinée vers Adar, puis vers la baronnie de Natesh, avant de traverser le fleuve Culhadosh pour adresser sa requête au roi de Taron.

« Adieu, Sar Valashu, me dit-il alors que je me trouvais près d'Altaru. Pardonnez-moi si j'ai parlé un peu vivement hier soir. Il m'arrive de penser que le Dragon Rouge m'a empoisonné l'âme. Peut-être y a-t-il plusieurs manières de le combattre. Je vous souhaite bonne chance dans votre quête.

— Et je vous souhaite bonne chance dans la vôtre », répondis-je en lui serrant la main.

Kane s'approcha alors de moi, mais pas pour me serrer la main en signe d'amitié. Debout les bras croisés sur la poitrine, il examina avec attention les lignes du corps tremblant d'Altaru et ma lance de guerre accrochée dans son étui à son flanc. Son regard noir embrassa l'arc de chasse et les flèches sur mon cheval de bât avant de tomber sur la kalama que je gardais toujours à portée de main. Il hocha la tête une fois, paraissant approuver ces armes éprouvées, puis il me dit : « Je n'ai pas d'excuses à vous présenter, Valashu Elahad. La pluie est absorbée avec bonheur par le sol desséché mais elle ruisselle sur la pierre glacée. Vous m'avez fermé votre cœur et je n'y peux rien. Acceptez toutefois un dernier conseil dans l'esprit où il est donné : méfiez-vous des hommes des collines, à l'ouest de la trouée dans la montagne. Ils sont redoutables et ils n'aiment pas les étrangers. »

Sur ces mots, il me salua d'un hochement de tête et je fis de même. Le duc Rézu s'approcha de mon cheval de bât et tapota ses sacoches rebondies. « Mon intendant s'est-il occupé de vos provisions ? Le

chemin est long jusqu'à Tria.

— Oui, merci, répondis-je. Nous en avons autant que nous pouvons en transporter.

— Parfait », dit-il. Il soupira en tendant le doigt vers la tour nord du château. « D'ici à Daksh, vous trouverez la route facile. Vous dites que le duc Gorador est un ami de votre père ?

— Oui. C'est lui qui lui a offert ce cheval.

— Altaru, n'est-ce pas ? C'est vraiment un magnifique animal. Je doute que vous en trouviez un autre comme lui dans tout Daksh. Et pourtant, je dois reconnaître que leurs chevaux sont incomparables. En ce qui concerne le duc Gorador, je suis sûr qu'il vous accueillera, vous et votre cheval. Mais en quittant son château, évitez les terres sauvages du nord. Ces bois sont pleins de bandits. Contournez plutôt la chaîne des Aakash et dirigez-vous vers la route de Nar en passant à l'ouest de Jathay. Si vous le pouvez, évitez Sauvo. On y conspire contre le roi et il vaut mieux ne pas être mêlé à ces intrigues. Et restez loin de Vishal – c'est le fleuve Havosh qui marque la frontière. Le baron Yashur fait de nouveau valoir ses droits contre le comte Atanu d'Onkar et ils sont en guerre depuis l'été dernier. En revanche, Yarvanu est sûr. Il vaut mieux y pénétrer par le sud-ouest en passant par Jathay. Cela fait maintenant vingt-trois ans que mon cousin, le comte Rodru, règne sur Yarvanu et pour l'instant le pont sur le Santosh est toujours ouvert.

Après ce petit exposé de géopolitique sur le royaume en miettes d'Anjo, le duc Rézu me serra la main et me souhaita bonne chance. Puis il me regarda monter sur le dos d'Altaru, ce qui ne fut pas une mince affaire car j'avais encore du mal à utiliser mon bras gauche. Mais mon bras droit était encore assez fort et je le levai pour dire au revoir. Je murmurai ensuite à Altaru : « Allez, vieux, voyons si nous réussissons à trouver cette Ville lumière dont tout le monde parle. »

Le vent soufflait sur la bruyère quand nous quittâmes le château. La patrie du duc était un beau pays dont les hautes montagnes encadraient notre chemin à l'est et à l'ouest. Quelques arbres émaillaient les collines vertes bordant la vallée centrale de Rajak et, comme l'avait promis le duc, la route était facile. La plupart des terres entourant le château étaient réservées au pâturage des nombreux troupeaux de moutons qui se chauffaient au soleil du petit matin ; leur épaisse laine d'hiver était aussi blanche et aussi gonflée que les nuages flottant dans le ciel bleu. Mais il y avait aussi des fermes. Des parcelles vert émeraude, délimitées par des rangées de murets de pierre blanche ou des haies d'arbustes, recouvraient la terre devant nous comme un immense édredon capitonné d'orge, d'avoine et autres céréales cultivées par les sujets du duc. Ici et là, quelques champs en friche apportaient des touches d'ambre et d'or.

En dépit de la douleur qui me transperçait encore le flanc chaque fois que je bougeais mon bras, c'était bon de se retrouver en selle. C'était bon de sentir l'herbe, la terre et la forte odeur de cheval montant du corps en mouvement d'Altaru. Délivrés des Ishkans et des ennemis lancés à notre poursuite, nous nous dirigeons lentement vers Daksh.

Beau pays ou pas, Maram avait bien du mal à garder les yeux ouverts pour l'admirer. Il passa toute la matinée affaissé sur sa selle à bâiller et à soupirer. Finalement, après une halte près d'un petit ruisseau pour faire boire les chevaux, maître Juwain le réprimanda pour avoir une fois encore manqué à ses vœux.

« Je vous ai entendu vous lever hier soir. Vous aviez du mal à dormir ?

— Oui, répondit Maram qui avançait à mes côtés. J'ai eu envie d'aller faire un tour sur les remparts pour contempler les étoiles.

— Je vois, fit maître Juwain en remontant près de lui. Et vous avez vu des étoiles filantes, bien sûr. La lumière des corps célestes.

— Ah ! quel monde merveilleux !

— Merveilleux, oui, concéda maître Juwain. Mais vous devriez faire attention quand vous sortez ainsi la nuit. Un jour, vous pourriez bien plonger par-dessus le parapet. »

À ces mots, Maram sourit, et moi aussi. Puis il dit : « Je n'ai jamais eu le vertige ni la peur de tomber. Tomber amoureux d'une femme est la plus belle des morts.

— Comme vous êtes tombé amoureux de Chaitra ?

— Suis-je vraiment tombé amoureux de Chaitra ? demanda Maram en tirant sur son épaisse barbe brune. Je suppose que oui.

— Mais elle est veuve, dit maître Juwain, et depuis peu, en plus. Le duc n'a-t-il pas dit que son mari avait été tué le mois dernier dans une escarmouche avec Adar ?

— Si, maître.

— Et vous ne pensez pas que c'est cruel de faire une promenade au clair de lune avec une femme affligée et de l'abandonner le lendemain ?

— Cruel, dites-vous ? » Maram était complètement réveillé maintenant et il paraissait vraiment fâché. « Le vent qui vient d'Arakel au mois de viradar est cruel. Les chats sont cruels envers les souris, et les ours, comme celui que nous avons combattu dans le Passage, ne vivent que pour me faire souffrir. Mais quand l'amour d'un homme pour une femme est sincère, il n'est jamais cruel.

— *L'amour*, non », acquiesça maître Juwain.

Maram fit quelques pas sans cesser de marmonner qu'il était toujours incompris. Puis il dit : « Je vous en prie, maître, écoutez-moi un instant. Je ne me permettrai jamais de discuter avec vous de la

désinence des pronoms en ardik ou de la déclinaison des constellations au mois de soldru, ou de quoi que ce soit d'autre d'ailleurs. Mais pour ce qui est des femmes - ah ! les femmes ! Les veuves en particulier. Il n'y a qu'une manière de consoler vraiment une veuve. Les Frères nous enseignent qu'il faut respecter ses vœux, mais que la compassion est plus sacrée encore. Eh bien, faire chanter une femme qui pleure constitue l'essence même de la compassion. Quand je ferme les yeux et que je sens son parfum collé à mes lèvres, je crois encore entendre chanter Chaitra. »

Je fermai moi aussi les yeux un moment pour écouter le gazouillis des moineaux dans les champs environnants. J'entendais presque Maram chanter avec eux. Il paraissait vraiment heureux. Et à n'en pas douter, Chaitra devait elle aussi s'adonner à son ouvrage quotidien, une chanson sur les lèvres.

De toute évidence, l'intérêt de Maram pour les plaisirs de ce monde chagrinait maître Juwain. Je pensais qu'il allait le réprimander devant moi ou peut-être lui infliger quelque sévère punition. Mais au lieu de cela, renonçant à lui inculquer les vertus de la Confrérie – pour le moment, en tout cas – il se tourna vers moi et soupira : « Les jeunes gens d'aujourd'hui n'en font vraiment qu'à leur tête, n'est-ce pas ?

— Vous dites cela à cause de Kane ? lui demandai-je.

— Oui, bien sûr. Pourquoi avez-vous refusé sa compagnie ? »

Je levai les yeux vers une colline voisine où un jeune berger gardait son troupeau contre les loups en maraude. Je réfléchis longtemps avant de répondre honnêtement à sa question.

« Il y a quelque chose chez Kane, dis-je. Son visage, ses yeux, la manière dont il joue avec son couteau. Il... brûle. Le complice de Raldu a instillé un peu de kirax dans mon sang, et ça me brûle encore comme du feu. Mais chez Kane, c'est pire. Sa haine est si forte. C'est comme s'il préférerait l'amour de la haine à l'amour qu'il pourrait éprouver pour un ami. Comment se fier à un homme comme ça ? »

Maître Juwain chevauchait à mes côtés en réfléchissant à ce que je venais de dire. Il soupira et gratta son crâne luisant comme une grosse noix marron dans la lumière éclatante du soleil. « Vous savez que Kane a la confiance du duc Rézu.

— Oui, le duc a besoin d'hommes prêts à tirer leur épée. »

J'écoutai un instant le bruit sourd des sabots sur le sol pierreux. « C'est étrange que ce Kane soit arrivé au château du duc au moment même où nous sortions du marécage, vous ne trouvez pas ?

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, dit maître Juwain.

— Vous m'avez appris à ne pas croire aux coïncidences, maître.

— Qui croyez-vous qu'il soit, alors ?

— Une chose est sûre, il hait le Seigneur des Mensonges. Mais *pourquoi* le hait-il autant ?

— Il me semble tout à fait normal de haïr ce qui n'est que pure haine.

— Peut-être. Mais s'il y avait autre chose ?

— Mais quoi ?

— Il y a quelque chose chez Kane, répétais-je. Et si c'était lui qui m'avait tiré dessus dans la forêt ? Et qui m'avait ensuite suivi d'une manière ou d'une autre jusqu'à Anjo ?

— Vous pensez que c'est *Kane* qui a tenté de vous assassiner ? demanda maître Juwain. (Il était vraiment abasourdi.) Je croyais qu'on avait dit que c'était le Seigneur des Mensonges qui souhaitait votre mort. Et comme vous l'avez vous-même remarqué, Kane le hait. Pourquoi se mettrait-il à son service ?

— C'est bien ce que je ne comprends pas. Peut-être le Seigneur des Mensonges ra-t-il changé en goule. Ou peut-être s'est-il emparé de sa famille et la menace-t-il de mort ou pire.

— En voilà une sinistre pensée ! dit maître Juwain. Je crains qu'il n'y ait quelque chose de sombre chez vous, Valashu Elahad, pour imaginer de pareilles horreurs par une si belle matinée. »

J'avais la même crainte. Aussi levai-je le visage vers le soleil pour permettre à sa lumière de chasser le froid qui me rongeaient de l'intérieur.

« Il est vrai, reprit maître Juwain, qu'on dit que les goutes conservent parfois assez de volonté pour haïr leur maître. Quant à votre autre hypothèse, qui sait ? Le Seigneur des Mensonges est tout à fait capable de faire ce que vous avez dit, et bien pire. »

Maître Juwain s'arrêta pour permettre à son cheval de manger un peu d'herbe. Il se mit à tirer sur les plis de chair sous son menton. Puis il dit : « Mais je crois qu'aucune des deux hypothèses ne correspond à ce que j'ai vu chez notre mystérieux Kane.

— Que pensez-vous, alors, maître ? »

Assis sur son cheval au milieu d'une colline en pente douce, il ne me quittait pas de ses grands yeux gris. « Que savez-vous des différentes confréries, Val ? demanda-t-il.

— Uniquement ce que vous m'avez appris, maître. »

Ce qui ne faisait pas beaucoup, pensai-je. Je savais qu'au début de l'Âge de la Loi, dans une époque de renaissance appelée le Grand Eveil, la confrérie avait finalement quitté les Montagnes du Levant pour ouvrir des écoles dans tout Ea. Elles adoptèrent des noms différents suivant les couleurs des gelstei qui devaient devenir l'âme de cette brillante civilisation ; chaque école se spécialisa dans l'approfondissement des connaissances correspondant à sa pierre particulière et finit par former sa propre confrérie. La Confrérie Bleue, par exemple, s'intéressait aux communications de toutes sortes, en particulier aux langues et aux rêves, tandis que la Confrérie Rouge

cherchait à comprendre les secrets du feu qui brûlait à l'intérieur des pierres, de la terre et de toute chose. Et ainsi de suite. Chacune des sept nouvelles confréries ouvrit ses propres écoles sur tout le continent, mais leur influence différait selon les régions : la Confrérie Argent dominait dans le lointain Surrapam alors que la Confrérie Verte trouvait son plein épanouissement dans les académies des forêts d'Acadu. Pendant deux mille ans, les Frères avaient conduit la civilisation naissante jusqu'à un âge d'or. Puis était venu le déclin quand Moijin, libéré de sa prison sur l'île de Damoom, avait volé la Pierre de Lumière.

Pendant tout l'Âge du Dragon, les diverses confréries avaient périclité quand elles n'avaient pas été anéanties par les prêtres-assassins de Moijin. L'école de la Confrérie Argent à Surrapam, dont maître Juwain avait regretté la fermeture au cours du dîner, fut l'une des dernières. Aujourd'hui, il ne restait plus que la Confrérie originelle pour répandre la lumière de la vérité à travers Ea. Bien que ses Frères eussent été les premiers à prononcer des vœux pour conserver la sagesse des étoiles et réintégrer l'humanité dans ses droits, ils s'appelaient eux-mêmes la Dernière Confrérie.

« Toutes les confréries ont été anéanties, dis-je à maître Juwain. Toutes, sauf une.

— Hum, l'ont-elles vraiment été ? Que savez-vous de la Confrérie Noire ?

— Simplement qu'elle fut autrefois très puissante à Sakai et que lorsque les prêtres Kallimuns construisirent leur forteresse à Argattha, ils traquèrent les Frères et rasèrent toutes leurs écoles. La Confrérie Noire fut complètement détruite au début de l'Âge du Dragon. »

Maram, que notre conversation intéressait, fit avancer son cheval d'un coup de talon pour mieux entendre ce que nous disions.

Maître Juwain inspecta les collines désertes autour de nous. Baissant considérablement la voix, il déclara : « Non, la Confrérie Noire n'a jamais été anéantie. Les Kallimuns se sont contentés de les chasser de Sakai et de les repousser en Alonie. »

Il continua en nous expliquant que cette confrérie, qui cherchait à comprendre comment les gelstei noires annulaient le feu et quelle était l'origine des ténèbres, avait toujours été différente des autres. Au début de l'Âge de la Loi, quand les confréries avaient renoncé à la guerre, les Frères Noirs s'étaient rebellés contre la nouvelle règle de non-violence. Persuadés que l'obscurité existerait toujours dans le monde, ils avaient pris des couteaux et d'autres armes pour lutter contre elle. Et ils avaient combattu farouchement pendant des milliers d'années. Alors que pendant tout l'Âge du Dragon, les autres confréries – la bleue, la rouge, la dorée et la verte – fermaient leurs écoles, la Confrérie Noire en ouvrait en secret dans presque tous les

pays.

Quand maître Juwain eut fini de parler, Maram, assis très droit sur son cheval, dit : « Je n'ai jamais entendu personne parler de ça.

— C'est que nous n'en parlons pas, répondit maître Juwain. En tout cas, pas aux novices. Et généralement à aucun Frère n'ayant pas atteint le rang de maître. »

En entendant cela, Maram, qui avait aussi peu de chances de devenir maître que moi de devenir roi, hocha lentement la tête comme s'il était fier d'avoir la confiance de maître Juwain. Puis il dit : « Je ne savais pas qu'on pouvait encore trouver des gelstei noires à étudier dans le monde.

— Il n'y en a peut-être plus, mais les Frères Noirs ont abandonné depuis longtemps la recherche de cette connaissance-là.

— Ah bon ? Mais alors, quel est leur but ?

— Leur but, répondit maître Juwain, est de chasser les prêtres Kallimuns qui les ont poursuivis autrefois. Et en dernier lieu, de tuer le Dragon Rouge. »

À ce moment-là, il se tourna vers moi et ajouta : « Ce qui nous ramène à Kane. Je crains qu'il n'appartienne à la Confrérie Noire. D'après ce que j'ai lu sur les Frères Noirs, il a leur physique. Et à n'en pas douter, leur haine. »

Je tournai le regard vers les douces collines vertes et la chaîne des Aakash violacées au-delà. Le soleil déversait sa chaleur sur la terre et un vent léger faisait onduler les vastes prairies. Parler de choses aussi sombres que la Confrérie Noire par une si belle journée semblait étrange. Presque aussi étrange que Kane lui-même.

« Et vous avez demandé à Kane de se joindre à nous. Pourquoi, maître ? Parce que vous pensiez qu'il éloignerait les hommes du Dragon Rouge lancés à nos trousses ? Ou parce que vous souhaitiez en apprendre davantage sur la Confrérie Noire ? »

Maître Juwain rit sans bruit en me regardant de ses yeux profonds. Puis il dit : « Je crois que vous me connaissez trop bien, Val. Finalement, Kane ne s'était pas trompé sur mon compte. Il m'arrive effectivement de rechercher la connaissance dans de sombres recoins. C'est ma malédiction. »

Levant les yeux vers le soleil, je réfléchis à ma propre malédiction et à la manière dont le regard de Kane m'avait presque entraîné dans le sombre tourbillon de son âme. Trouverais-je jamais, me demandai-je, ce qui me guérirait de ce don terrible ?

« Si Kane appartient à la Confrérie Noire, dis-je finalement à maître Juwain, pourquoi insistait-il pour nous accompagner ? »

Mais maître Juwain qui savait tant de choses sur tellement de sujets se contenta de m'observer en silence en secouant doucement la tête.

Le reste de la matinée, nous parlâmes du rôle des confréries dans l'étude et la fabrication des sept grandes gelstei. Cette belle journée se poursuivit tout au long de l'après-midi tandis que la vallée que nous avions empruntée s'ouvrait sur les plaines d'Anjo. Autour de nous, les collines étaient de moins en moins hautes et commençaient à disparaître. Maram voulut faire une halte au sommet de l'une d'elles pour manger notre repas de midi et faire un petit somme. Mais, malgré mon flanc douloureux, j'étais pressé d'avancer et nous poursuivîmes notre route. En fin de journée, comme le soleil plongeait à l'ouest vers les montagnes découpées des Shoshan, nous entrâmes dans Daksh. Aucun fleuve ni aucune pierre ne marquait la limite de ce duché. Nous n'apprîmes que nous avions pénétré sur les terres du duc Gorador que grâce à un berger qui passait par là. Il nous informa également que pour nous rendre au château du duc, il fallait parcourir environ cinq milles dans la vallée jusqu'à l'entrée d'un des canyons qui traversaient les Aakash. Il faisait presque nuit noire quand nous atteignîmes la grille principale du château et nous présentâmes au duc.

Le duc Gorador était un homme fort, au long visage chevalin et à la lèvre inférieure pendante sur laquelle il tirait de ses doigts d'acier tout en écoutant notre histoire. Il parut heureux d'apprendre que nous nous étions fait des ennemis de lord Salmélu et des Ishkans. Apparemment, il considérait l'ennemi de son ennemi comme un ami car il nous offrit immédiatement son hospitalité et ordonna que l'on fête notre arrivée. Mais avant de nous inviter à dîner avec lui, il insista pour examiner Altaru et le jauger. Il se rappelait fort bien l'avoir envoyé à mon père et il était tout étonné de me voir le monter.

« Je ne pensais jamais que quelqu'un pourrait dresser ce cheval », me dit-il, de derrière la grille du château. Contrairement à mon père, il eut le bon sens de se tenir loin de lui. « Allons, venez dîner avec moi. Vous m'expliquerez comment vous avez réussi à gagner son amitié. Il semblerait que nous ayons beaucoup d'histoires à nous raconter ce soir. »

Au cours du repas constitué d'agneau rôti et de gelée à la menthe nous évoquâmes plusieurs sujets : les seigneurs de guerre qui terrorisaient les terres sauvages au nord de Daksh et les guerriers du duc Barwan qui patrouillaient dans les cols des montagnes à l'est. Il se trouva que le duc Gorador avait lui aussi un fils parti pour le grand rassemblement de Tria. Il nous donna sa bénédiction et nous conseilla de chercher un certain Sar Avador monté sur un hongre noir qui pourrait passer pour un cousin d'Altaru. Sur Kane qu'il connaissait, il n'avait rien à dire. Car nous précisa-t-il, son père lui avait appris que quand on n'avait pas de bien à dire d'un homme, il ne fallait pas en parler du tout. En revanche, il fit l'éloge de Thaman et de sa cause. Il

surprit tout le monde en annonçant que tous les Valari devraient un jour s'unir sous les ordres d'un seul roi. Mais il ne surprit personne en déclarant que ce roi devrait être d'Anjo, et que ce pourrait même être lord Shurador, son fils aîné.

Nous passâmes une bonne nuit, bercés par les hurlements des loups dans les collines. En tout cas, maître Juwain et moi, car Maram insista pour rester debout tard dans la nuit pour écrire un poème à la lumière des chandelles. N'ayant pas réussi à prouver son amour à la femme de Shurador ce soir-là, il avait décidé de lui faire part de son adoration par écrit le lendemain. Mais lorsque les premières lueurs de l'aube illuminèrent le château, je parvins avec l'aide de maître Juwain à le dissuader de commettre cet acte aux conséquences potentiellement désastreuses. Nous lui affirmâmes que si ses vers étaient bien tournés et sincères, sa passion traverserait les âges. Il pourrait travailler à son poème sur la route du nord et, s'il le désirait, le lire aux nobles et aux princes à Tria.

Après avoir fait nos adieux au duc près de la grille où il nous avait accueillis, nous descendîmes les douces collines qui entouraient le château.

Le ciel était bleu de cobalt, le vent léger sentait le pissenlit et d'autres fleurs sauvages qui poussaient sur les pentes herbeuses.

C'était une belle journée pour voyager, pensai-je, peut-être la plus belle que nous ayons connue jusque-là. Je calculai qu'avant la nuit, nous aurions laissé Daksh loin derrière nous et parcouru une bonne partie de Jathay. Devant nous s'étendaient quelque trente milles de paysage vallonné. Nous entreprîmes de le traverser au son de la voix de Maram beuglant les vers de son nouveau poème. Le fait que nous puissions cheminer sans craindre une attaque ennemie encouragée par son vacarme montrait à quel point les terres du duc Gorador étaient sûres.

Vers la mi-journée, les montagnes à l'est se firent de moins en moins hautes, formant comme des marches de granit descendant vers les plaines d'Anjo. Petit à petit, leurs pentes boisées laissaient la place à un sol herbeux. À la frontière entre Daksh et Jathay, elles s'arrêtèrent brusquement. À cet endroit, où l'un des affluents du Havosh prenait la direction du nord-est vers Yarvanu et Vishal, nous fîmes une halte pour manger un repas composé de sandwiches à l'agneau et pour nous repérer.

« Eh, Val, écoute ça, dit Maram entre deux bouchées de sandwich. Quel vers préfères-tu ? "Ses yeux sont des puits brillant d'un feu sacré" ? ou "La flamme de ses yeux alimente la flamme" ? »

Nous étions assis au sommet d'une colline surplombant la rive ouest du Havosh. Le jour était toujours clair et on voyait à plusieurs milles à la ronde. À l'est, juste de l'autre côté du ruisseau, les plaines

de Jathay miroitaient comme une mer verte. À seulement quinze milles de là se trouvait la ville de Sauvo et les intrigues de cour dont nous avait parlé le duc Rézu. Au nord-est, le long du tracé du Havosh, s'étendaient les champs de Vishal et de Yarvanu puis la brume bleue de la lointaine mer alonienne. La chaîne des Shoshan se dressait toujours à l'ouest tel un immense mur de rochers et de glace, mais je savais que plus loin, ses sommets découpés faisaient place à une énorme trouée. À quarante milles au nord de notre colline, les eaux tumultueuses du Santosh dévalaient les montagnes pour se jeter dans la mer alonienne. Elles marquaient la frontière entre l'Alonie et les terres sauvages d'Anjo que le duc Rézu et le duc Gorador nous avaient tous deux conseillé d'éviter. Du haut de notre butte, elles ne paraissaient pas si sauvages. Le sol bosselé ne présentait nulle part de fortes pentes et paraissait facile à traverser.

« Tu n'aimes peut-être *aucun* des deux vers, dit Maram, alors que je me levais subitement pour examiner le fin ruban bleu du Havosh. Que dirais-tu de "Ses yeux sont des fenêtres ouvertes sur les étoiles" ? Val ? Tu m'écoutes ? Qu'est-ce qui se passe ? »

J'écoutais à peine ce qu'il me disait. Un froid soudain m'envahit. C'était comme si quelque chose de sinueux s'enroulait autour de ma colonne vertébrale. Cela semblait se contracter rythmiquement et me broyer les vertèbres tout en se frayant un chemin jusqu'à mon crâne. En dépit du froid horrible qui se répandait dans mes membres, je me mis à transpirer. Mon ventre se contracta dans une nausée qui me donna envie de vomir mon déjeuner.

Alors maître Juwain se leva à son tour et posa sa main sur mon épaule. Il me toucha la tête pour voir si la fièvre était revenue, puis il me demanda : « Vous êtes malade, Val ? »

— Non, répondis-je, ce n'est pas ça.

— Que se passe-t-il, alors ? »

Je vis que mes deux amis étaient très inquiets et je ne voulais les alarmer ni l'un ni l'autre, et surtout pas Maram. Mais il fallait bien qu'ils soient au courant. Aussi, avec le plus de ménagement possible, je leur dis : « Quelqu'un me suit. »

En entendant cela, Maram sauta sur ses pieds et se mit à scruter les alentours. Plus lentement, maître Juwain fit de même. Mais les seuls mouvements qu'ils détectèrent furent ceux de quelques faucons dans le ciel et d'un lapin qui jaillit de l'herbe, effrayé par Maram qui arpentait le sommet de la colline à toute allure.

« Il n'y a rien, dit maître Juwain. Vous êtes sûr qu'on nous suit ? »

— Oui. Ou en tout cas, quelqu'un ou quelque chose est à mes trousses et sait où je me trouve. C'est comme s'il pouvait sentir mon sang.

— Tu crois que c'est Kane ? » demanda Maram.

Il se tourna vers le sud pour considérer avec plus d'attention la vallée qui menait au château du duc Rézu.

« Ça pourrait être Kane. Ou bien quelqu'un qui attend que nous tombions dans un piège.

— Qui attend où ? insista Maram. Et qui est à tes trousses ? Les Ishkans ? Non, ils n'oseraient jamais s'enfoncer aussi loin dans Anjo. N'est-ce pas ? Tu crois que c'est ton assassin qui t'a retrouvé ? »

Mais je n'avais pas de réponse à lui apporter. Tout ce que je pouvais faire, c'était sourire courageusement pour que la lueur d'inquiétude chez Maram ne dégénère pas en panique incontrôlable.

Maître Juwain, qui avait l'intuition de mon don, hocha la tête comme s'il était convaincu de ce que je disais. « Que devons-nous faire, Val ?

— On pourrait essayer de tendre un piège nous aussi, répondis-je en mettant la main sur le pommeau de mon épée.

— Non, il y a déjà eu assez de combats. Et puis, nous ne savons pas combien ils sont. »

Maram hocha la tête devant le bon sens de cette remarque. « Je t'en prie, Val, dit-il, quittons ce pays le plus vite possible.

— D'accord, fis-je en montrant du doigt le Havosh à l'endroit où il formait la frontière de Jathay. Si c'est Kane qui nous poursuit, il sait que le duc Rézu nous a conseillé de passer par là. S'il s'agit de quelqu'un d'autre, il nous attendra vraisemblablement sur la route de Nar, à l'endroit où elle traverse Yarvanu.

— Evidemment, marmonna Maram, c'est le seul chemin pour franchir le Santosh et entrer en Alonie.

— Ce n'est peut-être pas le seul.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda Maram, effrayé.

Désignant les terres sauvages qui commençaient au pied de notre colline, je suggérai : « On pourrait se diriger vers le nord, droit sur le Santosh, puis entrer en Alonie. Si nous gardons le cap vers le nord-ouest et la chaîne des Shoshan puis reprenons la direction du nord, nous croiserons la route de Nar au niveau de la Trouée, loin de tout poursuivant. »

Maram me regarda comme si j'avais proposé de traverser la mer alonienne sur un morceau de bois. Puis il s'écria : « Et les terres sauvages où on nous a dit de ne pas aller ? Et les voleurs et les bandits ? Ah, et puis les ours aussi ? Et comment on traversera le Santosh s'il n'y a pas de pont ? Et si par miracle nous réussissons à passer sans nous noyer, comment trouverons-nous notre chemin en Alonie ? J'ai entendu dire qu'il n'y avait rien là-bas, qu'une forêt sans chemins. »

Certains hommes naissent avec la peur des dangers qu'ils ont sous les yeux, d'autres ont surtout peur de l'inconnu. Malheureusement

pour lui, Maram avait une sensibilité qui faisait que tout l'effrayait, qu'il s'agisse d'un rocher en équilibre à flanc de colline prêt à dévaler sur lui ou de ses fantasmes les plus fous. Je savais que rien de ce que je pourrais dire n'apaiserait la terreur qui montait en lui comme une rivière en crue. Mais le danger était partout. Tout ce que nous pouvions faire, c'était choisir une direction ou une autre.

Je pris quand même sa main dans la mienne pour le rassurer. Pour une fois dans ma vie, j'aurais souhaité que mon don marche dans l'autre sens afin de pouvoir lui transmettre un peu des grands espoirs que je nourrissais pour l'avenir. J'eus l'impression d'y être parvenu en partie.

Nous tîmes conseil au sommet de cette colline aride. Comme nous étions tous d'accord pour dire que si l'on devait affronter un ennemi, il valait mieux le surprendre, nous nous décidâmes finalement pour l'itinéraire que j'avais proposé.

Après avoir remballé nos provisions, nous descendîmes vers les terres sauvages avec une hâte nouvelle qui se communiqua à nos chevaux. Nous avançons au trot, le corps malmené par un terrain cahoteux, envahi d'arbustes et de mauvaises herbes ; cependant, nous étions obligés de réduire notre allure en pénétrant dans les bois. Le paysage que nous traversions avait été autrefois couvert de riches cultures, parmi les plus riches des Montagnes du Levant. Aujourd'hui, il ne restait plus de la civilisation que des petits murs de pierre en ruine et quelques rares habitations rongées par l'humidité ou effondrées. Au cours de ce long après-midi, nous ne rencontrâmes pas d'autre trace d'êtres humains. À la tombée de la nuit, nous installâmes notre camp dans un taillis de chênes robustes. Comme nous ne voulions pas prendre le risque de faire du feu, nous avalâmes un repas froid, composé de pain et de fromage, avant de nous mettre d'accord pour dormir à tour de rôle. Je pris le premier tour de garde, et Maram le suivant.

Je fus réveillé juste avant l'aube par l'impression atroce qu'un loup me léchait la gorge. D'un bond, je me levai du sol humide et sombre, mon épée à la main. Je crois avoir foncé sur les silhouettes grises de ces animaux dissimulés dans l'ombre des arbres. Et puis, quand je fus tout à fait réveillé et que mes yeux y virent plus clair, je constatai qu'il n'y avait rien d'autre que des morceaux de bois pourris entre les chênes immenses.

« Ça va ? murmura maître Juwain. C'était un rêve ? »

— Oui. Mais il est peut-être temps de partir. »

Nous réveillâmes Maram et levâmes rapidement le camp. En sortant du bois, nous suivîmes l'étoile du nord dans un paysage sombre et silencieux. Mais très vite, le soleil rougit le ciel à l'est et chassa l'obscurité. Il me semblait que plus nous progressions sur le sol

humide de rosée, plus le monde devenait lumineux. Cette lumière dorée me donnait du courage. Quand le jour fut complètement levé, je ne sentais plus le serpent enroulé autour de ma colonne vertébrale.

Cela ne m'empêcha pas de pousser Altaru pour quitter au plus vite cette région abandonnée. Devant nous, le sol descendait lentement, devenant par endroits humide et presque marécageux, même si cela n'avait rien à voir avec le Marécage Noir qui gardait l'entrée de Rajak. Les chevaux avançaient d'un pas assez sûr et se mirent à accélérer l'allure, pressés par des nuages de mouches noires qui les piquaient. À midi, nous avions parcouru près de quinze milles, et dix de plus en fin d'après-midi. Sur toute cette distance, nous ne rencontrâmes rien de plus menaçant que quelques renards et des empreintes d'ours sur la rive boueuse d'un cours d'eau.

Soudain, à l'approche du Santosh, nous entrâmes dans une vaste clairière et tombâmes sur une bande d'hommes en guenilles que Maram prit aussitôt pour des voleurs. Mais ce n'étaient en fait que des hors-la-loi bannis de Vishal pour avoir protesté contre la guerre impitoyable que le baron Yashur menait contre Onkar. Avec leurs cheveux emmêlés et leurs tuniques sales, ils ne ressemblaient guère à des Valari. Mais ils l'étaient bel et bien et ils ne nous firent aucun ennui. Ils se contentèrent de nous offrir le cuissot d'un chevreuil qu'ils venaient de tuer et de faire rôtir. Et quand ils surent que nous nous rendions à Tria, ils proposèrent de nous indiquer un passage pour traverser le Santosh.

La rencontre de ces hommes « sauvages » qui effrayaient tant Maram représenta une chance extraordinaire. Quand nous eûmes mangé ce bon gibier, ils nous emmenèrent sur un sentier qui traversait les bois en direction de l'ouest. Une marche de quelques milles sur la terre noire et tassée nous amena tout près du fleuve. Nous entendîmes ses eaux tumultueuses à travers les arbres avant de l'apercevoir car les chênes et les saules formaient un écran qui descendait jusqu'à la berge. Soudain, le chemin se redressa et se mit à monter vers une chaussée menant à un vieux pont au-dessus du fleuve. Au pied de cette structure branlante, nous fîmes une halte pour observer les eaux marron bouillonnantes. Je compris alors que nous n'aurions jamais pu traverser à la nage.

Les hors-la-loi valari nous firent leurs adieux et nous souhaitèrent bonne chance dans notre quête. Le franchissement du pont fut un véritable acte de foi. Nous mîmes tous pied à terre et fîmes passer les chevaux un par un afin de mieux répartir notre poids sur les planches pourries. Et même ainsi, le sabot d'Altaru passa au travers avec un craquement sinistre et j'eus toutes les peines du monde à dégager mon compagnon paniqué sans qu'il se casse la jambe. Mais Altaru avait autant confiance en moi que moi en lui et le reste de la traversée se

passa sans incident. Maître Juwain et Maram n'eurent aucun problème avec leurs alezans plus légers et les chevaux de bât.

Comme la nuit commençait à tomber, nous établîmes notre camp en bas, sur le sol humide près du pont. Maram aurait voulu camper sur un terrain plus en hauteur et plus sec, mais je parvins à le convaincre que les sabots des chevaux de nos éventuels poursuivants feraient un énorme bruit de tambour sur les planches du pont. Ainsi prévenus, nous aurions assez de temps pour fuir ou préparer notre défense.

Nous fîmes donc un repas sans joie dans l'humidité du bord du fleuve. La nuit fut froide et inconfortable et le sommeil un véritable supplice. Les premiers moustiques de la saison bourdonnaient dans mon oreille, piquaient et me faisaient saigner. Au bout d'un moment, j'arrêtai de me donner des claques et glissai, épuisé, dans le royaume des songes. Mais le bourdonnement augmenta encore jusqu'à se transformer en une plainte horrible paraissant annoncer un cri. Un peu avant l'aube, je finis par me réveiller en hurlant. C'est en tout cas ce que je crus. Mais quand j'eus recouvré mes esprits, je constatai que ce n'était pas moi mais Maram qui criait. En fait, un petit serpent inoffensif s'était faufilé sous sa couverture en fourrure et l'avait fait bondir de sa couche à quatre pattes comme une grenouille terrorisée.

Nous fûmes très heureux de reprendre la route, ce jour-là. Et très heureux d'avoir enfin mis le pied sur le sol alonien, même si nous étions encore dans sa partie la plus orientale et la plus méridionale. C'était une terre que les êtres humains avaient désertée depuis de nombreuses années. S'il avait jamais existé des habitations sur cette rive du fleuve, cela faisait longtemps qu'elles avaient été englouties par la forêt. Les chênes et les ormes entre lesquels nous passions formaient des bosquets plus denses que ceux de Mesh. Il y avait aussi beaucoup plus d'érables, des noyers et des marronniers couverts de mousse. Les fougères du sous-bois formaient un épais tapis vert qui cachait presque entièrement le sol. Il nous aurait été difficile de nous y frayer un passage si, comme le craignait Maram, il n'y avait pas eu de chemin. Mais comme de l'autre côté du fleuve, la vieille route menant au pont se transforma en un sentier se dirigeant vers le nord-ouest à travers les arbres. Apparemment, à l'exception de quelques animaux errants, personne ne l'avait emprunté depuis un millier d'années.

Tout au long de la journée, nous suivîmes ce sentier, puis d'autres que nous découvrîmes dans les profondeurs des bois. Comme je l'avais prévu, nous avançons selon une ligne presque droite en direction de la trouée dans la chaîne des Shoshan que traversait la route de Nar. Pas très loin du fleuve, le sol devant nous commença à monter et devint plus sec. Comme on n'apercevait aucune trace d'être humain, je me pris à espérer que notre passage par les terres sauvages d'Anjo

avait soit dérouté, soit égaré nos éventuels poursuivants. Ce soir-là, nous dormîmes sur une colline un peu plus élevée, sans moustiques ni serpents.

Le lendemain, nous croisâmes de nombreux ruisselets et cours d'eau dévalant la montagne pour se jeter dans le Santosh et nous les traversâmes sans problème. Vers le soir, nous tombâmes sur un ours qui se régalaît de jeunes baies mais il nous laissa tranquilles. Le troisième jour, nous atteignîmes la trouée dans les Montagnes du Levant et le terrain redevint accidenté. C'était là que j'avais l'intention de tourner en direction de la route de Nar qui traversait la trouée à environ vingt milles au nord. Mais les plissements de la montagne et les seuls sentiers visibles se dirigeaient tous vers le nord-ouest. Je décidai que cela ne pouvait pas nous faire de mal de rester un ou deux jours de plus dans les forêts sauvages avant de nous engager sur la route de Nar.

En réalité, j'adorais être loin de toute civilisation. Ici, les arbres tendaient leurs branches vers le soleil et embaumaient l'air de leurs puissants effluves verts. Ici, je ressentais à la fois toute la sauvagerie d'un animal puisant sa force dans la terre et la ferveur silencieuse d'un ange marchant libre et fier sous les étoiles. J'aurais bien aimé errer dans ces bois plus longtemps, mais j'avais des amis à guider à l'extérieur et des promesses à tenir. Aussi, cinq jours après notre entrée dans l'ancienne Alonie, je commençai à chercher dans les collines un sentier ou un passage susceptible de nous permettre de rejoindre la route de Nar.

« Où sommes-nous ? » marmonna Maram, alors que nous avançons sous l'immense voûte que les arbres formaient très au-dessus de nous. Le soleil brillait à travers les feuilles comme un rayon de lumière à travers des milliers de vitraux verts. « Tu es sûr qu'on n'est pas perdus ? »

— Oui, répondis-je pour la centième fois. Aussi sûr que le soleil lui-même.

— J'espère que tu as raison. Tu étais sûr qu'on ne se perdrait pas dans le marécage non plus.

— Mais on n'est pas dans le Marécage Noir. » Tandis qu'Altaru trottait sur un sol pratiquement tapissé de fougères, j'observai les lis qui poussaient au bord du chemin. « Nous ne sommes qu'à quelques milles à l'ouest de la trouée. On devrait trouver la route de Nar à quelques milles seulement au nord.

— On *devrait*, fit Maram. Et si on ne la trouve pas ?

— Et si demain le soleil ne se levait pas ? répliquai-je. On ne peut pas s'inquiéter pour tout.

— Ah non ? Mais c'est toi qui m'as inquiété avec tes histoires d'hommes lancés à notre poursuite. Et tu as heu... senti leur

présence ?

— Pas depuis quelques jours.

— Tant mieux. Tu les as probablement égarés dans ces horribles bois. Comme tu nous as probablement égarés nous aussi.

— Nous ne sommes *pas* perdus, répétais-je.

— Non ? Comment tu le sais ? »

Une heure plus tard, notre sentier déboucha sur une plate-forme rocheuse à flanc de colline. C'était l'un des rares endroits où les arbres ne cachaient pas la vue et cela nous permit d'observer la région que nous traversions. Devant nous s'étendait un paysage rude, magnifique, avec au nord et à l'ouest, des collines ensevelies sous la verdure. Une brume légère, comme de longs doigts gris, s'était déposée entre elles dans les plis de terrain.

« Je ne vois pas la route, dit Maram, les yeux fixés vers le nord. Si elle n'est qu'à quelques milles d'ici, on devrait la voir, non ?

— Regarde », répondis-je, en montrant, pas très loin de nous, une colline à la forme étrange. Elle montait en pente douce sur une centaine de mètres et semblait redescendre brusquement comme si sa face nord formait un à-pic. Son sommet était dépourvu d'arbres et de toute végétation, à l'exception de quelques herbes rabougries. « En grimpant là-haut, on apercevra probablement la route.

— D'accord, grommela de nouveau Maram. Mais je n'aime pas ce coin. Kane n'a-t-il pas dit de se méfier des hommes des collines à l'ouest de la trouée ? »

Maître Juwain nous rejoignit et contempla les collines embrumées du haut de son cheval. Puis il dit : « J'ai déjà traversé ce pays il y a des années quand j'ai emprunté la route de Nar pour me rendre à Mesh. J'ai rencontré les hommes des collines dont parlait Kane. Ils nous ont barré le passage pour exiger le paiement d'un péage.

— Mais c'est la route royale ! » m'exclamai-je, indigné devant ce vol manifeste. À Mesh, comme dans l'ensemble des Neuf Royaumes, les routes étaient gratuites comme l'air que les hommes respirent. « Personne, à part le roi Kiritan, n'a le droit de percevoir un péage sur une quelconque route d'Alonie. Et un roi avisé n'exercerait jamais ce droit.

— Malheureusement, nous sommes loin de Tria, ici, fit remarquer maître Juwain. Les hommes des collines font ce qu'ils veulent.

— Alors on devrait peut-être attendre pour rejoindre la route. Comme ça, on ne pourra pas nous faire payer de droit de passage. »

Cependant, cette logique ne suffit pas à rassurer Maram. Il secoua la tête en direction de maître Juwain et s'écria : « C'est une terrible nouvelle, maître ! Nous n'avons pas d'or pour des péages ! Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Je ne voulais pas vous inquiéter. Et maintenant, si on montait

au sommet de cette colline pour voir ce qui nous entoure ? »

Espérant comme toujours retarder le plus possible l'annonce d'une éventuelle catastrophe, Maram insista pour prendre d'abord un léger déjeuner. Nous fîmes redescendre nos chevaux sous les arbres, près d'un ruisseau qui nous parut l'endroit idéal pour nous reposer. Après avoir avalé un repas de noix, de fromage et de pain de guerre, j'autorisai même Maram à prendre un peu de cognac pour lui donner du courage. Puis je les guidai dans un petit vallon perdu dans la brume qui débouchait au nord sur la colline aride. Nous suivions un petit cours d'eau depuis environ un demi-mille quand la peau de ma nuque se mit à me démanger et à me brûler : j'eus l'impression affreuse d'être poursuivi, sans savoir par qui, ni par quoi.

Et soudain, comme un coup de tonnerre éclatant pendant l'orage, un bruit de clairon déchira l'air : taraa, taraa, taraa ! Les deux mêmes notes sonnaient sans discontinuer comme si quelqu'un soufflait dans une trompette sur les hauteurs devant nous. Resserrant ma prise sur les rênes d'Altaru, je le poussai vers la colline ; c'était comme si le clairon, ou quelque chose d'autre, m'appelait au combat.

« Val, attends ! cria Maram derrière moi. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais voir ce qui se passe, répondis-je simplement.

— Je ne veux pas savoir ce qui se passe, rétorqua-t-il. (Il montra derrière nous la direction opposée.) On ne ferait pas mieux de fuir par là pendant qu'il est encore temps ? »

J'écoutai un instant le vacarme qui ébranlait la forêt, puis un son plus profond à l'intérieur de moi. « Et si les hommes des collines ont capturé Sar Avador, ou un autre voyageur, sur le coteau ?

— Et s'ils nous capturent *nous* ? Je t'en prie, viens, on a encore le temps !

— Non, il faut que j'aille voir. »

Sur ces mots, je fis avancer Altaru. Maram me suivit à contrecœur et maître Juwain lui emboîta le pas en tirant les chevaux de bât. Nous longeâmes le vallon avant de traverser les bois qui remontaient sur le coteau. Soudain, comme si quelqu'un avait déboisé le sommet en y mettant le feu, les arbres s'arrêtèrent net le long d'une ligne qui contournait la colline à sa base. Nous fîmes une halte à couvert pour voir qui sonnait du clairon.

« Oh, Seigneur ! s'écria Maram d'une voix rauque. Oh, Seigneur ! »

À une centaine de mètres de nous, dix guerriers gravissaient la pente. Ces hommes trapus, au teint clair, étaient presque nus et n'arboraient pour tout vêtement que de rudimentaires peaux de bêtes. Ils portaient de longs boucliers ovales dont la plupart étaient hérissés de flèches ainsi que tout un assortiment d'armes irrégulières : des haches, des masses et quelques épées courtes à large lame. Leur chef – un homme courtaud et hirsute, au visage barbouillé de peinture rouge

– s'arrêta pour souffler dans une grande corne éclaoussée de sang comme si elle venait d'être arrachée à la tête de quelque animal. Puis pointant son épée vers le sommet, il se remit à avancer vers sa proie.

Celle-ci consistait en un seul guerrier qui observait les hommes du haut de la colline. Immédiatement, je remarquai les longs cheveux blonds qui jaillissaient de son heaume conique et pointu. Je ne pus m'empêcher de remarquer l'arc double et l'armure en cuir garnie de clous qui constituaient l'équipement des Sarni, mais j'étais incapable de dire à quelle tribu il appartenait. Plus bas sur la pente, des cadavres gisaient en cercle sur l'herbe rare à cinquante mètres du guerrier. Eux aussi étaient criblés de flèches. Il n'y avait dans tout Ea aucun archer comme les Sarni et aucun arc aussi puissant que les leurs. Mais ce guerrier-là ne banderait plus jamais d'arc car son carquois était vide. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était attendre, debout près de son cheval abattu, que les hommes des collines traversent le cercle de leurs compagnons morts et entament la boucherie que de toute évidence ils envisageaient.

« Bon, murmura Maram derrière son arbre, tu as vu ce que tu voulais voir. Maintenant, on s'en va ! »

Le plus rapidement possible, je fis avancer Altaru jusqu'à mon cheval de bât et je détachai le grand heaume accroché à son flanc. Je décrochai également le bouclier que mon père m'avait donné et passai mon bras dedans. J'avais encore tellement mal au côté que je pouvais tout juste le soulever. Mais je sentis à peine la douleur car j'avais des blessures plus profondes à supporter.

« Qu'est-ce que tu fais ? me demanda Maram d'un ton brusque. Ce ne sont pas nos affaires. C'est un guerrier Sarni, non ? Un *Sarni*, Val ! »

Maître Juwain pensait comme lui que l'opération que j'envisageais n'était peut-être pas des plus sages. Mais comme la Confrérie enseigne qu'il faut faire preuve de compassion envers les malheureux de ce monde, il ne parla pas de s'enfuir. À l'abri des arbres, il se contenta d'étudier différents stratagèmes en se demandant comment à nous trois – plus un guerrier Sarni – nous pourrions l'emporter sur dix hommes des collines farouches et vindicatifs.

Je fis glisser le heaume ailé sur ma tête, puis je pris ma lance et la plaçai sous mon bras valide. Comment expliquer pourquoi je faisais ça ? Je pouvais à peine me l'expliquer à moi-même. Cela faisait tellement de milles que j'étais pourchassé que je ne pouvais supporter de voir ce guerrier pourchassé à son tour et prêt à mourir courageusement. Pour maître Juwain, la compassion était un noble principe à honorer chaque fois que c'était possible ; pour moi, c'était une douleur terrible qui me transperçait le cœur. Pour une raison que je ne comprenais pas, je m'étais soudain ouvert à ce guerrier condamné. C'était certainement un Sarni orgueilleux, mais quelque

chose en lui appelait à l'aide, comme un enfant, et espérait que celle-ci se présenterait comme par miracle...

« Cet homme, dis-je à Maram, aurait pu être Sar Avador. Ce pourrait être mon frère. Ce pourrait être toi. »

Là-dessus, donnant un coup de talon dans les flancs d'Altaru, je sortis de sous les arbres et le lançai au galop. Sa puissance extraordinaire lui permit d'atteindre rapidement cette allure et il enfonça ses sabots dans le sol en pente devant nous. Je sentis les muscles saillants de sa croupe se contracter et nous pousser dans les airs. Il soufflait et secouait la tête et je sentais sa soif de combattre. Les hommes des collines s'étaient maintenant rapprochés du guerrier qui les attendait uniquement armé d'un sabre et d'un petit bouclier. Ses dix bourreaux, au visage et au corps peints, avançaient groupés, dangereusement proches les uns des autres. Leur chef soufflait sans cesse dans sa corne ensanglantée pour leur donner du courage ; ils frappaient leurs armes contre leurs boucliers en bois en criant des obscénités et des menaces de tortures épouvantables. Leur vacarme dut couvrir le martèlement des sabots d'Altaru se dirigeant sur eux car ils ne me virent qu'au dernier moment. Mais le guerrier qui regardait vers le bas de la colline m'avait vu. Il comprit, je ne sais comment, que c'étaient les hommes des collines que je chargeais et pas lui ; il devait être intrigué qu'un guerrier Valari vienne à sa rescousse, mais il remit les questions à plus tard. Lançant un cri de joie aigu, il se précipita sur ses ennemis tandis que je baissais ma lance, prêt à me jeter sur eux.

Cependant, juste à ce moment-là, l'un des hommes se tourna vers moi et laissa échapper un cri de consternation qui alerta les autres. Ils s'immobilisèrent, les yeux écarquillés d'étonnement et ne sachant plus que faire. J'aurais pu facilement enfoncer la pointe de ma lance dans le cou du premier homme. La colère d'Altaru qui s'ébrouait et la mienne m'incitaient à le faire ; la proximité de la mort me remplissait d'une ivresse terrible. Me rappelant alors mon vœu de ne plus jamais tuer, je levai ma lance et, passant près de lui à toute allure, je le frappai sur le côté de la tête avec le pommeau recouvert d'acier. Assommé, il tomba sur le sol du coteau. L'un de ses amis tenta de me désarçonner d'un coup de masse, mais je parai l'attaque avec le bouclier de mon père. Alors Altaru, furieux, le frappa de son sabot et enfonça son bouclier et son épaule avec un bruit sinistre. Il hurla de douleur tandis que je me mordais les lèvres pour ne pas crier aussi.

Dans le feu de la bataille, je me rendis vaguement compte que le guerrier Sarni se battait avec leur chef et lui ouvrait la gorge d'un coup de sabre expéditif. Immédiatement, je me mis à tousser en sentant le bouillonnement du sang dans ma propre gorge. L'un des hommes balançait alors sa hache dans mon dos et seule mon armure forgée à Godhran m'évita d'avoir la colonne vertébrale fendue.

Tournoyant sur ma selle, je le frappai au visage avec mon bouclier. Il tomba sur un genou et pendant un moment interminable, j'hésitai, tremblant, à le transpercer de ma lance.

À ce moment-là, le guerrier Sarni se fendit dans sa direction et l'acheva sans pitié. La mentonnière de son heaume cachait en grande partie son visage, mais j'aperçus ses yeux bleus, brillants comme des diamants, quand il trancha la tête de l'homme d'un coup de sabre fulgurant. Son habileté dans le maniement des armes et sa violence extraordinaire, ainsi, je suppose, que mon attaque insensée, avaient sérieusement découragé les hommes des collines. Quand une flèche sortant soudain des bois au-dessous de nous arriva en sifflant et s'enfonça dans le sol à ma droite près de l'un d'eux, celui-ci montra le bas de la colline où Maram se tenait près d'un arbre avec mon arc de chasse et s'écria : « Sauve qui peut ! Ils vont tous nous tuer ! »

Dans la panique qui s'ensuivit, le guerrier Sarni réussit à en tuer un de plus avant que ses compagnons nous tournent le dos et s'enfuient au bas de la colline par l'est où une légère élévation du sol les mettait à l'abri de la ligne de feu de Maram. Je crois que le guerrier les aurait poursuivis pour en abattre encore quelques-uns si je n'étais pas tombé de cheval à ce moment-là.

« Non, je vous en prie, plus de tuerie », dis-je, en levant ma main paume ouverte et en secouant la tête. Debout près d'Altaru, je m'agrippais au pommeau de sa selle pour ne pas m'effondrer.

« Qui êtes-vous, Valari ? » me cria le guerrier.

Je baissai les yeux vers le pied de la colline où les sept survivants avaient disparu dans les bois. J'aperçus Maram et maître Juwain qui montaient vers nous. À l'exception du souffle court qui sortait des énormes naseaux fumants d'Altaru et de ma respiration difficile, le monde était brusquement devenu silencieux.

« Je m'appelle Valashu Elahad », répondis-je d'une voix entrecoupée. Je me sentais faible, détaché de mon corps, comme si ma tête avait été tranchée et avait volé dans l'air comme celle de l'homme des collines. J'enlevai alors mon heaume pour avoir un peu plus d'air. « Et vous, qui êtes-vous ? »

Le guerrier hésita un instant tandis que j'appuyais ma main sur mon flanc. Je sentis le sang qui traversait mon armure. Le combat avait rouvert ma blessure au côté ainsi que celle plus profonde qui ne se refermerait jamais.

« Je m'appelle Atara, répondit le guerrier en ôtant également son heaume. Atara Manslayer⁽¹⁾ de la tribu des Kurmaks. Je vous remercie de m'avoir sauvé la vie. »

Je manquai de nouveau de suffoquer, mais pas de douleur. Je fixai les longs cheveux blonds qui tombaient en cascade de la tête d'Atara et les traits fins de son visage doré. Il n'y avait aucun doute, Atara

était une femme, la plus belle femme que j'aie jamais vue. Et bien que nos ennemis aient été tués ou dispersés, quelque chose en elle m'appelait encore.

« Atara, dis-je, comme si son nom était une invocation des anges vivant dans les étoiles, soyez la bienvenue. »

Soudain, je compris qu'il y avait autre chose entre nous qu'un lien de sang. Je plongeai alors mon regard dans le sien et ce fut comme tomber, non pas dans le néant où elle avait envoyé les hommes des collines, mais dans le feu sacré de deux étincelantes étoiles bleues.

Pendant un instant qui parut durer une éternité, Atara maintint ce contact magique. Puis au prix d'un énorme effort de volonté, elle détourna le regard et sourit, confuse, comme si elle en avait trop appris sur moi ou moi sur elle.

« Veuillez m'excuser, dit-elle, j'ai des choses à faire. »

Elle arpenta la colline en scrutant l'orée du bois pour s'assurer que les ennemis ne préparaient pas une nouvelle attaque. Après avoir jeté un coup d'œil sans curiosité à Maram et à maître Juwain, elle parcourut rapidement la pente couverte de sang pour récupérer ses flèches sur les corps à l'aide de son sabre. Elle maniait son arme avec autant de précision que maître Juwain quand il utilisait son scalpel pour explorer une plaie. En passant d'un homme à l'autre, elle s'était mise à compter à voix haute en partant de cinq. Au début, je crus que cela concernait le nombre de flèches qu'elle avait lancées ou récupérées. Mais quand elle arriva au cadavre du chef des hommes des collines, qui n'avait été atteint par aucune flèche, elle annonça tranquillement : « quatorze ». Et le corps sans tête de l'homme qu'elle avait décapité eut droit, lui, à un numéro quinze tout aussi incompréhensible.

Alors, pendant que Maram et maître Juwain se dirigeaient vers nous, je me mis à réfléchir à l'étrange nom de famille d'Atara : Manslayer. Je me rappelai que Ravar m'avait un jour parlé de femmes guerrières Sarni réunies au sein d'un groupe appelé Société des Manslayers. On racontait que dans chaque tribu, quelques rares femmes s'exerçaient au maniement des armes et renonçaient au mariage pour rejoindre les redoutables Manslayers. Quand on entrait dans cette Société, c'était pratiquement pour la vie car pour être relevée de ses vœux, une Manslayer devait avoir abattu cent ennemis. Avec les quatre hommes qu'elle avait tués avant d'arriver sur cette colline maudite, Atara avait déjà plus de morts à son actif que nombre de chevaliers Valari. Et en tuant douze hommes supplémentaires avec son arc et son épée, elle avait accompli un véritable exploit, même si c'était épouvantable.

Horrifié, je la regardais nettoyer le sang sur ses flèches avant de les laisser tomber dans le carquois jeté sur son épaule. Je me dis qu'elle ne devait pas être beaucoup plus vieille que moi. C'était une grande femme, solide comme la plupart des gens de son peuple dont elle avait

l'aspect sauvage. Son armure de cuir, entièrement noire et renforcée de clous en acier, ne couvrait que son torse. Les jambes étaient protégées par des chausses en cuir plus souple et plus doux. Ses longs bras agiles, brunis par le soleil, étaient nus et ornés de brassards dorés dans leur partie supérieure. Son cou était paré d'un torque en or incrusté de lapis-lazuli. Ses cheveux avaient la couleur de l'or battu et leurs pointes étaient entourées d'une ribambelle de petites perles en lapis. Mais ce qui captivait mon regard, c'étaient ses yeux. Jamais je n'aurais espéré en voir de semblables dans le monde. Ils étaient comme des saphirs, des diamants bleus ou encore de lumineux lapis. Ils brillaient d'une ardeur peu commune et me semblèrent plus précieux que n'importe quel joyau.

Maram et maître Juwain nous rejoignirent à ce moment-là et Maram s'écria : « Oh, Seigneur ! mais c'est vraiment une femme !

— Oui, c'est une femme, répondis-je, immédiatement jaloux du vif intérêt qu'il lui portait. Puis-je vous présenter Atara Manslayer de la tribu des Kurmaks ? Et voici le prince Maram Marshayk de Délu. »

Je présentai également maître Juwain et Atara les salua poliment avant de reprendre sa tâche sanglante et de continuer à récupérer ses flèches. Comme moi, maître Juwain et Maram voulurent savoir comment une femme seule avait pu se retrouver acculée sur cette colline. Mais Atara coupa court à leurs questions d'un mouvement de tête impérieux. Montrant du doigt le haut de la pente où son cheval gisait en gémissant, elle déclara : « Excusez-moi, j'ai encore une chose à faire. »

Nous la suivîmes jusqu'au sommet de la colline, mais quand nous comprîmes quelle était son intention, nous restâmes un peu à l'écart pour lui laisser un peu d'intimité. Elle marcha droit sur son cheval, un jeune animal des steppes qui avait été éventré. Une partie de ses entrailles était répandue autour de lui et fumait dans l'herbe. Elle s'assit à ses côtés et prit délicatement sa tête sur ses genoux. Elle commença par la caresser en chantonnant un petit air triste et en le regardant dans ses grands yeux bruns. Puis elle caressa son long cou et soudain, alors que je tournai Altaru vers le bas du coteau, elle lui passa le fil de son sabre sur la gorge d'un geste si vif que je n'en crus pas mes yeux.

Elle resta assise un moment dans l'herbe qui rougissait à contempler le ciel. La lutte entre son désir de sauver les apparences et son chagrin me toucha profondément. Finalement, elle enfonça son visage dans le pelage de son cheval et se mit à sangloter doucement. Je clignai des yeux, luttant pour ne pas pleurer moi aussi.

Un peu plus tard, elle se leva et vint vers nous. Ses mains et ses chausses étaient couvertes de sang, comme celles d'un boucher, mais elle n'y prêta pas attention. Montrant les corps des hommes des

collines, elle dit : « Ils m'ont accostée dans les bois alors que je grimpais sur la colline et ont exigé un droit de passage pour traverser leur pays. *Leur* pays, hum. Je leur ai dit que cette terre n'était pas à eux, qu'elle appartenait au roi Kiritan.

— Que pouviez-vous faire d'autre ! demanda Maram avec bienveillance. Qui a de l'or à dépenser en péages ? »

Atara retourna alors à son cheval et elle sortit une bourse de ses sacoches. Quand elle la soupesa dans sa main, des pièces cliquetèrent. « Ce n'est pas que je manque d'or, expliqua-t-elle, c'est seulement que je n'ai pas envie d'enrichir des brigands.

— Mais ils auraient pu vous tuer ! s'exclama Maram.

— Mieux vaut mourir que se déshonorer en faisant des affaires avec des gens pareils. »

Maram la regarda fixement, comme si ce principe lui était complètement étranger.

« Quand ils ont compris que je ne paierais pas, ils se sont fâchés et m'ont menacée de leurs armes en disant qu'ils me prendraient beaucoup plus qu'un droit de passage. Et pour m'empêcher de fuir, l'un d'entre eux a ouvert le ventre de mon cheval avec une hache. *Mon cheval !* Dans le Wendrush, toute personne blessant intentionnellement le cheval d'un guerrier au cours d'une bataille est attachée dans l'herbe avec des piquets et abandonnée aux loups. »

En entendant cela, Maram secoua tristement la tête et marmonna : « Les loups, c'est quand même mieux que les ours. »

Qu'Atara puisse rire de cet humour macabre était tout à fait inattendu et permit d'apprécier son esprit et son charme. Car elle rit bel et bien en dévoilant ses dents blanches bien alignées et son visage s'épanouit dans un sourire triste.

« Mais que faisiez-vous dans les terres des hommes des collines ? » lui demandai-je. La rencontrer au milieu de ce désert me paraissait plus qu'étrange. « Et pourquoi gravissiez-vous cette colline ? »

Atara tendit le doigt vers la crête rocheuse et découpée au-dessus de nous et répondit : « Je pensais que de là-haut, je pourrais peut-être apercevoir la route de Nar.

Nous échangeâmes un regard et comprîmes immédiatement. J'avouai que je devais être à Tria le septième jour de soldru en réponse à l'appel du roi Kiritan pour retrouver la Pierre de Lumière. Atara aussi. Elle nous raconta alors son voyage. Lorsque la nouvelle de la grande quête était parvenue chez les Kurmaks, elle avait fait ses adieux aux siens et avait pris la route du nord en suivant le flanc ouest de la chaîne des Shoshan. En restant près de ces grands pics, elle avait réussi à éviter la Longue Muraille de quatre cents milles qui traversait la prairie des Montagnes des Shoshan aux Montagnes Bleues. Cela faisait trois longs âges que l'Alonie l'avait construite pour protéger ses

terres fertiles contre les hordes Sarni. Mais la Muraille ne pouvait empêcher le passage d'un guerrier isolé, déterminé à se rendre de l'autre côté. Sur la Montagne de la Citadelle, où les pierres de la Muraille se confondaient avec le granit bleu des Shoshan, Atara avait découvert un sentier qui la contournait par les bois. Son cheval des steppes, agile, avait su trouver son chemin sur le sentier pierreux là où un animal plus gros comme Altaru se serait cassé les jambes. C'est ainsi que l'Alonie avait de nouveau été envahie par les Sarni, comme dans le passé, même si ce n'était que par un seul guerrier de la Société des Manslayers.

« Mais les Sarni ne sont pas en guerre avec l'Alonie. Pourquoi ne pas avoir franchi la Muraille par l'une des portes ? »

Atara me lança un regard étrange et je sentis qu'elle était irritée. Puis elle dit : « Non, ils ne sont pas en guerre, pas encore. D'autres guerriers ont pris la route plus directe en suivant le Poru jusqu'à Tria, mais c'étaient tous des hommes. Les Aloniens n'auraient jamais autorisé quelqu'un comme moi à franchir leurs portes. »

Après la Muraille, elle s'était dirigée vers le nord en traversant les collines à l'ouest de la trouée des Shoshan. Comme nous, mais nous venions d'une autre direction.

« Je pensais croiser la route plus tôt, ajouta-t-elle. Elle ne doit pas être loin.

— Vous n'avez pas regardé du sommet de la colline ? demanda Maram d'un air inquiet.

— Non, je n'en ai pas eu le temps. Si on allait voir maintenant ? »

Ensemble nous gravâmes les vingt mètres menant au sommet. Comme je l'avais imaginé, le sol se terminait brutalement par une falaise, comme si une hache géante avait enlevé toute la partie nord de la colline. Debout sur les rochers nus qui bordaient cette faille, nous regardâmes autour de nous. À quarante ou cinquante milles de là, l'éperon nord de la chaîne des Shoshan était perdu dans les nuages. Une brume cotonneuse recouvrait le paysage accidenté qui menait jusqu'à elle. Nous n'en apercevions que des buttes vertes dépassant des volutes argentées. Mais juste au-dessous de nous, dans une petite vallée, une bande rocheuse gris-bleu se faufilait entre les arbres. Elle était plus large que toutes les routes que j'avais déjà vues et je compris que ce devait être l'ancienne route de Nar construite entre Tria et Nar avant même l'Âge des Épées.

Maintenant, il s'agissait de savoir ce que nous devons faire. Maram, bien sûr, préférerait retrouver la sensation familière d'une bonne route pavée sous les pas alors que je penchais plutôt pour rester dans les bois. Je me sentais davantage en sécurité sous la cime des grands chênes que sur une route dégagée. Mais maître Juwain fit remarquer que si les hommes des collines avaient l'intention de se

venger, ils pourraient nous tomber dessus n'importe où dans ces collines. Nous ferions donc mieux, dit-il, de suivre la route. Atara était d'accord avec lui. Puis elle ajouta qu'il était peu probable que les hommes des collines nous attaquent après avoir perdu autant d'hommes, surtout maintenant qu'à la puissance de son grand arc s'ajoutaient les armes d'un chevalier Valari.

« Et *mon* arc, alors, protesta Maram. (Il leva mon arc de chasse comme s'il lui appartenait.) C'est bien ma flèche qui les a finalement mis en fuite, non ? »

Atara baissa les yeux vers l'endroit où la flèche de Maram était encore fichée dans l'herbe du coteau. « Mais vous avez raison ! Quel tir magnifique ! Vous avez probablement réussi à tuer une taupe ou au moins quelques vers de terre. »

Tandis que le visage de Maram virait au rouge écarlate, je m'efforçai de ne pas sourire. Et je fis bien parce que Atara nourrissait aussi quelques doutes à mon endroit.

« J'ai entendu dire que les Valari étaient de grands guerriers », me dit-elle.

Oui, pensai-je, c'était le cas de Télémesh et de mon grand-père. Et de mon père aussi.

Atara montra le corps de l'homme que j'avais épargné. « Ce doit être difficile d'être un grand guerrier quand on a peur de tuer ses ennemis. »

Ses yeux qui avaient la beauté des diamants pouvaient aussi en avoir la froideur et la dureté. Ils me traversaient entièrement et paraissaient me mettre à nu.

« Oui, répondis-je, c'est difficile.

— Alors pourquoi êtes-vous venu à mon secours ? »

Mon don qui me permettait parfois de voir si facilement les motivations des autres ne me servait à rien pour comprendre les miennes. Que pouvais-je lui répondre ? Que j'avais ressenti de la compassion pour sa situation désespérée ? Que même maintenant, j'avais peur de ressentir quelque chose de plus ? Mieux valait ne rien dire. Aussi, je détournai le regard vers les volutes de brume au-dessus des collines.

« Mais vous m'avez *réellement* aidée, finit par dire Atara. Vous m'avez sauvé la vie. Désormais, j'ai une dette de sang envers vous.

— Non, répondis-je, en levant les yeux vers elle, vous ne me devez rien.

— Si. Et il faut que je vous accompagne jusqu'à ce que je me sois acquittée de ma dette. »

J'écarquillai les yeux devant cette étrange suggestion. Un guerrier Sarni voyageant en compagnie d'un chevalier Valari ? Les loups accompagnaient-ils les lions ? Combien de fois à travers les âges les

Sarni avaient-ils envahi les Montagnes du Levant pour être immanquablement repoussés ? Combien les Valari avaient-ils tué de Sarni, et les Sarni de Valari ? Une guerrière de la Société des Manslayers elle-même ne pouvait atteindre ce nombre.

« Non, répétais-je, il n'y a pas de dette.

— Si, bien sûr qu'il y en a une. Et je dois la rembourser. Sinon, croyez-vous que je voyagerais en votre compagnie ? »

En la voyant agiter les mains avec impatience comme pour balayer mon entêtement, je devinai que non. Elle préférerait très certainement sortir de ce désert par ses propres moyens, ou même m'affronter pour le simple plaisir de combattre.

« Si les hommes des collines reviennent, vous aurez besoin de mon arc et de mes flèches. »

Je mis la main sur ma kalama et répondis : « Les Valari se sont toujours très bien débrouillés avec leur épée, même contre les Sarni. »

Atara, qui tenait toujours son sabre dans ses longues mains, jeta un regard sur sa lame courbe. « Oui, vous avez toujours eu la supériorité des armes.

— Vous avez vos arcs, dis-je en montrant le sien qu'elle avait laissé près de son cheval.

— Bien sûr, admit-elle. Mais en terrain accidenté, il est difficile d'en tirer pleinement profit. Et puis nous avons toujours joué de malchance.

— C'est vrai. À la Bataille du fleuve Song, les compétences stratégiques d'Elemesh ont causé votre perte.

On aurait pu rester là à discuter toute la journée si maître Juwain n'avait pas fait remarquer que le soleil ne s'arrêterait pas pour écouter et que la terre ne s'immobiliserait pas pour voir qui avait le dessus. Il fallait partir, et vite. Puis il fit observer qu'Atara n'avait pas de cheval et me demanda si j'avais vraiment l'intention de la laisser seule dans la forêt.

« Vous êtes sûre de vouloir voyager avec nous ? » lui demandai-je. Je lui parlai alors de Kane et des inconnus que nous soupçonnions de nous poursuivre depuis Anjo et qui étaient peut-être toujours à nos trousses.

Cependant, si j'avais pensé la décourager, je fus déçu. En réponse à ma question, elle se contenta de nettoyer le sang sur son épée et de sourire comme si je lui avais proposé une partie d'échecs pour laquelle elle était prête à miser, non seulement sa bourse de pièces d'or, mais aussi sa vie.

Comment, me demandai-je, arriver à faire confiance à une femme pareille ? Je contemplai les corps des hommes qu'elle avait tués. Elle était bien l'ennemie de mes ennemis, mais son peuple aussi était l'ennemi du mien. Un ennemi pouvait-il aussi facilement devenir un

ami ?

« Je m'engage à donner ma vie pour la vôtre, fit-elle simplement. Mais je ne peux pas vous protéger contre les hommes des collines, ni contre qui que ce soit d'autre, si je ne vous accompagne pas.

Comment ne *pas* faire confiance à cette femme courageuse ? Je pouvais presque ressentir sa volonté d'honorer sa promesse. Je vis dans ses yeux une lumière brillante et une bonté toute simple qui m'alla droit au cœur. En même temps, j'étais effrayé par la flamme qui s'allumait dans mes propres yeux : si je laissais faire, elle risquait de me traverser et de me consumer entièrement. Mais si je fuyais cette ineffable flamme comme je l'avais toujours fait, comment pourrais-je *la* protéger si des hommes malveillants l'attaquaient de nouveau.

« Je vous en prie, venez avec nous. Nous serons heureux d'avoir votre compagnie. »

Je lui serrai alors la main et sentis le sang sur sa paume chaude et humide contre la mienne.

L'heure suivante fut presque entièrement consacrée aux préparatifs de notre voyage. Pendant que maître Juwain refaisait mon pansement, Maram partagea une partie de mes flèches avec Atara. Comme son cheval était mort, il fallut transformer l'un des animaux de bât en monture. Atara avait suggéré à contrecœur de monter Tanar, mon gros hongre bai. Mais bien qu'il fût très solide, cela faisait longtemps qu'il n'avait pas porté d'être humain sur le dos. Il se réjouit quand je lui ôtai les sacs de provisions et tout mon attirail mais secoua la tête quand Atara boucla la selle autour de lui. Cependant, Atara avait un don pour apprivoiser les chevaux. Et pour les dominer. Après avoir convaincu Tanar d'accepter le mors en fer rigide dans sa bouche, elle le monta un moment sur la colline et annonça qu'il faudrait qu'il fasse l'affaire jusqu'à ce qu'elle puisse acheter une meilleure monture à Suma ou à Tria.

Comme nous avions un cheval de moins pour nos provisions, j'envisageai d'abandonner les petits tonneaux de cognac et de bière que Tanar transportait depuis Silvassu. Mais cette idée horrifia Maram. Il protesta que si c'était nécessaire, il descendrait de cheval et porterait les tonneaux sur son propre dos jusqu'à Tria, ou jusqu'à ce qu'il les ait complètement vidés s'il avait fini avant. Atara lui reprocha, et nous reprocha, de voyager avec un tel chargement. Il suffisait à un guerrier Sarni d'un manteau en cuir et d'un sac rempli de viande d'antilope séchée pour parcourir cinq cents milles dans le Wendrush, dit-elle. Mais nous n'étions pas Sarni. Finalement, nous répartîmes au mieux les provisions sur le dos et les flancs de nos six chevaux.

Nous redescendîmes ensuite le coteau. Nous fîmes une halte au bord d'un ruisseau pour permettre à Atara de se laver, puis nous

contournâmes la colline pour pénétrer dans la vallée que nous avions aperçue du sommet. Après un court trajet dans les bois, nous débouchâmes soudain sur une percée en plein soleil à l'endroit où la route de Nar coupait à travers la forêt. Sa largeur m'émerveilla : c'était comme une rivière de pierre coulant dans les bois. L'herbe pointait dans les nombreuses petites fentes de sa surface et, ici ou là, un arbre avait poussé dans les crevasses les plus importantes. Mais elle était tout à fait praticable. Je me dis que des armées entières pouvaient l'emprunter, et que des armées entières l'avaient empruntée.

Nous la suivîmes en direction du nord-est le reste de la journée. Nous chevauchions tous les quatre de front en traînant les deux derniers chevaux de bât derrière nous. Si les hommes des collines nous observaient derrière l'écran des arbres qui bordaient la route, ils n'osèrent pas se montrer. Atara, avait raison, pensai-je, ils avaient eu assez de bataille pour la journée. Maram et elle n'en gardaient pas moins leur arc prêt à l'emploi à portée de main et nous tendions tous l'oreille à l'affût du moindre craquement de brindille ou bruissement de feuilles.

Maître Juwain nous raconta ce qu'il savait des hommes des collines. C'étaient, dit-il, les descendants d'une armée Kallimun qui avait envahi l'Alonie au début de l'Âge du Dragon. Le capitaine de l'armée n'était autre que Sartan Odinan en personne, le fameux prêtre Kallimun qui avait trahi Moijin puis guidé Kalkamesh dans Argattha pour récupérer la Pierre de Lumière. Après le sac et l'incendie de Suma, le cœur de Sartan s'était radouci et il avait abandonné ses hommes assoiffés de sang. Moijin avait alors rappelé l'armée privée de chef à Sakai juste au moment où la conquête de l'Alonie paraissait assurée. Mais de nombreux guerriers de Sartan étaient restés pour mettre la région à feu et à sang. Quand les soldats du roi Maimun commencèrent à les pourchasser, ils trouvèrent refuge dans les collines tout autour de nous et depuis, celles-ci étaient infestées par leurs descendants.

« Sartan a utilisé une pierre de feu pour ouvrir une brèche dans la Longue Muraille, dit maître Juwain. C'est ainsi que son armée a réussi à pénétrer en Alonie. Tout comme les Sarni à l'Âge des Epées.

— Les Sarni n'ont pas utilisé de pierre de feu pour percer la Muraille, le reprit Atara. À l'époque, ils ne connaissaient pas leur existence. »

Pendant que nos chevaux trottaient sur la route et que les rayons obliques du soleil filtraient à travers la voûte des arbres, Atara nous parla de l'époque de Tulumar Elek qui avait uni les tribus Sarni en l'an 2054 de l'Âge des Epées. D'après elle, Tulumar avait décidé de conquérir l'Alonie qui était, et qui est toujours, le plus grand des

royaumes d'Ea. Ses armées avaient donc fait le siège des immenses fortifications de la Longue Muraille pendant un an, en vain. Et puis un jour, un homme mystérieux, nommé Kadar le Rusé, était arrivé au campement de Tulumar avec des tonneaux remplis d'une substance rouge appelée *relb*. Atara expliqua que la *relb* n'était que le précurseur de la gelstei rouge, un premier essai dans l'art de fabriquer ces puissantes pierres. Mais elle possédait déjà pas mal de pouvoirs : elle concentrait les rayons du soleil et enflammait même la pierre. C'est pourquoi on l'appela la Brûleuse de Pierre. Kadar le Rusé persuada les guerriers Sarni de Tulumar de répandre la *relb* sur une partie de la Longue Muraille pendant la nuit, ce qu'ils firent au prix de lourds sacrifices. Cela ressemblait beaucoup à de la peinture ou à du sang frais et les Aloniens pensèrent que les Sarni étaient devenus fous.

Mais le lendemain, quand les rayons du soleil de midi frappèrent la Longue Muraille, la *relb* s'enflamma, transforma la pierre en lave et tua des milliers de défenseurs de la forteresse. Ce grand événement fut connu par la suite sous le nom de Percement de la Longue Muraille. Les années suivantes, Tulumar poursuivit sa conquête de toute l'Alonie et de Délu.

« Tulumar était un grand guerrier, dit Atara. L'un des plus grands qu'aient connus les Sarni. Mais Kadar le Rusé l'a trompé. »

Maître Juwain, qui frottait sa tête chauve tout en cheminant, la regarda avec surprise. « Si votre histoire est vraie, et je dois dire qu'elle n'est mentionnée nulle part dans le *Sagamon Elu* ni dans aucune des histoires de la dynastie des Élekar, il semblerait que Tulumar doive une grande partie de ses succès à ce fameux Kadar le Rusé.

— Non, Kadar a trompé Tulumar, répéta Atara. En réalité, Kadar n'était autre que Morjin déguisé.

— Quoi ! » s'écria maître Juwain. Il frottait ses mains noueuses l'une contre l'autre comme s'il se régalaient d'avance. Jamais je ne l'avais vu aussi excité. « Mais le Dragon Rouge n'est apparu que deux cents ans plus tard !

— Pourtant, c'était bien Morjin, insista Atara. C'est connu. Ça fait deux âges qu'on raconte ces histoires. Morjin a essayé d'utiliser Tulumar pour conquérir tout Ea. Il a essayé d'en faire une goule et finalement ça l'a tué.

— Le *Sagamon Elu* dit que Tulumar a été emporté par une fièvre après avoir préparé l'invasion des Neuf Royaumes.

— Si c'est le cas, c'était une fièvre causée par du poison et par les mensonges de Morjin. »

Je pensai au poison qui brûlait dans mes veines et à ce qu'il finirait peut-être par me faire. Pour me distraire de ces idées noires, je dis : « Le fils de Tulumar était Sagumar, je crois.

— Oui, répondit Atara. Moijin a essayé de l'asservir lui aussi.

— Et c'est ce Sagumar que le roi Elemesh a vaincu au fleuve Song, n'est-ce pas ? Si ce que vous dites est vrai, le roi Elemesh a lui aussi vaincu Moijin.

— Pour quelque temps, dit Atara amèrement en hochant la tête. Moijin s'est toujours fait passer pour le meilleur allié des Sarni, mais c'est notre pire ennemi. Aujourd'hui encore, il tente de rallier des tribus en promettant des diamants et de l'or. Pour lui, c'est capital. S'il gagne les Sarni à sa cause, il aura tout Ea. »

En dépit du cercle jaune et lumineux du soleil du couchant, le monde parut soudain plongé dans les ténèbres. Je demandai à Atara : « Et est-ce que les tribus écoutent le Dragon Rouge ?

— Certaines. Les Danladi et les Marituks se sont pratiquement mis à son service. Et on dit que la moitié des clans Urtuks sont en faveur d'une alliance avec Sakai. »

Ces nouvelles me firent grincer des dents. En effet, les Urtuks régnaient sur les steppes juste à l'ouest des montagnes de Mesh. « Et les Kurmaks ? Votre peuple s'alliera-t-il au Dragon Rouge ?

— Jamais ! s'exclama Atara. Si un guerrier de sa tribu s'avisait de suggérer une alliance avec Moijin, Sajagax le tuerait de ses propres mains. »

Elle continua en racontant que ce vieux chef Kurmak farouche était son grand-père et qu'il pensait, comme elle, que le meilleur moyen de vaincre Morjin, c'était de retrouver la Pierre de Lumière.

Pendant que nous poursuivions notre chemin par ce bel après-midi, je réfléchissais à tout ce qu'Atara avait dit. Je pensais à elle aussi. J'aimais bien son tempérament énergique et enjoué mais j'aimais par-dessus tout sa passion pour la justice. Elle avait une sagesse que je n'avais jamais rencontrée chez une femme de son âge. Et il ne s'agissait pas uniquement d'une connaissance profonde de choses que maître Juwain lui-même ignorait, mais d'un sens aigu de la marche du monde. Aucun détail de la forêt que nous traversions ne semblait échapper à son regard et sa perception du terrain était encore plus développée que la mienne : à plusieurs reprises, elle s'était montrée capable de deviner quels cours d'eau nous allions croiser et quelle direction prendrait la route de l'autre côté du mur de collines devant nous. Et ce soir-là, alors que nous faisions halte au bord d'un de ces torrents, je découvris à quel point elle comprenait les animaux. Elle me dit qu'étant donné que j'étais blessé, je devais me reposer et lui confier la plupart des tâches nécessaires pour installer le camp. Elle insista pour desseller et brosser Altaru. Quand je lui fis remarquer que mon cheval fougueux pourrait la tuer si elle s'approchait trop près de lui, elle se contenta d'aller vers lui et de lui dire qu'ils devaient devenir amis. Quelque chose dans le ton suave de sa voix dut avoir un

effet magique sur Altaru parce qu'il hennit doucement et lui permit de souffler dans ses énormes naseaux. Elle lui caressa ensuite longuement le cou et je sentis dans son poitrail puissant les tressaillements de l'amour naissant.

J'étais obligé d'admettre que la présence d'Atara était une bonne chose : elle était d'un commerce agréable et nous apprécions tous son enthousiasme et son rire facile. Mais il lui arrivait aussi de nous irriter. Depuis que nous voyagions ensemble, maître Juwain, Maram et moi nous étions habitués les uns aux autres et nous avions établi un certain rituel pour monter le camp. Atara changea tout. Elle était aussi méticuleuse dans l'accomplissement des corvées qu'elle était précise quand elle décochait ses flèches. L'eau devait être prise au centre même du ruisseau pour éviter de récupérer des sédiments indésirables ; les pierres pour le feu devaient former un cercle parfait autour du trou et le bois devait être coupé avec soin pour s'adapter exactement au foyer. Elle semblait réaliser ces tâches sans se lasser. Pour Atara, il y avait une bonne et une mauvaise manière de faire les choses, et le moindre de ses actes était exécuté comme si le sort du monde en dépendait.

Il devait lui être difficile de se montrer aussi exigeante avec elle-même. Je devinais en elle un combat implacable entre ce qu'elle voulait faire et ce qu'elle savait devoir faire. Pendant les rares moments où elle se détendait et baissait la garde, son intense joie de vivre rejaillissait comme une fontaine. Elle aimait s'amuser, même des histoires les plus ridicules de Maram, et quand cela arrivait, elle éclatait de rire sans retenue. Ce soir-là, tandis que je jouais de la flûte autour d'un bon feu et d'un petit verre de cognac, elle rit et chanta. Je me dis que c'était la plus belle musique que j'aie jamais entendue et que j'aimerais bien avoir l'occasion de recommencer.

Le lendemain, le jour se leva, lumineux et clair, bercé par le chant des milliers d'oiseaux de la forêt. Nous reprîmes la route à travers l'un des plus beaux paysages que j'aie jamais vus. Les collines, illuminées d'un vert profond et pur, brillaient comme d'énormes émeraudes ; le soleil formait comme une couronne dorée fondant au-dessus d'elles. Tout le long de la route poussaient des fleurs sauvages. Avec l'arrivée du printemps, la terre renaissait et tous les arbres étaient en feuilles. Chaque feuille semblait refléter la lumière de toutes les autres et l'ensemble de la forêt scintillait d'un éclat absolu.

Ce jour-là, le monde entier autour de moi me frappa par sa perfection. Je pris plaisir à voir les écureuils se précipiter sur de nouvelles pousses, et le parfum des boutons-d'or et des pâquerettes me remplissait les poumons à chaque inspiration. Mais c'était Atara qui me procurait le plus de joie car elle m'apparaissait comme la plus belle création du monde. Sur la route de Tria, je me surpris à la

regarder chaque fois que je le pouvais. Parfois, elle passait devant moi avec Maram et je les écoutais parler avec animation. Quand Atara riait à l'une des blagues grossières de Maram, mes oreilles ne se lassaient pas de l'entendre. Mes yeux s'abreuyaient à la vue de ses longs bras bronzés et de ses longs cheveux blonds, et leur soif paraissait inextinguible. Ses mains elles-mêmes, gracieuses et délicates, m'émerveillaient avec leurs longs doigts effilés – rien à voir avec des mains de guerrier. L'image de tout son être semblait s'inscrire en moi : droite, fière, gaie, sage et alliée de toutes les forces de la vie, c'était la femme idéale.

Le jour suivant, nous laissâmes les collines derrière nous et le sol de la forêt s'aplanit. Devant ces terres sauvages sans l'ombre d'un être humain, nous commençons à nous détendre un peu. Aux environs de midi, alors que je chevauchais à côté de Maram, Atara et maître Juwain nous devancèrent d'une trentaine de mètres. Atara lui racontait les histoires et les exploits les plus fameux des Sarni et il les notait avec fièvre dans son journal sans cesser d'avancer. Je ne pus m'empêcher d'admirer la grâce avec laquelle elle montait et la manière qu'elle avait de faire avancer Tanar sans effort apparent d'un mouvement de la hanche et des muscles de ses cuisses. Et Maram ne put s'empêcher de remarquer mon intérêt et d'émettre des commentaires.

« Tu es amoureux, me dit-il discrètement, enfin ! »

Ses mots me prirent complètement au dépourvu. C'est souvent le cas avec la vérité. C'est étonnant comme nous nous efforçons de nier ces choses alors même qu'elles sont dans nos yeux et dans notre cœur. « Tu crois que je suis *amoureux* ? dis-je stupidement. D'Atara ?

— Non, de ton cheval de bât que tu n'as pas quitté du regard de toute la matinée. » Il secoua la tête devant ma balourdise.

« Mais je croyais que c'était toi qui l'aimais.

— *Moi* ? Mais qu'est-ce qui a bien pu te faire croire ça ?

— Eh bien, c'est une femme, non ?

— Ça pour être une femme, c'est une femme. Et je suis un homme. Et alors ? Quand un étalon sent une femelle en chaleur, l'inévitable arrive inévitablement. Mais *Vamour*, Val ?

— C'est une très belle femme, non ?

— Oui, très belle. Les étoiles aussi. Peut-on les toucher ? Peut-on mettre ses bras autour d'un feu aussi froid et les serrer contre son cœur ?

— Je ne sais pas, répondis-je. Si tu ne peux pas, pourquoi crois-tu que moi je pourrais ?

— Parce que tu es différent de moi, dit-il simplement. Tu es né pour adorer des lumières impossibles. »

Il continua en disant que ce que j'aimais le plus chez Atara le

déconcertait complètement. « En fait, je ne peux supporter de regarder ses maudits yeux. Trop bleus, trop brillants. Les yeux d'une femme doivent se couler dans les miens comme du café, pas m'éblouir comme des diamants. »

Je baissai le regard sur les deux diamants de ma bague de chevalier mais ne trouvai rien à répondre.

« Elle t'aime, tu sais, déclara-t-il soudain.

— Elle te l'a dit ?

— Non, pas vraiment. En fait, elle l'a nié. Mais c'est comme nier l'existence du soleil.

— C'est impossible qu'elle m'aime. Personne ne peut aimer quelqu'un aussi vite.

— Tu crois ? Est-ce qu'il t'a fallu longtemps pour aimer le monde quand tu es né ?

— C'est différent, répondis-je.

— Non, ce n'est pas différent. L'amour *existe*. Quelquefois, je me dis que c'est la seule chose au monde qui existe *vraiment*. Et quand un homme et une femme se rencontrent, soit ils s'ouvrent à ce feu divin, soit ils ne s'ouvrent pas. »

Je jetai un nouveau regard aux pierres de ma bague qui scintillaient dans l'éclatante lumière du matin comme deux étoiles.

« Tu n'as donc pas remarqué de quelle manière Atara t'écoute quand tu parles, même des choses les plus insignifiantes ? demanda Maram. Comment ses yeux s'illuminent comme si tu étais le soleil quand tu entres dans une clairière ?

— Non, non, murmurai-je, ce n'est pas possible.

— Bien sûr que si, bon sang ! Elle m'a dit qu'elle était attirée par ta gentillesse et par ce côté farouche de ton cœur que tu t'efforces toujours de cacher. En fait, ce qu'elle disait, c'était qu'elle t'aimait.

— Non, ce n'est pas possible, répétais-je.

— Ecoute, Val, écoute-moi bien ! » Là, Maram me saisit le bras comme si ses doigts étaient plus à même de me convaincre que ses paroles. « Tu devrais lui dire que tu l'aimes. Puis lui demander de t'épouser, avant qu'il soit trop tard.

— C'est *toi* qui dis ça ? (Je n'en croyais pas mes oreilles.) Tu as demandé à combien de femmes de t'épouser, *toi* ?

— Ecoute, répéta-t-il, je vais peut-être passer le reste de ma vie à chercher la femme qui m'est destinée. Mais toi, par une chance extraordinaire et par la grâce de l'Unique, tu as trouvé celle qui t'était destinée. »

Ce soir-là, nous installâmes notre camp à l'écart de la route, dans une petite clairière où un grand chêne était tombé. Un cours d'eau traversait la forêt à cinquante mètres de notre site : l'air était pur et dégageait une bonne odeur de fougères et d'humus. Maram et maître

Juwain s'abandonnèrent rapidement au sommeil. J'avais insisté pour prendre le premier tour de garde. En réalité, avec tout ce que Maram m'avait dit, j'étais bien incapable de dormir. J'étais assis sur un rocher plat près du feu et j'observais les étoiles quand Atara vint s'installer près de moi.

« Vous devriez dormir vous aussi, lui dis-je. Les nuits sont de plus en plus courtes. »

Atara sourit en secouant la tête. Elle avait dans les mains deux pierres et un morceau de bois qu'elle avait l'intention de transformer en flèche. « Je me suis promis de finir ça », répondit-elle.

Nous discutâmes un moment des terribles flèches sarni capables de traverser les armures et de leurs grands arcs faits de couches de corne et de tendons collées sur une structure en bois. Atara évoqua la vie rude et impitoyable du Wendrush, puis me parla du rude et impitoyable Sajagax, le grand chef de guerre des Kurmaks. Mais elle ne dit presque rien de son père. Je compris seulement qu'il désapprouvait sa décision d'entrer chez les Manslayers.

« Ça doit être un choc terrible pour un homme de voir sa fille prendre les armes, dis-je.

— Mmm... Ce genre de choc ne devrait pas faire peur à un guerrier qui a vu mourir nombre d'hommes sur le champ de bataille.

— Vous parlez de moi ou de votre père ?

— Je parle des hommes. Ils se prétendent courageux et s'évanouissent presque à la vue d'une femme avec un arc entre les mains ou saignant un peu.

— C'est vrai, dis-je en souriant. J'aurais beaucoup de mal à supporter la vue de ma mère ou de ma grand-mère blessées. »

Le ton d'Atara s'adoucit. Elle se tourna vers moi et dit : « Vous les aimez beaucoup, n'est-ce pas ?

— Oui, énormément.

— Alors vous devez être heureux que les Valari interdisent aux femmes de devenir des guerrières.

— Non, vous ne comprenez pas. Nous n'interdisons pas aux femmes de devenir des guerrières, c'est même exactement le contraire : toutes nos femmes sont des guerrières. »

Je poursuivis en lui expliquant que les premiers Valari étaient destinés à être des guerriers de l'esprit seulement. Mais dans ce monde imparfait, les hommes Valari avaient dû apprendre l'art de la guerre pour préserver la pureté de leur objectif qu'ils considéraient réalisé par les femmes. Seules les femmes Valari, continuai-je, avaient la liberté d'incarner nos plus hautes aspirations. Alors que les hommes étaient prisonniers des mécanismes de la mort, les femmes pouvaient contribuer à la gloire de la vie. C'étaient elles qui s'occupaient de toutes les choses de la vie – elles cultivaient la terre, soignaient,

donnaient la vie, élevaient les enfants – avec la passion et la dévotion d'un guerrier pour la grâce, la perfection et la bravoure.

« Les femmes, dis-je, sont la source de la vie. C'est pour cela, nous apprend-on, qu'elles sont la manifestation parfaite de l'Unique. »

Et pour cette même raison, on disait chez les Valari que les femmes étaient plus susceptibles de trouver la sérénité et la joie dans l'Unique. On pensait qu'elles étaient plus aptes à maîtriser l'art de la méditation et, très souvent, c'étaient elles qui l'enseignaient aux hommes. Parmi les trois choses qu'un guerrier Valari doit apprendre – dire la vérité, manier l'épée, honorer l'Unique –, c'était sa mère qui était chargée de lui inculquer la première et la dernière.

J'arrêtai de parler et écoutai le ruisseau qui coulait dans la forêt et le vent qui agitait les feuilles des arbres. Atara resta un moment silencieuse à m'observer dans la douce lumière du feu. Puis elle dit : « Je n'ai jamais rencontré d'homme comme vous. »

Je la regardai faire glisser le morceau de bois entre les deux blocs de grès rainures qu'elle tenait entre ses mains pour égaliser et redresser la nouvelle flèche. « Je n'ai jamais vu de femme comme vous non plus. Dans les Montagnes du Levant, les femmes décochent un autre genre de flèche dans le cœur des hommes. »

Cette remarque la fit rire de bon cœur, comme d'habitude. Puis elle dit que soigner, donner la vie et élever les enfants était bien sûr très important et que les femmes y excellaient, mais que certaines d'entre elles étaient aussi de bonnes guerrières et qu'il était temps de tuer de nombreux ennemis.

« Il y a un temps pour faucher les blés. Aujourd'hui, l'heure est au fauchage plus sanglant des hommes. »

Elle poursuivit en expliquant que pendant trois longs âges les hommes avaient ravagé le monde et que l'heure avait sonné pour eux de récolter ce qu'ils avaient semé.

« Non, dis-je, il doit y avoir un autre moyen. (Je dégainai mon épée et regardai la lumière des étoiles jouer sur sa longue lame.) Le monde n'a pas été fait pour ça.

— Peut-être pas, répondit-elle en fixant le long morceau d'acier. Mais il restera comme ça tant que nous ne l'aurons pas fait autre.

— Et comment y parviendra-t-on ? » demandai-je.

Elle resta silencieuse un long moment, les yeux posés sur moi, puis elle dit : « Quelquefois, tard dans la nuit, ou quand je plonge mon regard dans les eaux calmes d'un étang, je le vois. Enfin, *presque*. Je vois une femme. Elle a un courage incroyable et une grâce tout aussi incroyable. Ea n'a plus connu de vraie femme depuis l'Âge de la Mère. Et peut-être même pas à cette époque-là. Mais la femme des eaux et du vent est d'une beauté extraordinaire, comme Ashtoreth elle-même. C'est à cette beauté que le monde devait donner naissance. C'est pour

cette beauté que naissent toutes les femmes. Mais je ne serai jamais cette femme tant que les hommes ne seront pas devenus ce à quoi ils sont destinés. Et rien ne changera jamais le cœur des hommes, à l'exception de la Pierre de Lumière.

— Rien ? » demandai-je en baissant les yeux sur sa flèche.

Elle rit gentiment pendant un moment avant d'admettre : « J'ai dit que je cherchais la Pierre de Lumière pour unir tous les Sarni. Et c'est vrai. Pourtant, c'est tous les hommes que j'aimerais voir unis. Tous les hommes et toutes les femmes.

— C'est une belle pensée, dis-je. Et vous êtes belle vous aussi.

— Je vous en prie, ne dites pas ça.

— Pourquoi ?

— Ne dites pas ça de cette façon.

— Veuillez m'excuser », répondis-je en la regardant faire glisser la flèche entre les blocs de grès.

Elle posa alors sa flèche et ses pierres et agita les mains en direction des arbres plongés dans l'obscurité tout autour de nous. « C'est étrange, dit-elle, nous sommes au milieu d'une forêt qui semble n'avoir pas de fin, loin du Wendrush et de toute ville. Et pourtant, chaque fois que je suis près de vous, j'ai l'impression de me retrouver chez moi.

— C'est la même chose pour moi.

— Mais il ne devrait pas en être ainsi. Il ne doit pas en être ainsi. Ce n'est pas le moment de construire un foyer ni de faire quoi que ce soit d'autre.

— Comme des enfants, par exemple ?

— Oui, comme des enfants.

— Vous n'avez pas envie d'être mère ?

— Si, bien sûr, dit-elle. Parfois, je pense qu'il n'y a rien que je désire davantage. (Me regardant droit dans les yeux, elle poursuivit :) Mais il y a des choix à faire. Et je devais choisir entre faire des enfants ou tuer mes ennemis.

— Et si vous tuez assez de criminels, le monde sera meilleur pour les enfants ?

— Oui. Et c'est pour cette raison que j'ai rejoint la Société et prononcé mes vœux.

— Vous n'envisagez pas de les rompre un jour ?

— Comme Maram ?

— Cent hommes », dis-je, le regard fixé sur les ombres entre les arbres. Asaru et Karshur eux-mêmes n'en avaient pas tué autant. Ni aucun des chevaliers que je connaissais.

« Un vœu est un vœu, dit-elle tristement. Je suis désolée, Val. »

Moi aussi, j'étais désolé. Je rangeai mon épée et sortis ma flûte. Depuis que j'avais quitté Mesh, jamais le monde autour de moi n'avait

été aussi paisible. Sous le ciel étoilé, les arbres se balançaient doucement dans le vent frais et pur. De l'autre côté du feu, Maram ronflait comme un bienheureux et maître Juwain remuait les lèvres dans son sommeil comme s'il était en train de mémoriser les vers d'un livre. Pourtant, sous cette félicité, tout semblait imprégné de tristesse, les fougères et les fleurs autant qu'Atara et moi. Conscient du goût doux-amer de la vie, je me mis à jouer une chanson que ma grand-mère m'avait apprise. Les paroles se formaient en moi comme des fruits secs coincés dans ma gorge : *Les souhaits souhaitent être souhaités*. Quel souhait, me demandai-je, attend que je lui donne vie ? Seulement qu'Atara et moi puissions un jour nous retrouver face à face, comme un homme et une femme, sans roulement de tambour dans le lointain.

Je jouais et avec chaque note, la musique montait d'un cran ; mon souffle était le vent qui emportait mon vœu vers le ciel. Ensuite, je jouai d'autres airs pendant qu'Atara rangeait sa flèche et me regardait. Dans ses yeux dansaient les sombres lumières du feu et beaucoup d'autres choses. Je ne pus m'empêcher de penser aux mots que Maram avait déclamés quelques jours auparavant : *Ses yeux sont des fenêtres ouvertes sur les étoiles*. Il avait oublié les vers de son nouveau poème plus rapidement encore que la femme de lord Sharador. Mais pas moi. Et je n'avais pas oublié non plus ceux qu'il avait récités la nuit du banquet dans la salle du château de mon père :

*Etoile de mon âme, comme tu scintilles
Par-delà le ciel bleu profond,
Tournoyant encore et encore – toi et moi sans un murmure
Lançant des étincelles de joie dans la nuit.*

Alors que le feu crépitant lançait ses propres étincelles dans l'obscurité, je fus envahi par l'étrange sensation qu'Atara et moi étions un jour venus de cette étoile inconnue. En fait, chaque fois qu'elle me regardait, j'avais l'impression que nous y retournions. Comme à cet instant. Pendant ce qui me sembla une éternité, nous restâmes assis sur notre rocher sous les anciennes constellations tandis que le monde tournait et que les étoiles virevoltaient. Je plongeai mon regard dans ses yeux pendant un temps infini. Qu'y avait-il dedans ? Uniquement de la lumière. Comment, me demandai-je, même si par miracle elle réussissait à accomplir ses vœux, comment pourrais-je jamais la saisir ? Pouvais-je boire la mer et tous les océans d'étoiles ?

Sans un mot, elle tendit la main et s'empara de la mienne. À son contact, j'eus l'impression qu'un éclair m'ouvrait en deux. Toute sa tristesse incroyable pénétra en moi à flots, mais également toute son immense joie de vivre. Dans la chaleur de ses doigts sur les miens, il n'y avait aucune certitude de passion ou de mariage, mais uniquement

la promesse qu'il y aurait toujours de l'affection entre nous, que nous pouvions compter l'un sur l'autre et que chacun rappellerait à l'autre d'où nous venions et qui nous étions destinés à être. Ce fut là le vœu le plus sacré que j'aie jamais fait et je savais qu'Atara et moi l'honorions.

C'était bon d'avoir au moins une chose de sûre dans ce monde où les hommes essayaient de transformer la réalité en mensonge. Dans le silence de la nuit, perdus dans le regard l'un de l'autre, nous respirions comme un seul être.

Pendant quelques heures, je fus ainsi plus heureux que je ne l'avais jamais été. Mais quand la porte d'une pièce fermée est enfin ouverte et que la lumière pénètre à flots, ce qui était resté jusque-là confiné dans l'obscurité se retrouve libre de s'échapper en hurlant. Tout à mon espoir naissant et au bonheur intense de me trouver en compagnie d'Atara, je refusais de voir que mon cœur était désormais ouvert aux plus grandes terreurs.

12

Tôt le lendemain matin, mes cauchemars reprirent. Je me réveillai en criant, convaincu que le sol s'était ouvert sous ma couche de fourrures et que je plongeais dans un abîme noir et sans fin. Mes hurlements de terreur nous tirèrent tous du sommeil. Maître Juwain vint à l'endroit où je gisais près des braises rougeoyantes et posa sa main sur mon front.

« Vous avez de nouveau de la fièvre, dit-il. Je vais vous faire une infusion. »

Pendant qu'il allait chercher de l'eau pour préparer son breuvage amer, Atara imbibait un linge dans l'eau fraîche du ruisseau et vint l'appliquer sur mon front. Ses doigts, calleux d'avoir tiré la corde de son arc pendant tant d'années, étaient incroyablement doux quand elle repoussa en arrière mes cheveux trempés de sueur. Elle ne dit rien, pressant ses lèvres pleines l'une contre l'autre avec inquiétude.

« Pensez-vous que sa blessure s'est infectée ? demanda Maram à maître Juwain. Je pensais qu'elle allait mieux. »

— On va voir, dit maître Juwain, pendant que l'eau de la tisane chauffait. Il faut enlever votre armure, Val. »

Ils m'aidèrent à me dévêtir jusqu'à la taille, puis maître Juwain enleva mon pansement pour examiner ma blessure. Il la sonda délicatement et déclara qu'elle était de nouveau en train de cicatriser et qu'elle était bien propre. Après m'avoir bandé le côté et m'avoir aidé à me rhabiller, il s'assit près du pot d'eau bouillante et me considéra avec perplexité.

« Pensez-vous que c'est le kirax ? demanda Maram. »

— Je ne crois pas, répondit maître Juwain. Mais c'est possible.

— Le kirax ? Qu'est-ce que c'est ? » interrogea Atara.

Maître Juwain se tourna vers moi comme s'il voulait savoir ce qu'il pouvait lui révéler. Je lui répondis d'un hochement de tête.

« C'est un poison, dit-il, un poison terrible. »

Il raconta alors comment la flèche de l'assassin m'avait blessé dans la forêt près de Silvassu. Il expliqua que les prêtres Kallimuns utilisaient parfois le kirax à la demande de Moijin pour tuer dans des souffrances affreuses.

« Oh, mais vous vous êtes fait de terribles ennemis, me dit Atara. »

— On dirait, oui. Mais aussi de merveilleux amis, répondis-je en lui souriant ainsi qu'à maître Juwain et à Maram. »

Atara me rendit mon sourire avant de demander : « Mais pourquoi Moijin souhaite-t-il votre mort ? »

C'était là l'une des questions, de ma vie auxquelles je désirais le plus apporter une réponse. N'ayant rien à dire, je haussai les épaules et tournai le regard vers l'est où rougissaient les premières lueurs de l'aube.

« Eh bien, s'il souhaite vraiment votre mort et si ce Kane est l'homme qu'il a envoyé à vos trousses, j'ai un cadeau pour lui. » En disant cela, Atara avait tiré une flèche de son carquois et la pointait vers l'ouest, en direction d'Argattha. « Les assassins de Morjin ne sont pas les seuls à savoir lancer des flèches. »

Là-dessus, je bus mon infusion et mangeai un petit déjeuner léger. Avec le lever du jour, ma fièvre avait baissé mais un mal de tête sourd continuait à me tourmenter. Quelques gros nuages sombres, en provenance du nord, commençaient à recouvrir la terre et je pouvais presque sentir la forêt étouffer sous leur pression. Avant même que nous n'ayons eu le temps de ranger nos casseroles et de lever le camp, il se mit à pleuvoir. Dans un tambourinement régulier, les gouttes froides traversaient les arbres et s'écrasaient sur ma tête. Maître Juwain fit remarquer que nous serions plus au sec dans les bois qu'à découvert sur la route et proposa de rester là un jour de plus pour reprendre des forces.

« Non, dis-je, nous nous reposerons quand nous serons arrivés à Tria. » Maître Juwain, qui savait parfois faire preuve de finesse, secoua la tête et dit : « Vous êtes fatigué, Val. Et les chevaux aussi. »

Finalement, ce fut l'état des chevaux qui détermina mon choix. Cela faisait de longs milles que nous les pressions et ils n'avaient pas eu de véritable ration de céréales depuis que nous avions quitté le château du duc Gorador. L'herbe qu'ils avaient mangée en chemin ne suffisait pas à les satisfaire, surtout Altaru dont le grand corps avait besoin d'avoine pour continuer à avancer. Je me rendis compte que cela faisait quelques jours qu'il me disait qu'il avait faim, mais que je ne l'avais pas écouté. Aussi acceptai-je la suggestion de maître Juwain. En dépit des protestations de Maram, je lui donnai, ainsi qu'aux autres chevaux, une grosse partie de l'avoine destinée à notre porridge du matin. Comme je le rappelai à Maram, nous avions encore du fromage et des noix et quelques rations de pain de guerre.

Nous passâmes donc là le reste de la journée. À mesure que les heures s'écoulaient, la pluie semblait s'intensifier. Blottis les uns contre les autres à l'abri médiocre des arbres, nous l'écoutions crépiter sur les feuilles. J'étais très heureux d'avoir la cape que ma mère m'avait faite et je la tenais serrée autour de moi avec l'écharpe de laine blanche que ma grand-mère m'avait tricotée. Pour tuer le temps, je sortis le jeu d'échecs de Jonathay et fis quelques parties avec

Maram et même Atara. Je fus très surpris d'être battu chaque fois car j'ignorais que les Sarni s'adonnaient à ces jeux civilisés. J'aurais pu attribuer mes mauvais résultats à ma tête douloureuse, mais je ne voulais pas minimiser la victoire d'Atara.

« Voulez-vous jouer avec moi ? demanda Atara à Maram après ma quatrième défaite. Cela fait un moment que vous êtes à l'écart.

— Non, merci, répondit Maram. C'est bien plus amusant de regarder Val perdre. »

Pendant qu'Atara commençait à installer les pièces pour une nouvelle partie, Maram grelottait d'un air malheureux sous sa cape rouge. « J'ai froid, dit-il, je suis fatigué, je suis trempé. Le seul avantage, c'est qu'avec cette pluie, les ours devraient rester terrés dans leur trou. Il n'y a aucun signe de la présence d'ours, pas vrai ?

— Non, répondis-je pour lui donner du courage. Les ours n'aiment pas la pluie.

— Ni aucun signe de la présence de Kane, ni de personne d'autre ? Quelqu'un a-t-il repéré quelque chose ? »

Maître Juwain et Atara le rassurèrent tous les deux : à l'exception de la pluie, la forêt s'était montrée aussi silencieuse que mouillée. Je voulais le rassurer moi aussi, mais je n'y parvins pas, comme je ne parvenais pas à me reconforter moi-même. En effet, depuis que je m'étais réveillé de mon cauchemar, j'avais dans le ventre l'impression dévorante qu'une bête était à mes trousses, qu'elle reniflait l'air pour tenter de retrouver ma trace dans la pluie battante. Et plus l'après-midi s'assombrissait, plus cette sensation se renforçait. Aussi, je résolus de lever le camp aux premières lueurs de l'aube et d'avancer à un rythme soutenu sans tenir compte de la pluie, de la fièvre ni de la fatigue des chevaux.

Cette nuit-là, mes cauchemars empirèrent. La fièvre me reprit et l'infusion de maître Juwain n'y fit pas grand-chose. Nous repartîmes cependant au petit matin comme je me l'étais promis. C'était sinistre d'avancer ainsi péniblement sur les pavés mouillés par la pluie. Le monde entier se réduisait à ce tunnel de pierre qui s'enfonçait dans les bois vert sombre d'est en ouest et au ciel gris encore plus sombre. Maître Juwain dit qu'en Alonie, il pouvait parfois pleuvoir ainsi pendant des jours et des jours. Maram se demanda à voix haute comment le ciel pouvait contenir des océans entiers entre ses courants d'air froid et Atara raconta que dans le Wendrush, il arrivait qu'il pleuve très fort, mais rarement aussi longtemps. Puis pour nous remonter le moral, elle se mit à chanter un air censé éloigner la pluie.

Juste avant la tombée de la nuit, alors que nous montions notre camp dans la forêt dégoulinante, la pluie cessa enfin. Mais pas ma fièvre. Elle semblait centrée sur ma tête, aiguissant mes sensations et altérant mon jugement. Si je n'eus pas de cauchemars cette nuit-là,

c'est parce que je ne pus fermer l'œil. Je restai éveillé sur la terre froide et détrempée à me tourner et à me retourner en espérant une éclaircie et l'apparition des étoiles dans le ciel. Mais bien après minuit, les nuages étaient toujours aussi lourds et aussi épais. Pendant les longues heures de la nuit, le ciel parut plus bas que la normale. La faible lumière du matin découvrit un brouillard gris posé sur la cime des arbres. C'était une mauvaise journée pour voyager, et pourtant il fallait partir.

« Vous êtes encore chaud, Val, me dit maître Juwain, en touchant mon front. Et si pâle ! J'ai peur que vous ne soyez en train de vous affaiblir. »

En fait, j'étais si faible que je pouvais à peine tenir la chope d'infusion que Maram m'avait donnée et remuer les lèvres pour parler. Mais je devais les avertir de ma sensation d'être suivi parce qu'elle se faisait de plus en plus forte.

« Il y a quelqu'un à nos trousses, dis-je. Kane ou peut-être quelqu'un d'autre. »

Cette nouvelle inquiéta Maram presque autant qu'elle surprit Atara. Ses sourcils blonds s'arquèrent quand elle demanda : « Mais nous n'avons décelé aucun signe de vie depuis les collines. Qu'est-ce qui vous fait penser que quelqu'un nous suit ? »

— Val sent ces choses-là », essaya d'expliquer maître Juwain.

Atara me lança un regard long et pénétrant avant de hocher la tête comme si elle avait compris. Elle paraissait me voir comme personne ne l'avait fait avant elle ; elle me croyait et elle croyait *en* moi à la fois, et je l'aimais pour ça.

« Tu dis que quelqu'un est à nos trousses, marmonna Maram qui scrutait les bois debout près du feu. Pourquoi est-ce que tu ne nous as pas prévenus, Val ? »

Moi aussi, j'observais les bois. Si je ne leur avais rien dit, c'était parce que je doutais de mes propres sensations. D'ailleurs, je n'étais toujours sûr de rien. Deux jours plus tôt, tout à ma joie d'avoir rencontré Atara, je m'étais ouvert au monde entier et j'avais été frappé par la beauté du soleil dans le ciel, par la douceur des fleurs, des arbres et du vent. Mais si mon don, aiguisé par le kirax qui coulait dans mes veines, m'avait aussi ouvert à d'autres choses ? Si je détectais tous les renards de la forêt sur les traces de lapins ou de campagnols ? Si je ressentais l'instinct meurtrier de tous les ours, ratons laveurs et belettes, ainsi que de toutes les grenouilles gobant une mouche, tous les oiseaux à la recherche de vers et toutes les autres créatures autour de nous ? N'avais-je pas pu confondre toutes ces pulsions naturelles avec la sensation que quelqu'un me pourchassait ?

Cependant, ce que je ressentais à ce moment-là et qui me

remplissait de terreur n'avait absolument *rien* de naturel. Quelque chose de visqueux et d'immonde semblait vouloir s'accrocher à ma nuque et aspirer la moelle de ma colonne vertébrale ; quelque chose de semblable à un paquet de vers me rongerait continuellement l'estomac. J'avais peur, si je les laissais faire, qu'ils ne montent jusqu'à mon cœur et ma tête en grignotant tout au passage et qu'ils ne me vident de toute mon énergie vitale. C'était pour cela, parce que je craignais que cette horrible chose n'en veuille aussi à Atara et aux autres, que j'avais décidé qu'il était grand temps de les prévenir du danger.

« Excuse-moi de ne pas en avoir parlé plus tôt, dis-je à Maram, mais j'attendais d'en être sûr. Il y a du malheur ici. »

Maram, qui se rappelait très bien comment nous avions failli mourir dans le Passage de Télémesh, retint son souffle pour demander : « Tu crois que c'est un autre ours ? »

— Non, c'est différent. Aucune bête ne pourrait me faire ressentir cela.

— Aucune bête, sauf le Dragon Rouge, murmura-t-il.

— Si ce sont des hommes qui nous poursuivent, intervint maître Juwain, ne ferions-nous pas mieux de partir le plus vite possible ?

— Si ce sont des hommes, dit Atara en enfilant son carquois, ce sont mes flèches qui les poursuivront dès qu'ils se montreront. »

Elle se demandait s'il ne vaudrait pas mieux chercher une cachette à l'écart de la route et nous contenter d'attendre celui qui était sur nos traces. Mais je n'approuvais pas l'idée de tirer sur des hommes en restant à l'abri des arbres comme l'avait fait mon assassin. Et puis, de toute façon, je ne voulais pas d'autre meurtre. Comme nos poursuivants étaient peut-être encore à des milles de là, le plus sûr semblait être de reprendre la route de l'ouest le plus rapidement possible.

Et c'est ce que nous fîmes. Ce jour-là, pendant la première heure, nous chevauchâmes au petit galop. Les fers des sabots de nos chevaux frappaient inlassablement le sol de pierre suivant un rythme à trois temps, clop-clip-clop, clop-clip-clop. Quand ils commencèrent à être fatigués, nous passâmes au trot. Finalement, nous fîmes une halte pour nous reposer et Altara descendit de cheval et posa son oreille sur la route pour essayer de discerner le bruit d'autres sabots.

« Vous entendez quelque chose, lui cria Maram de l'autre côté de la route. Qu'est-ce que vous entendez ? »

— À part vous, rien. Silence, s'il vous plaît. »

Mais au bout d'un moment, elle se releva et secoua lentement la tête.

« Alors, partons ! dit Maram. Cette forêt ne me plaît pas. »

Je souris parce que je savais bien que ce n'étaient ni les arbres, ni

rien de ce qui poussait qui l'inquiétait. Quelques milles plus tôt, nous avions de nouveau pénétré dans une région montagneuse, même si celle-ci n'était ni aussi accidentée, ni aussi haute que les pics qui bordaient la trouée dans la chaîne des Shoshan. Ici les collines étaient basses et arrondies et couvertes de châtaigniers, de peupliers jaunes, de frênes noirs et de chênes. Dans la large vallée que nous suivions s'élevaient des bouquets de hêtres, de noyers, de platanes, d'ormes et d'érables argentés. Nombre de ces géants des bois étaient enveloppés de chèvrefeuille et de vigne sauvage. En fait, c'était une forêt très agréable, pleine de fruits et de chants d'oiseaux, et je regrettais que l'homme soit capable d'y introduire le mal.

Nous chevauchâmes toute la journée. Vers midi, le soleil avait absorbé les dernières traces de brouillard et le ciel à peine voilé était bleu. Il se mit à faire très chaud, et très humide aussi, et la terre gorgée d'eau embaumait l'air comme une soupe bouillonnante. J'étais brûlant de fièvre. Elle s'était répandue de ma tête au reste de mon corps. Je commençai à transpirer sous mon surcot, mon armure et ma cotte matelassée. Longtemps je supportai ce tourment, comme on me l'avait appris. Puis les vers semblèrent s'enflammer dans mon ventre et se tordre comme des vrilles ardentes ; ma peau me faisait l'effet d'une tunique imbibée d'huile à laquelle on aurait mis le feu. J'avais envie d'arracher cette enveloppe de chair brûlante en même temps que mes vêtements et mon armure et de sauter dans le ruisseau qui coulait le long de la route. Au lieu de cela, je fixai mon regard sur la boule blanche du soleil qui descendait lentement vers l'ouest. Ce supplice m'aurait fait hurler si je ne m'étais rappelé que les guerriers Valari ne sont pas censés exprimer ce genre de douleur.

Ce soir-là, nous installâmes notre camp dans un bosquet d'ormes, près d'un cours d'eau à un demi-mille de la route. Nous attendîmes qu'il fasse nuit noire pour faire du feu afin qu'on ne puisse pas apercevoir la fumée du bois humide que nous avions trouvé. Notre repas fut aussi froid et triste que frugal. En ouvrant nos sacs à provisions, nous avons découvert que la moitié de notre pain de guerre et tout notre fromage étaient recouverts d'une couche de moisissure épaisse et verte. Maître Juwain en avait enlevé le plus possible, mais ni Atara ni Maram ne furent tentés par ce qui restait.

Quant à moi, je n'avais absolument pas faim. Comme je n'avais pas la force de mâcher la viande séchée et coriace qu'Atara me pressait de manger, je m'assis contre un arbre et bus un peu d'eau fraîche. J'avais insisté pour rester éveillé et prendre le premier tour de garde, et peut-être aussi les suivants, mais je m'endormis presque immédiatement. Je ne me rendis absolument pas compte que mes amis me portaient jusqu'à ma couche de fourrures près du maigre feu.

Je fus vaguement conscient de passer une grande partie de la nuit

à me retourner et à transpirer sur le sol. Par moments, je dus rêver. Soudain, j'eus l'impression de me réveiller à des milles de là dans une grande pièce richement meublée. Debout près d'un magnifique lit à baldaquin, je m'émerveillai devant les coffres et les armoires dorés posés contre le mur. Je vis trois longs miroirs dans des cadres dorés et très ornés eux aussi. Le plafond ressemblait à un échiquier alternant des carrés de bois blanc finement sculpté et des carrés d'ébène d'un noir profond. Le sol était recouvert d'un tapis au tissage compliqué qui représentait de nombreuses silhouettes d'animaux et d'hommes. Il n'y avait ni fenêtre ni porte. J'étais en sueur, terrorisé parce que je ne comprenais pas comment je pouvais me trouver là.

C'est alors qu'en face de moi, le miroir commença à se plisser comme de l'eau stagnante dans laquelle on aurait lancé un caillou. Un homme en sortit. D'une taille légèrement supérieure à la moyenne, il était mince et musclé et sa peau était blanche comme la neige. Ses cheveux courts brillaient comme de l'or filé et les traits fins de son visage irradiaient d'une beauté presque surnaturelle. La vue de ses yeux, dorés eux aussi, me coupa le souffle. Il était habillé avec élégance d'une tunique dorée bordée de fourrure noire sur laquelle était brodé, en travers de la poitrine, un emblème qui attira mon regard : c'était la silhouette lovée d'un dragon rouge énorme et féroce.

« Vous marchez sur ma tête, me dit-il d'une voix grave et sonore. Veuillez ôter vos bottes boueuses de là, je vous prie. »

Baissant les yeux, je vis que j'étais effectivement debout sur les yeux d'un dragon rouge tissé dans la laine au centre du tapis. Je me surpris à reculer immédiatement. Aucun des rois que je connaissais, ni le roi Hadaru, ni même mon père, ne parlait avec autant d'autorité que cet homme magnifique.

« Vous savez qui je suis ? me demanda-t-il.

— Oui », répondis-je. Maintenant, j'étais en nage. Je voulais fermer les yeux et crier mais je ne parvenais pas à le quitter du regard. « Vous êtes le Dragon Rouge.

— J'ai un nom. Vous le connaissez. Veuillez le dire.

— Non, je ne le dirai pas.

— Dites-le immédiatement !

— Morjin, fis-je, en dépit de ma détermination. Votre nom est Morjin.

— Vous devez m'appeler *lord* Morjin. Et vous êtes Valashu Elahad, fils de Shavashar Elahad, descendant d'Elemesh, Aramesh et Télémesh. Savez-vous ce que ces *hommes* m'ont fait ?

— Oui, ils vous ont vaincu.

— Vaincu ? Est-ce que j'ai l'air d'un vaincu ? » Morjin se plaça devant l'un de ses miroirs et ajusta les plis de sa tunique. Il se tenait très droit, le visage empreint d'une expression farouche et implacable.

Il paraissait chercher le feu et le fer dans son reflet et les y trouver en abondance. Il se plongea longuement dans ses yeux d'or, puis il se tourna vers moi : « Non, finalement, c'est moi qui les ai vaincus. Ils sont morts et je suis toujours vivant. »

Il fit quelques pas vers moi et ajouta : « Mais ils m'ont défié. Tout comme vous, Valashu *Elahad*.

— Non, répondis-je, non, non.

— Non... *qui ?*

— Non, lord Morjin.

— Vous avez tué l'un de mes chevaliers, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas vrai. Est-ce que les assassins sont des chevaliers ?

— Vous avez planté votre couteau dans son corps. Vous avez tué cet homme et vous lui devez une vie. Comme c'était *mon* homme, vous me devez votre vie.

— Non, c'est un mensonge. Vous êtes le Seigneur des Mensonges.

— Vraiment ?

— Vous êtes le Seigneur des Illusions, le Crucifieur, la Bête Ignoble.

— Je ne suis qu'un homme, comme vous.

— Non. C'est là votre pire mensonge. Vous n'avez rien en commun avec moi. »

Morjin sourit, révélant des petites dents blanches, brillantes comme des perles. Il me demanda : « Vous n'avez donc jamais menti ?

— Non. Ma mère m'a appris qu'il ne fallait pas mentir. Mon père aussi.

— C'est le premier mensonge que vous me dites, Valashu, mais pas le dernier.

— Si ! répondis-je. (J'appuyai ma main sur ma tête douloureuse.) Je veux dire, non, je ne mentais pas quand j'ai dit qu'il ne fallait pas mentir.

— Vraiment ? demanda-t-il. (Il fit un pas de plus vers moi.) Ça me fait plaisir que vous me mentiez. Pourquoi ne pas dire la vérité sur ce que font les gens ? Vous vénerez la vérité, n'est-ce pas ? Vous êtes un *Elahad*. Alors écoutez cette vérité que je vous donne librement : C'est celui qui connaît le mieux la vérité qui est le plus à même de dire un mensonge. Par conséquent, c'est celui qui ment le mieux qui est le plus sincère.

— C'est un mensonge ! » criai-je à moitié. Mais ma tête me faisait si mal que je pouvais difficilement faire la part du vrai et du faux. J'essayais de fermer mes oreilles aux belles paroles qui coulaient à flots de la bouche de Moijin. J'essayais de lui fermer mes yeux et mon cœur, mais il se contentait de me sourire aimablement comme un frère ou un ami.

« Quand je dis que la vérité doit régner entre nous et qu'au fond de son cœur chacun connaît déjà la vérité sur l'autre, est-ce un mensonge, Valashu ?

— Non, vous ne savez rien de moi !

— Vraiment ? »

Morjin tendit son long doigt vers ma poitrine. « Je sais que vous êtes amoureux. Montrez-la-moi, je vous prie. »

Je fermai les yeux et secouai la tête. Une image éclatante d'Atara me serrant la main me vint à l'esprit et je m'empressai de l'enfermer dans la forteresse de pierre de mon cœur, comme le plus précieux des trésors.

« Merci, dit Moijin. J'aurais pu prévoir l'ironie qu'il y a pour un Valari de tomber amoureux d'une guerrière Sarni. Vous félicitez-vous d'avoir la noblesse de vous lier d'amitié avec votre ennemi ?

— Non !

— C'est que c'est une belle femme, dans le genre animal. Mais après tout, vous aimez monter à cheval, n'est-ce pas ?

— Soyez maudit ! » m'écriai-je. Je tendis la main pour tirer mon épée, mais je découvris que je n'en avais pas.

« Veuillez accepter mes excuses, ce n'était pas très gentil de ma part, moi qui suis l'homme le plus charmant qui soit, dit-il. Mais la vérité, c'est que cette femme vous est aussi inférieure qu'un ver de terre.

— Je l'aime !

— Vraiment ? N'aimez-vous pas seulement les avantages que vous tirez de cet amour ? Quand un homme brûle pour une femme, tous ses autres maux disparaissent. Dites-moi, Valashu, l'avez-vous sauvée des mains de mes hommes par amour ou pour ne pas avoir à supporter le supplice de son viol et de sa mort ? »

Alors que je serrais le poing pour le frapper, il me sourit comme pour me rappeler mon vœu de ne pas faire de mal à mon prochain.

« Vous vous racontez que vous vénerez la vérité mais il arrive qu'elle soit trop douloureuse à affronter, n'est-ce pas ? Alors, comme tous les hommes, vous vous racontez des mensonges. » Les mains fines de Morjin s'agitèrent d'une manière théâtrale pour souligner ce point ; il n'arrêtait pas de bouger, comme animé par un feu intérieur incandescent. « Mais il ne faut pas vous en vouloir, ce sont ces petits mensonges qui nous permettent de continuer à vivre. Et la vie est précieuse, n'est-ce pas ? C'est le plus précieux des cadeaux de l'Unique. Voilà pourquoi un mensonge émis au service de l'Unique est une noble chose. »

J'appuyais mes mains sur mes tempes et mes oreilles. J'avais l'impression qu'une bête essayait de se frayer un passage dans ma tête.

« On vous a dit que j'étais le mal, mais quelque chose en vous en

doute. » Moijin me fit un signe de tête et je me surpris soudain à lui répondre. « Ce doute vous procure une grande souffrance, n'est-ce pas ? Et pardessus tout, vous fait douter de vous. »

Une fois encore, je hochai la tête.

« Mais ne serait-il pas agréable de vivre sans ce doute ? me demanda-t-il.

— *Si, si, pensai-je, ce serait très agréable.*

— Comment reconnaît-on le mal, alors ? dit-il. Est-ce la lumière qu'émet l'Unique ?

— Non, bien sûr que non ! C'est exactement le contraire, répondis-je. Et je citai les *Lois* : Les ténèbres sont la négation de l'Unique ; les ténèbres donnent l'illusion que toutes les choses sont séparées de la lumière de l'Unique.

— Vous comprenez, dit-il gentiment. Je vous en prie, ne vous séparez pas des cadeaux que je vous offre, Valashu. »

Je secouai lentement la tête qui m'élançait atrocement à chaque battement de mon cœur.

« Je vous en prie, ne me repoussez pas. »

À ce moment-là, Morjin fit un dernier pas vers moi et sourit. Tout à coup, je me rendis compte qu'il sentait la rose. J'essayai de reculer, mais découvris que je n'en avais pas envie. Je me dis que je ne devais pas avoir peur de lui, qu'il n'avait pas le pouvoir de me faire du mal. Il tendit alors sa magnifique main aux longs doigts effilés et posa l'extrémité de son index sur la cicatrice de mon front. Son doigt était chaud et je pouvais presque le sentir rayonner d'une lumière intense. Ensuite, il suivit lentement le tracé en zigzag en gravant ses sinuosités en moi. Puis, souriant chaleureusement, il prit ma tête dans le creux de sa main. En dépit de la délicatesse de ses doigts, je devinai qu'il avait une poigne de fer et qu'il était capable de m'écraser le crâne comme une coquille d'œuf. Mais il se contenta de m'effleurer les tempes avec une douceur exquise en respirant profondément comme pour absorber ma douleur. Et soudain, mon mal de tête disparut.

« Et voilà », déclara-t-il en s'éloignant de moi. Il attendit un instant que je parle, puis il dit : « Vous êtes en train de vous demander si votre éducation valari vous permet de me remercier, n'est-ce pas ? Ces mots sont-ils si difficiles à prononcer ?

— Remercier le Seigneur des Mensonges, le Crucifieur ?

— Certains m'appellent comme ça, ils ne comprennent pas.

— Ils comprennent ce qu'ils voient.

— Et *vous*, jeune Valashu, que voyez-vous ? »

Il sourit de nouveau et la pièce en fut illuminée comme par le soleil levant. Un moment, je ne pus m'empêcher de le voir comme un ange de lumière car c'était ainsi que j'imaginai les Elijins.

« Ils comprennent ce que vous faites, dis-je. Vous avez asservi la

moitié d'Ea et torturé tous ceux qui se sont opposés à vous.

— Asservi ? Quand votre père accepte l'hommage d'un chevalier, est-ce de l'asservissement ? Quand il punit un homme coupable de trahison, est-ce de la torture ?

— Mon père est roi.

— Et moi, je suis le roi des rois. Mon royaume est Sakai et toutes les terres à l'est, à l'ouest, au nord et au sud. Il y a très longtemps, le pays que vous traversez avec vos amis m'appartenait et un jour, il m'appartiendra de nouveau.

— De quel droit ?

— Du droit de ce qui est juste. Vous rappelez-vous les mots inscrits dans votre livre ? »

Il tendit le doigt vers ma main et je vis soudain que je tenais l'exemplaire du *Saganom Elu* de maître Juwain. Je ne m'étais pas rendu compte que je l'avais entre les mains.

Le visage de Moijin s'illumina quand il cita un extrait des *Commentaires* : « Le seigneur appelé Morjin prime sur le reste de l'humanité.

— Mais vous n'avez pas tout cité ! l'accusai-je. Le passage complet ne dit-il pas : "Le seigneur Moijin prime sur le reste de l'humanité *en infamie*" ?

— Bien sûr que non, répondit-il. Ce sont mes ennemis qui ont rajouté ces mots après m'avoir emprisonné à Damoom, quand il ne restait plus personne pour les contredire. »

Tandis qu'il essayait de me convaincre, j'observais les gestes vifs et élégants de ses mains. Je ne savais que dire.

« J'ai plus de sept mille ans, dit-il. Et je n'ai pas gagné mon immortalité par hasard.

— Non, vous l'avez gagnée en volant la Pierre de Lumière.

— Comment un homme peut-il voler ce qui lui appartient ?

— Que voulez-vous dire ? La Pierre de Lumière appartient à tout Ea.

— Elle appartient à celui qui l'a fabriquée. »

Je fouillai son visage à la recherche de la vérité et ses yeux dorés semblaient si brillants et si attirants que je ne savais que penser.

« C'est Elahad et le Peuple des Etoiles qui ont apporté la Pierre de Lumière sur Ea il y a très longtemps, finis-je par dire. »

En entendant cela, Moijin rit doucement. Mais il n'y avait aucune moquerie dans sa voix, seulement de l'ironie et de la tristesse. « Il faut que vous sachiez, Val – puis-je vous appeler ainsi ? – il faut que vous sachiez que cela n'est qu'un mythe. C'est *moi* qui ai fabriqué la Pierre de Lumière à la fin de l'Âge des Epées.

— Mais l'histoire raconte que vous l'avez volée et qu'Aramesh l'a récupérée lors de la Bataille de Sarburn !

— Les vainqueurs de cette bataille ont écrit l'histoire comme ils l'ont voulu, dit-il. Et c'est Aramesh qui a été victorieux, jusqu'à ce que la mort l'emporte dans ses griffes. »

À ce moment-là, je ne pus m'empêcher de fixer les griffes du dragon brodé sur sa tunique.

« La Pierre de Lumière m'appartient, conclut-il, et il faut que vous m'aidiez à la récupérer.

— Je ne le ferai pas.

— Vous m'aidez, dit-il. Je ne suis pas très bon en prophéties, mais je peux vous assurer d'une chose : un jour vous la déposerez entre mes mains.

— Non, jamais.

— Vous me devez votre vie. Un homme qui ne paie pas ses dettes est un voleur, n'est-ce pas ?

— Non. Il n'y a pas de dette.

— Vous continuez à refuser ! » tonna-t-il. Soudain, il frappa sa paume ouverte de son poing. Son visage devint cramoisi et difficile à regarder. « De la même façon que vous continuez à protéger quelqu'un de pire qu'un voleur.

— Que voulez-vous dire ?

— Qui est-ce qui se tient debout derrière vous ? fit-il en pointant son doigt vers moi.

— Que voulez-vous dire ? Il n'y a personne derrière moi ! »

Cependant, je sentis qu'il y avait quelqu'un. Me retournant, je vis un jeune garçon debout dans l'ombre que je projetais sur le tapis. Il avait environ six ans, des pommettes saillantes, une masse de cheveux noirs indisciplinés et une cicatrice en forme d'éclair lui barrait le front.

« Là, dit Moijin, en le montrant de son doigt effilé. Pourquoi essayez-vous de le protéger ? »

Morjin tenta alors de passer derrière moi pour atteindre l'enfant. Comme je levais la main pour l'en empêcher, il toucha mon flanc avec quelque chose de pointu. Baissant les yeux, je vis qu'au bout de son doigt avait poussé une longue griffe noire dont l'extrémité était recouverte d'une substance bleutée qui ressemblait à du kirax. Tout mon corps se mit à brûler, et tout à coup, il me fut impossible de bouger.

« Venez ici, Valashu », ordonna Morjin. Rapide comme l'éclair, il s'empara du jeune garçon et se mit à le secouer près du mur. Mais l'enfant lui cracha au visage et réussit à se détacher de son doigt griffu d'un coup de dent. Morjin baissa les yeux sur la blessure béante de sa main et me dit : « Maintenant, il va falloir m'aider.

— Non, jamais, marmonnai-je entre mes dents serrées.

— Donnez-moi la flèche ! »

Clouant d'une main le garçonnet qui se débattait contre le mur, il tendit l'autre vers moi. Je vis alors que je ne tenais plus le livre de maître Juwain mais une flèche ornée de plumes de corbeau et dotée d'une pointe en acier acérée. C'était la flèche que l'assassin inconnu m'avait lancée dans la forêt.

« Merci », dit Morjin en s'en emparant. Et brusquement, il la plongea dans le flanc de l'enfant et une souffrance aiguë nous arracha un hurlement à tous les deux. En quelques instants, le kirax immobilisa les membres du jeune garçon et il ne put plus bouger.

« Vous avez le marteau ? me demanda Morjin ? Vous avez les clous ? »

Se détournant de l'enfant, il prit les trois pointes en fer que je tenais dans ma main gauche et la lourde masse dans ma main droite. C'est alors que je vis que je m'étais trompé et qu'il y avait bien une porte qui donnait dans la pièce : c'était une épaisse planche de chêne encastrée dans le mur juste à côté du jeune garçon. À l'aide du marteau, Morjin cloua ses mains et ses jambes dessus. L'enfant criait si fort que je n'entendais pas le bruit du fer frappant le fer.

« Et voilà ! » dit-il, quand il eut fini de le crucifier. Il me sourit tristement avant de poursuivre : « Et maintenant, vous devez me donner ce qui m'appartient.

— Non ! m'écriai-je, ne faites pas ça !

— Un roi est parfois obligé de punir, comme votre père vous punissait. Et un guerrier est parfois obligé de tuer pour une noble cause, comme vous avez tué.

— Mais l'enfant ! Il n'a rien fait. Il est innocent !

— Innocent ? Il a commis un crime pire que la trahison ou le meurtre.

— Et quel est ce crime ? demandai-je d'une voix étranglée.

— Il a convoité la Pierre de Lumière pour lui-même, dit-il simplement. Il ne supportait pas le don que lui avait accordé l'Unique. Aussi, quand il entendit son grand-père parler de la coupe en or qui guérit toutes les blessures, il rêva de la garder pour lui.

— Non, ce n'est pas vrai ! »

Morjin se rapprocha de l'enfant et fit couler dans sa bouche ouverte le sang qui s'échappait de sa main transpercée.

« Non, ne faites pas ça, dis-je.

— Vous devez m'aider.

— Non.

— Vous devez me rendre hommage, Valashu Elahad, fils de roi. Vous devez me rendre ce qui m'appartient. »

Au-dessous de mon cou, tout mon corps était figé mais je pouvais encore secouer la tête.

« Vous devez m'ouvrir votre cœur, Valashu. Alors seulement, vous

trouverez la paix. »

Ses yeux se mirent à brûler comme deux soleils dorés. Sur ses mains, de longues griffes noires, comme celles d'un dragon, prirent la place de ses doigts.

« Ne lui faites pas de mal ! hurlai-je. Vous ne pouvez pas lui faire de mal !

— *Vraiment ?*

— Non, vous ne pouvez pas. Cela n'est qu'un rêve.

— C'est ce que vous croyez ? demanda-t-il. Voyons si vous vous réveillez, alors. »

Là-dessus, il se tourna vers l'enfant terrorisé et lui déchira la poitrine en poussant des petits cris de compassion. Quand il eut fini, il prit le cœur encore battant de l'enfant dans ses griffes pour me le montrer.

Je voulus hurler, *Vous l'avez tué !* Mais ma gorge ravagée n'émit qu'un brûlant sanglot.

« Il est dit que si l'on meurt dans un rêve, on meurt dans la vie », dit-il.

Contemplant le cœur palpitant, il ajouta : « Mais non, Val, je ne l'ai pas tué, pas encore. »

Il replaça alors le cœur dans la poitrine du jeune garçon et referma la blessure d'un baiser de ses lèvres dorées. L'enfant ouvrit les yeux et jeta à Moijin un regard plein de haine.

« Vous voyez ? dit-il en poussant un gros soupir. Je ne peux pas *exiger* que vous m'ouvriez votre cœur. Ce genre de cadeau doit être offert spontanément. »

Je me mordis la lèvre et sentis le goût du sang. Le liquide sombre et salé humidifia ma gorge en feu et je criai : « Jamais !

— Jamais ? s'exclama-t-il avec colère. Alors vous mourrez pour de bon. »

À ce moment-là, sa tête se mit à pousser hors de son corps, énorme, allongée, rouge et couverte d'écailles. Ses yeux d'un rouge orangé s'embrasèrent comme des morceaux de charbon. Sa langue fourchue jaillit une fois comme pour goûter la peur dans l'atmosphère. Puis il ouvrit les mâchoires et laissa tomber une goutte de feu qui brûla l'enfant de la tête aux pieds ensanglantés. Le garçonnet dont la chair commençait à se consumer hurla ; Morjin hurla sa haine dans un rugissement enflammé. Et je hurlai aussi en le suppliant d'arrêter.

Mais il n'arrêta pas. Il laissait le feu couler de sa bouche terrifiante comme pour donner libre cours à des millénaires d'amertume et de haine. Je sentis ma propre peau se mettre à gonfler ; je savais que Morjin la renouvellerait bientôt d'un effleurement des lèvres afin de pouvoir me brûler encore et encore jusqu'à ce que je me rende ou que je meure. Je devinais que si je luttais contre cette brûlure atroce, elle

ne cesserait jamais. Alors je m'abandonnai à elle. Je laissai la chaleur me pénétrer jusqu'au sang ; je la sentis embraser le kirax dans mes veines. Et tout à coup, je découvris que je pouvais de nouveau bouger. Lançant mon poing comme une masse, je frappai Moijin sur le côté de la tête, et ce fut comme cogner sur du fer. Cependant, cela l'étourdit assez longtemps pour me permettre de me précipiter vers la porte ensanglantée et noircie à travers les flammes qui jaillissaient de sa bouche. L'enfant était maintenant tout noir et il se tortillait et me demandait de l'aide en hurlant. Je réussis à l'arracher à la porte d'un mouvement brusque qui lui déchira la chair et les os. Puis, le serrant contre moi pour pouvoir m'approprier les battements de son cœur affolé et ses cris, j'ouvris la porte.

C'est alors que je me réveillai et aperçus Atara penchée au-dessus de moi. Elle appuyait un linge frais et humide sur ma tête qu'elle tenait sur ses genoux. J'étais allongé près du feu, sur ma couche de fourrure trempée de sueur. Il me fallut un moment pour comprendre que j'étais encore en train de hurler. Je fermai alors la bouche et mordis mes lèvres en sang pour lutter contre le feu qui me dévorait de l'intérieur. Maître Juwain, qui faisait infuser de la tisane, avait pris ma main dans la sienne pour me tâter le pouls. Assis près de moi, Maram tirait sur sa barbe, l'air inquiet.

« On n'arrivait pas à te réveiller, dit-il. Mais *toi*, en revanche, tu hurlais à réveiller les morts. »

Je serrai la main d'Atara pour la remercier d'avoir veillé sur moi, puis je m'assis. Je vis que mon autre main était toujours pressée contre mon cœur, mais l'enfant blessé que je m'attendais à y trouver avait disparu.

« Ça va maintenant ? » demanda Maram.

Clignant les yeux pour soulager la sensation de brûlure, je contemplai les arbres qui m'apparaissaient comme d'immenses silhouettes grises dans la faible lumière qui filtrait dans la forêt. Les grillons chantaient dans les buissons et quelques oiseaux lançaient les premiers gazouillis de la journée. C'était l'heure terrible entre la mort et l'aube, quand le monde entier lutte pour se frayer un chemin hors des ténèbres.

Je me levai en grimaçant de douleur parce que les flammes me brûlaient toujours la peau et je m'éloignai du feu.

« Où allez-vous ? dit Atara. Il fait encore nuit.

— Je descends me baigner dans le ruisseau », répondis-je. Je voulais laver la peau calcinée de mes mains et rafraîchir mon corps bouillant dans l'eau froide du torrent.

« Vous ne devriez pas y aller seul, dit-elle. Attendez, je vais chercher mon arc...

— Non, tout ira bien. Je vais prendre mon épée. »

Sur ces mots, je me baissai pour prendre ma kalama que je gardais toujours dans son fourreau près de moi quand je dormais et partis tout seul vers le ruisseau.

C'était sinistre de marcher ainsi dans la lumière blafarde des bois. Je crus apercevoir des silhouettes grises qui m'observaient à travers les arbres mais en regardant plus attentivement, je vis qu'il n'y avait que des buissons et des arbustes de marante, d'hamamélis et d'autres plantes dont je ne me rappelais pas bien le nom. J'avancais lentement sur le sol de la forêt, piétinant les brindilles et les feuilles mortes. Je sentais les crottes des animaux, les fougères et les relents de sueur de ma propre peur.

Débouchant soudain du bois, j'atteignis la rivière qui murmurait en roulant ses cailloux, pareille à un ruban d'argent sous les étoiles. Je levai les yeux vers le ciel rougeoyant, profondément reconnaissant de pouvoir apercevoir ces points lumineux et étincelants. À l'est, la constellation du Cygne venait d'apparaître au-dessus de la lisière sombre de la forêt. À côté d'elle brillait Valashu, l'Etoile du Matin, si éclatante qu'on aurait dit une lune. Tout en me penchant pour m'asperger le visage avec l'eau fraîche du ruisseau, je fixai du regard cette étoile familière qui me donnait tant d'espoir.

Et tout à coup, une main froide me toucha l'épaule. Pensant qu'Atara ou Maram m'avaient suivi, j'eus un mouvement de colère. Mais quand je me retournai pour leur dire que je souhaitais vraiment être seul, je vis que l'homme qui se tenait derrière moi était Morjin.

« Vous avez vraiment cru pouvoir m'échapper ? » demanda-t-il.

Je contemplai ses cheveux dorés et ses grands yeux d'or auxquels la lumière des étoiles donnait une teinte légèrement argentée. Les griffes avaient disparu de ses mains et sa tunique ornée d'un dragon était cachée sous une cape de voyage en laine.

« Comment êtes-vous venu jusqu'ici ? dis-je d'une voix étranglée.

— Vous ne savez donc pas que je vous suis depuis Mesh ? »

Je le regardais fixement, la main fermée sur la poignée de mon épée. Était-ce encore un rêve ? me demandai-je. Était-ce une illusion projetée par Moijin comme un peintre qui couvre sa toile de pigments de couleurs vives ? N'était-il pas le Seigneur des Illusions ? Mais non, pensai-je, ce n'était pas une illusion. Il avait l'air bien trop réel comme les paroles haineuses qui sortaient de sa bouche en sifflant.

« Il faut que je vous félicite d'avoir réussi à sortir de ma pièce, dit-il. Ça m'a surpris, et surtout, ça m'a fait plaisir.

— Plaisir, pourquoi ?

— Parce que cela m'a prouvé que vous étiez capable de vous réveiller. »

Il me laissa entendre qu'une grande partie de ce qui s'était passé dans mon rêve n'avait été qu'une épreuve pour inciter mon être à se

réveiller. De tous les mensonges qu'il m'avait dits, c'était probablement le plus gros, mais cela ne m'empêcha pas de l'écouter quand même.

« Je vous ai dit que j'étais bon, énonça-t-il. Mais parfois, la compassion doit se montrer cruelle.

— C'est *vous* qui parlez de compassion ?

— J'en parle parce que je la connais mieux que quiconque. »

Il m'expliqua que le don qui me permettait de ressentir les souffrances et les joies de mon prochain portait un nom, la *valarda*. Cela signifiait à la fois le cœur et la passion des étoiles. Il tendit le doigt vers l'Etoile du Matin, puis vers les lumineuses Solaru et Altaru de la constellation du Cygne. « Tous ceux qui appartenaient au Peuple des Etoiles et vivaient encore parmi ces lumières possédaient ce don, dit-il. Comme Elahad et les autres Valari venus sur Ea longtemps auparavant. Mais au cours des nombreux millénaires de sauvagerie, ce don avait pratiquement disparu. Aujourd'hui, seules quelques âmes bénies comme moi connaissaient la terrible beauté de la *valarda*. Pendant longtemps, la *valarda* m'a fait souffrir moi aussi, dit-il. Mais il existe un moyen de mettre fin à cette souffrance.

— Comment ? » demandai-je.

Joignant alors ses deux mains pour former un creux, il les plaça devant son cœur où elles se mirent à briller d'un doux éclat doré comme une coupe polie. « Est-ce que vous brûlez, Valashu ? Le kirax de ma flèche vous tour-mente-t-il toujours ? Aimeriez-vous être délivré de ce poison ainsi que de votre souffrance plus profonde ?

— Comment ? » répétai-je. En dépit des gouttelettes d'eau fraîche qui montaient du ruisseau, la fièvre faisait rage dans mon corps.

« Je peux vous délivrer de votre don, me proposa Morjin. Ou plutôt de la souffrance qu'il vous cause. »

Désignant alors la kalama que je tenais toujours à la main dans son fourreau, il expliqua : « Voyez-vous, la *valarda* est une arme à double tranchant. Mais jusqu'à présent, vous n'en avez vu qu'un aspect. »

Il me raconta qu'un vrai Valari, comme il appelait ceux qui appartenaient au Peuple des Etoiles, pouvait non seulement ressentir les émotions des autres mais également leur faire éprouver les siennes.

« Ressentez-vous de la haine, Valashu ? Vous arrive-t-il de serrer les dents pour contenir la fureur qui s'empare de vous ? Je sais bien que oui. Mais vous pouvez transformer votre fureur en arme qui se retournera contre vos ennemis. Voulez-vous que je vous montre comment aiguiser l'acier de *cette* épée-là ?

— Non ! criai-je. Il ne faut pas ! Cela reviendrait à ternir la lame étincelante que l'Unique lui-même a forgée. La *valarda* est peut-être à double tranchant, comme vous dites, mais je veux croire qu'elle est sacrée. Et je ne la dénaturerai jamais en la retournant contre

quelqu'un. Pas plus que je n'utiliserai ma kalama pour tuer quelqu'un.

— Mais vous tuerez encore avec cette épée, dit-il en montrant ma kalama. Et avec la *valarda* aussi. Voyez-vous, Valashu, le seul moyen de ne pas ressentir la douleur des autres, et la vôtre, c'est de leur infliger votre propre souffrance. »

Je fermai les yeux un moment en cherchant en moi cette épée terrible dont parlait Morjin. J'avais peur de la trouver. Ce fut là le pire des tourments que j'aie jamais connus.

« Ce que vous dites, tout ce que vous dites est faux, articulai-je d'une voix entrecoupée. Vous êtes le mal.

— Est-ce mal de tuer ses ennemis, alors ? Ne pensez-vous pas que ce sont *eux* qui sont mauvais de s'opposer au plus noble de vos rêves ?

— Vous ne savez rien de mon rêve.

— Vraiment ? Votre rêve le plus cher n'est-il pas de mettre fin à la guerre ? Ecoutez-moi, Valashu, écoutez comme vous n'avez encore jamais écouté : il n'y a rien que je désire plus que la fin de toutes ces guerres. »

J'écoutais le murmure du ruisseau et les mots qui sortaient de ses lèvres dorées. Je craignais qu'il ne dise la vérité. Il poursuivit en expliquant que nombre de rois et de nobles d'Ea aimaient la guerre parce qu'elle leur donnait un pouvoir de vie ou de mort sur les autres. Mais ils appartenaient aux ténèbres alors que les rêveurs comme lui et moi appartenions à la lumière.

« C'est la mort elle-même qui est le véritable ennemi, dit-il. Et la peur que nous en avons. C'est pour cela qu'il nous faut récupérer la Pierre de Lumière. Alors seulement, nous pourrons offrir aux hommes le cadeau de la vraie vie.

— Il est écrit dans les *Lois* que seuls les Elijins et les Galadins auront droit à cette vie. »

Dans la lumière blafarde de l'aube, les yeux de Moijin semblèrent lancer des éclairs de haine. « Tous les Galadins ont d'abord été des Elijins, et tous les Elijins ont d'abord été des hommes. Mais ils se sont mis à éprouver de la jalousie envers nous. Désormais, ils interdisent à des hommes comme vous de suivre la même voie qu'eux.

— Mais je ne recherche pas l'immortalité.

— Ça, dit-il doucement, c'est un mensonge.

— Tous les hommes meurent.

— Pas *tous* les hommes, précisa-t-il en lissant les plis de sa cape.

— Craindre la mort n'est pas une faiblesse. Le vrai courage, c'est de...

— Mentez-moi, si vous voulez, Valashu, mais ne vous mentez pas à vous-même. (Il s'empara de mon bras et ses doigts délicats s'enfoncèrent en moi avec une force effrayante.) La mort nous rend tous lâches. Vos actes ne sont pas dictés par ce qui est bien mais par la

peur d'avoir peur et vous pensez la conjurer en l'affrontant sans réfléchir. »

Comme je ne trouvai rien à répondre à cela, je gardai le silence en me mordant la lèvre.

« Le vrai courage, dit-il, serait la bravoure. N'est-ce pas ce que les Valari enseignent ?

— Si », admis-je.

Il sourit comme s'il savait tout sur les Valari. Puis il récita un poème que je ne connaissais que trop :

*Il n'y a au fond des ténèbres,
Ni œil, ni lèvres, ni étincelle.
La lumière qui meurt,
L'inexistence de la nuit.*

« Il existe un moyen de garder la lumière allumée, dit-il, en me pressant gentiment l'épaule. Je vais vous montrer. »

Ses yeux étaient comme des fenêtres sur d'autres mondes d'où les hommes étaient venus autrefois et où vivaient encore des hommes qui étaient plus que des hommes. Je sentais son désir ardent d'y retourner. Il était aussi réel que le vent, le ruisseau et la terre sous mes pieds. Je sentais son immense solitude dans la mienne, douloureuse et douce à la fois. En lui, quelque chose d'insupportablement brillant, paraissant émaner des étoiles sauvages et froides, m'appelait. Je savais que j'avais le pouvoir de le délivrer d'une crainte presque aussi redoutable que la mort comme j'avais délivré Atara des hommes des collines. Et cette certitude me dévorait encore plus atrocement que le feu de son dragon et le kirax dans mes veines.

« Je vais vous montrer », dit-il, en formant une coupe avec ses mains. Une violente lumière dorée en sortit qui faillit m'aveugler.

« J'ai beaucoup de serviteurs, mais je n'ai aucun ami. »

Je le sentais respirer profondément tandis que j'aspirais l'air à petits coups.

« Je vous ferai roi de Mesh et des Neuf Royaumes réunis, continuait-il. J'ai déjà des rois pour vassaux. Mais si un roi des rois venait à moi, le cœur ouvert et une épée de justice à la main, voilà qui serait merveilleux. »

J'observai la lumière qui jaillissait de ses mains et pendant un instant, j'eus le souffle coupé.

« Aidez-moi à retrouver la Pierre de Lumière, Valashu, et vous vivrez à jamais. Ensemble nous régnerons sur Ea et il n'y aura plus de guerres. »

D'accord, avais-je envie de répondre. D'accord, je vous aiderai.

Il y a une voix qui murmure du plus profond de l'âme. Nous en

avons tous une. Parfois, elle est aussi claire que le son argentin d'une cloche, parfois, elle est faible et lointaine comme les émanations rougeoyantes des étoiles. Mais elle sait toujours. Et elle dit toujours la vérité, même quand on n'a pas envie de l'entendre.

« *Non*, dis-je finalement.

— *Non ?*

— Non, vous mentez. Vous êtes le Seigneur des Mensonges.

— Je suis le Seigneur d'Ea et vous allez m'aider ! »

Agrippant la poignée de l'épée que mon père m'avait donnée, je secouai lentement la tête.

« Soyez maudit, Elahad ! Vous vous êtes condamné à mort !

— Qu'il en soit ainsi, répondis-je.

— Qu'il en soit ainsi, reprit-il. (Puis il ajouta :) Je vais vous dire le vrai secret de la *valarda* : La seule manière d'expier votre peur de la mort sera de faire mourir d'autres personnes. Comme je vais *vous* faire mourir, Elahad ! »

La haine qu'il mit dans ces mots était comme de la lave jaillissant d'une fissure dans la terre. Je compris alors que la peur de mourir menait à la haine de la vie. Tout comme ma peur de Morjin m'amenait à le haïr. Je le haïssais tant que ma bile était noire, mes dents serrées et mes yeux soudain injectés de sang ; je le haïssais comme le feu hait le bois et les ténèbres la lumière. Surtout, je le haïssais de m'avoir menti, d'avoir joué avec mes peurs et d'avoir infecté jusqu'à mon âme d'une haine profonde et terrible.

En un instant, sa tête de dragon sortit de son corps et ses griffes apparurent. Mais avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir ses mâchoires, j'avais tiré ma kalama de son fourreau et plongé profondément sa pointe dans son cœur à travers le dragon brodé sur sa tunique. Et ce fut comme si j'avais transpercé mon propre cœur. La douleur atroce me fit hurler comme un enfant blessé. Mon épée se brisa en mille morceaux qui brûlèrent sur le sol avec un éclat rouge orangé ou tombèrent dans le ruisseau en crépitant et en produisant des gerbes d'eau bouillante. Je regardai avec horreur Moijin qui hurlait lui aussi tandis que son visage perdait son aspect de dragon et était remplacé par le mien. Des nœuds de vers rouges et grouillants entreprirent de dévorer ses yeux, *mes* yeux, et tout son corps s'embrasa. Immédiatement, son visage marqué d'un rictus de douleur noircit. Puis les flammes le consumèrent complètement et il disparut dans le néant d'où il était venu.

Pendant ce qui me sembla une éternité, je demeurai près du cours d'eau à attendre son retour. Mais tout ce qu'il restait de lui était un vide horrible qui m'étreignait le cœur. Ma fièvre tomba ; dans l'obscurité de l'aube, j'eus soudain très froid. En moi résonnaient les vers d'une autre strophe du poème de Morjin que je ne pourrais jamais

oublier :

Le vol de Vor

Le funeste poignard, le froid.

Le froid qui fige le souffle,

Le néant de la mort.

13

Quelques instants plus tard, Atara et maître Juwain arrivèrent en courant dans la clairière près du ruisseau, suivis de près par Maram, essoufflé. Atara tenait son arc bandé à la main et Maram brandissait son épée. Maître Juwain avait l'exemplaire du *Sagamon Elu* qu'il était en train de lire, mais rien d'autre. L'idée qu'il pourrait réciter des passages de son livre à un homme comme Moijin ou le lancer sur lui, me donna envie de rire nerveusement.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Nous vous avons entendu pousser des hurlements. »

Maram, qui était plus direct, ajouta : « Et nous t'avons entendu parler tout seul et crier. Après qui en avais-tu, Val ? »

— Après Morjin, répondis-je. Mais peut-être n'était-ce qu'une illusion - c'est difficile à dire. »

Je baissai les yeux sur l'acier qui brillait sur toute la longueur de mon épée et me demandai comment elle avait été réparée.

« Moijin était là ? dit Atara ? Comment est-ce possible ? Où est-il parti ? »

Je tendis le doigt vers l'est et la pâle lumière du soleil levant. Puis je montrai les bois, le nord, l'ouest et le sud et finalement, levai la main en direction du ciel.

« Ramenez Val au campement », lança Atara à maître Juwain. Elle adressa également un signe de tête autoritaire à Maram, puis elle s'éloigna vers les bois.

« Où allez-vous ? lui demandai-je.

— Je vais voir, répondit-elle simplement.

— Non, n'y allez pas ! » m'écriai-je. Je fis un pas vers elle pour l'en empêcher mais mon corps semblait avoir été vidé de son sang. Je trébuchai et si Maram ne m'avait pas entouré de son bras robuste, je serais tombé.

« Ramenez-le au campement ! » répéta Atara. Puis elle s'enfonça dans la forêt et disparut.

Maram et maître Juwain me passèrent les bras sur leurs épaules et me traînèrent jusqu'au camp comme un ivrogne. Ils m'installèrent près du feu et Maram me couvrit de sa cape. Tandis qu'il frottait ma nuque et mes mains gelées, maître Juwain sortit une herbe rougeâtre de son coffret en bois. Il en fit une tisane au goût de fer et de baies amères. Celle-ci me réchauffa légèrement les membres, mais le néant glacial

dont Morjin avait frappé mon âme ne se dissipa pas.

« Au moins, tu n'as plus de fièvre, dit Maram.

— Oui, répondis-je, il vaut bien mieux mourir de froid.

— Mais, Val, tu n'es pas en train de mourir, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que Moijin t'a fait ? »

Je tentai de leur raconter à tous les deux un peu de mon rêve et ce qui s'était passé près du ruisseau après. Mais les mots me manquèrent. Impossible de décrire une terreur sans fond ni fin. D'ailleurs, je me rendis compte que je n'en avais pas envie.

Au bout d'un moment, grâce à la tisane chaude qui descendait doucement dans ma gorge, je repris mes esprits et me réveillai complètement. La lumière du soleil se répandit sur les arbres autour de nous et l'aube se transforma en matin radieux. J'écoutai le sifflement d'un tangara écarlate qui lançait son chant perché sur une branche de chêne. J'observai les sépales blancs en forme d'étoile de quelque renoncule poussant à l'ombre d'un bouleau. Le monde paraissait merveilleusement et miraculeusement réel, et mes sens se nourrissaient de tous les bruits, de toutes les odeurs et de tous les spectacles.

Juste au moment où je m'armais de courage pour ceindre mon épée et partir à la recherche d'Atara, elle revint. Elle déboucha de sous les arbres, silencieuse comme une biche. Dans la lumière du soleil levant, son visage était blême. Elle vint s'asseoir à côté de moi près du feu.

« Alors ? demanda Maram. Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Des hommes, répondit Atara. (D'une main tremblante, elle saisit une tasse de tisane que lui tendait maître Juwain.) Des hommes gris.

— Qu'est-ce que vous entendez par *hommes gris* ? s'inquiéta Maram.

— Ils étaient neuf, dit Atara. Peut-être plus. Tous entièrement vêtus de gris ; leurs chevaux aussi étaient gris. Ils avaient un visage affreux et leur peau avait la teinte de l'ardoise. »

Alors qu'elle faisait une pause pour prendre une gorgée de tisane, le front de Maram se couvrit de perles de sueur.

« On n'y voyait pas bien, poursuivit Atara. Peut-être que leurs visages ne faisaient que refléter la lumière grise de l'aube. Mais je ne crois pas. Il y avait quelque chose d'inhumain en eux. »

Maître Juwain s'agenouilla près d'elle et toucha son épaule. « Continuez, je vous prie.

— L'un d'eux m'a regardée. Il n'avait pas d'yeux – en tout cas, pas comme ceux des hommes que je connais. Ils étaient tout gris, comme recouverts d'une cataracte. Mais il n'était pas aveugle. La *manière* dont il m'a regardée, c'était comme si j'étais nue, comme s'il pouvait tout voir de moi. »

Elle prit une autre gorgée de tisane, puis saisit ma main pour empêcher la sienne de trembler.

« Je n'aurais pas dû le regarder dans les yeux, dit-elle. C'était comme regarder dans le néant. Si vide, si froid. J'ai senti le froid s'emparer de mon corps. J'ai senti son intention de me faire des choses. Je... Je ne sais pas comment dire. C'était pire que les hommes des collines. Je suis capable d'affronter la mort. Peut-être même la torture. Mais cet homme... C'était comme s'il voulait me tuer éternellement et aspirer mon âme. »

Nous la fixions tous en silence. Puis Maram demanda : « Et qu'est-ce que vous avez fait ? »

— J'ai essayé de lui décocher une flèche, mais c'était comme si mes bras étaient figés. Il m'a fallu toute ma volonté pour bander mon arc et le viser. Mais c'était trop tard, il était parti rejoindre les autres.

— Eh bien, c'est génial ! s'exclama Maram en s'épongeant le visage. Finalement, Val avait raison. Nous sommes *bien* poursuivis – par des hommes gris sans âme. »

Pendant que le soleil continuait son ascension dans le ciel, assis près du feu, nous nous interrogeons sur l'identité de ces hommes. Maram craignait que l'homme qui avait affronté Atara ne fût Morjin lui-même – sinon, comment expliquer le rêve horrible et l'illusion dont j'avais été victime ? Maître Juwain pensait plutôt qu'ils étaient à la solde de Morjin. Comme il nous l'expliqua, le Seigneur des Mensonges avait de nombreux serviteurs, les plus terribles étant ceux qui lui avaient abandonné leur âme. Je me demandai si Kane avait pu les engager pour me tuer ; je me demandai s'il m'attendait un peu plus loin sur la route en compagnie d'assassins au visage de pierre.

« Mais s'ils voulaient te tuer, fit remarquer Maram, pourquoi ne se sont-ils pas jetés sur toi près du ruisseau ? »

Je ne savais quoi répondre, tout comme j'étais incapable d'expliquer pourquoi l'homme et ses compagnons n'avaient pas attaqué Atara.

« Eh bien, qui que ce soit, dit Maram, ils savent où nous sommes. Qu'est-ce qu'on va faire, Val ? »

Je réfléchis un moment avant de répondre : « Tant que nous resterons sur la route, nous serons une proie facile.

— Euh, ça ne t'ennuierait pas de ne pas dire *proie* en parlant de nous ? »

— Excuse-moi, dis-je en souriant. Mais on devrait peut-être prendre de nouveau par la forêt. »

Je leur appris que, d'après une carte que j'avais étudiée avant de quitter Mesh, la route de Nar s'incurvait vers le nord entre la trouée des Shoshan et Suma où la grande forêt s'achevait pour céder la place aux régions plus peuplées d'Alonie.

« On pourrait couper par la forêt, droit sur Suma. Il y aurait des collines pour se cacher et des cours d'eau pour effacer nos traces.

— Tu veux dire, des rivières pour nous noyer et des collines pour les cacher. (Maram réfléchit un instant en caressant sa barbe épaisse.) Ce qui m'inquiète, c'est que la route fasse un crochet vers le nord. Pourquoi ? Les Aloniens l'ont-ils construite ainsi pour éviter quelque chose ? Et si la forêt cachait un nouveau Marécage Noir – ou quelque chose de pire ?

— Courage, vieux, dis-je en souriant de nouveau, rien ne peut être pire que le Marécage Noir. »

Sur ce point, maître Juwain, Maram et moi étions tous les trois d'accord. Après en avoir discuté plus longtemps, nous fûmes aussi d'accord, et Atara avec nous, pour dire que passer par la forêt constituait notre meilleur espoir.

Peu de temps après, nous levâmes le camp et nous enfonçâmes dans les bois. Nous nous écartâmes de la route en prenant vers l'ouest. À mon avis, Suma devait se trouver à quelque trente ou quarante milles au nord-ouest. Si nous continuions trop longtemps dans cette nouvelle direction, nous passerions beaucoup trop au sud de la ville. Mais cette perspective ne me découragea pas car nous pourrions toujours reprendre vers le nord et retrouver la route de Nar quand nous serions sûrs d'avoir échappé à nos poursuivants. En réalité, je voulais m'éloigner le plus possible de la route, et plus la forêt serait épaisse, mieux ce serait.

Vers midi, comme la journée devenait chaude, le sol se mit à monter en s'écartant du ruisseau. Les arbres étaient moins denses, même s'ils semblaient plus élevés, et les chênes l'emportaient sur les peupliers et les châtaigniers. Impossible de repérer un sentier parmi eux. Cependant, notre progression demeurait facile car les sous-bois étaient principalement constitués de fougères, de cheveux-de-Vénus, et les chevaux n'avaient aucun mal à trouver un appui. Nous avançons dans un silence presque total sous la grande voûte feuillue des arbres. J'étais en tête, suivi de maître Juwain et des deux derniers chevaux de charge. Maram et Atara fermaient la marche. À l'exception de maître Juwain, nous avions tous notre arc et notre épée à portée de main.

Nous aperçûmes quelques cerfs et de nombreux écureuils, mais pas de trace des Visages de pierre, comme disait Maram quand il parlait des hommes gris. Mais je ne doutais pas une seconde qu'ils ne nous aient poursuivis dans les bois. Quand le soleil fut haut dans le ciel, ma fièvre reprit de plus belle et mon sang me parut aussi épais que du fer en fusion. J'avais l'impression que quelqu'un dardait des flèches de haine sur moi et je sentais comme une succession de pointes acérées me traverser le front.

« Je suis désolé de ne pas avoir de remède pour votre mal », me dit

maître Juwain en remontant à mes côtés. L'air très inquiet, il me regardait me frotter la tête.

« Peut-être n'y a-t-il pas de remède, répondis-je avant d'ajouter : Le Dragon Rouge est si malfaisant – comment peut-on être aussi malfaisant ?

— Simplement par cécité, dit maître Juwain, car cela empêche de voir la différence entre le bien et le mal. Ou parce qu'on est la proie d'une illusion et qu'on croit faire le bien alors qu'on est à l'origine du mal. De son point de vue à lui, expliqua-t-il, le Dragon Rouge n'était certainement pas mauvais. Personne ne l'était. » Mais je n'en étais pas persuadé. Quelque chose dans la voix de Morjin semblait se complaire dans les ténèbres, et cela me hantait encore.

« Il m'a parlé, dis-je à maître Juwain. Et je l'ai écouté. Et maintenant, ses paroles ne me sortent plus de la tête. »

Comment, me demandai-je, pouvais-je faire la part du vrai et du faux si je n'écoutais pas ?

S'adaptant à la démarche irrégulière de son cheval, maître Juwain se mit à feuilleter les pages du *Sagamon Elu* en cadence. Quand il eut trouvé le passage qu'il cherchait, il se racla la gorge et lut un extrait des *Guérisons*.

« Je vous conseille de méditer, si vous pouvez, me dit-il. Vous rappelez-vous la Seconde Méditation de la Lumière ? C'était votre préférée. »

Je hochai la tête douloureusement parce que je m'en souvenais très bien : je devais fermer les yeux et réfléchir à la terreur que suscitait la tombée de la nuit. Puis, après avoir contemplé les ténèbres du ciel aussi longtemps que possible, je devais imaginer l'Etoile du Matin brillant soudain d'un éclat semblable au soleil et garder ensuite cette lumière éblouissante à l'intérieur de moi comme une promesse que le jour viendrait toujours après la nuit.

« C'est difficile, lui dis-je, après avoir essayé de pratiquer cette méditation un bon moment. Le Seigneur des Illusions fait ressembler la lumière aux ténèbres et les ténèbres à la lumière.

— Le pire des mensonges est celui qui consiste à dénaturer la vérité pour fabriquer une imposture. Désormais, Val, il vous faudra batailler pour trouver la vérité.

— Vous voulez dire, maintenant que j'ai écouté les mensonges de Moijin ?

— Je vous en prie, ne prononcez pas son nom, me rappela-t-il. Oui, c'est bien ce que je veux dire. Vous avez voulu éprouver votre courage, n'est-ce pas ? Mais il ne faut jamais l'écouter, même en rêve.

— Mes rêves m'appartiennent-ils encore ou sont-ils à lui ?

— Vos rêves sont toujours vos rêves, répondit-il. Mais vous devez lutter pour les garder pour vous encore plus farouchement que vous

ne le feriez pour empêcher un ennemi de vous transpercer le cœur de son épée.

— Mais comment ?

— En apprenant à rester éveillé et conscient pendant vos rêves.

— Est-ce possible ?

— Bien sûr ! Vous n'aviez pas perdu toute votre volonté dans votre rêve, n'est-ce pas ?

— Non, sinon, je serais toujours dans la pièce du Dragon Rouge. »

Maître Juwain hocha la tête et sourit. « Vous voyez, c'est notre volonté de vivre qui stimule notre conscience. Et c'est notre conscience qui provoque notre réveil. Il existe des exercices dans le travail sur les rêves que vous auriez étudiés si vous n'aviez pas quitté notre école.

— Pouvez-vous me les enseigner maintenant ?

— Je peux essayer. Mais l'art de rêver à volonté nécessite un long apprentissage. »

Comme nous nous enfoncions davantage dans les bois, il m'expliqua quelques bases de cet art ancien. Chaque soir, au moment de m'endormir, je devais prendre la résolution de rester conscient de mes rêves. De plus, je devais me créer un allié, une sorte de moi immatériel qui resterait réveillé et veillerait sur moi pendant mon sommeil.

« Vous rappelez-vous la méditation Zanshin que je vous ai enseignée avant votre duel avec Salmélu ?

— Oui, impossible de l'oublier.

— Alors vous pouvez vous en servir. Ce qu'il faut, c'est que le moi observe le moi. Vous devez constamment vous poser la question suivante : Qui suis-je ? Quand vous pensez le savoir, demandez-vous : Qui est-ce qui le sait ? Celui-là, celui qui sait, est votre allié. C'est lui qui demeure toujours près de vous et reste éveillé quand vous dormez. »

Il me suggéra de pratiquer un exercice ancien tiré des *Méditations*. Je devais visualiser dans ma gorge une fleur de lotus magnifique et douce. Le lotus devait avoir des pétales rose pâle, légèrement recourbés vers l'intérieur, au centre desquels devait se trouver une éclatante flamme rouge orangé. Il me dit de visualiser le haut de cette flamme le plus longtemps possible car celle-ci représentait la conscience alors que le lotus dans son ensemble était le symbole du réveil de la conscience du moi.

« À la fin, expliqua-t-il, vous apprendrez à contrôler et à influencer le déroulement de vos rêves.

— Même si le Seigneur des Illusions m'attaque ?

— Surtout dans ce cas-là. Vos rêves sont sacrés, Val, vous ne devez permettre à personne de vous les voler. »

Ce soir-là, nous montâmes notre camp sur une colline à l'abri de grands chênes. À part quelques fourrés de lauriers et de viornes, il n'y avait pas grand-chose pour se cacher, mais nous avions une vue à peu près dégagée au cas où les hommes gris décideraient de gravir la pente pour nous attaquer. Je m'endormis avec le lotus enflammé de maître Juwain en moi. Cependant, ses exercices ne me furent pas d'un grand secours car je fis des rêves horribles tout au long de la nuit. Mes cris empêchèrent les autres de dormir. C'étaient de vrais alliés, de chair et de sang, et ils veillèrent sur moi, alors que celui de maître Juwain, plus éthéré, ne me servit à rien.

Le lendemain, nous nous enfonçâmes davantage dans la forêt en direction de l'ouest. Cependant, nous ne couvrîmes qu'une courte distance car nous passâmes une bonne partie de la journée à tenter d'échapper à nos poursuivants. Nous empruntâmes pendant des heures des cours d'eau peu profonds pour ne pas laisser de traces de sabots et fîmes tourner nos montures en rond autour du sommet des collines pour tromper quiconque essaierait de déchiffrer nos traces. Nous traversâmes des buissons de ronces aux épines pointues et plus d'une fois, nous revînmes sur nos pas. Mais si je devais en juger par la douleur aiguë qui me transperçait le front, toutes ces tactiques se révélèrent infructueuses.

« Ceux qui nous suivent, qui qu'ils soient, se fient probablement à autre chose qu'aux traces que nous laissons dans la boue, dit maître Juwain.

— Mais qui sont ces Visages de pierre ? demanda Maram.

— Aucune idée, répondit Atara. Mais si nous ne parvenons pas à les semer, il faudrait trouver un endroit pour les affronter et les tuer avec nos flèches.

— Comme vous les avez affrontés près du ruisseau ? dit Maram. Comme vous avez tué leur chef avec la flèche que vous n'avez pas pu lancer ? »

Il se vengeait de ses moqueries sur ses talents d'archer lors du combat contre les hommes des collines. Encore honteuse d'être restée pétrifiée à la vue des hommes gris, Atara détourna le regard vers les silhouettes gris-vert des buissons de sumac enfouis dans les bois. Puis elle dit : « Je ne comprends pas ces Visages de pierre. S'ils sont plus nombreux que nous, pourquoi ne nous attaquent-ils pas pour en finir une bonne fois pour toutes ?

— Vous n'avez jamais assisté à une chasse à l'ours ? lui demanda Maram. Avant que l'animal soit mis à mort, les chiens le harcèlent et l'épuisent. »

Dans l'humidité des bois pleins d'amanites, d'anges de la mort et autres champignons vénéneux, je sentis toute la journée un poing qui me martelait la tête pour tenter de m'épuiser. Cette nuit-là, je dormis

d'un sommeil agité près d'un ruisseau qui glougloutait en faisant des bruits de gorge. Atara et Maram furent eux aussi la proie de cauchemars. Seul maître Juwain semblait à l'abri des terribles images que Morjin nous envoyait afin de ruiner notre santé mentale et de nous priver de sommeil. Pourtant, le lendemain matin, lui aussi se réveilla avec de la fièvre et un violent mal de tête. Tout comme Maram et Atara. Maram se demanda si on n'avait pas bu de l'eau polluée, peut-être dans un ruisseau empoisonné par un cadavre d'animal ayant mangé quelques-uns de ces champignons qui poussaient en abondance. Mais maître Juwain en doutait. Debout près de son cheval, il frotta sa tête chauve avant de dire : « Il ne s'agit là ni d'intoxication par de la chair en putréfaction, ni d'empoisonnement par les plantes. Non, Frère Maram, j'ai bien peur que vos chiens ne s'enhardissent. »

Pour remonter le moral de Maram qui poussa un gémissement qui devait autant à la peur qu'à la fièvre qui brûlait en lui, je dis : « Eh bien, s'ils s'enhardissent, nous devons nous enhardir nous aussi.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Avancer sans trêve et le plus rapidement possible. Si les Visages de pierre s'efforcent de nous épuiser psychologiquement, nous pouvons au moins tenter de les épuiser physiquement.

— Mais, Val, ils nous épuisent psychologiquement *et* physiquement. Pourquoi les y aider ?

— Parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Et maintenant, allons préparer les chevaux. »

Pendant toute la matinée, nous voyageâmes à travers la forêt sur un terrain doucement vallonné. Par endroits, quand les arbres étaient moins denses et l'espace entre eux dépourvu de végétation, nous menions les chevaux au petit galop. À deux reprises, nous les fîmes même galoper. Ils soufflaient et suaient sous l'effort, et nous aussi. Cela me faisait mal de voir l'écume s'accumuler au bord de la mâchoire d'Altaru. Mais il ne se plaignait pas. Pendant des heures, il se contenta de foncer entre les arbres dégoulinants de mousse en frappant la terre de ses gros sabots. C'était plus dur pour les chevaux de Maram et de maître Juwain. Quant à celui d'Atara, ce n'était même pas une monture. À la fin de l'après-midi, Tanar était presque à bout de forces et seuls la détermination et le savoir-faire d'Atara parvenaient à le faire avancer.

« Je vais être obligée de le fouetter si vous voulez qu'il aille plus loin aujourd'hui », dit-elle, alors que nous faisions une halte près d'un petit cours d'eau pour abreuver les chevaux. Elle se tenait près de Tanar, une cravache de cuir tressé à la main. J'avais entendu dire que les Sarni fouettaient parfois leurs chevaux jusqu'au sang, mais apparemment, Atara ne paraissait pas adhérer à cette cruelle pratique.

« Non, je vous en prie, ne le faites pas », dis-je. Les flancs des animaux, écorchés par les ronces, étaient déjà en sang. Je levai les yeux vers maître Juwain qui s'appuyait contre son cheval comme si ses jambes flageolantes pouvaient à tout moment se dérober sous lui. Maram s'était déjà effondré. Allongé au bord de la rivière, il gémissait doucement en pressant un linge mouillé sur sa tête. « Nous sommes tous exténués, déclarai-je. Nous allons monter le camp ici pour nous reposer.

— Merci, vieux. Mais pour ce qui est de me reposer, je crois que je suis bien trop fatigué pour ça. Ma tête me donne l'impression d'avoir été piétinée toute la journée par ton grand et gros cheval. Je t'en prie, tue-moi tout de suite, ça évitera aux Visages de pierre de le faire.

— On a bien avancé aujourd'hui. On les a peut-être semés. »

Malheureusement, mes rêves de la nuit se chargèrent de me détromper. Et à plusieurs reprises, je fus réveillé en sursaut par les cris perçants d'Atara. Allongé près d'elle devant le maigre feu, je passai des heures à écouter les gémissements pitoyables de Maram et les insectes de la nuit : les sauterelles et les grillons dans les buissons et la susurration des moustiques qui venaient boire notre sang. Je n'arrivais pas à savoir ce qui du sommeil ou du manque de sommeil m'épuisait le plus. Si c'était là du repos, pensai-je, nous ferions mieux de chevaucher toute la nuit en titubant dans la forêt.

Le lendemain matin, ce devait être le 28 du mois d'ashte – il faisait humide et froid. Nous eûmes tous beaucoup de mal à nous hisser sur notre cheval, même maître Juwain qui avait dormi assez profondément en dehors de son tour de garde. Je me rappelai mon père disant que lorsque les campagnes étaient longues, les guerriers les plus vaillants perdaient courage s'ils manquaient de vraie nourriture et de repos. Et nous n'avions ni l'un ni l'autre. La veille, nous avions mangé en selle du pain de guerre moisi et des noix rances. J'étais trop fatigué pour dîner. Maram lui-même avait refusé de la bière en se plaignant de ne pas avoir la tête à ça. Il avait également repoussé l'antilope séchée et coriace que lui offrait Atara en disant qu'il n'avait pas la force de mâcher et ne désirait qu'une chose, dormir.

Ce matin-là, nous étions tous à bout de forces. Cela faisait presque un mois que nous étions sur la route. Le voyage nous avait amaigris. Toutes proportions gardées, même Maram paraissait émacié. Nous étions sales, nos vêtements étaient en lambeaux à cause des épines et tachés de boue. La dure chevauchée de la veille avait rouvert ma blessure au côté ; sous mon armure, je sentais l'humidité du sang. Malgré tout, j'aurais voulu lancer Altaru au petit galop. Mais les autres chevaux n'avaient plus assez d'énergie pour aller plus vite qu'au pas. Et à mesure que la journée s'éternisait, ils ralentirent progressivement

l'allure.

Dans l'après midi – comme nous ne voyions pas le soleil, nous avions du mal à savoir l'heure –, je m'endormis sur ma selle. Je fus soudain réveillé en sursaut par une gerbe d'eau au moment où Altaru entra dans un cours d'eau. Mais ensuite, je me surpris plusieurs fois à m'assoupir. Une fois, je m'évanouis complètement et faillis tomber sur le sol. J'arrivais difficilement à maintenir Altaru dans la direction voulue, c'est-à-dire vers le nord-ouest maintenant. Chaque fois que je perdais conscience, il partait vers le sud comme s'il pensait que les pâturages et l'eau y étaient meilleurs.

« Nous sommes perdus, n'est-ce pas ? demanda Maram en regardant les murs d'arbres tout autour de nous. Nous tournons en rond.

— Non, pas en rond, le rassurai-je, nous sommes toujours dans la bonne direction.

— Tu es sûr ? Peut-être qu'on devrait laisser maître Juwain nous guider un moment, c'est le seul qui parvienne à rester réveillé. »

Mais maître Juwain n'avait guère le sens de l'orientation et Atara elle-même paraissait perdue. Sous la voûte épaisse des arbres et les nuages gris encore plus épais, impossible de distinguer le soleil pour déterminer où se trouvaient l'est et l'ouest. Et à part moi, personne ne connaissait assez bien la forêt pour interpréter la mousse sur les ormes et la disposition des fleurs à l'ombre des bouleaux. J'étais tout à fait capable de trouver mon chemin. La seule chose que j'avais à faire, c'était de ne pas m'endormir.

Quand nous repartîmes, je résolus de profiter des élancements de ma blessure au côté pour me tenir réveillé. Mais très vite, mes yeux se fermèrent. Impossible de dire combien de temps cela dura. Quand je les rouvris enfin, je constatai qu'Altaru avait de nouveau dérivé vers le sud. Je ressentais chez lui un désir irrépressible de partir dans cette direction, comme s'il sentait une femelle au plus profond des bois et que chaque muscle de son corps brûlait de la rejoindre. Me rappelant que, si on était sortis du Marécage Noir, c'était uniquement grâce à son instinct, je me dis que cette fois encore, cet instinct pourrait peut-être nous aider à échapper aux Visages de pierre. Apparemment, tous mes stratagèmes pour y parvenir avaient échoué. Aussi, sans en parler aux autres, je décidai de laisser Altaru aller où il voulait.

C'est ainsi que nous effectuâmes un bon nombre de milles droit vers le sud. Peu à peu, je sentis l'air changer et je me fis la réflexion que de ce côté-là, les arbres étaient plus grands. Leurs immenses cimes vertes, très hautes au-dessus du sol de la forêt, culminaient à environ cent vingt pieds. Quelque part dans leurs branches déployées aux feuilles frissonnantes, j'entendis le cri d'un oiseau inconnu. Il ressemblait au *croa croa* d'un corbeau, en plus profond et plus rauque,

et paraissait nous conseiller de nous éloigner. D'autres signes donnaient également le même conseil. J'avais l'impression dérangeante d'être en train de franchir la frontière invisible d'un royaume interdit. Cependant, quand j'essayais de discerner à travers les arbres ce qui pouvait bien attirer Altaru, il me semblait qu'une puissance plus forte que ma propre volonté m'empêchait de me concentrer et m'obligeait à détourner le regard. C'était comme si cet endroit de la terre était gardé par quelque sentinelle que je ne voyais pas. Pourtant, étrangement, je n'eus jamais vraiment l'impression qu'un être ou une entité surveillait cette forêt. Chaque fois que j'essayais de prendre pleinement conscience de ces sensations, je me surprénais à toucher ma blessure au côté ou à regarder ma main couverte de sang, ou encore à me rappeler comment j'étais tombé amoureux d'Atara. C'était comme si mon esprit glissant à la surface d'un miroir étincelant ne voyait que moi.

Je savais que les autres aussi ressentaient quelque chose d'étrange dans ces bois. Je devinais la répugnance d'Atara à aller plus loin et les doutes de Maram qui résonnaient en lui comme des battements de cœur paraissant dire : *Va-t'en ; va-t'en ; va-t'en*. Même l'immense curiosité de maître Juwain pour la forêt paraissait émoussée par la peur qu'il y éprouvait.

Et puis, au bout de deux milles environ, la brise légère fraîchit soudain et l'atmosphère se purifia. Le doux parfum du sacré paraissait flotter dans l'air. Je me rendis compte que je respirais plus facilement et je sursautai en découvrant la hauteur des arbres. Les chênes géants, très hauts au-dessus de nous, nous dominaient de deux cents pieds au moins. Le sol de la forêt était pratiquement dégagé et recouvert d'un tapis de feuilles dorées. Mais il y avait aussi des fleurs : des violettes, des boutons-d'or ainsi que d'autres que je n'avais jamais vues auparavant. L'une d'entre elles avait de nombreux pétales rouges et pointus qui jaillissaient de son cœur comme des flammes. Je la nommai fleur de feu, mais son parfum me combla comme si je venais de boire l'eau fraîche d'un ruisseau. Ma fièvre baissa avant de m'abandonner complètement. Mon mal de tête disparut lui aussi. Tous mes sens semblèrent devenir plus aigus et plus profonds. J'arrivais presque à discerner les plis de l'écorce argentée d'un chêne à trois cents mètres de là et à entendre la sève couler dans son tronc puissant.

J'étais incapable de dire quelle distance nous avions parcourue sous ces grands arbres. Dans le calme immuable de ces chênes, les distances et les directions prenaient une profondeur et une dimension nouvelles. Dans cet endroit, quelque chose émanant de la terre même paraissait dissoudre chaque instant dans le suivant et toute la forêt s'ouvrait ainsi sur un royaume secret, aussi intemporel que les étoiles. J'aurais pu me trouver dans ces bois il y a mille ans – ou dans mille

ans.

« Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit ? » demanda Maram en arrêtant son cheval pour lever les yeux vers les feuilles qui frissonnaient très au-dessus de nous.

Je mis pied à terre pour permettre à Altaru de se reposer et pour me dégourdir les jambes. Tendant le bras, j'effleurai une étoile de Bethléem qui sortait d'une petite plante. Ses cinq pétales blancs brillaient comme illuminés de l'intérieur.

« Mon mal de tête a disparu, remarqua Maram. Et ma fièvre aussi. »

Atara et maître Juwain reconnurent qu'eux aussi étaient miraculeusement guéris. Avec Maram, ils descendirent de cheval et me rejoignirent sur le sol de la forêt. Maître Juwain dit alors : « Il existe sur la terre des endroits qui ont de grands pouvoirs, des endroits qui guérissent. Ce doit être l'un d'eux.

— Pourquoi n'en ai-je jamais entendu parler ? demanda Maram.

— En effet, Frère Maram, pourquoi ? Vous ne vous rappelez pas le *Livre des Âges* qui traite des "vilds" ?

— Non, je suis désolé, j'ai oublié... Vous en souvenez-vous, maître ? »

Maître Juwain hocha la tête avant de déclamer :

*Dans quelque contrée oubliée dans la brume,
Il est un endroit entre terre et temps,
De bois, de ruisseaux et de vernaies clairières,
Dont la magie guérisseuse jamais ne faiblit.*

*Une île dans la plus verte des mers,
Séjour de verdure plus profonde encore
Où arbres géants et émeraudes poussent
Où feuilles et herbe et fleurs resplendissent.*

*Nul bourgeon d'amertume et de malveillance
Pour assombrir la lumière de vie de la forêt,
Nulle épée ni lance, nulle hache ni poignard
Pour couper la plus tendre brindille de vie.*

*La vie plus profonde à laquelle nous aspirons,
Immortelle flamme qui jamais ne brûle,
Les étincelles sacrées, embrasées, invisibles,
Les enfants des Galadins.*

*Sous les arbres ils brillent et luisent,
Et tourbillonnent et jouent et dansent et rêvent*

*De forêts plus vastes au-delà de la mer
Où ils demeureront pour l'éternité.*

Quand il eut fini, Maram dit en se caressant la barbe : « Je croyais qu'il ne s'agissait que d'un mythe remontant aux Âges Perdus.

— J'espère bien que non, répondit maître Juwain.

— En tout cas, où qu'on soit, on dirait qu'on a fini par semer les Visages de pierre. Qu'en penses-tu, Val ? »

Je fermai les yeux un instant en essayant de sentir le serpent s'enrouler autour de ma colonne vertébrale. Mais mon être tout entier paraissait soudain libéré de tout mal. La brûlure du kirax elle-même était apaisée par la brise qui soufflait dans les bois.

« Oui, on les a peut-être semés, acquiesçai-je. » Tout autour de nous poussaient des fleurs de feu, des étoiles de Bethléem et des violettes. Dans les arbres, une volée d'oiseaux bleus ne ressemblant à aucun de ceux que je connaissais sifflaient le plus doux des chants. Jamais je n'avais imaginé d'endroit aussi vivant ailleurs qu'en rêve. « Il se peut qu'ils aient perdu notre trace.

— Et si on fêtait ça ? dit Maram. Si on ouvrait un petit tonneau du délicieux cognac de ton père qu'on trimballe depuis Mesh ? »

Tout le monde trouva l'idée excellente ; maître Juwain lui-même accepta pour une fois de rompre ses vœux. Atara, qui aurait pu le réprimander de faire ainsi une entorse à ses principes, parut ravie de respecter un principe plus important encore, celui de célébrer la vie. Quand Maram eut ouvert le fût et rempli nos gobelets de cognac, elle mit son nez sur le liquide fumé avec avidité comme pour se pénétrer de son parfum. Maître Juwain trempa sa langue dedans et fit la grimace comme s'il avait touché du feu. Maram leva alors son gobelet et déclara : « À la joie d'avoir échappé aux Visages de pierre. Ces bois ne peuvent certainement rien abriter de mauvais. »

Au moment même où il allait coller ses lèvres épaisses sur le bord du gobelet, une voix chantante lui répondit quelque part dans les arbres : « Certainement pas, Poilu. »

À trente mètres de là, un homme surgit soudain de derrière un arbre. Il était petit et menu avec des cheveux bruns et frisés, une peau pâle et des yeux vert feuillage. À l'exception d'une jupe tissée dans quelque matériau argenté, il était nu. Il tenait dans ses petites mains un arc minuscule et une flèche dotée d'une pointe en pierre.

Devant cette apparition inattendue, Maram sursauta si violemment qu'il renversa son cognac sur sa barbe et sur sa poitrine. Puis il réussit à bredouiller : « Qui êtes-vous ? Nous ne savions pas que quelqu'un habitait ici. Nous ne vous voulons aucun mal, petit homme. »

En un clin d'œil, l'homme pointa sa flèche droit sur Maram et dit d'une voix flûtée : « Désolé, gros bonhomme, mais nous, nous vous

voulons du mal. Quel dommage ! »

Là-dessus, tandis que Maram, Atara et moi nous emparions de nos armes, le petit homme laissa échapper un sifflement aigu, semblable au trille d'un oiseau bleu. Immédiatement, d'autres êtres semblables à lui apparurent derrière les arbres et formèrent autour de nous un cercle de deux cents mètres de diamètre. Il y en avait des centaines et tous portaient un petit arc muni d'une flèche.

« Seigneur ! s'écria Maram. Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Val ? » Voilà pourquoi, pensai-je, les Visages de pierre ne nous avaient pas suivis jusqu'ici : nous avions échappé à un danger pour tomber sur un autre encore plus redoutable. Je me dis que ces petits hommes devaient vraiment bien connaître la forêt pour avoir réussi à nous filer sans se faire voir ni entendre. Mais pourquoi, me demandai-je, ne les avais-je pas senti derrière moi ? Sûrement parce qu'en m'efforçant de me fermer aux Visages de pierre, je m'étais également fermé à eux.

« Posez vos armes, dit l'homme en me voyant tirer mon épée. Je vous en prie, ne bougez pas. »

Il siffla une nouvelle fois et le cercle des petits êtres commença à se resserrer autour de nous tandis que des hommes et des femmes se rapprochaient de nous entre les arbres. Il me vint à l'esprit que leur stratégie n'était pas des meilleures car s'ils devaient décocher leurs flèches sur nous et manquer leur cible, nombre d'entre eux se retrouveraient dans la ligne de tir des autres. Puis, après avoir observé les mouvements gracieux de leur chef qui se dirigeait vers moi, je compris qu'ils ne manqueraient certainement pas leur cible. Il n'y avait qu'une chose à faire, déposer les armes comme il nous l'avait ordonné.

« Approchez, approchez », me dit-il. Il s'était arrêté devant un arbre à dix mètres de moi. Le cercle des autres s'était refermé autour de nous à environ vingt mètres. « Maintenant, veuillez-vous tenir loin de vos bêtes, nous ne voulons pas les transpercer.

— Val ! s'écria Maram. Ils ont l'intention de nous tuer ! Je crois vraiment qu'ils veulent nous assassiner ! »

J'étais de son avis. Ou plutôt, j'avais le sentiment qu'ils avaient l'intention de nous exécuter pour avoir commis le crime de violer leurs bois. Quelle tristesse, me dis-je, de devoir mourir comme une proie acculée dans ce bois étrange et magnifique après avoir traversé ensemble tant de dangers apparemment plus redoutables !

« Approchez, approchez, répéta l'homme. Tenez-vous loin. C'est triste de mourir, et affreux de mourir ainsi. Mais plus on attendra, pire ce sera. » Il n'y avait rien à faire, me résignai-je, sinon mourir comme il avait dit. Pour chacun d'entre nous vient un moment où il faut dire adieu à la terre et retourner aux étoiles. Et maintenant, à la vue des deux cents flèches pointées sur notre cœur, chacun de nous affrontait

la mort imminente à sa façon. Maître Juwain se mit à psalmodier les paroles de la Première Méditation de la Lumière. Maram se couvrit les yeux de son avant-bras, comme s'il suffisait de cacher à la vue les féroces petits hommes pour les faire disparaître. Il cria qu'il était prince de Délu et que j'étais prince de Mesh. Il leur promit de l'or et des diamants s'ils reposaient leur arc ; il leur dit, en vain, que nous étions à la recherche de la Pierre de Lumière et qu'ils seraient maudits s'ils nous faisaient du mal. Atara se retourna calmement vers son carquois et en tira une flèche. De toute évidence, elle avait l'intention de tuer au moins un homme de plus et d'achever sa vie par un joyeux combat. Pas moi. C'était déjà assez horrible de ressentir le grand néant qui m'attirait vers les ténèbres ; de quel droit infligerais-je ce froid redoutable à des hommes et à des femmes qui ne cherchaient qu'à protéger leur royaume dans la forêt ? Alors, finalement, je m'éloignai d'Altaru. Me redressant de toute ma hauteur, je levai la main du pommeau de mon épée pour repousser en arrière mes cheveux que la sueur avait collés sur le côté de mon visage. Puis je fixai l'homme aux yeux vert feuillage et attendis.

Pendant un moment – le plus long de ma vie – le petit homme me regarda d'un air étrange. Puis son arc bandé trembla ; il relâcha la corde et pointa le doigt vers mon front. S'adressant aux hommes et aux femmes qui l'entouraient, il s'écria : « Regardez, regardez, c'est la marque ! »

Un murmure de stupéfaction se répandit en vagues autour du cercle des petits êtres. Je remarquai alors que sur chacun de leurs arcs était gravée une marque irrégulière en forme d'éclair.

« Comment vous êtes-vous fait cette marque ? me demanda l'homme.

— Je l'ai depuis ma naissance, répondis-je honnêtement.

— Alors vous êtes béni, dit-il. Et je suis heureux, si heureux car personne ne sera tué aujourd'hui. »

Maram laissa échapper un cri de reconnaissance mais Atara maintint sa flèche sur la corde de son arc. L'homme lui demanda de bien vouloir l'enlever ; sinon, ses hommes seraient obligés de tirer leurs flèches dans ses bras et dans ses jambes.

« Je vous en prie, Atara », lui dis-je.

Manifestement réticente à déposer les armes, Atara remit néanmoins sa flèche dans son carquois et rangea son arc dans l'étui fixé sur son cheval.

« Je suis désolé, dit l'homme, mais maintenant, nous devons vous attacher. Vous comprenez pourquoi c'est nécessaire, n'est-ce pas ? Vous autres, hommes de grande taille, vous êtes si rapides avec vos armes. »

Sur ces mots, il siffla de nouveau et plusieurs femmes s'avancèrent

avec des cordes tressées pour nous lier les mains derrière le dos. Quand elles eurent fini, l'homme ajouta : « Mon nom est Danali. Nous allons vous emmener à un endroit où vous pourrez vous reposer. »

Après nous être présentés les uns après les autres, je lui demandai : « Où sommes nous ? Comment s'appelle votre peuple ?

— Vous êtes dans la Forêt, répondit-il simplement. Et nous sommes les Lokilani. »

Là-dessus, il fit demi-tour et nous entraîna plus profondément dans les bois.

Nous avançons à la queue leu leu en tirant nos chevaux au milieu des Lokilani. Avec un naturel d'enfant, ils tâtèrent nos vêtements en laissant échapper des petits cris de surprise devant le pantalon en cuir d'Atara et surtout devant les anneaux en métal de mon armure. J'en déduisis qu'aucun d'entre eux n'avait déjà vu de tels matériaux. Comme Danali, ils étaient tous habillés d'une simple jupe qui paraissait en soie. Beaucoup portaient autour de leur cou délicat des pendentifs d'émeraudes ou de diamants ; certaines femmes arboraient aussi des boucles d'oreilles, mais aucun autre bijou. Leurs pieds à la peau tannée étaient nus.

Danali nous guida sous les grands arbres qui paraissaient de plus en plus grands à mesure qu'on s'enfonçait dans le bois. Au cœur de cette forêt, les ormes et les érables se mêlaient aux chênes. Par moments, cependant, nous traversions des bosquets d'arbres beaucoup plus petits, à peine plus hauts en fait que ceux de Mesh. C'étaient tous des arbres fruitiers : des pommiers, des cerisiers, des poiriers et des pruniers. Beaucoup étaient en fleurs et les petits pétales blancs les recouvraient comme des monticules de neige ; d'autres étaient chargés de pommes d'api mûres et de cerises rouge foncé. Le fait qu'ils aient des fruits au mois d'ashte était un vrai miracle, et ce n'était pas le seul de ces bois merveilleux. Je fus étonné d'apercevoir un grand nombre de cerfs gambadant au milieu des pommiers comme s'ils n'avaient rien à craindre des arcs et des flèches des Lokilani.

Quand Maram suggéra à Danali d'en tuer un ou deux pour se régaler au dîner, ce dernier le regarda, horrifié : « Tirer sur un animal ? Est-ce que je tuerais ma propre mère, Poilu ? Suis-je un loup, une belette ou un ours obligé de chasser des animaux pour se nourrir ?

— Mais alors, qu'est-ce que vous mangez dans cette forêt ? demanda Maram qui avançait en traînant les pieds, les mains attachées derrière le dos.

— Nous mangeons des pommes, des fruits secs – et beaucoup d'autres choses. Les arbres nous fournissent tout ce dont nous avons besoin. »

Comme nous le découvrîmes plus tard, les Lokilani ne mangeaient même pas les œufs trouvés dans les nids des oiseaux ni le miel en rayon des abeilles. Ils ne cultivaient pas non plus d'orge ni de blé, ni de légumes tels que les carottes, les pois ou les haricots. Les seuls

jardins qu'ils entretenaient fournissaient d'autres merveilles de la terre : des cristaux tels que le quartz translucide, l'améthyste et le saphir étoilé ainsi que des grenats, des topazes, des tourmalines et d'autres pierres précieuses. Je m'émerveillai à la vue de ces gemmes aux multiples couleurs surgissant du sol de la Forêt comment autant de jeunes pousses. Elles semblaient toujours être plantées – si tel était le terme qui convenait – en cercles concentriques colorés autour d'arbres comme je n'en avais jamais vu qu'en rêve. Ils n'étaient pas très hauts mais ils s'épalaient comme des chênes et leur écorce était argentée comme celle des érables. Cependant, si je m'extasiais et m'interrogeais sur leur provenance, c'était à cause de la splendeur de leur feuillage ; scintillant comme des millions d'écus d'or, les feuilles étaient ornées d'une dentelle de nervures vert sombre. Danali dit que c'étaient des astors. Je pensai que ces astors, et les pierres brillantes qui poussaient à leur pied, constituaient probablement le plus grand miracle de la Forêt, mais je me trompais.

Empruntant un itinéraire sinueux qui semblait ne suivre ni logique ni sentier, Danali nous guida à travers les arbres jusqu'au village des Lokilani. Cependant, celui-ci ne consistait pas en un simple groupement de bâtiments et d'habitations. En fait, il n'y avait ni bâtiments tels que des châteaux, des temples ou des tours, ni rues. Les seules habitations que possédaient les Lokilani étaient éparpillées sur plusieurs hectares et chaque maison était construite sous son propre arbre.

Danali nous accompagna jusqu'à l'une de ces maisons à l'aspect étrange. Elle était constituée de longues perches enfoncées en cercle dans le sol et appuyées les unes contre les autres de manière à former un grand cône. Les perches étaient reliées entre elles par un entrelacs de longues lanières d'écorce blanche comme celle des bouleaux. Tout autour poussait une multitude de fleurs : des dahlias, des pâquerettes, des soucis et des chrysanthèmes, et d'autres espèces que j'étais incapable de nommer. On avait décoré l'encadrement de la porte de guirlandes de fleurs blanches et or dont les pétales formaient des petites étoiles à neuf branches. C'était une entrée accueillante pour un endroit qui allait nous servir de maison, d'hôpital et de prison pendant les deux jours suivants.

À l'intérieur, le sol en terre circulaire était recouvert de feuilles d'astor dorées. Un petit foyer avait été creusé au centre de la maison, mais à l'exception de lits de feuilles vertes fraîchement coupées, il n'y avait aucun meuble. Danali nous expliqua qu'il s'agissait d'une maison de convalescence et que nous y demeurerions jusqu'à ce que nous soyons redevenus sains de corps et d'esprit.

Après avoir organisé une garde autour de la maison, Danali s'occupa de tout ce dont nous avions besoin. Il nous fit apporter à

manger et à boire et veilla à faire laver et raccommoder nos vêtements. Ce soir-là, il nous amena sous escorte jusqu'à une source chaude qui jaillissait du sol près d'un verger de pruniers. Plusieurs femmes Lokilani entrèrent dans l'eau avec nous et nous frottèrent avec des poignées de feuilles parfumées. L'une d'entre elles, une jolie femme nommée Iolana, attira immédiatement le regard de Maram. Elle avait de longs cheveux bruns et des yeux verts comme tous ceux de son peuple, mais elle avait la taille d'un enfant et lui arrivait sous la poitrine. Cependant, il ne se laissa pas décourager par leur différence de taille. Quand je lui fis remarquer qu'il était plutôt incongru pour un élan de se lier avec une chevrette, il me dit : « L'amour trouvera un moyen, vieux. L'amour trouve toujours un moyen. Je serai aussi doux avec elle qu'une feuille se posant sur un étang. Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose chez ces petits êtres qui inspire la douceur ? »

Je devais reconnaître que, leurs arcs et leurs flèches mis à part, les Lokilani était le peuple le moins guerrier que j'aie jamais vu. Ils riaient facilement et souvent, et ils aimaient chanter accompagnés par les sifflements et les applaudissements de leurs compagnons. Ils avaient un accent léger et mélodieux qui était parfois difficile à comprendre mais ils ne se parlaient jamais durement et n'élevaient jamais la voix entre eux ou contre nous. La raison pour laquelle ils se montraient si bons avec nous après avoir failli nous assassiner restait un mystère. Danali nous dit que tout nous serait expliqué lors d'un conseil qui devait se tenir le lendemain, quand nous comparâtrions devant la reine des Lokilani. En attendant, ajouta-t-il, nous devons nous reposer et nous rétablir.

À cette fin, il nous envoya plus tard une femme très belle appelée Pualani. Elle avait de longs cheveux châains et des yeux aussi clairs et aussi verts que l'émeraude qu'elle portait autour du cou. Quand maître Juwain lui montra la blessure que Salmélu m'avait infligée au côté, l'inquiétude s'alluma dans son regard. Avec une grande douceur, elle appuya ses doigts chauds sur ma peau tout autour de la plaie, devant et derrière à l'endroit où l'épée était ressortie. Puis elle me fit boire une tisane douceâtre qu'elle avait préparée et me dit de me rallonger sur mon lit de feuilles.

Je m'endormis presque immédiatement. Mais étrangement, durant toute la nuit, je fus conscient que je dormais et que Pualani m'appuyait des feuilles à l'odeur âcre sur le côté. Je crus aussi sentir le contact froid de son émeraude. Tout mon corps paraissait brûler d'une fraîche lumière verte. À mon réveil le lendemain matin, je découvris étonné que ma blessure était complètement guérie. Il ne restait même pas une cicatrice sur la peau pour me rappeler mon combat à l'épée.

« C'est un miracle ! » s'exclama Maram en voyant ce que Pualani

avait fait. Dans la douce lumière filtrant à travers les parois blanches incurvées, il passa sa main rêche sur mon flanc. « Ce bois regorge de magie et de miracles.

— On dirait bien, approuva maître Juwain en m'examinant à son tour. Ce peuple semble avoir beaucoup de choses à nous apprendre. »

Il se trouve que maître Juwain avait beaucoup à leur apprendre aussi. Quand Pualani revint pour voir comment j'allais, maître Juwain et elle se mirent à discuter d'herbes et de différentes méthodes de soins. Elle fit preuve d'un grand enthousiasme quand elle découvrit qu'il connaissait des plantes et des potions dont elle n'avait jamais entendu parler ; puis elle l'invita à une promenade dans les bois pour lui montrer les nombreux champignons médicinaux qui poussaient dans la Forêt et nulle part ailleurs.

Plus tard dans la journée, après leur retour, Danali vint nous chercher pour nous accompagner à un banquet donné en notre honneur. Nous enfîlâmes tous nos plus beaux habits : Maram dénicha une tunique rouge propre dans les sacoches de son cheval mais maître Juwain n'avait que les vêtements en laine verts qui venaient d'être lavés. Atara, elle, sortit une chemise jaune en daim finement brodée de perles ; elle contrastait vivement avec son pantalon en cuir foncé, mais je préfèrais ça à son armure cloutée. Quant à moi, je mis une simple tunique noire ornée du cygne et des sept étoiles d'argent de Mesh. Si j'avais volontiers laissé mon armure dans notre maison, j'avais eu plus de mal à abandonner mon épée. Cependant, les Lokilani n'admettaient pas d'armes dans les banquets. Maram avait donc lui aussi laissé son épée, Atara, son arc et ses flèches, et ensemble, nous avions franchi le seuil fleuri pour suivre Danali dans les bois jusqu'au lieu du festin.

Tout le village Lokilani s'était rassemblé tout près, dans un bosquet de superbes astors. Ils devaient être près de cinq cents : des hommes, des femmes et des enfants assis sur le sol recouvert de feuilles autour de grandes nattes tressées dans de longues feuilles vertes. Je compris immédiatement que ces nattes servaient de tables car elles étaient chargées de coupes pleines de nourriture. Danali nous invita à nous asseoir à une table, sous les branches déployées d'un astor, avec sa femme et ses cinq enfants. Au moment où nous nous installions, Pualani déboucha dans la clairière. Elle portait une couronne de fleurs bleues sur ses cheveux et une robe argentée qui la couvrait de la tête aux pieds. Nous l'avions crue plutôt jeune, mais elle était accompagnée de sa fille, une adulte qui n'était autre que Iolana. Son mari, un homme mince mais bien bâti, était également avec elle. Danali nous le présenta sous le nom d'Elan. Il nous surprit en nous apprenant que Pualani était la reine des Lokilani.

Pualani s'installa à la place d'honneur au bout de la table avec

Elan à sa gauche. Maître Juwain, Maram, Atara et moi étions sur le côté en face de Danali et de sa famille. Iolana s'agenouilla directement à côté de Maram, ce qui sembla les ravir tous les deux. Elle le regardait beaucoup plus ouvertement que ne l'aurait fait une jeune fille de Mesh.

Pualani tendit la main pour passer une coupe de fruits à Elan et le repas commença sans fanfare, toasts, ni discours. Je vis qu'aux autres tables autour de nous, les Lokilani faisaient circuler des coupes semblables, tressées à la main. Il y avait beaucoup de nourriture à entasser sur nos assiettes qui n'étaient rien d'autre que de simples feuilles de très grande taille. Comme l'avait promis Danali, tout le repas provenait des arbres et des buissons de la Forêt, avec une prédominance de fruits. Je n'en avais jamais vu autant servis en même temps : des mûres, des framboises, des groseilles à maquereau, des pommes et des prunes. Il y avait aussi abondance de cerises, de poires et de fraises, et un fruit verdâtre ressemblant à une pomme qu'ils appelaient fruit des étoiles. Et d'autres encore. Tous étaient parfaitement mûrs et chaque fois que je mordais dans l'un d'eux, ma bouche se remplissait de jus frais et de douceur. Ils utilisaient aussi beaucoup de graines et de fruits secs parmi lesquels il y avait non seulement ceux que nous connaissions comme les noisettes et les noix, mais également de très gros fruits bruns qu'ils appelaient viande des arbres. Danali nous expliqua qu'ils étaient plus nourrissants que la chair des animaux ; ils avaient un goût prononcé de terre et paraissaient dotés de la force de la Forêt. Les Lokilani les cuisinaient en ragoût épais. Ils faisaient aussi un pain d'orge qu'ils tartinaient de beurre de divers fruits secs et de confiture. On nous fit passer des coupes de pousses vertes que je croyais réservées à l'alimentation des écureuils et au moins quatre sortes de fleurs comestibles. Comme boisson, nous avions de l'eau fraîche et du vin de sureau. Je pensais que ce dernier était trop sucré pour être bu en grande quantité, mais Maram me prouva le contraire. Il laissa les Lokilani remplir son gobelet encore et encore, plus souvent même qu'il ne remplissait son assiette.

« Ah ! quel repas ! dit-il en tendant la main pour attraper un pichet de sirop d'érable pour arroser son pain. Je n'avais jamais mangé comme ça. »

Nous étions tous dans le même cas. Non seulement ces aliments étaient les meilleurs que j'aie jamais mangés, mais ils semblaient aussi plus vivants. On avait l'impression que l'essence de la Forêt passait directement dans notre corps, comme insufflée dans notre sang. À la fin de ce festin, nous étions tous repus mais légers et pleins de vie, prêts à danser, à chanter ou à raconter des histoires selon la coutume des Lokilani. En fait, nos hôtes et ravisateurs adoraient ces fêtes

d'après-dîner. Mais Pualani et les autres avaient d'abord une multitude de questions à nous poser, et nous aussi.

« Commençons par le commencement », dit Pualani d'une voix aussi généreuse que le vin qu'elle nous servait. Ses yeux profondément enfoncés reflétaient un peu de la couleur du collier d'émeraudes qu'elle portait et je me dis qu'elle était non seulement belle mais intelligente. « Nous aimerions tous savoir comment vous avez réussi à pénétrer dans nos bois et pourquoi. »

Etant donné que c'était moi, ou plutôt Altaru, qui nous avais menés jusque-là, maître Juwain, Maram et Atara se tournèrent vers moi pour me laisser répondre.

« Le "pourquoi" est simple, dis-je, nous fuyions nos ennemis et nos pas nous ont amenés ici. »

Je lui parlai brièvement des Visages de pierre qui nous avaient poursuivis sur plusieurs milles à travers les terres sauvages d'Alonie, mais je ne dis rien de Kane ni de mon rêve avec Morjin.

« Eh bien, Sar Valashu, c'est *déjà* un début. Mais ce n'est que le début du début, non ? Vous nous avez raconté les circonstances de votre fuite dans la Forêt, mais pas *pourquoi* vous êtes venus chez nous. Mais peut-être ne le savez-vous pas encore. Tant pis. Malheureusement, nous ne le savons pas non plus. »

Après avoir pris une nouvelle gorgée de vin, Maram la regarda et bredouilla : « Il n'y a pas d'explication à tout, madame.

— Mais si, bien sûr, répondit-elle. Il suffit de la chercher.

— Vous pourriez tout aussi bien chercher pourquoi les oiseaux chantent ou pourquoi les hommes boivent du vin. »

Elle lui sourit : « Les oiseaux chantent parce qu'ils sont heureux d'être vivants et les hommes boivent du vin parce qu'ils ne le sont pas.

— C'est peut-être vrai, dit Maram en écrasant son gobelet. Mais cela ne dit pas dans quel *but* je suis en train de boire votre excellent vin.

— Peut-être est-ce dans le but d'apprendre les vertus de la sobriété.

— Peut-être », marmonna-t-il en léchant le vin sur sa moustache.

Pualani se retourna vers moi : « Laissons de côté le pourquoi de votre venue ici et essayons d'abord de comprendre comment vous avez pénétré dans nos bois.

— Eh bien, nous nous sommes contentés d'entrer.

— Oui, d'accord, mais *comment* avez-vous fait ? On n'entre pas dans la Forêt par inadvertance. »

Elle nous expliqua que, de la même manière que certains peuples construisaient des murailles de pierre pour protéger leur royaume, les Lokilani avaient érigé autour de leurs bois une barrière d'un autre genre. Elle resta très discrète sur la façon dont ils avaient procédé. Elle

fit juste allusion au pouvoir des grands arbres pour écarter les étrangers et à un secret que les Lokilani connaissaient mais ne partageraient pas avec nous.

« Ici, le pouvoir de la terre est considérable, dit-elle. Il éloigne la plupart des gens. Et même la plupart des ours, des loups et des bêtes. Un homme qui se dirigerait vers nous prendrait soudain conscience qu'il n'a aucune envie de continuer dans cette direction. Ses pas le mèneraient alors dans un grand cercle autour de la Forêt ou loin d'elle.

— Peut-être, répondis-je en me rappelant les sensations que j'avais éprouvées la veille. Mais s'il se rapprochait suffisamment, il apercevrait les grands arbres.

— Les hommes se trouvent souvent à proximité de choses qu'ils ne voient jamais, dit Pualani en souriant mystérieusement. En regardant la Forêt de l'extérieur, la plupart des hommes ne verraient *que* des arbres.

— Même s'ils étaient à sa recherche ?

— Les hommes cherchent beaucoup de choses qu'ils ne trouvent jamais. Et d'ailleurs, qui sait vraiment voir ? Il peut même arriver à un Lokilani qui quitte nos bois d'oublier à quoi ressemblent les vrais arbres et d'éprouver des difficultés à trouver le chemin du retour.

— Notre venue est vraiment un hasard, alors.

— Personne ne vient ici par hasard, Sar Valashu. En fait, il vient très peu de gens. »

Montrant du doigt un arbre à cent mètres de là près duquel se trouvait une jeune femme armée d'un arc et d'une flèche, je demandai : « Votre peuple ne chasse pas les animaux. Que chasse-t-il alors ? »

Le visage de Pualani se rembrunit un instant et elle échangea des regards sombres avec Elan et Danali. Puis elle dit : « Depuis de nombreuses années, le Destructeur de la Terre envoie ses hommes à la recherche de notre Forêt. Certains sont venus très près et nous avons dû les renvoyer dans les étoiles.

— Qui est ce Destructeur de la Terre ?

— Le Destructeur de la Terre est le Destructeur de la Terre, répondit-elle simplement. Il est connu depuis la nuit des temps : il coupe les arbres pour entretenir le feu de ses forges. Il inflige des blessures à la terre pour voler son feu. Et avec la forge et le feu, il essaie de fabriquer ce qui ne pourra jamais l'être. »

Ses paroles me rappelaient quelque chose, et à maître Juwain aussi probablement. Alors qu'il sortait son *Sagamon Elu*, je lui fis un signe de tête et il commença à lire un extrait du *Livre du Feu* :

Il hait les fleurs délicates et blanches,

*L'herbe, le doux souffle de la forêt,
Car tout ce qui vit et bondit dans la lumière
Rappelle l'amertume de la mort.*

*Avec sa hache, son pic, sa flamme empoisonnée,
Il assouvait sa méchanceté sur la terre ;
Ses armées brûlent, lacèrent et mutilent
Les fougères et les fleurs, le sol et le sable.*

*À travers la roche et les galeries,
De l'œil mauvais du sorcier,
Il sonde la terre à la recherche de l'or
Et de l'immortalité.*

*Creusant ainsi la terre pour prendre son feu,
Et alimentant le feu de ses forges d'arbres,
Sur lui, il retourne son courroux
Et brûle son âme d'une flamme amère.*

*Car les coupes en or qui brillent trop fort,
Effraient les mortels pleins de haine,
Et ce qui fait la lumière des étoiles
Par amour, ne peut pas être fait.*

Quand il eut fini, Pualani soupira profondément : « Il semble que votre peuple connaisse aussi le Destructeur de la Terre.

— Nous l'appelons le Dragon Rouge, précisa maître Juwain.

— Vous l'avez bien nommé, dit Pualani. (Puis, elle montra du doigt le livre et demanda :) Mais qu'est-ce que cette peau d'animal recouvrant ces feuilles blanches grouillant d'insectes ? »

Nous fûmes tous surpris de constater que Pualani n'avait jamais vu de livre. Tout comme elle fut surprise, et tous les Lokilani avec elle, d'apprendre de maître Juwain que les sons de la langue pouvaient être représentés par des lettres et lus à haute voix.

« Votre peuple apporte des merveilles dans nos bois, dit-elle. Et de grands mystères aussi. »

Elle prit une petite gorgée de vin et l'avalait lentement. Puis elle poursuivit en souriant : « Quand vous vous êtes approchés de la Forêt, nous avons pensé que vous étiez peut-être des envoyés du Destructeur de la Terre et nous avons dépêché Danali et les autres à votre rencontre. Nous ne pouvions pas savoir que vous portiez la marque de l'Ellama.

— Qu'est-ce que l'Ellama ? demandai-je en touchant la cicatrice sur mon front.

— L'Ellama est l'Ellama, dit-elle. Et pour lui, l'éclair est sacré. Et il est aussi sacré pour nous depuis la nuit des temps. C'est le feu qui relie la terre et le ciel où vit l'Ellama avec les siens.

— Avec le Peuple des Etoiles ?

— Certains les considèrent comme un peuple. Mais de la même manière que les gens comme vous et moi sommes des animaux avec quelque chose de plus, ce sont des humains avec quelque chose de plus. Ce sont les Lumineux, les Galad a'Dins.

— Vous voulez dire les *Galadins* ?

— Vous avez une façon étrange de prononcer les mots. Mais oui, je veux parler de ceux qui marchent parmi les étoiles. Quand Danali a vu la marque sur votre front, il s'est demandé si ce n'était pas l'Ellama qui vous avait envoyé à nous. »

Soudain, Maram me donna un coup de coude, comme pour me pousser à me réclamer de ces illustres origines. Atara et maître Juwain attendaient tous les deux de voir ce que j'allais dire. Bien sûr, pensai-je, la vérité était sacrée. Mais la vie était encore plus sacrée. Si en me prétendant envoyé des Galadins, j'empêchais que les Lokilani nous renvoient à eux, cela ne valait-il pas la peine de mentir juste cette fois ?

« Nous sommes *bien* des envoyés », dis-je à Pualani. Buvant chacune de mes paroles, ses yeux s'agrandirent comme des soucoupes. Si la vérité était un clair ruisseau qui alimentait l'âme, le mensonge n'était-il pas un poison ? « Nous sommes des émissaires de Mesh, de Délu, de la Confrérie et des Kurmaks et nous nous rendons à Tria à la cour du roi Kiritan. Il a lancé une quête pour retrouver la Pierre de Lumière et nous y répondons pour représenter notre peuple. »

Pendant que Danali resservait du vin et que les Lokilani aux autres tables faisaient silence, je racontai comment le comte Dario était venu au château de mon père le premier jour d'ashte pour annoncer la grande quête. Quelque chose dans le regard de Pualani me poussa à raconter également l'histoire de la flèche de l'assassin et tout ce qui s'était passé depuis ce triste après-midi. Je parlai donc de mon duel avec Salmélu et du Marécage Noir ; je parlai de Kane, du Seigneur des Illusions et des hommes gris au visage de pierre qui nous avaient presque rendus fous.

Quand je finis par me taire, je pris de nouveau une longue gorgée de vin en lui reprochant de m'avoir délié la langue. Mais dans le regard de Pualani, il n'y avait pas de reproche, au contraire. Elle hocha la tête et dit : « Merci de nous avoir ouvert votre cœur, Sar Valashu. Maintenant, au moins, nous comprenons comment vous êtes entrés dans notre bois. Vous êtes très sage de confier votre sort à votre cheval. Et il doit posséder bien plus que de la sagesse pour avoir été attiré par la Forêt. »

Elle tourna la tête en direction du verger de pommiers tout proche où les Lokilani avaient attaché nos chevaux. Puis elle reprit : « Si vous ne vous étiez pas montré aussi franc, nous n'aurions rien compris de vous. Et même ainsi, beaucoup de choses restent incompréhensibles. »

Puis elle continua en disant que ce monde de châteaux, de quêtes et de vieux livres pleins de mots leur était aussi inconnu que les étoiles pour nous. Elle n'avait jamais entendu parler des Neuf Royaumes, ni même de l'Alonie dont les grandes forêts abritaient la Forêt. En réalité, elle refusait d'admettre qu'un roi puisse avoir des prétentions sur ses bois ni que ceux-ci fassent partie d'un quelconque royaume, à moins que ce royaume ne soit le monde lui-même. Car disait-elle, les Lokilani étaient le premier peuple, le vrai peuple, et la Forêt était le vrai monde.

« Autrefois, avant l'arrivée du Destructeur de la Terre et des hommes qui coupent les grands arbres, il n'y avait que la Forêt. Les Lokilani vivent ici depuis l'aube des temps. Et c'est ici que nous resterons jusqu'à la mort des étoiles. »

Atara, qui n'avait encore rien dit jusque-là, attira l'attention de Pualani et déclara : « Le roi Kiritan n'a peut-être aucun droit sur votre domaine, mais il pense probablement le contraire. Vos bois sont très proches des terres les plus cultivées d'Alonie. Ne craignez-vous pas que les hommes du roi ne viennent un jour les abattre ?

— Non, cela ne nous fait pas peur. Votre peuple a construit un monde de villes en pierre, d'armées et d'épées. Mais ce n'est pas *le* monde. Peu de choses de votre monde peuvent atteindre la Forêt maintenant.

— Et le Destructeur de la Terre ? » demandai-je.

De nouveau, le regard de Pualani s'assombrit ; cela me fit penser à de gros nuages noirs envahissant un ciel d'hiver bleu et lumineux.

« Le Destructeur de la Terre est très puissant, reconnut-elle. Et il a des alliés importants. Vos Visages de pierre ont tenté de pénétrer dans la Forêt à travers nos rêves comme ils ont pénétré dans les vôtres.

— Mais ils n'ont pas essayé d'entrer physiquement ?

— Non, ils ne trouveront jamais le chemin. Et s'ils le trouvent, ils n'en sortiront pas vivants.

— La tentation d'essayer doit quand même être forte. Il y a des choses chez vous que le Seigneur des Mensonges donnerait cher pour savoir : comment vous faites pour avoir des arbres aussi hauts et des pierres précieuses qui poussent à même le sol.

— C'est la terre qui fait tout, pas nous. Tout comme la sage-femme ne fait pas les enfants qu'elle aide à mettre au monde.

— C'est peut-être vrai, dis-je, en tâtant la cicatrice que les pinces de la sage-femme m'avaient faite autrefois. Mais sans son savoir-faire, la sage-femme ne serait rien de plus qu'un boucher. C'est cette

connaissance que recherche le Seigneur des Illusions.

— Vous semblez bien savoir ce qu'il aimerait connaître. »

À vrai dire, pensai-je en me rappelant mon rêve, j'en savais beaucoup plus sur l'esprit de Mojin que je ne l'aurais souhaité. Et j'en savais certainement assez pour comprendre que s'il le pouvait, il se ferait un plaisir d'écraser les Lokilani comme du raisin pour en exprimer les secrets.

« Il est une chose qu'il désire plus que tout, et c'est celle que nous recherchons.

— La Pierre de Lumière dont vous avez parlé, n'est-ce pas ? Mais de quelle pierre s'agit-il ? Est-ce un gros rubis ? Un diamant ?

— Non, c'est une coupe – une simple coupe en or. »

À ce moment-là, maître Juwain interrompit la conversation pour parler des gelstei et expliquer comment ces gros cristaux avaient été fabriqués au cours des nombreux âges de l'histoire d'Ea. La plus grande de toutes les gelstei, dit-il, était la gelstei d'or dont la plupart des gens pensaient qu'elle avait été créée par le Peuple des Etoiles et apportée sur la terre au début des Âges Perdus. Mais il admit que nombreux aussi étaient ceux qui croyaient que la Pierre de Lumière avait été fabriquée et coulée en forme de coupe dans les Montagnes Bleues d'Alonie au cours de l'Âge des Epées. Quelle que fût la vérité, le Seigneur des Mensonges recherchait non seulement la Pierre de Lumière, mais également le secret de sa fabrication.

« Il créerait probablement sa propre Pierre de Lumière s'il le pouvait, dit maître Juwain. Et il s'emparerait certainement de tout votre savoir en matière de culture et de taille des cristaux si ça pouvait l'aider. »

Pualani, assise très droite, tirait sur son collier d'émeraudes. Elle regarda longuement maître Juwain, puis Atara, Maram et moi et nous demanda pourquoi nous cherchions la Pierre de Lumière. Chacun répondit du mieux qu'il put. Quand nous eûmes fini de parler, elle dit : « La gelstei d'or apporte la lumière, dites-vous. Et pourtant le Seigneur des Ténèbres la désire plus que tout. Pourquoi ? Mais pourquoi ?

— Parce que, répondit maître Juwain, la gelstei d'or donne le pouvoir sur toutes les autres gelstei, à l'exception peut-être de celle d'argent. Elle procure aussi l'immortalité, et peut-être beaucoup d'autres choses que nous ne savons pas.

— Mais c'est de la lumière, dites-vous, de la lumière pure à l'intérieur d'une coupe en or ?

— Oui, mais cette même lumière peut servir à lire des mots de bonté comme des mots de haine dans un livre, lui expliqua maître Juwain. Et trop de lumière peut brûler et aveugler. »

Je réfléchis un moment à ce qu'il venait de dire, puis j'ajoutai :

« Même si cette coupe ne devait apporter aucune lumière au Dragon Rouge, il se réjouirait d'empêcher les autres de l'avoir.

— Oh, voilà qui est mal, très, très mal ! » répondit Pualani. Elle se pencha en avant pour consulter Danali. Après avoir lancé un regard entendu à Elan, elle déclara : « Les Lokilani sont donc en grand danger. Un danger que nous n'avions pas envisagé.

— Veuillez m'excuser d'apporter de si mauvaises nouvelles.

— Non, non, vous n'avez pas à vous excuser. Vous n'avez rien apporté de mauvais dans nos bois. En tout cas, nous l'espérons et nous le souhaitons. Finalement, c'est peut-être bien l'Ellama qui vous envoie, même si vous ne le savez pas. »

Ne sachant que répondre, je baissai le regard vers les feuilles qui couvraient le sol.

« L'Ellama veille toujours sur la Forêt, dit-elle. Les Galad a'Dins n'ont pas oublié les Lokilani. C'est impossible. »

En entendant ces mots, je souris tristement parce que je pensais que les Galadins avaient depuis longtemps détourné leur regard des comportements et des guerres des habitants d'Ea.

« Et nous ne les avons pas oubliés. Nous ne devons jamais oublier, ajouta Pualani. C'est pourquoi nous célébrons ce souvenir et leur éternelle présence parmi nous. Voulez-vous nous aider à les célébrer, Sar Valashu Elahad ? »

Elle me regarda alors droit dans les yeux, et les siens étaient comme deux émeraudes jumelles toutes vertes, étincelantes comme la vie elle-même.

« Oui, bien sûr, répondis-je. Comme vous nous avez aidés.

— Et vous, prince Maram Marshayk, nous aiderez-vous aussi ? »

Maram contempla son gobelet vide et le pichet de vin qui était parti au bout de table. Il passa sa langue sur ses lèvres. « Vous aider à faire la fête ? Un ours mange-t-il du miel quand on le lui met sous le nez ? Faut-il frapper un cheval pour lui faire manger de l'herbe tendre ?

— Très bien, fit Pualani en lui faisant un signe de tête. (Elle sourit alors à Atara et demanda :) Et vous, Atara des Manslayers ? Fêterez-vous la venue des Galad a'Dins ?

— Oui », répondit Atara en hochant la tête.

Pualani se tourna ensuite vers maître Juwain et lui posa la même question, comme si elle récitait les paroles d'un rituel. Et il répondit : « J'aimerais beaucoup participer à cette célébration, mais mes vœux m'interdisent de boire du vin.

— Rien ne vous empêchera de respecter vos vœux, car ce n'est pas du vin que nous buvons en souvenir des Lumineux. »

En entendant cela, Maram parut tout déconfit. « Mais que buvez-vous, alors ?

— Seulement du feu, dit Pualani en lui souriant. Mais il serait plus exact de dire que nous le mangeons.

— Vous le mangez ? gémit Maram en tenant son gros ventre. Mais vous mangez *quoi* ? Je ne crois pas être capable d'avalier une bouchée de plus.

— Un ours mange-t-il du miel quand on le lui met sous le nez ? lui demanda Pualani avec un sourire innocent.

— Vous avez du *miel* ? Je croyais que les Lokilani n'en mangeaient pas !

— Effectivement, répondit Pualani. Mais nous avons quelque chose d'encore plus doux. »

Là-dessus, elle retira le drap de couleur argentée qui recouvrait une coupe au bout de la table. À l'intérieur se trouvaient de nombreux petits fruits dorés de la taille d'une prune. Elle en prit un dans sa main et passa le récipient à Elan qui se servit à son tour. Rapidement, la coupe fit le tour de la table. Je remarquai qu'aucun des cinq enfants de Danali ne prit de fruit malgré le grand intérêt qu'ils semblaient porter au contenu brillant de la coupe. J'en déduisis que tout comme les enfants de Mesh n'étaient pas autorisés à participer à nos rituels de toasts à la bière, les enfants Lokilani n'étaient pas autorisés à participer à ce qui se préparait.

« Il est probablement fermenté, dis-je à Maram en prenant un fruit dans ma main et en appuyant délicatement sur sa peau lisse et douce. Tu trouveras certainement à l'intérieur tout le vin que tu désires.

— Ça, ça serait un miracle, répondit-il en piochant un des petits fruits et en le considérant d'un air sceptique. (Il regarda Pualani et demanda :) Comment s'appelle cette chose ?

— C'est un timana, dit-elle. (Montrant l'arbre aux feuilles d'or au-dessus de notre table, elle ajouta :) Voyez-vous, tous les sept ans, les astors donnent le fruit sacré. »

Maram garda un moment le timana sous son nez sans rien dire.

« Il y a longtemps, expliqua Pualani, les Lumineux arpentaient la Forêt et ils plantèrent les premiers astors. Ces arbres furent leur cadeau aux Lokilani. »

Elle contemplait le timana dans sa main comme je contemplais les étoiles. Puis elle dit que les Galadins étaient des anges et que ces fruits étaient leur chair.

« Nous mangeons ce fruit pour nous remémorer qui sont réellement ces Lumineux et qui nous sommes destinés à être, expliqua-t-elle. Merci de vous joindre à notre célébration aujourd'hui. »

Le silence se fit dans la clairière tandis que les Lokilani autour des autres nattes reposaient leurs gobelets de vin ou d'eau pour nous regarder manger les timanas. Je me demandai pourquoi aucun d'entre eux ne s'était vu offrir de fruit. Je me dis qu'ils devaient être assez

rare et que seul un petit nombre de Lokilani y avait droit lors de chaque rituel.

Sans ajouter un mot, Pualani mordit dans son timana et, à notre table, tous les hommes et toutes les femmes firent de même. Quand mes dents se refermèrent sur le fruit, une myriade de saveurs explosa dans ma bouche. C'était comme si se trouvaient réunis dans le plus savoureux des jus, du miel, du vin et la lumière du soleil. Et pourtant ce fruit avait aussi quelque chose de doux-amer. Derrière ces délicieuses saveurs sucrées, il y avait un goût que je ne connaissais pas ; il faisait penser à des arbres puissants, débordant de sève printanière et à l'éclat d'une verdure qui avait disparu de la terre.

Quoi qu'il en soit, je trouvai ce fruit exquis. Son parfum était délicieux et il s'attarda longuement sur ma langue. Je pris une seconde bouchée en même temps que Pualani, Maram et tous les autres. La chair du timana était rouge orangé et parsemée de minuscules graines noires disposées en forme d'étoile. Pendant un moment infini, elle brilla dans la lumière du crépuscule avant que je ne porte le fruit à ma bouche pour manger le dernier morceau.

« Nous sommes si heureux que vous vous soyez joints à nous, dit Pualani tandis que les autres finissaient aussi le leur. Et maintenant, attendez de voir ce que vous allez voir.

— Qu'est-ce qu'on va voir ? demanda Maram en léchant le jus sur ses dents.

— Peut-être rien, répondit Pualani. Mais peut-être verrez-vous les Timpums.

— Les Timpums ? répéta Maram, effrayé. Qu'est-ce que c'est ?

— Les Timpums sont les Timpums, dit doucement Pualani. Ils viennent des Galad a'Dins.

— Je ne comprends pas, dit Maram en se frottant le ventre.

— Les Galad a'Dins sont de purs êtres de feu. À l'époque où ils arpentaient la terre, dans les âges précédant les Âges Perdus, ils laissèrent une partie de leur être derrière eux : le feu, les créatures que les hommes ne voient généralement pas, les Timpums.

— Je ne suis pas sûr de *vouloir* comprendre, fit Maram.

— Peu d'hommes comprennent, dit Pualani. (Puis elle se retourna vers maître Juwain, Atara et enfin vers moi.) C'est étrange que vous cherchiez votre coupe en or dans d'autres pays alors qu'il y a tant à découvrir beaucoup plus près : l'amour, la vie, la lumière. Pourquoi ne pas les chercher dans les feuilles des arbres, sous les rochers et dans le vent ? »

Pourquoi pas, en effet, me demandai-je en levant les yeux vers les douces lumières qui dansaient dans les feuilles dorées et frémissantes des arbres.

« Dois-je comprendre, dit Maram en respirant avec difficulté, que

le fruit que vous nous avez fait manger procure des visions de ces Timpums ?

— Oui, répondit Pualani gravement, soit cela, soit la mort. »

Nous restâmes tous silencieux le temps de trois battements de cœur. Puis Maram dit d'une voix entrecoupée : « Quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Vous avez mangé la chair des anges, expliqua calmement Pualani. S'il doit en être ainsi, vous verrez le feu de l'ange. Mais certains ne le supportent pas et ils en meurent. »

En entendant cela, Maram se leva péniblement en soufflant et en gémissant. Tenant son gros ventre, il s'exclama : « Du poison, du poison ! Oh, Seigneur, j'ai été empoisonné ! »

Il se retourna et se pencha en enfonceant ses doigts dans sa gorge pour se purger du fruit dangereux. Pualani l'en empêcha en lui parlant doucement. Elle lui dit que c'était déjà trop tard, qu'il lui faudrait vivre ou mourir selon le bon vouloir de l'Ellama.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? » lui cria Maram. Son visage était rouge comme une tomate maintenant et je craignais qu'il n'en fût de même pour maître Juwain, Atara et moi. « Qu'avons-nous fait pour mériter cela ?

— Rien que les autres n'aient fait. Quand les Lokilani deviennent des hommes et des femmes, ils mangent tous le fruit sacré. Beaucoup en meurent, malheureusement. Mais c'est ainsi. La vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue sans la vision des Timpums.

— Pour moi, si ! se récria Maram. Je ne suis pas un Lokilani ! Oh, Seigneur, je ne veux pas mourir !

— Nous sommes désolés, nous dit Pualani, vraiment désolés, mais il fallait le faire. (Elle regarda maître Juwain, qui restait figé comme un cerf cerné par des loups, avant de sourire à Atara puis à moi.) Vous n'avez que deux possibilités : soit vous restez chez les Lokilani et vous êtes considéré comme l'un des nôtres, soit vous retournez dans votre monde. »

Ma respiration s'accéléra et devint difficile tandis qu'autour de nous les bois semblaient revêtir les couleurs du soleil couchant. Ils étaient d'un jaune qui ne ressemblait à rien de ce que je connaissais, un jaune qui paraissait attendre au-dessus des arbres et entre eux, un jaune qui observait, tout proche et pourtant lointain.

« Je vous en prie, pardonnez-nous, dit Pualani. Mais si vous devez retourner dans votre monde, nous devons absolument savoir qui vous êtes vraiment. Les hommes du Destructeur de la Terre n'ont jamais supporté la vue des Timpums. Et ceux qui ont vu les Timpums une fois sont incapables de servir le Destructeur de la Terre. »

À notre table, et à toutes les autres tables de la clairière, je vis que les enfants nous observaient, leur petit visage pâle empreint de

respect. Je compris que ce respect n'était rien d'autre que de l'amour et de la peur, et je sentis ces deux émotions gonfler en moi. Tout le monde nous regardait, inquiet pour notre vie. Tout le monde nous surveillait en attendant de voir ce que nous verrions.

Soudain, Maram porta ses mains sur le côté de son visage et se mit à rire comme un fou en poussant un cri de joie. Il tomba à genoux sans cesser de secouer la tête, de rire et de s'exclamer qu'on le tuait mais qu'il s'en moquait.

« Je les vois, je les vois ! cria-t-il à notre intention. Oh, Seigneur, ils sont partout ! »

Maître Juwain, qui était resté assis, immobile comme une statue, bondit sur ses pieds et agita ses mains autour de sa tête chauve. « Incroyable ! hurlai-t-il. Incroyable ! Ce n'est pas possible, ça ne peut pas être possible. Val, est-ce que vous les voyez ? »

Je ne les vis pas car au même moment, Atara laissa échapper une plainte terrible et tomba en arrière sur le sol, comme si on lui avait coupé la colonne vertébrale d'un coup de hache. Elle cria pendant un moment, puis ses yeux se fermèrent et elle se calma. Sous sa chemise en daim, les mouvements étaient si légers que je n'arrivais pas à voir si elle respirait. Je me laissai tomber sur elle et enfonçai mon visage dans le doux vêtement. Son corps paraissait pétrifié et plus froid que la glace. Je ne savais que trop bien ce qu'on ressentait quand quelqu'un d'autre mourait ; j'aurais préféré mourir moi-même plutôt que de sentir ce néant qui emportait Atara. Mais soudain, le froid se fit insupportable et je compris avec une horrible certitude qu'elle était en train de me quitter. Il n'y avait plus en elle et autour de moi que des ténèbres. Je n'y voyais rien parce que mes yeux étaient complètement fermés. Serrant le doux cuir de sa chemise entre mes mains, je sanglotais.

Soudain, je laissai à mon tour échapper un cri terrible. Mon cœur battait si fort que je crus qu'il allait me déchirer la poitrine. Tout ressortait : mon amour pour elle, mes larmes, les murmures d'espoir qui me brûlaient les lèvres comme du feu.

« Atara, dis-je doucement, ne t'en va pas. »

En moi, la douleur était pire que tout ce que j'avais connu jusque-là. Elle me transperçait comme une épée et je sentais le sang s'écouler de mon cœur dans le sien. Je savais que mourir prenait une éternité alors que les moments de la vie étaient si précieux et si peu nombreux.

Et puis, comme au sortir d'un rêve, tout son corps tressaillit. Je baissai le regard et vis ses yeux s'ouvrir soudain. Elle me sourit. Son souffle me caressa le visage. « Merci de m'avoir sauvé la vie une fois de plus », dit-elle.

Elle s'assit avec difficulté et je la tins contre moi, sa tête touchant la mienne et mon visage appuyé contre son épaule. Le corps secoué de

frissons, je respirais par à-coups, en pleurant et en riant à la fois parce que je n'arrivais pas à croire qu'elle était toujours vivante. « Chut, me murmura-t-elle, calme-toi, là, calme-toi. » Alors que j'étais assis là, les yeux fermés, je pris conscience d'un profond silence. Mais ce n'était pas le monde qui s'était tu ; le pépiement des moineaux résonnait dans les arbres et j'entendais presque les fleurs sauvages pousser dans le sol autour de moi. Ce silence venait du fond de moi où le tapage de mes pensées et de mes peurs avait soudain cessé. Je m'entendais murmurer d'une voix sans son ; la terre elle-même paraissait appeler un nom qui était le mien mais que je partageais avec d'autres.

« Oh ! il y en a tellement ! dit Atara doucement. Regarde, Val, regarde ! » J'ouvris alors les yeux et j'aperçus les Timpums. Comme l'avait dit Maram, ils étaient partout. Je me redressai en clignant des yeux. Au-dessus des feuilles dorées qui couvraient le sol de la forêt, de lumineux petits nuages flottaient dans l'air, paraissant tirer leur substance de la terre et y retourner en douces averses de lumière. Parmi les anémones et les fleurs de cendre brûlaient des volutes de feu de couleur rouge, orange et bleue. Elles passaient d'une fleur à l'autre avec légèreté, comme des papillons flamboyants aspirant le nectar et frôlant chaque pétale de leur flamme sacrée. Des petites lunes d'argent planaient près d'une fougère couleur cannelle et sous les branches des astors, des groupes d'étincelles blanches faisaient penser à des constellations. Derrière les rochers on apercevait des petites lueurs semblables à des vers luisants. Les Timpums semblaient offrir presque autant d'espèces que les oiseaux et les bêtes de la Forêt. Ils virevoltaient, voletaient, dansaient et scintillaient, et leur présence se manifestait sur chaque feuille et sur tout ce qui était vivant dans la clairière.

« Incroyable ! Incroyable ! s'écria une fois de plus maître Juwain. Je veux absolument connaître leurs noms et leurs espèces ! »

Certains Timpums minuscules n'étaient rien de plus que des gouttes de lumière flamboyantes suspendues dans l'air comme de la brume. D'autres étaient aussi grands que des arbres : les troncs de certains astors étaient entourés de halos dorés dont la luminosité s'intensifiait à mesure qu'ils s'étendaient pour envelopper les hautes cimes feuillues.

Ils avaient une forme, mais pas de visage. Et pourtant, nous avions l'impression qu'ils avaient tous un visage différent. Ils n'avaient pas de lèvres, de nez, déjoués ni d'yeux, bien sûr, mais ils étaient empreints, à des degrés différents, de curiosité, d'espièglerie, d'excitation, de compassion et d'autres expressions qui caractérisent généralement l'être humain. Et ce qui était le plus merveilleux, c'est qu'ils s'intéressaient non seulement aux arbres, aux rochers, aux fougères et aux fleurs, mais aussi à nous.

« Regarde, Val ! » s'écria Maram. Penché au-dessus de la table, il brossait les plis de sa tunique. « Ces petits Timpums rouges s'accrochent à moi comme des oiseaux-mouches sur un buisson de chèvrefeuille. Tu les vois ?

— Mais oui, bien sûr. »

Tout autour de lui se pressaient des Timpums en forme de volutes de feu dont les flammes le frôlaient comme des vrilles rouges, orange, jaunes et violettes. Je me retournai pour observer une petite lune d'argent qui miroitait devant Atara depuis un moment, comme si elle s'abreuvait à la lumière de ses yeux bleus étincelants. Je clignai des yeux et elle disparut.

« On dirait qu'ils me veulent quelque chose, dit Maram. Je les entends presque murmurer ce que c'est, j'arrive presque à le voir en pensée. »

Les Timpums paraissaient attendre quelque chose de chacun de nous, même si on ne pouvait pas vraiment dire de quoi il s'agissait. Je me tournai vers Pualani pour lui demander s'il en allait de même pour les Lokilani.

« Les Timpums parlent la langue des Galad a'Dins, nous dit-elle. Et pour la plupart d'entre nous, elle est impossible à apprendre. Ceux qui y parviennent y consacrent de nombreuses années et n'en saisissent qu'une toute petite partie. Pourtant, il nous arrive de les comprendre. Ils nous préviennent quand des étrangers approchent de notre royaume ou quand la haine habite notre cœur. Les nuits nuageuses et sans lune, ils illuminent nos bois. »

Détournant un instant le regard vers les arbres, je fus ébloui par le magnifique spectacle lumineux qui s'offrait à moi. « Votre peuple voit-il tout le temps le monde comme ça ? demandai-je à Pualani.

— Oui, parce que la Forêt est comme ça. »

Elle m'expliqua que tant que nous demeurerions dans la Forêt, nous verrions les Timpums. Si nous choisissons de manger de nouveau le fruit sacré en souvenir des Lumineux, comme elle-même et les autres l'avaient fait, notre vision des Timpums n'en serait que plus brillante.

« Si vous décidez de nous quitter, vous aurez du mal, désormais, à supporter le vide des autres bois. »

À ce moment-là, un Timpum particulièrement éclatant – de ceux qui ressemblaient à un tourbillon d'étoiles blanches scintillantes – tomba lentement de l'arbre au-dessus de moi. Il tournoya dans l'espace devant mes yeux comme s'il étudiait la cicatrice sur mon front. Il parut la toucher d'un bref rayon argenté : je ressentis cela comme un immense mouvement de compassion qui m'atteignait au plus profond de moi et illuminait tout mon être comme si j'avais été frappé par la foudre. Au bout d'un moment, le virevoltant Timpum s'installa sur le

sommet de ma tête. Maram et les autres le voyaient étinceler sur mes cheveux comme une couronne d'étoiles, mais moi pas.

« Comment puis-je m'en débarrasser ? » demandai-je en me passant la main dans les cheveux et en secouant la tête.

« Pourquoi voulez-vous vous en débarrasser ? » répondit Pualani. Parfois un Timpum s'attache à l'un d'entre nous pour essayer de nous dire quelque chose.

— Et alors ?

— Vous seul le saurez, dit-elle en regardant au-dessus de ma tête. (Puis elle ajouta :) Je crois que le "pourquoi" de votre venue dans notre Forêt a enfin trouvé sa réponse. Vous êtes là pour écouter, Sar Valashu Elahad, et pour danser. »

Là-dessus, elle me sourit et se leva de table. Cela semblait être le signe qu'Elan, Danali, et les Lokilani des autres tables attendaient pour se lever aussi. Avec Pualani, ils s'approchèrent d'Atara, maître Juwain, Maram et moi. Ils nous touchèrent le visage et nous embrassèrent les mains en nous félicitant d'avoir mangé les timanas et d'avoir survécu pour voir les Timpums. Puis Danali commença à chanter un air léger et joyeux tandis que nombre de ses compagnons battaient la mesure en tapant dans leurs mains. D'autres se mirent à danser. Main dans la main, ils tournoyaient en cercles concentriques sur le sol de la forêt en prêtant leur voix à la chanson de Danali. Je me retrouvai à serrer la main d'Atara et de Maram et à tourner avec eux. Bien qu'il fût impossible de toucher les Timpums qui n'étaient pas constitués de chair mais du feu des anges, on avait l'impression qu'ils dansaient avec nous et nous avec eux. Ils étaient partout parmi nous et n'arrêtaient pas de voleter, d'étinceler et de tournoyer autour des arbres aux feuilles d'or.

Bien plus tard, quand le soleil fut couché et que les Timpums au visage sans yeux eurent illuminé la nuit, je sortis ma flûte pour accompagner le chant des Lokilani. Ce fin morceau de bois les émerveilla car ils n'avaient jamais imaginé qu'on pût faire de la musique de cette façon. Je montrai à quelques enfants comment jouer un air simple que ma mère m'avait appris autrefois. Atara chanta avec eux. Maram aussi avant de s'emparer de la main d'Iolana et de s'enfuir dans les arbres. Maître Juwain lui-même chantonna quelques notes de sa vieille voix rauque, mais il semblait plus intéressé par la langue des Timpums dont il essayait de découvrir les mots pour les enregistrer.

Moi aussi, j'avais envie de comprendre ce qu'ils avaient à me dire. C'est pourquoi, comme l'avait prévu Pualani, je restai éveillé toute la nuit à jouer de la flûte, à danser et à écouter les voix enflammées murmurées dans le vent.

Notre vision des Timpums ne s'évanouit pas avec le lever du jour. Dans la lumière crue du soleil, leurs formes flamboyantes semblaient même briller davantage encore. Il était impossible de les fixer très longtemps et d'imaginer une vie sans eux.

Après un délicieux petit déjeuner constitué de fruits et de pain aux noix, Atara et moi tîmes conseil avec maître Juwain et Maram. Réunis près d'un ruisseau, pas très loin de notre maison, nous respirions le parfum des cerisiers en fleur en admirant la splendeur des bois.

« Nous devons décider de ce que nous allons faire, leur dis-je. D'après mes calculs, demain nous serons le premier jour de soldru, ce qui ne nous laisse que sept jours pour rejoindre Tria.

— Mais est-ce qu'on veut *vraiment* aller à Tria ? demanda Maram en contemplant un jeune astor. C'est ça la vraie question.

— Il y a beaucoup à apprendre ici, renchérit maître Juwain. Et encore beaucoup de choses à voir. »

Atara sourit et ses yeux brillèrent comme des diamants. « C'est vrai, dit-elle, et j'aimerais bien les voir. Mais je me suis engagée à faire le voyage de Tria et je dois y aller.

— On pourrait juste rester quelques jours de plus, suggéra Maram. Ou quelques mois. Tria sera toujours là au mois d'ioj ou de valte.

— Mais nous raterions l'appel à la quête, répondit Atara.

— Et alors ? Ça fait trois mille ans que la Pierre de Lumière est perdue. Elle restera bien perdue trois mois de plus.

— Sauf si par hasard un chevalier la retrouvait avant, avançai-je.

— Par miracle, tu veux dire. »

Je montrai du doigt la couronne de lumière qui avait quitté le sommet de ma tête et qui flottait maintenant tout près, au-dessus d'un buisson de mûres. Là, parmi les petits fruits mûrs, scintillaient de nombreux Timpums ressemblant un peu à des lucioles.

« Tu trouves que le monde manque de miracles ? demandai-je.

— Peut-être pas », admit-il. Ses grands yeux luisaient comme s'il était ivre – pas de vin ni même de femmes, mais simplement de feu.

« Il y a un miracle que j'aimerais bien qu'on m'explique, me dit maître Juwain. Que s'est-il passé hier soir entre Atara et vous ? »

Je regardai longuement Atara avant qu'elle ne se décide à répondre : « Après avoir mangé le timana, j'ai vu le Timpum presque

immédiatement. Ce fut comme un éclair de lumière. C'était si beau que j'ai voulu le retenir à jamais – mais retient-on le soleil ? Je me suis sentie brûler comme une feuille enflammée et tout à coup je n'ai plus pu respirer. J'ai cru que j'allais mourir. Tout était si glacial. C'était comme si on m'avait enterrée vivante dans une grotte en cristal froide et dure ; petit à petit tout devenait sombre. Je serais morte si Val n'était pas venu me chercher.

— Et comment a-t-il fait ? » demanda maître Juwain.

Une fois de plus, Atara me regarda avant de dire : « Je n'en suis pas encore sûre. Je ne sais pas comment, mais j'ai senti ce qu'il éprouvait pour moi. Tout son amour, sa vie – je les ai sentis fendre la paroi de la grotte comme un éclair et brûler en moi. »

Maître Juwain et Maram se tournèrent alors vers moi eux aussi. Tout autour de nous les oiseaux bleus chantaient et le Timpum scintillait. Maître Juwain dit alors : « Cela ressemble à la *valarda*. »

Ce mot complètement inattendu dans la bouche de maître Juwain tomba du ciel comme un éclair et faillit *me* couper en deux. Comment connaissait-il le nom que Morjin avait donné à mon don ? Pendant de nombreux milles, je m'étais interrogé sur ce mot étrange tout comme je m'interrogeais maintenant sur maître Juwain. Mais il se contentait de sourire avec son habituelle bienveillance non dénuée de fierté, comme s'il savait presque tout ce qu'il y avait à savoir.

L'heure semblait enfin venue de parler de ce don dont ils soupçonnaient l'existence depuis que j'avais deviné la présence des Visages de pierre et que ma vie présentait quelques bizarreries. Alors je leur dis tout. Je leur racontai que depuis ma naissance, je ressentais les souffrances et les joies d'autrui. Je leur révélai mon rêve avec Morjin et comment il avait prédit qu'un jour j'utiliserais mon don pour faire ressentir mes souffrances aux autres.

« Apparemment, dit maître Juwain dont le regard passait d'Atara à moi, vous avez aussi le pouvoir de faire ressentir aux autres beaucoup d'autres choses.

— Peut-être, répondis-je, mais c'est la première fois que cela m'arrive. Difficile de savoir si ça peut se reproduire.

— Vous dites que vous êtes capable de vous fermer aux émotions des autres. Cela veut probablement dire que vous devez être capable d'ouvrir les autres aux vôtres.

— Peut-être », répétais-je. Je ne lui dis pas que pour y parvenir, je devrais d'abord m'ouvrir *moi-même* aux passions qui me dévoraient et que c'était plus effrayant encore que d'affronter une lame nue.

« Vous auriez dû venir nous voir plus tôt, dit maître Juwain. Je suis sûr que nous aurions pu vous aider.

— Vous croyez vraiment ? »

Les confréries enseignaient la méditation, la musique, la

botanique, la médecine et beaucoup d'autres choses, mais d'après mes informations, elles ne connaissaient rien de cette faculté qui me tourmentait et me réjouissait à la fois.

« Votre don est très rare, Val, mais pas unique. J'ai lu quelque chose à ce sujet il y a très longtemps. Je suis sûr qu'il doit exister d'autres livres expliquant comment le développer et l'utiliser.

— Apprend-on à jouer de la flûte dans les livres ? lui demandai-je. (Je secouai la tête en souriant tristement.) Non, à moins que quelqu'un d'autre ne partage mon mal, il n'y a qu'une chose qui puisse m'aider.

— Vous voulez parler de la Pierre de Lumière, n'est-ce pas ?

— Oui, la Pierre de Lumière – on dit que c'est la pierre de la guérison. »

Si je pouvais sentir le feu qui brûlait chez les autres et leur faire éprouver le mien, cela signifiait probablement que j'avais une blessure à l'âme qui permettait à ces flammes éminemment sacrées et intimes d'entrer et de sortir. Cette fois-là, en touchant Atara, elles l'avaient peut-être ramenée des ténèbres. Mais que se passerait-il si un jour, sous le coup de la rage ou de la haine, cette chose qui était en moi venait à la frapper comme la foudre et la tuer ?

Maram, qui comprenait toujours beaucoup de choses sans qu'on les lui dise, s'approcha de moi et posa sa main sur mon cœur. « Je crois que vivre avec un don comme le tien, ça doit être comme vivre avec un trou dans la poitrine. Mais Pualani a guéri la blessure infligée par Salmélu. Peut-être pourra-t-elle guérir aussi celle-ci ? »

Un peu plus tard dans la journée, je me rendis chez Pualani pour lui en parler. Et là, dans une longue entrée ornée de guirlandes de fleurs blanches et violettes, elle me prit la main : « Il y a dans le monde de nombreux spectacles difficiles à supporter. Voudriez-vous guérir les trous que sont vos yeux pour ne plus les voir ? »

Elle continua en m'expliquant que ma blessure, comme je l'appelais, était certainement un don de l'Ellama. Je devais apprendre à l'utiliser, dit-elle, comme je l'avais fait pour mes yeux, mes oreilles, mon nez ou n'importe quelle autre partie de mon corps. Si la découverte de la Pierre de Lumière pouvait m'y aider, je devais la rechercher de toute mon âme.

Ce soir-là, dans notre maison, j'informai Maram et maître Juwain que je devais partir pour Tria dès le lendemain.

« Là-bas, il y aura des chevaliers de tous les royaumes libres, expliquai-je. Des prophétesses et des ménestrels aussi. Il se pourrait que l'un d'entre eux révèle un indice essentiel pour retrouver la Pierre de Lumière.

— Je suis d'accord, dit Atara. De toute façon, le roi Kiritan demandera à tous les participants à la quête de prononcer leurs vœux

ensemble et nous devons y être pour recevoir sa bénédiction. »

Maître Juwain se rendit à ces deux arguments et fut d'accord pour reprendre la route de Tria tous ensemble. Quand Maram vit que notre décision était prise, il déclara à contrecœur qu'il viendrait avec nous lui aussi.

« Si vous partez sans moi, je n'aurai jamais le courage ni la force de quitter cette forêt.

— Et Iolana ? lui demandai-je. Tu ne l'aimes pas ?

— Si, bien sûr, répondit-il. J'aime aussi le vin que servent les Lokilani. Mais il y a beaucoup de vins délicieux dans le monde, si tu vois ce que je veux dire. »

De toute évidence, l'inconstance de Maram chagrinait Atara. « Je ne connais pas grand-chose aux vins, répliqua-t-elle, mais je suis sûre qu'il n'existe sur tout Ea aucun fruit semblable au timana.

— C'est bien ce que je disais, reprit Maram. Quand j'aurai trouvé le vin qui sera aux vins plus ordinaires ce que le timana est aux fruits plus communs, je n'en boirai plus d'autre. »

Le lendemain matin, j'enfilai ma froide armure et allai prévenir Pualani que nous partions. Après avoir chargé les chevaux de bât d'une grande quantité de fruits et de pain aux noix frais offerts par les Lokilani, nous sellâmes Altaru et les autres montures. Et là, dans le verger de pommiers où ils étaient attachés, tout le village Lokilani vint nous faire ses adieux.

« C'est triste de se quitter », dit Pualani. Elle se tenait près d'un buisson chargé de fleurs avec Elan, Danali et Iolana en larmes. Autour d'eux s'étaient rassemblés des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, et autour des Lokilani, partout dans le verger, scintillaient les silhouettes des Timpums. « Mais peut-être nous reviendrez-vous un jour comme nous l'espérons tous. »

Elle tira de la poche de sa jupe une grosse pierre de la taille d'un doigt d'enfant et la glissa dans la vieille main noueuse de maître Juwain : « Vous êtes un maître guérisseur dans votre confrérie. Les émeraudes sont les pierres de la guérison, elles sont plus puissantes que toutes les plantes qui poussent sur la terre. Si vous deviez être blessés ou tomber malades par la faute du Destructeur de la Terre, ou pour toute autre raison, je vous en prie, utilisez cette émeraude pour vous soigner. »

Maître Juwain regardait l'étincelante émeraude d'un air perplexe. Alors Pualani lui toucha légèrement la poitrine et ajouta : « Vous ne trouverez cela dans aucun livre. Pour l'utiliser, vous devez ouvrir votre cœur. Cela n'a rien à voir avec la tête. »

Maître Juwain hocha sa tête chauve, brillante comme une grosse noix, et la remercia pour son cadeau. Elle lui donna ensuite un baiser d'adieu et tous les Lokilani défilèrent un à un devant nous pour nous

serrer la main et nous embrasser.

« Adieu, dit Pualani. Puisse la lumière de l'Ellama briller toujours sur vous. »

Danali nous avait préparé une escorte d'une vingtaine de Lokilani. Comme le premier jour, ils portaient tous un arc et des flèches, mais cette fois il ne fut pas question de nous attacher les mains. Comme nous étions beaucoup plus grands qu'eux simplement en nous tenant debout, j'avais pensé qu'il serait malvenu de les dominer encore plus du haut de nos chevaux. C'est pourquoi nous nous étions mis d'accord pour traverser la Forêt à pied en tirant nos montures. Danali et les Lokilani partirent en tête et je suivis en tenant les rênes d'Altaru à la main. Maître Juwain et Maram venaient derrière et traînaient leurs alezans et les chevaux de bât, et Atara fermait la marche à côté de Tanar.

C'était une belle matinée ; la voûte des astors brillait au-dessus de nous, pareille à un dôme en or ; l'air embaumait les fruits, les fleurs et la terre couverte de feuilles. On entendait chanter de nombreux oiseaux dont la musique paraissait parfaitement en mesure avec le murmure du petit cours d'eau que longeait Danali. Il me semblait que nous nous dirigions vers l'ouest mais dans la Forêt, mon sens de l'orientation était engourdi comme si j'avais bu trop de vin.

Dans le silence des grands arbres, nous nous efforcions de faire le moins de bruit possible. Personne ne parlait, même pas pour échanger des banalités ou s'extasier sur la beauté de certains papillons aux ailes multicolores voletant autour d'un buisson de mûres. Le bois dégageait une impression de tristesse et à mesure que nous nous éloignions de son centre, nous en respirions l'odeur douce-amère. Quand nous quittâmes les bosquets d'astors pour passer sous les chênes géants, les volutes rouges et argentées des éclatants Timpums parurent perdre de leur luminosité. Eux-mêmes étaient moins nombreux. Nous savions tous que les Timpums ne pouvaient pas vivre – si tel était le terme qui convenait – en dehors de la Forêt. Mais cela faisait mal de les voir perdre de leur splendeur et disparaître.

Vers midi, Danali abandonna le bord du ruisseau pour emprunter des sentiers secrets dans des bois encore plus denses. Les chênes jusque-là prédominants cédèrent la place à des ormes, des érables et des châtaigniers qui bien qu'encore très grands, avaient l'air rabougris comparés aux arbres géants du cœur de la Forêt. Nous suivîmes ces sentiers sinueux sur un bon nombre de milles. À travers l'épais rideau de feuilles vertes, il était impossible d'apercevoir le soleil qui traversait le ciel quelque part au-dessus de nous. J'étais incapable de reconnaître l'est de l'ouest, le nord du sud.

Au bout de quelques heures, Danali finit par rompre le silence. Il nous expliqua qu'il était presque aussi difficile de quitter la Forêt que

d'y entrer. Pour en sortir, les Lokilani devaient s'en tenir à certains chemins bien déterminés sous peine de se retrouver à errer parmi les arbres scintillants et d'être sans cesse ramenés vers son centre.

« Mais cela fait des années que personne parmi nous n'a quitté la Forêt. Et bien plus longtemps encore que personne parmi ceux qui sont partis n'a réussi à revenir. »

Environ deux milles plus loin, nous atteignîmes un point au-delà duquel Danali et ses hommes refusèrent d'aller. À cet endroit, dans un bosquet de chênes parsemé de bouleaux, nous sentîmes une barrière tendue au-dessus de la Forêt comme un rideau invisible. Il n'y avait plus alentour que quelques Timpums qui s'attardaient parmi les chênes en brillant faiblement. On avait du mal à voir derrière eux dans les sous-bois denses et verts. Car à quelques centaines de mètres seulement, on ne distinguait plus rien – uniquement des feuilles, des écorces et des fougères.

« C'est ici que nous nous disons adieu », déclara Danali. Il montra du doigt un chemin étroit qui coupait entre les arbres. « Suivez-le et ne regardez pas derrière vous. Il vous ramènera dans vos bois. »

Les Lokilani nous embrassèrent chacun à leur tour. Après avoir serré son corps svelte contre le ventre de Maram, Danali sourit : « Faites bien attention à vous, Poilu. Je suis heureux, si heureux de ne pas avoir eu à vous tuer. »

Là-dessus, les Lokilani reculèrent entre les arbres pour nous laisser passer. Je fis avancer Altaru sur le sentier, et Maram et les autres me suivirent. J'écoutais les sabots des chevaux s'enfonçant profondément dans le doux terreau de la forêt. C'était bon de pouvoir bouger sans la douleur au côté qui me tourmentait depuis Ishka, mais c'était triste d'être obligé de quitter des amis, et en marchant sur le chemin sinueux, nous nous efforçâmes de ne pas nous retourner vers eux.

Quelques centaines de mètres plus loin seulement, l'atmosphère de la forêt se fit plus lourde et plus humide. Les feuilles des arbres perdirent soudain leur éclat, comme si des nuages avaient obscurci le ciel au-dessus d'elles. Tout devint plus terne. Les couleurs semblaient avoir abandonné le bois et se réduisaient maintenant à divers tons de gris. Les oiseaux eux-mêmes avaient cessé de chanter.

Le chemin prit fin brusquement un demi-mille plus loin. En dépit de la recommandation de Danali, nous nous retournâmes pour regarder d'où nous venions. Nous savions parfaitement que le sentier devait ramener dans la Forêt. Mais la mince égratignure sur le sol, envahie par les buissons et les arbres couverts de vigne, semblait ne mener nulle part. Alors que j'essayais de percer la verdure épaisse derrière nous, je me sentis repoussé par quelque chose de puissant qui m'appuyait sur la poitrine. C'était comme si je devais prendre n'importe quelle direction sauf celle-là. Et c'est ce que je fis. Je

dirigeai Altaru à travers bois vers ce que je pensais être le nord-ouest. Au bout de quelques centaines de mètres, le chemin disparut derrière les murs d'arbres. Un mille plus loin, à un endroit où le bois s'éclaircissait un peu et où quelques ormes morts gisaient à terre tels des géants assassinés, j'aurais été bien en peine de dire exactement où se trouvait la Forêt invisible.

« Nous sommes perdus, n'est-ce pas ? » demanda Maram alors que nous nous étions arrêtés pour faire le point. Il regardait de tous côtés dans les bois sombres autour de nous et ses yeux étaient ceux d'une bête effrayée. « Oh, pourquoi avons-nous quitté la Forêt ? Plus de vin doux pour Maram. Plus d'astor à contempler. Plus de Timpum. »

Mais ce dernier point n'était pas tout à fait exact. Alors que Maram tirait nerveusement sur sa barbe, une petite lumière brilla dans l'air au-dessus de nous. Elle semblait ne venir de nulle part. Soudain, se détachant sur les feuilles d'un obier, le petit Timpum qui s'était attaché à moi flotta dans l'air et tournoya dans un tourbillon d'étincelles argentées. Nous le vîmes tous aussi clairement que les feuilles sur les arbres.

« Regarde ! me dit Maram. Comment est-il venu jusqu'ici ? »

Atara se rapprocha de lui sans quitter les petites lumières de ses grands yeux bleus. « Oh ! s'exclama-t-elle, regardez ! Regardez comme il scintille ! »

S'inspirant de ce qu'elle venait de dire, Maram en profita pour baptiser le Timpum. « Mais, petit Flick {2} lui dit-il, regarde autour de toi, il n'y a personne de ton espèce. Tu es complètement seul dans cette forêt sinistre. »

Maître Juwain tendit le doigt vers Flick, comme je ne pouvais désormais m'empêcher de l'appeler. « Pualani a été très claire à ce sujet, les Timpums ne peuvent pas vivre en dehors de la Forêt.

— Et pourtant, répondis-je en regardant Flick, il est là et il est vivant.

— Oui, mais pour combien de temps ? »

La question de maître Juwain m'inquiéta. Lâchant soudain les rênes d'Altaru, je fis un pas vers le Timpum scintillant.

« Va-t'en, dis-je en agitant les mains en direction de Flick comme pour le chasser. Retourne à tes étoiles de Bethléem et à tes astors ! »

Mais Flick se contenta de planer devant mes yeux en me lançant des étincelles.

« Peut-être qu'il est aussi perdu que nous, dit Maram. Peut-être qu'il t'a suivi jusqu'ici et qu'il ne sait pas comment rentrer. »

Il suggéra de retourner dans la Forêt pour sauver Flick et passer au moins une nuit de plus à boire du vin et à chanter avec les Lokilani.

« Non, nous devons aller de l'avant, répondit Atara. Si nous retournions dans la Forêt, à condition de retrouver le chemin, nous ne

sommes pas sûrs que Flick nous suivrait. Et s'il le faisait, il n'y a aucune raison qu'il ne reparte pas avec nous ensuite. »

Chacun se rangea à son argument, même Maram. Mais cela me fit de la peine parce que j'étais sûr que, dès que nous atteindrions la forêt plus clairsemée qui recouvrait la terre devant nous, Flick mourrait ou s'évanouirait.

« Tu crois qu'il va nous accompagner un peu plus loin ? demanda Maram. Tu crois qu'il pourrait nous suivre sur la route de Tria ?

— On verra, dis-je en plantant ma botte dans l'étrier d'Altaru et en me hissant sur son dos.

— Mais est-ce que tu sais seulement où se trouve Tria, Val ?

— Oui, répondis-je en indiquant le nord-ouest dans les bois. C'est par là.

— Tu es sûr ?

— Oui. » J'eus un sourire de soulagement parce que j'avais retrouvé mon sens de l'orientation.

« Et les Visages de pierre ? Qu'est-ce qu'on fera s'ils nous repèrent et nous suivent eux aussi ? »

Je fermai les yeux pour écouter les sons de la forêt et sentir si on nous surveillait. Mais à part un blaireau et quelques chevreuils, le seul être qui semblait s'intéresser à nous était Flick.

« Les Visages de pierre ont probablement perdu notre trace quand nous sommes entrés dans la Forêt, dis-je à Maram. Et maintenant, tâchons de faire un peu de chemin tant qu'il fait encore jour. »

Pendant quelques heures encore, nous avançâmes d'un pas rapide dans l'épaisse forêt. Il n'y avait aucun sentier entre les arbres et nous dûmes à plusieurs reprises nous frayer un passage dans d'épais sous-bois. Cependant, vers le soir, les arbres s'espacèrent de nouveau et notre progression devint plus facile. Notre principale inquiétude était de garder le cap en nous dirigeant davantage vers le nord que vers l'ouest. Notre autre souci était ce petit tourbillon de lumière que Maram avait baptisé Flick.

« Tu as vu ? » dit-il, alors que nous faisons une halte au bord d'un ruisseau pour faire boire les chevaux. Il montrait Flick qui se balançait sur la rive du cours d'eau comme un oiseau brillant guettant un poisson. « Il nous suit toujours.

— Oui. Et il est toujours aussi lumineux. C'est incompréhensible.

— C'est que nous sommes encore près de la Forêt, dit maître Juwain. Peut-être qu'elle lui fournit encore sa substance et sa force. »

Nous décidâmes d'installer notre camp près du ruisseau. C'était notre première nuit hors de la Forêt depuis que nous avons échappé aux Visages de pierre. Comme auparavant, nous montâmes la garde à tour de rôle mais personne ne surgit de l'obscurité des arbres pour nous attaquer. Et aucun rêve sombre ne vint perturber notre sommeil.

Malgré tout, la nuit fut éprouvante et solitaire. Sans les chants nocturnes des Lokilani et la compagnie des Timpums, les heures passaient lentement.

Durant mon tour de garde, j'écoutai les grillons qui chantaient et les feuilles des arbres qui bruissaient dans le vent au-dessus de nous. Je comptai les battements de mon cœur en contemplant Flick qui scintillait dans les flammes mourantes du feu ou dans l'obscurité au-dessus de moi comme une constellation isolée. Je ne savais pas si je devais me réjouir de sa présence ou la déplorer car il me rappelait avec déchirement un lieu plus lumineux où les grands arbres reliaient la terre au ciel et où je m'étais senti pleinement et véritablement vivant.

Pendant le trajet du lendemain, nous ressentîmes tous la tristesse d'avoir quitté la Forêt. Comme nous l'avait dit Pualani, ici les bois paraissaient près-que morts. C'était étrange parce que cette forêt ressemblait énormément à celle de Mesh où j'aimais courir dans mon enfance. Les érables arboraient les mêmes feuilles à trois pointes et les mêmes écureuils gris les parcouraient de haut en bas en faisant cliqueter leurs griffes sur l'écorce gris argent. Je connaissais bien les hiboux qui les chassaient ainsi que les rouges-gorges au chant modulé : « *souris-lui, souris-moi* ». Peut-être justement que tout m'était *trop* familier : les oiseaux et les blaireaux, les chardons et les fleurs. Comparés à mon souvenir de la splendeur de la Forêt, les arbres d'ici étaient pâles et rabougris et les animaux, tristes et apathiques et comme vidés de leur sang, se déplaçaient tous suivant le même tracé absurde.

Au cours de cette longue journée, nous commençâmes nous aussi à nous déplacer avec une certaine pesanteur. Le ciel se couvrit de nuages et il plut pendant un moment. Les grosses gouttes qui tambourinaient inlassablement sur notre tête n'étaient pas faites pour nous remonter le moral. Le monde entier apparaissait humide et gris et avait l'odeur du fer dans lequel avait été forgée mon armure. Mille après mille, les arbres se succédaient sans qu'aucun chemin ne vienne les traverser, oppressants par leur densité gris-vert qui empêchait le soleil de passer.

Ce soir-là, notre campement fut morne et froid. Pendant un moment, il plut si fort que Maram lui-même ne put allumer de feu. Blottis sous nos capes, nous essayâmes à tour de rôle de dormir malgré nos tremblements. Pendant mon tour de garde, j'attendis en vain que le ciel se dégage pour laisser apparaître les étoiles. Je cherchai Flick aussi. Mais dans cette forêt sombre et ruisselante, je n'aperçus pas le moindre rai de lumière. Quand je m'endormis, j'étais sûr qu'il était mort.

Cependant, à l'aube, Atara le distingua, niché dans mes cheveux.

Ce fut la seule lueur d'espoir qu'il nous fut donné de voir dans ce matin gris et froid. Après un rapide repas composé de pain aux noix ramolli et de mûres recouvertes de moisissure nouvelle, nous reprîmes notre route dans les bois pluvieux. Sur le sol détrempé, le bruit de succion des sabots des chevaux rythmait notre marche. Nous tendions l'oreille pour entendre les gazouillis plus réconfortants des oiseaux bleus ou même les sifflements des grives, mais aucun chant ne retentissait dans les arbres.

On avait l'impression que cette forêt n'avait pas de fin, qu'on pourrait y cheminer toute la journée et dix mille jours tout autour du monde sans en voir le bout. Nous savions tous raisonnablement que si nous étions dans la bonne direction, nous devions nécessairement tomber sur la route de Nar. Mais notre cœur nous disait que nous étions perdus et que nous tournions en rond. Nous commencions tous à nous demander si nous aurions assez de nourriture pour rejoindre la route et si quelque malheur ne nous terrasserait pas avant.

Au cours de l'après-midi, la pluie s'arrêta et le soleil fit une brève apparition. Mais sa faible lumière n'apporta aucun réconfort. Avec la tombée de la nuit, cette lueur commença à faiblir, et notre moral avec. Maram déclara qu'il aurait mieux fait de permettre à lord Harsha de lui passer son épée à travers le corps car cela lui aurait évité de mourir de faim dans cette forêt désolée. Monté sur son cheval vacillant, maître Juwain contemplait son livre comme s'il ne pouvait se décider à y choisir un passage. Atara, qui ne se laissait jamais abattre, chantait pour se donner du courage et nous remonter le moral. Mais dans l'obscurité des bois, son chant sonnait faux et creux. Je devinais qu'elle s'en voulait terriblement de ne pas réussir à nous réchauffer le cœur. Sa colère était froide, dure et noire comme la pointe en fer d'une flèche. Elle pouvait déborder de compassion pour les autres, mais elle n'éprouvait aucune pitié envers elle-même.

J'étais peut-être le plus désespéré de tous car c'était moi qui avais le moins d'excuse : je *savais* que nous avançons dans la bonne direction, mais je me laissais quand même aller à douter de voir un jour la route de Nar ou de Tria. En m'ouvrant aux pressentiments de mes amis, je permettais à leurs doutes de m'envahir.

Mais qu'est-ce que le désespoir ? C'est une sombre nuit de l'âme et le souvenir de moments plus lumineux. C'est un appel silencieux à ce souvenir. Mais cet appel vient de l'endroit le plus sombre, et ce sont souvent les pensées les plus sombres qui y répondent.

Cette nuit-là, nous dormîmes sous un vieil orme et nous fîmes des rêves horribles. Des créatures sortaient des ténèbres pour nous dévorer : nous sentions des vers qui rongeaient nos entrailles, des chauves-souris qui nous déchiraient à pleines dents et des moustiques qui nous enveloppaient d'épais nuages noirs et suçaient notre sang.

Des silhouettes grises semblables à des cadavres arrachés à la tombe venaient nous prendre par les mains pour nous attirer dans le sol. Maître Juwain lui-même, que ses méditations et ses alliés avaient définitivement abandonné, gémissait dans son sommeil tourmenté. Quand le jour se leva, gris et brumeux, nous parlâmes de nos cauchemars et découvrîmes qu'ils se ressemblaient beaucoup.

« Ce sont les Visages de pierre, n'est-ce pas ? dit Maram. Ils nous ont retrouvés.

— Oui, répondis-je, confirmant ainsi ce que tout le monde savait. Mais nous ont-ils retrouvés en chair et en os ou seulement dans nos rêves ?

— À toi de nous le dire, Val. »

Je sortis de ma peau d'ours et m'enroulai dans ma cape. De tous côtés, la forêt semblait identique. Les chênes et les ormes étaient couverts de mousse et une épaisse couche de brume les enveloppait ainsi que les cornouillers, les fougères et les plantes plus petites. Partout régnait une odeur d'humidité, de champignons et de bois pourri. J'avais l'inquiétante impression qu'à des milles de là, des hommes me sentaient. Cependant, j'étais incapable de dire à quelle distance ils se trouvaient et s'ils arpentaient les bois à l'est ou à l'ouest, au nord ou au sud. Je savais seulement qu'ils étaient à ma poursuite et que leurs silhouettes étaient grises comme la pierre.

« On ne doit pas être loin de la route de Nar, dis-je. Si nous chevauchons sans trêve dans sa direction, nous devrions l'atteindre avant la tombée de la nuit.

— Ce n'est qu'une hypothèse, n'est-ce pas ? »

Ce n'était effectivement qu'une hypothèse, mais j'y croyais. J'étais presque certain que la route se trouvait au nord, à une ou deux journées de là tout au plus.

« Et si les Visages de pierre nous attendent sur la route ? demanda Maram.

— Non. Ils ont quitté la route pour nous suivre dans la forêt. Ils sont probablement aussi perdus que tu crois l'être.

— *Probablement* ? Tu risquerais notre vie sur ce probablement ?

— On ne peut pas errer dans cette forêt éternellement. Tôt ou tard, il faudra bien rejoindre la route.

— On pourrait retourner dans la Forêt, non ?

— Oui, à condition de la retrouver. Mais les Visages de pierre nous rattraperaient sûrement avant. »

Autour des braises du feu qui avait brûlé toute la nuit, nous discussions de ce qu'il convenait de faire. Atara dit que tous les chemins qui s'offraient à nous étaient dangereux ; comme on ne pouvait pas savoir lequel était le plus sûr, le mieux était de prendre celui qui menait directement à Tria, ce qui signifiait se diriger droit

sur la route de Nar.

« De toute façon, dit-elle, aucun de nous n'a entrepris ce voyage dans l'intention de mourir tranquillement dans son sommeil. Nous devons décider si c'est la Pierre de Lumière que nous recherchons ou la sécurité. »

Elle fit remarquer que nous devons approcher des zones habitées d'Alonie. Si nous rejoignons la route, nous tomberions sûrement sur les patrouilles de surveillance du roi Kiritan.

« Nous devons être au niveau de Suma, à l'ouest. Qui qu'ils soient, ces Visages de pierre seraient vraiment téméraires d'oser nous attaquer maintenant. On raconte que le roi Kiritan fait pendre les brigands et les hors-la-loi. »

Maram grommela que, pour une guerrière de la tribu des Turmaks, elle semblait bien connaître l'Alonie. Il doutait que les routes du roi Kiritan soient aussi sûres qu'elle le prétendait. Mais il finit par accepter l'idée de rejoindre celle de Nar et entreprit de lever le camp d'un air las et résigné.

Ce matin-là, nous étions tous fatigués en chevauchant à travers bois. Et nous souffrions tous d'un mal de tête que le martèlement constant des sabots des chevaux ne faisait qu'aggraver. À deux reprises, je changeai de cap, vers l'est d'abord puis droit vers l'ouest à travers des bosquets de sureaux pour voir si cela pouvait atténuer l'agression dont nous étions victimes. Mais les deux fois, la sensation d'être poursuivi resta aussi forte et notre souffrance aussi. C'était comme si le ciel chargé de lourds nuages faisait lentement pression sur notre crâne pour l'écraser contre le sol.

Cependant, aux environs de midi, les nuages s'estompèrent et le soleil fit son apparition. Nous espérions tous trouver un peu de réconfort dans son éclat inespéré, mais son orbe ardent décochait des flèches de feu sur la forêt et la chaleur devint étouffante. L'atmosphère orageuse nous suffoquait, des vapeurs grises montaient du sol détrempé. Impossible de trouver un ruisseau dans cette région plate. Nous dûmes nous contenter de l'eau tiède de nos bidons pour étancher notre soif inextinguible.

Dans notre progression vers le nord, nous rencontrâmes à plusieurs reprises au milieu des bois des champs abandonnés où poussaient des buissons de mûres, de sumacs et d'autres arbustes. Nous tombâmes deux fois sur des maisons en ruines pourrissant parmi les fleurs de la prairie. J'y vis le signe que nous approchions effectivement des zones habitées d'Alonie dont avait parlé Atara. Nous espérions tous que la route de Nar se trouvait un tout petit peu plus loin, à quelques milles de là seulement. Aussi continuâmes-nous à avancer à vive allure à travers la forêt et les champs brûlés par le chaud soleil de soldru tout au long de l'après-midi.

Nous débouchâmes brusquement sur la route juste avant la tombée de la nuit. Alors que nous traversions un taillis de mûriers, les arbres cédèrent soudain la place à une large bande pavée. Je pus constater que la route, très droite à cet endroit, traversait la forêt plate d'est en ouest. À la vue de ce paysage désertique, je devinai que Suma devait se trouver à l'est, ce qui signifiait que nous étions passés à plusieurs milles de cette grande ville. En suivant la route vers l'ouest sur quelques milles, quatre-vingts tout au plus, nous arriverions à Tria.

« On est sauvés, alors ! » s'écria Maram. Il descendit de son cheval, tomba à genoux et embrassa les pavés de soulagement.

« Est-ce qu'on continue jusqu'à ce qu'on trouve un village ou une ville ? »

Je mis pied à terre et restai à côté d'Altaru sur le bord de la route. La nuit arrivait rapidement. C'était la première fois depuis longtemps que le ciel était complètement dégagé. À l'ouest, Valura, l'étoile du soir, brillait déjà sur la voûte bleu sombre. À l'est, la lune se levait. En observant le cercle argenté presque parfait, nous vîmes que c'était la pleine lune. La dernière fois que j'avais vu une lune aussi éclatante, c'était dans le Marécage Noir. Je ne pouvais la regarder sans me rappeler ce moment de terreur pendant lequel j'avais craint de perdre la tête.

Tout comme je craignais maintenant que mon esprit ne soit en train de subir les attaques de quelqu'un. Avec la tombée de la nuit, nos maux de tête s'étaient soudain intensifiés. On avait l'impression que les Visages de pierre, qui qu'ils soient, tiraient leur force et leur audace des ténèbres.

« Ce serait très dangereux de continuer à avancer si les Visages de pierre nous ont tendu une embuscade sur la route », dis-je.

Je levai les yeux vers maître Juwain, avachi sur son cheval, puis vers Atara dont le visage épuisé s'efforçait de sourire. Nous étions tous exténués et nous nous affaiblissions d'heure en heure. Je doutais que nous puissions chevaucher la moitié de la nuit jusqu'au prochain village.

« Mais est-ce que ça ne serait pas pire s'ils nous surprenaient ici ? demanda Maram.

— Non, dis-je en tendant le doigt derrière nous. Nous avons traversé une prairie à moins d'un demi-mille d'ici. On pourrait y monter notre camp et le fortifier pour prévenir une attaque.

— D'accord, acquiesça Maram avec lassitude. Je suis trop fatigué pour discuter. »

Nous remontâmes sur notre cheval pour retourner à la prairie. C'était une vaste étendue herbeuse d'environ cent mètres de diamètre entourée de taillis de mûres et de chênes. Nous transportâmes du bois mort en son centre pour élever une sorte de clôture circulaire autour

de notre camp. Il nous fallut effectuer plusieurs voyages pour rassembler assez de bois pour construire ces fortifications rudimentaires. Mais quand ce fut fini, ce fut un vrai bonheur de se glisser à l'intérieur et d'installer nos peaux d'ours.

À la fin du dîner, la nuit était complètement tombée. La lune se trouvait maintenant au-dessus de la prairie qu'elle baignait de sa froide lumière argentée. De grandes herbes grisâtres se balançaient dans le vent léger soufflant de l'est. Dans la lueur sinistre de la terre, tout autour de nous les nombreuses pierres paraissaient aussi grosses que des rochers. De tous côtés, la vue était dégagée sur cinquante mètres jusqu'à la lisière du bois sombre qui nous entourait. À moins que le ciel ne se couvre vraiment, personne ne pouvait nous tomber dessus sans être vu. Et si on nous attaquait ouvertement, nous riposterions avec nos flèches. Dans cette éventualité, Maram déballa mon arc et mes flèches et les plaça à portée de sa main. Chacun vérifia aussi que son épée était bien là. Atara se dressa derrière la clôture défensive et fit le geste de bander son grand arc en corne et de décocher des flèches par-dessus. Elle parut convaincue que nous avions fait tout ce qu'il était possible de faire. Après nous avoir souhaité une bonne nuit, elle se laissa glisser sur le sol et se coucha, son arc à la main, comme un enfant accroché à sa couverture.

Je pris le premier tour de garde pendant que les autres dormaient d'un sommeil agité. Je voyais bien qu'ils faisaient des cauchemars : Maram transpirait et se tournait dans tous les sens tandis que le petit corps de maître Juwain se contractait et sursautait chaque fois qu'il laissait échapper un gémissement sourd. À plusieurs reprises, Atara murmura : « Non, non, non » avant de retrouver une respiration saccadée.

Quand vint mon tour de me reposer, je ne pus supporter l'idée de fermer les yeux. C'était égoïste de ma part, mais je n'arrivais pas non plus à me décider à réveiller maître Juwain. Alors je me mis à marcher en rond lentement derrière la clôture en surveillant la prairie. Les chevaux attachés à l'extérieur dormaient en silence. Ils étaient si immobiles qu'on aurait dit des statues. Tout comme les arbres des bois environnants. Impossible de voir quoi que ce soit dans leur obscurité. Je tendis l'oreille, à l'affût d'un bruit indiquant qu'une attaque se préparait, mais je n'entendis que le chant des grillons dans la prairie et quelques hurlements de loups dans le lointain. Où qu'ils se trouvent, pensai-je, ces grands monstres gris doivent contempler la même lune que moi. J'observai le pâle disque qui montait dans le ciel étoilé pouce par pouce. J'aurais pu calculer son ascension et son déclin aux douloureux battements de mon cœur, mais la nuit semblait s'enfoncer dans l'éternité.

Quand le tour de garde de Maram arriva, je le laissai dormir lui

aussi, et je fis de même pour Atara. En dépit de mon mal de tête, qui me donnait l'impression qu'on m'enfonçait des pointes dans les yeux, j'étais parfaitement réveillé. La nuit était très chaude et je transpirais sous mon armure. Mes jambes tremblaient sous l'effort nécessaire pour me maintenir debout. Mais cela ne m'empêcha pas de passer plusieurs heures à scruter la prairie, à écouter et à attendre. Je tournais dans le camp en essayant de détecter la présence de ceux qui nous pourchassaient.

Vers l'aube, Atara se réveilla brusquement et vint se placer à côté de moi. Quand elle vit la position de la lune, elle me gronda d'être resté debout pratiquement toute la nuit. Puis elle renifla le vent comme une lionne fauve et dit : « Ils sont tout près, n'est-ce pas ? »

— Oui.

— Tu aurais dû dormir un peu pour pouvoir les affronter.

— Dormir », répondis-je en secouant la tête.

Pendant un moment, nous parlâmes de choses sans importance comme la direction du vent et l'aspect sinistre de la face grise de la lune. Puis je la regardai et lui demandai : « Tu as peur de mourir ? »

Elle réfléchit longuement avant de répondre : « Mourir, c'est comme s'endormir. Est-ce qu'on doit avoir peur de dormir ? »

Je lançai un regard à maître Juwain qui gisait sur le sol en gémissant doucement. Je faillis dire à Atara que la mort, c'était le froid, l'obscurité, un cauchemar plein de néant plongé dans les ténèbres. Mais je me retins d'exprimer un tel désespoir.

Malgré tout, elle parut deviner mes doutes. Souriant courageusement, elle dit : « Nous tirons notre existence de l'Unique. Comment l'Unique pourrait-il cesser d'être ? Comment pourrions-nous cesser d'être ? »

Comme je n'avais pas de réponse à lui apporter, je levai les yeux vers le noir espace interstellaire.

Sentant sa main sur mon visage, je me tournai vers elle. Elle me demanda : « Tu as peur ? »

— Oui, répondis-je. Surtout pour toi. »

Elle me sourit dans le climat de complicité silencieuse qui s'était installé entre nous pratiquement dès notre rencontre. Puis son visage redevint sérieux et elle dit quelque chose d'étrange : « Je les vois, tu sais.

— Tu vois qui, Atara ?

— Les hommes. Les hommes gris.

— Tu veux dire que tu les as vus en rêve ?

— Ça oui, bien sûr. Mais je les vois ici, maintenant. »

Je scrutai autour de nous les arbres gris aux bras feuillus tendus vers le ciel, mais je ne vis personne parmi eux.

Atara montra alors l'autre côté de la prairie éclairée par la lune :

« Je les vois s'avancer vers nous avec leurs couteaux. »

Je me dis que, si les Visages de pierre venaient nous attaquer, ils se mettraient certainement derrière les arbres pour décocher leurs flèches sur nous ou nous chargeraient à cheval, leur épée à la main.

« Un jour, quand j'étais petite, dit-elle, j'ai vu une araignée tisser sa toile dans un coin de la maison de mon père un mois avant qu'elle ne le fasse vraiment. C'est la même chose pour les hommes gris. »

Je continuai à observer la prairie : à part l'herbe ondulant sous le vent, rien ne bougeait. La lune ressemblait à un clou en argent planté dans le ciel pour l'immobiliser. Entre deux respirations d'Atara, je pouvais presque sentir chaque battement de son cœur, suspendu dans l'air comme le bruit sourd d'un énorme tambour rouge.

Soudain, Altaru se réveilla en sursaut et laissa échapper un hennissement retentissant. C'est alors que je les vis moi aussi. Ils apparurent tout à coup à côté des arbres, comme si les ombres noires leur avaient donné la vie. C'étaient des hommes grands, couverts de la tête aux genoux d'une cape grise à capuche. Comme l'avait dit Atara, ils étaient au moins neuf. Nous ne pouvions pas voir leur visage, mais ils formaient un cercle à l'orée des arbres et nous contemplaient en attendant quelque chose.

Rapidement, je tirai mon épée.

Altaru hennit de nouveau et piétina le sol en tirant sur la clôture et en la secouant. Le bruit réveilla maître Juwain et Maram en sursaut.

« Qu'est-ce qui se passe ? grogna Maram en se levant péniblement et en se frottant les yeux. (Puis il regarda de l'autre côté de la prairie et s'écria :) Oh non ! Oh, Seigneur ! Ce sont eux ! »

Gros ventre ou pas, quand il le fallait, Maram était capable de réagir très vite. Il ne lui fallut qu'un instant pour s'emparer de son arc et nous rejoindre Atara et moi devant la clôture.

« Ne les tuez pas ! » supplia maître Juwain en s'avançant lui aussi. Mais Maram et Atara avaient déjà placé une flèche sur leur arc et visaient les hommes gris. « Il faut d'abord essayer de leur parler. »

C'est vrai, pensai-je. Je m'écriai alors : « Qui êtes-vous ? Que nous voulez-vous ? »

Mais ils répondirent par un silence qui nous parvint alors que le vent tombait brusquement.

« Allez-vous-en ! leur cria Maram. Allez-vous-en ou nous vous tuerons ! »

Mais les hommes gris ne bougèrent pas et le silence de la prairie s'appesantit.

« Je vais leur envoyer un avertissement, dit Maram en serrant sa flèche entre ses doigts. Je vais tirer dans un arbre. »

Sans me laisser le temps de me prononcer, il banda rapidement son arc. Mais ses mains et ses bras se mirent soudain à trembler ; la

flèche quitta la corde en gémissant et alla se ficher dans le sol à quarante pieds seulement de la clôture.

« Hum, fit Atara, tu as encore visé les taupes. » Puis elle tira à son tour. Mais au moment où elle lâchait sa flèche, le bras qui tenait l'arc se plia, comme cassé au niveau du coude. Sa flèche se planta dans la terre encore plus près que celle de Maram.

Quelque chose se déplaça alors dans l'ombre des arbres. Des branchages craquèrent et malgré la distance de cinquante mètres, on entendit le bruissement des feuilles. Un homme très grand s'avança sous la lumière de la lune. Comme les autres, il était vêtu d'un pantalon gris et d'une cape à capuche qui lui couvrait le visage. Il dégageait une autorité certaine. Quand il tourna son visage invisible vers nous comme pour nous flairer ou scruter notre âme en profondeur, les autres firent de même.

« Allez-vous-en, cria de nouveau Maram. Allez-vous-en tout de suite, je vous en supplie ! »

Les hommes gris ne semblèrent pas l'entendre. À l'instar de leur chef, tous sortirent un long couteau gris et commencèrent à traverser la prairie dans notre direction comme Atara l'avait prédit.

Atara et Maram lancèrent de nouvelles flèches contre eux mais celles-ci partirent dans tous les sens. Les hommes avançaient lentement comme s'ils prenaient garde de ne pas trébucher sur une branche ou une pierre. Leurs couteaux en acier gris brillaient faiblement dans la lumière sinistre de la lune. Quand ils eurent parcouru à peu près la moitié de la distance jusqu'à notre campement, j'aperçus brièvement leur chef qui me fixait sous la capuche grise de sa cape. Son visage était long et plat, inexpressif et aussi gris que de l'ardoise. Quelque chose semblait enfoncé au milieu de son front à l'endroit où se trouve, dit-on, notre troisième œil ; cela ressemblait à une sangsue ou à quelque pierre noire et plate.

« Allez-vous-en, murmurai-je. Allez-vous-en ou l'un de nous devra mourir. »

Juste à ce moment-là, apparut un tourbillon de petites lumières semblables à des étoiles tombant des cieux. C'était Flick : qui tournoyait comme un fou, passant et repassant à toute vitesse devant les hommes gris. Il donnait l'impression de leur faire signe de partir ou de tisser une barrière de lumière qu'ils ne pourraient pas franchir. Mais les hommes ne prêtaient aucune attention à sa présence. Ils avançaient lentement comme s'il n'y avait rien entre eux et nous.

Maram et Atara, qui n'en revenaient pas de rater des cibles aussi faciles, furent pris tout à coup d'une irrésistible envie de fuir. Tout en continuant à lancer leurs flèches, ils commencèrent à reculer devant les hommes gris et je me dirigeai avec eux vers le fond de l'enclos. Maître Juwain vint se serrer contre nous. Soudain, le chef des hommes

gris s'immobilisa. Sur son front, la pierre noire éclairée par la lune brillait d'un éclat menaçant. À ce moment-là, un poids écrasant s'abattit sur tout mon corps. Je laissai tomber mon épée et mes amis lâchèrent leur arc. Mes bras et mes jambes étaient si faibles que j'avais l'impression que quelque chose les avait vidés de leur sang. Je voulais désespérément m'enfuir, trouver la force de bouger, mais cela m'était impossible. Un froid terrible se répandit rapidement en moi et m'immobilisa comme un poisson pris dans la glace. Je ne pouvais même pas ouvrir la bouche pour crier.

Et il en allait de même pour mes amis. Mais je les sentais hurler intérieurement aux hommes gris de partir et je savais qu'ils entendaient comme moi les cris des chevaux. Le chef des hommes gris envoya deux de ses complices dans leur direction. Tous les chevaux hennissaient, ruaient et frappaient le sol maintenant. Altaru lança un coup de sabot puissant dans la clôture. Le bois vola en éclats et il parvint à se libérer ainsi que les deux alezans et Tanar qui s'enfuirent immédiatement dans les bois. Altaru chargea droit sur les deux hommes les plus proches de la clôture. Ceux-ci lui montrèrent alors leurs couteaux et quelque chose de plus menaçant encore. Changeant soudain de trajectoire, il s'éloigna à son tour au galop dans la forêt. Il avait beau être le plus courageux des animaux, il y avait quelque chose chez les hommes gris qui l'avait affolé.

Les deux hommes s'approchèrent des chevaux restants. Ils semblaient gênés par leurs cris et le bruit de leurs sabots frappant le sol ; c'était comme s'ils recherchaient le silence à l'extérieur afin de pouvoir entendre des voix intérieures. Agissant avec beaucoup de précautions, ils utilisèrent leurs grands couteaux pour trancher la gorge des chevaux.

Non, s'écria ma voix intérieure, non, non, non !

Les autres hommes gris commencèrent à arracher les branchages et les morceaux de bois de la clôture pour la démonter et pratiquer une ouverture assez large pour permettre à tous les leurs de passer. Pendant ce temps, debout au fond de l'enclos avec les autres, je les regardais faire, incapable de bouger.

Soudain, le chef des hommes gris s'avança et rejeta sa capuche en arrière. La pierre noire sur son front avait la forme d'une lune sombre qui nous écrasait sur le sol. La peau de son visage était grise comme celle d'un poisson mort. Comme l'avait dit Atara, ses yeux ne ressemblaient en rien à ce que j'avais vu chez les autres humains. D'une seule teinte, ils étaient recouverts d'une substance grise, solide et translucide comme du verre foncé. Je n'arrivais pas à comprendre comment ils laissaient entrer la lumière ; ils ne laissaient rien sortir non plus, aucune trace d'humanité ni d'âme. Ils paraissaient parfaitement impitoyables, parfaitement vides et parfaitement froids.

Ce froid me frappa directement au cœur comme une lance de glace et m'emplit d'une terreur incontrôlable. Au fond de moi, une voix menaçante m'enjoignit alors de ne pas bouger. Je n'étais rien, me disait-elle, je n'étais rien de plus qu'une enveloppe de chair vide à l'usage des hommes gris. J'appartenais aux morts et il me faudrait beaucoup, beaucoup de temps pour mourir.

Je compris alors que le mal était bien autre chose que les ténèbres : c'était le rejet volontaire de la lumière de l'Unique. C'était un poison qui tordait l'âme, une folie, un besoin terrible de gonfler son ego aux dépens des autres comme une tique se gonfle du sang de ses victimes.

Non – reculez !

Tous les hommes gris se rassemblèrent autour de leur chef à l'entrée de l'enclos, leurs couteaux pointés sur nous. Puis ils enlevèrent leur capuche. Leur front était dépourvu de pierre mais ils avaient le même visage sans yeux et sans expression que leur chef. Sous la lumière froide de la lune, ils nous observaient et attendaient.

Oh, non ! Oh, non ! Oh, non !

Je sentais la terreur d'Atara, de maître Juwain et de Maram résonner en moi à chaque battement de leur cœur affolé. Impossible de me fermer à elle. Impossible aussi de fermer les yeux au regard des hommes gris qui me transperçait et commençait à aspirer en moi cette substance plus précieuse que le sang.

NON ! NON ! NON !

Je voulais de toute mon âme fermer les yeux et mettre fin à ce cauchemar auquel je ne pouvais échapper en me réveillant. Mais tandis que j'essayais désespérément de bouger les bras et les jambes pour m'enfuir, j'aperçus de l'autre côté de la prairie une nouvelle silhouette masquée qui sortait du bois. Cet homme solitaire, un peu plus petit que les autres, courait dans l'herbe argentée, aussi silencieux qu'une apparition. Il avait une épée à la main : elle était plus longue qu'un couteau et que la plupart des épées car c'était une kalama. Ses grandes enjambées révélèrent son armure brillante sous sa cape. En quelques secondes seulement, il atteignit la meute à l'entrée de l'enclos. Il se précipita sur eux, en envoya deux en l'air et trancha le cou à un troisième. Puis quand les hommes gris comprirent enfin qu'on les attaquait et se retournèrent vers lui, il planta son épée dans le dos de leur chef.

« Bougez ! nous cria-t-il en rugissant comme un lion. Bougez, vous dis-je ! »

Puis, faisant tournoyer son épée avec force mais avec grâce, il fonda sur les hommes gris et les attaqua avec une rare et terrible fureur.

Après la mort du chef, je découvris que je pouvais de nouveau

bouger. Un flot de vie afflua en moi et dota mes mains d'une force nouvelle. Tandis que certains hommes gris fuyaient le forcené à l'entrée de l'enclos, d'autres se précipitèrent sur Atara et sur moi. L'un d'eux leva son couteau vers la gorge d'Atara ; sans y réfléchir à deux fois, je ramassai mon épée et lui coupai le bras en un seul geste. Du sang gris foncé jaillit dans l'air. Je fus surpris de constater qu'il ne portait pas d'armure et que la lame de mon épée n'avait eu aucun mal à le traverser. La kalama était toujours une arme redoutable, mais elle était plus terrible encore quand on l'utilisait contre quelqu'un dépourvu de protection comme je fus obligé de le faire ce jour-là. En effet, alors qu'Atara et Maram tiraient leur épée et s'engageaient dans un combat à mort avec les hommes qui s'étaient rués sur nous, leurs couteaux gris acérés à la main, l'un d'eux se glissa derrière Atara pour la poignarder dans le dos. Son dos à lui était tourné vers moi, son couteau prêt à frapper et je me trouvais confronté à un choix douloureux : soit je l'abattais, soit je le laissais tuer Atara. En fait, je n'avais pas le choix. Aussi, titubant encore sous l'effet de la blessure que j'avais infligée au premier homme, je lançai mon épée dans sa direction. Elle pénétra par le côté et lui traversa la poitrine : je sentis sa lame froide lui transpercer le cœur. Mes yeux furent éclaboussés de sang sombre ; je le vis à peine avoir un sursaut d'agonie et se tourner vers moi pour me regarder un instant dans le silence étrange de sa haine. Puis il mourut et je faillis mourir aussi. Je m'écroulai sur le sol gorgé de sang en criant comme un enfant tandis que l'obscurité m'enveloppait et que la bataille faisait rage autour de moi.

Plus tard, quand le dernier homme gris eut été tué, alors que Maram et Atara haletaient, leur épée sanglante à la main, l'homme qui était venu à notre secours poussa un hurlement de triomphe. Dans la lumière de la lune, il tendit son épée vers les étoiles. Je ressentis l'immense joie qu'il éprouvait d'avoir tué autant d'ennemis. À travers le voile gris sombre de la mort qui recouvrait mes yeux, je le vis se tourner vers moi. Il releva la capuche de sa cape. Ses yeux étaient noirs et brillants, son visage illuminé d'une beauté terrifiante. Suffoqué, je reconnus Kane.

16

Comme Atara, Maram et maître Juwain étaient encore faibles et tremblants après ce que les hommes gris nous avaient fait, Kane prit immédiatement la direction des opérations. Il ordonna à maître Juwain de s'occuper de moi pendant qu'il faisait le tour du camp pour compter les victimes du massacre. Il en dénombra douze, y compris celui que j'avais tué. Maram en avait envoyé deux dans l'autre monde et Atara avait rajouté trois ennemis à sa liste de cent. Cela signifiait que Kane en avait abattu six. Allongé, la tête sur les genoux de maître Juwain, je clignais des yeux sans y croire. Je n'avais jamais vu personne se battre avec autant de vivacité, de dextérité et de férocité pure.

Quand Kane eut achevé son décompte, il s'agenouilla dans l'herbe rougie près du chef des hommes gris. À l'aide de son épée, il détacha la pierre noire de son front. Puis il examina longuement le caillou plat et ovale avant de refermer son poing dessus. Enfin, il se tourna vers nous et déclara : « Il ne faut pas rester ici. Le soleil va bientôt se lever. Emmenons Val à l'ombre des arbres avant qu'il ne lui brûle la cervelle. »

Avec l'aide de Kane, mes amis me transportèrent sous les arbres. Ils trouvèrent un endroit sec et agréable sous un vieux chêne et ils y réinstallèrent le camp. Atara étala nos peaux de bêtes pendant que Maram allumait un feu et que maître Juwain se chargeait de faire du thé. Kane rapporta le chargement des chevaux morts, puis il s'enfonça dans les bois à la recherche d'Altaru et des deux alezans. Nous entendions ses sifflements aigus à travers la forêt.

Un peu plus tard, il revint en tenant les rênes d'un grand cheval bai qui devait être le sien. Altaru, Tanar et les alezans étaient derrière eux. Je fis aussi heureux de revoir Altaru qu'il le fut de me retrouver. Il vint jusqu'à l'endroit où j'étais allongé et abaissa sa grosse tête pour me renifler. Puis Kane l'attacha avec les trois autres chevaux à un arbre proche.

« Bon, Valashu Elahad, dit-il en baissant les yeux vers moi, j'ai parcouru les contrées désertiques d'Alonie à votre recherche. Et maintenant que je vous ai retrouvé, vous êtes à moitié mort. »

Et il disait vrai. Le froid qui me transperçait était pire que celui que m'avaient infligé les hommes gris. Je gisais sur le sol sans avoir la force de me relever. Une fois de plus, j'avais tué et je voulais mourir.

Mais en lisant l'inquiétude sur le visage de Maram et l'amour sur celui d'Atara, en les voyant réunis autour de moi, l'envie de vivre fut plus forte et m'envahit.

Maram posa sa grosse main sur ma tête : « Il a déjà été aussi mal une fois et il s'est remis.

— Oui, quand il a tué l'assassin de Morjin », dit Kane. Il semblait tout savoir sur moi – et beaucoup d'autres choses aussi. « Mais c'était avant que les Gris ne s'attaquent à lui.

— Vous voulez dire les Visages de pierre ? demanda Maram en indiquant la prairie où gisaient les corps des hommes gris dans le demi-jour de l'aube.

— Non, je veux dire les Gris, répondit Kane. C'est leur nom.

— Et qui sont-ils alors ?

— Des serviteurs de la Bête Ignoble, grommela-t-il. Ils ont le don de se parler à eux-mêmes et de parler aux autres sans utiliser leur langue. »

Maram, Atara et maître Juwain se regardèrent comme s'ils n'avaient jamais entendu mentionner ces hommes auparavant. Ce qui était aussi mon cas.

« Ils peuvent voir sans utiliser leurs yeux et sentir l'odeur de l'esprit des autres, continua Kane. C'est comme ça qu'ils vous ont suivis depuis Anjo. »

Alors que le vent se levait et que le jour commençait à poindre, il nous raconta que personne ne connaissait l'origine véritable des Gris. « On dit que la Bête ignoble les a élevés pendant l'Âge des Epées comme on élève des chevaux. Il rechercha ceux qui avaient le don d'entrer en contact avec l'esprit des autres. Puis il élimina les plus faibles d'entre eux afin que seuls les plus forts puissent se reproduire.

— Leurs visages sont si gris, dit Atara qui frissonna en se tournant vers la prairie. Et leurs yeux aussi. Personne à Ea n'a de pareils yeux.

— Personne, hein ? reprit Kane. (Puis il désigna la lune qui se couchait.) On dit aussi qu'il y a très longtemps, Moijin a fait venir les Gris d'autres mondes. De mondes encore plus sombres que celui-ci. »

Tout en observant les Gris, allongé sur le sol, j'embrassai du regard la prairie obscure. Rien, pensai-je, ne pouvait être plus sombre que le monde sans lumière qui m'attirait dans la terre glaciale.

« La méthode favorite des Gris pour tuer, continua Kane, consiste à affaiblir leurs victimes pendant plusieurs jours, à les épuiser comme ils vous ont épuisés. Puis quand elles sont trop faibles pour bouger, ils les attaquent avec leurs couteaux. »

Maître Juwain avait fini de préparer son infusion. Avec l'aide de Maram et d'Atara, il réussit à me la faire boire. Puis il s'adressa à Kane : « Mais nous n'étions pas faibles au point de ne pas pouvoir les repousser. Il y avait autre chose, n'est-ce pas ? »

Kane baissa les yeux sur son poing et le contempla un moment avant de l'ouvrir et de laisser apparaître la pierre noire. « Bon, il y avait *bien* quelque chose d'autre : la *baalsîei*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Maram.

— La gelstei noire, répondit maître Juwain en fixant la main ouverte de Kane. Cet objet peut-il vraiment être l'une des grandes pierres ? »

Kane regarda fixement la pierre qui ressemblait à un cristal d'obsidienne très foncé. « C'est *bien* une gelstei, dit-il. On sait que Moijin possède au moins trois des pierres noires. »

Il nous raconta que les gelstei noires étaient très rares et très puissantes. Créées à l'origine pour contrôler le feu terrible des gelstei rouges, elles avaient un côté beaucoup plus sombre. En effet, les Gris et certains prêtres Kallimuns s'en servaient pour miner la force vitale de leurs victimes et affaiblir leur volonté. On pouvait donc les utiliser pour asservir les autres en contrôlant leur esprit. Employées sans pitié, comme par les Gris, elles pouvaient étouffer l'ineffable flamme et provoquer la maladie, la dégénérescence et finalement, la mort.

« Peut-être qu'au début, dit Kane, les Gris ne voulaient qu'affaiblir Val.

— Pour quelle raison ? demanda Maram.

— Eh bien, pour en faire une goule, répondit Kane. (Il parlait des choses les plus sinistres aussi légèrement que Maram parlait du temps.) Morjin se délecterait d'un esclave tel que Val. Mais après que vous leur avez tenu tête pendant si longtemps avant de disparaître dans la forêt des Lokilani, ils ont dû décider de le tuer – et vous tous avec. Ils n'avaient plus le temps d'agir autrement. »

Il nous expliqua que les Gris nous avaient probablement attaqués physiquement en désespoir de cause avant d'être vraiment prêts. Nous avions pénétré dans une région d'Alonie où il devenait dangereux pour eux de se déplacer à découvert. Jamais ils n'auraient tenté d'utiliser leurs pouvoirs maléfiques contre nous à Tria. Car en ville, le murmure de leurs voix pernicieuses serait couvert par le bruit de milliers d'esprits. Les Gris, ajouta-t-il, ne s'en prenaient pratiquement jamais à leurs victimes dans les grandes villes ni en plein jour quand tout le monde était réveillé.

« Vous semblez bien les connaître, remarqua Maram en considérant Kane d'un air soupçonneux.

— En effet, répondit Kane, les yeux noirs et brûlants. Et je sais que votre ami pourrait bien mourir si nous ne l'aidons pas. »

Sur le moment, ses paroles parurent calmer la curiosité de Maram. Moi aussi, j'avais des tas de questions à poser à Kane, mais je n'avais pas la force de remuer les lèvres pour les formuler.

Maître Juwain se pencha alors sur moi pour toucher mon front et

prendre le pouls aux poignets et en d'autres endroits de mon corps. « Je lui ai donné une tisane de centaurée et de sanguinaire. J'aurais peut-être dû y ajouter aussi quelques feuilles de sauge.

— Il y a peu de chances pour que ça fasse quelque chose, marmonna Kane. Ça le réchauffera peut-être un peu, mais le vrai problème, c'est la *valarda*, n'est-ce pas ? »

Maître Juwain, Maram, et même Atara, regardèrent Kane d'un air surpris. Personne ne lui avait parlé de mon don.

« Val a pratiquement été vidé de ses forces vitales, dit Kane. Nous devons l'aider à ranimer le feu sacré.

— Oui, mais comment ? demanda maître Juwain. Je crains de n'avoir aucune expérience dans ce domaine.

— Moi non plus, reconnut Kane. En tout cas, pas depuis longtemps. Mais de la même façon que Val a failli mourir au contact des morts, il peut se remettre en sentant l'énergie des vivants. »

Sur ces mots, il pria maître Juwain et Maram de m'enlever mon armure. Alors que le soleil se levait sur la prairie et que les oiseaux égayaient le matin de leurs chants, ils me dévêtirent. Je sentis les chauds rayons du soleil sur la peau de mon torse. Puis je sentis également les mains de mes amis et celle de Kane, grande et carrée. À eux quatre, ils formèrent un cercle sur mon cœur avec leurs mains. J'entendis Kane me dire de m'emparer de la vie qu'ils avaient à me donner et je tentai de le faire. Mais j'étais trop faible pour ouvrir très grande la porte que je gardais habituellement fermée. Seules quelques faibles flammes passèrent d'eux en moi pour réchauffer mon corps glacé.

« Ce n'est pas suffisant, déclara Kane. Il est encore froid comme la mort. »

À ce moment-là, Flick surgit de derrière le chêne et fonça droit sur maître Juwain. Il se mit à tourner juste au-dessus de la poche de sa robe. Sa petite silhouette en spirale s'illumina comme un visage souriant.

« Eh ! qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Kane en regardant Flick. C'est un Timpimpiri !

— Vous pouvez le voir ? demanda Maram.

— Aussi clairement que je vois votre gros nez. Mais je n'aurais jamais pensé en trouver un dans un bois comme celui-là. »

Maître Juwain, touché par la lumière sacrée de Flick, sembla soudain se rappeler quelque chose. Il fouilla dans sa poche et en sortit la pierre verte étincelante que Pualani lui avait donnée. « La reine des Lokilani m'a dit d'utiliser cette émeraude pour soigner. »

Sans rien dire, Kane examina la pierre de très près. Dans ses yeux noirs, l'éclat vert de l'émeraude se reflétait comme dans un miroir.

« Elle m'a dit de me servir de mon cœur pour utiliser la pierre, dit

maître Juwain.

— Elle a dit ça, n'est-ce pas ? Eh bien, faites-le, alors. »

Pendant un long moment, maître Juwain maintint la pierre contre sa poitrine comme s'il méditait. Puis il ouvrit les yeux, sortit son exemplaire du *Sagamon Elu* et se mit à le feuilleter de ses doigts nouveaux.

« Je croyais que vous étiez censé utiliser votre *cœur*, fit remarquer Maram en montrant le livre. Tous ces mots ne vont-ils pas troubler votre esprit ?

— Certains d'entre nous doivent utiliser leur esprit pour atteindre leur cœur, expliqua maître Juwain en souriant. Et maintenant, taisez-vous pendant que je lis, Frère Maram. »

Constatant que ses yeux allaient et venaient sur la page, Maram dit : « Excusez-moi, maître, mais si vous voulez que les mots atteignent votre cœur, ne devriez-vous pas les lire à haute voix ? Ne m'avez-vous pas appris que les vers de *Y Elu* étaient destinés à être récités et qu'ils existaient déjà des centaines d'années avant d'être écrits ?

— Bien, marmonna maître Juwain. Vous avez tiré davantage de profit de mes leçons que je ne le pensais. Ce passage est extrait des *Chants*.

Il se racla la gorge et, prenant sa voix la plus mélodieuse, chanta presque les paroles du *Cœur du guerrier*.

*Le cœur du guerrier est comme le soleil,
Il brille d'une lumière dorée,
Ses muscles dorés sont dotés
D'une force émanant des anges.*

*Le cœur du guerrier est comme la mer,
Son amour est immense,
Il ruisselle et se gonfle d'une bravoure
Qui fait verser des larmes.*

Quand il eut fini, il ferma de nouveau les yeux et remplaça l'émeraude contre sa poitrine. Alors que le soleil se levait et dardait ses rayons sur la forêt, il s'assit près de moi. Atara vint s'installer à côté de moi elle aussi et prit ma main dans ses doigts chauds. Elle était silencieuse, ne disant rien avec ses lèvres. Mais ses yeux brillants en disaient plus long que tous les mots du *Sagamon Elu*.

Au bout d'une heure environ, maître Juwain rouvrit les yeux et la main. Nous étions tous à l'ombre du chêne ; pourtant, un rayon de soleil tomba sur l'émeraude et elle se mit à briller d'un vert éclatant. À moins que je ne l'aie imaginé : quand je la regardai plus

attentivement, il me sembla qu'elle brillait d'une lumière plus intense. Maître Juwain posa alors cette pierre magnifique sur ma poitrine. Il y plaça aussi sa main, et Atara, Maram et Kane firent de même en formant un cercle comme la première fois. Quelque chose de chaud et de lumineux passa en moi qui me donna envie de m'ouvrir au contact du monde entier. Je me mis soudain à haleter, aspirant la douceur de l'air, y compris l'essence des chênes ruisselants de l'ardente sève du printemps et le feu du soleil lui-même. Pendant un moment intense, je sentis affluer en moi la vie de la forêt ainsi que celle de mes trois amis et de cet homme étrange appelé Kane.

« Bon, dit Kane à maître Juwain en effleurant mon visage, on dirait que votre *émeraude* possède un grand pouvoir. »

Aussi rapidement qu'il m'avait submergé, le froid mortel m'abandonna brusquement. J'étais encore très faible, mais je réussis à m'asseoir et à m'adosser contre le chêne.

« Merci, dis-je à maître Juwain. (Puis souriant à Maram, Kane et Atara, j'ajoutai :) Vous m'avez sauvé la vie. »

J'appuyai ma main sur le côté, à l'endroit où l'épée de Salmélu avait pénétré. Je me rappelai comment Pualani y avait placé une pierre verte et comment je m'étais réveillé miraculeusement guéri le lendemain matin.

« Je vois, finit par dire maître Juwain en contemplant la pierre verte qu'il tenait dans sa main. Il ne peut s'agir d'une simple émeraude, n'est-ce pas ?

— Non, et vous le savez bien, répondit Kane. On en a la preuve maintenant, c'est une *varistei*. Une *gelstei* verte. »

Maître Juwain agrippa la pierre verte comme s'il craignait de la laisser tomber et de la perdre parmi les feuilles qui recouvraient le sol de la forêt.

« Je croyais que toutes les *gelstei* vertes avaient péri lors de la Guerre des Pierres, dit-il. Ceci est un trésor inestimable. Comment les Lokilani se la sont-ils procurée ?

— C'est une longue histoire, dit Kane. Mais avant que je vous la raconte, que diriez-vous d'un petit déjeuner pour vous permettre de recouvrer vos forces ? »

Il se dirigea vers les sacs de son cheval et il en sortit une grande tranche de lard et une douzaine d'œufs de poule. Je n'avais aucune idée de la manière dont il s'était procuré ces aliments au milieu de ce désert. Il tendit les victuailles à Maram qui entreprit immédiatement de couper la viande en tranches et de les faire rissoler dans sa poêle. En un rien de temps, une délicieuse odeur de lard grillé se répandit dans le bois. Il fallut à peine un peu plus de temps à Maram pour faire frire les œufs dans la graisse chaude et nous servir notre repas.

« Il faut fêter ça, dit Maram. Ce n'est pas tous les jours que les hommes du Dragon Rouge sont défaits et que mon meilleur ami est sauvé. Si on prenait un peu de cognac ? »

Sur ces mots, il ouvrit notre dernier tonneau et remplit nos gobelets de cognac ambré. Après avoir porté un toast au bonheur d'être délivré des attaques des Gris, il leva son gobelet et but une gorgée. Je fis de même. Le liquide brûlant m'emporta délicieusement la gorge et me coupa le souffle. Maître Juwain, lui, fut estomaqué de voir Kane rejeter la tête en arrière et boire son cognac d'un trait, comme de l'eau, avant de tendre son gobelet à Maram pour se faire resservir. Ce petit déjeuner de lard, d'œufs et de cognac pris à l'aube dans la forêt fut le repas le plus étrange de ma vie.

« Excellent, déclara Kane en passant sa langue sur ses lèvres. Maintenant, je vais vous raconter ce que je sais des Lokii.

— Vous voulez dire les Lokilani, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas leur véritable nom. Voyez-vous, les Lokii faisaient partie des tribus originelles du Peuple des Etoiles envoyées il y a très longtemps sur Ea avec la Pierre de Lumière. »

Il poursuivit en expliquant que ces tribus étaient au nombre de douze : les Danya, les Weryin, les Nisu, les Kesari, les Asadu, les Ajani, les Tuwari, les Talasi, les Sakuru, les Helkiin et les Lokii. Et, bien sûr, les Valari emmenés par Elahad et chargés de garder la Pierre de Lumière. Chacune de ces tribus avait apporté une seule varistei destinée à fleurir le nouveau monde. En effet, les cristaux verts maîtrisaient tout ce qui était vivant et les forces mêmes de la vie. Les Galadins et les Eljins avaient envoyé ces douze tribus sur Ea pour qu'elles y créent un paradis. Au lieu de cela, mû par l'envie, Aryu de la tribu des Valari avait tué son frère Elahad. Il avait volé la Pierre de Lumière et détruit la paix et l'espoir sur Ea.

« Cette partie-là est connue de tous, même si tout le monde n'y adhère pas, dit Kane. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que Aryu a également dérobé la varistei à Elahad. »

Il nous raconta qu'Aryu ainsi qu'un certain nombre des Valari qui l'avaient suivi avaient pris la mer à Tria sur trois bateaux et s'étaient enfuis vers la Mer du Nord. Comme ils approchaient de l'île de Nédou, une tempête avait précipité deux des embarcations sur les rochers. Tous ceux qui étaient à bord avaient péri, sauf Aryu. Mais celui-ci avait été mortellement blessé ; comprenant enfin sa folie, il s'était traîné jusqu'au rivage d'une petite île et avait caché la Pierre de Lumière dans une grotte. Les Valari du dernier bateau, commandé par son fils Jolonu, retrouvèrent le corps d'Aryu mais pas la Pierre de Lumière. Jolonu arracha alors la varistei de la main de son père mort et reprit la mer vers la destination la plus lointaine possible.

C'est ainsi que les renégats Valari aboutirent finalement à l'île de

Thalu dans le lointain ouest. Ils se servirent de la gelstei verte pour modifier progressivement leur aspect afin de s'adapter aux brumes glaciales de cette terre rude et sauvage. Ceux qui avaient suivi Aryu, qu'on appela ensuite les Aryens, devinrent un peuple d'hommes grands et robustes, blancs de peau, aux cheveux de lin et aux yeux bleus lumineux comme la mer.

À ce moment-là, Kane marqua une pause dans son récit pour regarder Atara. Assise sous le chêne sur un tas de feuilles mortes, elle fixait Kane de ses yeux bleus et brillants. « Vous êtes-vous déjà demandé d'où venait votre peuple ? l'interrogea-t-il.

— Pas plus que je ne me demande d'où viennent les antilopes et l'herbe, répondit Atara. Mais on dit que les Sarni sont les descendants de Sarngin Marshan. »

Le prince Sarngin et ses frères Vashrad et Nawar, s'étaient battus pour le trône d'Alonie à la fin de l'Âge de la Mère, dit-elle. C'était Vashrad qui avait eu le dessus. Il avait tué Nawar mais avait épargné Sarngin qu'il aimait. Il l'avait banni ainsi que ses nombreux partisans et leur avait interdit de remettre le pied sur les terres d'Alonie. C'est ainsi que Sarngin était arrivé dans les prairies du Wendrush où lui et ses compagnons avaient prospéré et s'étaient multipliés pour devenir les féroces Sarni.

« Sarngin et Vashrad étaient les fils de Bohimir, n'est-ce pas ? dit Kane.

— Oui, répondit Atara, de Bohimir le Grand. Ce fut le premier roi d'Alonie.

— Ha ! un roi ! s'esclaffa Kane. C'était un aventurier et un seigneur de guerre. Il a quitté Thalu avec trois cents navires remplis de vagabonds des mers Aryens – tous descendants d'Aryu et de Jolonu. C'était en l'an 2177 de l'Âge de la Mère. L'année sombre, comme on l'appelle aujourd'hui. Les Aryens pénétrèrent dans le Détroit du Dauphin et mirent Tria à sac. Bohimir se couronna lui-même roi. *Voilà l'origine de votre peuple.* »

Kane marqua un temps d'arrêt pour boire un nouveau gobelet de cognac. L'alcool fort semblait avoir très peu d'effet sur lui. Tandis que les abeilles bourdonnaient dans les fleurs d'un cornouiller et que la journée se faisait plus chaude, son regard hésitait entre Atara et moi.

« C'est étrange, dit-il, très très étrange.

— Quoi ? » lui demandai-je.

Il montra du doigt mes cheveux, puis leva la main vers mon visage en plantant ses yeux noirs et ardents dans les miens. « On raconte que tous les Peuples des Etoiles envoyés sur Ea vous ressemblaient. Et ressemblaient aux Valari. Les Valari qui se sont installés dans les Montagnes du Levant sont les seuls à s'être fait voler leur varistei. C'est pourquoi ce sont les seuls à avoir conservé leur aspect originel. »

Je baissai les yeux vers les cheveux noirs étalés sur mon torse et vers mes mains couleur ivoire. Je frottai mon nez busqué et mes pommettes saillantes. Puis je regardai Atara dont la couleur et la forme du visage ne pouvaient pas être plus différentes.

« Les Valari et les Aryens appartenaient autrefois à la même tribu, dit Kane. Ce sont donc les deux peuples les plus proches. Et pourtant, depuis qu'Aryu a tué Elahad, ce sont les pires ennemis. Les Sarni sont les derniers descendants d'Aryu et personne n'a autant combattu les Valari. »

Si, les Valari eux-mêmes, pensai-je en ravalant un sourire amer.

« C'est étrange, dit Kane en désignant Atara puis moi de la tête, que vous deux ayez fait la paix au moment où on prédit que la Pierre de Lumière sera retrouvée. »

En réalité, c'était plus qu'étrange ; je n'avais aucun souvenir d'avoir jamais entendu parler d'amitié entre un Valari et un guerrier Sarni. Tandis que le soleil montait au-dessus de la prairie où Atara et moi avions combattu nos ennemis côte à côte, je ne pus m'empêcher de me demander si l'Âge du Dragon et la guerre elle-même ne touchaient pas à leur fin.

« Tout ça est très intéressant, dit Maram à Kane, mais en quoi cela concerne-t-il les Lokii ?

— Seulement en ceci, répondit Kane. Après le vol de la Pierre de Lumière et la division des Valari en deux familles, les tribus restantes s'éparpillèrent sur toutes les terres d'Ea. Chaque tribu possédait sa propre varistei ; elles les utilisèrent pour adapter leur aspect aux divers climats d'Ea. Amoureux des arbres, les Lokii disparurent dans la Grande Forêt du Nord. Au fil du temps, leur apparence se modifia et ils devinrent tels que vous les avez vus.

— Vous les avez vus, alors ? » demanda Maram.

Kane ignore sa question, considérant Maram comme une mouche bourdonnant bruyamment mais incapable de piquer. Puis il nous en dit un peu plus sur les Lokii.

« Parmi toutes les tribus, ils furent les seuls à comprendre tous les pouvoirs de la gelstei verte. »

Les Lokii, expliqua-t-il, passèrent maîtres dans l'art de faire pousser des arbres immenses et de grandes choses dans le sol et de réveiller les énergies vitales de la terre appelées courants telluriques. Au bout de milliers d'années, ils réussirent à faire pousser d'autres gelstei vertes dans la terre et se servirent de ces pierres magiques, comme ils les appellent, pour augmenter les pouvoirs de leur forêt. Les courants telluriques se modifièrent tellement et leur concentration devint telle qu'étrangement, leur forêt se sépara d'Ea et devint invisible aux autres peuples. Les Lokii donnèrent à ces poches d'énergie vitale concentrée le nom de « vilds » car ils croyaient qu'à

ces endroits-là, la terre était reliée à l'énergie vitale des étoiles. Comme ils ne pouvaient pas retourner dans les étoiles, ils espéraient ranimer la terre afin que tout Ea devienne aussi vivante et magique que les autres mondes tournant autour d'autres soleils.

« Ainsi, dit Kane, les vilds sont invisibles à pratiquement tous les peuples à l'exception des Lokii. Eux-mêmes ont du mal à retrouver le leur une fois qu'ils l'ont quitté. C'est pour cela qu'ils ne s'aventurent jamais très loin de leurs arbres.

— Vous dites leur vil comme s'il en existait plusieurs, fit remarquer Maram. »

Kane hocha la tête. « Pendant les Âges Perdus, la tribu des Lokii s'est divisée en au moins dix groupes qui ont emporté des varistei dans d'autres régions d'Ea où ils ont créé leur propre vild. Aujourd'hui, il en reste au moins cinq.

— Mais où ?

— Quelque part, répondit Kane. Ils sont quelque part. »

Alors qu'il prenait un autre gobelet de cognac, Flick vola au-dessus de lui et se mit à tourner devant ses yeux brillants. Je pouvais presque observer des étincelles passer de l'un à l'autre. C'était la première fois que je voyais Flick demeurer aussi longtemps au même endroit.

« Comment se fait-il que Flick puisse vivre à l'extérieur du vild ? demanda Maram.

— C'est ce que j'aimerais bien savoir, moi aussi, répondit Kane.

— Il n'y a qu'une explication possible, intervint maître Juwain. Si ce sont vraiment les courants telluriques des vilds qui nourrissent les Timpums, ici, l'énergie de Flick ne peut provenir que d'autre chose. Et cela ne peut être que le Rayon d'or. Cela fait vingt ans que la terre a pénétré dans son faisceau. Ce doit être la lumière des Ieldras eux-mêmes qui l'alimente.

— Peut-être, dit Kane. Peut-être l'heure est-elle venue pour les Galadins de revenir sur la terre. »

S'agenouillant sous l'arbre près de moi, il examina la cicatrice sur mon front. Puis il dit : « C'est pour ça que les Lokii vous ont épargnés. La marque de l'éclair – les Lokii croient qu'elle est sacrée pour l'archange qu'ils appellent l'Ellama et que d'autres connaissent sous le nom de Valoreth. C'est étrange que vous portiez cette marque, non ? »

Maram, qui ne semblait pas apprécier l'expression sur le visage de Kane, se tourna vers lui : « Ce qui est étrange, c'est que vous sachiez tant de choses que tout le monde ignore.

— C'est le monde qui est étrange, grommela Kane.

— Comment avez-vous su que le Dragon Rouge avait envoyé des assassins pour tuer Val ? demanda Maram. Et comment avez-vous appris à vous battre comme vous le faites ? Est-ce que vous appartenez

à la Confrérie Noire ? »

Tandis que Maram frappait son gobelet vide contre une pierre, nous avions tous le regard fixé sur Kane. « Si j'appartenais vraiment à la Confrérie Noire, quoi que vous vous imaginiez d'elle, croyez-vous que je serais autorisé à vous le dire ? »

Désignant alors Flick qui se balançait maintenant au-dessus des fleurs, semblable à un nuage de papillons étincelants, Maram ajouta : « Si vous pouvez voir les Timpums, heu... les Timpimpiri, comme vous dites, c'est probablement parce que vous avez passé quelque temps dans l'un des vilds.

— Probablement ? »

Maître Juwain, qui tenait son livre entre ses mains, intervint : « Dans notre confrérie, nous passons notre vie à apprendre. Mais notre Grand Maître lui-même aurait beaucoup à apprendre de vous. »

En entendant cela, Kane sourit mais ne répondit rien.

« Mais comment avez-vous trouvé le vild et comment y êtes-vous entré ? demandai-je.

— À peu près de la même façon que vous. »

Il raconta alors qu'il avait passé une grande partie de sa vie à parcourir Ea dans tous les sens à la recherche de connaissances – et de quelque chose d'autre.

« Bon, dit-il, en fait, je recherche la Pierre de Lumière, comme vous.

— Dans quel but ? demandai-je.

— Dans le but d'en finir, grommela-t-il. D'en finir avec Morjin et toutes ses œuvres. »

Je me rappelai avoir pris conscience de sa haine démesurée pour Morjin lors de notre première rencontre au château du duc Rézu ; je me rappelai l'angoisse dans son regard et je frissonnai.

« Mais quel grief avez-vous contre lui ?

— A-t-on besoin de grief pour s'élever contre le Crucifieur ?

— Peut-être pas, dis-je. Mais pour le haïr comme vous le faites, certainement.

— Disons seulement qu'il m'a pris ce qui m'était plus précieux que la vie elle-même. »

Je me rappelai avoir pensé que le Dragon Rouge avait peut-être massacré sa famille et hochai la tête en silence. Puis, levant les yeux, je lui demandai : « Votre accent est étrange, de quel pays venez-vous ?

— Je n'ai pas de pays. Pas de pays que Morjin n'ait pillé.

— À quel peuple appartenez-vous, alors ?

— Je n'ai pas de peuple que Moijin n'ait tué ou asservi.

— Vous ressemblez beaucoup aux Valari.

— J'en suis presque un. Et comme votre peuple, je suis l'ennemi de Moijin. »

Tout en contemplant ses yeux sombres et farouches, je ne pus m'empêcher de me rappeler l'histoire de la Marche de Cent Ans. Quand Aryu eut tué Elahad et fui dans la Mer du Nord, le fils d'Elahad, Aarahad, avait rassemblé une flotte de dix navires et s'était lancé à sa poursuite avec le reste des Valari. Pendant dix ans ils les cherchèrent d'un endroit à l'autre et d'une île à l'autre, en vain. Ils affrontèrent de nombreuses tempêtes et vécurent de nombreuses aventures. Finalement, après avoir fait le tour d'Ea, ils rentrèrent à Tria avec les cinq navires qu'il leur restait.

Aarahad décida alors, à tort, qu'Aryu et les renégats Valari avaient dû accoster quelque part et s'installer à l'intérieur des terres. Avec ses partisans, il se lança de nouveau à leur recherche, à pied cette fois. C'est ainsi que commença la Marche de Cent Ans. Les Valari d'Aarahad parcoururent pratiquement toutes les contrées d'Ea pour retrouver les descendants d'Aryu et la Pierre de Lumière. Finalement, après la mort d'Aarahad, son fils Shavashar guida le reste de la tribu Valari jusqu'aux Montagnes du Levant où ils s'installèrent, mettant ainsi fin à leur quête. On racontait cependant que certains Valari avaient abandonné beaucoup plus tôt et s'étaient séparés du reste de la tribu avant d'atteindre les Montagnes du Levant. Mais les légendes elles-mêmes ne disaient pas où ces Valari perdus avaient pu s'établir. Je me demandai cependant si Kane n'était pas un de leurs descendants.

« Vous faites mystère de votre identité, lui dis-je.

— Pas plus que l'Unique n'a fait un mystère de la vie. Bon, mais ce n'est pas qui je suis qui importe, c'est ce que je fais. »

Je me tournai vers la prairie ensoleillée pour contempler l'œuvre de Kane. J'avais encore du mal à croire qu'il avait tué six hommes gris en combat rapproché sans prendre une égratignure. Tendant le doigt vers leurs corps, je lui demandai : « Est-ce là ce que vous faites ?

— Comme je vous l'ai dit au château du duc Rézu, je combats Moijin de toutes les façons possibles.

— Oui, en massacrant ses serviteurs. Comment se fait-il que vous les ayez trouvés ici ? Est-ce que vous les suiviez – ou est-ce que vous nous suiviez ? »

Le temps d'une respiration, Kane hésita. Il me regarda intensément avant de répondre : « Cela fait un an que je *vous* cherche, Valashu Elahad. Quand j'ai su que les assassins de Moijin vous avaient retrouvé avant moi, je suis immédiatement parti pour Mesh.

— Mais pourquoi me recherchiez-vous ? Et comment avez-vous su pour les assassins ?

— Mes hommes à Mesh m'ont envoyé la nouvelle par pigeon voyageur.

— Vos hommes ? demandai-je tout à coup, très inquiet.

— Dans tous les pays, des hommes et des femmes courageux ont

rejoint la lutte contre le Crucifieur.

— Et ils appartiennent à la Confrérie Noire ? »

Comme il l'avait fait avec Maram, il ignore ma question et poursuit : « Quand j'ai su que vous vous étiez battu en duel avec le prince Salmélu et que vous étiez pourchassé par les Ishkans sur la route du nord, j'ai traversé Anjo en toute hâte jusqu'au château du duc Rézu pour vous arrêter au passage.

— Mais comment pouviez-vous savoir que nous y allions ? Nous ne le savions pas nous-mêmes avant d'échapper au Marécage Noir. »

Les yeux de Kane se mirent alors à briller comme des braises dans un four. Il eut un sourire farouche. « Bon, en fait, j'ai deviné. Le duc Barwan obéit aux Ishkans au doigt et à l'œil, quel intérêt auriez-vous eu à traverser le pont Aru-Adar et à pénétrer dans son fief ? Par quel autre endroit pouviez-vous passer pour entrer dans Anjo ? Où pouviez-vous espérer semer les Ishkans à part dans le Marécage ? Bien deviné, non ? »

Je hochai la tête pendant que Maram et maître Juwain me regardaient en silence au souvenir de cette terrifiante traversée de nuit. Kane reprit : « Je savais que si vous étiez qui je crois, vous réussiriez à sortir du Marécage, tout comme vous avez réussi à entrer dans le vild des Lokii.

— Mais ce Marécage Noir, qu'est-ce que c'est ? demanda Maram en frissonnant. Ça ne ressemble à aucun endroit sur terre que je connaisse.

— Effectivement, répondit Kane. C'est que le Marécage n'appartient pas tout à fait à la terre. »

Et il nous raconta qu'il existait sur terre des endroits dotés de certains pouvoirs – généralement dans les montagnes – où les courants telluriques s'accumulaient et formaient comme de gros nœuds d'énergie. Quand ils étaient perturbés, comme lorsque les Ishkans avaient nivelé une montagne entière à l'aide de pierres de feu pour créer le Marécage, il pouvait survenir d'étranges phénomènes.

« Il y a d'autres mondes autour d'autres soleils qui ont leurs propres courants telluriques, dit Kane. Tous les courants de l'univers communiquent entre eux, tout comme les terres des différents mondes : dans les lieux comme le Marécage, il est possible de passer d'un monde à l'autre.

— Vous voulez dire que nous avons pénétré dans d'autres mondes semblables à la terre ? demanda Maram.

— Non, pas semblables à la terre, j'espère. On sait que le Marécage ne fait communiquer Ea qu'avec les mondes des ténèbres. »

Je levai les yeux vers le soleil qui déversait sa lumière sur les feuilles vertes et les fleurs multicolores de notre forêt. Je ne voulais même pas imaginer ce que pouvait être un monde de ténèbres, et

Maram et Atara non plus, apparemment. Ils semblaient complètement fascinés par ce que disait Kane. Mais maître Juwain hochait lentement la tête en serrant son livre noir entre ses mains.

« Les *Tragédies* mentionnent ces mondes des ténèbres, expliqua-t-il. Ce sont des mondes qui ont rejeté la loi de l'Unique. Le soleil n'y brille pas, les hommes n'y sourient pas et les oiseaux n'y chantent pas. Shaitar était l'un d'eux. Damoom en est un autre. C'est là qu'Angra Mainyu est retenu prisonnier. »

Tout le monde, même moi, avait entendu parler d'Angra Mainyu, le Baaloch, l'Ange des ténèbres, le Seigneur des ténèbres en personne. On racontait qu'avant sa chute et sa lutte contre l'Unique, c'était le plus grand des Galadins. Mais Valoreth et Ashtoreth, accompagnés d'une grande armée d'anges, l'avaient défait et condamné à vivre dans le monde de Damoom. En revanche, j'ignorais que ce monde avait en quelque sorte été assombri par sa présence.

« Vous devriez lire le *Saganom Elu* plus attentivement, nous dit maître Juwain à Maram et à moi sur un ton de reproche. Vous comprendriez alors la véritable nature des ténèbres. »

Réprimant un frisson, je souris tristement ; je n'avais pas besoin de livre pour me rappeler le désespoir que j'avais ressenti dans le Marécage.

« Si en traversant le Marécage nous sommes passés d'Ea dans d'autres mondes, demandai-je à Kane, est-il possible pour d'autres peuples de venir de ces mondes sur la terre ?

— Pas volontairement, répondit Kane qui devinait mes pensées. Il n'y a pas de carte pour aller du Marécage aux autres mondes. Les ouvertures se font par hasard et disparaissent en fumée sans prévenir. Ceux qui se trouvent pris dedans, épuisés et perdus, deviennent rapidement fous. L'esprit ne trouve pas la sortie et erre à l'intérieur de lui-même comme vous avez erré avec votre corps. Mais parfois, certaines choses s'échappent d'un monde et pénètrent dans un autre. Comme les Gris : il est possible qu'ils soient venus de l'un de ces mondes des ténèbres. Peut-être même de Damoom. »

Mon petit déjeuner m'ayant redonné quelques forces, je me surpris soudain à me lever et à m'étirer sous l'arbre. C'était bon de sentir la terre sous mes pieds ; c'était bon d'être vivant dans un monde comme Ea où le soleil se levait tous les jours et où les oiseaux chantaient leurs douces mélodies.

« Les Gris ont trouvé notre trace avant notre départ d'Anjo, dis-je à Kane.

— Oui, je sais, répondit-il. Quand Morjin a vu que ses assassins avaient échoué, il a dû décider d'envoyer ses serviteurs les plus puissants contre vous.

— Vous nous suivez depuis le château du duc, n'est-ce pas ? Est-ce

que vous aviez remarqué que les Gris étaient derrière nous eux aussi ? »

Kane hocha lentement la tête puis se releva à côté de moi. « Vous étiez en grand danger, même si vous en ignoriez l'origine. Mais moi, je savais. Je savais qu'ils vous pénétreraient avec leur esprit avant de vous poignarder si je ne les suivais pas et ne les tuais pas avant.

— Si vous vouliez vraiment nous aider, remarquai-je en tournant le regard vers la prairie, vous avez attendu longtemps.

— C'est vrai. Je ne pouvais pas faire autrement. Il est impossible de surprendre les Gris et de les attaquer tant que leur esprit n'est pas entièrement occupé à immobiliser leurs victimes.

— Alors vous nous avez utilisés comme appât pour tendre votre piège.

— Aurait-il mieux valu que je tombe dans *leur* piège et que je meure avec vous ? »

Je hochai la tête parce que ce qu'il expliquait me paraissait logique. Puis je lui dis : « Il nous faut vous remercier d'avoir pris de tels risques pour nous sauver la vie.

— Ce ne sont pas vos remerciements qui m'intéressent.

— Qu'est-ce qui vous intéresse, alors ? Vous dites que ça fait un an que vous êtes à ma recherche. Pourquoi ? »

Maître Juwain, Maram et Atara se levèrent à leur tour et vinrent près de moi, face à Kane. Et tous, nous attendîmes ce qu'il allait dire.

Le soleil poursuivait son ascension et il faisait de plus en plus chaud dans le bois. Kane se mit à aller et venir sous le chêne. Son visage sévère aux traits accusés avait un air menaçant ; sous la peau tannée par le soleil, ses muscles maxillaires contractés faisaient ressortir les gros tendons de son cou, et il serrait fortement les dents. Je me dis que Kane était un homme qui livrait de terribles combats, les plus redoutables contre lui-même. Je sentis qu'il était en proie au doute et même qu'il s'en voulait violemment de se laisser aller à douter. Il finit par se tourner vers moi et ses yeux tels des puits de feu me capturèrent dans leurs flammes sombres.

« Je vais vous raconter la prophétie d'Ayondéla Kirriland », dit-il. À ce moment-là, le bruit qui sortit de sa gorge ressemblait davantage au grognement d'un animal qu'à une voix humaine. « Ecoutez, écoutez bien : les sept frères et sœurs de la terre partiront pour les ténèbres munis des sept pierres. La Pierre de Lumière sera retrouvée, le Maître se présentera...

— Et un âge nouveau s'ouvrira, l'interrompit Maram. Mais nous connaissons déjà les termes de la prophétie. Le messenger du roi Kiritan nous en a déjà fait part avant notre départ de Mesh.

— Vraiment ? demanda Kane en fixant Maram de ses yeux enflammés.

— Oui, nous savons déjà que les sept pierres doivent être...

— Taisez-vous ! lui ordonna soudain Kane. Taisez-vous immédiatement ! Vous ne savez rien ! »

La bouche de Maram se referma d'un coup, comme celle d'une tortue. Il regarda Kane avec surprise et avec un certain effroi aussi.

« Cette prophétie ne se limite pas à ce que vous avez entendu. (Il se retourna vers moi.) En voici les derniers vers : "Un septième fils portant la marque de Valoreth tuera le Dragon. Le vieux monde sera détruit et un monde nouveau verra le jour. " »

Tandis que sa voix se perdait dans les profondeurs de la forêt, je restai là à frotter ma cicatrice sur mon front. Je pensai à Asaru, Karshur, Yarashan, Jonathay, Ravar et Mandru, mes six frères, fils de Shavashar Elahad. Puis Maram se tourna vers moi comme s'il me voyait pour la première fois, et Atara et maître Juwain firent de même.

« Si cela fait bien partie de la prophétie, pourquoi le messager du roi Kiritan n'en a-t-il pas parlé ? demandai-je à Kane.

— Probablement parce qu'il ne le savait pas. »

Les yeux fixés sur moi, il nous raconta la tragédie d'Ayondéla Kirriland. Chacun savait qu'elle avait été frappée par le couteau d'un assassin au moment même où elle récitait les deux premiers vers de la prophétie. Mais ce qu'on ne savait pas, c'était que le grand oracle de Tria avait été infiltré par les prêtres de Moijin et que ceux-ci avaient participé au meurtre d'Ayondéla. Juste avant de mourir, elle avait murmuré les deux derniers vers de la prophétie à deux de ces prêtres Kallimuns – Tulann Hastar et Seshu Jonku – qui s'étaient bien gardés de les répéter au roi Kiritan ou à qui que ce soit d'autre.

« Si ces vers sont restés secrets, comment les avez-vous appris ?

— Tulann et Seshu en ont informé Moijin, bien sûr, répondit Kane. (Ses yeux sombres étincelaient de haine.) Et avant de mourir, Tulann m'a murmuré l'ensemble de la prophétie. »

Jetant un regard sur le poignard que Kane portait à son côté, je préfèrai ne pas demander comment il avait persuadé Tulann de lui révéler ce secret.

« Tulann était un assassin, me dit Kane. Et moi, je suis un assassin d'assassins. Un jour, je tuerai peut-être la Bête Ignoble en personne, à moins que vous ne le fassiez avant. »

Au-dessus de mes yeux, la cicatrice me brûlait maintenant, comme enflammée par un éclair. Je serrai le pommeau de mon épée. J'étais à peine capable de regarder Kane.

« Vous portez la marque de Valoreth dont parlait Ayondéla. Et à moins que je ne sache plus compter, vous êtes le septième fils de Shavashar Elahad. Voilà pourquoi Moijin a envoyé ses assassins pour vous tuer. »

Atara s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule. Je sentis en elle une vive émotion et une grande peur pour moi aussi. Maître Juwain souriait, ravi, comme s'il venait juste de retrouver la pièce d'un puzzle qu'il croyait perdue. Maram, rouge de fierté, me salua de la tête.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout ça au château du duc ? demandai-je à Kane.

— Parce que vous n'aviez pas confiance en moi. Pourquoi aurais-je eu confiance en vous ?

— Pourquoi me faire confiance aujourd'hui ? »

Kane me regardait au fond des yeux, son haleine fumante s'échappant de ses lèvres. « En effet, pourquoi, Valashu Elahad ? Pourquoi ? Bon, eh bien, j'ai foi en votre courage et en la flamme qui anime votre cœur, et j'ai foi en votre épée. J'ai foi en vos paroles. Je sais que si vous partez à la recherche de la Pierre de Lumière, vous n'abandonnerez pas. Enfin... je suppose que j'ai foi en vous parce qu'il le *faut*. »

En prononçant ces mots, il ouvrit sa main pour me montrer la pierre noire qu'il avait arrachée sur la tête du chef des Gris. « Je pense que ceci est l'une des pierres citées dans la prophétie d'Ayondéla. »

Il hocha la tête en direction de maître Juwain. « Et je crois que la varistei que vous a donnée la reine des Lokii en est une autre. »

Maître Juwain sortit la gelstei verte de sa poche et leva la pierre transparente vers le soleil.

« Les deux premières pierres de la prophétie ont été trouvées, ajouta Kane. Et nous sommes cinq des sept frères et sœurs de la terre.

— Non, ce n'est pas possible, murmurai-je. Ce n'est pas de moi que parle la prophétie. Ce n'est pas de nous. »

Mais je savais en disant ces mots que c'était bien de nous qu'il s'agissait. J'entendais quelque chose qui m'appelait dans le lointain et qui pourtant était tout près de moi. C'était beau et terrifiant à la fois. Ce quelque chose me parvenait comme un murmure apporté par le vent, une voix pénétrante que je ne pouvais ignorer. Je le sentais brûler mon front, picoter le long de ma colonne vertébrale et résonner comme le tonnerre à chaque battement de mon cœur.

« On ne choisit pas son destin, me dit Kane. On peut seulement décider ou pas de tenter d'y échapper. »

Je plongeai mon regard au centre de ses yeux noirs ; je sentis en lui tout un océan d'émotions : la colère, l'espoir, la haine, l'amour, et la passion pour la vie sous toutes ses couleurs et toutes ses nuances, de la plus claire à la plus foncée. Il y avait en lui un côté obscur effrayant qui me terrifiait encore plus que la mort elle-même.

Il tira soudain son épée qui avait expédié tant de Gris dans l'au-delà. Sa longue lame scintilla dans la lumière du soleil filtrant à

travers les arbres. « Vous avez le don de la *valarda*. Si vous le souhaitez, vous pouvez lire la vérité dans le cœur des autres. Lisez donc la vérité dans le mien : je mets cette épée à votre service aussi longtemps que durera votre quête de la Pierre de Lumière. Vos ennemis seront mes ennemis. Je mourrai plutôt que de vous voir tué. »

Il y avait chez Kane un côté obscur, aussi noir que l'espace, et pourtant, il y avait aussi quelque chose d'incroyablement lumineux. Ces yeux noirs qui s'étaient posés sur ses ennemis avec une haine farouche brillaient maintenant comme des étoiles. C'était cette lumière qui m'éblouissait ; c'était cet être lumineux que je considérais avec effroi.

« Emmenez-moi avec vous, continua-t-il, et je combattrai à vos côtés jusqu'aux portes mêmes de Damoom.

— Très bien, répondis-je finalement en inclinant la tête, vous pouvez venir avec nous. »

Là-dessus, je posai ma main sur son épée. Un instant plus tard, il rengaina cette arme redoutable et nous nous serrâmes la main en souriant comme deux frères, chacun évaluant la force de l'autre.

C'était un peu risqué de ma part de décider sans le consentement de mes compagnons. Mais je savais que maître Juwain apprécierait la sagesse de Kane et Maram la protection de son épée. Quant à Atara, elle n'éprouvait que du respect pour ce vieux guerrier sans égal. Elle alla elle aussi lui serrer la main avant de lui dire : « Puisqu'il apparaît que c'est le destin qui nous a réunis, nous devons désormais nous comporter en frères et sœurs. Vraiment. Je suis heureuse que vous nous accompagniez. Espérons que nous ne serons pas obligés d'aller jusqu'aux mondes des ténèbres que vous avez mentionnés. »

Maître Juwain et Maram souhaitèrent tous deux la bienvenue à Kane et nous restâmes à l'ombre du chêne à sourire et à nous jauger les uns les autres. Puis Atara se tourna vers Kane et dit : « Il y a quelque chose dans votre histoire qui a été passé sous silence.

— Et quoi donc ? »

Atara, dont l'esprit était aussi acéré que la pointe de ses flèches, lui sourit : « Quand vous avez raconté comment Aryu avait volé la Pierre de Lumière, vous avez prétendu qu'avant de mourir, il l'avait cachée dans une grotte. Si c'est vrai, comment a-t-elle été retrouvée ? »

Kane laissa échapper un rire grave et âpre : « Cette histoire-là sera certainement racontée au rassemblement de Tria. Pouvez-vous attendre jusque-là ?

— Oh, s'il le faut vraiment », répondit-elle.

Je levai les yeux vers le soleil. « Si nous voulons vraiment assister au rassemblement, nous ferions mieux de seller nos chevaux et de partir. Il ne reste plus que deux jours pleins avant l'appel à la quête du roi Kiritan. »

Là-dessus, après avoir échangé un sourire, nous entreprîmes de lever le camp.

Un peu plus tard, alors que nous étions prêts à partir, Kane enfourcha son grand cheval brun et déclara : « Il nous faut rester vigilants. L'un des Gris nous a échappé et il est peut-être parti chercher du renfort. »

Cette nouvelle nous plongea dans la consternation, en particulier Maram. « Echappé ? dit-il à Kane, vous êtes sûr ? »

Kane hocha la tête en se tournant vers la prairie. « Les Gris chassent toujours par groupes de treize. Je n'ai compté que douze corps. Dans le feu de la bataille, l'un d'entre eux a dû s'enfuir dans les bois.

— Ah, mais c'est terrible ! s'écria Maram.

— Non, ce n'est pas si terrible que ça, rétorqua Kane. Le Gris ne sera pas capable de retrouver ses congénères et probablement pas les assassins Kallimuns non plus. En tout cas, pas entre ici et Tria. Ce qui ne nous empêche pas d'ouvrir l'œil dans les jours qui viennent. »

Et c'est ce que nous fîmes. Nous retrouvâmes rapidement notre chemin à travers la forêt jusqu'à la grande route. Je pris la tête, faisant bien plus qu'ouvrir l'œil. Dans le paysage boisé, je tentai de sentir la présence de quelqu'un guettant notre passage. Atara chevauchait à côté de moi, son arc à portée de main. Maram et maître Juwain venaient derrière. Kane avait insisté pour fermer la marche. Il s'y connaissait en embuscades, avait-il dit, et il ne laisserait personne nous suivre et nous attaquer par-derrière.

Au bout d'une heure de trajet facile sur la route droite, la forêt déboucha sur de larges parcelles cultivées et nous éprouvâmes tous un certain soulagement. Le terrain était plat, ce qui permettait de voir à travers champs à des milles à la ronde. C'était une contrée fertile plantée d'avoine, d'orge et de blé. Près de petites maisons en bois, le bétail engraissait dans des champs en friche. Je fus surpris de constater que notre bataille avec les Gris avait eu lieu si près d'une zone aussi cultivée. Plus tard, pendant notre halte déjeuner, je fis remarquer que je n'avais jamais vu autant de gens réunis dans si peu d'espace en dehors des villes. Kane se moqua de moi. Il m'expliqua que les terres qui longeaient la route de Nar étaient désertes comparées aux vrais centres de la civilisation alonienne qui s'étendaient sur les rives des fleuves Istas et Poru.

« Et pour ce qui est des vraies villes, vous n'en avez jamais vu.

Tant qu'on n'a pas visité Tria, on ne sait pas ce qu'est une ville. »

Il avait tellement parcouru le monde et paraissait y avoir appris tant de choses que je lui demandai s'il avait appris le nom de l'assassin qui m'avait tiré dessus ce jour-là dans les bois entourant le château de mon père.

« Non, ça peut être n'importe qui. Mais plus vraisemblablement un prêtre Kallimun ou quelqu'un à leur service. Maître Juwain a raison, ils sont les seuls à utiliser le kirax. »

En entendant mentionner le poison qui me labourerait à jamais les veines, je frissonnai. « C'est curieux, mais on aurait dit que les Gris étaient capables de sentir le kirax dans mon sang. On aurait dit que le Dragon Rouge en était capable lui aussi, et qu'il l'est toujours.

— C'est que le kirax est aussi connu sous le nom de Grand Ouvreur. Il ouvre à la mort. Mais il ouvre à des choses bien pires ceux qu'il ne tue pas. »

Me rappelant mon rêve avec Moijin, je grinçai des dents. « Est-il possible que le Dragon Rouge l'utilise pour me tourmenter ? Pour essayer de me transformer en goule ? »

Kane me gratifia d'un de ses sourires féroces. « Le kirax est destiné à tuer, rapidement et d'une manière atroce. Il en faut très peu. La quantité que vous avez absorbée est plus faible encore. Impossible de l'utiliser de cette façon pour transformer un homme en goule. »

Je souris, soulagé. Mais cela ne dura qu'un instant car Kane ajouta : « Cependant, pour vous qui avez le don de la *valarda*, il semblerait que le kirax soit particulièrement dangereux. Si Moijin essaie de vous transformer en goule, il vous faudra batailler très dur pour l'en empêcher.

— J'ai du mal à comprendre pourquoi il ne transforme pas une bonne fois pour toutes tout le monde en goule.

— Ha ! s'esclaffa Kane amèrement. C'est que c'est très difficile pour lui de transformer *un* être en goule. Et encore plus difficile de le contrôler. Il lui faut pour ça toute sa volonté et toute sa concentration. C'est pour ça que les goules sont si rares, et nous pouvons en remercier l'Unique. »

En reprenant la route, je m'efforçai de ne penser ni à Moijin ni aux poisons terribles capables de transformer un homme en goule. C'était une très belle journée, le ciel était bleu et le soleil brillait, et c'était presque un crime de ressasser des idées noires. Maître Juwain m'avait prévenu, la meilleure façon de provoquer ce qu'on redoute, c'est de vivre dans la terreur que cela se produise. Alors, j'essayai de m'ouvrir à d'autres choses : aux rouges-gorges qui lançaient leur chant : « *souris-lui, souris-moi* », aux cultivateurs qui travaillaient dur dans leurs champs ; à la lumière tombant du ciel et nimbant toute la terre de son rayonnement doré.

Ce soir-là, dans une ville appelée Manarind, nous trouvâmes une chambre dans une auberge. Après un bain chaud et un bon repas, nous dormîmes du sommeil du juste. Le lendemain matin, nous nous sentions frais et dispos, prêts à pousser jusqu'à Tria. L'aubergiste, qui ressemblait un peu à Maram en plus petit, nous dit en tapotant son ventre rond : « Vous partez déjà, alors ? Ce n'est pas étonnant. Il y a bien cinquante milles jusqu'à la capitale. Il va vous falloir cravacher pour y être dès demain. »

Il poursuivit en racontant que d'autres groupes de chevaliers avaient fait étape dans son établissement, mais pas longtemps.

« Vous êtes les derniers. Je crains fort que toutes les auberges respectables de Tria n'affichent complet. Personne ne veut manquer les cérémonies du roi et l'appel à la quête. J'irais bien moi aussi si je n'avais pas d'autres obligations. »

Dans la lumière franche du matin, il nous observa plus attentivement en caressant sa barbe frisée.

« D'où avez-vous dit que vous veniez ? demanda-t-il. (Son regard s'attardait particulièrement sur Atara.) Deux chevaliers Valari et leurs amis. Eh bien, à des amis à *moi*, je recommanderais une auberge sur la route du fleuve, pas très loin du Pont des Etoiles. Le propriétaire est mon beau-frère. Il garde toujours une chambre de libre pour les gens que je lui envoie. Moyennant un petit quelque chose, pour mes amis, bien sûr, je pourrais...

— Non merci, grogna Kane. (Ses yeux lançaient des étincelles et je crus un instant qu'il allait expédier le gros aubergiste dans l'autre monde.) Nous ne logerons pas en ville. »

La nouvelle nous surprit tous. L'insistance que mettait Kane à garder le secret me troublait. J'avais l'impression que, quand il le fallait, il pouvait passer de la vérité au mensonge avec autant de facilité qu'un poisson change de courant dans un ruisseau.

« Bien, dit l'aubergiste en tendant la note de notre séjour à Kane. J'espère vous revoir à votre retour. »

Kane étudia la note un bon moment et son visage se renfroгна. Il planta ses yeux farouches sur l'aubergiste et dit : « Je veux bien payer l'avoine que vous avez donnée à nos chevaux, mais pas au prix du porridge qu'on sert aux hommes. Par contre, il est hors de question de payer l'eau qu'ils ont bue. On n'est pas dans le Désert Rouge. Ici, il pleut tous les trois jours, d'accord ? Et maintenant, allez chercher nos chevaux, je vous prie. »

L'aubergiste semblait disposé à discuter avec Kane. Il commença à dire que tirer l'eau du puits et la transporter jusqu'à son écurie représentait un dur labeur. Mais le regard de Kane le fit taire et il partit faire ce qu'il lui avait demandé.

La cupidité de cet homme fut ma première expérience de l'amour

de l'argent des Aloniens, mais ce fut loin d'être la dernière. (Je ne comptais pas parmi les Aloniens les hommes des collines qui avaient tenté de détrousser Atara.) Ce matin-là, après avoir quitté l'auberge, nous longeâmes des propriétés de grands chevaliers. Dans les champs entourant les palais qui leur servaient de maison, des hommes et des femmes en haillons binaient le sol sous le soleil écrasant. Kane les appelait paysans. Ils dormaient dans des masures loin des maisons des maîtres ; Kane expliqua que les chevaliers leur permettaient de cultiver leurs terces et de garder une partie de leur récolte. Une telle injustice me mettait hors de moi. Le plus pauvre des Valari, pensai-je, vivait sur ses propres terres, dans une maison de pierre petite, certes, mais solide. Et il possédait également une épée, une armure, et le droit de se battre pour son roi quand celui-ci appelait à la guerre.

« C'est comme ça pratiquement partout, dit Kane. Et dans les contrées sous la fêrule de Morjin, c'est bien pire encore. Il a transformé ses gens en esclaves.

— Dans le Wendrush, fit remarquer Atara, il n'y a ni paysans ni esclaves. Chacun est parfaitement libre.

— Peut-être. En tout cas, on dit que les Aloniens vivent mieux que la plupart des autres peuples et que le roi Kiritan Narmada est un bon roi. »

Atara se tut et le bruit des sabots des chevaux sur la route parut soudain assourdissant. Je sentais en elle une profonde agitation mais je n'aurais pas su dire si elle était troublée par les conditions de vie des Aloniens ou par autre chose. Je pensai qu'elle éprouvait un certain malaise à traverser les terres de l'ancien ennemi des Sarni. Et plus nous approchions de Tria, plus elle devenait anxieuse.

Vers midi, nous arrivâmes dans un village appelé Sarabrunan. Il n'y avait guère plus qu'une échoppe de forgeron, quelques maisons et un moulin à céréales au-dessus d'un torrent.

Je n'aurais jamais eu l'idée de m'y arrêter plus que le temps de faire boire les chevaux et d'acheter quelques miches de pain aux villageois. Mais mon regard tomba sur la colline qui se trouvait au nord du village : c'était une petite butte de terre surmontée d'une formation rocheuse unique ressemblant au visage d'une vieille femme. Son expression de granit me figea sur place, m'enjoignant de me souvenir.

« Sarabrunan, dis-je à voix basse. Sarbrun... C'est ici qu'a eu lieu la fameuse bataille. »

Tandis que Kane contemplait en silence la Colline de la Vieille Bique, comme on l'appelait, je trouvai un villageois qui confirma que c'était bien là que Moijin avait été défait. Contre une légère rétribution, il offrit de nous guider sur le champ de bataille.

« Non, merci, répondis-je. Nous trouverons notre chemin tout

seuls. » Là-dessus, je dirigeai Altaru vers les champs de blé au nord du village. Maram protesta qu'il nous restait déjà bien peu de temps pour atteindre Tria avant les cérémonies du lendemain soir, mais je ne l'écoutai pas. Je le regardai et lui dis : « Ça ne sera pas long, mais il faut voir ça. »

Nous longeâmes le ruisseau à travers le domaine de quelque chevalier sans doute parti pour Tria. Personne ne nous en empêcha. Après un mille environ à travers des champs de blé tendre, des terres en friche et quelques parcelles boisées, nous arrivâmes à un endroit où le fleuve qui redescendait vers le village était rejoint par un autre cours d'eau. Je tendis le doigt vers les eaux étincelantes. « Autrefois, ce fleuve s'appelait le Sarburn. C'est ici qu'Aramesh a attaqué le centre de Moijin. Il a repoussé son armée de l'autre côté du fleuve. On raconte que ses eaux étaient rouges du sang de la bataille. »

Nous remontâmes le long de ce cours d'eau sur un demi-mille avant de nous arrêter. À cinq milles à l'est, la Vieille Bique surplombait le paysage paisible. À l'exception d'un petit tertre à un demi-mille à l'ouest – je me rappelai qu'on l'appelait autrefois la Colline des Morts –, le terrain alentour était aussi plat que la peau d'un tambour.

« Les armées se sont affrontées au mois de valte, juste après la moisson, dis-je. Le blé avait été coupé et la paille était encore dans les champs quand la bataille a commencé. »

Je me dirigeai alors vers le tertre. Je découvris que la prairie qui recouvrait autrefois ses pentes avait laissé la place à une épaisse forêt. Pendant que les autres me rejoignaient lentement, je mis pied à terre et guidai Altaru à travers les chênes. Près de l'un d'eux, j'entrepris de fouiller parmi les fougères en écoutant un corbeau qui croassait quelque part devant moi. Il me fallut fourrager entre les racines des vieux arbres et dans le sous-bois touffu sur une vingtaine de mètres avant de trouver ce que je cherchais.

« Regardez », dis-je aux autres en relevant une longue pierre plate pour la leur montrer. C'était du granit blanc couvert de taches de lichen orange et marron. Elle était restée exposée aux intempéries pendant deux longs âges et ses inscriptions étaient en partie effacées et presque impossibles à lire.

« On dirait que c'est de l'ardik ancien, dit maître Juwain en suivant du doigt l'une des lettres lisses. Mais je n'arrive pas à déchiffrer ce qui est écrit.

— C'est : "Ici gît un guerrier Valari", répondis-je. »

Je lui tendis la pierre ; c'était la première fois de ma vie que je lui donnais une leçon de lecture.

« Ce jour-là, dix mille Valari ont péri. Ils ont été enterrés sur ce tertre. Aramesh a fait tailler dix milles stèles dans une carrière près de

Tria et les a fait apporter ici pour marquer cet emplacement. »

Là-dessus, Maram et Kane se mirent à fouiller les bois à la recherche d'autres stèles, et moi aussi. Cependant, au bout d'une demi-heure, nous n'en avons trouvé que deux autres.

« Où sont-elles toutes ? demanda Maram. Il devrait y en avoir des milliers.

— La forêt les a probablement englouties, dit Kane. Et les paysans les ont probablement utilisées pour construire les fondations de leurs masures.

— Ils ne respectent donc pas les morts ? demanda Maram.

— C'étaient des morts Valari, répondis-je en tendant mes mains ouvertes vers le sol de la forêt. Et les armées qu'ils ont combattues étaient presque toutes aloniennes. »

C'était la vérité. Pendant dix années terribles, à la fin de l'Âge des Épées, Morjin avait conquis toute Y Alonie et enrôlé de force ses habitants. Et pour finir, il les avait menés à la défaite et à la mort ici même, sur le sol que nous foulions. Aramesh avait donc libéré les Aloniens de leur esclavage, mais cela leur avait coûté cher. Comment les blâmer d'éprouver de l'amertume et de manquer de gratitude envers les Valari ?

Je restai un long moment les yeux fermés à écouter les voix qui me parlaient. Les hommes meurent, pensai-je, mais leurs voix subsistent presque à jamais dans le bruissement des feuilles de chêne, dans les gémissements des arbres qui se balancent, dans le murmure du vent. Les défunts ne criaient pas vengeance. Ils ne se plaignaient pas du froid éternel de la mort. Ils demandaient seulement que, dans les générations futures, leurs fils et leurs petits-fils ne soient pas fauchés dans la fleur de l'âge comme eux-mêmes l'avaient été.

Pendant tout ce temps, Atara était restée muette comme la pierre que maître Juwain tenait toujours entre ses vieilles mains rugueuses. Elle ne la quittait pas des yeux, comme si elle tentait d'y déchiffrer bien autre chose que les lettres usées.

« Tu n'aimes pas revenir sur le passé, n'est-ce pas ? » lui demandai-je.

Elle secoua la tête avec un sourire triste. Me prenant par le bras, elle m'entraîna dans les profondeurs du bois pour jouir d'un peu d'intimité.

« Tu sais certainement que de nombreux guerriers Sarni ont également perdu la vie dans cette bataille, dit-elle. Mais le passé est le passé. Puis-je en modifier un seul instant ? Non, bien sûr. Mais le futur ! C'est comme une tapisserie qui ne serait pas encore tissée et dont les points seraient formés par les moments de notre vie. Chaque beau moment, tout ce que nous faisons. J'ai besoin de croire que nous pouvons tisser un monde différent de celui-ci. Et nous le pouvons,

nous le pouvons vraiment. »

Elle tenait là des propos bien étranges et je ne pus m'empêcher de penser à l'araignée qu'elle avait vue tissant sa toile dans la maison de son père, et aux Gris qu'elle avait vus venir vers nous dans la prairie éclairée par la lune avant que cela se produise. Je me demandai alors si elle n'avait pas la faculté de voir des scènes du futur. Mais quand je lui posai la question, elle éclata de son rire gai et spontané habituel et ses yeux bleus pétillèrent.

« Je ne suis pas une prophétesse, dit-elle. Je n'ai vu ce genre de choses que deux fois. C'était certainement un hasard. À moins que par deux fois, Ashtoreth ne m'ait directement transmis ses propres visions. »

Ce n'était ni le moment ni le lieu de contester ses dires. Je levai le regard vers le ciel et la ramenai vers les autres.

« Il se fait tard, leur dis-je. (Je baissai la tête vers la stèle que Maram tenait dans sa main.) Il n'y a rien d'autre à voir ici.

— Qu'est-ce qu'on fait de ça, alors ? » demanda Maram.

Je lui pris la pierre. À l'aide de mon couteau, je creusai une tranchée dans le sol recouvert de feuilles et y plantai la stèle. Puis, toujours à l'aide de mon couteau, je remis également les deux autres pierres dans le sol.

« Ici gisent dix mille guerriers Valari, dis-je en parcourant le tertre des yeux. Et maintenant, venez. On ne peut plus rien faire pour eux. »

Nous rejoignîmes alors la route par laquelle nous étions venus. Nous avançâmes en silence pendant plusieurs milles en direction de l'ouest et de Tria, tout comme l'avait fait Aramesh autrefois après sa grande victoire.

Ce soir-là, nous trouvâmes une nouvelle auberge où nous reposer. Nous repartîmes très tôt le lendemain matin et chevauchâmes sans répit toute la journée. C'était le sept du mois de soldru. L'air était vif et le ciel sans nuages – un temps parfait pour voyager. Nous galopâmes pendant des heures dans une région de plus en plus peuplée et les milles se succédaient rapidement. Mais pour nous qui étions impatients d'assister aux cérémonies d'anniversaire du roi Kiritan, le temps passait très lentement.

Aux alentours de midi, le paysage devint montagneux. On aurait dû y trouver moins de champs mais les Aloniens avaient découpé des terrasses dans les coteaux. Semblables à un escalier vert, les étages de blé et d'orge s'enroulaient autour des collines, n'évitant que les pentes les plus raides. Des murs de pierre blanche soutenaient chaque terrasse et délimitaient les niveaux. C'était magnifique à regarder et cela donnait une idée du talent des Aloniens en matière de construction.

Quelques heures plus tard, la preuve de leur génie s'étalait devant

nos yeux. La route de Nar passait entre deux de ces collines ; à l'endroit où la route atteignait son point le plus haut avant de redescendre en serpentant vers des terres plus basses et plus plates, nous eûmes notre première vue sur Tria. J'avais du mal à en croire mes yeux. Car à quelques milles de là au nord-ouest, au-delà de champs doucement vallonnés, s'élevaient de grandes tours blanches au-dessus des murailles les plus hautes que j'aie jamais vues. Elles étincelaient comme si elles étaient recouvertes de poussière de diamant, capturant et diffusant la lumière éclatante du soleil, et se découpaient comme des lances d'un quart de mille de haut sur le dôme bleu du ciel. Au-dessous, d'autres bâtiments moins importants – quoique très hauts eux aussi – formaient une ligne irrégulière. Maître Juwain nous expliqua que tous ces édifices datant de l'Âge de la Loi avaient été taillés dans la pierre de la région, un matériau magnifique, aussi beau que solide. Le secret de leur construction était perdu depuis longtemps, mais leur splendeur demeurerait et rappelait aux hommes les sommets qu'ils pouvaient atteindre.

Tria était surnommée la Ville lumière. En cette fin d'après-midi, elle s'étendait devant nous, scintillant sous le soleil comme un gros joyau aux mille facettes.

Elle était située à l'embouchure du fleuve Poru, à l'endroit où il s'élargissait pour se jeter dans la Baie de Bélen. Je vis ses eaux bleues miroiter à l'horizon de l'autre côté de la ville. Ce fut mon premier aperçu de la grande Mer du Nord. De nombreuses îles à la silhouette sombre émergeaient de la baie. La plus grande d'entre elles – elle ressemblait à un crâne de pierre noir – était l'île de Damoom. Maître Juwain dit qu'elle tenait son nom du monde auquel Angra Mainyu, l'Ange Noir, était condamné. En effet, c'était sur cette île à l'aspect menaçant qu'Aramesh avait emprisonné Mojin après sa défaite.

Nous descendîmes vers la ville pour l'aborder par le sud-est. La baie de Bélen se trouvait sur notre droite et à notre gauche, le puissant Poru ondulait comme un serpent marron à travers un paysage vert doucement vallonné. Nous traversâmes des champs et des propriétés qui s'étiraient presque jusqu'au pied des grandes murailles. Trois mille ans auparavant, expliqua maître Juwain, la ville s'étendait sur plusieurs milles au-delà des remparts, englobant même l'endroit où nous nous trouvions. Mais à l'instar de Silvassu et d'autres villes, elle avait vu sa taille et sa puissance décliner pendant l'Âge du Dragon. Il n'y avait plus à l'extérieur des murailles que quelques maisons isolées et des forges pour donner une idée de ses dimensions passées.

Le Poru partageait Tria en deux moitiés inégales à l'est et à l'ouest. La partie est, la plus ancienne de la ville, était la plus petite des deux, ce qui ne l'empêchait pas d'être encore beaucoup plus grande que toutes les villes que je connaissais. Les fortifications qui la

protégeaient partaient du bord de la baie et s'enroulaient vers le sud-ouest sur quatre milles au moins avant de s'achever sur une tour massive en bordure du fleuve. À un mille à l'ouest, de l'autre côté du fleuve, les remparts reprenaient et continuaient sur quatre autres milles avant de revenir vers la baie pour former les défenses de la partie ouest de la ville. Cette muraille immense était percée de neuf portes auxquelles on avait donné le nom des neuf Galadins qui avaient vaincu Angra Mainyu. La route de Nar menait directement à la porte d'Ashtoreth qui s'ouvrait sur les quartiers sud de la vieille ville. Nous passâmes ses battants en fer sans encombre. C'est ainsi que nous pénétrâmes dans la Ville lumière en fin d'après-midi, le jour où selon le comte Dario, son roi devait appeler à la Grande Quête.

« Il faut quand même se dépêcher si nous voulons arriver à temps, dit Kane. Nous avons toute la ville à traverser. »

Le Palais du roi se trouvait, dit-il, à quelque cinq milles de là, de l'autre côté du fleuve, dans la partie ouest de Tria. La route de Nar menait presque directement à lui. Nous resterions donc dessus pratiquement jusqu'au bout. C'était difficile de se hâter sur une artère aussi fréquentée. Tenant nos capes serrées autour de nous pour cacher notre visage, les uns derrière les autres, nous suivions Kane aussi rapidement que possible. Mais des charrettes tirées par des chevaux fatigués et chargées de céréales, de tonneaux de bière, de rouleaux de tissu et de mille autres choses encore nous barraient le passage. Des centaines de personnes se pressaient aussi dans la rue. La plupart étaient habillées pauvrement de lainages de fabrication domestique, mais il y avait aussi des marchands arborant de magnifiques vêtements de soie et pas mal de mercenaires portant une armure comme Kane et moi. Le vacarme des chevaux qui hennissaient, des hommes qui criaient et des roues cerclées de fer sur les pavés faillit me rendre sourd. Jamais je n'avais entendu autant de bruit ailleurs que sur le champ de bataille. Je me dis soudain que les villes comme Tria, aussi belles soient-elles, étaient des endroits dangereux où les hommes devaient se battre pour conquérir un peu d'espace ou pour éviter de se faire piétiner, ou même pire.

J'aurais dû me préoccuper uniquement de me frayer un passage dans la foule et d'empêcher Altaru de frapper de ses sabots puissants quiconque s'approchait trop. Mais comme Maram et les autres j'admirais les différents spectacles. Tout le long de la rue, de nombreux étalages proposaient divers aliments : des pains grillés, des saucisses, des jambons, des tartes aux pommes et des gâteaux tout chauds frits dans de l'huile de sésame. L'odeur de toute cette nourriture flottait dans l'air et nous faisait saliver. Maram observait les étals des marchands de bière et faillit s'arrêter à une boutique qui faisait de la réclame pour des vins de Galda et de Karabuk. Je regardai

avec attention un vendeur de diamants dont les marchandises étincelantes avaient peut-être été dérobées sur les Valari morts à la bataille de Sarbum et remontées en broches et en bagues. D'autres magasins vendaient des poteries des îles Elyssu, du coton de Sunguru, blanc comme la neige, de la verrerie soufflée par les maîtres verriers de Délu. Tout ou presque était fabriqué à la main. À vrai dire, les habitants de Tria vendaient beaucoup d'autres choses de moindre importance. De soi-disant voyantes proposaient de lire l'avenir en échange de quelques pièces de bronze et des astrologues au commerce florissant dressaient des horoscopes et dessinaient des cartes du ciel pour leurs clients.

Tout le monde semblait intéressé par notre argent. Des rabatteurs nous criaient d'entrer dans des boutiques proposant des bijoux magnifiques ; des femmes somptueusement habillées – et superbes – venaient à nous et tiraient sur notre cape avec insistance. Des nuées d'enfants en haillons fondaient courageusement entre nos chevaux en tendant la main et en nous fixant de leurs grands yeux tristes. Kane les traitait de mendiants. Je n'avais jamais vu de gens aussi pauvres au visage aussi décharné auparavant. Tous les quelques mètres, me semblait-il, je fouillais dans ma bourse pour donner une pièce d'argent à l'un d'eux. Kane leur lançait un regard noir et les chassait comme des mouches. Il me dit que le roi Kiritan lui-même n'avait pas assez d'argent pour nourrir tous les pauvres du monde. Mais je ne pouvais m'en empêcher. Je sentais les douleurs de leur ventre vide. Mes pièces ne pouvaient peut-être pas nourrir tout le monde, mais elles pouvaient au moins donner du pain à ces gens affamés pendant quelques jours.

Atara aussi donnait des pièces : des pièces *d'or* qu'elle paraissait posséder en nombre. Après tout, c'était un guerrier Sarni et on disait que l'or coulait dans le Wendrush comme l'eau des fleuves dans la mer. Kane lui reprocha d'attirer l'attention sur nous et de gaspiller son argent. Il ajouta que le Roi des mendiants dépouillerait probablement les enfants de leur richesse nouvellement acquise. Mais Atara gratifia son expression sévère d'un regard glacial dont elle avait le secret. Elle se redressa sur sa selle et lui dit : « Ce sont des *enfants*. Vous n'avez donc pas de cœur ? »

Kane marmonna quelque chose sur la faiblesse des femmes et se retourna pour admirer une grande tour près des remparts de la ville. Il expliqua qu'on l'appelait la Tur-Tisander. Pour nous distraire des mendiants, il nous en raconta un peu plus sur la défaite de Mojin. Après la bataille de Sarburn, Morjin avait fui vers la ville et tenté de se cacher entre ses murs. Mais Aramesh l'avait poursuivi jusqu'ici ; il s'était battu à l'épée contre lui au sommet même de la grande muraille. Et là, près de la Tur-Tisander, entre les portes de Valoreth et d'Arwe, Aramesh avait finalement blessé Mojin, le mettant hors de

combat. Lâchant son épée, ce dernier avait supplié qu'on lui laisse la vie. Les rois et les chevaliers qui avaient combattu aux côtés d'Aramesh réclamaient à grands cris la mort de Moijin. Mais malgré son envie de le tuer, selon le code de guerre des Valari, Aramesh était obligé de l'épargner. Et puis, la prophétesse Katura Hastar n'avait-elle pas prédit que « la mort de Moijin signifierait la mort d'Ea » ? C'est pourquoi, après que Morjin lui eut rendu la Pierre de Lumière, Aramesh le fit enchaîner. Il ordonna la construction d'une forteresse imprenable sur une petite île qu'il rebaptisa Damoom. C'est là que Moijin devait rester emprisonné « jusqu'à ce que la terre soit redevenue verte et que tous les peuples de toutes les contrées soient retournés dans les étoiles ».

« Morjin n'aurait jamais dû être libéré, conclut Kane en désignant l'île sombre dans la baie. Mais ça, c'est une autre histoire. »

Il fit prendre à son cheval la direction de la rivière et poursuivit son chemin. Nous le suivîmes à travers ce vieux quartier surpeuplé. La route de Nar le traversait presque en ligne droite, mais la plupart des rues environnantes étaient sinueuses et tortueuses. Entre les grandes tours, il y avait beaucoup de petites maisons, des immeubles d'habitation et de nombreux bâtiments qui avaient été le siège d'événements très importants. Nous dépassâmes le Vieux Sanctuaire de Maitriche Télû, ou plutôt ses ruines. J'appris qu'en l'an 2284 de l'Âge des Epées, six ans avant la chute de Morjin, celui-ci avait essayé d'anéantir cette communauté de prophétesses et de télépathes qui s'opposait à lui. Il avait ordonné de démolir tous leurs sanctuaires en Alonie et de crucifier les Sœurs. Certains disaient qu'il avait complètement détruit leur ancien ordre, mais d'autres, parmi lesquels Kane, prétendaient que les Sœurs de Maitriche Télû existaient toujours, qu'elles rêvaient leurs rêves impossibles et complotaient de refaire le monde dans des sanctuaires secrets, au cœur même de Tria, peut-être.

À deux milles de la porte d'Ashtoreth, le grand boulevard descendait jusqu'au fleuve. À cet endroit, la ville changeait d'aspect, faisant place à de nombreuses tavernes, à des habitations en ruine et à des entrepôts. Il y avait des boutiques qui fabriquaient des cordages et des voiles et d'autres où l'on versait de la poix brûlante dans de gros tonneaux en bois. L'air devenait humide et on y discernait l'odeur piquante et salée de la mer. Nous traversâmes une grande route juste à l'est du fleuve ; le long de ses rives boueuses se trouvaient de nombreux docks dans lesquels étaient ancrés de grands navires. Je n'avais jamais vu de vrai navire auparavant et la vue de ces bâtiments alignés le long du quai – et tournés vers le fleuve toutes voiles dehors – m'évoqua des tempêtes balayant des mers déchaînées et des pirates se lançant à la recherche de trésors. D'ailleurs, nombre des hommes

qui travaillaient sur ces bateaux avaient l'air de pirates : c'étaient des marins de Thalu à la peau rougie par le soleil et aux anneaux d'or pendant à leurs oreilles. Ils portaient un morceau d'étoffe aux couleurs éclatantes autour de leurs cheveux blonds et une épée à la lame épaisse au côté. D'autres marins, qui ressemblaient plutôt à maître Juwain, même si la plupart d'entre eux avaient tous leurs cheveux, devaient venir des îles Elyssu. Maître Juwain me dit que lorsque, jeune homme, il était venu pour la première fois à Tria en galère, lui aussi avait tous ses cheveux.

La route de Nar aboutit à un grand pont portant le nom de l'ange Sarojin. Avec ses énormes piles de pierre enfoncées dans les eaux boueuses du Poru, je me dis que c'était la plus belle construction de ce genre que j'aie jamais vue. Mais ensuite, alors que nous avions fait une centaine de mètres dessus, au détour du fleuve, nous aperçûmes un autre pont encore plus grand à un demi-mille au nord. C'était le fameux pont des Etoiles. Sa masse imposante ne s'appuyait sur aucun pylône. Il semblait taillé d'une seule pièce dans la pierre et enjambait le fleuve en une grande arche élancée d'un mille de long. Il était tout doré dans la lumière du couchant et maître Juwain l'appela de son nom plus courant de Rayon d'or. Il raconta que le grand roi Éluði Ashtoreth l'avait fait construire pour rappeler à son peuple la lumière sacrée des Ieldras qui tombait sur la terre à la fin de chaque âge.

« Il y a une autre lumière que j'aimerais bien qu'on me rappelle, dit Maram en contemplant le pont. Quelqu'un a-t-il vu Flick depuis qu'on est entrés dans la ville ? »

Mais personne ne l'avait vu. Tout le monde craignait qu'il n'ait fini par mourir au milieu du vacarme de ces milliers de gens et de toutes ces pierres, ou encore qu'il se soit simplement évanoui dans le néant. Mais il n'y avait rien à faire à part continuer à avancer en espérant qu'il réapparaîtrait bientôt.

Quand nous atteignîmes la rive ouest du Poru, juste après les chantiers navals longeant ce côté du fleuve, nous tombâmes sur une large rue bordée d'arbres qui montait directement au sommet d'une colline où se trouvaient une tour et deux palais. Je pensai que ces bâtiments splendides étaient la résidence du roi Kiritan, mais je me trompais. La tour, qui n'était pas la plus grande de la ville, était la Tour du Soleil, la première de son genre construite à Tria et ailleurs. Le palais le plus au sud était la demeure de l'ancien clan des Marshan et l'autre portait le nom des Hastar. Quand nous eûmes dépassé l'ombre d'un temple rectangulaire qui nous cachait la vue, Kane attira mon attention sur une colline encore plus haute à un mille au nord. Le palais qui s'élevait à son sommet était bien plus grand que le château de mon père. Construit en pierre brillante comme du marbre et surmonté de neuf dômes couvrant ses différentes parties, c'était la

bâtisse la plus impressionnante que j'aie jamais vue.

Nous nous dirigeâmes vers lui en suivant une large rue qui coupait la route de Nar en biais. C'est dans ce quartier de la ville, sur une série de collines donnant sur le fleuve, que se trouvaient les maisons des riches et des puissants. La plupart étaient en marbre, sur trois étages, et elles étaient toutes plus vastes que n'importe quelle maison de lord à Mesh. Nous atteignîmes bientôt le mur qui entourait les jardins du palais. À la grille, des gardes armés de lances nous interdirent d'entrer jusqu'à ce que je leur dise que j'étais Valashu Elahad de Mesh et que le comte Dario m'avait invité ainsi que mes amis à la fête du roi. Comme il commençait à faire nuit, le capitaine des gardes, un vieux barbon bourru habillé d'une belle tunique neuve, hésita un moment à la vue de mon manteau taché et de la longue épée que je portais dessous. Il observa Kane d'un air encore plus soupçonneux et lança un long regard à Atara comme s'il essayait de déterminer si c'était vraiment un guerrier Sarni ou si ce n'était qu'une servante que nous avions déguisée pour jouer ce rôle.

« Vous êtes des gens bizarres, nous dit-il avec l'arrogance des Aloniens envers tous les autres peuples. Les plus bizarres à franchir cette grille aujourd'hui. Et j'espère, les derniers. Vous auriez dû arriver une heure plus tôt pour pouvoir être présentés comme il se doit. Maintenant, il va vous falloir vous dépêcher si vous voulez avoir l'honneur d'être accueillis par le roi. »

Là-dessus, il nous fit signe de passer. À l'intérieur, nous découvrîmes une ville dans la ville. Le palais lui-même était orienté à l'est et surplombait le port et la Baie de Bélen au-delà. Dans le parc, on trouvait de nombreux autres grands bâtiments, des maisons, un temple, deux cimetières, une caserne de gardes, des écuries et une forge. Entre eux, une route bordée de chênes magnifiques menait aux grilles du palais. Nous traversâmes de vastes pelouses plantées de l'herbe la plus luxuriante que j'aie jamais vue. Il y avait des jardins, des fontaines et de longs bassins ornés de marbre blanc qui reflétaient la lumière de la lune montante.

Au-dessus de tout cela, on distinguait le palais du roi Kiritan, le bâtiment le plus somptueux qu'il m'ait été donné de voir. Des garçons d'écurie attendaient pour prendre nos chevaux. Kane n'avait pas apprécié que je me présente aussi franchement aux gardes ; il insista pour que nous gardions nos capes bien serrées autour de nous et que nous ne prononcions plus nos noms. Il semblait se méfier davantage des nobles qui attendaient à l'intérieur que de la foule d'hommes à l'aspect menaçant qui arpentaient les rues. D'après lui, le Gris qui nous avait échappé devait savoir que nous venions ici. Et nous pouvions être sûrs qu'il y aurait des prêtres Kallimuns parmi les chevaliers présents ce soir-là. Chacun était donc prié de surveiller le dos des

autres.

Se couvrant le visage de sa cape noire, il monta les marches devant nous jusqu'au portique à colonnades. Nous franchîmes le seuil entre de gros piliers blancs et entrâmes dans le palais proprement dit. Des gardes nous firent signe d'avancer et nous traversâmes tranquillement une salle magnifique. Ses murs blancs brillaient comme des miroirs et le haut plafond était incrusté de carreaux de lapis-lazuli et d'or ; elle était si grande que je crus un instant que nous étions arrivés trop tard et que nous avions manqué le rassemblement. Mais il s'avéra que ce n'était que le hall d'entrée. Derrière d'impressionnantes portes en bois agrémentées d'argent et de bronze se trouvait la salle de réception du roi. À l'entrée, les gardes parurent mécontents d'avoir à rouvrir les portes pour nous, mais ils firent leur devoir et nous pénétrâmes un à un dans l'immense salle du trône du roi Kiritan.

À l'intérieur, sous un grand dôme, se tenaient trois mille personnes. De loin, le dôme paraissait en or, mais en levant les yeux vers lui au-dessus de murs en pierre particulièrement lumineux, je vis qu'il était aussi transparent que du verre. Il laissait passer la lumière des étoiles qui tombait en pluie d'argent sur l'assemblée qui attendait le roi. Les yeux noirs de Kane balayèrent la pièce dans laquelle on aurait facilement pu mettre trois salles du trône comme celle de mon père. À voix basse, il nous donna l'identité de divers princes d'Eanna, Yarkona, Nédu et des îles Elyssu. Il désigna les chevaliers en exil de Galda, Hespéru, Uskudar, Sunguru et Karabuk. Il y avait aussi une dizaine de guerriers Sarni avec leurs longs cheveux blonds et leurs moustaches tombantes et quelques Valari des royaumes d'Anjo, Taron, Waas, Lagash, Athar et Kaash. J'étais fier de représenter Mesh, bien sûr, comme Maram l'était de représenter Délu. Mais la plupart des présents ce soir-là étaient aloniens : des chevaliers et des nobles des Cinq Familles ; des barons de chaque domaine d'Alonie ; et un nombre non négligeable d'aventuriers et de gredins. Tous ne feraient pas la quête, bien sûr, mais ils voulaient tous être présents pour l'appel. Le roi Kiritan avait invité ses sujets à ce qui devait être la plus grande fête de mémoire d'homme, et les plus audacieux et les plus puissants d'entre eux avaient profité de sa magnanimité.

Nous nous rassemblâmes tout au fond de la pièce qui était ronde. Elle était divisée en deux parties par une allée centrale bordée des deux côtés par des gardes en armure portant à la fois des lances et des boucliers bien polis. Une autre allée, gardée elle aussi, la coupait en travers, répartissant ainsi la foule en quatre quadrants. Au centre de la pièce, à l'endroit où les allées se rejoignaient, sous la cime du dôme éclairé par les étoiles, se dressait le trône du roi. Monté sur un énorme piédestal, c'était une construction massive, entièrement recouverte d'or et incrustée de pierreries. Six grandes marches profondes

montaient jusqu'à lui. Sur chaque marche, de chaque côté, il y avait des sculptures de différents animaux. Maître Juwain nous expliqua que chaque paire symbolisait les diverses forces spirituelles et matérielles que l'homme doit concilier en lui.

Pour monter jusqu'à son trône, le roi devait d'abord passer entre un lion en or et un bœuf en argent qui représentaient le soleil et la lune, c'est-à-dire les principes actifs et passifs de la vie. Sur la marche suivante attendaient un agneau et un loup, symboles d'un cœur pur et de passions dévorantes. Un épervier et un moineau encadraient la troisième marche tandis que sur la quatrième se trouvaient une chèvre et un grand léopard en bronze. Je devinai que la chèvre incarnait l'abnégation, un devoir qu'un roi ne devait jamais oublier. La cinquième marche s'ornait d'un faucon et d'un coq qui rappelaient que la soumission aux plus nobles s'opposait à l'assouvissement du désir. Sur la dernière marche, à l'extrémité d'un tapis rouge usé, long de trois mètres, étaient perchés face à face un aigle en or et un paon en argent complètement recouvert de différentes pierreries pour donner l'impression de plumes de couleurs éclatantes. L'aigle figurait les efforts de l'homme pour se transcender et devenir Elijin et Galadin tandis que le paon représentait la vanité et l'orgueil terre à terre du moi. Au sommet même du trône, au-dessus de l'endroit où le roi prenait place, se trouvait une colombe en or, magnifique symbole de la paix obtenue à la fin de cette ascension. Maître Juwain expliqua que le dernier symbole, qui n'était pas un symbole du tout, était la lumière des étoiles qui tombait sur le trône, rappelant à chacun le lieu lumineux d'où les hommes étaient venus autrefois et vers lequel ils retourneraient un jour.

Cela faisait un petit moment que nous attendions, serrés contre le mur, quand les portes à notre gauche s'ouvrirent. Des hérauts postés à côté soufflèrent dans leur trompette pour nous faire taire. Puis le roi, accompagné d'une grande et belle femme qui devait être la reine, entra dans la salle d'un pas décidé. Lui aussi était grand ; avec sa couronne en or dont la pointe centrale était ornée d'une énorme émeraude, il avait à peu près ma taille. Sa barbe bien taillée était roux et gris mais ses cheveux étaient or et argent et tombaient sur ses épaules couvertes d'un somptueux manteau d'hermine blanche. Dessous, il était vêtu d'une tunique en velours bleu arborant le caducée doré de la maison royale. Il portait une longue épée au côté et avait à la main le vrai caducée du pouvoir et de la paix.

Lentement, il descendit l'allée jusqu'au trône. Malgré une légère claudication, il avait une démarche majestueuse qui dénotait une certaine puissance et beaucoup d'orgueil. Son visage, à la joue balafmée d'une curieuse cicatrice circulaire, avait la dureté et l'impassibilité d'une pierre ; cependant, son regard bleu et brillant que

j'entrevis un instant révélait un attachement indéfectible à de grands idéaux et une moralité sans faille. Il ne tourna la tête ni à droite ni à gauche. Ses barons et les princes des royaumes insulaires se tenaient tout près du trône. C'était là que le comte Dario, en compagnie d'autres nobles de la maison des Narmada, attendait qu'il gravisse les six grandes marches.

Cependant, tandis qu'un héraut s'avavançait, le roi s'arrêta devant la première marche. J'allais découvrir que les Aloniens étaient très attachés à leurs rituels, en particulier aux plus anciens. Et à Tria, la plus ancienne de toutes les coutumes voulait qu'on rappelât au roi ses devoirs et la véritable origine de son pouvoir. Au moment où le pied du monarque se posait sur la première marche, le héraut énonça à son intention et à la nôtre la première règle des rois : « Tu ne multiplieras pas les épouses ni les terres, l'argent ou l'or. »

À la marche suivante, le héraut, qui n'oserait jamais s'adresser à son roi avec une telle audace dans une autre occasion, ordonna : « Tu ne souffriras pour ton peuple ni la famine ni le besoin. »

À la troisième marche il déclara : « Tu ne souffriras pas qu'un ennemi, quel qu'il soit, assassine ton peuple ni le réduise en esclavage. »

Et ainsi de suite, marche après marche, jusqu'à ce que le roi passe entre l'aigle et le paon et s'arrête devant son trône. Alors, tandis qu'il levait les yeux vers le dôme immense, le héraut exposa la dernière règle : « Tu honoreras l'Unique devant lequel tu te tiens ! »

À ce moment-là seulement, le roi Kiritan s'assit sur son trône, prêt à remplir son rôle de juge et de souverain de son peuple.

« Soyez les bienvenus », nous dit-il d'une voix forte et chaude. Il avait un grand sourire qui se voulait chaleureux sans y parvenir. « Nous vous accueillons du fond du cœur et avec toute l'hospitalité dont nous sommes capables. Et nous vous remercions d'honorer notre maison ce soir, que vous arriviez de l'autre côté de la rivière seulement ou des lointaines îles de l'ouest ou encore des steppes du sud du Wendrush. »

Là, il marqua une pause pour adresser un signe de tête à un chef Sarni et au géant à la barbe dorée debout à ses côtés qui se révéla être le prince Aryaman de Thalu.

« Cela fait maintenant trente ans que nous sommes assis sur ce trône, reprit le roi Kiritan, mais jamais jusqu'à ce jour nous n'avons connu un tel événement. À vrai dire, cela fait un âge entier que Tria n'a pas rassemblé autant de personnes aussi illustres. Ce serait probablement flatteur d'imaginer que vous êtes venus ce soir pour fêter avec nous notre anniversaire. Mais ce serait trop de flatterie pour un roi. Néanmoins, la fête est au cœur de ce qui nous réunit ce soir. Qu'est-ce qu'un anniversaire si ce n'est le rappel de la naissance d'un

être ? Et qu'est-ce que cette Quête à laquelle nous vous avons demandé de répondre si ce n'est l'entrée de tout Ea dans un nouvel âge et une nouvelle vie ? »

Pendant que le roi s'étendait sur les terribles dangers et les grandes opportunités de notre temps, je remarquai que les muscles de la mâchoire d'Atara se crispaient tandis qu'elle l'observait debout près de moi. Cela me rappela que les Kurmaks et les Aloniens avaient souvent été d'implacables ennemis et je devinai qu'elle avait du mal à apprécier ou même à faire confiance à ce roi vaniteux et arrogant. Kane le fixait attentivement lui aussi. Avec Maram et maître Juwain, nous étions pratiquement coincés contre le mur par un groupe de chevaliers aloniens.

« Il est temps maintenant de parler de cette Quête, dit le roi Kiritan. La Quête de la Coupe merveilleuse disparue depuis trois mille ans. »

Son beau visage carré brillait nettement dans la lumière qui irradiait des murs. En effet, placées dans des niches rondes tout autour de la pièce, se trouvaient au moins cinquante pierres rayonnantes. Celles-ci étaient considérées comme des *gelstei* ordinaires mais cela ne m'empêchait pas de les trouver merveilleuses quand même. On disait qu'elles absorbaient la lumière du soleil et la conservaient pour la restituer la nuit. Maître Juwain me souffla que cela faisait plus de trois mille ans que ces pierres illuminaient cette salle.

« Et maintenant, si vous êtes tous confortablement installés, poursuivit le roi, nous allons vous raconter une histoire. Nombre d'entre vous la connaissent en partie car elle est largement mentionnée dans le *Saganom Elu* et dans d'autres livres. En revanche, nous pensons que peu d'entre vous la connaissent dans son intégralité et nous prions les érudits de faire preuve de compréhension. Après tout, c'est l'anniversaire du roi et quel plus beau cadeau lui offrir que votre attention et votre enthousiasme. »

Sur ces mots, il respira profondément et nous gratifia d'un nouveau sourire intéressé. Puis, assis sur son trône énorme et luisant sous la colombe dorée de la paix, éclairé par la lumière des étoiles qui se déversait à travers le dôme, il nous raconta la longue et terriblement sanglante histoire de la Pierre de Lumière.

Nous apprîmes ainsi en l'écoutant que la coupe en or avait été fabriquée par les Elijins dans un autre monde et apportée sur Ea par le Peuple des Etoiles au début des Âges Perdus ; Aryu, de la tribu des Valari, était devenu fou et avait tué son frère Elahad et volé la Pierre de Lumière pour finir par la perdre en trouvant la mort sur une île près de Nédu ; furieuse, toute la tribu des Valari s'était donné pour vaine mission de retrouver la Pierre de Lumière et de venger Elahad. Le roi Kiritan raconta alors la Première Grande Quête qui s'était achevée sur un succès – mais aussi sur un échec cuisant.

« Cela se passait en l'an 2259 de l'Âge des Epées, continua le roi Kiritan. Le récit est tiré d'une chronique qui aurait dû faire partie du *Saganom Elu* mais qui apparaît dans le *Damiñan Elu*. Nous avons demandé à notre scribe de l'apporter de la bibliothèque et de vous la lire. »

Il fit un signe de tête à un homme pâle, à la calvitie naissante, qui se tenait près de son trône. L'homme s'approcha, un énorme volume relié en cuir à la main. Il l'ouvrit à une page qu'il avait marquée, se racla la gorge et commença à lire le récit de la Première Quête de la Pierre de Lumière.

Cette Quête avait elle aussi été prédite par une prophétesse alonienne et lancée par un roi alonien, Sartag Ars Hastar. Les noms de certains des héros qui avaient répondu à son appel étaient inscrits dans le *Damitan Elu* : Averin, prince Garain, Iojin, Kalkin le Grand, Bramu Rologar et Kalkamesh, ainsi que celui du plus grand de ces héros, peut-être, Moijin. En effet, avant sa chute dans les ténèbres, celui-ci était renommé pour sa sincérité et considéré pour sa loyauté ; on disait que c'était la plus fine lame de son temps. D'après ce récit ancien, il avait mené ses six compagnons à la grande bibliothèque de Yarkona. Ils y avaient trouvé une vieille carte tracée autrefois par le fils d'Aryu, Jolonu, et transmise à ses descendants au cours des âges avant d'aboutir dans la grande bibliothèque. La carte indiquait l'emplacement de l'île où Aryu était mort et avait caché la Pierre de Lumière plus de dix mille ans auparavant.

Après moult aventures, les héros avaient fini par rejoindre la petite île près de Nédu où ils avaient trouvé la Pierre de Lumière qui n'avait pas bougé de sa grotte sombre. Tout en contemplant le rayonnement intense que dégageait la coupe en or, les sept héros se la passèrent

alors de main en main. Six d'entre eux furent ainsi pénétrés de la splendeur de l'Unique. Mais le septième, Morjin, incapable de supporter sa lumière éclatante, devint fou comme Aryu et les Valari ; alors commença sa longue descente dans les cavernes obscures de l'envie et de la haine qui s'emparent de ceux qui convoitent le pouvoir infini de la création. Pendant le voyage de retour à Tria, il tua secrètement le grand Kalkin et le jeta à la mer. Puis il assassina l'un après l'autre Iojin, le prince Garain, Averin et Bramu Rologar, car en touchant la Pierre de Lumière, ils étaient devenus immortels comme lui et il craignait que l'un d'eux ne finisse par le tuer *lui* pour s'emparer de la coupe. Seul Kalkamesh survécut pour venger ses compagnons. Le *Damiān Elu* racontait qu'il s'était échappé en sautant dans les eaux infestées de requins des îles au large d'Elyssu. Il avait nagé jusqu'au rivage en jurant de tuer Morjin et de récupérer la Pierre de Lumière pour lui-même et pour Ea, même si cela devait lui prendre mille ans.

Le scribe cessa de lire et ferma son livre. Le roi Kiritan le remercia d'un signe de tête. Puis il reprit l'histoire de la Pierre de Lumière en s'attardant particulièrement sur la manière dont Morjin avait réapparu dix ans plus tard et était arrivé au pouvoir dans les Montagnes Bleues en usurpant l'identité d'un duc appelé Patamon. C'était là, dans la région la plus occidentale de l'Alonie, que Morjin avait créé les Kallimuns ; il avait utilisé la Pierre de Lumière pour maîtriser les autres gelstei et sa merveilleuse lumière pour contrôler les hommes. Il ne lui avait fallu que douze ans pour conquérir toute l'Alonie et seulement huit de plus pour écraser les Sœurs de Maitriche Télû, envahir Elyssu et la plus grande partie de Délû. Ensuite, il avait failli détruire également les royaumes valari. Seule l'arrivée décisive de Kalkamesh à la bataille de Tulku Tor avait stoppé la vague d'invasion de Moijin et sauvé les Neuf Royaumes.

« Kalkamesh était un grand héros, dit le roi Kiritan. Peut-être le plus grand à avoir vu le jour dans notre pays. »

Tandis que la foule des Aloniens murmurait son approbation, j'échangeai un bref regard avec Kane. Ses yeux noirs étincelaient de colère, et j'imagine que les miens aussi. On m'avait appris que Kalkamesh était Valari et qu'il venait de Mesh, d'où son honorable nom. Kane devait penser la même chose car il pencha la tête vers moi et murmura : « Ha ! Kalkamesh n'était pas plus alonien que vous et moi ! »

Mais le roi Kiritan semblait déterminé à s'attribuer cet homme immortel, et il poursuivit son récit : « La prophétesse Rohana Lais avait prédit que Moijin ne pourrait être terrassé qu'à l'aide d'une gelstei d'argent, mais personne dans tout Ea ne savait comment fabriquer une telle pierre. Sauf Kalkamesh. Car pendant les années que

Moijin avait passées en conquêtes illégitimes, Kalkamesh avait tiré profit de l'illumination obtenue en touchant la Pierre de Lumière. Nous savons qu'il fut le premier à forger la gelstei d'argent et qu'il apparut à Tulkû Tor avec une épée entièrement fabriquée dans ce matériau. Les hommes l'appelaient l'Épée de Lumière. On disait qu'elle coupait l'acier comme l'acier coupait le bois. Kalkamesh l'utilisa pour ouvrir une brèche dans l'armée de Morjin et gagner la bataille au profit d'Aramesh. Et deux ans plus tard, à la bataille de Sarburn, il se servit de la même épée pour vaincre définitivement Morjin. »

Le roi Kiritan fit une pause pour regarder la salle ; j'avais l'impression désagréable qu'il cherchait les quelques Valari présents pour les accabler de sa rancœur et de son opprobre.

« Quand Moijin fut capturé, reprit-il, Kalkamesh voulut le tuer, comme cela aurait dû être fait. Mais Aramesh le mit en prison et s'empara de la Pierre de Lumière. Il l'emporta dans les montagnes de Mesh où elle fut gardée égoïstement dans un petit château en ruines pendant tout l'Âge de la Loi. »

La brûlure de mes yeux s'étendait maintenant à mes oreilles. Le château de mon père n'était peut-être pas très grand, pensai-je, mais il avait toujours été parfaitement entretenu.

« Pendant tout l'Âge de la Loi ! répéta la voix tonitruante du roi Kiritan. Pendant trois mille ans, alors que les hommes apprenaient à fabriquer toutes les gelstei, sauf celle en or, et construisaient une civilisation digne des étoiles, les Valari interdisaient l'utilisation de la plus grande des gelstei. Quand ils comprirent enfin leur folie et rapportèrent la Pierre de Lumière à Tria, c'était trop tard. »

Le visage plein de réprobation du roi Kiritan se fit grave et froid tandis qu'il poursuivait avec la tragédie de Godavanni Hastar. Ce grand homme, dit-il, était né à Délu à l'époque où toute la civilisation d'Ea était guidée par le rêve de retourner dans les étoiles. Trois cents ans auparavant, le grand Eluli Ashtoreth avait uni tout Ea, à l'exception des Neuf Royaumes, et était monté sur le trône que nous avions devant nous en tant que Grand Roi. À la naissance de Godavanni, on prophétisa qu'il deviendrait à son tour Grand Roi d'Ea. Il avait le don de guérir et de toucher le cœur des hommes et beaucoup prétendaient qu'il était le Maîtreya annoncé pour la fin de l'Âge de la Loi. On espérait qu'il achèverait de guérir la terre et qu'il dirigerait le Retour, comme on le disait. En l'an 2939, Godavanni était devenu roi de Délu et deux ans plus tard, à la mort de la Grande Reine Morena Eriades - à cette époque les femmes régnaient comme les hommes -, le Conseil des vingt l'avait élu Grand Roi d'Ea. Godavanni était alors venu se faire couronner à Tria et prendre place sur le Trône à la Colombe d'or.

Ce fut le plus grand événement du grand Âge de la Loi. Les rois et

les reines des nombreuses terres d'Ea firent le voyage de Tria pour honorer Godavanni. Parmi eux se trouvait Julumesh qui s'était lié d'amitié avec Godavanni et avait décidé que le temps était venu pour les Valari de rendre la Pierre de Lumière à celui qui saurait l'utiliser dans l'esprit des Elijins. Il apporta donc la Pierre de Lumière de Silvassu à Tria pour la remettre en mains propres à Godavanni. Quand ce dernier prit la Pierre de Lumière, une grande clarté jaillit de la coupe et le traversa. Il rendit la vue au vieux roi Durriken aveugle et toucha nombre de gens de son rayonnement apaisant. Tous furent émus par sa compassion. Mais ce fut cette même compassion et l'amour plus profond où elle prenait sa source qui causa sa ruine, et celle d'Ea également.

Car ce Roi des Rois, connu sous le nom de Godavanni le Glorieux, voulut montrer au peuple qu'un âge nouveau avait commencé. Il ordonna donc de libérer Morjin de sa prison de Damoom et de l'amener à Tria. Il croyait avoir le pouvoir de guérir Morjin et de ramener ainsi le héros d'autrefois à la lumière, ce qui aurait été un magnifique cadeau pour tout Ea.

Et peut-être *bien* que Godavanni avait ce pouvoir grâce à la Pierre de Lumière. Mais l'univers recèle aussi d'autres pouvoirs. Au moment où Godavanni s'ouvrait complètement et dirigeait le rayon de la Pierre de Lumière vers Morjin, une fenêtre s'ouvrit vers les étoiles. En un clin d'œil, l'esprit d'Angra Mainyu, du fond de son monde des ténèbres de Damoom, s'unit à celui de Moijin, et à celui d'autres personnes présentes dans la salle. L'un d'entre eux, le roi Craydan de Surrapam, en perdit la tête. Celui qu'on n'appellerait plus désormais que Craydan la Goule, se précipita vers Morjin pour lui donner son épée. Morjin s'en servit pour frapper Godavanni en plein cœur. Il lui arracha la coupe des mains et avec l'aide des prêtres Kallimuns cachés dans l'assistance, il réussit à s'échapper, fuyant Tria et l'Alonie pour la forteresse de Sakai.

Devant cette épouvantable catastrophe, l'assemblée des rois fut frappée de stupeur. Quand ils se furent remis du choc, ils s'employèrent à s'accuser les uns les autres. En même temps que la lumière quittait les yeux de Godavanni, elle semblait abandonner toute la civilisation d'Ea. Dans une crise de fureur, Julumesh tua le roi Craydan puis se lança à la poursuite de Morjin avec sa garde valari. Mais ils furent interceptés par une armée de prêtres Kallimuns et aucun n'en réchappa. Les nobles déliens emportèrent le corps de Godavanni pour l'enterrer à Délu. Le Conseil des vingt rois et reines, qui avait perdu trois de ses membres, se mit à discuter de ce qu'il convenait de faire.

« Les années suivantes, continua le roi Kiritan d'une voix triste, le Conseil ne réussit pas à se mettre d'accord sur la nomination d'un

Grand Roi ou d'une Grande Reine. Ce fut la Rupture des vingt royaumes. Vint alors le temps des chagrins. Les Déliens accusaient les Aloniens d'avoir laissé tuer leur plus grand roi. Tout le monde reprochait à Surrapam la faiblesse de Craydan. Les tribus Sarni de Zayak et de Marituk tentèrent d'envahir les Montagnes Blanches pour récupérer la Pierre de Lumière, mais Moijin les rallia à sa cause avec de l'or et la promesse de construire un grand empire. Le roi Yemon d'Ishka accusa les Meshiens d'avoir perdu la Pierre de Lumière par négligence. Et à leur habitude, les Valari se battirent entre eux, comme ils aimaient le faire depuis toujours au détriment de tout le reste. Pendant qu'ils se battaient royaume contre royaume, la puissance de Moijin augmentait et le royaume de Sakai se renforçait. Finalement, le roi Dumakan Eriades somma les Valari de mettre fin à leurs guerres inutiles et de se joindre à lui dans une croisade contre Sakai. Il possédait de grandes pierres de feu. Mais Morjin utilisa la Pierre de Lumière pour retourner les gelstei rouges contre le roi et ses hommes. Les pierres explosèrent et provoquèrent un terrible incendie qui fit fondre l'acier, et l'armée alonienne, le roi et tous ses hommes furent décimés. Morjin fit crucifier les Valari survivants sur la route menant à Argattha. C'est ainsi que commencèrent la Guerre des Pierres et l'Âge du Dragon au moment même où Ea devait entrer dans l'Âge de la Lumière. »

Le roi Kiritan marqua une pause pour balayer la pièce du regard. Ses yeux s'arrêtèrent sur un guerrier Valari dont la tunique arborait les faucons verts du clan Rézu. Je me dis qu'il devait s'agir de Sar Ianar, le fils du duc Rézu. Le roi Kiritan le regarda avec mépris. Il avait évoqué de graves accusations et près de trois mille ans après la mort de Godavanni, celles-ci se lisaient toujours dans ses yeux d'un bleu glacial.

Agrippant son sceptre doré, le roi se redressa encore sur son trône en or et reprit son récit. La partie qu'il abordait maintenant était plus connue car elle avait fait le tour de tous les pays sous le nom de *Chanson de Kalkamesh et Télémesh*, celle-là même que le ménestrel du duc Rézu nous avait chantée dans son château. Le roi raconta comment Kalkamesh était revenu et s'était glissé dans la ville souterraine d'Argattha pour voler la Pierre de Lumière avec l'aide de l'un des prêtres les plus fidèles de Morjin, le traître Sartan Odinan. Kalkamesh fut capturé et torturé pendant que Sartan s'échappait avec la Pierre de Lumière – qu'il devait perdre de nouveau ou cacher dans un endroit que ni l'histoire ni les hommes ne connaissaient.

« Aujourd'hui, personne ne sait où se trouve la Pierre de Lumière, dit le roi Kiritan. Ce que nous savons avec certitude, c'est qu'elle sera retrouvée. Vous connaissez tous la prophétie d'Ayondéla Kirriland mais nous la répéterons ici car ses paroles ne doivent pas être

oubliées : « Les sept frères et sœurs de la terre partiront pour les ténèbres munis des sept pierres. La Pierre de Lumière sera retrouvée, le Maîtreya se présentera et un âge nouveau s'ouvrira. »

J'attendais qu'il ajoute les phrases que Kane nous avait dévoilées, mais il ne le fit pas, bien sûr. Kane, Atara, Maram, maître Juwain et moi échangeâmes tous un regard tandis qu'une vive agitation se répandait dans la salle.

« Ayondéla est morte avant d'avoir connu cet âge nouveau, reprit le roi Kiritan. Elle a été assassinée par un tueur envoyé par Morjin qui réduit au silence ceux qui parlent d'espoir. Mais il n'a pas le pouvoir de nous faire taire aujourd'hui. Nous devons parler de *notre* grand espoir, le rêve même du Peuple des Etoiles venu sur Ea il y a des milliers d'années. Ils avaient l'intention de créer une civilisation qui donnerait naissance à des hommes et des femmes tels qu'ils doivent être. Des hommes qui se transcenderaient, par le corps et l'esprit, et retourneraient dans les étoiles transformés en Elijins ; des femmes immortelles, lumineuses comme des soleils, qui obéiraient à la loi de l'Unique et atteindraient à une vie plus intense sous la forme glorieuse de Galadins.

« Mais où sont ces hommes et ces femmes ? Où est cette grande civilisation ? Où est la coupe en or qui rendra aux terres d'Ea avenir et espoir ? Nous savons qu'Aryu nous l'a volée, qu'elle a été conservée dans les Montagnes du Levant par des rois égoïstes, qu'elle a été emportée par Morjin pour disparaître de nouveau. Pendant tout un âge, Morjin l'a cherchée, mais les confréries, la communauté des prophétesses, des grands rois et des gens courageux à travers toutes les terres libres se sont élevés contre lui et l'ont mis en échec. Aujourd'hui cependant, Morjin a conquis Acadu et Uskudar ; ses prêtres dirigent en son nom Karabuk, Hespéru et Galda. Surrapam risque de tomber bientôt. Si c'est *lui* qui trouve la Pierre de Lumière, c'est probablement tout Ea qui tombera. Alors les sept frères et sœurs de la terre partiront pour les ténèbres et ne reviendront pas ; le Maîtreya ne se présentera que pour être crucifié ; un âge nouveau s'ouvrira : l'Âge des Ténèbres qui durera mille fois trois mille ans. »

Le roi Kiritan, qui avait maintenant du mal à respirer, fit une pause pour avaler sa salive avec difficulté. Je ressentais presque sa soif et son désir de demander qu'on lui apporte un verre d'eau. Mais il ne permettrait pas qu'on le voie céder aux besoins de son corps dans un tel moment. Rai de sur son trône, il se contenta donc de pincer ses lèvres fines et sèches.

Puis il s'écria : « Et c'est pour cela que nous devons retrouver la Pierre de Lumière avant lui ! L'un de nous présent ici ce soir ! Ou sept, ou soixante-dix, ou mille – qui veut joindre sa voix à la nôtre et s'engager à entreprendre cette Quête ? »

Pendant un moment, personne ne bougea dans la salle. Puis le comte Dario, avec ses cheveux flamboyants et ses yeux de braise, posa sa main sur son épée et s'écria : « Je m'engage à chercher la Pierre de Lumière ! »

Derrière lui, deux autres chevaliers aloniens mirent la main sur leur épée et hurlèrent à leur tour : « Je m'y engage ! » Cinq chevaliers des îles Elyssu lancèrent alors leur promesse et tout à coup, comme un feu prenant dans du bois sec, le désir ardent de récupérer cette coupe perdue traversa la salle et des centaines de voix clamèrent ensemble : « Je m'y engage ! Je m'y engage ! Je m'y engage ! »

Ce moment avait quelque chose de magique et je me surpris à crier moi aussi la même promesse que celle que j'avais faite dans la salle du trône du château de mon père. Atara et maître Juwain se joignirent à moi et Maram, en dépit de ses doutes, unit sa voix tonitruante à la clameur générale. Paraissant lui aussi emporté par la ferveur de l'instant, Kane grogna son consentement.

Au bout d'un moment, quand la foule se fut tue et que les pierres de la salle eurent retrouvé le silence, le roi Kiritan tira son épée. La tenant par la lame à la vue de tous, il déclara : « Alors, faites ce serment. Sur votre épée, sur votre honneur, sur votre vie, jurez de rechercher la Pierre de Lumière et de ne prendre aucun repos avant de l'avoir trouvée. Jurez de la chercher sur la terre et sur l'eau, dans le feu et les ténèbres, sur les chemins de l'âme et du cœur. Jurez que seules la maladie, les blessures ou la mort mettront fin à votre quête. Jurez de chercher la Coupe Merveilleuse pour le bien d'Ea et non pour vous. »

Le serment que le roi Kiritan nous engageait à prononcer n'était pas facile et plus d'un chevalier présent se mordit la lèvre en secouant la tête. Mais de nombreux autres s'écrièrent qu'ils feraient ce qu'on leur demandait comme Atara, Kane et moi. Maître Juwain le fit aussi, bien qu'il ne fût pas chevalier. Je craignais que Maram n'hésite à formuler des paroles aussi contraignantes mais il me surprit, et se surprit lui-même, en s'engageant à chercher la Pierre de Lumière jusqu'à sa mort.

« Maram, mon vieux ! l'entendis-je se murmurer à lui-même un peu plus tard, qu'as-tu fait ? »

Au début, je crus qu'enivré par l'enthousiasme puissant de cette communion, il s'était laissé emporter. Puis je le vis absorbé dans la contemplation d'une jolie alonienne ; elle avait des cheveux couleur bronze doré, des lèvres rouges pleines et des yeux emplis d'adoration pour tous ces chevaliers qui s'engageaient à faire la quête. Si Maram ne réussissait pas à attirer son attention, pensai-je, dans les années à venir, il se trouverait beaucoup d'autres femmes prêtes à récompenser son courage en lui offrant tout ce qu'elles avaient à donner.

L'heure était venue maintenant pour le roi Kiritan de bénir ceux qui avaient prononcé leurs vœux. Ils étaient environ un millier. Le monarque leur enjoignit de s'avancer jusqu'à son trône. Tandis que mes amis et moi commencions à nous frayer un passage dans la foule de la salle, le roi descendit de son trône. Il appela dix de ses valets qui remontèrent l'allée sud en portant deux à deux cinq coffres en or. Ils déposèrent les coffres aux pieds du roi près de la première marche du trône. Le roi Kiritan sourit en s'inclinant devant la belle femme qui, comme je l'avais pensé, était bien son épouse. Elle avait les cheveux dorés, presque de la même couleur que ceux d'Atara, et l'allure altière, et le roi la présenta comme la reine Daryana Ars Narmada.

La reine ouvrit l'un des coffres et en sortit un gros médaillon d'or suspendu à une chaîne en or. Elle le leva très haut au-dessus de sa tête afin que chacun puisse le voir. Le médaillon avait la forme d'un soleil entouré de flammes. Comme je le verrais bientôt, une coupe en relief se détachait en son centre. Sept rayons, également en relief, jaillissaient de la coupe vers le bord du médaillon. Et le long du bord étaient inscrits en ardik ancien les mots que ceux qui faisaient la quête ne devaient jamais oublier : *Sura Longaram Tat-Tanuan Galardar*.

La reine Daryana tendit ce médaillon au roi Kiritan qui le passa au-dessus de la tête du comte Dario, premier chevalier à avoir prononcé son serment. Après que le roi lui eut donné sa bénédiction, la reine Daryana prit un second médaillon dans le coffre tandis qu'un autre chevalier s'avancait jusqu'au trône. Lui aussi reçut un médaillon et la bénédiction du roi. Et cela continua ainsi : la reine sortait les médaillons du coffre un à un et le roi les remettait de ses propres mains aux nombreux candidats à la quête qui faisaient la queue devant lui. Cependant, comme nous étions un millier, cette remise de cadeaux prit énormément de temps. Mes amis et moi, qui étions entrés les derniers dans la salle, serions donc les derniers à recevoir nos médaillons.

Pendant que nous attendions dans la foule, plusieurs chevaliers annoncèrent leur plan pour retrouver la Pierre de Lumière. Nombre d'entre eux, bien sûr, avaient l'intention de rendre visite aux différents oracles d'Ea dans l'espoir de tirer un indice de leurs prophéties. D'autres fouilleraient les îles au large de Nédu car ils croyaient que la Pierre de Lumière que Morjin avait trouvée à la fin de l'Âge de la Loi n'était qu'une des nombreuses fausses gelstei et que la seule vraie gelstei était encore quelque part sur l'île où Aryu l'avait laissée à l'origine. Trois chevaliers de Délu étaient déterminés à se rendre dans le Sud, dans la grande forêt d'Acadu, tandis que d'autres prévoyaient de traverser la mer. J'entendis quelques chevaliers jurer de chercher la Pierre de Lumière dans de vieux sanctuaires, des musées ou dans les ruines de vieilles cités. Quelques-uns décidaient de partir seuls mais la

plupart formaient des groupes de sept pour mettre la chance de leur côté et pour pouvoir se défendre, mais aussi parce que la prophétie parlait des sept frères et sœurs de la terre et des sept pierres. Tout le monde supposait que les sept pierres étaient des gelstei mais personne ne savait où on pourrait les trouver car la plus grande partie des gelstei fabriquées pendant l'Âge de la Loi avaient été détruites ou perdues, et les quelques pierres qui restaient étaient jalousement gardées comme des trésors.

Avec maître Juwain à mes côtés, je pensai à la varistei que Pualani lui avait donnée et à la pierre noire que Kane avait arrachée au front du Gris. Kane, qui se tenait juste devant moi, avait certainement caché cette pierre sur lui. Je savais qu'il la défendrait jusqu'à la mort contre quiconque essaierait de la lui enlever. Par contre, les trésors moins importants semblaient le laisser froid. Hochant la tête en direction du roi Kiritan et des coffres de médailles, il dit : « C'est une belle pièce d'or que le roi distribue là, et les mille exemplaires ont dû lui coûter cher. Mais ce n'est que de l'or. Ce que nous cherchons, c'est l'or véritable. Nous avons juré de le retrouver. Si nous partions maintenant avant que quelque chose ne nous empêche d'entreprendre notre quête ?

— Mais nous n'avons pas reçu la bénédiction du roi, lui murmurai-je.

— Si c'est une bénédiction que vous voulez, grommela-t-il, je vous donne la mienne.

— Merci, répondis-je, mais vous n'êtes pas roi. »

En entendant cela, Kane serra les dents et me regarda fixement. Maître Juwain dit qu'il fallait absolument rester pour recevoir la bénédiction du roi Kiritan tandis que Maram, lui, se pavanait probablement déjà en pensée devant les dames, son nouveau médaillon d'or étincelant sur sa poitrine. Quant à Atara, elle n'avait pas fait tout ce chemin depuis le Wendrush et livré deux batailles pour faire demi-tour maintenant. Chaque fois que la reine Daryana tendait un médaillon au roi, les yeux bleus d'Atara s'illuminaient comme des étoiles et un désir ardent s'allumait en elle.

Les grands nobles d'Alonie furent les premiers à recevoir leur médaillon ce soir-là. Je les entendais dire leur nom un à un. Parmi eux se trouvaient Bélur Narmada, Julumar Hastar, Breynon Eriades, Javan Kirriland et Hanitan Marshan. Tous descendaient des Cinq Familles de souche, chacune ayant été fondée à l'Âge de la Mère par les envahisseurs aryens qui accompagnaient Bohimir Marshan. Pendant trois âges, les rois et les reines d'Alonie avaient appartenu à ces clans. Ils avaient construit leurs palais sur les sept collines de Tria auxquelles ils avaient donné leur nom. Ils possédaient aussi de grandes propriétés sur les terres entourant la ville. À plusieurs reprises, les

nobles s'étaient battus pour le trône. Ils établissaient des dynasties, comme la célèbre dynastie des Marshanides, avant d'être renversés et de devoir attendre cent ans – ou cinq cents – pour voir leur clan retrouver la première place. Guerriers étaient leurs patriarches, guerriers ils étaient restés. Ils portaient des armures usagées et avaient les cheveux et les yeux plus clairs que la plupart des aloniens que j'avais vus dans les rues.

Peu de temps auparavant, ils avaient fait la guerre aux côtés de leurs pères contre le second groupe de nobles à se présenter devant le roi. Ces derniers étaient les seigneurs des divers domaines d'Alonie. Les plus importants d'entre eux, me dit Kane, étaient le baron Narcavage d'Arngin et le baron Monteer d'Iviendenhall. Deux générations plus tôt, à l'époque où l'Alonie avait perdu de sa puissance et de son territoire, les barons et les ducs dirigeaient leurs domaines en seigneurs indépendants. Mais le roi Sakandar le Juste, grand-père du roi Kiritan, avait entrepris de reconquérir l'ancien royaume d'Alonie. Avant sa mort, il avait obligé le duc de Raanan et le comte d'Iviunn à lui rendre hommage et à s'agenouiller devant lui. Son fils, le roi Hanikul, avait poursuivi les guerres commencées. Mais la reconquête ne s'était achevée qu'avec l'arrivée sur le trône de *son* fils, le roi Kiritan. Ce dernier avait passé pratiquement tout son règne à chevaucher à la tête de ses chevaliers d'un domaine rebelle à un autre. Le dernier des seigneurs ne s'était agenouillé devant lui et ne l'avait appelé sire que deux ans auparavant. C'était ainsi que l'Alonie avait retrouvé ses anciennes frontières : du détroit des Dauphins au nord à la longue muraille au sud, et des Montagnes Bleues à l'ouest jusqu'à la Mer Alonienne à six cents milles à l'est. Beaucoup avaient commencé à l'appeler Kiritan le Grand. On disait que même s'il n'avait pas demandé ce titre honorifique, il ne le rejetait pas.

On racontait aussi – j'entendis plusieurs chevaliers le murmurer et le déplorer autour de moi – que le roi avait une autre raison d'appeler à la Quête. Personne ne doutait de son amour pour Ea ni de son désir de la voir retrouver sa splendeur passée. Personne ne doutait de son souhait de combattre Moijin de toutes ses forces. Mais personne non plus ne doutait de sa nécessité de contrôler le pouvoir de ses barons. C'était pour cela qu'il leur avait demandé de prononcer leurs vœux : ceux qui accepteraient son médaillon seraient obligés d'entreprendre la Quête et de laisser derrière eux leur domaine et leurs intrigues. Ceux qui refuseraient se couvriraient de honte et verraient leur honneur terni, ce qui diminuerait leur capacité à organiser la résistance contre le roi. Quant au roi Kiritan lui-même, il ferait sa quête en cherchant la Pierre de Lumière uniquement dans les divers domaines d'Alonie. À la tête de ses chevaliers, il se rendrait à Tarlan ou à Aquantir comme il l'avait toujours fait et garderait ainsi un œil

sur son royaume. Le roi Kiritan Ars Narmada était un homme habile, et drôlement malin.

Bien plus tard, les derniers chevaliers et nobles s'éloignèrent du trône arborant aux yeux de tous leur médaillon brillant de mille feux. C'est alors que vint notre tour, à mes amis et à moi, de nous présenter devant le roi. Comme la cérémonie devait être suivie d'un grand banquet, tout le monde attendait que nous recevions notre bénédiction. Tandis que nous approchions du trône, le silence se fit. Maître Juwain fut le premier d'entre nous à rejeter sa cape en arrière et à annoncer son nom : « Maître Juwain Zadoran. Sire Kiritan, je vous salue.

— Maître Juwain Zadoran de quel royaume ? demanda le roi en examinant d'un air soupçonneux la simplicité de ses vêtements en laine.

— À l'origine, d'Elyssu, répondit maître Juwain. Mais depuis de nombreuses années, de ce royaume sans terres qu'on appelle la Confrérie.

— En voilà une surprise ! » dit le roi en souriant. Il se tourna vers la reine Daryana et le comte Dario qui se tenaient près de lui. « Un maître de la Confrérie qui daigne entreprendre la Quête ! Nous en sommes très honorés.

— Tout l'honneur est pour moi, sire Kiritan.

— Bon, il se fait tard et nous avons encore de nombreux estomacs affamés à nourrir », dit le roi. Il fit un signe de tête à la reine Daryana qui sortit un médaillon du cinquième coffre. Le roi le passa au-dessus de la tête chauve de maître Juwain en disant : « Maître Juwain de Zadoran, avec notre bénédiction, veuillez accepter ceci qui vous fera reconnaître et honorer dans toutes les contrées. »

Maître Juwain salua le roi et recula tandis que Maram s'avavançait jusqu'à lui. Avec un geste plein de panache, il ouvrit sa cape pour découvrir sa tunique rouge et son épée. Puis il s'écria : « Prince Maram Marshayk de Délu. »

Cette annonce fit sensation parmi les nobles présents dans la salle. Il y avait au moins quarante chevaliers originaires des divers duchés et baronnies de Délu. Ils regardèrent Maram avec stupéfaction et leur visage s'illumina quand ils le reconnurent.

« Voilà qui est encore plus surprenant, dit le roi. Nous espérions que le roi Maralah nous enverrait l'un des siens pour nous honorer aujourd'hui. Comment se fait-il que son fils voyage avec un maître de la Confrérie ?

— Ça, c'est une longue histoire », répondit Maram en fixant la reine Daryana avec impudence. Bien qu'elle eût près de quarante ans, elle était toujours saluée pour sa beauté. « Peut-être pourrais-je vous la raconter plus tard, à vous et à votre charmante reine, devant un

gobelet de votre meilleur vin.

— Peut-être, en effet, dit le roi Kiritan avec un sourire forcé. Nous aimerions l'entendre. »

Là-dessus, il offrit à Maram le médaillon tant désiré et sa bénédiction.

Puis ce fut le tour de Kane. À contrecœur, il se découvrit, puis sur un ton brutal frisant l'insolence, il donna son nom.

« Kane seulement ? lui demanda le roi en le regardant d'un air désapprobateur.

— C'est ça, Kane seulement, grommela Kane. Kane d'Erathe. »

Paraissant aussi curieux que moi de connaître sa terre natale, le roi demanda : « Erathe ? Nous n'avons jamais entendu parler de ce royaume. Où se trouve-t-il ?

— Loin, répondit Kane. Vraiment très loin.

— De quel côté ? »

Mais pour toute réponse, Kane se contenta de le fixer tandis que ses yeux noirs se mettaient à briller dans la lumière des étoiles qui traversait le dôme.

« Qui est votre roi, alors ? demanda le roi Kiritan. Dites-nous le nom de votre seigneur.

— Aucun homme n'est mon seigneur et je n'appelle personne sire. »

Contrarié, le roi se mordit la lèvre. « Vous n'êtes pas le premier chevalier sans seigneur à s'engager ce soir. Et puisque apparemment vous avez prononcé vos vœux, je vous donnerai ma bénédiction.

Aussi rapidement que possible, le roi prit le médaillon des mains de la reine Daryana et le passa autour du cou de Kane. Quand Kane appuya son doigt sur la coupe au centre du médaillon, il détourna le regard et s'approcha de moi.

« C'est à vous, dit-il avec hargne. Finissons-en maintenant. »

C'était mon tour et quelque trois mille chevaliers, nobles et dames attendaient que je m'avance. Mais je sentis qu'Atara était très mal à l'aise sous le regard de tous ces gens. Ce serait difficile d'être le dernier à recevoir la bénédiction du roi, pensai-je. Aussi, penchant la tête en arrière, je lui demandai si elle voulait prendre ma place.

— Non, toi d'abord, insista-t-elle. Je t'en prie.

— C'est bon », dis-je. Je fis alors un pas vers le roi, retirai ma capuche et annonçai mon nom : « Sar Valashu Elahad de Mesh. »

Un instant, le roi donna l'impression d'avoir été giflé devant les trois mille nobles qui nous observaient en silence. Puis il se reprit ; il fit un signe de tête en direction du comte Dario avant de déclarer : « Nous avons entendu dire que le fils du roi Shamesh participerait à la Quête. Mais il y a loin de Silvassu à Tria. Nous pensions que vous vous étiez perdu en chemin.

— Non, sire Kiritan, répondis-je en jetant un coup d'œil à Kane, nous avons été retardés.

— Eh bien, réjouissons-nous donc que les Valari nous aient envoyé un prince pour participer à notre Quête, dit-il sans joie. Nous sommes honorés que Shavashar Elahad nous ait envoyé son *septième* fils. »

À ces mots, je tressaillis, et Kane aussi. Je sentais de nombreux regards posés sur moi. Lequel parmi eux avait lu les deux dernières lignes de la prophétie d'Ayondéla ?

« Il est bon, continua le roi Kiritan, qu'un prince de Mesh cherche à réparer le tort immense que ses ancêtres ont causé dans le passé. »

Dans mon sang, le kirax provoquait toujours de grandes douleurs, mais elles me parurent légères comparées à la brûlure que je ressentis à cet instant. Le roi Kiritan ne savait rien de ce qui motivait ma quête et c'était très mal de sa part de dire que les rois de ma famille avaient mal agi. Pourtant, je ne le contredis pas, pensant qu'il valait mieux respecter les convenances du moment, même si lui ne le faisait pas.

« Sur mon épée, mon honneur et ma vie, lui dis-je, je jure de chercher la Pierre de Lumière pour le bien d'Ea et non pour moi-même.

— Très bien », fit le roi Kiritan en me regardant avec attention. Il tendit sa main vers un médaillon et le passa au-dessus de ma tête. Il me parut peser très lourd sur ma poitrine. « Sar Valashu Elahad, avec notre bénédiction, veuillez accepter ceci qui vous fera reconnaître et honorer dans toutes les contrées. »

Je saluai et me retirai, ravi d'en avoir fini avec lui. Atara s'avança alors. J'étais très heureux à l'idée de quitter très bientôt cette salle et de poursuivre notre voyage.

« Regardez, c'est la Princesse ! » entendis-je quelqu'un s'exclamer au moment où Atara retirait sa capuche.

Cette remarque me parut étrange. Elle était peut-être la petite-fille de Sajagax, mais personne n'appelait rois les chefs de tribu Sarni et les femmes de leur famille n'étaient pas princesses.

À la vue d'Atara, vêtue de son pantalon taché de sang et de son armure en cuir noir garnie de clous, l'ensemble des nobles agitèrent un doigt menaçant et se mirent à parler furieusement. D'autres guerriers Sarni vêtus de la même façon s'étaient déjà présentés devant le roi, mais c'étaient des hommes. Apparemment, aucun des présents n'avait vu de femme guerrier, et encore moins une femme appartenant à la Société des Manslayers.

Elle fit un pas vers le roi et le regarda dans les yeux avec insolence. Puis elle annonça : « Atara Manslayer de la tribu des Kurmaks. »

Le visage coloré du roi pâlit sous le choc ; ses lèvres s'agitèrent en silence à la recherche de mots. La reine Daryana fixait elle aussi Atara,

tout comme le comte Dario et tous les autres nobles à proximité du trône.

« Vous avez un autre nom, dit le roi en tendant une main tremblante vers elle. Veuillez le dire afin que nous l'entendions. »

Atara tourna les yeux vers moi, comme pour me demander pardon. Puis elle sourit, respira profondément et déclara d'une voix forte : « Atara Ars Narmada, d'Alonie et du Wendrush. »

La surprise me coupa le souffle, et il en fut de même pour un millier d'autres personnes. Je n'arrivais pas à comprendre comment ce farouche guerrier Sarni pouvait également être une princesse de la famille des Narmada. Mais impossible de nier qu'elle fût la fille du roi Kiritan. Cela se voyait dans la forme de leur visage carré et têtue et dans l'éclat de leurs yeux bleu diamant. Cela se sentait aux violentes émotions pleines d'amour et de haine qui passaient de l'un à l'autre.

« C'est sa fille », murmura quelqu'un derrière moi, comme s'il expliquait les intrigues de la cour alonienne à un étranger. Elle est toujours vivante.

« Est-elle encore notre fille ? demanda le roi Kiritan en contemplant Atara.

— Bien sûr ! » répondit la reine Daryana en relâchant le dernier médaillon dans le coffre. Elle se dépêcha de passer devant le roi pour prendre Atara dans ses bras. Sans se soucier du regard des autres, elle l'embrassa et caressa ses longs cheveux avec joie. Les yeux ruisselants de larmes, elle s'exclama en riant : « Notre belle et courageuse fille ! Tu es toujours vivante ! »

Très raide, le roi Kiritan regardait Atara d'un air sévère. « Cela fait six ans que tu as fui notre royaume vers des contrées inconnues. Six ans ! Nous pensions que tu étais morte.

— Je suis désolée, père.

— N'oublie pas qui tu es !

— Excusez-moi... sire.

— Voilà qui est mieux, fit-il d'un ton brusque. Devons-nous supposer que tu as passé tout ce temps chez les Kurmaks ?

— Oui, sire.

— Tu aurais pu nous faire savoir que tu allais bien.

— Oui, y *aurais* pu. »

Les yeux du roi balayèrent la tenue d'Atara de haut en bas. Puis il dit : « Et maintenant tu nous reviens ce soir, devant nos invités, habillée comme... comme quoi ? Un guerrier Sarni ? Est-ce comme ça que s'habillent les femmes dans le Wendrush ? »

De l'autre côté de la pièce, j'aperçus plusieurs guerriers Sarni, avec leurs moustaches tombantes et leurs yeux bleus étranges, qui se rapprochaient.

« Certaines oui », dit la reine Daryana. Elle se tenait debout près de

sa fille et il était évident qu'elles avaient la même taille et le même corps bien charpenté. Toutes deux jouissaient aussi d'une autre force. La reine semblait avoir aussi peu peur de son mari qu'Atara des hommes des collines. « Ne l'avez-vous pas entendue se donner le nom de Manslayer ?

— Non, nous avons essayé de ne *pas* entendre ce nom. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire qu'Atara est un guerrier », répondit simplement la reine Daryana. Puis sa voix se remplit d'amertume. « Vous vous intéressez bien peu à mon peuple quand il ne s'agit pas de s'assurer qu'il reste de l'autre côté de votre Longue Muraille.

— Cela fait plus de vingt ans que *votre* peuple, ce sont les Aloniens », rappela-t-il à la reine.

Dans le vif échange qui suivit, je réussis à reconstituer l'histoire de la vie d'Atara – et une partie de l'histoire récente de l'Alonie. Au début de son règne, le roi Kiritan avait été obligé de sceller une alliance avec la féroce tribu des Kurmaks afin de protéger ses frontières au sud. Il avait donc envoyé une grosse quantité d'or à Sajagax en échange de la main de sa fille Daryana. Les Kurmaks avaient fait la paix avec l'Alonie et avaient même contenu la puissance de la tribu tout aussi féroce des Marituks qui patrouillaient dans le Wendrush, des Montagnes Bleues au Poru et de la Longue Muraille à la Rivière de Sang au sud. Mais la paix n'avait pas régné longtemps entre le roi Kiritan et sa reine fière, farouche et volontaire. Comme elle le disait à qui voulait l'entendre, elle était née libre et ne se laisserait pas diriger par un homme, fût-il le plus grand roi d'Ea. Aussi, chaque fois qu'il lui donnait un ordre ou lui faisait un affront, elle lui répondait par des propos acérés comme la pointe des flèches sarni. On racontait que le roi Kiritan avait osé une fois la frapper au visage ; pour se venger, elle lui avait fait la cicatrice qui marquait sa joue avec ses robustes dents blanches.

« Le roi, dit-elle à Atara, prétend que ton grand-père et ta grand-mère, les frères et sœurs de ta mère et leurs enfants, tous les guerriers et toutes les femmes Kurmaks ne sont pas *mon* peuple. S'il m'arrachait le cœur, ne ver-rail-il pas que mon sang est toujours aussi rouge que le leur ? Mais il est le roi, et il a dit ce qu'il a dit, précisément le jour où il a invité tous les peuples libres d'Ea chez nous pour entreprendre une grande quête comme un seul peuple. Est-ce digne du grand homme que tu aimes et révères comme ton roi ? »

On disait aussi que cela faisait de nombreuses années que l'amour du roi pour Daryana avait fait place à l'indifférence. Et que c'était pour cela qu'elle ne lui avait donné qu'une fille et pas de fils.

Je me demandai pourquoi Daryana ne s'était pas enfuie pour retourner chez les Kurmaks comme Atara. En réponse, presque comme

si elle lisait dans mes pensées, elle dit : « Bien sûr, certains diront peut-être que mon père a reçu une dot d'or et que j'appartiens désormais à celui qui l'a payée. Un accord est un accord et il ne peut être rompu, n'est-ce pas ? Mais je ne savais pas que les Aloniens s'étaient lancés dans l'achat et la vente d'êtres humains. »

En entendant ces mots, le roi lui décocha un regard haineux. « Vous avez raison, nous ne pratiquons pas ce genre de commerce. Et vous avez également raison de dire qu'un accord ne peut être rompu, en particulier quand il a été conclu librement et, si nous nous souvenons bien, avec enthousiasme. » Les yeux pleins de tristesse, la reine Daryana se tourna vers Atara : « Il faut faire des choix sur lesquels on peut rarement revenir. J'aurais pu rejoindre les Manslayers comme toi. Mais si je l'avais fait, je n'aurais pas eu la chance de donner naissance à une fille aussi magnifique. »

Atara qui retenait ses larmes remercia sa mère d'un signe de tête avant de baisser le regard vers le sol.

« Oui, une *fille* ! s'exclama le roi comme s'il venait de mordre dans un citron. Comment un roi peut-il assurer sa descendance et la paix sur ses terres s'il n'a pas de fils ? »

Le regard meurtrier, la reine Daryana répondit : « Chacun sait que le roi ne manque pas de fils. »

On racontait, comme me l'apprit plus tard le duc de Raanan, que faute de pouvoir multiplier les épouses, le roi avait de nombreuses concubines. Et nombre d'entre elles lui avaient donné des fils bâtards qu'il cachait dans les diverses propriétés de son royaume.

Cette fois le visage du roi était devenu cramoisi. Il serra le poing et j'eus peur qu'il ne frappe Daryana. Je vis que les guerriers Sarni tiraient sur leurs moustaches en souriant de la voir lui tenir tête. Maintenant tous les regards étaient braqués sur le roi Kiritan. Il devait se sentir honteux à l'idée qu'on se demandait peut-être comment il pouvait régner sur son pays alors qu'il n'était même pas capable de dominer sa femme et sa fille. Mais apparemment, il savait au moins dominer sa colère. Il baissa les yeux sur son poing comme pour lui ordonner de se détendre et de s'ouvrir, puis il se tourna vers Atara et tendit sa main ouverte dans sa direction.

« On a dit que nous savions peu de choses du peuple de ton grand-père, et en particulier de la Société des Manslayers, comme tu l'appelles. Veux-tu nous en dire un peu plus ? »

Atara s'exécuta. Dans la salle, tout le monde se rapprocha pour entendre ces histoires de femmes guerrières qui traversaient le Wendrush à cheval et tuaient leurs ennemis avec des flèches. Quand Atara raconta qu'on l'avait laissée nue au milieu de la steppe avec un couteau pour tout objet de survie et laissa entendre qu'il y avait d'autres rites initiatiques encore plus féroces et plus secrets, les lèvres

du roi serrées l'une contre l'autre étaient toutes blanches.

« Cent ennemis », dit le roi en secouant la tête. Il regarda le comte Dario et le baron Bélur à côté du trône. « Peu de mes meilleurs chevaliers en ont tué autant.

— Ils n'ont pas reçu l'entraînement des Manslayers », répliqua Atara avec fierté.

Ignorant cet affront aux armes aloniennes, le roi demanda : « Alors aucune de ces femmes ne peut se marier avant d'avoir atteint ce nombre ? Il n'y a pas d'exceptions ?

— Non, sire.

— Même pas pour quelqu'un qui est également la fille du roi d'Alonie.

— J'ai prononcé des vœux, lui répondit Atara.

— Est-ce que tes vœux passent avant ton devoir envers ton seigneur ?

— Et quel est ce devoir ? » demanda Atara en regardant le prince Jardan d'Elyssu. Avec ses cheveux bruns et bouclés et sa grande taille, c'était un bel homme, même si le réseau de vaisseaux éclatés sur son nez rouge suggérait une certaine faiblesse et un penchant pour les boissons fortes. « Le devoir d'être vendue en mariage au plus offrant ? »

Atara avait bien fait de fuir la maison paternelle à l'âge de seize ans, pensai-je, car il était évident qu'elle irritait le roi Kiritan encore plus que sa mère. Le corps tremblant de rage, il referma son poing en grinçant des dents. Comme je ne pouvais lui permettre de la frapper, je me préparai à m'élancer pour m'interposer. Mais les gardes du roi virent mon inquiétude et s'apprêtèrent à me retenir. Le roi Kiritan l'avait vue lui aussi.

« Depuis quand le mariage a-t-il perdu son caractère sacré ? » dit-il à Atara. Il me lança un regard dédaigneux puis fixa Maram et Kane d'un air menaçant. « Est-il juste de renoncer à une union aussi respectable pour se lier à une bande d'aventuriers en haillons ?

— Appelez-les comme ça si vous voulez, répondit Atara, mais mes amis sont...

— Un vieux bonhomme chauve, un coureur de jupons gros et gras, un mercenaire et un chevalier au nom sans importance. »

Atara ouvrit la bouche pour riposter à ces propos inconsidérés. Mais bien qu'elle appartînt aux Manslayers, je ne pouvais la laisser combattre à ma place. J'enlevai alors mon manteau afin que le roi puisse voir mon surcot sur lequel brillaient le cygne et les sept étoiles d'argent.

« Mes ancêtres étaient rois tout comme les vôtres, sire Kiritan, dis-je. Et leurs ancêtres étaient déjà rois quand les Narmada n'étaient encore que des seigneurs de guerre disputant le trône aux Hastar et

aux Kirriland. »

Les mains du comte Dario et du baron Bélur se saisirent du pommeau de leur épée. Une dizaine d'autres chevaliers grommelèrent leur désaccord avec ce que je venais de dire. Que la propre femme et la propre fille du roi le contredisent était une chose, mais qu'un guerrier étranger l'humilie en évoquant la vérité en était une autre.

« Sar Valashu Elahad, rétorqua le roi avec mauvaise humeur, on dit que votre famille descend de Elahad de père en fils. Mais on dit aussi que les Saryaks affirment descendre de Valoreth lui-même.

— On dit beaucoup de choses, sire. Et parmi elles qu'un roi intelligent est capable de faire la part du vrai et du faux.

— Eh bien, *nous*, nous vous disons cela : Vous autres Valari êtes toujours aussi orgueilleux. (Son regard passa rapidement sur Atara.) Et toujours aussi audacieux.

— N'est-ce pas l'audace qui permet de remporter les batailles ?

— Nous ne savons pas que vous ayez remporté quelque bataille importante récemment. Apparemment, vous êtes trop occupés à vous battre entre vous pour des diamants.

— C'est peut-être vrai, répondis-je tristement. Mais autrefois nous avons combattu pour d'autres choses.

— Oui, pour une coupe en or qui ne vous appartient pas.

— En tout cas, nous avons récupéré la coupe, répliquai-je en me rappelant les stèles blanches découvertes la veille sur la Colline des morts. À Sarburn – vous avez dû entendre parler de cette bataille.

— En effet, dit le roi. Quatre-vingt-neuf chevaliers Narmada sont tombés ce jour-là.

— Dix *mille* Valari sont enterrés là-bas ! Et leurs tombes ne sont même pas signalées !

— Ça, ce n'est pas bien, admit le roi avec une douceur étonnante. (Puis sa voix se chargea d'une nouvelle note d'amertume.) Mais vous ne pouvez pas en vouloir à mon peuple de ne pas souhaiter rendre hommage à des guerriers étrangers qui ont envahi leur pays pour le piller.

— Les Valari ne sont pas morts pour un butin.

— Quoi qu'il en soit, Aramesh s'est *bien* emparé de la Pierre de Lumière pour se l'approprier, tout comme il s'est approprié la couronne d'Alonie. »

À ces mots, de nombreux grognements de colère se répandirent dans la salle.

« Il a dirigé le pays, c'est vrai, mais seulement trois ans, jusqu'à ce que l'œuvre du Dragon Rouge ait été démolie et que la royauté ait été rétablie. Nulle part il n'est dit qu'il s'est emparé de la couronne.

— Mais quel droit avait un étranger de diriger l'Alonie ?

— On pourrait vous répondre que s'il ne l'avait pas fait, votre

famille n'aurait plus rien eu à diriger, dis-je en balayant la salle du regard et en levant les yeux vers le trône incrusté de pierreries.

— Et que restait-il du grand sacrifice des Aloniens à la bataille de Sarburn après qu'Aramesh eut emporté la Pierre de Lumière à Mesh pour la conserver dans ses montagnes ?

— Il ne l'a *pas* gardée pour lui tout seul. Il a invité tout le monde à venir la voir. Et finalement, Julumesh a rendu la coupe à Godavanni, comme vous nous l'avez raconté ici ce soir.

— Nous avons raconté comment la coupe a été perdue. À cause de l'orgueil et de l'égoïsme des Valari.

— La coupe a été perdue, c'est vrai. C'est pour cette raison que certains d'entre nous ont fait le vœu de la récupérer.

— Nous ne voyons pas beaucoup de Valari ici ce soir, dit le roi en observant la foule serrée dans la pièce. Pour quelle raison ? »

Parce que nous avons le cœur brisé, pensai-je.

Répondant à sa propre question, le roi dit : « L'époque de la grandeur de votre pays est révolue depuis longtemps. Aujourd'hui, vous autres Valari ne vous intéressez guère qu'à vos diamants et à vos petites guerres. La manière dont vous glorifiez la bataille est presque barbare : tous les hommes sont guerriers ; il y a vos duels, votre façon de considérer votre épée comme si c'était votre âme. Non, je crains que le temps des Valari ne soit bien fini. »

N'ayant rien à ajouter à cela, je levai les yeux pour contempler les étoiles à travers le dôme. Atara me toucha alors l'épaule et nous nous dévisageâmes, partageant soudain une complicité nouvelle.

« Eh bien, que se passe-t-il, là ? » demanda le roi en nous lançant un regard furibond.

Mais ni Atara ni moi ne répondîmes ; nous restâmes là à nous regarder les yeux dans les yeux devant trois mille personnes.

« *Toi*, dit le roi à Atara, maintenant que tu es revenue, tu resteras ici.

— Mais sire, protesta Atara en se tournant vers lui. J'ai fait le vœu de rechercher la Pierre de Lumière. M'obligerez-vous à le rompre ?

— Tu la chercheras en Alonie, alors. »

Atara me regarda en secouant tristement la tête. Puis elle déclara à son père : « Non, je ferai cette Quête avec Val s'il veut bien de moi.

— S'il veut bien de *toi* ? Qui est-il pour t'emmener où que ce soit ? Pour t'emmener vers l'oubli et la mort ?

— Il m'a sauvé la vie, sire. Deux fois.

— Et qui t'a donné la vie ? » hurla le roi. Avec la vivacité d'un chat, il se tourna vers moi et pointa son doigt sur ma poitrine. « Dites-nous ce que vous attendez vraiment de notre fille ! »

La première chose que l'on enseigne à un guerrier Valari, c'est de dire la vérité. Aussi, levant les yeux vers le roi Kiritan, je prononçai les

mots que mon cœur me criait et que je n'avais dits à personne, pas même à moi : « Je veux épouser Atara. »

Le roi demeura un instant pétrifié. Plus personne dans la pièce n'osait respirer. Puis il hurla : « Épouser *notre* fille ?

— Si elle veut de moi, répondis-je en souriant. Et avec votre bénédiction. »

Alors le roi se mit à rire. Il émit une série de petits sons gutturaux, rauques et saccadés qui ressemblaient aux aboiements d'un chien. Puis son visage s'empourpra et il se déchaîna contre moi : « Qui êtes-vous pour l'épouser ? Un aventurier qui se cache sous une cape sale ? Un septième fils qui n'a aucun espoir de devenir roi ? Roi de quoi ? D'un petit royaume barbare pas plus grand que nombre des domaines de mes barons ! Vous avez l'intention d'épouser *notre* fille ? »

À ce moment-là, tandis que sa voix outragée résonnait sur les murs de pierre de la salle du trône, j'eus pitié du roi Kiritan. Je comprenais en effet qu'il n'avait jamais accepté sa mésalliance forcée, car c'était sûrement ainsi qu'il considérait son union avec Daryana. Et aujourd'hui, il espérait donner plus de noblesse à sa descendance en mariant Atara au prince couronné d'Eanna ou peut-être au prince Jardan d'Elyssu. N'étaient ses manières de débauché et son amitié à mon égard, Maram lui-même, en tant que prince de Délu à l'importance stratégique de premier ordre, aurait probablement représenté un meilleur parti que moi.

Je compris également autre chose : que le roi, à la différence des hommes plus simples, ne se laissait pas emporter par ses terribles colères. Au contraire, tel un magicien, il les faisait venir du plus profond de lui-même et utilisait sa rage comme une épée pour terrifier ceux qui s'opposaient à lui. Mais j'avais passé toute ma vie entouré d'épées. Et j'en avais une à moi.

« J'aime Atara », lui dis-je. J'avais maintenant les yeux grands ouverts, et bien d'autres choses aussi. « Bénirez-vous notre mariage, sire Kiritan ? »

En réponse, il se moqua de nouveau de moi. Puis, les yeux pleins d'animosité, il ajouta d'une voix railleuse : « D'accord, vous pourrez épouser notre fille – quand vous aurez retrouvé la Pierre de Lumière et que vous l'aurez apportée ici dans cette pièce ! »

J'étais sûr qu'il s'attendait à me voir reculer comme un chien battu ou peut-être protester que la Pierre de Lumière ne pouvait être retrouvée que par la grâce de l'Unique. Au lieu de cela, j'empoignai le pommeau de mon épée et répondis sans réfléchir : « Alors j'en fais le vœu. »

Tandis qu'il me fixait, incrédule, je pris la main d'Atara et l'embrassai. « Si vous ne pouvez bénir notre mariage pour l'instant, pouvez-vous au moins donner votre bénédiction à Atara comme à tous

les autres afin que nous puissions entreprendre notre Quête ?

— Vous êtes bien audacieux, Valari ! dit-il d'un ton sec. Devons-nous aussi lui donner notre dague afin qu'elle puisse nous frapper dans le dos ?

— Je vous en prie, sire, donnez-lui votre bénédiction. »

Quelque part à côté de nous, une femme s'écria : « Votre bénédiction, sire ! » D'autres personnes reprirent ce cri et de nombreuses voix résonnèrent dans la salle : « Donnez-lui votre bénédiction ! »

Mais le roi était le roi et il ne se laissait pas influencer aussi facilement. Devant son trône incrusté de pierres précieuses, au-dessus du dernier coffre de médaillons, il nous regardait Atara et moi comme des barons rebelles qui auraient osé venir le défier dans sa salle du trône.

Comment se fait-il que l'amour immense que nous éprouvons pour nos pères, nos filles ou nos frères, pour lesquels nous serions prêts à consentir aux plus grands sacrifices et même à mourir, comment se fait-il que ce don merveilleux, transmué sous l'effet d'une alchimie malveillante, nous amène à leur causer les plus grands chagrins et à leur apporter le contraire de ce que nous voudrions ?

Alors que je tenais la main d'Atara, je sentis monter en elle à la fois sa souffrance et son adoration pour son père. J'avais l'impression étrange d'être capable d'attendrir le roi Kiritan avec n'importe laquelle des deux. Dans mon rêve, Moijin m'avait dit qu'un jour je frapperais les autres avec la dague noire de ma haine ; il ne m'était pas venu à l'esprit que je pourrais également leur planter en plein cœur l'épée lumineuse de l'amour d'un autre.

« Ne me regardez pas ainsi, Valari, me murmura le roi Kiritan. Maudits soient vos yeux ! Ne me regardez pas ! »

Mais je ne pouvais m'en empêcher. Et il ne put s'empêcher de se tourner vers Atara, le visage adouci d'une infinie tendresse. Peu nombreux furent ceux qui étaient assez près pour voir ses yeux se gonfler de larmes. Et seuls Atara, Daryana et moi ressentîmes l'amour immense qui émanait de lui.

« Nous avons peur que tu ne sois morte, dit-il à Atara.

— On a bien essayé de me tuer à de nombreuses reprises, répondit-elle. Mais comme vous l'avez toujours dit, sire, nous autres Narmada sommes difficiles à abattre.

— C'est vrai, admit-il avec un sourire reconnaissant. Et par la grâce de l'Unique, puisse-t-il en être encore ainsi au moment où nous entreprenons cette Quête. »

Sur ces mots, il fit un signe de tête à Daryana qui sortit un médaillon du coffre et le lui tendit. Avec une douceur que peu de gens aurait soupçonnée chez lui, il le passa au-dessus de la tête d'Atara en

disant : « Atara Ars Narmada, avec notre bénédiction, veuillez accepter ceci qui vous fera connaître et honorer dans toutes les contrées. »

Sous les acclamations de presque toute la salle, il la serra contre lui, l'embrassa sur le front avec ferveur et resta là à pleurer doucement. Mais il ne lui fallut qu'un instant pour se reprendre et retrouver son expression sévère. Et sa colère aussi. Me jetant un regard menaçant, il s'adressa aux chevaliers et aux nobles autour de nous : « Tous ceux qui le souhaitent ont pu prononcer leurs vœux et recevoir notre bénédiction. Veuillez maintenant nous rejoindre dehors afin de célébrer avec nous ce grand événement ainsi que notre anniversaire. »

Puis, après m'avoir lancé un dernier regard meurtrier, il se retourna et sortit de la salle en trombe.

Après cette scène, je restai un moment à côté du trône avec Atara. Encore secoué par ce qui venait de se passer, tout ce que je trouvai à lui demander fut : « Pourquoi ne m'as-tu pas dit qui tu étais vraiment ? »

— C'est ce que j'ai fait, répondit-elle tristement. *T'étais* Atara Ars Narmada ; maintenant, je suis Atara Manslayer.

— Est-ce la seule raison ?

— Non, j'avais peur que tu ne me regardes différemment si tu le savais. Comme tu me regardes en ce moment, en fait.

— Je t'en prie, ne confonds pas mon étonnement avec autre chose. Je ne te regarderai jamais que d'une seule façon. Je *sais* qui tu es. »

Tandis que mon cœur battait à grands coups comme dans les grands moments de ma vie, je recherchai la fameuse lumière au fond de ses yeux et la trouvai. Pendant un court et lumineux instant, nous retournâmes vers notre étoile. Puis je lui souris. « Ce qui s'est passé avec ton père est surprenant. Si ce que j'ai dit t'a gênée, je te prie de m'excuser.

— Je t'en prie, ne confonds pas *mon* étonnement avec autre chose, répondit-elle en me rendant mon sourire. Mais tu aurais peut-être pu me demander d'abord si je voulais t'épouser.

— Veux-tu m'épouser, Atara ?

— Non, dit-elle tristement. J'ai fait un vœu, je dois le respecter.

— Mais si un jour tu le réalises...

— L'heure n'est au mariage pour *personne*. Devrais-je porter tes enfants pour les voir se faire tuer dans les guerres qui ne manqueront pas d'avoir lieu ?

— Mais si la Pierre de Lumière est retrouvée et le Dragon vaincu, si l'on met fin à la guerre, à ce moment-là...

— À ce moment-là, dit-elle en me souriant, à ce moment-là, tu pourras me demander en mariage, si tu le souhaites toujours. »

Elle me serra la main et se tourna vers maître Juwain, Maram et Kane qui luttèrent contre la foule qui se dirigeait vers les portes. Ils vinrent jusqu'à nous, arborant leur médaillon d'or sous leur cape.

« C'est un cadeau royal, dit Maram en prenant le médaillon dans le creux de sa main. Jamais je n'aurais pensé me voir offrir quelque chose d'aussi magnifique.

— Et jamais je n'aurais pensé vous entendre faire le vœu de

chercher la Pierre de Lumière, remarqua maître Juwain. Mais apparemment, vous aimez bien prononcer des vœux.

— Oui, n'est-ce pas ? répondit Maram.

— Il me semble me rappeler que vous avez fait le vœu de renoncer au vin, aux femmes et à la guerre.

— Eh bien, je suppose que je ne suis pas très doué pour le renoncement. Et c'est bien de ça qu'il s'agit, voyez-vous, je ne renoncerai pas à cette Quête. »

La ferveur soudaine de Maram me fit sourire. Je lui donnai une tape sur l'épaule en disant : Mais pourquoi faire ce vœu ? N'avais-tu pas l'intention de t'arrêter après avoir vu Tria ?

— C'est vrai, c'est vrai. Et j'ai *effectivement* vu Tria. Et beaucoup d'autres choses aussi.

— Nous avons fait le vœu de rechercher la Pierre de Lumière jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée, lui rappelai-je. On ne peut pas la chercher uniquement dans les tavernes et les boudoirs.

— Peut-être pas, vieux. Mais on trouvera peut-être quelques chopes de bière en chemin. (Il marqua une pause pour se retourner sur une superbe alonienne vêtue d'une robe en satin bleu.) Et peut-être de magnifiques trésors aussi.

— Nous avons aussi fait le vœu de mourir plutôt que d'arrêter de chercher.

— Seigneur ! Je suis vraiment *complètement* fou, hein ? marmonnait-il en secouant la tête et en se tournant vers moi. Mais il faudra bien que quelqu'un la retrouve, cette coupe, et ça pourrait bien être nous. Tu crois que je vais te laisser t'amuser tout seul ? »

Et il me donna une tape sur l'épaule en souriant courageusement. Adressant alors un signe de tête à maître Juwain, je lui demandai : « Et vous, maître ? N'êtes-vous pas venu à Tria pour vérifier la véracité de la prophétie ? »

— Effectivement, répondit-il, mais dans la mesure où ces choses peuvent l'être, Kane l'a déjà vérifiée. Je crains d'être obligé de vous avouer qu'en fait, j'ai toujours eu l'intention de rechercher la Pierre de Lumière. »

Nous restâmes là à nous demander ce que nous devons faire. Jusque-là, tous nos plans et tous nos efforts visaient à nous amener au palais du roi Kiritan le septième jour de soldru ; par le plus grand des hasards – et grâce à quelques miracles –, nous y étions parvenus. Mais le monde avait quatre points cardinaux, nous étions cinq et de tous les côtés, l'éclat de l'or à l'horizon nous appelait.

« J'ai bien trop faim pour penser à la Quête maintenant, déclara Maram en regardant les derniers nobles quitter la salle du trône. C'est l'anniversaire du roi, pourquoi ne pas le célébrer avec lui ? »

— Bon, je crois que le roi nous a assez vus pour ce soir, non ? dit

Kane. D'autres aussi nous ont vus. Alors nous ferions mieux de trouver une auberge tranquille où passer cette nuit en toute sécurité. »

La voix de Kane était celle de la prudence, et peut-être aurions-nous dû l'écouter. Mais avant de quitter le palais, maître Juwain souhaitait se rendre à la bibliothèque du roi qui avait la réputation d'être l'une des plus prestigieuses de la ville. Atara voulait discuter avec sa mère. Quant à moi, maintenant que j'avais attiré l'attention sur moi, je ne voulais pas être obligé de m'éclipser honteusement.

« Nous avons traversé des choses bien pires pour arriver jusqu'ici, dis-je. Puisque le roi Kiritan a pris la peine de nous honorer, nous devons accepter son hospitalité. »

Je sortis en tête par la porte nord de la salle et débouchai sur un large corridor donnant sur une vaste pelouse. Les milliers d'invités du roi auraient facilement pu s'y perdre sans l'allée de torches menant vers une longue pièce d'eau près de laquelle étaient dressées de nombreuses tables couvertes de nourriture. Sur une toile de fond d'immenses jets d'eau éclairés par des pierres rayonnantes, les tables ployaient sous le poids de gigots de mouton, de rosbifs et de porcs entiers rôtis. Il y avait aussi du gibier, du fromage et du pain ainsi que des pâtisseries, des fruits et de nombreux légumes : des lentilles au beurre et aux échalotes, des pommes de terre au four, des asperges noyées sous une sauce au citron et aux œufs, et des racines à l'aspect étrange appelées ignames dont on disait qu'elles étaient cultivées dans les îles Elyssu. Comme nous étions à Tria, les cuisiniers du roi avaient également déposé devant nous du saumon cuit à l'étouffée, des harengs fumés et d'énormes crustacés ressemblant à des insectes et appelés homards. Je n'arrivais pas à croire que les êtres humains pouvaient en manger, mais les habitants de Tria semblaient les trouver à leur goût et les considérer comme un mets très délicat. Les nobles, pensai-je, étaient habitués à manger des plats recherchés et également à boire les vins les plus fins. Ceux-ci étaient présentés dans des bouteilles disposées sur des tables de marbre autour des fontaines. On disait que les meilleurs crus venaient de Galda avant sa chute et des vignobles de Karabuk. En dépit de l'interdiction faite aux Aloniens de commercer directement avec ce royaume, des chargements de vins et d'épices telles que le poivre, les clous de girofle et la cannelle avaient réussi à se retrouver dans les cales de bateaux remontant les côtes de Galda et de Délu pour traverser le détroit des Dauphins et arriver à Tria.

C'était une belle nuit claire de pleine lune, parsemée d'étoiles. Au-dessous de nous, la ville s'étendait dans toutes les directions. Semblables à des lucioles, des petites lumières clignotaient sur les maisons et les bâtiments. Certaines zones étaient plongées dans l'obscurité comme la forêt de Narmada s'étirant sur deux milles juste à

l'ouest des jardins du palais. C'était là que le roi montait à cheval pour prendre de l'exercice et pour chasser les quelques sangliers et cerfs qui y restaient. Au sud, telle une aiguille d'argent entre les palais des Hastar et des Marshan, s'élevait la grande Tour du soleil et au nord, surgissant des collines de Narmada et d'Eriades, se trouvaient la Tour de la lune et la Tour du couchant. À l'est du palais, sur les versants moins abrupts de la colline sur laquelle il se dressait, les terrasses des jardins d'Elu paraissaient suspendues dans l'espace au-dessous de nous. Dans la lumière éclatante de la lune, je parvenais encore à distinguer ses immenses pelouses, ses parterres de fleurs et ses arbres bien entretenus. Ils formaient une grande barrière entre le palais et les quartiers populaires au-dessous. Un peu plus loin à l'est, le Pont des Etoiles, immense et doré – presque argenté sous les rayons de lune – enjambait le Poru et attirait le regard vers le port et la mer scintillante au nord.

À la suite de Maram, nous remplîmes nos assiettes d'un monceau de nourriture et trouvâmes une table libre près d'un buisson de lilas où se restaurer en paix. Mais il était dit que nous n'aurions pas la paix. Nous venions à peine de finir de manger et nous buvions du vin debout autour de la table quand des hommes et des femmes s'approchèrent de nous et se présentèrent. Je fus très heureux de retrouver le premier d'entre eux car il s'agissait d'un chevalier Valari que je connaissais depuis mon enfance : Sar Yarwan Solaru de Kaash, troisième fils du roi Talanu et mon cousin germain du côté de ma mère qui était la sœur du roi. Sar Yarwan, un homme superbe avec un grand nez aquilin, me serra chaleureusement la main avant de me donner le nom des six autres chevaliers qui l'accompagnaient. Il s'agissait de Sar Manthanu d'Athar, Sar Tadrû de Lagash, Sar Danashu de Taron, Sar Laisu également de Kaash, Sar Ianar de Rajak et Sar Avador de Daksh. Les deux derniers étaient les fils des ducs Rézu et Gorador ; je leur racontai que j'avais rencontré leurs pères lors de notre passage par Anjo et qu'ils m'avaient dit de les chercher à Tria. Sar Ianar, qui avait les traits accusés de son père et son regard perçant, observa des Aloniens qui tournaient autour d'une table près de nous et dit : « Sar Valashu Elahad, ça fait plaisir de rencontrer un autre Valari ici – si peu des nôtres ont fait le voyage. »

Sar Yarwan posa sa main sur mon épaule : « Nous avons tous apprécié ce que tu as dit au roi.

— La vérité est la vérité, et on doit la dire.

— Il faut quand même du courage pour la dire, surtout quand peu de gens veulent l'entendre. (Il me salua de la tête avant de poursuivre :) Nous ne savions pas que tu venais à Tria. Dommage que tu sois arrivé si tard. »

Il avait beau être mon cousin, je ne lui parlai ni des Gris ni des

combats que nous avons dû livrer pour arriver vivants.

« On t'aurait proposé de te joindre à nous », dit-il. Ses yeux brillants semblaient chercher quelque chose dans les miens. « On te le propose toujours. Nous sommes sept, ce qui porte bonheur et correspond à la prophétie. Mais nous sommes tous d'accord pour dire qu'avec toi nous aurions encore plus de chances.

— Je suis très honoré, répondis-je, avant de désigner Kane, Maram, Atara et maître Juwain de la tête, mais comme vous pouvez le voir, nous formons déjà un groupe. »

Je présentai mes amis qui saluèrent à tour de rôle les chevaliers Valari.

« Cinq, c'est trop peu pour un groupe », dit Sar Yarwan. Puis avec cette manière brusque et franche qui caractérise un trop grand nombre de Valari, il continua : « Kane a presque l'air Valari, et il serait le bienvenu aussi. Ainsi qu'Atara Ars Narmada-Atara Manslayer. S'il est des guerriers capables de rivaliser avec les Valari, ce sont bien les Manslayers Sarni. Mais pour tes autres amis, eh bien, nous sommes une compagnie de *chevaliers*. Ils trouveront sûrement d'autres compagnons partageant leur sensibilité et leurs compétences. »

Les paroles directes de Sar Yarwan ne parurent pas affecter maître Juwain le moins du monde. En revanche, Maram rougit et se mit à mordiller sa moustache. Pour une fois, il restait sans voix. Alors je répondis à sa place : « Merci, Sar Yarwan. Nous apprécierions sans aucun doute votre compagnie, sans parler de vos épées. Mais nous sommes venus jusqu'ici ensemble et nous partirons d'ici ensemble.

— Comme tu voudras, Sar Valashu. (Il jeta un regard à ses compagnons et me salua de la tête.) *Nous* vous souhaitons à tous bonne chance, où que vous alliez. Puissiez-vous toujours marcher dans la lumière de l'Unique. »

Je lui souhaitai la même chose, et Atara aussi. Puis elle leva les yeux vers l'une des fontaines et son visage s'illumina. Je me retournai et aperçus la reine Daryana qui s'avavançait vers nous, accompagnée d'un gros chevalier arborant l'écusson de deux chênes et de deux aigles sur sa tunique verte.

« Mère, dit Atara en accueillant la reine, voici Sar Valashu Elahad. J'aurais aimé vous le présenter dans des circonstances moins pénibles. »

Je saluai la reine qui me sourit avant de jeter un coup d'œil du côté de la fontaine près de laquelle le roi discutait avec deux de ses ducs. « Apparemment, me dit-elle, tant que vous resterez à Tria, les circonstances seront toujours pénibles. »

Là-dessus, elle fit un geste en direction du chevalier qui se tenait à côté d'elle et ajouta avec un sourire forcé : « Voici le baron Narcavage d'Arngin. Le roi lui a demandé de m'accompagner pour s'assurer que

vous ne m'attaquerez pas. »

Je fis un léger signe de tête à l'intention de ce grand baron qui me rendit mon salut à contrecœur. Il avait le torse large et les bras ronds, et sa grosse tête était enfoncée dans un cou de taureau gonflé de muscles ou de graisse - ce qui était difficile à déterminer en raison de son épaisse barbe blonde. Ses yeux bleus minuscules étaient la seule chose qu'il avait de petit ; ils se perdaient presque sous le front proéminent et les sourcils broussailleux. Ce qui ne les empêchait pas de m'observer avec une intelligence pénétrante. À la fois rusés et rancuniers, ils étaient assez malins pour ne pas le laisser voir.

« Sar Valashu Elahad, me dit-il, le roi vous prie de l'excuser, il est trop occupé pour faire plus ample connaissance avec vous. Mais il vous envoie son meilleur vin pour vous remercier de l'honorer ce soir. »

Sur ces mots, il montra à la ronde une grosse bouteille verte qu'il tenait au creux de son bras. « Ce vin provient des caves Kinderry de Galda. Puis-je vous en offrir un verre ?

— Plus tard, peut-être, répondis-je. Nous n'avons pas fini les présentations. »

J'indiquai à la reine le nom de mes amis puis je lui présentai Sar Yarwan et les chevaliers Valari. Elle leur lança, ainsi qu'à moi, un regard méfiant. Après tout, nous étions des Valari et elle était toujours la fille d'un chef Sarni.

Tandis que la lune s'élevait sur les fraîches pelouses et les fontaines bouillonnantes, nous parlâmes de la Quête. Sar Yarwan annonça qu'il avait l'intention de se rendre à Skule dans les régions désertiques du nord de Délu. Il voulait fouiller les ruines de la grande ville d'autrefois, à la recherche d'un indice prouvant que Sartan Odinan y avait peut-être apporté la Pierre de Lumière.

« Skule se trouve de l'autre côté du Détroit des Tempêtes, lui dit le baron Narcavage. Si vous voulez le traverser en partant d'Alonie, il vous faudra passer par Arngin, ce que vous pouvez faire avec ma bénédiction.

— Merci, c'est en effet l'itinéraire le plus direct, acquiesça Sar Yarwan.

— Et le plus sûr. Repartir par la route de Nar et contourner la Mer Alonienne prendrait des mois. Il vous faudrait traverser presque tout Délu qui ne se compose désormais que d'une douzaine de provinces barbares pratiquement gouvernées par les seigneurs de guerre.

— Non, vous vous trompez sur Délu », lança une voix tonitruante. Maram s'avança alors et regarda le baron Narcavage dans les yeux. « Délu est bien plus que ce que vous dites.

— Pardonnez-moi, prince Maram, répliqua le baron, mais j'ai eu l'occasion de voyager dans ce qu'il reste du royaume de votre père

pendant que vous étiez en train d'étudier vos langues anciennes à l'école des Frères.

— Délu connaît des problèmes, admit Maram, mais il n'y a pas si longtemps, l'Alonie en connaissait de pires. »

Pour calmer les esprits qui s'échauffaient, j'intervins : « Nous vivons une période de troubles.

— En effet, dit le baron Narcavage en me souriant. Nous avons tous entendu dire qu'il risque d'y avoir une guerre entre Ishka et Mesh.

— Rien n'est décidé pour l'instant, répondis-je. Nous pouvons encore espérer la paix.

— Comment pourrait-il jamais y avoir la paix dans les Neuf Royaumes alors que vos soi-disant rois convoitent tous les terres du voisin ?

— « Soi-disant » ? Que voulez-vous dire ?

— Peut-on dire que le roi d'Anjo est réellement un roi ? Et qu'Anjo est un royaume ? Et Mesh ? Mon propre domaine est plus grand que votre royaume tout entier. »

Cette fois, mon esprit aussi s'échauffait et Maram me prit le bras pour me calmer. Il dit au baron Narcavage : « C'est peut-être vrai, mais en tout cas son... heu... son *épée* est plus longue que la vôtre. »

Tout content de sa repartie, Maram eut un large sourire et fit un clin d'œil à la reine Daryana.

Le baron Narcavage lui lança un regard noir. « Ah oui, ces fameuses épées valari, principalement utilisées pour vous découper en tranches les uns les autres. »

Je me demandais pourquoi le baron rabaissait ainsi mon royaume et celui de Maram. Était-ce par fierté pour ce qui avait été réalisé en Alonie ou était-ce par amertume ? D'après ce que j'avais entendu raconter dans la salle du trône, le grand-père du baron s'était battu farouchement contre le grand-père du roi Kiritan pour conserver à Arngin son indépendance. Mais finalement, il avait dû s'agenouiller devant le roi Sakandar tout comme le baron Narcavage s'agenouillait devant le roi Kiritan. On disait que le baron Narcavage était devenu l'homme de confiance du roi et son plus grand général. Si c'était vrai, il devait avoir conservé de profondes blessures qu'il se plaisait à infliger aux autres.

La reine Daryana ne semblait apprécier ni le baron ni sa façon de monopoliser la conversation. Pour nous distraire de querelles aussi vieilles que le monde, et pour regagner l'attention de chacun de nous, elle dit : « Nous vivons sous le règne des épées et on dit que celles des Valari sont *vraiment* longues. Mais cette nuit est une nuit de paix. De fête et de chants. Qui connaît la *Chanson du Cygne* ? Qui veut la chanter avec moi ? »

Comme je tâtais le cygne d'argent brodé sur ma tunique, elle me sourit et je lui en fus reconnaissant. Sa chaleur et sa largeur d'esprit m'émouvaient : après tout, elle était la fille de Sajagax et il était impossible qu'elle souhaite me voir un jour épouser Atara. Pourtant elle choisit de permettre au respect naturel que nous éprouvions l'un pour l'autre de se manifester.

Atara et moi nous rapprochâmes tous les deux d'elle et nous entonnâmes le chant. C'était une chanson plutôt triste qui racontait l'histoire d'un roi qui tombe amoureux d'un grand cygne blanc. Pour gagner son amour, il lui fait construire un magnifique château dans lequel il l'enferme, le nourrit des mets les plus fins et l'habille des soies les plus délicates. Mais bientôt, le cygne tombe malade et entonne son chant de mort. Eperdu de douleur, le roi fait le tour de son royaume et promet une grosse quantité d'or à qui trouvera une solution à son problème : comment le guérir sans le laisser partir ?

Tandis que nous avancions dans les couplets, Maram et les chevaliers Valari se joignirent à nous, puis d'autres chevaliers et leurs dames s'approchèrent et se mirent à chanter eux aussi. L'une des femmes attira mon regard : elle avait des cheveux gris et un joli visage aimable et portait autour du cou le même médaillon qu'Atara et moi. Je me rappelai qu'elle s'était présentée au roi Kiritan sous le nom de Liljana Ashvaran ; elle faisait partie des rares femmes d'Alonie à s'être engagées à faire la Quête. Même s'il était évident qu'elle n'était pas chevalier, elle dégageait un certain courage. Tout en chantant sans grande conviction, elle s'avancait vers la reine Daryana. Quand elle croyait que je ne la regardais pas, elle me jetait de brefs coups d'œil. Une fois, nos regards se croisèrent un instant et je me dis que ses yeux noisette et pénétrants dissimulaient beaucoup de choses.

Nous restâmes un bon moment à chanter sous la lune et les étoiles car la chanson était longue. Quand nous atteignîmes la partie dans laquelle le roi demande conseil à son peuple, je remarquai qu'une nouvelle voix s'était jointe à notre chœur. Bien qu'elle ne fût en rien plus puissante que les autres, elle s'en distinguait par des harmonies subtiles et une clarté et une justesse parfaites. Elle provenait d'un homme svelte dont les cheveux noirs et bouclés brillaient dans la lumière des pierres rayonnantes. Il avait de grands yeux bruns et la peau hâlée du plus beau des peuples, les Galdans ; ses traits fins semblaient s'accorder parfaitement avec sa voix magnifique. Il était âgé d'une trentaine d'années, peut-être un peu plus : les seules rides que j'apercevais sur son visage étaient des pattes-d'oie au coin des yeux - probablement dues à un sourire omniprésent. Il me parut spontané, spirituel, talentueux, franc et enthousiaste et me plut immédiatement.

Redressant la tête, j'écoutai les paroles du terrible dilemme du roi :

*Comment capturer un oiseau magnifique
Sans tuer son âme ?*

La réponse tomba alors des lèvres parfaitement dessinées de cet homme et de celles de nombreux autres :

*En le laissant s'envoler ;
En devenant le ciel*

La chanson finissait bien, le roi détruisait les murs de pierre qu'il avait construits pour emprisonner son cygne bien-aimé – et lui-même. Car il avait compris que son véritable royaume ne se limitait pas à un petit bout de terre, mais qu'il était le cœur et l'âme, et qu'il était aussi vaste que le ciel.

La reine remarqua cet homme elle aussi. Quand nous eûmes fini de chanter, elle le fit venir près d'elle. Il se présenta sous le nom d'Alphandeny de Galda. Bien qu'il ne fût pas noble, avec sa tunique brodée d'or et son port élégant, il réussissait à paraître plus distingué que tous les princes présents. Il était, dit-il, ménestrel en exil parce que ses chansons avaient offensé les nouveaux maîtres de Galda. À la demande de la reine, il prit son luth et nous en chanta une.

Aucun oiseau, pensai-je, pas même un cygne, n'avait une voix aussi belle que la sienne. Elle se répandait sur la pelouse et paraissait déposer sur l'herbe même des gouttes de lumière. Tout le monde s'était tu et il était plus facile d'apprécier sa puissance et sa grâce. Les paroles aussi étaient magnifiques ; elles parlaient des tourments de l'amour et de l'éternel désir de l'être aimé. Comme dans la *Chanson du Cygne*, le thème était l'asservissement et la liberté que seul l'amour le plus pur permet d'atteindre. Semblables au tintement parfait d'une cloche en or, les couplets s'envolaient dans la nuit, si doux, si clairs, pleins d'une nostalgie douloureuse et agréable à entendre à la fois.

Pendant qu'il chantait, Flick apparut soudain au-dessus de lui et se mit à tournoyer encore et encore comme un minuscule danseur habillé de lumière pure. Alphanderry, pensai-je, ne pouvait pas le voir, et les nobles réunis autour de lui non plus. Mais je sentis la main de Maram serrer mon épaule et Atara me lança un regard de soulagement presque aussi doux que le chant d'Alphanderry.

À la fin de sa chanson, il reposa son luth et sourit tristement. Comme tous les autres, j'avais l'impression qu'il n'avait chanté que pour moi. Pendant un moment nous nous regardâmes. Il paraissait savoir à quel point sa musique m'avait touché, mais il n'en tirait ni orgueil ni vanité. Il n'y avait en lui que la joie tranquille d'être doué d'une voix d'ange.

« C'était magnifique, lui dit la reine Daryana en essuyant ses larmes. Ce que Galda a perdu fait le bonheur de l'Alonie. Et d'Ea aussi. »

Alphanderry s'inclina devant elle, puis mit la main sur le médaillon que lui avait remis le roi Kiritan. Son sourire était gai et lumineux maintenant ; tel un papillon virevoltant parmi les fleurs, il semblait capable de passer aisément d'une émotion à une autre.

« Merci, reine Daryana. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu l'honneur de chanter devant un public aussi connaisseur. »

Le baron Narcavage s'avança et leva la bouteille de vin qu'il tenait toujours à la main. « Permettez-nous de vous exprimer notre reconnaissance avec un peu de ce vin. Je pense que vous apprécierez ce cru de Galda, il vient de la réserve particulière du roi. J'allais justement en servir un verre à Sar Valashu et à la reine Daryana. »

En disant ces mots, il fit un signe à un serviteur qui apporta un plateau de verres. Le baron déboucha la bouteille et remplit huit gobelets du liquide rouge foncé. Puis un à un, il nous les tendit à mes amis et à moi, puis à Alphanderry et à la reine et prit le dernier pour lui. Je trouvai grossier de sa part d'ignorer Sar Yarwan et les chevaliers Valari – et tous ceux qui s'étaient rassemblés autour de nous pour regarder. Liljana Ashvaran paraissait particulièrement attentive à cette petite cérémonie. Elle reniflait l'air de ses petites narines comme si elle était persuadée que ce vin ne pouvait être qu'aigre puisqu'on ne lui en offrait pas.

« Au roi, s'écria le baron. Puisse-t-il avoir une longue vie. Honorons-le en buvant à sa santé comme il nous a honorés en nous conviant à son cinquantième anniversaire et à l'appel à la Quête. »

Il hocha la tête en direction du roi qui était toujours en train de discuter avec ses ducs près de la fontaine, sous l'œil vigilant d'une dizaine de gardes. À quelques mètres de moi, Kane considéra son gobelet d'un air mauvais avant de jeter un regard menaçant au roi. Je serrai alors mon verre fermement dans ma main en contemplant le liquide rouge sang.

« Ce n'est pas du poison, Sar Valashu, me dit le baron. Croyez-vous que le roi vous empoisonnerait devant ses invités ? »

Je baissai les yeux sur le vin qui avait une odeur de cannelle, de fleurs et d'étranges épices de Galda. Je sentais presque le goût de son doux parfum.

« Pensez-vous que je boirais du vin empoisonné ? » dit-il. Portant alors le bord du verre doré à ses lèvres épaisses, il prit une grande gorgée. « Allons, Sar Valashu, buvez avec moi. Buvez tous ! »

Je ne sentais en lui aucune intention mauvaise à mon égard, seulement une soudaine exubérance et le désir de gagner mon estime, probablement pour se racheter de son manque d'amabilité précédent.

Et cela me sembla tout à fait respectable. Kane et mes amis attendaient de voir ce que j'allais faire. La reine, Alphanderry, Liljana Ashvaran, tout le monde regardait et attendait que je boive le vin du roi.

Cependant, au moment où j'allais porter le gobelet à mes lèvres, Liljana bondit soudain vers moi en criant : « Non, c'est du poison, ne buvez pas ! » Il y avait une telle certitude dans sa voix que j'en fus abasourdi. Je me tournai brusquement vers elle pour voir si elle n'était pas devenue folle. Pratiquement au même instant, les choses se précipitèrent. Le baron Narcavage qui se trouvait en face de moi regarda du côté du roi Kiritan et s'écria : « À moi ! » Il sortit une longue dague et se jeta sur ma gorge pendant que Liljana faisait tomber le gobelet de ma main. Alphanderry, qui était plus près de moi que mes amis, bondit soudain entre le baron et moi. Saisissant à deux mains le bras qui tenait le couteau, il s'engagea dans un corps à corps désespéré avec le baron. Sans son courage inexplicable, la dague m'aurait certainement ouvert la gorge.

Car telle était bien l'intention du baron. Je le compris clairement quand, le visage empreint d'une haine furieuse, il se mit à cogner de sa main libre sur la tête d'Alphanderry, dégagea son couteau et se rua de nouveau sur moi. Mais cette fois, Liljana était assez près de lui pour attraper son bras. Elle s'agrippa à lui avec la ténacité d'un chien de meute pendant qu'il l'insultait, la frappait de son autre bras et la secouait. C'est alors que je lui assenai un coup violent en plein dans son visage barbu, manquant de me casser les articulations sur sa lourde mâchoire. Mais il paraissait insensible à la douleur et possédait une force insensée. D'un geste brusque, il libéra son bras armé du couteau et lança un nouveau coup en direction de ma gorge. Et il m'aurait tué si Kane n'était arrivé à ce moment-là pour lui passer son épée à travers le corps.

Le baron tomba mort dans l'herbe. Hébété, Alphanderry secouait sa tête pleine de sang. Dans les arbres plantés de l'autre côté des jardins du palais, les rossignols chantaient.

Soudain, je pris conscience d'une grande clameur du côté des fontaines. Des lances heurtaient des boucliers avec fracas ; des épées s'entrechoquaient et le bruit de l'acier malmené retentissait dans un concert d'injures et de cris. Un grand nombre de chevaliers et de ladies s'enfuyaient tandis que les gardes du roi se jetaient les uns sur les autres. Au début, je crus qu'ils étaient devenus fous. Puis je vis le roi tirer l'épée contre l'un de ses ducs pendant que cinq de ses gardes luttaient farouchement pour le protéger des autres. Je compris alors qu'on essayait de le tuer. Et que d'autres hommes, arborant tous l'écusson frappé des chênes et des aigles de la Maison de Narcavage, se précipitaient vers nous pour tuer la reine.

C'est en tout cas ce que je pensai, car il ne me vint pas à l'idée qu'ils pouvaient vouloir me tuer moi. Ces chevaliers étaient presque au nombre de trente ; tels des rapaces surgissant des nuages, ils apparurent dans la foule des gens pris de panique, l'épée à la main luisant dans la lumière de la lune. « À moi ! » avait hurlé le baron. Je saisisais enfin à qui il faisait appel. Ses hommes avaient dû le voir tomber car ils s'avançaient vers nous, un masque de détermination et de haine peint sur le visage.

La reine Daryana poussa un cri quand elle vit son mari en danger de mort et se plaça près d'Alphanderry pour bénéficier de sa protection, et Liljana et maître Juwain en firent autant. Le reste d'entre nous examina nos assaillants en se demandant ce qu'il fallait faire.

Nous n'avions pas de chef, ou plutôt, nous en avions trop : Sar Yarwan, Sar Ianar, et les cinq autres chevaliers Valari ainsi que Kane, Maram, Atara et moi. Un jour mon père m'avait expliqué que l'aptitude à mener les hommes dans la bataille répondait à quelque chose d'étrange. Ce n'était pas seulement une question de grade ou d'autorité, cela dépendait du courage de voir ce qu'il fallait faire et d'une mystérieuse capacité à communiquer sa foi dans une victoire possible et même inévitable. Nous restâmes là un moment, déconcertés par la violence que le baron Narcavage avait déchaînée. Je baissai les yeux sur les deux diamants brillant comme des étoiles sur ma bague. Soudain, une lumière me traversa les yeux puis le cœur et je m'écriai : « Formez un cercle ! Protégez la reine ! »

Pendant un instant, mon ordre resta suspendu dans l'air. Puis, comme sur le champ de manœuvre, Sar Yarwan et les autres chevaliers Valari formèrent un cercle autour de la reine Daryana. Le roi nous avait traités de barbares, et nous étions des barbares : des barbares dont l'âme était une épée appelée kalama.

Nous dégainâmes juste à temps pour parer l'attaque des hommes du baron Narcavage. Kane se tenait à ma droite et Atara et Maram à ma gauche, et nous étions tous tournés vers l'extérieur. Derrière moi, Sar Yarwan gardait le point du cercle diamétralement opposé. Nous n'étions que onze contre une trentaine de chevaliers. Pourtant quand nos épées cessèrent de lancer des éclairs, de transpercer et de déchirer la chair, tous étaient morts ou en train d'agoniser dans l'herbe.

Pendant que je reprenais mon souffle, je me rendis compte que les chevaliers du baron ne nous avaient pas attaqués au hasard. Bon nombre d'entre eux étaient venus directement vers moi. Et là, à quelques mètres de nous et de l'épée ensanglantée de Kane, ils gisaient en tas, enchevêtrés. J'étais presque certain d'en avoir tué quatre à moi tout seul. Leur agonie montait en moi en grandes vagues acérées. Mais curieusement, celles-ci ne parvenaient pas à me submerger ni à

m'enfoncer dans l'obscurité glaciale. Peut-être était-ce parce que je me rappelais comment maître Juwain et mes amis m'avaient guéri après la bataille contre les Gris ; ou parce que j'étais capable de m'ouvrir à la vie qui brûlait en Kane, en Atara et dans tous les autres autour de moi. Ou encore, parce que je commençais à apprendre à maintenir fermée la porte vers la mort et la souffrance des autres.

Cette grande douleur me fit néanmoins tomber à genoux puis m'effondrer en gémissant. Pensant vraisemblablement que j'avais été touché par les hommes du baron, la reine Daryana cria soudain : « Par ici ! Il y a un blessé ! »

Pendant un moment, je me demandai qui elle pouvait bien appeler. Puis, à travers les nuages froids de la mort qui me voilaient les yeux, j'aperçus de nombreux gardes du roi qui se dirigeaient vers nous. Je craignis qu'il ne s'agisse d'autres traîtres venus pour tuer la reine. Ou dans le cas contraire, que Kane et les chevaliers Valari les prennent pour tels et ne reprennent le combat. Mais la reine cria que mes amis et moi lui avions sauvé la vie. Elle leur demanda à tous de ranger leur épée et ils obtempérèrent.

Pendant un temps qui me parut une éternité, la confusion régna sur l'herbe éclaboussée de sang des jardins du palais. Des trompettes résonnèrent et un peu plus loin, de l'autre côté de la pelouse, retentirent des pas de chevaux. J'entendis des femmes pleurer et des hommes hurler qu'on avait tué le roi. Alors la reine prit les choses en main, lançant des ordres avec un sang-froid qui mit fin à la panique générale. Elle envoya des gardes vérifier que les grilles du palais étaient fermées afin d'empêcher les conspirateurs de s'échapper. Elle ordonna à d'autres gardes de partir à la recherche des hommes du baron qui pourraient se cacher dans le palais. Elle fit enlever les corps des morts et laver le sang à grands seaux d'eau afin qu'il soit absorbé par la terre. Finalement, elle envoya des messagers chercher des renforts parmi les gardes de la garnison affectés aux remparts de la ville.

Bientôt, on apprit que le roi n'était que blessé et qu'on l'avait transporté à l'intérieur du palais. Il appelait la reine Daryana à se rendre à ses côtés.

« Ton père n'est pas grièvement blessé, dit-elle à Atara. Mais ton chevalier Valari paraît l'être. Reste près de lui jusqu'à mon retour. »

Tandis qu'Atara acquiesçait de la tête, la reine réunit cinq gardes et se hâta vers le palais.

D'autres gardes établirent un mur de protection autour de nous. Les milliers d'invités du roi Kiritan se pressaient toujours autour des fontaines ; malgré la panique que leur avait causée le complot du baron Narcavage, ils n'avaient nulle part où fuir. Cependant, il semblait que la plupart des chevaliers du baron aient trouvé la mort

dans l'attaque de notre cercle. Quant aux gardes félons, ils avaient tous été tués également – en tout cas, c'est ce que l'on espérait.

Tandis que les chevaliers Valari se rassemblaient à quelques mètres de là, Alphanderry et Liljana s'approchèrent de moi. Ils regardèrent Kane, Atara, Maram et maître Juwain s'agenouiller en rond autour de moi. Comme ils l'avaient fait dans la forêt près de la prairie où nous avions tué les Gris, mes amis m'ôtèrent mon armure et posèrent leurs mains sur moi. Le pouvoir de leur contact était si grand que je ressentis immédiatement un feu familier me réchauffer de l'intérieur. Puis maître Juwain sortit sa pierre verte et la plaça sur ma poitrine. Tous s'étaient installés de manière à cacher de leurs corps cette séance de guérison aux gardes et aux autres spectateurs.

Très vite, je fus capable de me lever et de me déplacer de nouveau. À voix basse, maître Juwain s'émerveilla d'avoir à peine eu besoin de sa pierre verte pour me ranimer.

« Merci, maître », lui dis-je en remettant mon armure. Je fis un signe de tête à chacun de mes amis. « Merci à tous. »

Je remarquai qu'Alphanderry me regardait bizarrement comme s'il ne comprenait pas pourquoi j'avais eu besoin des soins de mes amis. Il me sourit, profondément soulagé, et mes yeux lui demandèrent pourquoi il avait risqué sa vie pour moi comme s'il était mon frère.

Parce que, me répondirent ses yeux bruns pleins de douceur, tous les hommes sont frères.

Bien sûr, l'ordre de maître Juwain enseignait cet idéal d'amour désintéressé envers tous les êtres, même les étrangers. Mais avant cet acte altruiste d'Alphanderry, je n'avais jamais vu de témoignage aussi spontané.

« Merci », lui dis-je. Puis je me tournai vers Liljana Ashvaran qui avait fait preuve d'autant de courage que lui. « Merci à vous aussi. »

Liljana hocha la tête et me sourit. Puis elle désigna la poche où maître Juwain avait rangé sa gelstei verte. Baissant la voix de manière à ce que les gardes et les autres spectateurs ne l'entendent pas, elle dit doucement : « Je crois que vous possédez l'une des pierres mentionnées dans la prophétie.

— Qu'en savez-vous ? » interrogea sèchement Kane. Il se rapprocha d'elle et j'eus peur qu'il ne sorte sa dague pour lui trancher la gorge. « Comment avez-vous su que le vin était empoisonné ? »

Liljana serra ses mains l'une contre l'autre et réfléchit à sa réponse. Son visage rond pouvait refléter la sévérité aussi bien que la tendresse, pensai-je, et elle m'apparut comme une femme posée, calme et même inflexible. Regardant Kane de ses vieux yeux sages, elle lui répondit : « Je l'ai senti.

— Vous l'avez *senti* ? Vous devez avoir un flair de limier.

— Ce poison avait une odeur de pavot. On m'a appris à détecter ce

genre de choses.

— Qui vous l'a appris ?

— Ma mère et ma grand-mère. Elles étaient goûteuses du père et du grand-père du roi Kiritan.

— Alors vous êtes la goûteuse du roi Kiritan ?

— Plus maintenant. Voyez-vous, je lui ai désobéi. »

Tandis que les trompettes sonnaient et que de nouveaux gardes prenaient place sur les pelouses, elle nous raconta un peu de son histoire. Après des études très poussées auprès de sa mère et de sa grand-mère, elle était entrée, jeune femme, au service du roi Kiritan l'année même où il montait sur le trône. Sa protection lui tenait tellement à cœur qu'elle avait renoncé à se marier, comme le roi Kiritan l'avait exigé. Mais au cours de sa huitième année de service, elle était tombée amoureuse du comte Kinnan Marshan et l'avait épousé contre l'avis du roi.

« Il m'a bannie de sa cour juste avant votre naissance, dit-elle à Atara, prétendant que l'amour me brouillerait les sens et me rendrait incapable de protéger sa famille de ses ennemis. Je lui ai répondu que l'amour agissait comme un élixir qui *aiguise* tous les sens. Malheureusement, il n'a pas voulu me croire. »

C'est ainsi que pendant de nombreuses années, Liljana avait vécu tristement dans la maison du comte. Ses trois enfants étaient tous morts en bas âge et son mari était le plus souvent parti se battre dans les multiples guerres du roi. Au cours de l'une d'elles, il avait perdu l'usage d'une jambe et une autre l'avait privé de sa virilité. Il était mort peu de temps après et Liljana s'était retrouvée veuve.

« Quand le roi Kiritan a lancé la Quête, dit-elle, j'ai décidé qu'il était temps pour moi de quitter Tria, ses complots et ses poisons. »

Quand elle se tourna vers la lumière de la lune, son médaillon brilla d'une douce lueur dorée. Pendant tout ce temps, Kane l'avait sondée de ses yeux noirs comme s'il tentait de percer à jour la vérité.

« Ce que je ne comprends pas, moi, dit Maram en se caressant la barbe, c'est pourquoi le baron Narcavage était prêt à boire du vin s'il était empoisonné ?

— Ça, c'est facile à expliquer », répliqua Kane d'un ton cassant. Il fit un signe de tête à Liljana : « Dites-lui. »

Liljana lui rendit son salut et expliqua : « Les hommes et les femmes qui utilisent ces poisons en prennent de minuscules quantités pendant des années pour s'immuniser contre eux.

— Et qui sont ces hommes et ces femmes ? demanda Kane.

— Ce sont des prêtres Kallimuns. Les Kallimuns utilisent ce type de poison. »

En entendant mentionner ce nom redoutable, Alphanderry frissonna. « Avant la chute de Galda, dit-il, les Kallimuns ont

empoisonné beaucoup de gens. Et ils en ont crucifié bien plus encore. Mes amis. Mon frère. »

Kane parut se laisser aller un instant et posa sa main doucement sur la tête d'Alphanderry. « Bon, alors le baron faisait certainement partie des Kallimuns.

— C'était un prêtre, alors ? demandai-je. Pourtant, quand il a servi le vin, j'étais sûr qu'il voulait trinquer avec moi.

— Les prêtres sont de grands dissimulateurs. En particulier quand il s'agit de leurs émotions. Trinquer ! Ha ! C'est à votre mort qu'il voulait boire. »

Comme troublé par son propre geste d'affection, Kane retira brusquement sa main de la tête d'Alphanderry et me regarda.

« Et maintenant, lui dis-je, c'est vous qui fêtez la sienne.

— Et comment ! » répondit Kane avec férocité. Il balaya du regard l'herbe où un instant seulement auparavant gisaient les corps du baron Narcavage et de ses hommes. « Le complot du baron a dû être préparé précipitamment – mais il a bien failli réussir.

— Mais le complot était-il dirigé contre le roi et la reine ou contre moi ?

— Les deux, répondit-il. Il est évident que votre mort devait donner le signal de l'attaque contre eux. »

Il poursuivit en expliquant que tous les hommes du baron faisaient manifestement partie des Kallimuns, comme certains des gardes du roi Kiritan.

« À Galda, dit Alphanderry, il y a eu de nombreux complots de ce genre avant la chute du roi. »

Se frottant le côté de la tête à l'endroit où le baron l'avait frappé de son poing, il leva les yeux vers moi et demanda : « Mais pourquoi les prêtres voudraient-ils vous tuer ? »

Kane me lança un regard d'avertissement. Liljana, qui regardait fixement mon front, répondit doucement : « Parce qu'il a la marque. »

En entendant cela, Kane se tourna brusquement vers elle et demanda d'un ton pressant : « Qu'est-ce que vous savez là-dessus ? »

Nous étions tous curieux d'entendre ce qu'elle avait à dire, mais elle prit son temps. Elle respira lentement avant de déclarer : « Tout à l'heure, j'ai entendu le baron murmurer à l'un de ses chevaliers que Val avait la marque. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire.

— Il voulait dire que Val était désigné pour mourir, répliqua Kane. Rien de plus. »

Mais il était évident que Liljana ne le croyait pas. Ses yeux fouillèrent mon visage comme pour y déceler la vérité.

« Vous m'avez sauvé la vie, lui dis-je. Voulez-vous quelque chose en échange ? »

Ma question parut l'offenser. « Croyez-vous que je vous ai averti

pour le vin dans l'espoir d'obtenir quelque chose ?

— Non, bien sûr que non. Mais en le faisant, vous avez quand même obtenu beaucoup. Ma gratitude – ma confiance. »

Elle sourit, révélant des petites dents régulières. « Je cherche à me joindre à un groupe pour la Quête. Ce n'est pas facile pour une femme de prendre la route toute seule. »

Alphanderry me sourit à son tour. « Je cherche des compagnons moi aussi. Envisageriez-vous de prendre deux personnes de plus avec vous ?

— Comme vous l'avez vu ce soir, dis-je doucement en regardant d'abord Alphanderry puis Liljana, on me pourchasse. Si vous vous joignez à nous, vous serez pourchassés vous aussi. »

Comme je leur faisais confiance à tous les deux, et parce qu'il fallait qu'ils soient au courant, je leur parlai des assassins que Moijin avait envoyés à mes trousses à Mesh, des Gris, et de notre bataille dans les bois. Finalement, me fiant complètement à eux, je leur racontai la prophétie d'Ayondéla Kirriland dans son intégralité.

« Alors, vous avez bien la marque, dit Liljana en me regardant, émerveillée. J'en serais désolée pour vous si je ne ressentais pas un tel espoir. Mais espoir ou pas, si ce que vous dites est vrai – et je suis sûre que ça l'est –, il vous faut *plus* de compagnons pour vous venir en aide.

Alphanderry aussi paraissait heureux, comme s'il partait pour une grande épopée qu'il mettrait un jour en chanson. Tout ce qu'il me dit fut : « Je vous en prie, emmenez-moi avec vous. »

Alors Maram fit remarquer : « La prophétie parle des sept frères et sœurs de la terre. Il nous manque deux personnes pour faire sept.

— Oui, deux *guerriers*, dit Kane.

— Nous avons déjà des guerriers, répondis-je en regardant Atara et Kane. Dans ce long voyage, nous aurons peut-être besoin de compétences autres que les nôtres.

— Les sept frères et *sœurs* », fit maître Juwain. Il sourit à Alphanderry et à Liljana. « On dirait qu'il devait en être ainsi. »

Nous restâmes tous là à nous regarder. Puis Atara murmura : « Val, je les vois avec nous. Sur la route. Dans la forêt au bord de la mer.

— Moi aussi, je les vois ! » dit Maram sans comprendre vraiment de quoi elle parlait.

Me tournant vers Kane, je lui demandai : « Acceptez-vous qu'ils viennent avec nous ?

— Est-ce vraiment ce que vous souhaitez ?

— Oui, vraiment. »

Posant la main sur son épée, Kane déclara : « J'ai mis cette épée à votre service pour la recherche de la Pierre de Lumière. J'ai juré que vos ennemis seraient mes ennemis. Je suppose que je peux jurer que vos amis seront aussi mes amis. »

Sur ces mots, il tendit la main et la plaça sur la mienne. Atara la couvrit alors avec la sienne et maître Juwain et Maram firent de même. Prudemment, Liljana posa sa main sur celle de Maram et Alphanberry flanqua la sienne sur toutes les autres en riant gaiement.

Peu de temps après, le roi Kiritan et la reine Daryana, accompagnés de nombreux gardes, sortirent à grands pas du palais et vinrent se joindre à la fête. Les gardes de la garnison se tenaient à proximité avec leurs boucliers et leurs lances pour donner une impression de sécurité renforcée qui contrastait avec la gaieté que le roi souhaitait susciter. Après tout, c'était encore la soirée de son cinquantième anniversaire et de l'appel à la Quête, et il n'allait pas permettre à un peu de poison et à quelques morts de la lui gâcher.

Le roi et la reine traversaient la pelouse et se dirigeaient vers nous. La lumière blanche et pure des pierres rayonnantes entourant les fontaines éclairait leurs visages – et ceux de Bélur Narmada, Julumar Hastar, Hanitan Marshan, Breyonan Eriades et d'autres grands nobles de Tria qui se trouvaient près de nous. Le baron Maruth d'Aquantir et le duc Malatam de Tarlan qui attendaient avec d'autres seigneurs et leurs dames, saluèrent le roi d'un signe de tête. Sar Yarwan, Sar Ianar et les autres chevaliers Valari eux-mêmes paraissaient heureux de constater que le roi était toujours vivant.

Le roi s'approcha de nous ; il se tenait raide, l'air sévère, comme s'il souffrait beaucoup. Je remarquai qu'il semblait incapable d'utiliser son bras droit. Ses yeux se posèrent sur moi avec une grande lassitude. « Sar Valashu Elahad, dit-il, nous souhaitons vous remercier vous et vos amis pour avoir sauvé la vie de la reine. Nous avons entendu dire que les traîtres vous avaient blessé.

— Effectivement, répondis-je en inclinant la tête, mais ce n'était rien et maître Juwain m'a soigné. »

Le roi sourit comme s'il ne me croyait pas vraiment. Puis il se tourna vers Liljana : « Nous aurions peut-être dû vous garder à notre service, après tout. Peut-être auriez-vous deviné le complot du baron comme vous avez senti le poison dans le vin. »

Elle lui rendit son sourire. « Je suis désolée, lui dit-elle, mais je devais suivre les élans de mon cœur.

— Comme vous suivez aujourd'hui Valashu Elahad et ma fille vers des terres inconnues ? »

Dans son regard, un reflet dur me signifiait que gratitude ou pas, il ne reviendrait jamais sur sa décision et que si je voulais un jour épouser Atara, je devais d'abord rapporter la Pierre de Lumière à Tria.

Liljana me sourit et profita de cette occasion pour parler en notre nom. Elle expliqua au roi Kiritan que le pouvoir de l'amour entre un homme et une femme était plus grand que la force qui soulevait des montagnes et devait toujours être glorifié. Puis elle ajouta que la

découverte de la Pierre de Lumière n'aurait aucun sens en l'absence de la plus pure et la plus purificatrice des forces.

« Pourquoi rechercher la Pierre de Lumière si ce n'est pour apporter au monde un peu plus d'amour ?

— En effet, pourquoi ? dit le roi. (Puis il soupira et s'adressa à nous :) Eh bien, si nous buvions tous à cet objectif ? »

Il fit un signe de tête à un valet qui se tenait près de la fontaine. Quelques instants plus tard, l'eau qui en jaillissait fut remplacée par un liquide rouge sombre que je pris d'abord pour du sang. Mais c'était du vin : une cuvée spéciale dont le roi avait fait remplir cette fontaine et qu'il réservait pour la fin de la fête. Je compris que le roi était homme à obliger son enfant désarçonné par un cheval à remonter tout de suite dessus.

Il nous fit signe de le suivre jusqu'à la fontaine et nous obéîmes. Il prit un gobelet, le remplit de vin rouge généreux et nous invita tous à faire de même. Après les événements survenus un peu plus tôt dans la soirée, les hôtes du roi hésitaient à boire. Alors Liljana renifla le contenu de son gobelet et sourit avant d'être imitée par nombre d'autres invités. Puis le roi leva son verre et s'écria : « À la découverte de la Pierre de Lumière et à ceux qui ont juré ici ce soir de la rechercher ! »

Après avoir trinqué avec mes amis, je bus une gorgée de vin. Sur ma langue, je sentis la saveur piquante du raisin ainsi que celles plus légères du chocolat et de l'orange. Nous restâmes tous là à boire et à rire avec ce soulagement nerveux qu'on ressent quand on a échappé de peu à la mort.

Puis le roi donna un autre signal et un bruit de tonnerre retentit dans le ciel au-dessus des Jardins d'Elu. Tout à coup, des feux d'artifice éclatèrent dans l'air, fendant la nuit comme des éclairs. Des fleurs de lumière bleue s'épanouirent en formant des cercles parfaits ; des millions d'étincelles rouges et argent tournoyèrent dans l'espace, éclipsant même les étoiles. Flick qui les prenait peut-être pour des Timpums tourbillonnait avec elles. Je vis sa spirale d'argent se découper sur la rangée d'arbres en bordure des Jardins. Un peu plus à l'est, dans les quartiers de la ville descendant vers le fleuve et au-delà, d'autres fusées explosaient au-dessus des toits des bâtiments, des diverses grandes places et sur les îles sombres dans l'embouchure du fleuve. J'eus peur qu'elles ne mettent le feu aux maisons les plus proches, mais Tria était une ville de pierre. Et ce soir-là, c'était une ville de gens heureux car le roi avait ordonné une distribution gratuite de pain et de vin afin que tout le peuple s'associe à sa fête. Le grondement lointain de leurs acclamations se répandit de la Muraille occidentale à la Muraille orientale et des docks le long du fleuve à la Porte de Varkoth car maintenant, au-dessus de toute la ville, le ciel

s'embrasait, pareil à un parapluie de lumière flamboyante.

Alors que je contemplais le spectacle avec mes amis, Maram déclara qu'il n'avait jamais rien vu de pareil de toute sa vie. Les autres non plus, pensai-je. Cela nous amena à espérer que la Pierre de Lumière serait un jour récupérée, comme nous avions tous juré qu'elle le serait. Et nous commençâmes à parler de nos rêves pour la retrouver.

« Quand j'ai quitté Mesh, dit Maram en admirant le feu d'artifice, tout ce que je voulais, c'était arriver sain et sauf à Tria. Je n'ai jamais réellement pensé que la Pierre de Lumière se trouvait quelque part, enfin, je veux dire, dans un lieu où quelqu'un pourrait vraiment la retrouver. Mais maintenant, c'est différent. Maintenant, je suppose que nous devons vraiment partir à sa recherche. Quelqu'un a-t-il une idée de l'endroit où chercher ? » En entendant cela, Alphanderry sourit et dit : « Moi, je sais où. » Nous nous tournâmes tous vers lui tandis que ses grands yeux s'illuminaient d'un feu d'artifice d'une autre nature. « Parce que je sais où Sartan Odinan a caché la Gelstei. »

Alors, tandis que trois grandes fleurs de feu écarlates s'ouvraient dans le ciel au-dessus de nous et que mon cœur battait la chamade, il sourit une fois de plus et nous expliqua où on pourrait retrouver la Pierre de Lumière.

Près de Senta, au fin fond des Montagnes du Croissant, se trouve une série de cavernes dont les parois sont tapissées de cristaux colorés. Certains sont violets, d'autres couleur émeraude et sont accrochés au plafond luisant des grottes ; d'autres encore, brillants comme des saphirs, se dressent sur le sol tels de gros piliers bleus. Tous ces cristaux, quelles que soient leur couleur et leur forme, vibrent dans le vent comme des carillons. En réalité, ils chantent.

On raconte que depuis des siècles, des hommes et des femmes traversent tout Ea pour venir dans ces cavernes écouter ces cristaux chantants et ajouter leur voix à la musique qu'ils produisent. Car on dit aussi que les cristaux enregistrent tous les mots qui leur parviennent à condition qu'ils soient sincères et chantés du fond du cœur.

En entrant dans les cavernes, à moins d'être sourd, tout le monde entend des millions de voix chantonnant des mots appartenant à des langues vivantes ou mortes depuis longtemps. Les sept cavernes résonnent de ballades anciennes, de chansons d'amour, de cantiques, de chants joyeux et des chants de mort de ceux qui sont venus dire adieu à la terre qui les a portés. Leurs parois, brillant d'un éclat émanant également des cristaux, retentissent de plaintes et de murmures, de gémissements, de prières et de louanges. Si cette immense rumeur est connue pour rendre les hommes fous, certains au contraire y trouvent une paix profonde et une réponse au grand mystère de la vie. En effet, dans les Grottes musicales de Senta, les gens n'entendent que ce qu'ils sont prêts à entendre. On dit que même un sourd pourrait entendre les Galadins lui parler, car les voix des anges ne se contentent pas d'être portées par le vent, elles peuvent parfois être perçues au plus profond du cœur comme une musique muette.

Alphanderry nous raconta tout ça sur la pelouse du palais du roi Kiritan pendant que nous contemplions le feu d'artifice. Il nous parla également d'un ménestrel d'Hespéru du nom de Venkatil qui avait fait le voyage de Senta pour apprendre le secret des grottes. Là, presque par hasard, il avait écouté émerveillé les paroles d'une ballade ancienne qui racontait où Sartan Odinan avait emporté la Pierre de Lumière. Quelques mois plus tard, apprenant qu'une grande quête allait être lancée pour la retrouver, il avait pris la mer en direction de

Tria mais avait fait naufrage dans la Baie de la Terreur au large de Galda.

« J'ai rencontré Venkatil dans la forêt, à l'ouest d'Ar, nous dit Alphanderry. Il avait été attaqué par des voleurs et mortellement blessé. Mais avant de mourir, il m'a chanté les paroles de la ballade. C'était de l'ardik ancien, mais le sens était très clair : "Si vous voulez savoir où la Gelstei a été cachée, allez dans les Montagnes Bleues et cherchez dans la Tour du Soleil. " »

Cette Tour du soleil-là était aussi connue sous son nom plus ancien de Tur-Solону, nous expliqua Alphanderry. Autrefois plus grand oracle d'Ea, elle était en ruines depuis que Morjin l'avait détruite lors de sa première accession au pouvoir durant l'Âge des Epées.

« Exactement, marmonna Kane en entendant ce qu'Alphanderry venait de dire. La Tur-Solону a été détruite. À part un tas de pierres brûlées, il n'y a plus rien là-bas. Pourquoi perdre notre temps à y aller ?

— Parce que les Grottes musicales sont réputées pour ne dire que la vérité, répliqua Alphanderry.

— Ce qu'elles racontent est du charabia ! insista Kane avec une véhémence inexplicable. Je le sais, je suis allé dans ces grottes. Il y a peut-être des choses vraies dans le brouhaha qu'on y entend, mais comment les déceler ? »

Nous débattîmes de notre itinéraire de voyage jusque tard dans la nuit. Kane et Maram doutaient de l'intérêt d'explorer l'oracle détruit et maître Juwain semblait plutôt d'accord avec eux. Mais Liljana fit remarquer que Sartan Odinan avait tout à fait pu apporter la Pierre de Lumière à la Tur-Solону afin de la cacher dans un endroit où Morjin lui-même ne penserait pas à la chercher.

Un endroit aussi maudit, dont on disait les ruines hantées par les fantômes des nombreuses prophétesses qui y avaient été assassinées, serait vraisemblablement évité par les participants à la Quête. Comme les chevaliers iraient visiter tous les autres oracles d'Ea à la recherche d'indices pour retrouver la Pierre de Lumière, personne – et en particulier ni Moijin, ni ses prêtres et ses espions – ne soupçonnerait le but de notre voyage. Et c'était un endroit comme un autre pour commencer.

Atara, dont les yeux reflétaient l'éclat lointain des étoiles, prononça le nom de la Tur-Solону d'une voix étrange. Elle me regardait, attendant que je confirme que nous irions bien là-bas. Mais j'hésitai longuement en écoutant le vent qui soufflait sur l'herbe douce de la pelouse.

« Si on n'arrive pas à se mettre d'accord, on pourrait peut-être voter, dit Maram.

— Non, cette quête ne doit pas se passer comme ça. Nous devons

décider ensemble de ce que nous devons faire. Et si nous ne parvenons pas à nous mettre tous d'accord, l'un d'entre nous fixera notre itinéraire. »

Il suggéra alors que ce soit moi. C'était moi, dit-il, qui étais parti seul pour Tria et qui avais attiré tous les autres à ma suite. C'était moi que Moijin pourchassait et c'était moi qui serais tué le premier s'il nous retrouvait. Enfin, c'était moi qui portais la marque de Valoreth.

À ma grande surprise, tout le monde fut d'accord avec lui. Au début, je m'élevai contre cette décision parce qu'il me semblait que Kane, Liljana et maître Juwain qui étaient plus âgés étaient plus à même d'assumer les fonctions de chef. Mais au fond de moi, quelque chose me murmurait qu'après tout, Kane avait peut-être raison. J'avais l'impression étrange qu'en me pliant à ce qu'il proposait, je m'inscrirais dans un schéma tissé de fils d'or et d'argent aussi ancien que les étoiles. Alors, à contrecœur, je fis un signe de tête à mes six amis et acceptai la responsabilité du groupe. Ensuite, nous établîmes les règles de notre communauté.

Elles étaient aussi simples que peu nombreuses. Je n'aurais pas à donner d'ordres comme un capitaine de navire ou un seigneur. Chaque fois qu'une décision devrait être prise, je devrais toujours solliciter les conseils de mes amis. En toutes circonstances et à tout moment de notre voyage, que ce soit sur les routes serpentant dans les forêts épaisses ou sur les chemins encore plus sombres qui menaient jusqu'aux tréfonds de l'âme, chacun serait autorisé à quitter le groupe. Car nous avions décidé librement d'agir comme des frères et sœurs et nous devons rester libres d'écouter notre cœur.

Alors que tous mes amis m'observaient en attendant que je décide de l'endroit où nous devons aller, j'interrogeai longuement mon cœur. Puis, après avoir respiré profondément, je déclarai : « Nous irons à la Tur-Solonu. Liljana a raison, c'est un endroit comme un autre pour commencer. »

C'est alors que nous nous mîmes d'accord sur la règle la plus importante : le premier qui verrait la Pierre de Lumière et s'en emparerait, que ce soit à la Tur-Solonu ou ailleurs, en serait le gardien et déciderait de ce qu'il fallait en faire.

Cette nuit-là, nous fûmes parmi les derniers à quitter les jardins du palais. Le temps de dire au revoir à Yarwan et aux autres chevaliers Valari et de permettre à Atara de faire ses adieux à son père et à sa mère, le ciel s'était illuminé d'un bleu profond. Nous aurions pu utiliser l'une des nombreuses chambres d'invités du palais, mais Atara ne voulait pas dormir sous le toit de son père, et nous non plus.

« Partons d'ici », murmura Kane. Il me fit remarquer que j'avais failli être tué ici même, à l'intérieur de ce palais entouré d'une enceinte et situé dans une ville fortifiée, elle-même protégée par les

armées du plus grand roi de Tria. « Je connais une auberge près des docks où personne ne s'occupera de nos affaires. »

Maram qui connaissait un peu les villes fronça ses gros sourcils et demanda : « Mais est-ce que nous y serons en sécurité ?

— En sécurité ? répondit Kane. Ha ! désormais, nous ne serons en sécurité nulle part sur Ea. »

Après avoir récupéré nos chevaux, nous traversâmes rapidement les rues désertes de Tria jusqu'à l'auberge dont Kane avait parlé. Il s'agissait de l'Auberge des sept délices. Nous y trouvâmes de grandes chambres propres, un bain chaud et de la nourriture saine à défaut des autres délices promises par l'enseigne aux couleurs vives de l'établissement. Nous nous y reposâmes toute la journée et toute la nuit. Le lendemain matin, nous commençâmes à préparer notre départ pour la Tur-Solonu.

Et il y avait beaucoup à faire. Accompagnée de Kane, Atara se rendit au marché aux chevaux juste après le Pont Eluli et elle y acheta une belle jument rouanne pour remplacer l'animal qu'elle avait perdu dans la bataille contre les Hommes des collines. S'inspirant des poils roux de la longue crinière de la jument, elle lui donna le nom de Flamme. Avec Kane, ils achetèrent également quatre chevaux de bât de plus pour transporter les provisions nécessaires pour atteindre les Montagnes Bleues.

Kane voulait voyager léger et refusait de charger les chevaux de tentes et d'équipements inutiles. En revanche, il insista pour emporter le plus d'armes possible. Atara, bien sûr, était d'accord avec lui. Surtout pour les flèches car nous pourrions en perdre en chemin. Elle alla donc avec lui chez un fabricant et ils rapportèrent une grande provision de longues flèches à ailettes. Kane déclara que maître Juwain, Liljana et Alphanderry devaient être capables de se défendre dans un combat de près et se rendit à cette fin chez un fabricant d'épées où il choisit trois sabres d'abordage faciles à manier. En apercevant son étincelante lame d'une mètre, maître Juwain secoua tristement la tête et nous prévint qu'il respecterait son vœu de renoncer à faire la guerre. Alphanderry dit qu'il préférerait chanter plutôt que combattre mais pour faire plaisir à Kane, il passa quand même son épée à sa ceinture. Liljana parut elle aussi contrariée par le présent de Kane. Tenant son sabre à bout de bras comme un serpent, elle dit quelque chose d'étrange : « Suis-je un pirate pour être obligée de porter une épée de pirate ? Au fond, peut-être sommes-nous *tous* des pirates prêts à nous emparer de la Pierre de Lumière par la force. Car quel que soit le nom qu'on lui donne, cet âge est toujours l'Âge des Épées. »

À partir de ce moment-là, elle arpenta les rues de Tria, son sabre caché sous une longue cape de voyage grise. Ce fut elle qui se chargea,

avec l'aide de Maram, de réunir la nourriture et les boissons pour le voyage. Les deux jours suivants, ils visitèrent plusieurs échoppes près du fleuve et rapportèrent des pommes et du bœuf séchés, et de la morue séchée et salée aussi mince et aussi dure que des planches en bois. Ils achetèrent également de la farine pour faire des crêpes et du pain. Il y avait bien sûr l'inévitable pain de guerre enveloppé dans du papier paraffiné et des noix et des amandes de Karabuk. Et beaucoup d'autres choses encore. Comme nous allions traverser un pays de rivières et de cours d'eau, les chevaux n'avaient pas besoin de transporter d'eau. Cependant, Maram acheta sur ses propres deniers des tonnelets d'autres boissons et les chargea sur leur dos : de la bière brune trouvée dans une petite brasserie près des docks et du bon cognac de Galdan. Ces boissons, dit-il, nous réchaufferaient le cœur dans les nuits fraîches, et je fus d'accord avec lui. À ma grande surprise, Kane, les autres, et même maître Juwain furent d'accord eux aussi.

Notre court séjour à l'auberge fut marqué par un regrettable incident survenu au cours de la deuxième nuit. Kane et moi découvrîmes Atara en train de jouer aux dés dans la salle commune. Apparemment, c'était l'un des délices de l'auberge. Bénéficiant d'une chance suspecte, elle avait transformé les quelques pièces qu'il lui restait en une pile d'or impressionnante. Ses adversaires malheureux, deux grands marins blonds de TTialu qui arboraient ouvertement leur sabre, n'avaient pas l'intention de la laisser partir avec autant d'argent à eux. Et sans l'éclat menaçant qui brillait dans les yeux sombres de Kane, et probablement dans les miens, ils se seraient certainement battus avec elle pour le récupérer. Mais comme disait Kane, plutôt que de tirer une lame étincelante de sous son manteau, il valait bien mieux décourager l'adversaire d'attaquer. Cependant, comme on ne pouvait espérer que ce genre d'hommes reculerait toujours devant nous et qu'on ne pouvait rester cachés, il déclara que nous devions quitter Tria au plus tôt.

Nos préparatifs furent achevés le soir du dixième jour de soldru. Même si Kane pensait que nous avions probablement semé les prêtres Kallimuns et les espions éventuels, nous ne pouvions en être sûrs.

« Cette auberge est peut-être surveillée en ce moment même, dit-il, tandis que nous nous réunissions dans la plus grande de nos deux chambres. Et il est certain que les Kallimuns font surveiller les portes. Ça ne va pas être facile de sortir de la ville. »

Il suggéra de descendre aux docks et de louer un bateau qui nous emmènerait dans la Baie de Bélen, ce qui nous permettrait de contourner Tria et ses hautes murailles. Mais Atara avait un autre plan.

« Les portes sont peut-être surveillées, mais certainement pas la

nuît quand elles sont fermées.

— Si elles sont fermées, comment sortirons-nous ? demanda Maram.

— C'est simple, nous les ouvrirons. Parce que j'ai la clé. »

Là-dessus, elle tira sa bourse et la soupesa en faisant tinter les pièces d'or dans sa main. Kane lui sourit et moi aussi. Finalement, aucun d'entre nous n'avait vraiment envie de s'embarquer sur un bateau inconnu.

Nous attendîmes minuit pour rassembler les chevaux dans la rue déserte devant l'écurie de l'auberge. Les échoppes voisines, celles du voilier et du scieur de long, étaient sombres et silencieuses. Je saluai Altaru en touchant l'étoile blanche au milieu de son front puis je grimpai sur son dos. Atara, montée sur Flamme, chevaucherait à mes côtés tandis que maître Juwain et Maram se placeraient derrière elle avec leurs alezans. Ils tireraient derrière eux les nouveaux chevaux de bât attachés deux par deux et Tanar. Liljana et Alphanderry viendraient en queue. Le cheval de Liljana était un alezan châtré qui n'était plus de première jeunesse. Alphanderry, lui, montait un de ces magnifiques chevaux blancs de Ter vola connus pour leur belle tête et leur cou fièrement relevé. Il lui avait donné le nom curieux de Iolo. Quant à Kane, qui inspectait la rue à droite et à gauche du haut de son grand cheval bai, il fermerait la marche, assumant ainsi la position la plus dangereuse.

C'est ainsi que nous partîmes pour la Tur-Solonu. Dans le silence de la nuit, nous nous dirigeâmes vers les remparts de la ville qui luisaient étrangement dans la lumière de la lune. Le claquement des sabots de nos chevaux sur les pavés paraissait assourdissant ; cela nous rassura de constater qu'on n'entendait rien d'autre, pas même des bruits de pas furtifs dans les ruelles sombres que nous traversions. Dans cette partie plus pauvre de la ville, nous croisâmes peu de monde : une bande de marins soûls regagnant leur navire, un balayeur de rues ramassant à la pelle du crottin de cheval et des mendiants dormant sous les ponts. Personne ne fit vraiment attention à nous et personne ne nous suivit. Nous continuâmes notre chemin vers le nord en empruntant des rues étroites parallèles à la Route du fleuve beaucoup plus large. Là, les bâtiments qui nous entouraient paraissaient avoir dix mille ans – certains les avaient peut-être d'ailleurs. Atara m'expliqua qu'un peu plus à l'est se trouvaient les docks de la flotte royale ainsi que les anciennes forteresses abritant les marins affectés aux navires de guerre.

Nous débouchâmes sur une grande avenue avant de nous arrêter devant la Porte d'Urwe. La lune avait plongé vers l'ouest et répandait sa lumière argentée sur l'imposante porte en fer encastrée dans la muraille devant nous. Assis sur nos chevaux, nous espérions que

personne n'observait nos faits et gestes. La rue était bordée de maisons sans fenêtres et l'air immobile sentait le pain en train de cuire et la marée. L'un des soldats du roi Kiritan armé de pied en cap sortit du corps de garde, renifla l'air puis renifla dans notre direction comme pour essayer de deviner notre identité. Il nous ordonna de mettre pied à terre et nous obtempérâmes.

« La porte est fermée ! » dit-il sèchement. Puis il fit glisser la pointe en fer de sa lance contre elle comme pour souligner la loi de la cité. « Elle ne rouvrira que demain matin.

— Les portes sont conçues pour empêcher nos ennemis d'entrer, pas pour interdire aux habitants de Tria de sortir, lui dit Atara.

— Et qui êtes-vous pour me dire à quoi servent les portes ? demanda le garde. »

Atara fit un pas en avant et rejeta la capuche de sa cape en arrière avant de répondre : « Je suis Atara Ars Narmada. »

Le visage du garde sembla devenir pâle comme la lune, même si c'était difficile à dire dans la lumière blême.

« Excusez-moi, princesse », dit-il. Il se retourna pour nous regarder tous, Kane, les autres et moi. « On m'avait dit que vous fréquentiez des gens bizarres.

— Bizarres, hum... Mais vous avez raison, ce sont bien mes compagnons. Nous nous sommes engagés à faire la Quête ensemble. Nous laissez-vous passer ?

— À cette heure-ci ? Le roi me ferait fouetter si j'ouvrais les portes avant l'aube, même pour sa propre fille. »

Atara désigna la petite porte découpée dans le battant de fer. Cette porte dans la Porte, un peu plus large qu'un cheval et d'environ trente paumes de haut, était destinée à permettre aux combattants de Tria d'effectuer des sorties pour attaquer des assiégeants. En outre, s'ils le désiraient, les gardes pouvaient l'ouvrir pour faire entrer des voyageurs arrivés à la ville après le coucher du soleil.

« Il n'a jamais été question de vous demander d'ouvrir la Porte principale, précisa Atara. (Puis elle montra la petite porte.) Mais si les chevaliers du roi peuvent passer par là, nous aussi. »

Le garde regarda la porte, puis nous. « C'est absolument contraire au règlement. Personne ne m'a jamais demandé une chose pareille.

— Depuis combien de temps êtes-vous garde ici ? demanda Atara.

— Ça fait presque un an maintenant. Depuis que j'ai été blessé à Tarlan.

— Et avant ça ? Depuis combien de temps êtes-vous au service du roi ?

— Vingt-deux ans, répondit-il fièrement.

— Et comment vous appelez-vous ?

— On m'appelle Lorand.

— Eh bien, Lorand, vous avez une famille ?

— Oui princesse, cinq garçons et deux filles. Et ma femme Adalina.

— Vous avez été blessé au service du roi, dit Atara en hochant la tête. Mon père est un grand homme mais il ne lui est pas toujours possible de récompenser ses hommes comme ils le mériteraient. Ça ne doit pas être facile de nourrir une aussi grande famille avec une solde de soldat.

— Non, princesse, ce n'est pas facile.

— Alors, permettez-moi de récompenser votre fidélité. La Maison Narmada ne l'oubliera pas. »

En disant cela, Atara tira une douzaine de pièces de sa bourse et les tendit une par une à Lorand. L'effet de l'or fut presque aussi miraculeux que celui de la gelstei de maître Juwain : il transforma le garde grincheux au regard trouble en un allié soucieux de nous aider à quitter la ville au milieu de la nuit. Il bondit carrément à l'intérieur du corps de garde et revint avec une clé en fer. Quelques instants plus tard, la petite porte s'ouvrit en grinçant et nous aperçûmes la route des Montagnes Bleues devant nous.

« Merci, dit Atara. Merci de tout cœur. »

Tandis que Flamme hennissait doucement d'impatience, Atara toucha la main de Lorand et ajouta en le regardant droit dans les yeux : « On vous a certainement raconté ce qui s'est passé au palais il y a trois nuits. Il est possible que d'autres assassins se lancent à nos trousses, s'ils le peuvent.

— Comment le pourraient-ils, princesse, répondit Lorand en lui souriant, puisque les portes de la ville ne rouvriront que demain matin ?

— C'est qu'il y a toujours la petite porte », fit Atara en souriant elle aussi. Puis elle lui tendit quelques lourdes pièces d'or supplémentaires et lui referma les doigts dessus.

« Non, dit Lorand en lui rendant son sourire. Je crois qu'une ouverture cette nuit suffira. (Puis il baissa les yeux sur les pièces dans sa main et ajouta :) Suffira amplement même. Partez vite maintenant et ne vous inquiétez pas pour les assassins. »

Là-dessus, il nous fit signe d'avancer. Nous fîmes passer les chevaux un à un par la porte étroite jusqu'à la route de l'autre côté des remparts. Derrière nous, le battant se referma bruyamment. Kane se tourna alors vers Atara et lui dit : « Bien joué ! Je n'aurais pas pu mieux lui graisser la patte moi-même. »

Dans la lumière intense de la lune, le visage d'Atara se chargea soudain de tristesse. « C'est partout pareil. Même dans le Wendrush, les hommes aiment trop l'or.

— Bon. L'or, c'est l'or et les hommes sont des hommes.

— Espérons seulement que ça suffira, dit Maram. Les prêtres

Kallimuns doivent avoir de l'or eux aussi.

— Certainement, répondit Atara. Mais il y a une chose qui lui tient sûrement plus à cœur que l'or.

— Ah oui ? Et quoi ? demanda Kane. Le roi ? La Maison Narmada ?

— Non, dit Atara. Son honneur. »

Liljana qui paraissait capable de deviner les intentions malhonnêtes comme elle détectait le poison fut d'accord avec Atara pour dire que l'on pouvait faire confiance à Lorand. Je décidai de ne pas m'inquiéter. Dans la nuit étoilée, face au monde qui s'ouvrait devant nous, je me sentais plus enthousiaste et plus libre que je ne l'avais été depuis longtemps. De la mer invisible au nord soufflait un vent chargé du parfum d'infinies possibilités tandis qu'à l'ouest, la large face argentée de la lune m'appelait. Je sifflai Altaru et nous nous mîmes en selle dans l'ordre que nous avions adopté auparavant. Et pour l'amour d'un autre genre d'or, nous partîmes vers les montagnes qui luisaient à l'horizon.

C'était une belle nuit claire, idéale pour voyager ; la lune qui n'était décroissante que depuis trois jours brillait comme un phare. La route était bonne, même si elle n'était pas aussi large que celle de Nar. Des pavés disposés de part et d'autre permettaient d'évacuer l'eau de pluie et des bornes marquaient les milles. Elle se dirigeait vers le nord-ouest en suivant la Baie de Bélen bordée de nombreux villages de pêcheurs et de petites villes.

C'étaient les premiers milles que nous faisions ensemble sur la route en tant que groupe et la première véritable nuit de la Quête. Pendant un bon moment nous n'en parlâmes pas. Cela ne m'empêchait pas de sentir l'excitation de mes amis crépiter comme la foudre sur un pic rocheux. À mesure que nous nous enfoncions dans cette nuit splendide, la lune descendait vers la terre et les tours blanches de Tria devenaient de plus en plus petites derrière nous. Même si nous avions tous nos propres raisons de rechercher la Pierre de Lumière, nous étions comme mus par un seul objectif, comme si nos rêves individuels n'étaient qu'une partie d'un rêve plus grand. Et ce rêve, aussi vieux que la terre et aussi indestructible que les étoiles, pareil à un joyau parfait, brillait d'autant plus qu'il était composé de nombreuses facettes.

Environ une heure avant l'aube, nous fîmes une halte pour prendre un peu de repos. Enveloppés dans nos capes, nous nous allongeâmes sur une butte verdoyante surplombant l'océan. La vue de cette vaste étendue d'eau miroitante me remplissait de joie et faisait monter en moi d'intenses bouffées d'espoir. Je m'endormis au son des vagues se brisant sur les rochers. Je rêvai de la Pierre de Lumière : elle était posée sur un pinacle émergeant des flots écumeux. De ce point fixe au-

dessus du monde, elle répandait son rayonnement comme une source profonde et sans fond. Je voulais m'ouvrir à ce flot de lumière et le boire jusqu'à satiété pour devenir aussi vaste que l'océan. Je rêvai que mon être pouvait contenir des océans entiers, et peut-être même les souffrances et les joies de ceux que j'aimais.

Quand je me réveillai, le soleil, semblable à un disque rouge, brillait sur la vallée du Poru derrière nous et le ciel se parait de la lumineuse teinte bleue du matin. Assis dans l'herbe, je regardai la mer et me rappelai mon rêve. Il me vint à l'esprit que mes raisons de retrouver la Pierre de Lumière étaient en train de changer, tout comme les jours de soidru devenaient plus brillants et plus chauds et le printemps se transformait en été. Il ne me paraissait plus aussi important de devenir célèbre ou de prouver mon courage à mon père, à mes frères et aux autres chevaliers de Mesh. Quant à impressionner le roi Kiritan pour obtenir la main d'Atara, c'était aussi vain que désespéré : même s'il consentait un jour à notre mariage, il me semblait impossible qu'Atara tue les cent ennemis nécessaires pour être relevée de ses vœux. Il restait mon vif désir d'être guéri de la *valarda* avec laquelle j'étais né. Mais espérer cela uniquement pour moi me paraissait désormais égoïste et même indigne. En réalité, ce souhait lui-même était remis en question car je commençais à voir que tout en me tourmentant, mon don pouvait venir au secours de mes amis.

N'avais-je pas en quelque sorte ramené Atara à la vie quand elle gisait dans la forêt des Lokilani après avoir mangé le timana ? Et n'avais-je pas éveillé la compassion du roi Kiritan et suscité son indulgence envers elle ? Quelles autres possibilités seraient perdues si la *valarda* m'était tout simplement ôtée comme une fièvre ardente donnant des visions célestes en même temps que des convulsions ?

La Coupe Merveilleuse comportait certainement des secrets ignorés des hommes. Et l'empathie spontanée qui me reliait aux autres comportait certainement des mystères que je ne comprendrais peut-être jamais.

Depuis de nombreuses années, je considérais mon don comme une porte que je pourrais ouvrir ou fermer à volonté. Certaines choses terribles comme le meurtre de Raldu dans les bois annihilaient cette volonté et me laissaient ouvert aux douleurs les plus extrêmes. Mais trois jours auparavant seulement, j'avais tué les hommes du baron Narcavage et avais à peine ressenti le froid de leur mort. Étais-je en train d'apprendre à garder fermée la porte de mon cœur au moment où j'enfonçais la lame froide de mon épée dans le cœur des autres ? Ou étais-je seulement en train de m'endurcir comme la peau tendre s'épaissit de couches de cal pour supporter les violences et les épines du monde ?

Je ne savais pas. Mais mon rêve me faisait espérer qu'un jour, par quelque mystérieux moyen, la *valarda* m'aiderait à résister aux passions et aux tempêtes sentimentales les plus violentes. En revanche, je savais avec certitude que, quel qu'en soit le prix, je devais rester ouvert à mes compagnons car j'avais quelque chose de vital à leur donner.

Et je ne pouvais *pas* donner. Ils étaient comme des frères et sœurs et étaient tous chers à mon cœur à leur façon. Tous avaient des faiblesses et des atouts encore plus grands que je commençais à distinguer de plus en plus clairement. Mon don était de voir chez les autres ce qu'ils ne pouvaient voir eux-mêmes. Et en Kane et Atara, comme en Maram et maître Juwain, était enfouie une épée plus belle qu'ils ne l'imaginaient.

Maram, mon gros ami, vivait dans la terreur du monde et de tout ce qui pourrait sortir en grognant de ses ténèbres pour l'attaquer. Mais il *vivait* aussi, avec passion et bonheur, comme peu d'hommes osaient le faire et j'étais certain qu'un jour son amour de la vie aurait raison de sa terreur. Maître Juwain passait peut-être beaucoup trop de temps dans ses livres et dans ses pensées, mais je savais qu'un jour, bientôt, il trouverait la porte de son cœur et deviendrait un guérisseur sans égal. Atara mettait peut-être trop de zèle à tenter de rendre parfait le monde et tout ce qui l'entourait. Mais je savais qu'en elle, plus qu'en toute autre personne de ma connaissance, brûlait un amour infini dont la perfection déjà atteinte ne nécessitait aucune amélioration pour toucher les autres de sa beauté. Quant à Kane, sa haine s'accumulait, noire et amère comme la bile. Mais sa rage de vivre était d'autant plus terrible qu'elle cachait quelque chose de doux, de chaleureux et de splendide, semblable à une pomme dorée brillant dans le soleil. Je priais pour qu'un jour il se souvienne de lui-même et découvre l'être noble qu'il était destiné à être.

J'avais plus de mal à deviner Liljana et Alphanderry car je ne les connaissais que depuis quelques jours. Mais le matin même, Liljana nous donna un aperçu de sa gentillesse. Elle nous prépara un petit déjeuner-surprise avec des œufs, du bacon et un délicieux pain en forme de croissant obtenu à grand-peine dans un four en pierre qu'elle avait pris soin de fabriquer pendant que nous dormions. Elle insista pour remplir nos assiettes et attendit pour manger, se réjouissant simplement de voir nos corps et nos âmes ainsi nourris. Quant à Alphanderry, à la fin du repas, il prit son luth et nous interpréta une chanson en y mettant tout son cœur. Il devait être incapable de chanter autrement, pensai-je. Sa musique nous remplit de joie et d'impatience de reprendre la route qui s'étendait devant nous.

Je croyais en mes amis comme je croyais dans la terre et les arbres, le vent, le ciel et le soleil lui-même. En leur présence, je me

sentais plus humain, plus vivant. J'avais souvent l'impression que partager leur compagnie m'était aussi nécessaire que manger et boire. Leurs sourires et leurs attentions me nourrissaient ; les battements de leurs cœurs me rappelaient le pouvoir et le dessein du mien. J'aimais le son de la voix puissante de Maram, l'odeur de l'épaisse chevelure d'Atara et même l'éclat inquiétant brillant dans l'obscurité des yeux noirs de Kane. Ce qu'ils m'apportaient était plus important que tout ce que je pourrais jamais leur offrir car cela nourrissait le feu de ma *valarda* et me donnait envie de m'ouvrir à tout, quelles qu'en soient les conséquences émotives et douloureuses, de me consumer et de renaître des flammes comme un grand cygne d'argent. J'entendais en eux le murmure de mon moi profond autant que l'appel des étoiles.

Ce matin-là, nous reprîmes la route joyeusement. Nous n'étions ni pressés par le temps, ni harcelés par des blessures, ni poursuivis par des hommes armés d'épées et de couteaux. Ça, j'en étais presque certain. Avec ses petites fermes et ses villages de pêcheurs, la région que nous traversions était la plus tranquille que j'aie jamais vue. Il n'y avait pas trace de danger dans l'air, juste l'odeur de la mer qui nous parvenait dans la brise légère et rafraîchissait la terre gorgée de soleil.

Nous fîmes une halte pour déjeuner dans un village appelé Raglan. Sur la plage, nous achetâmes sur un étal à proximité des bateaux du poisson frit et des petites tranches de pomme de terre croustillantes, dorées et parfumées avec d'étranges huiles aux aromates. Je restai longtemps à contempler l'océan étincelant, émerveillé par ses dimensions. Puis Kane grogna qu'il se faisait tard et qu'il fallait repartir.

À Railan, nous abandonnâmes la route côtière qui longeait le cap en direction de l'ancienne ville d'Ondrar, construite à l'extrémité d'une péninsule s'avancant dans la mer. Ondrar était réputée pour son musée abritant de nombreux objets datant de l'Âge de la Loi ; en prenant la route de cette ville qui se trouvait au nord-ouest de Tria, nous espérions faire croire à un éventuel poursuivant que c'était par là que nous commencerions notre quête. Kane, expert en mystification, était partisan de toujours lancer l'ennemi sur de fausses pistes. Notre objectif était toujours la Tur-Solonu, au sud-ouest. C'est pourquoi, comme nous l'avions décidé la nuit précédente, nous prîmes un petit chemin de terre qui quittait Railan dans cette direction. Il était plein de nids-de-poule et d'ornières mais tant que le temps resterait beau, il servirait parfaitement notre objectif.

« Nous sommes libres, me dit Maram ce soir-là tandis que nous montions notre camp dans un champ près d'un ruisseau. Enfin libres. Je suis sûr que personne ne nous a suivis à Tria. Parce que personne ne nous suit, n'est-ce pas, Val ?

— Non, personne », répondis-je pour le rassurer. Je levai les yeux

vers les terres cultivées qui couvraient les collines autour de nous et les quelques bosquets bordant les cours d'eau. Puis je souris : « Et il n'y a probablement pas d'ours non plus. »

Le lendemain matin, nous repartîmes sous un magnifique soleil de printemps. À l'intérieur des terres, l'air se fit plus chaud, mais jamais au point d'être insupportable, pas même pour Kane et moi sous nos armures d'acier. Toute cette journée et la suivante, nos chevaux avancèrent sur la route sèche. Nous couvrîmes au moins cinquante milles de notre pas lourd et régulier. Chaque mille était rempli d'oiseaux qui chantaient et d'abeilles qui bourdonnaient dans les fleurs des bois au bord de la route. À mesure que nous progressions, les fermes devenaient de plus en plus petites et étaient séparées par de plus grandes étendues d'arbres.

À un moment donné, au cours de notre quatrième journée de voyage, nous quittâmes la Vieille Alonie pour pénétrer dans la baronnie d'Iviunn. Un bûcheron rencontré sur la route nous dit que nous étions sur les terres du baron Muar. Il nous dit aussi que nous trouverions peu de fermes et de bourgs dans cette contrée. Nous venions d'entrer dans une forêt qui d'après ses informations s'étendait sur au moins soixante-dix milles vers l'ouest.

« Bon, nous expliqua Kane par la suite, en fait, la forêt couvre *cent* soixante-dix milles. Elle s'étend jusqu'à la Tur-Solonu et au-delà, de l'autre côté des montagnes, dans le Vardaloon. C'est la plus grande forêt de tout Ea. »

La pensée d'une telle étendue d'arbres ininterrompue m'effrayait presque autant que la vue de l'océan. Je balayai du regard la masse verte des chênes et des ormes qui envahissaient la route désormais réduite à un chemin de terre. « Il y a si peu de gens ici, dis-je.

— Oui, c'est bien ce qu'on voulait, non ? »

Il y a très longtemps, nous raconta-t-il, cette partie de l'Alonie comprise entre Iviunn et les domaines de Narain et de Ierolin était très peuplée. Mais la Guerre des Pierres avait ravagé la campagne et la forêt avait repris ses droits sur une terre qui lui appartenait autrefois. Il y avait encore beaucoup d'habitants dans Iviunn, mais à cinquante milles au sud, le long du fleuve Istas.

« On aurait peut-être dû passer par là-bas, dit Maram en tournant les yeux vers les bois sombres. Il existe une route entre Tria et Durgin, non ? Une bonne route, paraît-il.

— Vous pensez encore aux ours, n'est-ce pas ? lui demanda Kane.

— Oui. Et alors ?

— Bon, vous avez vu des ours et vous avez vu les hommes de Moijin : des prêtres Kallimuns et des Gris. Qu'est-ce que vous préférez ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Maram en frissonnant. Mais qui dit

qu'il y aurait des Kallimuns sur la route de Durgin ?

— Ici, il n'y en aura pas », répliqua sèchement Kane. Puis se rappelant probablement que Maram était désormais son compagnon à la vie à la mort, il se radoucit et ajouta : « En tout cas, il y a beaucoup moins de chances qu'il y en ait. »

Ce soir-là, nous installâmes notre camp à l'abri des arbres. Dans cette forêt épaisse, parmi les chênes et les ormes, il y avait beaucoup d'autres essences que je n'avais vues que rarement : des frênes noirs et des caroubiers, des magnolias et des houx. Nous étendîmes nos fourrures près de fourrés pleins d'actées aux minuscules fleurs blanches ressemblant à des bouquets neigeux. L'arrivée dans notre groupe de Kane, Alphanderry et Liljana avait modifié nos habitudes quotidiennes – en mieux, à mon avis. Atara, qui était douée pour trouver de la bonne eau claire, se chargeait de remplir nos bidons et nos marmites et de les transporter entre un ruisseau voisin et notre camp. J'avais pris la responsabilité des chevaux : je les attachais, les étrillais et les nourrissais avec l'avoine que charriaient les chevaux de bât. Cela me permettait de passer un moment seul avec Altaru sous les étoiles occultées par les arbres. Maram, bien sûr, ramassait du bois pour le feu pendant que Kane travaillait d'arrache-pied à fortifier notre camp. Parfois il allait couper des broussailles ou des épineux pour l'entourer, d'autres fois, il cachait des brindilles sèches parmi les fougères afin que leur craquement soudain avertisse celui qui montait la garde de l'approche d'un ennemi. Maître Juwain s'était mis à aider Liljana à préparer nos repas. Même s'il avait acquis quelques compétences en cuisine depuis notre départ de Mesh et était capable de confectionner un bon plat de crêpes, il avait encore beaucoup à apprendre de Liljana qui prit immédiatement en charge notre alimentation et en fit pratiquement son domestique. Mais nous lui en étions tous reconnaissants. Ce soir-là, elle réussit comme par enchantement à faire un ragoût de poisson à partir des horribles plaques de morue salée avec des racines, des herbes, des champignons et des oignons sauvages qu'elle avait trouvés dans la forêt. C'était délicieux. En dessert, nous eûmes des framboises arrosées d'un peu de cognac. Puis, pendant que maître Juwain lavait la vaisselle, Alphanderry prit son luth et joua et chanta pour nous jusqu'à l'heure du coucher.

En réalité, il ne faisait pas grand-chose de plus. Il se promenait dans le camp et venait étriller les chevaux avec moi ou allait aider Kane à tailler des pieux pointus pour les planter dans le sol jusqu'à ce que ce dernier, exaspéré par son maniement peu convaincant de la hache, lui grogne de le laisser tranquille. Il sautait d'une tâche à l'autre, en achevant parfois une, mais passait toujours un moment agréable à discuter avec celui qu'il avait choisi d'aider. Et nous

prenions un grand plaisir à sa compagnie parce qu'il était toujours sociable et gai et toujours sensible aux humeurs et aux remarques des autres. S'il considérait que son travail était de nous soutenir le moral, personne n'y voyait à redire. Car en fin de compte, aussi délicieux que soient les aliments que nous trouverions pour nous remplir l'estomac, aussi pointus que soient les pieux, nous ne pouvions espérer récupérer un jour la Pierre de Lumière que si nous avions un moral d'acier.

Ce soir-là, alors que nous étions assis sur nos fourrures à déguster notre cognac en écoutant la voix magnifique d'Alphanderry qui emplissait la nuit, Flick apparut et tourbillonna au son de la musique. Cela me remonta le moral, ainsi qu'à maître Juwain, Maram et Atara, car depuis notre arrivée à Tria, nous ne l'avions pas beaucoup vu. Mais depuis que nous avons quitté la ville, il devenait chaque jour plus actif et plus visible et maintenant, l'obscurité des arbres s'ornait de minuscules étoiles scintillantes. Je ris de le voir danser parmi les fleurs comme il le faisait dans la forêt des Lokilani et Kane lui-même sourit quand il se mit à palper en émettant des petits éclats de lumière au rythme de la chanson d'Alphanderry. Tendant la main en direction des arbres, il me dit : « Votre petit ami est de retour. »

Alphanderry, assis devant le feu, posa soudain son luth et se retourna pour regarder dans les bois. Puis il jeta un coup d'œil autour du feu et nous dévisagea Atara, Maram, maître Juwain et moi et demanda : « Qu'est-ce que vous regardez tous comme ça ? »

Curieusement, malgré la présence de Flick à nos côtés depuis la nuit du feu d'artifice, nous n'avions pas encore parlé de lui. Parle-t-on des étoiles qui se lèvent tous les soirs ? Quelquefois, pourtant, quand la grande constellation du Cygne ou d'autres sont particulièrement brillantes, il est difficile de ne pas lever des yeux émerveillés. C'était ce qui se passait avec Flick.

« C'est l'un des Timpimpiri, expliqua Kane à Alphanderry. Il a traversé avec nous presque toute l'Alonie. »

Alphanderry cligna des yeux et scruta les arbres. Liljana fit de même. Mais aucun des deux ne vit autre chose que des ombres.

« C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? demanda Alphanderry en souriant à Kane.

— Une plaisanterie ? s'écria Kane. Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui fait des plaisanteries ?

— Non, reconnut Alphanderry. Et il faudra changer ça avant la fin de notre voyage.

— Autant essayer de changer la face de la lune », intervint Maram.

Une fois de plus, Alphanderry sourit en observant les bois. Soudain, il s'écria : « Ça y est ! Je le vois maintenant ! Il a de longues oreilles de lapin et un visage vert comme les feuilles que nous ne voyons pas.

— Ha ! Stupide ménestrel », marmonna Kane en prenant une gorgée de cognac. Mais en levant son verre, il ne put dissimuler totalement le sourire qui lui montait aux lèvres.

« Ici, Flick, appela soudain Alphanderry en direction des arbres. Pourquoi ne viens-tu pas ici nous dire bonjour ? »

Il se mit ensuite à siffler, et ce son aigu était aussi doux que de la musique provenant d'une flûte de Pan. À notre grand étonnement, et à la stupéfaction de Kane surtout, Flick sortit des arbres en tournoyant et se plaça devant le visage d'Alphanderry.

« Oh, Flick ! dit Alphanderry en s'adressant à l'air devant lui, tu es un bon petit gars. Dommage que nous ayons mangé tout le bon ragoût de Liljana et que nous n'ayons plus que du pain à te donner. »

Là-dessus, il trouva une croûte de pain et la tendit comme pour l'offrir à un écureuil.

« Vous ne le voyez pas vraiment, n'est-ce pas ? demanda Maram.

— Comment le pourrait-il, fit remarquer maître Juwain, il n'a jamais mangé de timana.

— Mais *bien sûr* que je le vois, répondit Alphanderry. C'est un petit timide, hein ? Viens, Flick, ce pain ne te fera pas de mal. »

Comme preuve de ce qu'il avançait, il en mangea la plus grosse partie et garda une grosse miette entre ses lèvres.

Cette fois encore, nous fûmes surpris de voir Rick venir se poser sur la paume de sa main. Sa silhouette en spirale scintillait en produisant des étincelles et des petites flammes pourpres.

« Ha ! fit Kane, il doit comprendre plus de choses que ce qu'on croit. Ces Timpimpiri sont apparemment bien plus étonnants que ce que *tout le monde* croit.

— Et comment ! reprit Alphanderry après avoir avalé la miette de pain. Ce sont des êtres magiques dont chacun sait qu'ils vivent partout dans les profondeurs de la forêt. Quand ils acceptent de la nourriture de quelqu'un, ils doivent exaucer trois vœux.

— Mais Flick ne peut pas manger, dit Maram.

— Bien sûr que si, répondit Alphanderry. Il vient de le faire ! Vous n'avez pas vu ?

— Hum, je suppose que je devais regarder de l'autre côté, dit Maram en souriant. Alors quels sont vos trois vœux ?

— Mon premier vœu, évidemment, est que Flick exauce tous les vœux que je pourrais faire dans le futur.

— C'est de la triche, ça ! s'exclama Atara.

— Et mon second vœu, poursuivit-il en l'ignorant, est que nous accomplissions l'impossible en trouvant la Pierre de Lumière.

— Voilà qui est mieux, remarqua Atara en souriant.

— Quant à mon troisième vœu, continua-t-il, c'est que nous accomplissions ce qui est *véritablement* impossible : faire rire notre

sévère Kane. »

Assis près du feu, Kane le fixait d'un œil dur. Une statue de pierre n'aurait pas été plus impassible.

« Ainsi, dit Alphanberry en se levant, les... heu... Timpimpiri sont capables de réaliser des tas d'exploits, que ceux-ci soient magiques ou pas. Regardez attentivement, je vous prie, ou vous allez tout rater. »

Il s'avéra qu'Alphanberry excellait non seulement en musique et en chant mais aussi dans l'art de la pantomime. Ne quittant pas des yeux sa main ouverte, il parlait à Flick comme s'il tentait de persuader son ami invisible de nous amuser. Et pendant tout ce temps, son visage exprimait différents sentiments, paraissant aussi facile à modeler qu'une boule de pâte à pain de Liljana. L'extrême mobilité de ses traits, autant que son ton soudain tragicomique, nous fit tous rire un peu – tous sauf Kane.

« Maintenant que tu as mangé notre nourriture, Flick, dit Alphanberry à la manière arrogante et sévère du roi Kiritan, tu nous dois obéissance. À mon commandement, tu sauteras dans mon autre main. »

Alphanberry écarta alors sa main gauche de son corps et la tendit. Il baissa les yeux vers Flick dans sa main droite et dit : « Es-tu prêt ? »

À ce moment-là, son visage se métamorphosa soudain et s'emplit de douceur. Sa voix, radoucie elle aussi, se fit totalement féminine et quand il parla, ce fut sans doute possible avec le ton de la reine Daryana. Comme si elle s'adressait à lui, cette nouvelle voix s'exclama : « Est-ce un Timpimpiri ou un esclave ? Pourquoi ne le libérez-vous pas ? »

Alphanberry reprit le visage et la voix du roi Kiritan pour répondre : « Qui commande ici, vous ou moi ? »

Puis il regarda sa main et continua : « Quand le roi dit saute, tu dois sauter. »

Mais avant de pouvoir ajouter autre chose en tant que roi Kiritan, son visage se transforma de nouveau et, parlant avec la voix de la reine Daryana, il dit : « Eh bien, Flick, saute, puisque le roi t'a dit de sauter ! »

Tout à coup, en un éclair, Flick s'élança de la main d'Alphanberry et atterrit dans l'autre en décrivant un arc lumineux. Et le visage d'Alphanberry, qui avait repris la personnalité du roi Kiritan, exprima une feinte indignation au spectacle de cet exploit. Devant ce geste de défi de sa reine, il écarquilla les yeux, les faisant monter et descendre dans leurs orbites comme des balles, et se tourna vers son autre main.

Le visage impassible de Kane commençait à se dérider. Ses lèvres se retroussèrent en un sourire à peine perceptible. À mon avis, ce n'étaient pas tant les bouffonneries d'Alphanberry qui l'amusaient que son incapacité totale à voir Flick.

Alphanderry, parlant toujours avec la voix de la reine Daryana, ordonna : « Vite, Flick, Saute ! Encore ! Encore une fois ! »

Chaque fois qu'il disait cela, Flick passait puis repassait d'une main à l'autre comme un arc-en-ciel flamboyant. Et à chaque saut, le visage d'Alphanderry retrouvait les traits sévères du roi et ses yeux montaient et descendaient.

Maram et moi – tout le monde à l'exception de Kane – riions maintenant aux éclats. Alphanderry devait être désolé de ne pas avoir réussi à dérider Kane car il arrêta ses mimiques, regarda Kane et avec sa propre voix dit : « Mais qu'est-ce qu'il faut faire pour vous faire rire ? »

Kane répondit sans broncher : « Faites-le tourner sur votre nez. »

Reprenant alors la voix du roi Kiritan, Alphanderry répliqua : « Voilà qui serait contraire à notre dignité. »

Puis adoptant la voix de la reine Daryana, il poursuivit : « Dans ce cas, je peux peut-être le faire tourner sur mon nez à *moi*. Flick, je veux que tu...

— Ça suffit », s'écria Kane en levant la main. Il se mit devant Alphanderry et montra Flick qui virevoltait dans l'espace juste au-dessus de sa main. « Les Timpimpiri existent. Ils habitent dans les bois des Lokilani.

— Et qui sont les Lokilani ? demanda Alphanderry.

— C'est le peuple des forêts, répondit Kane. (Il leva sa main juste au-dessous de sa poitrine comme pour indiquer la taille d'un homme.) C'est le peuple des petits êtres.

— Ah ! Et je suppose qu'ils ont de grandes oreilles de lapin et le visage vert, lâcha Alphanderry. (Il se retourna pour faire un clin d'œil à Maram et lui dire :) Vous avez vu ? Je l'ai amené à plaisanter. »

Kane désigna de nouveau Flick. « Ce n'est pas une plaisanterie. Même si je ne comprends pas comment, ce Timpimpiri semble entendre ce que vous dites et obéir.

— Vraiment ? Il voudra bien tourner sur mon doigt, alors ? (Alphanderry leva son index comme pour montrer les étoiles.) Je suppose qu'il est là maintenant ? »

Il n'avait pas plus tôt fini de parler que Flick s'envola et alla se placer au-dessus de son doigt comme un capuchon en pierre précieuse.

Alphanderry retira brusquement sa main, puis se pencha pour prendre son sac de voyage au pied de sa fourrure. Il en sortit une aiguille qu'il leva dans la lumière du feu.

« Et maintenant, dit-il, je suppose qu'il danse sur cette aiguille ? »

Alors, en un éclair, avec un équilibre parfait, Rick se mit à virevolter autour de la pointe de l'aiguille.

« Oui, d'accord, et maintenant, bien sûr, il tourne sur mon nez ! »

Et pour souligner la folie de ce qu'il venait de dire, il loucha

soudain, comme s'il fixait une mouche sur le bout de son nez. Et Flick apparut là, invisible à ses yeux, dansant sa ronde folle et incandescente.

C'en fut trop pour Kane. La fêlure dans son entêtement s'élargit soudain jusqu'à devenir un gouffre béant. Se fendant du plus grand sourire que j'aie jamais vu, il partit d'un énorme éclat de rire. Il ne pouvait plus s'arrêter. Il tomba à genoux, riant à gorge déployée, les larmes aux yeux et le ventre palpitant. Il transpirait et suffoquait, et tout son corps tremblait. Je pensai que la terre elle-même venait de s'ouvrir car le rire qui secouait son esprit ressemblait plus à un tremblement de terre qu'à une émotion humaine. Des jets de fumée et de feu, le tonnerre et la foudre sortaient de lui par saccades – en tout cas, c'est l'impression qu'il donnait. Allongé sur le sol, il rit longtemps en se tenant le ventre. Nous étions tous si effrayés par cette explosion soudaine que nous ne savions que faire. En fait, il n'y avait rien à faire, à part rire avec lui, et c'est ce que nous fîmes.

Kane finit quand même par se calmer. Il s'assit en tentant de retrouver son souffle. À travers ses larmes, une grande joie semblait briller dans ses yeux noirs et luisants. Pendant un instant je vis en lui un être formidable : gai, ouvert, rayonnant et sage. Il sourit à Alphanderry et dit : « Stupide ménestrel – finalement, tu es peut-être bon à quelque chose. »

Puis il recouvra une grande partie de son sang-froid. Son visage retrouva ses rides verticales et dures ; la chair céda la place à la pierre. Il fixa Flick qui flottait dans l'air à quelques pas d'Alphanderry.

Vint alors le temps des explications. Tandis que le feu se consumait et que les grandes constellations tournoyaient dans les cieux, nous racontâmes à tour de rôle notre séjour dans les bois des Lokilani. Alphanderry finit par comprendre que nous ne nous moquions pas de lui. Je lui parlai de ma première vision glorieuse des innombrables Timpums qui illuminaient la forêt et il me crut. Il avait la confiance facile. Quand Atara lui conta, les larmes aux yeux, comment elle avait failli mourir après avoir mangé le timana, Alphanderry me regarda et dit : « Vous lui avez sauvé la vie, alors. Avec ce don que Kane appelle la *valarda*. Est-ce pour cela que votre Flick vous a suivi à l'extérieur de la Forêt ? »

Flick vint à moi et se balança sur mon épaule. Je pouvais presque sentir les spirales de feu qui composaient son être. « Qui sait pourquoi il m'a suivi ?

— Peut-être pour les mêmes raisons que nous tous, répondit Alphanderry, pensif. Peut-être qu'un jour je pourrai le voir avec vous. »

Pendant tout ce temps, quand elle n'était pas en train de rire, Liljana était restée silencieuse. Maintenant qu'il était évident que nous

lui avions exposé un grand mystère, elle déclara simplement : « J'aimerais bien goûter à ce timana moi aussi. »

Le lendemain matin, nous reprîmes la route dans une forêt assez vaste et assez épaisse pour cacher dix tribus de Lokilani. Mais nous ne trouvâmes ni une nouvelle tribu ni leur fruit sacré et je me dis que Liljana devrait attendre longtemps avant de voir son vœu exaucé. À mesure que nous nous éloignions de la Vieille Alonie et que nous nous enfoncions à Iviunn, les douces collines laissaient la place à une grande plaine boisée. Nous avançons facilement sur le chemin entre les arbres. Même s'il tournait parfois et se rétrécissait, comme le font ces sentiers, il se dirigeait pratiquement droit vers l'ouest. Je calculai qu'à ce rythme, il ne nous faudrait que sept jours de plus pour atteindre les Montagnes Bleues.

Et puis le lendemain, de gros nuages gris arrivèrent de la mer et il se mit à pleuvoir. En fin d'après-midi, notre chemin était devenu un véritable bournier. Le déluge ne nous ralentissait pas vraiment, mais il gâchait notre voyage car c'était une pluie battante et froide qui passait à travers notre cape et trempait jusqu'à nos sous-vêtements. Il plut toute la journée, le lendemain et le surlendemain aussi. Au bout de quatre jours de ce temps, nous étions tous un peu sur les nerfs. Nous avions tous perdu le sommeil à nous tourner et à nous retourner en grelottant sur le sol détrempé.

« J'ai froid, je suis fatigué, je suis mouillé, se plaignit Maram. Mais au moins, je n'ai pas faim et ça, c'est grâce à Liljana. Oh, Seigneur, personne d'autre ne serait capable de préparer d'aussi délicieux repas par un temps pareil ! »

Liljana, montée sur son hongre fatigué qui traînait littéralement les sabots dans la boue spongieuse, reçut le compliment avec un sourire rayonnant. Je remarquai que, si elle s'épanouissait en se sacrifiant et en servant les autres, elle goûtait au moins autant leur reconnaissance.

Sa générosité était un exemple pour nous tous. Jamais elle ne se plaignait d'être tirée du plus profond sommeil pour prendre son tour de garde. Par deux fois même, elle resta éveillée à la place d'Alphanderry, épuisé, pour lui permettre de dormir ; certaines personnes ont besoin de plus de sommeil que d'autres, dit-elle simplement, et nous avions tous remarqué qu'Alphanderry était presque aussi doué pour le sommeil que pour la musique et le chant.

Pour ma part, j'aimais souvent errer dans le camp aux heures les plus sombres de la nuit. Par temps clair, cela me donnait l'occasion d'être seul avec les étoiles, ou ce que je pouvais en voir à travers l'épaisse couverture des arbres. Et par les nuits pluvieuses, je reportai mon émerveillement sur Flick. J'avais presque l'impression qu'il devinait mon impatience d'atteindre la Tur-Solonu car à mesure que les jours de quête s'écoulaient, son corps lumineux devenait de plus en

plus brillant comme pour m'encourager. Les pluies les plus cinglantes le traversaient sans atténuer en rien son éclat. En réalité, c'était au moment où la pluie, le kirax, ou encore la peur des dangers que nous devions affronter me sapaient le moral et me glaçaient qu'il était le plus éblouissant.

Au cours de la quatrième nuit de pluie, je fus réveillé bien avant l'heure de mon tour de garde. Entendant Kane crier, je m'emparai immédiatement de mon épée. Je bondis de ma fourrure mouillée en même temps qu'Atara et Liljana, suivies plus lentement par Maram et maître Juwain. Nous nous précipitâmes tous à la limite du camp où Kane avait entassé quelques broussailles. Il avait les yeux braqués sur Alphanderry qui était assis sous la pluie fine, l'air complètement désespéré. Sans le feu que Maram avait fait un peu plus tôt et la lueur qu'émettait Flick, il faisait si sombre qu'il nous aurait été impossible de les voir.

« Il s'est endormi ! » accusa Kane en montrant Alphanderry du doigt. Ses yeux luisaient comme les braises du feu. « Il n'a même pas réussi à rester éveillé une heure !

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, dit Alphanderry en se relevant. (Frottant ses yeux ensommeillés, il regarda Kane en souriant d'un air penaud.) Il faisait si sombre et j'étais si fatigué que je me suis assis, un instant seulement, je voulais juste reposer mes yeux, alors je les ai fermés et...

— ... vous vous êtes endormi ! tonna de nouveau Kane. Et on aurait pu nous tuer tous pendant que vous reposiez vos maudits yeux ! »

À ce moment-là, tout son corps se raidit. Craignant qu'il ne lève la main sur Alphanderry, je lui saisis le coude. Il se retourna vers moi et me lança un regard furibond. Son corps se contracta de nouveau avec une force inouïe. Je savais que s'il décidait de se libérer, je serais incapable de l'en empêcher. Comment retenir un tigre ? Pourtant, pendant un instant, je le retins du regard et ce fut suffisant.

« C'est bon, Val, c'est bon », me dit-il.

Comme je le lâchais, Liljana s'approcha de Kane et planta son doigt dans sa poitrine. Son joli visage était maintenant aussi dur que celui de Kane. De sa voix la plus autoritaire, elle lui dit : « Ne parlez pas à Alphanderry sur ce ton ! Nous sommes tous frères et sœurs, ici, au cas où vous l'auriez oublié. »

Kane fut tellement saisi par sa remontrance qu'il fit un pas en arrière, puis un autre tandis que le doigt de Liljana s'enfonçait de nouveau dans sa poitrine. Devant l'ardeur qu'elle mettait à défendre Alphanderry, son énorme colère retomba. Cela me rappela une scène à laquelle j'avais assisté autrefois près du lac Waskaw quand une femelle glouton, par sa seule férocité, avait chassé un puma beaucoup plus gros qu'elle qui essayait d'emporter un de ses petits.

« Frères et sœurs de la terre ! répéta Liljana. Si nous nous disputons, comme espérer retrouver un jour la Pierre de Lumière ? »

Kane recula encore d'un pas en me regardant comme pour m'appeler à la rescousse. Mais pendant que Liljana le réprimandait, je restai un moment sans rien dire.

« C'est bon, c'est bon ! finit-il par admettre en lui souriant. Je ferai attention à ce que je dirai si ça vous ennuie tant. Mais il faut faire quelque chose à propos de ce qui s'est passé. »

Il fit un signe de tête en direction d'Alphanderry, puis se tourna vers moi. « Quel est le sort réservé à un guerrier Valari surpris à dormir pendant son tour de garde en territoire ennemi ? »

Alphanderry passa sa main dans ses cheveux bouclés en balayant la forêt sombre du regard. « Mais il n'y a pas d'ennemi ici !

— Ça, vous n'en savez rien, répliqua sèchement Kane.

— En tout cas, je n'en vois pas », répondit Alphanderry en fixant Kane droit dans les yeux.

Je pensai que la punition généralement infligée aux guerriers trop somnolents, à savoir rester éveillé pendant trois nuits d'affilée sous les pointes acérées des kalamas de ses compagnons, ne ferait aucun bien à Alphanderry. Il finirait probablement par ressembler à une cible d'entraînement et par s'endormir quand même, épuisé, pendant son tour de garde suivant. Pourtant, il fallait faire quelque chose.

« Ce n'est pas à moi de punir qui que ce soit, dis-je. Mais, si tout le monde est d'accord, on pourrait changer les tours de garde. »

Je me tournai vers Kane : « Vous n'avez jamais de problème à rester réveillé quelle que soit l'heure de votre garde, n'est-ce pas ?

— Jamais, grommela-t-il. Il a bien fallu que j'apprenne à rester réveillé.

— Alors vous pourriez peut-être enseigner à notre ami comment faire. Pourquoi Alphanderry ne monterait-il pas la garde avec vous pendant quelques nuits ? »

En fait, j'espérais que tel un bâton plongé dans la fournaise, Alphanderry pourrait s'enflammer au feu de Kane.

— Avec moi ? grogna de nouveau Kane. C'est *lui* qu'il faut punir, pas moi. »

D'un hochement de tête, Alphanderry accepta ce qui passait pour une punition. Puis il sourit à Kane et dit : « Je n'avais pas la compagnie de Flick pour me tenir éveillé, mais je serai heureux d'avoir la vôtre. »

L'envie qui transparaissait dans sa voix quand il parla de Flick dut toucher quelque chose de profond chez Kane car il fronça soudain les sourcils et marmonna : « Bon, alors vous ne pouvez vraiment pas le voir ? »

Alphanderry secoua la tête tristement. « Je suis désolé de m'être

endormi. Cela ne se reproduira plus. »

Kane fut désarmé par la totale sincérité de son ton. Apparemment personne ne pouvait rester fâché longtemps avec lui car il était aussi difficile à saisir que du vif-argent.

« C'est bon, vous pouvez venir avec moi, dit Kane. Mais si je vous surprends à dormir pendant ma garde, je vous fais griller les pieds dans le feu ! »

Après cet incident, fidèle à sa parole, Alphanderry resta complètement réveillé pendant ses gardes. Mais son attention se détournait d'autres tâches apparemment simples. L'envoyait-on dans les bois chercher des framboises qu'il errait pendant des heures avant de revenir avec un bouquet de jolies fleurs à la place. C'était comme si rien au monde ne retenait son attention très longtemps. C'était un rêveur destiné aux étoiles et aux pays merveilleux décrits dans les chansons.

À notre grande surprise à tous, Kane et lui devinrent amis. Aucun d'entre nous ne sut vraiment ce qui se passa entre eux pendant les gardes nocturnes de Kane. Ce qui est sûr, c'est qu'Alphanderry était impressionné par la force et l'immense vitalité de Kane. Il laissa entendre que celui-ci lui enseignait des trucs pour rester éveillé : marcher, contempler les étoiles, garder les yeux en mouvement et composer de la musique dans sa tête. Quant à Kane, il écoutait attentivement les chansons d'Alphanderry, en particulier celles dont les paroles étaient dans une langue étrange et magnifique que je n'avais jamais entendue auparavant. Et cela nous réjouissait le cœur d'entendre Kane rire en présence d'Alphanderry, de plus en plus souvent à mesure que les jours et les nuits passaient.

Le matin suivant la garde interrompue d'Alphanderry, la pluie s'arrêta enfin et nous aperçûmes pour la première fois les Montagnes Bleues. Dans une trouée entre les arbres, nous vîmes leur sombre silhouette émergeant de la brume suspendue au-dessus de la terre. C'étaient de vieilles montagnes basses aux sommets arrondis. Mais ce jour-là, je me dis que c'étaient les plus belles et les plus merveilleuses montagnes que j'aie jamais vues. Leur apparition me fit souhaiter oublier les défauts d'Alphanderry ; après tout, c'était lui qui nous avait fait parcourir tous ces milles. Encore deux jours de marche peut-être, et nous arriverions à l'ancienne Tur-Solonu. Et si ce qu'Alphanderry avait entendu dans les grottes de Senta était vrai, là, parmi les ruines antiques, nous trouverions enfin la coupe en or qui contenait tant de nos rêves et de nos espoirs.

Le désaccord entre Alphanderry et Kane ayant pris fin, notre groupe commença à fonctionner comme un tout. Les doigts d'une même main se disputent-ils les trous de la flûte quand ils font de la musique ? Non. De la même manière, si nous voulions mener à bien notre quête, nous ne pouvions pas nous permettre de nous disputer. Je ne voulais pas douter que nous approchions de la fin de notre voyage. Depuis notre départ du château de mon père, nous avons passé cinquante jours sur les routes. Et pendant presque tout ce temps, mon mal du pays n'avait fait qu'empirer. L'arrivée dans notre groupe d'Alphanderry, espiègle et toujours prompt à sourire, me rappelait mon frère Jonathay. Mes six compagnons, qui devenaient chaque jour plus chers à mon cœur, me rappelaient les six frères que j'avais laissés à Mesh. Ils auraient été fiers, pensais-je, de nous voir nous enfoncer dans les régions désertiques d'Alonie avec un but unique comme une compagnie de chevaliers.

À mesure que nous nous rapprochions des montagnes, le paysage que nous traversions se transformait en une série de petites collines s'étendant du nord au sud. Kane nous informa que nous étions entrés dans l'ancien royaume de Viljo ; à environ soixante-dix milles de là, au sud-ouest, dit-il, Morjin avait commencé son ascension vers la tyrannie aux sources du fleuve Iastas. C'est là qu'en l'an 2272 de l'Âge des Epées, il avait fondé l'Ordre des Kallimuns. Il avait d'abord entraîné six disciples avec lui, puis beaucoup plus. Dix ans seulement avant cette date, il s'était enfui avec la Pierre de Lumière de l'île où Aryu l'avait cachée ; ensuite, il l'avait utilisée en secret pour attirer de nouveaux convertis à un rythme sidérant. S'il persuada de nombreux nobles de Viljo de le rejoindre, la plupart cependant prirent les armes contre lui mais furent anéantis à la Bataille des Champs de Bodil. Là, sur ce sol profané, le Dragon Rouge avait fait massacrer les nobles capturés et instauré la coutume de boire le sang des vaincus pour acquérir l'immortalité.

« Morjin, lui, a obtenu l'immortalité grâce à la Pierre de Lumière, expliqua Kane. Mais il ne permettait à personne de la voir car il avait peur qu'on ne la lui vole. »

D'ailleurs, certains y étaient presque parvenus. Une rébellion menée par des chevaliers bannis avait presque réussi à le vaincre. Morjin avait emporté la Pierre de Lumière à la Tur-Solonu et s'y était

caché quelque temps. Mais les prophétesses qui vivaient dans le sanctuaire l'avaient trahi ; Morjin avait juste eu le temps de fuir la Tur-Solonu pour rester en vie. Pour se venger, quatre ans plus tard, il avait écrasé la rébellion, pris la Tur-Solonu, et fait crucifier les prophétesses et détruire la Tour du Soleil.

« On dit que le sang des prophétesses a empoisonné la terre autour de la Tur-Solonu et que désormais, plus rien n'y pousse », dit Kane.

Nous fîmes une courte halte pour déjeuner à flanc de colline. De ce coteau herbeux, en direction de l'ouest, nous avions une belle vue sur les montagnes maintenant assez proches. À quelques milles seulement, l'un des affluents de l'Istas les dévalait à travers la forêt, tel un serpent bleu rampant dans une mer de verdure. Au nord, se trouvait une chaîne de sommets peu élevés. En suivant ce contrefort, expliqua Kane, dans le défilé qui le séparait du massif principal des Montagnes Bleues, nous tomberions sur les mines de la Tur-Solonu.

« Elle ne peut pas être à plus de quarante milles d'ici, dit Kane. Si nous avançons sans nous arrêter, nous devrions atteindre les ruines demain au coucher du soleil.

— Au coucher du soleil ! s'exclama Maram en remplissant une chope de bière à l'un des tonneaux. Juste à temps pour voir les fantômes des prophétesses qui viennent hanter les ruines la nuit ! »

Ce jour-là et le suivant, nous avançâmes sans trêve dans le défilé entre les montagnes. Nous étions encadrés à droite et à gauche par leurs versants boisés ; par endroits, le rocher nu brillait dans le soleil comme pour rappeler son existence, mais dans l'ensemble, les pentes étaient couvertes d'arbres et de buissons jusqu'au sommet. Semblables à un immense entonnoir de granit et de verdure, elles nous dirigeaient vers l'extrémité du défilé où la Tur-Solonu avait été construite à la fin de l'Âge de la Mère, presque un âge entier avant sa destruction. Je ne cessais de scruter la voûte des arbres devant nous, à la recherche des restes de cette Tour. Cependant, je ne voyais rien d'autre qu'une forêt déserte qui absorberait peut-être un jour les montagnes elles-mêmes. Si des hommes et des femmes avaient jamais vécu dans ces contrées, on n'en trouvait pas trace ; pas une hutte écroulée, pas une pierre tombale pour apporter la preuve de leur vie et de leur mort.

Et soudain, à travers une trouée dans les arbres, je la vis : la Tour s'élevait au-dessus du sol du défilé comme une grosse pièce d'échec cassée en deux. Même détruite, c'était une œuvre imposante dont les ruines se dressaient à cent cinquante pieds de haut au moins. De notre côté, la pierre blanche était fendue et marquée de traînées noires ; par endroits, elle donnait l'impression d'avoir fondu et formé de grandes coulées luisantes dégoulinant de ses flancs arrondis comme des gouttes de cire. Immédiatement, je me demandai si Moijin avait utilisé une pierre de feu pour la détruire. Mais il me semblait que les

premières pierres de feu n'avaient été fabriquées que mille ans plus tard, à l'Âge de la Loi.

« C'est exact, confirma maître Juwain, tandis que nous contemplions l'ancienne Tour du Soleil. Pétram Vishalan a forgé la première gelstei rouge à Tria en l'an 1319.

— La première gelstei rouge que *nous* connaissions, marmonna Kane. N'oubliez pas que longtemps avant cette date, c'est Morjin, sous les traits de Kadar le Rusé, qui a répandu la relb sur la Longue Muraille pour la faire fondre et permettre aux hordes de Tulamar d'envahir l'Alonie.

— Vous voulez dire que le Dragon Rouge aurait forgé une pierre de feu et n'en aurait parlé à personne ? demanda maître Juwain.

— Exactement. Sinon, comment expliquer ce que nous avons devant les yeux, répondit Kane en montrant la Tour.

— Un tremblement de terre, peut-être. L'éruption d'un volcan aurait pu...

— Non. On sait que c'est Moijin qui a détruit la Tur-Solonu. »

Maître Juwain sortit son livre relié en cuir de sa cape et le tapota d'une manière rassurante. « Mais ce n'est pas dit dans le *Saganom Elu*.

— Les livres ! gronda Kane avec une violence inattendue. Les livres racontent ce que les imbéciles qui les écrivent croient. La plupart d'entre eux devraient être brûlés ! »

Kane regardait d'un air furibond le livre que maître Juwain tenait dans sa vieille main solide. L'expression d'horreur peinte sur le visage de maître Juwain suggérait que ce n'aurait pas été pire si Kane avait appelé à brûler des enfants.

« Si le Dragon Rouge a fabriqué des pierres de feu pendant l'Âge des Epées, dit maître Juwain, pourquoi ne les a-t-il pas utilisées pour conquérir l'Alonie ? Et plus tard contre Aramesh à la Bataille de Sarburn ?

— Je n'ai pas dit qu'il avait fabriqué *des* pierres de feu, dit Kane. Il n'en a peut-être fait qu'une, celle qui a détruit cette Tour. »

Pendant un moment, il discuta avec maître Juwain en vue de la Tur-Solonu. Les premières gelstei rouges, dit-il, étaient réputées pour être très dangereuses à utiliser : parfois, leur feu se retournait contre celui qui les maniait et quelquefois, les pierres leur explosaient à la figure. C'était ainsi qu'était mort Pétram Vishalan en 1320 – fait effectivement rapporté dans le *Saganom Elu*, comme Kane le fit remarquer avec jubilation.

« On ne saura peut-être jamais ce qui a détruit la Tour, dis-je en regardant sa silhouette irrégulière à travers les bois. En revanche, nous devrions aller au terme de notre voyage et commencer à chercher avant qu'il ne soit trop tard. »

Nous repartîmes donc à travers la forêt en direction de la Tur-

Solonu. Les arbres nous la cachèrent de nouveau mais nous atteignîmes bientôt le sommet d'une petite colline où ils cédaient la place à une terre aride. Nous débouchâmes sur un espace découvert en forme de triangle d'environ trois milles de base et qui devenait de plus en plus étroit vers l'extrémité du défilé, à l'endroit où les contreforts rejoignaient le massif principal. Nous étions encadrés par des murs de rocher ; la Tur-Solonu, grosse masse en ruines, se dressait maintenant au nord, en plein milieu du défilé. Je me demandai si finalement, la terre roussie qui nous entourait n'était pas empoisonnée car à l'exception de quelques herbes jaunies et de lichens sur les rochers, il n'y poussait presque rien. Comme nous approchions de la Tour, des vagues de chaleur semblèrent monter du sol ; Flick brilla davantage ; soudain, Altaru hennit et de ses pattes tremblantes un curieux picotement se répercuta en moi. J'avais la sensation que l'endroit où nous arrivions dégageait une certaine force et que nous foulions une terre à la fois sacrée et maudite.

Les premiers vestiges que nous atteignîmes occupaient une zone à environ un demi-mille au sud de la Tour. Une grande partie des pierres brûlées gisaient en rectangles sur le sol ou formaient encore des murs à moitié éboulés. Nous supposâmes qu'il s'agissait des restes de bâtiments, peut-être des dortoirs et des salles à manger ou d'autres édifices de ce genre utilisés par les anciennes prophétesses. Nous mîmes pied à terre et commençâmes à marcher lentement entre les tas de pierres qui roulaient.

Si la Pierre de Lumière est vraiment dessous, me dis-je, on en a pour des centaines d'années à creuser pour la trouver.

« Mais il n'y a aucune raison pour que Sartan Odinan l'ait cachée *ici* », dit maître Juwain. Il montra la Tur-Solonu au nord puis à un quart de mille à l'est les colonnes noircies de ce qui avait dû être le temple des prophétesses. « Il l'aura plutôt cachée là-bas. Ou peut-être à l'intérieur même de la Tour. »

Atara, la main en visière devant ses yeux pour se protéger du soleil, désigna un autre bâtiment écroulé à un quart de mille à l'ouest de la Tour. Il s'élevait, si l'on peut dire, près d'un cours d'eau qui dévalait de la montagne. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Probablement les ruines des thermes, dit Kane. En tout cas, c'est ce que j'ai pensé la première fois que je suis venu ici.

— Vous ne nous avez jamais dit pourquoi vous étiez venu ici, fit remarquer Atara en le dévisageant de ses yeux lumineux.

— Non, je ne vous l'ai pas dit. » Il regarda la Tour et parut sur le point de se plonger dans un de ses silences profonds et renfrognés. Puis il ajouta : « Quand j'étais jeune, je voulais voir les merveilles du monde. Bon, et maintenant, je les ai vues. »

Maram avançait lentement parmi les constructions en ruines : de

temps en temps, il faisait une pause et son regard allait à la Tour et revenait comme s'il était en train de mesurer des angles et des distances de ses yeux bruns et vifs. Au bout d'un moment, il déclara : « Bon, il y a encore beaucoup de vestiges que *nous* n'avons pas vus. Il se fait tard. Si on commençait nos recherches avant qu'il ne soit *trop* tard ? »

— Mais par où commencer ? demanda maître Juwain.

— Par le temple, certainement », dit Liljana.

Son visage restait calme et serein, comme d'habitude, mais je savais qu'en son for intérieur elle bouillait d'une impatience rare.

« Et la Tour ? demanda maître Juwain. Est-ce qu'on ne devrait pas y grimper pour voir ce qu'il y a dedans ? »

Pendant un moment, tandis que le soleil descendait rapidement derrière la montagne, tous deux discutèrent de l'orientation à donner à nos efforts. Finalement, je levai la main : « Ces recherches nécessiteront certainement plus de temps que l'heure qui reste avant la nuit. Pourquoi ne pas les remettre à demain ? »

Ces mots furent parmi les plus difficiles à prononcer de ma vie. Si les autres tremblaient intérieurement de trouver la Pierre de Lumière le jour même, moi j'étais en feu.

« Si on regardait d'abord autour de la Tour pour voir ce qu'il y a à voir ? » proposai-je.

Les autres s'étant rangés à mon avis à contrecœur, nous commençâmes par faire décrire à nos chevaux une grande spirale autour de la Tour. À environ quatre cents mètres d'elle, nous tombâmes bientôt sur un cercle de pierres dressées. Enfin, certaines étaient encore debout, mais la plupart d'entre elles, roussies, gisaient à plat sur l'herbe comme si quelque vent incroyablement violent les avait renversées. Chaque pierre était taillée dans du granit et était deux fois plus haute qu'un homme de grande taille.

Toute la zone était également parsemée de pierres plus petites, fondues elles aussi, qui nous semblèrent être des petits morceaux de Tour. Il y en avait beaucoup, toutes en marbre blanc. Or on ne voyait de marbre nulle part dans les roches des montagnes environnantes.

« Regardez ! s'exclama Maram en montrant le sol près de la Tour. Il y a d'autres pierres là-bas. »

À cent mètres de là en direction de la Tour, nous trouvâmes un autre cercle de grandes pierres à moitié enfouies dans l'herbe. Seules quelques-unes d'entre elles étaient encore debout. Elles étaient couvertes de tâches de lichens vertes et orange qui paraissaient être là depuis des milliers d'années.

À peine avions-nous commencé à en faire le tour que Maram discerna un troisième cercle de pierres renversées encore plus près de la Tour. Nous allions de pierre en pierre en tournant vers l'est en

direction du temple. Ni moi, ni les autres ne savions que chercher parmi elles, si ce n'est la Pierre de Lumière. Mais leur configuration nous intriguait. Maître Juwain pensait qu'elles avaient été installées pour marquer la précession des constellations ou quelque autre phénomène astrologique. Liljana, elle, n'était pas d'accord. Avec l'un de ses sourires mystérieux qui dissimulaient plus qu'ils ne montraient, elle dit : « Je crois que les prophétesses de l'antiquité s'intéressaient davantage à la terre qu'aux étoiles. »

Maram, qui n'était pas d'humeur à avoir une discussion savante, continuait à montrer le chemin autour du cercle. Bientôt, nous nous retrouvâmes au nord de la Tur-Solonu, sur la ligne menant à l'extrémité du défilé. Sans prévenir, Maram se mit à marcher en direction du second cercle en examinant attentivement les pierres renversées et les marques de brûlure de celles qui étaient encore debout. Quand il atteignit le cercle plus large, il s'arrêta pour montrer une énorme pierre couchée et enfoncée dans le sol. Elle était isolée, exactement à mi-chemin entre le deuxième et le troisième cercle. Elle avait trois fois la taille des autres pierres et devait autrefois se dresser à quelque quarante pieds de haut.

« Regardez ! cette pierre n'est pas comme les autres ! » dit-il. Il se remit à calculer des distances du regard. Il avait du mal à respirer maintenant et son visage était écarlate. Intérieurement, son sang bouillonnait et il brûlait d'un feu délicieux et pur. « C'est ici, je sais que c'est ici ! »

En disant ces mots, il se précipita vers l'un des chevaux de bât et décrocha la hache qu'il transportait. Puis, une lueur folle dans le regard, il repartit en courant vers l'extrémité de la grande pierre et se jeta dessus avec une fièvre qui ne lui ressemblait pas.

« Mais arrêtez ! Qu'est-ce que vous faites ? lui hurla Kane. (Il se rua sur lui et l'attrapa par-derrière.) Espèce de gros fou, vous allez bousiller cette belle lame ! »

Maram réussit à lancer un dernier coup de hache avant que Kane ne resserre sa prise. Mais il était déjà trop tard : au contact de la pierre dure et froide, le tranchant de la hache s'était ébréché et fendu.

« Lâchez-moi ! hurlait Maram en frappant le sol comme un taureau en colère. J'ai dit, lâchez-moi ! »

C'est alors que l'incroyable se produisit : il échappa à la poigne de fer de Kane. Il leva la hache au-dessus de sa tête et j'eus peur qu'il ne s'en serve pour fracasser le crâne de Kane frappé de stupeur.

« Elle est là ! hurla Maram. Encore deux grands coups de hache et on la sortira.

— *Qu'est-ce qui est là ?* grogna Kane.

— La gelstei, répondit Maram. La pierre de feu. Vous ne voyez donc pas que c'est sur cette pierre, à l'époque où elle était debout, que

le Dragon Rouge a posé la gelstei rouge pour détruire la Tour ? »

Soudain, cela nous parut évident à tous. En regardant en direction du sud, vers la Tur-Solonu, les autres bâtiments et les autres pierres dans le défilé, on parvenait à imaginer les jets de feu qui avaient dû jaillir autrefois de cet endroit.

« Mais même si vous avez raison, lui dit Kane, qu'est-ce qui vous fait penser que la pierre de feu est encore là ? »

— Qu'est-ce qui me dit que mon cœur est là ? » répondit Maram en se frappant la poitrine du plat de la hache. Montrant ensuite le bout de la pierre boursouflé et fondu comme s'il avait été détruit par une chaleur intense, il ajouta : « Elle est bien là. Vous ne comprenez pas qu'elle a dû se fondre dans la pierre ? »

Il leva de nouveau la hache et Kane lui cria une nouvelle fois : « Arrêtez, mais arrêtez ! Si vous voulez vraiment l'avoir, ne bousillez pas complètement notre hache.

— Et qu'est-ce que je peux utiliser, alors, mes dents ? »

Kane alla à grands pas jusqu'au second cheval de bât où il trouva un marteau et un des piquets en fer que nous utilisions pour attacher les chevaux. Il les tendit à Maram en disant : « Tenez, prenez ça. »

Maram se mit à l'ouvrage avec ses nouveaux outils. Haletant, il enfonçait la pointe du pieu dans la pierre à coups de marteau. Des petits éclats gris voltigeaient dans l'air tandis que le fer frappait le fer ; la poussière volait et recouvrait entièrement Maram. Par deux fois, il rata son but et le bord du marteau lui entama les doigts. Mais il continuait à marteler sans se plaindre. Je ne l'avais jamais vu faire preuve d'une telle persévérance sauf quand il s'agissait de conquérir une femme.

Nous nous étions tous approchés pour voir ce que ce travail acharné allait mettre au jour. Mais il commençait à faire nuit et Maram était penché juste au-dessus de la pierre, utilisant son corps énorme comme levier. Pour éviter d'être aveuglés par les éclats qui voltigeaient, ce que nous craignions pour Maram, nous reculâmes pour lui laisser plus d'espace pour travailler en attendant qu'il abandonne ou qu'il annonce qu'il avait trouvé la légendaire pierre de feu.

« Ha ! mais regardez-le ! fit Kane en montrant Maram du doigt. Un homme affamé ne mettrait pas plus d'ardeur à déterrer des pommes de terre. »

Brusquement, après un dernier coup de marteau et un grand cri, Maram libéra quelque chose de la roche. Puis il leva un gros cristal rouge sang d'environ un pied de long. Il avait six faces, comme les alvéoles d'une ruche et ses extrémités étaient pointues. Il avait tout à fait l'apparence d'un énorme rubis, mais nous savions tous qu'il s'agissait d'une pierre de feu.

« Ça alors ! dit Kane en le contemplant. Ça alors !

— C'est l'une des pierres tuaoi, dit maître Juwain en l'examinant, émerveillé. Apparemment, le Seigneur des Mensonges a bien fabriqué une gelstei rouge. »

Alphanderry baissa la tête quand Maram fit négligemment pivoter la pointe du cristal dans sa direction et s'exclama en riant : « Hé ! vous voulez bien ne pas diriger ça vers *moi* ! »

Debout sous les premières étoiles de la nuit, je vis Flick apparaître et décrire une spirale lumineuse le long de la gelstei. C'est avec un cristal comme ça, pensai-je, que Morjin avait autrefois brûlé des guerriers Valari comme il avait détruit la Tur-Solonu.

« Les sept frères et les sept sœurs de la terre, dit Liljana doucement. Les sept frères et les sept sœurs partiront pour les ténèbres munis des sept pierres. »

Les paroles de la prophétie d'Ayondéla Kirriland étaient suspendues dans l'obscurité naissante comme les étoiles elles-mêmes. Ayondéla avait parlé de sept gelstei et maintenant, nous en avons trois : la varistei de maître Juwain, la pierre noire de Kane et le cristal rouge, capable de détruire des montagnes.

« Les prophéties ! grommela Kane. Qui peut bien savoir ce qui ne s'est pas encore passé ? Pourquoi devrions-nous croire les paroles de cette prophétesse morte ? »

En dépit de son amertume, dans ses yeux, une lumière disait qu'il voulait désespérément y croire.

Montrant la pierre de feu, il demanda : « Est-ce pour ça que nous avons traversé la moitié d'Ea à la rencontre d'un oracle mort ? »

Sa voix grave se perdit au loin comme s'il faisait partager ses doutes au vent. Et le vent parut lui répondre. Une autre voix, plus pure sinon plus grave, dévala le flanc de la montagne à l'ouest et franchit le champ de pierres : « Et qui a traversé la moitié d'Ea pour venir nous dire que notre oracle est mort ? »

Nous nous retournâmes tous vivement et vîmes apparaître dans l'obscurité six silhouettes blanches derrière les pierres dressées. Kane et moi tirâmes notre épée tandis que Maram criait : « Des fantômes ! Cet endroit est vraiment hanté ! »

Ses yeux s'agrandirent et il tendit son cristal devant lui comme s'il s'agissait d'une courte épée.

Alors les « fantômes » se mirent à avancer vers nous. Dans la lumière du crépuscule, ils semblaient flotter au-dessus de l'herbe. Bientôt, nous constatâmes que c'étaient des femmes. Toutes avaient des cheveux longs de différentes couleurs ; toutes étaient revêtues d'une toge blanche unie qui luisait faiblement : je reconnus la tenue des prophétesses.

« Qui êtes-vous ? » demanda de nouveau à Kane celle qui marchait en tête. C'était une grande femme aux cheveux bruns et au long visage

triste. « Comment vous appelle-t-on ? »

— Des prophétesses, cracha Kane. Si vous êtes des prophétesses, vous devriez pouvoir le dire, non ? »

Consterné par la grossièreté de Kane, je m'avançai rapidement et dis : « Mon nom est Valashu Elahad. Et voici mes compagnons. »

Je présentai mes amis l'un après l'autre. Quand arriva le tour de Kane, il me coupa pratiquement la parole et demanda à la prophétesse : « Bon, et *votre* nom à vous, alors ? »

— Mon nom est Mithuna, répondit-elle et, se tournant vers les cinq femmes qui l'accompagnaient, elle ajouta : Et voici Ayanna, Jora, Twi, Tiras et Songlian. »

Tous, même Kane, nous saluâmes les femmes une à une. Puis Mithuna regarda Kane de ses yeux sombres et dit : « Comme vous pouvez le constater, l'oracle de la Tur-Solonu n'est pas mort. »

— Ha ! Je vois une tour en ruines et des pierres éparpillées, s'exclama Kane. Et six femmes vêtues d'une tige blanche.

— On dit que les hommes et les femmes voient ce qu'ils veulent voir, déclara Mithuna. C'est pour cette raison qu'ils ne *voient* pas vraiment.

— Les prophétesses parlent, marmonna Kane. Et il en va de même pour tous les oracles aujourd'hui.

— Nous disons ce que nous avons à dire et vous entendez ce que vous voulez entendre.

— Autrefois, cet oracle avait la sagesse des étoiles.

— Et vous doutez qu'il l'ait encore. C'est ainsi, le vent souffle, le soleil se lève et se couche et les âges passent. »

Elle nous raconta alors ce qui s'était passé ici même un âge auparavant. Quand Moijin eut détruit la Tour du Soleil avec le cristal que Maram avait à la main, il avait fait crucifier les prophétesses au service de l'oracle. Mais quelques-unes d'entre elles échappèrent aux prêtres assassins et s'enfuirent dans les montagnes alentour ou elles construisirent un refuge secret. Quand Moijin et ses hommes abandonnèrent finalement la Tur-Solonu, les prophétesses revinrent dans les ruines afin d'être sous les étoiles. Elles vieillirent et moururent comme tout un chacun, mais au fil du temps, d'autres prophétesses les avaient rejointes. C'est ainsi que celles qui avaient précédé Mithuna avaient établi un oracle secret dans les ruines de la Tur-Solonu. Et c'est ainsi que depuis des siècles et des siècles, des âges et des âges, des prophétesses de tout Ea gagnaient ce site sacré, à la recherche de leurs visions et pour entendre les voix des Galadins portées par les vents des étoiles.

« Mais comment savaient-elles qu'il fallait venir ici ? demandai-je.

— Comment avez-vous su qu'il fallait venir, Valashu Elahad ? »

Un coup d'œil féroce de Kane m'enjoignant de ne rien dire de

notre quête, je restai un moment silencieux.

« Vous êtes sûrement venu parce que vous avez été appelé », dit-elle.

Je fermai les yeux et écoutai mon cœur qui battait à tout rompre. Sous mes pieds, la terre elle-même semblait battre en profondeur comme un gros tambour appelant les hommes à la guerre.

« Cet endroit a quelque chose de spécial, dis-je en la regardant.

— Oui, en effet. Il n'y en a pas d'autre semblable dans tout Ea. »

Ici, expliqua-t-elle, sous le sol sur lequel nous nous tenions, les feux de la terre tourbillonnaient de manière à faire disparaître le temps. Nulle part ailleurs dans le monde les courants telluriques ne montaient d'aussi loin pour relier le passé au futur.

« C'est pour cette raison que les pierres dressées furent plantées dans le sol, ajouta-t-elle. C'est pour cette raison que la Tur-Solonu fut construite, pour attirer les feux de la terre. »

Pendant que Mithuna nous racontait tout ça, maître Juwain frottait sa tête chauve d'un air pensif. Puis il remarqua : « Les Confréries se doutaient depuis longtemps qu'il y avait un grand chakra terrestre dans les Montagnes Bleues. Il y a longtemps que nous aurions dû envoyer quelqu'un à sa recherche.

— Et maintenant, c'est vous qu'on a envoyé, dit Mithuna. Mais j'ai le regret de vous prévenir qu'ici, seules les prophétesses ont des visions. Beaucoup sont appelées, mais peu sont élues. »

À ce moment-là, elle fit un sourire à Atara et ses yeux ressemblèrent à des fenêtres sur d'autres mondes. « Merci d'avoir fait le voyage. Nous espérons seulement que c'est l'Unique qui vous a envoyée à nous. »

Le regard d'Atara croisa le mien. Puis elle se tourna vers Mithuna et dit : « Mais je ne suis pas prophétesse !

— Vraiment ?

— Non, je suis une guerrière de la Société des Manslayers ! Je suis Atara Ars Narmada, la fille du roi...

— Ce n'est pas grave, dit Mithuna en tendant le bras pour lui prendre la main. Peu de gens savent qui ils sont vraiment. »

Une expression affolée traversa alors le visage d'Atara. Ses yeux se posèrent sur moi pour se rassurer quand elle déclara : « J'ai vu l'araignée tisser sa toile, et les hommes gris aussi, mais c'était probablement un hasard. C'était bien un hasard, n'est-ce pas ? »

Je restai silencieux tout en cherchant les diamants de ses yeux dans la lumière déclinante.

« Même si ce n'était pas un hasard, continua-t-elle, j'ai vu si peu de choses que ça ne fait pas de moi une prophétesse, n'est-ce pas ? »

Maram, qui riait tout seul doucement en serrant son cristal rouge, lui fit remarquer : « Maintenant, je comprends pourquoi vous gagnez

toujours aux dés.

— Mais c'est juste de la chance ! » protesta Atara.

Mithuna lui dit en lui caressant la main : « Vous avez vu si peu des choses qu'il y a à voir. Si vous étiez entraînée... Oh, ma chère enfant, vous avez sacrifié trop de choses pour renoncer à cette formation. »

Atara retira sa main, puis la regarda comme si elle essayait de comprendre son destin dans ses nombreuses lignes.

« C'est *dangereux* de regarder dans le futur sans être entraîné, expliqua Mithuna. C'est dangereux de regarder tout court. Et c'est pour cela que vous êtes venue à nous, pour que nous vous aidions.

— Non, répondit Atara, je suis venue chercher la Pierre de Lumière. Nous sommes tous venus pour ça. »

Elle toucha le médaillon d'or que lui avait remis le roi Kiritan, puis elle parla de la Grande Quête dans laquelle s'étaient lancés de nombreux chevaliers. Enfin, montrant Alphanderry de la tête, elle raconta à Mithuna ce que son ami mort avait entendu dans les Grottes musicales.

« La Pierre de Lumière », dit Mithuna. Elle échangea un bref regard avec Ayanna qui avait les cheveux blancs et un visage profondément ridé et qui était la plus vieille des prophétesses. « Toujours la Pierre de Lumière. »

À ce moment-là, Kane eut un sourire féroce : « Ha ! vous n'aviez pas vu ça, hein ?

— Aucune prophétesse n'a jamais vu la Pierre de Lumière, répliqua-t-elle en lui rendant son regard. En tout cas, pas dans ses visions.

— Et pourquoi pas ? » lui demanda Atara.

Mithuna gratifia alors la jeune Songlian aux yeux en amande d'un de ses regards lointains avant de se retourner vers Atara. Parce que, ma chère enfant, tout ce qui est ou sera provient d'un même point dans le temps, et c'est là que se trouve toujours la Pierre de Lumière. Regarder dans cette direction, c'est comme regarder le soleil.

— Paradoxes, mystères, cracha Kane. Vous les prophétesses vous faites mystère de tout.

— Non, ce n'est pas nous qui avons fait les choses ainsi », lui rappela Mithuna.

Dans la lumière produite par la silhouette clignotante de Flick, le visage de Kane se remplit d'amertume et de nostalgie.

« Les Grottes musicales, dit Alphanderry à Mithuna, ont dit ceci : "Si vous voulez savoir où a été cachée la Gelstei, allez dans les Montagnes Bleues et cherchez dans la Tour du Soleil. "

— Les Grottes musicales disent toujours la vérité », répondit Mithuna. Tendant le doigt vers le cristal rouge de Maram, elle sourit. « La gelstei est là.

— Hé, elle est là, acquiesça Alphanderry. Mais ce n'est pas *la* Gelstei.

— Difficile de dire de quelle gelstei parlaient les Grottes, n'est-ce pas ?

— Mais quand on parle de la Gelstei, ça veut toujours dire la Pierre de Lumière.

— Toujours ? »

Kane, qui s'énervait de plus en plus, fronçait les sourcils en contemplant les ruines éclairées par les étoiles et les montagnes sombres qui se dressaient au-dessus de nous.

« Vous voulez dire que la Pierre de Lumière n'a *pas* été cachée ici ? demandai-je.

— Non, répondit Mithuna en secouant la tête. Je ne dirais pas ça. Moijin l'a cachée ici il y a longtemps.

— Mais elle n'est plus ici maintenant ?

— Je ne dirais pas ça non plus, dit-elle mystérieusement. La Pierre de Lumière est toujours ici. Mais si vous voulez vraiment la récupérer et la tenir entre vos mains, il vous faudra aller ailleurs.

— Ah, les prophétesses ! » marmonna Kane dans le vent.

Mais je n'allais pas abandonner aussi facilement. Je repris : « Alors la Pierre de Lumière est ici quelque part, mais elle n'est pas ici non plus ?

— La Tur-Solonu est-elle ici ? interrogea-t-elle en montrant la tour écroulée au-dessus de nous. Etes-vous ici, Valashu Elahad ? Qu'aurait dit une prophétesse à ce sujet il y a dix mille ans ? Que dirait-elle dans dix mille ans ? »

Je respirai profondément avant de demander : « Si la Pierre de Lumière est ici, l'avez-vous vue, de vos yeux ?

— Personne ne voit la Pierre de Lumière qu'avec ses yeux. Les yeux ne la retiennent pas plus que les mains ne retiennent la lumière.

— Mais alors, comment savez-vous qu'elle n'est pas quelque part dans ces ruines ?

— Parce que si je ne peux pas voir où elle est, je peux voir où elle n'est pas.

— Je croyais que vous aviez dit qu'elle était partout.

— C'est exact. Elle est partout et nulle part. »

Je commençais à comprendre pourquoi Kane détestait les prophétesses.

Mithuna n'était-elle pas en train de nous mystifier volontairement ? Parler avec elle, c'était comme tenter d'appréhender le vent.

« Nous avons fait beaucoup de chemin, dame Mithuna, dis-je. Et beaucoup de choses pourraient dépendre de notre découverte de la Pierre de Lumière. Vous permettez que nous la cherchions dans les

ruines ? »

Le visage de Mithuna se teinta de tristesse. Comme si elle se parlait à elle-même, elle répondit : « Le soleil a-t-il besoin de ma permission pour se lever demain ? Ce qui doit arriver arrivera. »

Se tournant alors vers Atara, elle lui dit : « Il se fait tard. Voulez-vous siéger avec nous sous les étoiles ce soir ? »

Atara repoussa ses cheveux qui lui tombaient sur les yeux et se leva, droite comme le guerrier qu'elle était. « Est-ce que mes amis sont invités eux aussi ? »

— Je suis désolée, mais seules les prophétesses peuvent voir notre refuge.

— Vous voulez dire, voir avec les yeux ou... *voir* ? »

La question fit sourire Mithuna : « Vous voyez, vous êtes bien une prophétesse. »

Alors qu'elle se retournait, prête à partir, Maram leva la main et s'exclama : « Non, ne partez pas tout de suite ! Nous avons du cognac, de la bière et le meilleur ménestrel d'Ea pour nous aider à les apprécier. Voulez-vous les partager avec nous ? »

Il tenait son cristal négligemment dressé devant lui. Toute son attention était attirée par Mithuna avec laquelle il souhaitait partager beaucoup plus que de la bière.

Mithuna le regarda longuement avant de déclarer : « Il était dit qu'un homme en rouge trouverait la pierre de feu qui avait détruit la Tur-Solonu. Je vous ai moi-même vu dans l'une de mes visions.

— Vous m'avez vu ? C'est vrai ? » Le sourire de Maram laissait entendre que lui aussi l'avait vue dans ses rêves. « Et qu'avez-vous vu ? »

— Que voulez-vous dire ? Je vous ai vu avec la pierre de feu.

— Et c'est tout ?

— Parce qu'il devrait y avoir autre chose ? demanda Mithuna dont les yeux s'illuminèrent.

— Oh oui ! bien sûr qu'il devrait y avoir autre chose, dit Maram en serrant plus fort son cristal. Avez-vous vu mon cœur se remplir au feu du soleil ? Avez-vous vu le feu jaillir de la gelstei ?

— Je l'ai vu fondre la roche la plus dure, répondit-elle dans un sourire.

— Vraiment ? Et est-ce que vous avez vu la terre trembler et les volcans entrer en éruption ?

— On dit que les anciennes pierres de feu provoquaient ce genre de cataclysme, reconnut-elle. Elles étaient très puissantes.

— Puissantes, oui, dit Maram en tenant son cristal pointé en l'air. J'imagine qu'aucun d'entre nous ne soupçonne à quel point.

— Celle-là est dangereuse, répondit Mithuna en tendant le doigt vers la pierre de feu. Ça nous le savons.

— Bien sûr, mais on doit pouvoir apprendre à s'en servir.

— Certains peut-être. Mais vous, le pouvez-vous ?

— Doutez-vous de mes capacités ? demanda Maram, l'air blessé. Peut-être devrais-je la remettre à l'endroit où je l'ai trouvée ?

— Non, elle est bien à vous et vous pouvez en faire ce que vous voulez.

— Devrais-je vous l'offrir, alors, dame Mithuna ?

— Et que ferais-je d'une pierre de feu ?

— C'est que j'aimerais tellement vous offrir euh... *quelque chose*. »

Le visage de Mithuna retrouva soudain son sérieux, comme si tout le poids du monde lui était tombé dessus. D'une voix triste, elle dit : « Alors donnez-moi votre promesse que vous apprendrez à utiliser cette pierre avec sagesse.

— Ça, je vous le promets », répondit Maram en jetant un coup d'œil sur la tour en ruine. Puis son regard revint vers elle et il sourit. « Avec plus de sagesse que le Dragon Rouge.

— Ne plaisantez pas avec ces choses-là, s'écria-t-elle en montrant maintenant la pierre avec animation. Vous devez savoir que quelqu'un a jeté un sort à ce cristal : il doit provoquer la perte de Morjin. C'est pour cette raison qu'il l'a laissé ici. »

Nous nous penchâmes tous sur la pierre de feu avec plus d'attention. Puis Kane demanda : « Et qui a jeté ce sort ?

— Son nom était Rebekah Lorus, dit Mithuna. Elle était à la tête des prophétesses qui ont été assassinées.

— Si Morjin était défait par la gelstei qu'il a faite, voilà qui serait un étrange châtiment, remarqua Kane.

— Mais ce n'est pas lui qui l'a fabriquée, dit Mithuna.

— Quoi ? Ce n'est pas lui ? Qui est-ce qui l'a fabriquée alors ?

— Un homme appelé Kaspar Saranom. C'était l'un des prêtres de Moijin.

— Comment le savez-vous ?

— Kaspar a détruit la Tur-Solonu sur ordre de Morjin. Les prophétesses qui nous ont précédées racontent cette histoire depuis six mille ans. »

Elle poursuivit en expliquant que Moijin n'avait jamais appris l'art de fabriquer les gelstei rouges, car depuis qu'il avait failli mourir en créant la *relb*, ces cristaux le terrorisaient. Il avait donc laissé à d'autres le soin de les fabriquer et Kaspar Saranom avait été le premier à forger une pierre de feu sur Ea. Mithuna paraissait certaine qu'il n'en avait fait qu'une.

« Après la destruction de la Tour, dit Mithuna, Moijin voulait que Kaspar détruise toutes les villes d'ici à Tria. Mais Kaspar refusa. Pour le punir de sa désobéissance, Moijin le fit crucifier en même temps que les prophétesses. »

À ce moment-là, maître Juwain s'avança et dit : « En voilà une nouvelle ! Ainsi, c'est Kaspar Saranom et non Pétram qui a forgé la première gelstei rouge. Il laissera son nom dans l'histoire.

— Ha ! fit Kane, la vraie grande nouvelle, c'est que Morjin ne savait pas fabriquer les pierres de feu. Espérons qu'il n'a jamais appris.

— Cette pierre, continua maître Juwain en se risquant à toucher le cristal de Maram, serait donc la première pierre de feu jamais fabriquée.

— Bon. Eh bien, espérons qu'il n'en reste pas d'autre sur la terre. »

Maram leva sa pierre, émerveillé, et nous la considérâmes tous sous un jour nouveau.

« Il se fait tard, répéta Mithuna. Voulez-vous venir avec nous, Atara ?

— Non, je vais rester avec mes amis.

— Alors nous reviendrons demain. Bonne nuit. » Sur ces mots, elle rassembla ses sœurs prophétesses autour d'elle et elles s'éloignèrent dans l'obscurité de la montagne.

« C'est une belle femme, me dit Maram après son départ. Tu crois qu'il y a combien de temps qu'elle n'a rien fait de plus que de euh... *regarder* un homme ?

— Elle est prophétesse d'un oracle, répondis-je, elle a dû faire vœu de célibat.

— Oui, mais moi aussi.

— Ha, dit Kane en s'approchant de lui. Autant tomber amoureux de ce cristal que d'une prophétesse. »

Maram baissa les yeux sur la pierre de feu dans sa main et marmonna : « Eh bien, c'est peut-être ce que je vais faire. »

Ce soir-là, nous montâmes notre camp près du ruisseau où les anciennes prophétesses avaient construit leurs thermes. Ce fut une longue nuit noire, pleine de rêves et d'étoiles lumineuses. Le vent soufflait sans arrêt des montagnes du nord. Altaru et les autres chevaux étaient agités et à plusieurs reprises, ils hennirent et tirèrent sur leurs attaches. Dans le sombre défilé de la Tur-Solonu, les ruines luisaient faiblement à la lumière des étoiles, semblables à des os brisés et blanchis défiant le temps.

Allongée sur le sol que les tourbillons de feux sacrés rendaient instable, Atara transpirait et se retournait dans un sommeil qui n'en était pas vraiment un. Ses murmures et ses cris m'empêchèrent de dormir pratiquement toute la nuit. J'avais déjà vécu des cauchemars à travers elle, et elle à travers moi, mais cette fois, c'était différent. Je sentais quelque chose de vaste, d'insondable comme la mer, qui l'attirait dans ses courants irrésistibles. Là, dans l'obscurité trouble, Atara hurlait en silence, fascinée et effrayée, et j'avais envie de crier moi aussi.

Quand le soleil se leva le lendemain, nous lui en fûmes tous reconnaissants. Je demandai à Atara ce qu'elle avait vu dans son sommeil, mais elle me regarda étrangement tandis qu'une froideur inhabituelle l'envahissait. Puis elle me dit : « Si j'étais aveugle de naissance et que je te demandais de me décrire la couleur du ciel, qu'est-ce que tu me dirais ? »

Je levai les yeux au-dessus des montagnes aux rochers argentés et aux arbres couleur émeraude étincelant au soleil. Le ciel formait un dôme bleu devenant d'heure en heure de plus en plus bleu.

« Je dirais que c'est la couleur la plus profonde, la plus douce et la plus délicate aussi. Dans le bleu du matin, notre cœur se gonfle d'espoir, dans le bleu de la nuit, d'infinies possibilités. En s'ouvrant sur tout, il nous permet de nous rappeler qui nous sommes réellement.

— Tu aurais peut-être dû devenir ménestrel et non guerrier, dit-elle avec un pâle sourire. Je suis sûre que je ne suis pas capable de faire aussi bien.

— Pourquoi n'essaies-tu pas ?

— Bon, d'accord. » Son visage qui trahissait l'insomnie me convainquit qu'elle avait vu quelque chose de pire que des fantômes. « Tu as parlé de te rappeler, mais qui sommes-nous *réellement* ? Une infinité de possibilités, bien sûr, mais dont une seule peut se réaliser. Celle qui se réalisera est celle qui devait se réaliser. Mais toutes existent, toujours, et nous sommes... si fragiles. Comme les fleurs, Val. Laquelle choisiras-tu pour me dire que tu m'aimes ? Et laquelle peut supporter la lumière du soleil ? »

Voilà qu'elle commençait à parler comme une prophétesse, me dis-je, et cela ne me plut pas. Pour la ramener à un monde de vent, d'herbe et de pierres dressées rougeoyant dans le soleil levant, je proposai de manger le délicieux petit déjeuner que Liljana préparait, et c'est ce que nous fîmes.

Ensuite, nous grimpâmes les marches de pierre fendues de la Tur-Solonu à la recherche de la Pierre de Lumière. Dans la tour en ruine, il faisait frais et sombre et sans la faible lueur que dégageait la forme virevoltante de Flick, nous n'y aurions pas vu grand-chose. En fait, il n'y avait pratiquement rien à voir – rien de plus intéressant que quelques toiles d'araignée et les os de quelque pauvre bête qui s'était traînée à l'intérieur pour mourir en paix. À notre grande déception, la Tour n'avait pas de pièces à explorer. Elle n'était constituée que d'une série de marches s'enroulant dans un cylindre de marbre. Les anciennes prophétesse ne s'en servaient que comme un moyen de se rapprocher des étoiles. Dans son intérieur austère, il n'y avait aucun endroit où Sartan Odinan aurait pu cacher une coupe en or.

« Il y a peut-être des niches secrètes », dit Maram en sondant les murs avec le pommeau de son épée. Nous étions tous réunis dans la

cege d'escalier de la Tour à environ soixante-dix pieds de haut. Le mur extérieur, sombre et lisse, s'enroulait autour de nous tandis que le mur intérieur montait comme un pilier en formant la partie centrale de la Tour. « L'une des pierres n'est peut-être pas scellée et c'est là que Sartan Odinan a caché la Pierre de Lumière. »

Mais malgré tous nos efforts nous ne trouvâmes de pierre descellée ni sur les murs, ni sur les marches de la solide Tur-Solonu. Nous les essayâmes toutes jusqu'au sommet en ruine ouvert au soleil au-dessus de la montagne.

« Elle n'est pas là », dis-je en contemplant les pierres dressées au-dessous de nous. À l'est, les ruines blanches du temple luisaient dans la lumière crue. « Sartan Odinan n'a pas pu la cacher ici. »

Maram vint me rejoindre sur la plus haute marche intacte pour regarder par-dessus le mur extérieur fondu et béant. Il me montra les ruines du temple au-dessous de nous. « Là-bas, peut-être, avança-t-il.

— Non, elle n'y sera pas », répondis-je. Le goût de la déception était aussi amer que les moisissures qui poussaient sur les pierres à l'air libre. « Les paroles que Venkatil a entendues dans les Grottes disaient de chercher dans la Tour du Soleil.

— On ne pourrait pas aller voir quand même ? demanda Maram.

— Si, bien sûr. Que pouvons-nous faire d'autre ? »

Nous fîmes une pause pour déjeuner simplement de pain et de fromage apportés par Mithuna et les autres prophétesses, puis nous passâmes tout l'après-midi dans les ruines du temple. S'il n'y avait aucun endroit dans la Tour où cacher une simple coupe en or, il y en avait beaucoup trop parmi les pierres éparpillées du bâtiment. De nombreux pans de murs s'étaient fissurés puis écroulés en gros tas de gravats ; la Pierre de Lumière pouvait être ensevelie sous n'importe lequel d'entre eux. Cela faisait des siècles que Sartan s'était emparé de la coupe à Argattha et depuis, le vent avait rempli de sable et de terre les fissures entre les pierres éboulées et en avait presque recouvert certaines. Maintenant, l'herbe poussait dans la terre et dessinait un patchwork de traînées vertes et de touffes de gazon parmi les innombrables monticules aux formes irrégulières. Fouiller un seul d'entre eux prendrait des jours, et il y en avait beaucoup.

« Oh, Seigneur ! C'est sans espoir ! » me dit Maram alors que nous nous rassemblions près de l'un des rares piliers du temple encore debout.

Entourant Mithuna, les six prophétesses se tenaient un peu à l'écart près d'une grosse dalle de pierre. « Qu'est-ce qu'on va faire ? »

Maître Juwain et Liljana me regardaient et leur visage reflétait le découragement. Alphanderry, lui, était assis sur un rocher et mâchonnait gaiement une poignée de noix. Kane fixait l'un des monticules comme si ses yeux étaient des pierres de feu capables

d'ouvrir la terre. Quant à Atara, elle était près de moi, le regard perdu dans le néant du ciel d'un bleu intense.

« Ce n'est pas sans espoir, répondis-je à Maram. Ça ne peut pas être sans espoir. »

D'un grand geste de la main, Maram montra les vestiges du temple. « On prend des pelles et on commence à creuser, alors ?

— Si rien d'autre ne marche, oui.

— Mais ça prendra des siècles.

— Ça vaut mieux que d'abandonner. »

Devant l'énormité de la tâche qui nous attendait, Maram gémit et Alphanderry mangea une autre noix. Puis Maram dirigea son cristal rouge vers l'un des monticules et dit : « Je pourrais peut-être désintégrer la roche avec ça jusqu'à ce que la Pierre de Lumière apparaisse.

— Mais est-ce qu'elle ne serait pas désintégrée elle aussi ? demanda Alphanderry.

— Non, expliqua Maram. On dit que rien ne peut détériorer la Pierre de Lumière de quelque façon que ce soit. On dit que le diamant lui-même ne peut pas l'érafler.

— Et si ce qu'on dit était faux ? »

Maram balaya du regard les ruines du temple comme s'il réalisait la folie de ce qu'il venait de suggérer. Mithuna s'avança alors et dit à Atara : « Votre quête ici semble avoir pris fin. »

Soudain, Atara cessa de contempler le ciel. S'adressant à Mithuna, elle demanda : « Comment est-ce possible puisque nous n'avons pas trouvé ce que nous venions chercher ?

— Peut-être l'avez-vous trouvé, Atara, répondit Mithuna en lui souriant. Peut-être devriez-vous rester ici avec nous. »

Atara regarda Mithuna longuement et j'eus peur qu'elle n'accepte son offre. À ce moment-là, notre quête paraissait vraiment désespérée. Nous avions résolu de chercher la Pierre de Lumière ensemble en toute liberté et chacun de nous était libre de quitter le groupe – ainsi en avions-nous décidé avant notre départ de Tria.

Atara se tourna alors vers moi et ses yeux bleus lumineux se remplirent de larmes et de quelque chose de plus profond. C'était chaud, brillant, plus éclatant encore que le diamant.

« Non, finit par répondre Atara à Mithuna. Je reste avec mes amis.

— Ce qui devait arriver arrivera, dit Mithuna. En fin de compte, nous choisissons notre destin. »

Atara jeta un coup d'œil sur la Tur-Solonu qui s'élevait à quelques centaines de mètres de là. Ses larmes s'asséchèrent et dans ses yeux limpides comme le diamant s'alluma une lueur sauvage. Elle tendit le doigt vers elle : « À l'intérieur de la Tour se trouve l'avenir. J'aurais dû le voir depuis le début. »

Sans rien ajouter, elle se mit à marcher rapidement en direction de la Tour et nous la suivîmes tous. Il ne nous fallut pas bien longtemps pour trouver notre chemin entre les pierres dressées et celles qui gisaient dans l'herbe.

« Vous aviez raison, dit Atara à Mithuna tandis que nous approchions de la porte de la Tour. La Pierre de Lumière est bien là. »

Elle entra à l'intérieur et je fis de même. Et presque immédiatement, je vis ce que j'avais manqué plus tôt. Sur le mur intérieur de la Tour, très haut sur la gauche, il y avait une fissure de près d'un pied de large. Et coincée dedans se trouvait une coupe en or étincelant d'un éclat magnifique.

« Atara ! m'écriai-je, Atara, regarde ! »

Mais la fissure était si haute au-dessus du sol poussiéreux que seul un homme de grande taille pouvait voir à l'intérieur. Ou l'atteindre de la main. C'est ce que je tentai de faire et je m'écorchai les doigts en enfonçant ma main dans le rocher, à la recherche de la coupe. Mais j'eus beau la tourner et la retourner dans tous les sens et introduire mon bras entier dans la fissure, mes doigts ne rencontrèrent que le marbre froid et l'air.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demanda Atara en venant près de moi. Kane, Maram et Liljana se serraient dans l'encadrement de la porte. Les autres, en compagnie des prophétesses, m'observaient de l'extérieur pour voir si j'étais devenu fou.

Au bout d'un moment, je retirai ma main ensanglantée et m'éloignai du mur de façon à avoir une meilleure vue de l'intérieur de la fissure. Mais la coupe avait disparu.

« Elle était là ! m'exclamai-je. La Pierre de Lumière était là ! »

Je glissai de nouveau mon bras dans le trou, mais il était aussi vide que l'espace interstellaire.

« Je ne comprends pas ! » criai-je presque en regardant une fois encore à l'intérieur de trou.

Mithuna entra alors dans la Tour et me toucha l'épaule. « Les prophétesses voient souvent des choses que les autres ne voient pas, énonça-t-elle.

— Mais elles ne voient pas des choses qui n'existent pas, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Et puis je ne suis pas prophète.

— Non, effectivement, dit-elle. (Son visage s'allongea et se remplit de tristesse quand elle admit :) Je ne comprends pas, moi non plus. »

Atara prit ma main en sang dans la sienne et introduisit son autre main jusqu'au fond du trou. « La Pierre de Lumière n'est pas là, Val.

— Où est-elle, alors ? »

Elle lâcha soudain ma main et déclara en montrant l'escalier :

« Elle est là. »

Sans prévenir, elle s'écarta de moi et commença à monter les marches. Ou plutôt à les grimper quatre à quatre. Il n'y avait rien d'autre à faire que de la suivre.

C'est ainsi que nous nous précipitâmes tous dans l'escalier. Mithuna et Kane me suivirent tandis que Maram haletait péniblement derrière eux. Liljana, Alphanderry et maître Juwain, qui avaient commencé leur ascension plus lentement, accélérèrent le pas pour nous rattraper. Quant aux cinq prophétesses, elles attendaient dehors.

Quand Atara atteignit la brèche ouverte qui constituait désormais le sommet de la Tour, elle s'arrêta sur la plus haute marche pour reprendre son souffle. J'étais juste derrière elle, le souffle coupé moi aussi. Car là, en équilibre sur le marbre fondu du mur extérieur, se trouvait la Pierre de Lumière.

« Atara, dis-je comme la première fois, regarde ! »

Je plongeai en avant pour l'attraper avant qu'elle ne disparaisse, mais tout à coup, avant que mes mains ne puissent s'en saisir, elle s'évanouit dans le néant.

« Atara, je vous en prie, descendez ! » appela soudain Mithuna. Elle était juste au-dessous de moi, avec Kane et Maram. Dans l'étroite cage d'escalier, on ne pouvait être plus de trois par marche. Maintenant, maître Juwain, Liljana et Alphanderry se serraient derrière Maram et regardaient Atara.

« Les Grottes musicales disaient bien la vérité », déclara Atara. Elle avait imprudemment posé sa main sur le mur extérieur éboulé de la Tour et elle contemplait les montagnes et le ciel.

« Si vous voulez savoir où la Gelstei a été cachée, nous rappela Alphanderry, allez dans les Montagnes Bleues et cherchez dans la Tour du Soleil.

— Si nous voulons *savoir* », dit Atara. Le vent lui rabattait les cheveux sur le visage. « Si *je* veux savoir. »

Soudain, elle tendit les mains face vers le sol et pencha la tête en arrière pour regarder droit vers le ciel. Si son troisième œil était une porte, elle l'ouvrit alors toute grande. Je sentis ce qu'elle faisait et apparemment, Mithuna aussi.

« Non, Atara, lui cria-t-elle, vous ne savez pas ce que vous faites ! »

Mais Atara était une guerrière aussi indomptable que le vent. Elle s'ouvrit totalement aux feux invisibles qui montaient dans la Tour. Puis elle laissa échapper un léger cri et ses yeux se révoltèrent. Elle perdit l'équilibre et chancela au bord du mur. Je me précipitai pour la rattraper et la serrer contre moi ; sans ça, elle aurait fait une chute mortelle.

« Je vous en prie, faites-la descendre de là », me supplia Mithuna.

Je pris Atara dans mes bras et redescendis avec les autres. Les yeux

dans le vague, elle respirait avec peine. Je ne sais plus combien il y avait de marches, mais il y en avait beaucoup. Quand nous arrivâmes en bas, mes bras tremblaient sous le poids de son corps.

« Amenez-la là-bas ! » ordonna Mithuna en montrant une pierre dressée dans la direction du temple. Dans un bruissement d'herbe, nous la suivîmes tous sur une centaine de mètres, puis nous assîmes Atara contre l'énorme pierre.

« Atara ! » dit Mithuna en s'agenouillant près d'elle.

Je m'agenouillai de l'autre côté et tentai de la ramener à la vie comme je l'avais fait quand elle avait mangé le timana. Mais apparemment, la léthargie dans laquelle elle était tombée était trop profonde.

Mithuna fouilla alors dans la poche de sa toge et en sortit une boule transparente de la taille d'une grosse pomme. Elle la mit dans la main d'Atara. Le cristal, brillant comme du diamant, capta la lumière du soleil et renvoya ses couleurs étincelantes dans les yeux d'Atara.

« Qu'est-ce qu'elle a ? » demanda Maram. Debout près de Kane et des autres, il essayait de voir par-dessus le demi-cercle que les prophétesses avaient formé autour d'Atara. « Est-ce qu'elle va se remettre ? »

— Silence, maintenant ! aboya Kane. J'ai dit, silence ! »

À ce moment-là, Flick apparut au-dessus de la tête d'Atara et se mit à tourner avec une lenteur qui me parut refléter de l'inquiétude.

Et puis, petit à petit, alors que le souffle de notre respiration allait et venait comme le sifflement du vent, la lumière revint dans les yeux d'Atara. Elle avait le regard plongé dans la boule de cristal.

« Qu'est-ce que c'est ? murmura Maram à maître Juwain en montrant le cristal. Une boule de voyante ? »

— Oui, lui répondit maître Juwain en chuchotant. En général elles sont en quartz ou, plus rarement, en diamant.

— Je ne crois pas que celle-là soit en diamant », dit Liljana qui se rapprochait pour examiner la sphère. Quelque chose en elle semblait la renifler comme elle l'aurait fait pour un verre de vin.

À cet instant, le corps d'Atara fut agité d'un grand frisson ; elle cligna des yeux et son regard abandonna la boule. Se tournant alors vers Mithuna, elle dit : « Merci. »

Elle me regarda longuement et sourit avant de chercher des yeux Kane, Maram, Liljana, Alphanderry et maître Juwain.

« C'est une *kristei*, n'est-ce pas ? demanda Liljana à Mithuna en montrant la boule. Une *gelstei* blanche. »

— C'est bien une *kristei*, dit Mithuna. Elle a été apportée ici il y a très longtemps et nous nous la passons les unes aux autres. »

Je me rappelai que la *gelstei* blanche était la pierre de la voyance. À travers la limpidité de ces cristaux, une prophétesse pouvait

discerner des choses qui se trouvaient très loin dans le temps et dans l'espace. On disait que, durant l'Âge de la Loi, toutes les prophétesses avaient leur propre kristei. Mais maintenant, seules quelques-unes d'entre elles en possédaient une.

« Regarder dans le futur, expliqua Mithuna, c'est comme contempler un arbre poussant sans fin vers les étoiles. Les possibilités sont infinies. Et c'est si facile de se perdre dans les branches de ces visions. La kristei aide la prophétesse à trouver la branche qu'elle cherche. Et à trouver le chemin du retour sur la terre. »

C'est l'explication de la voyance la plus claire qu'il m'ait jamais été donné d'entendre de la bouche d'une prophétesse. Tout le monde regarda Atara quand je lui demandai : « Qu'est-ce que tu as vu ? »

— Le Peuple de la Mer, dit-elle. Partout où je cherchais la Pierre de Lumière, je le voyais.

— C'est lui qui a la Pierre de Lumière ?

— C'est difficile à dire. Je n'ai pas pu le voir.

— Crois-tu qu'il sait où elle est, alors ?

— Peut-être. Je sais seulement que tous les chemins que je trouvais menaient à lui.

— Oui, mais menaient où ? »

Atara ne le savait pas. Les chemins du futur, dit-elle, n'étaient pas comme ceux qui parcouraient les terres d'Ea. Malgré sa vision très claire du Peuple de la Mer, elle était incapable de nous dire où il se trouvait.

« J'ai bien peur que plus personne ne sache désormais où il vit, intervint maître Juwain.

— *Nous*, nous le savons, affirma Mithuna. Vous le trouverez dans la Baie des Baleines. »

Tandis que Maram poussait un long gémissement, nous nous tournâmes tous vers elle. La Baie des Baleines était au bord de l'Océan du Nord, à au moins cent milles au nord-ouest, de l'autre côté de la grande forêt connue sous le nom de Vardaloon.

« Vous êtes *sûre* qu'il est là-bas ? demanda Maram à Mithuna. Vous l'avez vu ? »

— C'est Songlian qui l'a vu », répondit Mithuna. Elle fit un signe de tête à la timide jeune femme qui nous sourit pour confirmer ses visions passées. « Cela fait longtemps que nous connaissons le Peuple de la Mer. »

Atara se tourna vers moi et sourit. Tandis que j'échangeais un regard entendu avec Kane, Maram poussa un nouveau gémissement, plus fort cette fois : « Oh non ! je vous en supplie, ne me dites pas que vous avez l'intention d'aller à cette Baie des Baleines ! »

C'était exactement ce que nous avions l'intention de faire. Il semblait certain maintenant que nous ne trouverions pas la Pierre de

Lumière à la Tur-Solonu.

« Mais j'espérais que notre quête s'achèverait ici ! dit Maram. On ne peut quand même pas faire le tour de tout Ea !

— Pas *tout* Ea, répondis-je, juste quelques milles de plus. »

Nous étions tous déçus de ne rapporter de la Tour qu'une vision de l'endroit où on pourrait peut-être trouver la Pierre de Lumière. Mais personne, pas même Maram, n'était disposé à rompre ses vœux et à abandonner la quête aussi vite. Aussi, après avoir tenu conseil rapidement, nous décidâmes de partir dès le lendemain pour la Baie des Baleines.

« Je crois que c'est ce que vous avez de plus sage à faire », conclut Mithuna.

Atara, qui avait repris assez de forces pour se tenir debout, lui rendit la boule de cristal. « Merci de me l'avoir prêtée. »

Mithuna tendit les mains et serra plus fortement les doigts d'Atara autour de la sphère. « Ma chère enfant, dit-elle, ceci est notre cadeau. Si vous espérez vraiment récupérer la Coupe Merveilleuse, vous en aurez davantage besoin que moi. »

La lumière du soleil qui se reflétait dans le cristal était si brillante qu'elle nous éblouit tous. Pendant un moment, Atara sembla prête à disparaître à travers sa surface étincelante. Puis elle dit : « Non, c'est beaucoup trop.

— Je vous en prie, prenez-la, insista Mithuna. Il est temps de transmettre la kristei. »

Atara continuait à fixer la pierre. Puis elle finit par dire : « Merci. »

Cela fit sourire Mithuna. Elle jeta un long regard triste à la Tour en ruine : « Il est dit que, quand la Pierre de Lumière sera retrouvée, la kristei entrera en possession de tout son pouvoir, qui n'est pas seulement de voir le futur mais aussi de le créer. Alors un âge nouveau s'ouvrira : l'Âge de la Lumière. Nous l'avons toutes vu, mais nous craignons toutes qu'il ne voie jamais le jour. »

Là-dessus, elle se pencha en avant et embrassa Atara sur le front. Ensuite, après nous avoir dit qu'elle et les autres prophétesses viendraient nous dire au revoir le lendemain matin, elle s'éloigna avec elles dans la montagne.

Pendant un moment, tandis que le soleil descendait vers les sommets arrondis, nous restâmes tous là à contempler la boule de cristal d'Atara. J'y vis le reflet de la Tour en ruine. Mais dans la substance miroitante de la gelstei blanche, dans mes rêves les plus profonds, apparut également l'image tremblotante de la Tour telle qu'elle était autrefois et serait peut-être de nouveau : grande et droite, se dressant intacte telle une colonne sous les étoiles étincelantes.

Le lendemain matin, nous chargeâmes les chevaux et nous rassemblâmes au bord du fleuve. C'était une journée fraîche et de gros nuages cotonneux dérivaienent lentement devant le soleil. Comme promis, Mithuna et les autres prophétesses vinrent nous dire au revoir. Elles nous apportèrent du fromage et du pain frais pour le voyage. Leur cadeau nous fit plaisir, mais ce dont nous avions le plus besoin, c'était d'avoine pour les chevaux, et ça, elles n'en avaient pas. À l'endroit où nous allions, pensai-je, nous ne trouverions pas de céréales et pas beaucoup d'herbe non plus.

« Le Vardaloon, dit Maram en secouant la tête et en ajustant la selle de son alezan, je n'arrive pas à croire que nous nous apprêtons à traverser le Vardaloon. »

Nous aurions pu, bien sûr, rebrousser chemin à travers Iviunn, prendre la route du nord par Jérolin en longeant la montagne jusqu'à la mer, puis suivre la côte et contourner l'immense forêt jusqu'à la Baie des Baleines. Mais Jérolin était réputé pour être un fief Kallimun. Et puis cet itinéraire aurait été beaucoup plus long et ne nous aurait peut-être pas permis de parvenir au bout de notre quête. Après avoir trouvé la Tour vide, je craignais moins les dangers qui enflammaient l'esprit que le découragement d'un voyage dont nous ne verrions pas le bout.

« Il y a vraiment des dangers dans l'immense forêt, me murmura Mithuna tandis que je caressais le cou d'Altaru. Il y a quelque chose d'étrange dedans.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en chuchotant à mon tour.

— Je ne sais pas, répondit Mithuna en regardant Ayanna et les autres prophétesses. Nous n'avons jamais vraiment réussi à le voir, c'est trop sombre. »

Un frisson me traversa le ventre. « S'il vous plaît, n'en parlez pas à mes amis. »

Mais Maram n'avait pas besoin des sinistres paroles de Mithuna pour alimenter les flammes de son imagination naturellement débordante. Levant les yeux vers les montagnes à l'ouest, il marmonna : « Enfin, si on est attaqué par un ours, on pourra toujours le recevoir à coups d'épée. Et si la forêt devient trop épaisse, on pourra toujours se frayer un chemin entre les arbres en la brûlant. »

En disant cela, il brandit sa pierre de feu rouge qui luisait

faiblement dans la pâle lumière de l'aube.

Mithuna s'approcha de lui et montra la pierre. Tandis que Kane et mes amis qui se trouvaient près de leurs chevaux observaient la scène de loin, les autres prophétesses les entourèrent. La voix triste de Mithuna s'éleva au-dessus du grondement du fleuve. « Vous avez un grand feu dans le cœur et une grande gelstei pour le maîtriser. Mais vous ne devez l'utiliser que pour retrouver la Pierre de Lumière, pas pour brûler des arbres ni contre des êtres vivants, si vous pouvez l'éviter. Ça, nous l'avons toutes vu. »

À notre grand étonnement, et à la stupéfaction de Maram surtout, elle se pencha et l'embrassa à pleine bouche. Puis elle dit en riant : « J'espère que ça ne vous ennuie pas de me laisser un peu de ce feu-là ! »

Là-dessus, elle indiqua un sentier qui longeait le fleuve et s'enfonçait dans les bois entourant la Tur-Solonu. « Si vous suivez ce chemin vers l'ouest, il vous mènera par-delà les montagnes dans le Vardaloon.

— Et après ? demanda Maram.

— Après, nous ne savons pas, répondit Mithuna. Aucune d'entre nous n'est jamais allée au-delà. Je crains que vous ne soyez obligés de trouver votre propre chemin à travers la forêt. »

Nous passâmes entre Mithuna et ses consœurs pour les embrasser et faire nos adieux. Puis nous montâmes à cheval dans l'ordre que nous avions adopté en quittant Tria : j'allais en tête et Kane fermait prudemment la marche. Dans l'ombre de la Tur-Solonu, les prophétesses nous regardèrent partir d'un œil froid et clair qui semblait aussi vieux que le monde.

Pendant quelques milles, nous suivîmes le fleuve à travers les bois sur un terrain légèrement en pente. Puis le sentier obliqua brusquement sur la droite à l'endroit où les arbres plus denses formaient une masse compacte de feuilles luisantes. Le chemin que Mithuna nous avait indiqué était bon, et même s'il était un peu envahi par la végétation, il était assez large pour permettre aux chevaux d'avancer. Il montait lentement et longuement à travers les douces pentes de l'une des Montagnes Bleues. Ici, pas de hauts cols comme ceux que nous avions franchis entre Mesh et Ishka. Pas de rochers susceptibles de se détacher d'escarpements en surplomb, ni de froid mordant. Notre obstacle majeur serait probablement la forêt épaisse qui nous entourait, avec ses ormes et ses châtaigniers émergeant d'un enchevêtrement de fougères arborescentes et d'autres arbrisseaux. Des buissons de viorne et de ronces formaient des petites haies vertes entre les arbres. Si le chemin n'avait pas été pratiqué dans cette végétation dense, nous aurions été obligés de nous frayer un passage à l'épée ou avec la pierre de feu que Mithuna nous avait dit de ne pas

utiliser.

Toute cette journée, nous voyageâmes à travers ces montagnes paisibles. Le silence régnait dans le bois. On n'y entendait guère plus que le martèlement d'un pivert et, de temps en temps, l'appel d'une grive ou d'un passereau. Nous-mêmes suivions notre chemin en silence ; le fait que nous n'ayons pas retrouvé la Pierre de Lumière nous portait à l'introspection ; nous nous demandions tous si nous aurions vraiment le courage de continuer à chercher jusqu'à ce que la maladie, les blessures ou la mort nous arrêtent. C'était une chose de faire un tel vœu dans la splendeur de la salle du trône du roi Kiritan, emporté par les cris de milliers de personnes, toutes persuadées qu'elles étaient destinées à retrouver la coupe en or. C'en était une autre que de poursuivre sa quête à travers des terres inconnues après avoir subi une cruelle déception et souffert d'un long voyage dans la boue et le froid.

Et pourtant, nous continuions notre route vers l'ouest dans la bonne humeur. Nous avions de bonnes raisons d'espérer. Le don qu'Atara venait de se découvrir et sa vision du Peuple de la Mer nous donnaient l'espoir qu'elle saurait voir le chemin menant au bout de notre quête. Et puis nous n'avions pas quitté la Tur-Solonu les mains vides. Maram avait sa pierre de feu et Atara sa kristei ; avec la pierre noire de Kane et la pierre de guérison de maître Juwain, nous avions quatre des sept gelstei mentionnées dans la prophétie d'Ayondéla. Ne s'agissait-il là que d'un hasard extraordinaire ? Ou se pouvait-il que ce soit nous qui soyons destinés à partir pour les ténèbres et à trouver la Pierre de Lumière ?

Bien sûr, nous savions qu'il ne suffisait pas d'avoir trouvé ces quatre gelstei. Nous devions aussi apprendre à les utiliser. C'est à cette fin que maître Juwain poursuivait sa quête personnelle qui consistait à déplacer son âme de sa tête vers son cœur. Pendant que nous chevauchions à travers l'épaisse verdure, il lui arrivait souvent de sortir sa pierre verte et de la lever en direction des feuilles frémissantes comme s'il tentait d'en saisir la force vitale et de la retenir en lui. Là, à l'endroit où son sang battait au rythme du chant des oiseaux et de tous les êtres vivants, il découvrirait une forêt plus épaisse et plus sombre encore que mille Vardaloons. Et aidé de la gelstei qu'il tenait à la main, il lui faudrait trouver sa propre voie à travers elle.

Atara avait ses propres chemins à suivre. Pour elle, la voyance constituait un voyage des plus difficiles. Elle n'avait pas l'habitude de se tenir la nuit sous les étoiles pour découvrir les mystères du temps. En effet, c'était une créature du soleil et du vent, et de l'eau qui courait dans les prairies dégagées. Son tempérament la portait à considérer toute chose les yeux grands ouverts et à galoper dans les

champs et les fleurs avec la liberté d'une jument sauvage. Elle souhaitait apporter un peu de bonheur à tous les gens qu'elle rencontrait et dans tous les lieux qu'elle traversait. Son désir profond était d'influencer le monde avec ses rêves. Désormais, elle avait besoin de toute sa volonté pour entrer dans l'autre monde, celui des rêves du futur. C'est ainsi que tout en chevauchant derrière moi dans la montagne, elle sortait sa boule de cristal et la fixait de ses yeux brillants. Puis elle se tournait vers l'intérieur, vers cet endroit sombre où elle détestait aller et y apportait toute la lumière qu'elle pouvait.

Quant à Maram, il examinait sa pierre de feu comme un enfant qui aurait reçu un cadeau d'anniversaire attendu depuis longtemps. Même en guidant son alezan dans les passages les plus accidentés, il gardait sa pierre à portée de main, tantôt l'agitant comme une épée, tantôt la tenant serrée contre sa poitrine. Il en étudiait l'intérieur rouge et sombre avec une attention qu'il n'avait jamais prêtée au *Sagamon Elu ni* à l'art de guérir. Je savais qu'il brûlait de l'utiliser et j'espérais qu'il brûlait aussi de l'utiliser à bon escient.

Tard dans l'après-midi, alors que nous montions notre camp près d'un ruisseau coulant dans un joli petit vallon, il réussit à tirer une première flamme de sa pierre. Nous le vîmes se mettre à genoux sur un tas de brindilles sèches et placer sa gelstei de manière à ce qu'elle capte le peu de lumière du soleil qui perçait sous la voûte épaisse des arbres. Heureusement d'ailleurs que le cristal n'absorba que très peu de lumière, car juste au moment où, le corps tremblant d'excitation, Maram laissait échapper une exclamation de surprise, une flamme rouge jaillit de l'extrémité pointue de la pierre. Comme un éclair, elle tomba dans le trou préparé pour le feu, et enflamma et consuma instantanément le petit bois avant de le réduire en cendres noires. Les pierres qui entouraient le foyer renvoyèrent directement la flamme sur le visage de Maram et celle-ci lui brûla les joues et lui roussit les sourcils. Mais il sembla ne prêter aucune attention à ce châtiment, ni même s'en apercevoir. D'un bond, il s'éloigna du feu et brandit sa pierre vers le ciel en s'écriant : « Oui ! Oh, Seigneur ! J'ai réussi ! »

Après cette démonstration, nous décidâmes tous que Kane surveillerait Maram de près quand il tenterait de tirer du feu de sa gelstei rouge, et il le fit. Le lendemain matin, alors que Maram essayait d'utiliser sa pierre pour faire des trous dans une vieille bûche, juste pour s'amuser, Kane sortit sa pierre noire. Ses yeux noirs s'animèrent jusqu'à refléter la même lueur sombre que sa gelstei tandis que le reste de son corps paraissait relié à un endroit qui dévorait entièrement la lumière. Le froid qui le saisit me glaça le cœur et me rappela des choses que j'aurais souhaité oublier. Mais il sembla aussi refroidir les feux de la pierre de Maram. En réalité, Maram réussit juste à en tirer assez de flamme pour allumer une chandelle, et

ceci, seulement après que Kane eut refermé ses doigts sur sa gelstei. Si Maram était irrité de devoir lutter contre Kane et de voir ses efforts découragés, Kane, lui, était très en colère. Quand Maram se plaignit qu'il était allé trop loin, Kane faillit lui lancer sa gelstei noire à la figure. Il grogna : « Si vous croyez que ça me plaît d'utiliser cette maudite pierre ! Trop loin, dites-vous ? Est-ce que vous savez seulement ce que ça signifie, trop loin ? »

Ses paroles restèrent mystérieuses jusqu'au soir où nous établîmes notre second camp dans la montagne. Après deux jours de voyage, nous avions pratiquement traversé l'étroite chaîne ; à l'ouest, au-dessous de nous, luisait la mer de verdure du Vardaloon. Nous trouvâmes à flanc de montagne une plate-forme de terre qui le surplombait et nous y fîmes un trou pour le feu avant d'y installer nos fourrures. Aux environs de minuit, juste après qu'Alphanderry eut achevé son tour de garde et se fut endormi, Kane et moi restâmes ensemble à contempler la silhouette de Flick qui tournoyait sur un fond de ciel étoilé.

« Trop loin, répéta Kane à voix basse, toujours trop loin.

— *Qu'est-ce* qui est trop loin ? » demandai-je en me tournant vers lui.

Il me regarda longuement tandis que son visage s'adoucissait et que ses yeux paraissaient s'emplir de la lumière des étoiles. Puis il dit : « *Vous*, vous pourriez comprendre. Si quelqu'un au monde peut comprendre, c'est vous. »

Il me sourit et, dans l'air glacé de la montagne, la chaleur qui émanait de lui me réconforta. Puis il ouvrit sa main pour me montrer la gelstei noire : « Il est un endroit, un endroit, et un seul. Toutes les choses y sont réunies ; dans ce lieu, elles brillent, tourbillonnent et tremblent comme un enfant en attendant de naître. C'est de là que toutes les choses jaillissent dans le monde. Comme les roses, Val, comme le soleil qui se lève chaque matin. Mais il faut bien que le soleil se couche, n'est-ce pas ? Quant aux roses, elles meurent vite et retournent à la terre. La source de toutes les choses est aussi leur négation. C'est ça le pouvoir de la gelstei noire. Elle est reliée à cet endroit, à cette obscurité totale. Il suffit qu'elle *atteigne* la gelstei rouge ou la gelstei blanche, les fleurs ou l'âme des hommes pour que quel que soit le feu qui y brille, il soit aspiré dans les ténèbres comme le dernier soupir d'un homme dans un tourbillon. »

Il fit une pause pour examiner sa pierre tandis que Flick virevoltait de plus en plus vite et brillait de plus en plus fort. J'attendais qu'il continue, mais il semblait muré dans son silence.

« Pour utiliser cette gelstei, dis-je, vous devez entrer en contact avec cet endroit, n'est-ce pas ?

— Exactement, exactement. Je le dois, marmonna Kane en

hochant la tête. Je ne peux pas, mais je le dois.

— C'est dangereux, n'est-ce pas ?

— Dangereux – ha ! Vous ne savez pas à quel point, vous ne savez pas !

— Dites-le-moi, alors. »

Sa voix se fit étrange et grave quand il expliqua en regardant Flick : « L'endroit dont j'ai parlé est plus sombre que la nuit la plus noire que vous ayez jamais vue. Mais il est aussi autre chose. C'est de là que viennent le soleil, la lune, les étoiles et même le feu des Timpimpiri. Le feu, Val, la lumière. Ces choses-là n'ont pas de fin. C'est pour cela que les gelstei noires sont les plus dangereuses. Si on va trop loin, si on rentre en contact avec ce qui ne doit pas être touché, alors il n'y a plus de fin. Au lieu de la négation, on obtient le contraire. Une lumière au-delà de la lumière. Si une gelstei noire est mal utilisée pour contrer une pierre de feu, il peut en jaillir un feu tel qu'on n'en a pas vu depuis le début des temps. »

Il leva les yeux vers Maram qui dormait près du feu, son cristal rouge à la main. Puis il regarda longuement les étoiles étincelantes et ajouta : « Non, Val, ce n'est pas l'obscurité que je crains. »

Nous demeurâmes là, à flanc de montagne, à parler des gelstei pendant que le ciel suivait sa course et que la nuit s'assombrissait. Au bout d'un moment, parce qu'il s'agissait de Kane, cet homme de pierre qui avait aussi en lui une lumière intense et éclatante, je lui répétais les derniers mots que m'avait dits Mithuna.

« Il y a quelque chose dans cette forêt, dis-je en tournant le regard vers les collines obscures du Vardaloon. Quelque chose de sombre, a dit Mithuna.

— Bon, et alors ? On raconte beaucoup d'histoires sur le Vardaloon.

— Racontez-les-moi.

— Ce ne sont que des histoires.

— Peut-être.

— Vous avez peur de cette chose, n'est-ce pas ? »

Le regard perdu dans la nuit, je laissai à mon cœur le temps de battre dix fois avant de répondre : « Oui.

— Bon, dit-il. Il en est toujours ainsi. Le pire, c'est la peur, n'est-ce pas ? Eh bien, tâchons au moins de tuer cet ennemi-là, si nous le pouvons. »

Sans autre avertissement, il tira soudain son épée de son fourreau. Il agit si rapidement qu'elle parut fendre l'air. J'entendis la lame siffler à quelques pouces seulement de mon visage.

« Qu'est-ce que vous faites ? lui demandai-je.

— Tirez votre épée ! Tirez tout de suite, vous dis-je ! Il est temps de nous entraîner un peu à manier ces lames.

— Ici ? Maintenant ? Il doit être près de minuit !

— Et alors ?

— Alors, il fait trop sombre.

— Bien sûr, et c'est ça qui est intéressant ! Et maintenant tirez avant que je ne perde patience !

— Mais on va réveiller les autres.

— Eh bien, qu'ils se réveillent, bon sang ! Et maintenant, tirez votre épée ! »

Je jetai un regard à nos cinq amis qui dormaient à poings fermés près du feu. Il y avait très peu d'espace entre eux et le mur de chardons et de branchages que nous avions cueillis pour entourer notre camp. Mon regard revint à Kane et le changement qui s'était opéré en lui me glaça. Il me fixait d'un air menaçant, sa kalama fin prête. Les étoiles émettaient juste assez de lumière pour me permettre de la voir miroiter derrière sa tête.

« Bon, d'accord », dis-je en libérant ma kalama de son fourreau.

J'aurais dû lui être reconnaissant de condescendre à tirer avec moi. Dans tous les combats que j'avais menés, dans tous les duels auxquels j'avais assisté, je n'avais jamais vu quelqu'un manier l'épée comme lui. Il savait des choses que même Asaru et Lansar Raasharu, le maître d'armes de mon père, ne connaissaient pas. Et cela lui ressemblait de s'accrocher à ses secrets plus fermement qu'un avare à son or. Mais voilà qu'apparemment, il semblait désireux de les partager avec moi.

« Ha ! s'écria-t-il. À nous, Valashu Elahad ! »

Sa longue lame d'acier jaillit de l'obscurité comme un éclair dans un ciel enténébré. J'eus à peine le temps de lever la mienne pour parer le coup. Le bruit des lames retentissait sur le flanc de la montagne. Comme je le craignais, il eut tôt fait de réveiller Atara et les autres. Tandis que Maram agitait frénétiquement sa pierre devant son visage, Atara s'empara rapidement de son épée et elle aurait foncé sur nous si Kane ne l'avait interpellée : « Ce n'est que nous, rendormez-vous ! Ou restez debout et regardez, si vous préférez ! »

Son épée étincela une nouvelle fois dans ma direction et une nouvelle fois, je parai le coup – à quelques pouces près, en me fiant autant au sifflement qu'elle produisait qu'à ma vue. Dans l'obscurité, nous ne nous quittions pas des yeux, chacun attendant que l'autre bouge.

Et soudain Kane bougea et attaqua d'une manière foudroyante, agitant furieusement sa lame cinglante. Pendant un moment, nous tournâmes l'un autour de l'autre sur le sol obscur avec force feintes et fentes. Quelque chose de sombre l'envahit alors – ou jaillit de lui en rugissant comme un tigre chassant de nuit. Ce quelque chose ne connaissait plus l'amitié et ne respectait en rien les conventions d'un

combat amical. Je me trouvais face à lui, mon épée à la main, et c'est tout ce qui comptait. Dans la folie de l'instant, dans la sauvagerie de ses yeux noirs que j'arrivais à peine à distinguer, j'étais devenu son ennemi. Et je me demandai s'il était devenu le mien : Morjin avait-il réussi à le corrompre ? Les mensonges du Dragon Rouge avaient-ils su trouver le chemin de son cœur ? Sa brutalité soudaine et extrême me terrifiait car je savais qu'il me détruirait s'il le pouvait.

« Ha, s'écriait-il en exultant, ha... allez ! »

Sans mon don qui me permettait de deviner ses déplacements et la technique que mon père m'avait enseignée, il aurait pu me tuer. Tandis qu'il ne cessait de faire tourner son épée dans ma direction, je réussissais à esquiver ou à parer ses coups féroces, mais de très peu.

« Allez, me criait-il, allez ! »

Et nous recommençâmes à tourner, à nous observer, à attendre et à échanger des coups d'épée dans une série de mouvements désordonnés. Nous combattîmes ainsi très longtemps, si longtemps que la sueur transperçait ma cotte et que l'air froid que je respirais brûlait mes poumons en feu. Je me fendais sur le sol éclairé par les étoiles, à la recherche d'une ouverture impossible à trouver. Finalement, je reculai vers le feu à l'endroit où les autres nous observaient. Je levai la main et secouai la tête en me penchant en avant pour récupérer mon souffle.

« Allez ! » hurla Kane. Le feu projetait sa lumière rouge sur ses cheveux blancs coupés court et son visage dur.

« Qu'est-ce que vous faites ? » lui demanda Atara. Visiblement inquiète maintenant, elle serrait le pommeau de son épée courbe dans sa main.

« Bats-toi, Valashu ! rugit Kane. Ne te cache pas derrière les autres ! Bats-toi, bon sang ! Bats-toi, te dis-je ! »

Je n'avais pas le choix. Si je n'avais pas levé mon épée pour parer le coup violent qu'il m'assena, il m'aurait expédié dans l'autre monde. Atara elle-même n'aurait pu se déplacer assez vite pour l'arrêter. La fureur de sa nouvelle attaque m'entraîna comme un tourbillon. Dans la lueur du feu, ses yeux noirs étincelaient au rythme des coups foudroyants de son épée et je sentais mes propres yeux lancer des éclairs eux aussi. Je sentais autre chose aussi. Tout son être était tendu vers un seul objectif : se fendre, frapper, taillader, déchirer et survivre – non, gagner, toujours et uniquement pour vivre pleinement, complètement, triomphalement et détruire avec jubilation tout ce qui voudrait le détruire lui. Savoir avec une absolue certitude qu'il ne pouvait pas échouer, qu'une lumière au-delà de la lumière lui montrerait toujours où son épée devait frapper et qu'un feu infini l'attendait, toujours prêt à remplir son cœur impétueux. Son épée toucha la mienne et soudain, je sentis cette volonté implacable

s'embraser en moi. Je sus alors que sa lumière serait toujours capable d'éloigner les ténèbres qui m'effrayaient, quelles qu'elles soient. Ce fut la première leçon qu'il me donna, et la dernière.

« Bien, cria-t-il, bien ! »

Je pensai au calme hors du temps du Zanshin face au danger extrême, mais là, c'était complètement différent. Soudain, je trouvai la force de m'élancer et de l'attaquer avec toute la fureur qu'il avait déployée contre moi. L'acier de ma kalama capta la lumière des étoiles tandis que je faisais tourner la longue lame dans sa direction. Un instant, j'eus l'impression de pouvoir percer ses défenses. Mais il était plus rusé et maniait l'épée mieux que moi. Il esquiva mon coup et bondit en avant avec une vitesse incroyable. Et tout à coup, je me retrouvai avec la pointe de son épée juste devant ma gorge.

« Bien, cria-t-il encore. Très bien, Valashu ! Ça suffit pour ce soir, non ? »

Ensuite, il rengaina son épée et vint me serrer dans ses bras. Je reculai pour le dévisager.

« Vous m'auriez tué, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Est-ce que je vous aurais tué ? dit-il comme pour lui-même. (Puis son regard se durcit et il grommela :) Eh bien, oui, si vous n'aviez pas combattu avec toute votre âme. C'est que notre quête n'a rien d'une séance d'entraînement. Il se pourrait que nous n'ayons qu'une occasion de nous emparer de la Pierre de Lumière, et nous avons intérêt à être prêts à la saisir. »

Je m'endormis en pensant à ce qu'il m'avait dit, et appris. En me réveillant le lendemain matin, j'étais impatient de croiser de nouveau le fer avec lui. Mais la journée devait être consacrée à voyager dans une contrée inconnue.

Kane me promit un autre combat le soir même si je le souhaitais, et je dus me contenter de cette promesse.

Nous pénétrâmes alors dans le Vardaloon. Le chemin que nous suivions nous amena à l'orée de cette forêt dans un paysage montagneux. Mais bientôt, le sol s'aplanit pour céder la place à un terrain plat, parsemé de petits cours d'eau et d'étangs. Les bois étaient plutôt épais, mais nous n'avions aucun mal à nous y frayer un passage. Les ormes et les chênes nous étaient familiers ; des oiseaux chantaient sur leurs branches et au-dessous d'eux, des petits buissons chargés de fruits comme les myrtilles promettaient d'améliorer l'ordinaire de nos repas.

Et pourtant, il y avait *bien* quelque chose d'inquiétant dans cette forêt. L'air y était trop chaud et trop lourd et le feuillage formait une voûte ininterrompue qui laissait passer trop peu de lumière. Les écureuils qui y habitaient se déplaçaient avec une certaine indolence et paraissaient trop maigres. Une biche croisa notre chemin et s'en

écarta trop lentement ; son regard aussi manquait de vivacité. Le fait qu'il y ait un chemin dans ces bois où personne ne vivait ou n'avait mis le pied depuis des milliers d'années nous troublait. Peut-être s'agissait-il seulement d'une ancienne piste de gibier.

« Il y a peut-être des gens qui l'empruntent, dit Maram alors que nous faisons une halte pour reprendre notre souffle.

— J'en doute, répliqua Kane. Je n'ai jamais entendu parler de gens vivant dans le Vardaloon.

— Il y en a forcément », insista Maram en écrasant un moustique qui s'était posé sur le côté de son cou en sueur. Puis il agita la main en direction d'un autre qui tournait autour de son oreille. « Sinon, de quoi se nourriraient ces suceurs de sang ? »

Nous reprîmes notre route, chevauchant les uns derrière les autres sur le sentier qui s'enfonçait vers l'ouest à travers les arbres. Il n'y avait personne, mais les moustiques abondaient, même au moment le plus chaud de la journée. Accrochés aux feuilles des buissons, ils s'envolaient en nuées vrombissantes quand nous les frôlions. Ils harcelaient également nos montures en les piquant aux oreilles et en obstruant leurs naseaux. Des bruits de claques et de chevaux s'ébrouant emplirent bientôt la forêt obscure.

« J'avais tort, Val », cria Maram derrière moi. Sa grosse voix remplissait l'espace entre les grands arbres autour de nous et parvenait presque à couvrir le bruit sourd des sabots d'Altaru et le bourdonnement des moustiques qui nous piquaient. « Personne ne peut vivre ici. Nous non plus d'ailleurs. On devrait peut-être faire demi-tour.

— Taisez-vous ! cria Kane quelque part derrière lui sur le chemin. Personne n'est jamais mort à cause de quelques moustiques.

— Alors je serai le premier, se plaignit Maram. (Il soupira et ajouta :) « Enfin, au moins, ça ne peut pas être pire. »

Mais ce soir-là, quand nous installâmes notre camp près d'un bosquet de jolis peupliers d'au moins cent pieds de haut, la situation empira. Quand le mince rayon rouge sang du soleil abandonna la forêt, les moustiques sortirent des buissons tels des démons venus de l'enfer. Des nuées et des nuées d'entre eux se ruèrent sur nous et je me pris à penser qu'ils allaient vraiment nous tuer en nous vidant de notre sang ou en nous bouchant les narines et la bouche pour nous empêcher de respirer. Sans l'onguent à la sauge que maître Juwain sortit de son coffre en bois, nous aurions été sans défense devant leur assaut. Nous nous appliquâmes la pâte rougeâtre sur le visage, les mains et le cou, et la réserve de maître Juwain fut vite épuisée. Cela n'empêcha pas les moustiques de nous piquer et cela ne les éloigna pas, mais ils semblaient nous attaquer en moins grand nombre et avec un peu moins d'agressivité.

« Je n'ai jamais vu de moustiques comme ça ! s'exclama Maram en agitant sa pierre de feu et en se donnant des gifles. Ils ne sont pas normaux ! »

Il était assis avec nous entre les trois feux fumants qu'il avait allumés. Nous nous tenions tous repliés sur nous-mêmes, serrant notre cape autour de notre visage et suffoquant entre les épaisses traînées de fumée qui flottaient çà et là. Mais ça valait mieux que d'être piqués par les moustiques.

« Ils ont juste faim, marmonna Kane à Maram. Si vous étiez aussi affamé, vous découperiez votre propre mère pour dîner. »

À n'importe quel autre moment, Maram aurait aisément trouvé quelque chose à riposter à la moquerie de Kane. Mais au lieu de ça, il s'apitoya sur son sort et s'enfonça dans une humeur maussade dont il n'arrivait pas à sortir. Maître Juwain essaya de lui remonter le moral en lisant un passage édifiant du *Livre des âges*, mais en entendant ces mots trop joyeux, Maram agita la main comme s'il repoussait un nouvel assaut des moustiques. Liljana lui fit une infusion de menthe sucrée au miel comme il l'aimait, mais il décréta qu'il faisait trop chaud pour boire de la tisane. Il refusa même le verre de cognac qu'Atara lui apporta. Et quand Alphanderry sortit son luth et entonna une chanson, il se plaignit que le vrombissement des moustiques dans ses oreilles l'empêchait d'écouter la musique.

« Nous sommes tous malheureux, lui dis-je en m'approchant et en m'agenouillant près de lui. Ne rends pas les choses plus difficiles.

— Que dois-je faire, alors ? »

Je m'éloignai en direction du ruisseau et revint un peu plus tard avec un gros caillou rond. Je le tendis à Maram en disant : « Tu ne trouves pas qu'il est beau ?

— C'est un caillou, Val, répondit-il en le regardant d'un air dubitatif.

— Oui, bien sûr. Mais tu ne trouves pas qu'il a une belle forme ?

— Si, si tu veux.

— Pourtant, il lui manque quelque chose.

— Et qu'est-ce qu'il lui manque ?

— Un trou.

— Un... trou ? »

Il me regarda comme si c'était moi qui avais la tête pleine de trous.

« Oui, un trou, lui dis-je. Un jour, quand on retournera à Mesh avec la Pierre de Lumière et qu'on racontera notre voyage, on leur montrera ça aussi. Et tout le monde s'émerveillera devant les cailloux percés du Vardaloon. »

Soudain, Maram comprit et ses yeux se mirent à briller tandis qu'il soupesait le caillou dans sa main et le tapotait avec sa pierre de feu.

« Fais-moi un trou, lui demandai-je en souriant.

— D'accord, dit-il en me rendant mon sourire. Pour toi, vieux, je vais faire le plus beau trou que tu aies jamais vu. »

Là-dessus, il se pencha sur le caillou et se mit au travail. Il restait juste assez de lumière dans le bois pour ranimer sa gelstei et en faire jaillir un mince jet de feu. Celui-ci fondit un petit morceau de roche avant que la lumière ne vienne à manquer totalement, rendant la pierre de feu inutile.

Mais Maram avait un début de trou à montrer en récompense de ses efforts et il en était ravi. Et sur le moment, il en oublia les moustiques assassins.

À la tombée de la nuit, Kane et moi lui procurâmes une nouvelle distraction en nous entraînant à l'épée. Puis vint l'heure du coucher, mais aucun d'entre nous ne réussit à dormir vraiment bien. Le bourdonnement impitoyable dans nos oreilles était la chanson du Vardaloon, pensai-je. À cause de lui, nous passâmes une bonne partie de la nuit à nous retourner en agitant les mains dans l'air.

Le lendemain matin au réveil, nous étions très abattus. Nous avions tous le visage et les mains gonflés de piqûres de moustique, tous sauf Kane. Il tourna vers la forêt son visage dur et indemne et expliqua : « Ces petites bestioles boivent du sang au petit déjeuner. Eh bien, certaines personnes ont un sang trop mauvais, même pour elles. »

Après avoir sellé les chevaux, nous tîmes conseil et décidâmes qu'il était temps de quitter le sentier. Celui-ci se dirigeait vers l'ouest en s'enfonçant toujours plus dans le Vardaloon alors que pour rejoindre la Baie des Baleines, il fallait prendre vers le nord-ouest.

« Ça va être plus dur, dis-je en levant les yeux vers le mur de verdure qui s'élevait dans cette direction. Mais de ce côté, on montera peut-être plus haut et il y aura moins de moustiques.

— Allons-y, alors, s'écria Maram en agitant la main autour de sa tête. Il ne peut rien y avoir de pire que ces maudits moustiques. »

Cela faisait trois jours que nous avions quitté la Tur-Solonu et nous avions dû parcourir environ cinquante milles. Cela signifiait qu'il nous en restait encore autant avant de quitter le Vardaloon et de déboucher sur le paysage dégagé qui entourait, disait-on, la Baie des Baleines. Si nous n'avions à traverser ni marais, ni grands fleuves, en chevauchant sans trêve, nous pourrions peut-être y arriver en deux jours seulement.

Nous avançâmes aussi vite que possible. Mais les chevaux, vidés de leur sang, marchaient lentement et nous n'avions pas le cœur de les forcer. Comme je l'avais espéré, en s'éloignant du chemin, le sol s'élevait et les nuées de moustiques semblaient moins denses. En revanche, ce n'était pas le cas des sous-bois. Nous traversions des buissons de viorne et d'épais bosquets d'arbustes aux feuilles pointues.

Celles-ci écorchaient les flancs des chevaux et s'accrochaient à nos jambes. Par endroits, nous dûmes même nous frayer un passage à coups d'épée pour écarter les branches de notre visage.

Ainsi passa cette longue matinée. Sous l'étouffante voûte des arbres, il faisait sombre, plus sombre que dans tous les bois que je connaissais. Au-dessus de nous, l'écran de verdure empêchait presque entièrement le soleil de passer. Impossible, en effet, de dire si le soleil brillait ce jour-là ou si des nuages recouvraient le monde. Les feuilles étaient si épaisses que nous ne pouvions pas voir le ciel.

« Il fait drôlement sombre ici, dit Maram, alors que nous faisons une halte pour déjeuner sous un vieux chêne, dans un endroit relativement dégagé. Pas aussi sombre que dans le Marécage Noir, mais bien sombre quand même. »

Il regardait le cristal rouge qu'il tenait dans sa main dévorée par les moustiques comme s'il se demandait s'il retrouverait un jour assez de lumière pour le recharger. Puis il dit : « Enfin, les moustiques ne sont plus aussi virulents ici. Je crois que le pire est... »

Soudain, sa voix s'éteignit et une expression d'horreur envahit son visage gonflé. Sa main se précipita sur son autre poignet, ses doigts se refermèrent dessus comme des tenailles et arrachèrent quelque chose qu'ils jetèrent vivement sur le sol. Puis il sauta sur ses pieds en tremblant et commença à brosser furieusement son pantalon et à fouiller de ses mains paniquées sa barbe et ses cheveux épais.

« Des tiques, cria-t-il, je suis couvert de tiques ! »

Nous l'étions tous. Apparemment, ici, les sous-bois étaient infestés de ces insectes répugnants. Ces tiques étaient assez grosses, plates et dures avec une minuscule tête noire. Elles s'accrochaient à nos vêtements, se glissant par les ouvertures à la recherche de chair où se coller. Elles grouillaient sous nos cheveux.

Nous bondîmes alors tous sur nos pieds et brossâmes nos vêtements pour les décrocher. Puis nous nous mîmes deux par deux pour fouiller dans nos cheveux. Atara passa soigneusement ses doigts dans ma tignasse. Elle y découvrit au moins sept tiques qu'elle arracha et rejeta dans les buissons. Ensuite, je fis de même avec elle, séparant ses doux cheveux blonds mèche par mèche. Maître Juwain s'occupa de Liljana (pour une fois, j'enviais sa calvitie), et Alphanderry et Maram s'épouillèrent l'un l'autre comme des singes. Seul Kane, qui se distinguait toujours, paraissait indifférent à ce qui pouvait se cacher sur son corps. Mais il prit grand soin des chevaux. Il passa parmi eux, posa sa main rêche sur leur peau agitée de soubresauts et peigna leur robe pour en arracher les tiques par dizaines.

« Partons, dit-il quand nous eûmes fini. Allons-nous-en d'ici. »

C'était moi qui menais la marche à travers bois et je m'efforçais de garder plus ou moins le cap sur le nord-ouest. Mais dans cette

direction, il y avait encore plus de fourrés. Nous avions tous le regard fixé sur les feuilles des buissons dans l'espoir d'apercevoir les tiques qui s'y trouvaient et de pouvoir retirer nos jambes avant qu'elles ne s'y accrochent. Cela occupait toute notre attention. C'est pour cette raison que, quand nous vîmes ce qui pendait des branches au-dessus de nous, c'était déjà trop tard.

« C'était quoi, ça ? hurla Maram. (Il se gifla le cou et se redressa droit comme un piquet sur sa selle.) Val, c'est toi qui m'as envoyé quelque chose ?

— Non, répondis-je, ça doit être...

— Je le *sens*, dit Maram en tirant frénétiquement sur le col de sa chemise. Oh, Seigneur, non, non ! Ça ne peut pas être ça ! »

Mais ça l'était. Juste à ce moment-là, comme Maram levait les yeux vers le haut des arbres pour voir ce qui lui était tombé dessus, une douzaine de sangsues s'abattirent sur son visage et son cou. Ça ressemblait à des vers noirs segmentés d'au moins quatre pouces de long dont le corps gonflé en son centre s'amincissait aux extrémités au niveau des ventouses. Elles tombèrent également sur le reste du groupe. Il y en avait des milliers, pendant de toute leur longueur des branches au-dessus de nous et oscillant comme autant de téguments. Et quand nous passions au-dessous d'elles, elles dégringolaient sur nous dans un déluge de chair affamée et grouillante.

« Il faut que je me débarrasse de ça ! hurla Maram en tirant sur sa chemise. Il faut que je m'en débarrasse !

— Non, pas ici ! » lui criai-je en réponse. Sentant quelque chose de lisse et de chaud qui descendait dans mon cou sous mon armure, je tirai mon manteau au-dessus de ma tête pour me protéger « Fonce, Maram ! Fonçons tous jusqu'à ce qu'on soit sortis de là ! »

Nous pressâmes alors nos chevaux, mais leurs jambes se prenaient dans les fourrés, ce qui entravait leur course. Et puis, comme nous, ils étaient fatigués par les piqûres de moustique. Pendant un long moment, une heure peut-être, nous avançâmes aussi vite que possible. Et durant tout ce temps, les sangsues dans les arbres continuèrent à s'abattre sur nous et à tenter de se frayer un passage sous nos vêtements. Elles tambourinaient sur ma cape et rebondissaient sur les flancs d'Altaru – en tout cas, celles qui ne s'accrochaient pas à sa peau noire et moite. Au bout d'un moment, j'oubliai de chercher les tiques dans les buissons et je remarquai à peine les moustiques qui dansaient toujours autour de mon visage.

« C'est insupportable ! » s'écria Maram à côté de moi. Cela faisait longtemps que nous ne marchions plus les uns derrière les autres. Nous chevauchions maintenant comme nous pouvions, formant une ligne irrégulière sous les arbres. « Il faut que j'enlève mes vêtements ! Je les sens collées à moi ! »

Nous les sentions tous. Je sentais frissonner la peau de mes compagnons comme si c'était la mienne. C'était mon don et ma gloire – et maintenant ma croix. Leur horreur des sangsues et leurs autres souffrances ne faisaient que multiplier les miennes. Maram, en particulier, luttait contre la panique et tout le monde, à l'exception de Kane, était proche du désespoir.

« Atara, dis-je, alors que nous nous étions arrêtés pour reprendre notre souffle, est-ce que tu peux voir le chemin pour sortir de là ? »

Assise sur sa grande jument rouanne, elle regarda dans la boule de cristal qu'elle tenait entre ses mains. Depuis que nous avions quitté les montagnes, elle était aux prises avec les dons de voyance qu'elle s'était découverts. À plusieurs reprises, pensai-je, elle avait observé avec terreur des futurs qu'elle ne voulait pas voir. Mais loin des feux de la Tur-Solonu qui annihilait le temps, ces visions semblaient se présenter spontanément et non à sa demande. Aussi, elle leva les yeux de sa gelstei et sourit tristement : « Je vois des sangsues partout, mais pour ça, pas besoin d'être voyante.

— Alors nous devons essayer de nous en débarrasser », lui dis-je. Je descendis d'Altaru et demandai aux autres de faire de même. « Kane, Alphanterry, maître Juwain, venez ici, je vous prie. »

Pendant qu'ils s'approchaient à travers les fougères humides, j'ôtai vivement ma cape et la secouai. Puis, tenant un coin au-dessus de ma tête, je demandai à mes trois amis de prendre chacun un coin pendant que Maram se placerait dessous pour se déshabiller.

« Mais, Val, ta cape, s'écria Maram. Tu n'as plus rien pour t'abriter !

— Dépêche-toi, ordonnai-je. (Je fermai les yeux tandis qu'une sangsue me tombait sur la nuque.) Je t'en prie, Maram, dépêche-toi ! »

Je crois que Maram n'avait jamais enlevé ses vêtements aussi rapidement de sa vie, pas même à l'invitation de Béhira ou d'autres beautés. En un instant, il fut nu jusqu'à la taille, offrant son gros ventre et son torse velus au monde. Mais tel un bouclier, ma cape le protégeait des sangsues qui tombaient. Liljana put alors le rejoindre sous ce dais de fortune pour découper celles qui étaient déjà accrochées sur ses flancs et sur son dos. Quand elle eut fini, elle enduisit la demi-douzaine de blessures qui saignaient abondamment avec une pommade de maître Juwain. Ce qui est étrange avec les morsures de sangsue, c'est qu'elles ont du mal à arrêter de saigner.

« Très bien. Atara, à toi maintenant, dis-je. »

Maram se rhabilla en prenant soin de serrer fermement sa cape autour de lui afin qu'aucune sangsue ne puisse se frayer un chemin à l'intérieur. Puis Atara prit sa place, et pendant que Liljana découpait les sangsues avec son couteau, j'essayai de ne pas regarder la splendeur de son corps nu. Et nous continuâmes ainsi, chacun à notre

tour. Kane lui-même se soumit à ses soins. Mais il n'accorda pas plus d'attention aux sangsues accrochées à lui que si c'étaient des brindilles dans ses cheveux. Trempant ses doigts dans le sang qui coulait sur son torse puissant, il me dit : « Bon, il est aussi rouge que le vôtre, hein ? »

Quand mon tour arriva enfin, Atara m'aida à ôter mon armure et ma cotte matelassée. Pendant que Maram tenait le coin de ma cape, Liljana m'enleva plus d'une douzaine de sangsues. Ensuite, je me rhabillai rapidement et quand j'eus fini, mes amis laissèrent ma cape retomber autour de moi de façon à me protéger d'un nouvel assaut.

Maram regarda la forêt autour de lui et les nombreuses sangsues qui pendaient encore des arbres, et secoua la tête en disant : « Ça ne peut pas être naturel.

— Ça ne l'est peut-être pas, reconnut Kane.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

Les yeux de Kane balayèrent les murs de verdure autour de nous. « On raconte qu'autrefois, Morjin a pénétré au cœur du Vardaloon. Pour y élever des choses. Des sangsues, comme on vient de le voir, des moustiques et des tiques – tout ce qui boit le sang comme le font ses prêtres immondes. On dit qu'il possédait une varistei et qu'il l'a utilisée pour s'essayer à cet art dégoûtant.

— Vous voulez dire que c'est lui qui a créé ces bestioles ? demanda Maram.

— Non, pas *créé*. Seul l'Unique crée la vie, répondit Kane. Mais il les a rendues particulièrement nombreuses et agressives.

— Mais pourquoi aurait-il fait ça ?

— Pourquoi ? Parce qu'il est le Crucifieur, voilà pourquoi. C'est le Dragon Rouge assoiffé de sang. Il a toujours adoré torturer les êtres vivants pour mettre au jour les côtés sombres de leur nature et les prendre ensuite à son service. »

Les paroles de Kane jetèrent le trouble parmi nous et nous reprîmes la route en silence en y réfléchissant. Au bout d'un moment, Kane amena son cheval à ma hauteur et me dit à voix basse : « Vous êtes un bon guide, Valashu. C'était un beau geste d'enlever ainsi votre cape. »

Un beau geste – oui, peut-être, pensai-je. Mais les beaux gestes à eux seuls ne nous mèneraient pas bien loin. Et donner le change non plus. Encore quelques milles dans cette forêt maudite et ses créatures m'auraient vidé de mon enthousiasme et mon moral plongerait aussi bas que celui de Maram.

Pour moi, cette nuit-là fut la pire de notre voyage depuis que les Gris nous avaient attaqués. Nous avions monté notre camp sur le flanc d'une douce colline parce que j'espérais qu'on y trouverait un peu d'air pour éloigner les moustiques. Mais au crépuscule, nos amis vrombissants revinrent en force ; l'endroit regorgeait de sangsues et

quand j'ôtai à Altaru vingt tiques aussi grosses que le bout de mon pouce, je fus profondément affecté par ses souffrances. Une autre chose m'affectait également. C'était la sensation qu'une fois de plus quelque chose était à mes trousses. Je me disais que ce quelque chose sentait le sang qui s'écoulait de mes morsures de sangsue et tachait mes vêtements. C'était une chose sombre qui me poursuivait à travers la forêt, et elle avait le goût de Moijin.

Je restai longtemps assis sous les arbres à me demander ce que le Dragon Rouge avait bien pu faire d'autre. Je ne dis rien de mes réflexions à mes compagnons. Ils étaient au bord du désespoir et en apprenant qu'une nouvelle créature assoiffée de sang nous poursuivait, ils pourraient bien y basculer vraiment. Pour les distraire de leurs tourments – et moi des miens –, je demandai à Alphanderry de nous chanter quelque chose.

« Que voulez-vous que je chante ? dit-il, alors que nous étions tous assis au milieu des cinq feux que Maram avait allumés.

— Quelque chose de gai, répondis-je. Quelque chose qui nous entraîne loin d'ici. »

Il sortit son luth et l'accorda avec ses doigts enflés et piqués. Puis il commença à chanter l'histoire de la Coupe Merveilleuse que les Galadins avaient forgée autour d'une étoile lointaine longtemps avant de venir sur Ea. Au début, il chanta en ardik, langue que nous connaissions tous. Mais bientôt, il revint à cette langue étrange qu'aucun de nous ne comprenait. Ses voyelles fluides jaillissaient de sa bouche comme une douce source de printemps jaillit de la terre et ses consonnes remplissaient la nuit comme un tintement de clochettes d'argent. L'esprit seul paraissait incapable de la saisir parce qu'elle changeait à chaque instant comme les eaux d'une rivière sous la lune. Elle était essentiellement musicale, comme si elle était destinée non pas à être parlée, mais à être chantée.

« C'était très beau », dit Atara quand il eut fini.

Nous l'approuvâmes tous, sauf Kane qui fixait le feu comme s'il espérait être consumé par ses flammes.

« Mais qu'est-ce que ça signifie ? » demanda Maram. Il contemplait Flick qui décrivait des cercles incandescents juste au-dessus de la tête d'Alphanderry. « Où avez-vous appris cette langue ?

— Vous ne voyez donc pas que je suis encore en train de l'apprendre ?

— Non », répondit Maram en écrasant un moustique.

Alphanderry sourit de nouveau. « Quand je chante, si mon cœur est ouvert, ma langue découvre de nouveaux sons. Et je reconnais les véritables sons à leur goût. Parce qu'il n'y a en réalité qu'un seul son et un seul goût. Plus je chante, plus les sons sont doux et plus je m'en rapproche. Et c'est pour ça que je cherche la Pierre de Lumière. »

Il continua en expliquant qu'il croyait que la coupe en or l'aiderait à recréer la langue et la musique originales des anges, qu'il s'agisse des Elijins ou des Galadins. Alors serait révélé le vrai chant de l'univers et le chant secret permettant d'amener les étoiles et toute la création à la lumière.

« Un jour, dit-il, je la trouverai. Alors, je pourrai faire de la vraie musique. »

La musique qu'il fit ce soir-là me paraissait bien assez belle car elle émanait de lui comme un élixir procurant à la fois force et espoir. Pendant un moment, ignorant mon ventre contracté qui me prévenait que quelque chose dans la forêt me poursuivait, je plongeai mon regard dans l'espace sombre entre les arbres. Et là, perchée sur une racine noueuse ou simplement posée par terre, je vis la Pierre de Lumière. Elle brillait en plusieurs endroits, encore plus étincelante que dans la Tur-Solonu. Cela me rappela pourquoi j'avais entrepris cette quête et pourquoi je devais retrouver la coupe en or coûte que coûte.

Quand ils enflamment l'âme, les moments de foi semblent devoir se prolonger à jamais. Pourtant, ils ne durent pas. Le lendemain matin, il faisait une chaleur humide et les moustiques étaient de retour. Nous repartîmes dans les bois étouffants, l'âme et le corps lourds. Les nombreuses fleurs du Vardaloon, serpentaires et vernonies, renoncules et gingembre sauvage, ne réussirent pas à nous déridier. Rester enveloppés dans nos épaisses capes de laine était insupportable et bientôt il nous faudrait choisir entre les sangsues et le coup de chaleur. Je n'arrêtais pas de renifler l'air suffocant, à la recherche d'un signe indiquant que nous approchions de l'océan. Mais je savais que nous n'étions pas aussi loin que je l'espérais. La Baie des Baleines était peut-être à deux jours de là, peut-être même plus. Et deux jours dans ces bois infestés de sangsues qui, mille après mille, s'étendaient toujours plus loin, c'était une éternité.

Cette impression que le Vardaloon n'avait pas de fin était ce qui m'oppressait le plus. Le monde entier était devenu un vaste fouillis d'arbres, de fougères fumantes et de buissons qui nous écorchaient et abritaient des suceurs de sang. Mon esprit avait beau savoir que nous finirions forcément par rejoindre la mer, les démangeaisons de ma peau dévorée et la sueur qui brûlait sur les morsures de sangsue m'affirmaient le contraire. Et même si nous survivions à cette lente perte de sang et réussissions à atteindre le Peuple de la Mer, je ne voyais pas comment ils pourraient nous aider car cela faisait des milliers d'années qu'aucun homme et aucune femme n'avait communiqué avec eux. Il se pourrait très bien que la Baie des Baleines ne soit qu'une impasse et qu'à moins d'accepter de repartir par le Vardaloon, il n'y ait pas de retraite possible.

Au milieu de l'après-midi, alors que le paysage montait et que les

ormes et les érables commençaient à laisser la place aux chênes, aux châtaigniers et aux peupliers, mon impression d'être pourchassé monta elle aussi. Je savais que cette chose sombre dont avait parlé Mithuna se rapprochait. J'essayais de deviner de quoi il s'agissait. Un nouvel ours transformé en goule par Morjin ? Une meute de loups furieux entraînés à se nourrir de sang humain ? Ou Morjin nous avait-il repérés dans cette région désolée et avait-il envoyé une nouvelle compagnie de Gris à nos trousses ? Je frissonnais à l'idée de me retrouver une fois encore impuissant, les membres pétrifiés, comme je l'avais été devant les longs couteaux et les yeux sans âme des Gris.

À ce moment-là, je faillis perdre espoir. La vue de mes compagnons avachis sur leur selle me démoralisait encore plus. La morosité de Maram s'était transformée en colère envers le monde et envers moi qui l'avais amené dans cet endroit épouvantable. Atara était hantée par ce qu'elle voyait dans sa boule de cristal et ce qui nous attendait dans les arbres la rendait malade. Ses yeux habituellement lumineux semblaient voilés par la certitude de notre sort. Maître Juwain n'avait même plus la force d'ouvrir son livre et Alphanderry était plongé dans un silence troublant. Quant à Liljana, malgré son opiniâtreté et sa ténacité, elle paraissait résolue à marcher vers une mort inévitable. Je crois qu'elle s'apitoyait sur elle-même et que ce qu'elle regrettait le plus, c'était qu'aucun de nous ne lui survive pour reconnaître son sacrifice. Seul Kane paraissait indifférent à cette détresse, mais il est vrai que parfois, il semblait à peine humain. C'était la haine qui lui servait de bouclier contre les démons du Vardaloon et il s'en entourait de manière à ce qu'aucun de nous n'ose même le regarder.

Le désespoir de mes amis me touchait profondément et je voulais les en débarrasser. Mais il me fallait d'abord me défaire du mien. Et un beau geste n'y suffirait pas.

« Ces maudits arbres, grommela Maram en remontant près de moi, ils n'en finiront donc jamais ! On ne sortira jamais d'ici ! »

Je plongeai mon regard dans l'obscurité de la forêt en me rappelant qu'en chacun de nous brille toujours une lumière au-delà de la lumière qui montre le chemin, et je répondis : « Si, on en sortira. – Non, dit-il, c'est impossible, on ne réussira jamais. » Je sentis alors cette lumière se former dans mes yeux, incontournable comme le soleil levant. Je n'avais qu'à m'ouvrir à elle pour qu'elle atteigne également Maram et lui rappelle la sienne. « Ce qui est impossible, c'est qu'on n'en sorte pas. » Pendant un instant, assis sur sa selle, il me fixa sans bouger. « Tu as encore le caillou ? » lui demandai-je.

Il hocha la tête en fouillant la poche de son vêtement et en sortit le galet. À l'aide de sa gelstei, il était parvenu à y percer un trou bien net. « Regarde par le trou, alors, et dis-moi ce que tu vois. » L'air

déconcerté, il plaça le galet devant son œil et déclara : « Eh bien, je vois des arbres et encore des arbres, des sangsues et des moustiques et d'autres choses dégoûtantes. » Je tendis la main vers lui : « Donne-moi le caillou. » Il le posa dans ma main. Le regardant alors à travers le trou, je dis : « Je vois une chose magnifique. Je vois un homme à l'image des anges qui brûle d'un feu si brillant que la roche elle-même se désagrège devant lui. Ne me dis pas que cet homme est incapable de trouver comment sortir de ces bois. »

Je lui souris et il me rendit mon sourire, et soudain sa colère disparut. Une heure plus tard, alors que nous montions dans les collines, un nouveau fléau s'abattit sur nous. Des nuées de petits oiseaux noirs portant une marque rouge à la gorge se précipitèrent sur nous du haut des arbres. Ils plantèrent leurs becs noirs dans les blessures des chevaux pour boire leur sang ; battant des ailes et piaillant autour de nos têtes, ils essayaient d'atteindre les piqûres de moustiques et les plaies laissées sur notre visage par les sangsues. Ils ne s'attaquaient pas à la peau indemne, mais nos coupures étaient si nombreuses que nous craignions qu'ils ne nous arrachent les yeux.

Ces oiseaux nourris de sang semblaient être des milliers et ils formaient un nuage noir dans l'air.

« Hé ! Là, c'en est trop ! » s'exclama Alphanderry. Il agitait sa main devant lui en s'efforçant d'enfouir sa tête dans sa cape. « Cette fois, c'est la fin ! »

Tous les chevaux hennissaient et piaffaient sous l'attaque des oiseaux. Je parvins à calmer Altaru et le poussai jusqu'à Alphanderry et son cheval blanc en sang. J'agitai violemment la main dans l'air mais ne réussis qu'à écarter quelques plumes folles. Je tournai les yeux vers Maram et vis qu'il était sur le point de sombrer de nouveau dans le désespoir. Atara avait les yeux hagards et Liljana tressaillait sous les coups de bec des oiseaux. Devant leur souffrance, les larmes me montèrent aux yeux. Et soudain, je me rappelai qu'un feu infini brûlait, toujours prêt à remplir mon cœur. Il y flambait à cet instant, si chaud, si brillant et si plein que ça faisait mal. Je compris alors que c'était de l'amour. Un amour farouche et terrible, peut-être, mais de l'amour quand même. Je tirai mon épée et une demi-douzaine d'oiseaux déchiquetés tomba sur le sol. Je criai à Maram : « Sers-toi de ta gelstei ! »

Les milliers d'oiseaux jacassaient et piaillaient en s'élançant et en tournoyant et continuaient à plonger sur les chevaux et sur nous. On avait l'impression de se trouver au milieu d'un nuage de plumes virevoltantes et de becs acérés.

Maram prit son cristal rouge dans sa main tout en me criant : « Mais Mithuna a dit que je ne devais l'utiliser que si c'était nécessaire !

— C'est nécessaire ! » répondis-je.

Maram s'efforça de placer la gelstei de manière à ce qu'elle se recharge de lumière. Puis quelque chose de sauvage bondit en lui et une flamme orange jaillit de sa pierre et s'enroula autour d'une vingtaine ou d'une trentaine d'oiseaux. Ils tombèrent du ciel comme des torches hurlantes. J'attendais qu'une nouvelle flamme surgisse de la pierre de feu pour griller davantage de ces créatures impitoyables, mais Maram secoua la tête et cria : « C'est tout ce que je peux faire pour l'instant ! »

Kane, Atara et moi assénions maintenant des coups d'épée de tous côtés. Mais les oiseaux avaient appris à se méfier des lames étincelantes et parvenaient à les éviter la plupart du temps. Soudain il me vint une idée. Me protégeant les yeux, j'appelai Alphanderry : « Vous avez su trouver les mots pour faire chanter les anges, c'est le moment de trouver ceux qui chasseront ces oiseaux démoniaques ! »

Alphanderry hocha la tête comme s'il comprenait. Puis il ouvrit la bouche et il en sortit le chant le plus aigre-doux que j'aie jamais entendu. La musique changeait de ton et montait à mesure qu'il jouait avec les accords ; bientôt, le son devint si strident, si aigu, qu'il m'écorcha les oreilles. Il parut aussi perturber les oiseaux. Alors que le chant devenait de plus en plus sonore et remplissait la forêt de ses accents terrifiants, les oiseaux prirent soudain leur envol tous ensemble et disparurent dans les arbres.

Alphanderry amena son cheval près de moi et ses lèvres se retroussèrent dans un sourire. « Jamais je n'aurais pensé à faire une chose pareille », dit-il.

Les autres nous entourèrent en souriant eux aussi.

« Croyez-vous que ça pourrait marcher avec les moustiques ? demanda Maram. Et avec les sangsues ?

— Je ne sais pas », répondit Alphanderry.

Assis sur Altaru, je nettoyais mon épée en scrutant les bois. Ici, les chênes et les peupliers étaient très hauts et la végétation abritait moins de sangsues que d'autres endroits du Vardaloon. Les moustiques aussi paraissaient moins nombreux. Mais ce qui était à notre poursuite était maintenant beaucoup plus proche. Je sentais son avidité semblable à une sangsue géante enroulée autour de ma colonne vertébrale.

« Il y a d'autres choses à craindre, ici, que la vermine », dis-je. Puis prenant mon souffle, je leur racontai ce que j'avais ressenti.

« Mais, c'est terrible, dit Maram. C'est pire que tout ce qu'on a eu jusque-là ! »

Après avoir tenu conseil, nous décidâmes de ne pas aller plus loin ce jour-là. Nous ramassâmes donc du bois pour les feux de la nuit et coupâmes des broussailles pour fortifier notre camp. Quand nous

eûmes fini, il était tard et il ne restait qu'une heure ou deux avant la nuit.

« Qu'est-ce que c'est, Val ? » me demanda Maram. Nous étions tous debout près de la barrière grossière que nous avions montée. « Les Gris ? »

Je secouai lentement la tête en épiant les alentours, à la recherche d'un quelconque mouvement. Près de moi, Kane observait la forêt, les yeux pleins de haine. Soudain, il se dirigea vers son cheval et prit son arc.

« Que faites-vous ? » lui demandai-je.

Les mâchoires contractées, il prépara la corde de son arc et mit son carquois et ses flèches en bandoulière.

« Où allez-vous ? » demandai-je.

Il finit par me regarder et ses yeux prirent la lueur de la pierre noire qu'il tenait à la main. Il grommela : « Je vais chasser. »

Comme il commençait à se diriger vers la limite du camp, je posai ma main sur son bras : « Quand on est seul dans les bois, on est privé de l'aide de ses amis.

— C'est exact, dit-il en observant Atara qui préparait elle aussi son arc. Mais quand on est seul, on peut aller où les autres ne vont pas.

— Oui, jusque dans l'autre monde.

— Ah ! Ce n'est pas le genre de voyage que j'envisage ! Comme je l'ai fait pour les Gris, je vais chasser ce qui vous poursuit.

— Et vous savez de quoi il s'agit ?

— Non. J'ai juste une idée.

— Vous auriez dû m'en parler, dis-je en fixant les ombres entre les arbres.

— Vous aussi, vous auriez dû m'en parler, répondit-il en m'emprisonnant dans la lueur sombre de ses yeux. Vous auriez dû me dire que c'était si près. »

Là-dessus, il écarta précautionneusement les broussailles qui entouraient notre camp et disparut dans les bois.

Et l'attente commença. Tandis qu'Atara se tenait prête, une flèche fixée sur la corde de son arc, Maram mettait de côté sa pierre de feu au profit de son épée plus fiable. Alphanderry et Liljana tirèrent leurs sabres et moi ma kalama, et avec maître Juwain, nous commençâmes à surveiller les rideaux de verdure autour de nous.

« Ils ne viendront certainement pas nous attaquer ici, dit Maram. Ils attendront demain, quand nous serons perdus dans la forêt, et ils nous cueilleront un à un. »

Je savais que Maram était épuisé – nous l'étions tous. Dans de telles circonstances, la peur s'installe très facilement.

« Nous avons survécu aux Gris, lui dis-je. Nous pouvons survivre à ça aussi. »

Et puis, je pensai, non, pas *survivre*. Vaincre, oui, toujours et seulement pour vivre avec cette impétuosité qui fait planer les aigles et chanter les loups. Je donnai alors une tape sur l'épaule de Maram et échangeai un sourire avec lui. Après cela, il ne parla plus de défaite.

Liljana, après avoir passé son pouce sur le fil de son épée d'un air sceptique, vint examiner la mienne. Elle effleura ma kalama sans ma permission, puis me toucha le bras comme pour en éprouver la force. « Ecoutez, dit-elle, s'il doit y avoir une bataille, ne devriez-vous pas manger quelque chose avant ? Je pourrais peut-être vous faire un petit...

— Liljana, répondis-je, votre dévouement nous donne encore plus de forces que vos repas. »

J'effleurai son visage qui se fendit d'un large sourire tandis que sa peur de mourir sans être reconnue semblait s'évanouir.

Près de moi, maître Juwain examinait la varistei qu'il tenait à la main. Son esprit, pensai-je, semblable à une meule de rémouleur lançant des étincelles, retournait sans arrêt les mêmes questions.

« Qu'est-ce qui vous trouble, maître ? » demandai-je.

Il leva son cristal vert et répondit : « Ceci est une pierre qui guérit, comme nous l'avons tous constaté. Et pourtant, je crains qu'elle ne puisse rien contre la mort.

— Non, dis-je. Elle n'a de pouvoir que sur la vie. »

Je souris en saisissant son avant-bras maigre et solide et je sentis ses veines gonflées contre les miennes. Alors, tandis qu'un grand élan de vie faisait battre son cœur, son esprit parut éprouver un instant de paix.

Alphanderry s'approcha lui aussi tout en scrutant les bois sombres. « Un jour, dit-il, une prophétesse m'a prédit que je ne mourrais pas avant d'avoir trouvé les paroles de ma chanson. Pourtant, aujourd'hui, elles semblent aussi inaccessibles que les étoiles.

— Et qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

— Qu'en général, les prophétesses se trompent. »

En entendant ces mots, Atara eut un sourire ironique. Je dis à Alphanderry : « Savez-vous ce que ça signifie pour moi ?

— Quoi, Val ?

— Que vous ne mourrez pas aujourd'hui. »

Nos yeux se croisèrent alors et l'éclat qui apparut dans les siens était presque aussi brillant que le feu qui émanait de Flick.

Atara observait la forêt comme si le monde entier était une boule de cristal. Je m'avançai vers elle : « Tu as vu quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle. Je vois des tas de gens. Dans la forêt, à l'endroit où les chênes poussent en bordure d'un ruisseau. Ils ont été massacrés. On est en train de les massacrer, ou ils vont être massacrés. Oh ! Val,

je ne sais pas. Je ne sais pas ! »

Tandis qu'elle frottait ses yeux injectés de sang, je passai mon bras autour de son épaule. La mort s'accrochait à elle comme un millier de sangsues ; elle était inscrite sur son visage comme les lettres du livre de maître Juwain.

« Je ne sais pas quoi faire, dit-elle, parce qu'il n'y a rien à faire. *Rien*, tu comprends ? »

Je pressai son épaule. « Les prophétesses ne disent-elles pas toujours qu'en fin de compte, c'est nous qui choisissons notre avenir ? »

Je mis mon front contre le sien et sentis ma cicatrice en forme d'éclair appuyer contre son troisième œil. Je sentis son souffle sur mon visage et le mien sur le sien, comme du feu. Quand nous nous écartâmes l'un de l'autre, ses yeux étincelaient comme si elle était revenue à la vie.

Après cela, nous continuâmes tous à scruter les bois en silence. J'étais à peine conscient des moustiques qui bourdonnaient et me piquaient ; des oiseaux gazouillaient et jacassaient dans le lointain, mais j'étais à l'affût d'autres sons. Mon regard dépassa les sangsues suspendues et les feuilles dévorées par les insectes, à la recherche de quelque chose qui me cherchait.

Brusquement, en provenance de la forêt plongée dans l'obscurité, un cri terrible secoua les arbres. L'angoisse qu'il traduisait nous fit tous sursauter. Je serrai mon épée, les mains en sueur, et Maram, Liljana et Alphanberry en firent autant tandis qu'Atara bandait son arc et pointait sa flèche vers l'endroit d'où il venait. Un deuxième cri déchira l'air, suivi d'un autre, puis le bruit de quelque chose de lourd qui écrasait les fougères autour de notre camp nous parvint.

« Qu'est-ce que c'est ? me murmura Maram. Tu vois quelque chose...

— Chuuut ! chuchotai-je en réponse. Tiens-toi prêt ! »

À ce moment-là, une jeune femme déboucha de sous les arbres en courant de toutes ses forces. Ses longs cheveux bruns paraissaient en lambeaux comme sa robe toute simple qui couvrait à peine son corps lacéré et ensanglanté. Prise de panique, elle courait, jetant tantôt de brefs coups d'œil par-dessus son épaule, tantôt regardant à droite et à gauche comme si elle cherchait un endroit où s'échapper dans les bois. Elle passa devant nous en trébuchant, à cinquante mètres seulement de notre camp. Mais elle était tellement épouvantée et tellement anxieuse de fuir ce qui la pourchassait qu'elle ne sembla pas nous voir.

« Qu'est-ce qu'on fait ? me murmura Maram.

— On attend », répondis-je en sentant mes doigts se refermer sur le pommeau de ma kalama. À côté de moi, Atara pointa son arc en direction des arbres derrière la femme. « On attend encore un peu. »

Mais Maram, tremblant de colère, avait passé trop de journées à attendre. Agitant soudain son épée au-dessus de sa tête, il hurla : « Ici ! Nous sommes ici ! »

Au son de sa voix de stentor, la femme s'arrêta et se retourna vers nous. Sur son joli visage, l'expression de soulagement ressembla à celle d'un enfant perdu qui retrouve sa mère. Elle courut droit vers notre camp et nous écartâmes la barrière de broussailles pour la laisser entrer.

« Merci, dit-elle en haletant, les lèvres ensanglantées, tandis que nous nous rassemblions autour d'elle. Il... a tué les autres. Il a failli me tuer.

— *Qui ? Quoi ?* » lui demandai-je.

Mais elle était beaucoup trop épuisée et effrayée pour en dire davantage. Elle se tenait près de Maram, tremblante et secouée de sanglots, et tentait de reprendre son souffle.

« Quoi que ce soit, dit Atara, il ne se montrera pas maintenant.

— Non, renchérit Alphanderry, pas avant qu'il fasse nuit noire. »

Débordant de compassion, Maram ouvrit sa cape et prit la femme contre lui. Il l'enveloppa dedans et demanda : « Comment vous appelez-vous ?

— Mélia, sanglota la femme. Mon nom est Mélia. »

Liljana fit la moue devant la belle femme au corps meurtri, comme si elle était jalouse des attentions que Maram lui prodiguait. Il se montrait attentionné, bien sûr, mais je pouvais sentir le désir monter en lui comme la sève chaude dans un arbre. Je fus surpris de constater que le corps ensanglanté de Mélia brûlait du même désir ardent pour lui.

« Ils sont tous morts, dit Mélia en montrant les bois. Tous morts. »

Je détournai le regard pour examiner les arbres. Derrière moi, j'entendis Maram émettre des sons étranglés comme si son désir pour Mélia lui était monté à la gorge.

« Ah, grognait-il, ah, ah, ahhhh ! »

Je me retournai et vis le visage de Mélia pressé dans le creux de l'épaule de Maram. Sa main, également accrochée à son cou, l'attirait à elle. Il me fallut un moment pour comprendre ce que je voyais pourtant clairement. Les yeux de Maram lui sortaient presque de la tête et il s'efforçait de crier. Et pendant tout ce temps, Mélia serrait de plus en plus fort en enfonçant ses dents dans son cou pour lui ouvrir la gorge.

« Ah ! suffoqua Maram dans un flot de sang, ah, ah, ahhh !

— Arrêtez ! hurlai-je. Qu'est-ce que vous faites ? »

Je m'approchai pour l'écarter de Maram grièvement blessé, mais elle leva un bras et me jeta sur le sol avec une force démesurée. Tandis que je me relevais et que Liljana et Alphanderry se dirigeaient

vers eux, la cape de Maram tomba, révélant le nouvel aspect de Mélia. Cette fois je n'arrivais pas à en croire mes yeux. En un instant, Mélia s'était transformée en un énorme ours noir qui poussait des grognements.

« Val, haleta Maram en luttant désespérément, ah, Val, Val ! »

L'ours – ou ce qu'était en réalité Mélia – pressait son museau contre Maram en grognant, mordant et en lapant son sang. Plantant profondément ses griffes noires dans son dos, il le serrait dans une étreinte mortelle. Je le frappai alors de mon épée. Je m'attendais à sentir la lame acérée de la kalama pénétrer dans la fourrure et la chair. Mais le coup atteignit le dos voûté de l'ours et ce fut comme frapper sur un rocher. La lame se brisa en deux avec un bruit d'acier martyrisé. C'est ainsi que se rompit la noble épée que mon père m'avait donnée. Je contemplai la poignée et le bout de lame cassé comme si c'était moi qui était brisé.

« Val, à l'aide ! » appela Liljana.

Levant les yeux, je vis son épée et celle d'Alphanderry se briser à leur tour contre l'ours. Atara décocha une flèche à bout portant dans le dos de l'animal, mais celle-ci ricocha étrangement sur la peau recouverte de fourrure. Maître Juwain finit par trouver le courage de lui assener un coup de son livre relié en cuir sur la tête, mais ce fut comme cogner sur une montagne. Soudain, l'ours lança un grand coup de patte et envoya maître Juwain sur le sol. Puis tenant toujours Maram d'une patte, il attaqua Alphanderry et Liljana de l'autre, les assommant et les mettant en sang. Il ne lui fallut pas longtemps pour écarter la barrière qui entourait notre camp. Léchant le sang qui dégoulinait de sa gueule, il emporta Maram dans la forêt.

« Val, ils s'en vont ! » hurla Atara. Elle tira une autre flèche, mais en vain.

Je n'hésitai qu'un instant avant de saisir mon épée brisée et de bondir à leur poursuite. Je courais comme un fou en hurlant à travers les fougères épaisses. Mes pieds frappaient le sol recouvert de verdure et mes yeux ne lâchaient pas cette chose noire et poilue qui entraînait Maram dans les broussailles avec une force incroyable. Cette créature surnaturelle me paraissait impossible à vaincre. Pourtant, je sus soudain, avec une absolue certitude, que je ne pouvais pas échouer, qu'une lumière au-delà de la lumière me montrerait où mon épée devait frapper. C'est ainsi qu'au moment où je les rattrapai, alors que cette espèce d'ours levait sa patte pour me fracasser le crâne, je passai dessous et le poignardai de toutes mes forces. La lame brisée s'enfonça profondément sous le bras de la bête. Il poussa un grognement de colère subite et le sang jaillit quand j'arrachai violemment mon épée. L'ours lança alors un nouveau coup de patte et me frappa sur le côté de la tête, m'assommant presque.

« Val, hurla Atara derrière moi. Oh, mon Dieu ! Val ! »

Je me relevai sur un genou, le souffle coupé, en clignant des yeux devant un spectacle saisissant. L'animal, en effet, était de nouveau en train de changer d'aspect, encore et encore, pour prendre ce qui devait être sa forme véritable cette fois. Il avait deux bras et deux jambes, comme moi, et deux mains dont chacune se terminait par cinq gros doigts. Entièrement nu et sans poils, il était recouvert d'une carapace noire, épaisse, ressemblant davantage à la surface brûlée d'une météorite qu'à de la peau. Sans les articulations de cette armure rigide comme de la pierre, il lui aurait été impossible de bouger. Je remarquai que c'était dans l'une d'entre elles que j'avais réussi à glisser mon épée, entre le bras puissant et le corps massif. Mais même si le sang s'en échappait à flots, la blessure ne semblait pas mortelle. Il laissa tomber Maram sur le sol et se tourna vers moi. C'était un homme, pensai-je, c'était probablement un homme. Mais seuls ses yeux, grands, désespérés et pleins de méchanceté paraissaient humains.

« Val ! cria Atara, pousse-toi ! »

L'horrible homme s'avança soudain en grognant et en me maudissant. Je vis dans ses yeux brillant d'intelligence que cette fois-ci, il n'avait pas l'intention d'offrir à ce qui restait de mon épée sa partie la plus vulnérable. Je sus qu'il voulait me tuer, m'écraser sous son corps comme un vulgaire lapin. J'aurais pu m'écarter de lui et fuir vers le camp, mais cela aurait signifié lui abandonner Maram. Alors, ressentant l'insupportable tension d'Atara derrière moi, je me laissai subitement tomber sur le sol. J'entendis la corde de son arc se détendre et une flèche siffla dans l'air au-dessus de ma tête. Elle entra directement dans l'œil de l'animal humain et le stoppa net. Curieusement, il ne s'effondra pas. À ce moment-là, une seconde flèche, tirée à une vitesse dont seuls les guerriers Sarni sont capables, l'atteignit à l'autre œil.

« Père ! » s'écria-t-il d'une voix terrible qui sembla ébranler le monde. Ce son unique traduisait de nombreuses et profondes émotions : l'étonnement, l'attente, le soulagement et une haine farouche. Pendant un court instant, un hurlement de douleur parut lui répondre dans le lointain. Puis il mourut. Il tomba à la renverse sur le sol, comme un arbre, et s'immobilisa au milieu des fougères et des fleurs.

J'étais très faible comme si c'était mon sang qu'il avait bu. Je réussis pourtant à me relever et à aller jusqu'à Maram. Atara et les autres nous rejoignirent. Maître Juwain déclara que les blessures au cou de Maram étaient moins graves que ce que l'on craignait. Apparemment, la bête s'était contentée de percer la veine pour se nourrir. Si Maram s'était évanoui, c'était probablement parce qu'il

avait perdu du sang.

« J'espère qu'il n'a rien d'autre, dit maître Juwain en contemplant le corps de l'animal humain dans le bois. Les morsures humaines sont plus venimeuses que celles d'un serpent. »

Là-dessus, il sortit sa gelstei et se concentra pour en tirer le feu guérisseur. Au bout d'un moment, Maram ouvrit les yeux et nous l'aidâmes à s'asseoir.

« Ah, c'est vous qui l'avez tué, Atara, dit Maram en plongeant son regard dans les bois. Bien ! Bien ! Vous voilà à vingt-deux maintenant. »

Les derniers mots de l'animal humain nous inquiétaient, car il était si féroce et si laid que nous n'avions aucune envie de rencontrer son père. Aussi, quand nous entendîmes quelque chose d'autre craquer entre les arbres derrière nous, nous sautâmes sur nos pieds et, les mains tremblantes, nous emparâmes de nos armes.

Mais ce n'était que Kane. Son arc et ses flèches à la main, il se dirigeait vers nous en courant à travers les buissons. Il s'arrêta devant le cadavre de la créature qu'Atara avait tuée et le contempla longuement. Puis il grommela : « Je suis tombé sur ses traces à deux milles d'ici. C'était trop tard. » J'avais retrouvé assez de forces pour pouvoir marcher jusqu'à lui et lui taper sur l'épaule. « Vous savez qui c'est ? » lui demandai-je.

Kane hocha lentement la tête. « Son nom est Méliadus. C'est le fils de Morjin. »

En entendant cela, Atara frissonna, et moi aussi. Son regard se tourna vers l'intérieur comme si elle était terrorisée par quelque vision personnelle.

Maître Juwain s'approcha de Kane et s'éclaircit la voix. « Un fils, dites-vous ? Le Dragon Rouge avait un fils ? Mais personne n'en a jamais entendu parler !

— Jusqu'à ce jour, je pensais moi aussi qu'il ne s'agissait que d'une rumeur, dit Kane en montrant Méliadus. Cet être est une abomination. Vous n'avez aucune idée à quel point. »

Il poursuivit en nous racontant ce qu'on murmurait sur Morjin : il y a très longtemps, au début de l'Âge du Dragon, il était allé dans le Vardaloon pour y élever une race de guerriers invincibles descendant de lui. Méliadus fut le premier de cette race – et le dernier. En effet, quand arrivé à l'âge adulte, il avait constaté son aspect épouvantable, il en avait conçu une haine farouche pour son créateur et s'était dressé contre lui. D'après Kane, il avait bien failli tuer Morjin qui avait fui le Vardaloon et abandonné la vaste forêt à la vengeance de son fils tout-puissant.

« Autrefois, dit Kane en montrant de la main les arbres sombres tout autour de nous, le Vardaloon était un paradis. On dit qu'il y vivait

beaucoup de gens. Méliadus a dû éprouver de la jalousie à leur égard. Il a dû les chasser un à un, tribu par tribu. »

Maram, adossé contre Liljana et Alphanderry, réussit à articuler en toussant : « Mais comment est-ce possible ? Il n'a pas pu vivre tout ce temps ! » Maître Juwain frotta sa tête chauve d'un air pensif avant de dire : « Il n'y a qu'une explication : Morjin a dû lui transmettre son immortalité.

— Immortalité – ha ! » fit Kane. Il alla jusqu'à Méliadus et à l'aide de son couteau, écarta les doigts de sa main gauche. Il y trouva une pierre qu'il nous apporta.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Maram.

La pierre était un cristal de la même forme que la gelstei verte de maître Juwain. Mais elle était de couleur marron et était traversée par plusieurs fissures qui la faisaient davantage ressembler à une feuille morte.

« C'est une varistei, expliqua Kane. Peut-être celle que Morjin a utilisée pour faire ses moustiques, ses sangsues – et Méliadus. »

Alors que nous avions tous le regard fixé sur cet horrible cristal, Maram s'exclama : « Mais ça ne peut pas être une gelstei !

— Pourquoi pas ? répondit Kane. Vous croyez que les gelstei sont immortelles, mais seule la Pierre de Lumière l'est vraiment. Les varistei, en particulier, sont des cristaux vivants. Et comme vous le voyez, elles peuvent mourir.

— Mais qu'est-ce qui l'a tuée ? demanda Maram.

— C'est lui, dit Kane en montrant de nouveau Méliadus du doigt. Pendant des siècles, il s'est nourri du sang d'hommes et de femmes, ce qui lui a permis de survivre, mais en partie seulement, car il prenait aussi la vie de cette pierre. »

Maître Juwain tendit la main pour examiner le cristal marron. Kane le lui donna et maître Juwain demanda : « Quand cette pierre n'aurait plus eu de vie à donner, qu'est-ce qu'aurait fait Méliadus ?

— Bon, eh bien, il aurait continué à sucer le sang des cerfs et d'autres animaux, et celui de tous ceux qui se seraient égarés dans le Vardaloon. Et puis un jour, bientôt d'ailleurs, il aurait été à court et serait parti vers d'autres pays à la recherche d'une autre varistei. »

À la pensée de Méliadus ravageant les régions désertes d'Alonie et tombant sur la Forêt des Lokilani, mon ventre se serra d'effroi. À moins qu'ils ne soient aussi bons tireurs qu'Atara, Méliadus aurait pu les massacrer jusqu'au dernier.

Je levai les yeux vers Kane et demandai : « Vous avez dit que le Seigneur des Mensonges était le père de Méliadus. Mais qui était sa mère, alors ?

— On ne le sait pas, répondit Kane. Il est probable que Moijin a eu son fils avec l'une des femmes des tribus qui vivaient ici. »

J'avais encore vivant à l'esprit le souvenir de la jeune femme blessée que Maram avait prise sous sa cape. Et celui de l'ours qui grognait. J'en parlai à Kane et quand il répondit, nous avions tous le regard rivé sur lui : « Moijin a dû transmettre au moins une chose à Méliadus, son pouvoir d'illusionniste. Ou en tout cas, une petite partie de celui-ci. Apparemment, Méliadus ne pouvait prendre que les formes sous lesquelles il vous est apparu. »

Maram rougit, confus de la manière dont Méliadus l'avait trompé. Cependant, heureux d'être vivant, il dit : « Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Méliadus ne nous a pas simplement tous tués quand on l'a fait entrer dans le camp.

— Ça, c'est évident, lui rétorqua sèchement Kane. Méliadus avait besoin du sang des vivants pour continuer à vivre. Quand il en aurait eu fini avec vous, il serait revenu chercher les autres un par un. »

Je restai là à respirer l'odeur du sang qui tachait les vêtements de Maram et les feuilles mortes sur le sol de la forêt. J'écoutai le gazouillis des oiseaux en me demandant s'il s'agissait des mêmes que ceux qui avaient tenté de nous transpercer de leurs becs.

« Sans l'adresse d'Atara, dit Kane en contemplant les flèches plantées dans les yeux de Méliadus, nous lui aurions servi de nourriture jusqu'à notre arrivée à la Baie des Baleines. »

Ses mots me rappelèrent que nous avions un voyage à faire et une quête à accomplir. La question de savoir ce que nous devons faire de Méliadus se posa alors. Maram était d'avis de l'abandonner aux loups. Mais maître Juwain fit remarquer qu'ils ne feraient que se casser les dents sur sa peau dure comme le fer.

« Pourquoi ne pas l'enterrer ? proposai-je. Quoi qu'il ait été d'autre, c'était d'abord un homme et il doit être enterré. »

Nous fûmes tous d'accord pour dire que le mieux était de le mettre en terre et, de cette manière, de le rendre au moins à sa mère. Liljana alla alors chercher les pelles et nous creusâmes le sol dur et mêlé de racines de la forêt jusqu'à ce que nous ayons obtenu un trou assez grand pour l'étendre dedans. Pendant un moment, nous restâmes là à regarder les flèches empennées enfoncées dans ce qui semblait être la seule partie humaine de son être. Les flèches étaient précieuses pour Atara, mais elle laissa celles-là où elles étaient. Nous le recouvrîmes ensuite de terre afin que personne n'ait plus jamais à contempler le monstre que Moijin avait fabriqué à partir d'un homme.

Beaucoup plus tard, alors que nous étions réunis entre les feux à respirer de la fumée, je levai le reste de ce qui avait été mon épée. La destruction de cette arme magnifique semblait presque trop cher payé pour le prix de ma vie. Pendant un moment, j'eus l'impression que ce qui s'était brisé sur Méliadus n'était pas un morceau d'acier, mais mon âme même. Puis je tournai les yeux vers sa tombe dans les bois. Et là,

étincelant dans l'obscurité, je vis la Pierre de Lumière et me rappelai que le feu le plus profond qui brûle dans chaque homme était aussi inextinguible que la lumière des étoiles.

Cette nuit-là, je rêvai de Morjin pour la première fois depuis presque un mois. Il m'apparut dans sa beauté surnaturelle avec ses yeux dorés de dragon ; il me dit qu'il m'avait retrouvé et qu'il ne me lâcherait plus. Il y avait un prix à payer pour la mort de son fils. Il enverrait d'autres créatures cruelles à nos troupes et si elles ne réussissaient pas à nous vaincre, il nous tuerait lui-même.

Je me réveillai trempé de sueur au milieu d'un nuage de moustiques. Il y avait encore des sangsues pendues aux arbres autour de nous. Avec la mort de Méliadus, ce qu'il y avait de pire dans le Vardaloon avait disparu, mais nous étions toujours au cœur de cette horrible forêt. Aussi, dans le silence du matin frais et humide, nous sellâmes nos chevaux et décidâmes d'en sortir au plus vite.

Pendant toute cette journée, nous progressâmes vers le nord et vers l'ouest en direction de l'océan invisible, espérant à chaque instant voir l'eau miroiter à travers le mur de verdure devant nous. Mais les collines montaient et descendaient comme des marches ne menant nulle part et la forêt qui les recouvrait laissait rarement apparaître un morceau du ciel. Le soir tomba alors que nous essayions de nous frayer un passage entre des massifs de prunelliers et des bosquets de peupliers jaunes. Nous fûmes donc obligés de passer une nouvelle nuit en compagnie de nos amis suceurs de sang. Je me rendis à peine compte qu'ils semblaient moins nombreux dans cette partie de la forêt. Je restai réveillé presque tout le temps à guetter des créatures pires que les moustiques.

En réalité, je pleurais la perte de mon épée. Sans elle, je me sentais seul et nu. Comment défendrais-je mes amis si un ours véritable nous attaquait ou si un serviteur de Morjin nous tombait dessus dans un fracas de sabots et d'acier bien trempé ? Je savais ma kalama irremplaçable car seuls les forgerons du lointain Godhra fabriquaient d'aussi belles épées. Et même si j'acceptais de glisser une lame moins noble dans mon fourreau, où trouver une épée dans ces contrées désertes à tant de milles de tout royaume ou de tout endroit civilisé ?

« Si vous voulez, je vous donne mon épée, me dit Kane le lendemain matin alors que nous nous préparions à une nouvelle journée de voyage. C'est une kalama elle aussi.

— Non, merci, répondis-je. (Sa sollicitude me stupéfiait.) Votre épée est votre âme et vous ne pouvez pas la donner comme ça à

n'importe qui.

— Bon, mais vous n'êtes pas n'importe qui, n'est-ce pas ? »

Je montai sur Altaru et effleurai la lance dressée dans ses fontes.
« Un chevalier a d'autres armes, non ?

— Peut-être », dit-il.

Baissant les yeux sur la longue épée accrochée à sa ceinture, j'ajoutai : « Et puis, nous voyagerons tous beaucoup plus tranquilles en sachant que la meilleure lame d'Ea a encore sa kalama. »

Ce matin-là, après huit milles d'un trajet difficile, nous atteignîmes le sommet d'une rangée de collines. Et là, soudain, le Vardaloon prit fin. Nous le sentîmes principalement à un rafraîchissement de la terre et à un changement d'atmosphère parce qu'il y avait encore beaucoup d'arbres autour de nous. Mais il s'agissait surtout de chênes blancs, de magnolias et de sycomores et ils n'étaient pas infestés de sangsues. Quant au vent, il n'était plus vibrant de moustiques. Liljana, qui avait le nez le plus fin de nous tous, annonça qu'elle sentait l'odeur lointaine de la mer. Cette bonne nouvelle nous incita à reprendre la route avec un regain de courage. Nous étions si excités que nous ne nous arrêtâmes pas pour déjeuner, nous contentant de manger en selle un repas froid composé de fromage et de pain de guerre.

Bientôt, les collines se firent plus petites et nous arrivâmes sur un terrain plus dégagé. Les bois étaient entrecoupés de champs et de plaines d'aubépines, de sureaux et de buissons de myrtilles. Six ou sept milles plus loin, nous franchîmes les dernières collines. Et là, au-dessous de nous, des dunes balayées par le vent s'étendaient à perte de vue à l'est et à l'ouest. Et au-delà, scintillaient les eaux bleues du Grand Océan du Nord.

« Oh, mon Dieu ! On a réussi ! » s'exclama Maram tandis que nous descendions vers les dunes. Quand nous atteignîmes ces montagnes de sable semblables à des châteaux, il tomba pratiquement de son cheval et embrassa le sol. « Nous sommes sauvés ! »

Après avoir poussé des cris de joie comme un chien fou et jeté en l'air des poignées de sable, il remonta sur son cheval et nous traversâmes les dunes en direction de la mer. Bien que nous fussions tous impatients d'atteindre le rivage de cette vaste étendue d'eau, il fallait avancer avec précaution sur les pentes instables des dunes. Maître Juwain, qui avait grandi sur les îles Elyssu, me montra les diverses plantes étranges qui y poussaient et m'indiqua leur nom : il y avait les rosiers rugueux et les prunus des mers au port arrondi ; les cinéraires maritimes qui formaient un tapis de minuscules fleurs jaunes et les bermudiennes qui ondulaient dans le vent.

Quand nous eûmes descendu la dernière dune, nous arrivâmes sur une grande plage de sable. En se retirant, la marée haute avait laissé des algues et de nombreux coquillages. L'air sentait le sel et apportait

le bruit des vagues qui déferlaient. Le soleil était un grand chariot doré qui dévalait le ciel bleu clair en direction de l'ouest. En raison de l'heure tardive, nous décidâmes de ne pas aller plus loin ce jour-là. Bien sûr, avec l'océan qui s'étendait à cent mètres devant nous, il n'y avait en réalité nulle part où aller.

« À moins, fit remarquer maître Juwain en montrant la mer, que ceci ne soit pas la Baie des Baleines.

— Il faut que ça le soit », dit Maram en descendant de cheval.

Debout sur le sable, une main au-dessus des yeux pour les protéger de l'éclat éblouissant de l'eau, Kane semblait perdu dans des souvenirs aussi profonds que la mer.

« Qu'en pensez-vous ? » lui demandai-je en venant près de lui.

La main rêche de Kane balaya l'espace à droite puis à gauche. « Ici, la côte s'étend d'est en ouest. Nous devons donc être dans le fond de la Baie des Baleines.

— Et il en serait de même sur la côte de part et d'autre de la baie », intervint maître Juwain. Il avait étudié ses cartes comme tout un chacun et s'apprêtait à nous donner une leçon de géographie. « Si nous avons débouché trop au nord, la Baie des Baleines se trouve quand même à l'ouest.

— Nous ne sommes pas trop au nord, le rassurai-je.

— Et si nous avons débouché trop à l'ouest, dit-il en me regardant, nous avons raté la baie. Dans ce cas, elle se trouve à l'est. »

Les épais cheveux blancs de Kane ondulaient dans le vent quand il dit : « La Baie ne peut pas avoir plus de soixante milles de large, n'est-ce pas ? Si c'est bien la Baie et si nous prenons la direction de l'ouest, la plage devrait rapidement commencer à s'incurver vers le nord.

— Mais si ce n'est pas la Baie, répliqua maître Juwain, nous parcourrons beaucoup de milles pour rien. Et il nous faudra faire demi-tour. »

Nous passâmes plusieurs minutes à discuter de la direction que nous devons emprunter le lendemain. Puis Liljana vint vers nous et se moqua de nous comme si nous étions des enfants en train de nous chamailler.

« Mais *bien sûr* que c'est la Baie, nous dit-elle.

— Comment le savez-vous ? lui demanda Maram en la regardant d'un air surpris.

— Parce que, répondit-elle en contemplant la mer, les narines frémissantes, parce que je sens les baleines. »

Cette affirmation saugrenue nous fit tous sourire. Puis, me rappelant qu'elle m'avait sauvé du baron Narcavage en sentant le vin empoisonné, je me mis à douter.

« Pourquoi ne pas monter le camp et décider demain matin de la direction à prendre ? proposai-je. Nous réfléchirons mieux à tête

reposée. »

Maram, c'était évident, était encore épuisé par ce que Méliadus lui avait fait et nous avions tous le visage hagard et écorché après notre passage dans le Vardaloon. J'avais vu des guerriers sortant de mois de siège et de famine qui avaient meilleure mine que nous.

Nous étendîmes alors nos fourrures sur le sable doux et aidâmes Maram à ramasser du bois flotté pour faire du feu. Kane, qui était parti un peu plus loin sur la plage à la recherche de branchages et de broussailles pour fortifier notre camp, trouva une multitude de crabes bleus prisonniers d'un trou d'eau entouré de sable. Il rassembla une centaine de ces crustacés à l'allure étrange dans sa cape et les rapporta à Liljana pour qu'elle les cuisine. Maître Juwain déterra quelques palourdes dans le sable dur près de l'océan et les offrit également à Liljana. Elle les ajouta au ragoût qu'elle était déjà en train de préparer dans sa marmite. Cependant, elle mit de côté de nombreux crabes pour les faire griller sur le feu. La préparation de ce repas inhabituel parut lui prendre des heures, mais quand elle eut fini, nous avions tous l'eau à la bouche. Assis autour du feu, nous ouvrîmes les crabes avec des cailloux et dévorâmes leur chair délicieuse. Nous trempâmes le pain que Liljana avait fait dans le ragoût en buvant des chopes de bière brune pour faire descendre le tout. De toute ma vie, je n'avais jamais rien mangé d'aussi bon.

Le lendemain matin, je fus réveillé de bonne heure par les cris rauques des mouettes qui se battaient pour les carapaces des crabes. Nous passâmes quelques heures à laver le sang de nos vêtements et à baigner nos corps meurtris. Maître Juwain dit que le sel de mer était bon pour les piqûres de moustique et les autres coupures sur la peau. L'eau était froide et faisait des auréoles sur nos vêtements, mais nous appreciâmes tous son contact lénifiant.

Ensuite, rassemblés sur la plage, nous scrutâmes l'horizon à la recherche du Peuple de la Mer. Cependant, nous ne voyions que l'eau étincelante dont seules les vagues venaient agiter la surface. Maître Juwain sortit sa varistei et la pointa vers les rouleaux bleus dans l'espoir de sentir une forme de vie, mais il ne trouva dans la mer que quelques crabes de plus. Atara observa longuement sa boule de cristal, mais si elle aperçut quoi que ce soit ressemblant à ces nageurs infatigables, elle n'en dit rien. Alphanterry prit son luth et de sa voix la plus douce, chanta en direction de la mer, mais personne ne lui répondit.

« Finalement, dit Maram, ce n'est peut-être pas la Baie des Baleines. Ou alors, le Peuple de la Mer n'y vient plus. »

Ses paroles étaient aussi désolantes que la mer déserte. Les yeux fixés sur l'horizon miroitant, nous pensions à ce que cela signifiait. Personne ne semblait savoir que faire.

Soudain, une expression étrange passa sur le visage de Liljana. Pleine d'excitation, elle commença à ôter sa tunique encore humide. Quand elle fut déshabillée, elle se dirigea rapidement vers l'eau. La pudeur aurait voulu que je détourne les yeux, mais sentant en elle une irrésistible envie de nager vers le large, j'eus peur qu'elle n'ait perdu la tête. Aussi, quand elle plongea dans les vagues, je ne la quittai pas des yeux. C'était une femme charpentée, avec une forte poitrine et des hanches larges, encore solide pour son âge. Elle nagea droit vers la pleine mer avec des mouvements réguliers, et sa puissance et sa technique m'étonnèrent.

« Liljana, qu'est-ce que vous faites ? » lui cria Maram. Mais le fracas des vagues couvrit sa voix et elle ne parut pas l'entendre. Il se tourna alors vers moi et demanda : « Val, qu'est-ce qu'elle fait ? »

Mais j'étais incapable de lui répondre. Je ne pouvais que la regarder nager vers le large.

« Est-ce qu'on ne devrait pas faire quelque chose ? me demanda Maram.

— Et quoi ?

— Se lancer à sa poursuite ! »

Contemplant Liljana qui frappait l'eau et la repoussait, je secouai lentement la tête. Je n'étais pas un très bon nageur. Même pour sauter dans un lac de montagne, il me fallait rassembler tout mon courage.

« Mais elle va se noyer ! » dit Maram.

Atara s'approcha et lui sourit. « Se noyer ? Hum ! Elle a autant de chances de se noyer qu'un poisson !

— Mais c'est très dangereux, l'océan, dit Maram, même pour un bon nageur.

— Vous devriez peut-être la suivre, alors.

— Moi ? Vous êtes folle ! Je ne sais pas nager !

— Moi non plus », reconnut Atara.

Aucun d'entre nous, pensai-je, ne nageait aussi bien que Liljana. Nous l'observâmes donc tous de la plage tandis qu'elle s'éloignait et dépassait les brisants couronnés d'écume.

Tout à coup, le visage gonflé de piqûres de moustique de Maram devint aussi pâle que si un nouveau monstre l'avait vidé de son sang. Tendant le doigt vers Liljana près de laquelle deux ailerons gris venaient de fendre l'eau, il s'écria : « Des requins ! Des requins ! Oh, mon Dieu ! Elle va être dévorée par des requins ! »

En quelques instants seulement, alors que j'inspirais profondément, conscient que le cœur de mes compagnons battait aussi rapidement que le mien, une dizaine d'autres ailerons firent leur apparition autour de Liljana et l'encerclèrent. Ils se rapprochaient rapidement, comme un nœud coulant se resserrant autour d'un cou.

Soudain, sans prévenir, une forme bleutée jaillit hors de l'eau à

quelques mètres d'elle seulement et retomba en produisant une énorme gerbe. Deux animaux transpercèrent la surface en soufflant des jets de vapeur fumante tandis que d'autres pointaient la tête hors de l'eau et se mettaient à parler une langue aiguë et grinçante, plus étrange encore que les chants qu'Alphanderry interprétait pour nous. Ils avaient de longs museaux pointus qui semblaient figés dans un éternel sourire et maître Juwain dit que c'étaient des dauphins. Il expliqua qu'autrefois, ils constituaient le Peuple de la Mer le plus nombreux sinon le plus puissant.

Pendant longtemps, les dauphins nagèrent autour de Liljana. Ils sautaient dans l'eau en faisant des culbutes, apparemment juste pour le plaisir. La poussant gentiment du museau, ils l'encadraient de leurs corps luisants et magnifiques. Et pendant tout ce temps, ils ne cessaient de siffler, d'émettre des petits cris et de lui parler. Mais aucun d'entre nous ne pouvait dire quel message de sagesse ils lui communiquaient.

Au bout d'une demi-heure de gambades environ, Liljana revint vers le rivage. Deux dauphins, un de chaque côté, la raccompagnèrent jusqu'à la ligne de brisants et parurent la surveiller quand elle plongea dans une vague pour se laisser porter vers la plage. Tandis qu'elle se relevait soudain près du bord, sa peau olive et ses cheveux bruns dégoulinants d'eau, les dauphins se réunissaient au large comme pour tenir leur propre conseil.

« Comment avez-vous su que le Peuple de la Mer était là ? demanda Maram à Liljana quand elle nous eut rejoints une fois rhabillée. Vous les avez vraiment sentis ?

— Oui, prince incrédule, dit-elle, d'une certaine façon, je les ai sentis. »

Elle jeta un bref regard aux dauphins qui poussaient des petits cris, et nous fîmes de même.

« Est-ce qu'ils vous ont parlé ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-elle. (Ses yeux noisette se firent tristes et songeurs. Puis elle reprit :) Mais j'ai peur de ne pas les avoir compris.

— Cela fait des milliers d'années qu'il en est ainsi, dit Kane. Aujourd'hui, plus personne ne sait parler au Peuple de la Mer. »

Liljana tourna le regard vers Flick qui tournoyait comme une roue argentée au-dessus de l'eau en direction des dauphins. « Ils veulent vraiment nous parler, ajouta-t-elle alors. J'en suis sûre.

— Ha ! Et pourquoi le Peuple de la Mer souhaiterait-il nous parler ? demanda Kane. On raconte que depuis l'Âge des Epées, les hommes les capturent comme des poissons.

— C'est que nous avons beaucoup à nous dire, affirma Liljana d'un air songeur. J'en suis sûre. »

Nous restâmes un long moment sur la plage à contempler

l'immense étendue d'eau qui nous séparait des dauphins. Soudain, Alphanderry tendit le bras en disant : « Regardez, ils s'en vont ! »

Et en effet, toute la tribu des dauphins nageait maintenant lentement vers l'ouest, parallèlement au rivage. Liljana hocha légèrement la tête en les regardant, puis elle déclara : « Ils veulent qu'on les suive.

— Mais comment le savez-vous ? lui demandai-je.

— Je le sais, c'est tout.

— Mais où nous emmènent-ils, alors ?

— Où ils veulent », répondit-elle en me jetant un regard sévère. Mes hésitations semblaient la blesser. « Est-ce que je vous ai demandé, jeune prince, où vous nous emmeniez pendant toutes ces journées interminables ?

— Mais il était évident que nous nous dirigions vers la Baie des Baleines.

— Eh bien, maintenant, nous y sommes, dit-elle. (Sa voix restait calme et maîtrisée, mais je sentais en elle une grande excitation.) M'aiderez-vous à découvrir ce que ce peuple nous veut ? »

Ses yeux doux et pénétrants me rappelaient toutes les attentions qu'elle avait eues pour moi pendant notre voyage et laissaient entendre qu'il serait malvenu de ma part de refuser. Sans attendre ma réponse, elle se mit à marcher rapidement vers le rivage tout en gardant le regard fixé sur les dauphins. Je n'avais plus qu'à rassembler les autres et à lever le camp aussi vite que possible.

Nous la rattrapâmes sur la plage, à trois milles de là. Pendant que Maram et maître Juwain s'occupaient des chevaux de bât et du hongre de Liljana, Alphanderry et moi fîmes la course avec Kane et Atara le long du rivage. Après avoir été aux prises avec la végétation du Vardaloon, c'était bon de pouvoir se déplacer en terrain dégagé. Altaru s'ébroua et frémit de bonheur quand je lui lâchai la bride sur le cou. Ses sabots résonnaient sur le sable mouillé et tassé et y faisaient de gros trous. C'était le cheval le plus puissant et il était plus rapide que Flamme, la jument d'Atara. Cependant, il n'arrivait pas à se maintenir au niveau d'Alphanderry qui chantait pour faire avancer Iolo, son Tervolan blanc. Impossible de dire ce que les dauphins comprirent quand nous dépassâmes largement Liljana avant de faire demi-tour. Ils se contentaient de nager à quelques centaines de mètres du rivage comme s'ils disposaient de tout le temps voulu pour nous amener à quelque endroit secret.

« Peut-être qu'ils savent où se trouve la Pierre de Lumière », dit Maram quand maître Juwain et lui nous eurent rejoints à leur tour. Il tendit à Liljana les rênes de son cheval. « Sartan Odinan s'est peut-être enfui d'Argattha avec la Gesltei et a été bloqué ici par l'océan. Il s'est peut-être éteint sur ce rivage abandonné, et avec lui toute la

connaissance de la Pierre de Lumière. »

Ce que Maram suggérait était peu vraisemblable, mais pas moins que les autres spéculations sur le sort de la Pierre de Lumière. Après cela, nous restâmes silencieux, chacun portant en lui l'image de cette coupe sacrée. Nos espoirs flottaient dans l'air comme les nuages cotonneux au-dessus de la baie. Nous étions tous un peu excités et nous menions nos chevaux à un train d'enfer pour tenter de rester au niveau des dauphins.

Nous longeâmes la plage pendant des heures tandis que le soleil traversait le ciel vers le sud. Petit à petit, les dunes cédèrent la place à un promontoire calcaire découpé par la mer et la plage se rétrécit jusqu'à devenir un ruban de galets d'à peine vingt mètres de large. Les chevaux abîmaient leurs sabots sur ce sol irrégulier. Je me dis que si nous les pressions davantage, ils risquaient de se mettre à boiter. Ils étaient encore affaiblis par ce que le Varladoon leur avait fait subir et ne pourraient pas continuer longtemps à cette allure.

Soudain, juste au moment où je craignais que la plage ne disparaisse complètement entre le promontoire sur notre gauche et le ressac assourdissant, nous atteignîmes une anse découpée dans les falaises blanches et désolées. De gros rochers sortaient du sable et des bas-fonds. Il n'y avait pratiquement pas de plage et le sol était en grande partie recouvert de bois flotté, de galets et de gros tas de coquillages. À mon avis, même en mettant pied à terre, nous ne parviendrions pas à y faire passer les chevaux. Apparemment, il était impossible de suivre les dauphins plus avant. C'est alors que je vis Liljana regarder vers le large. Je levai les yeux moi aussi. Les dauphins avaient cessé de nager inlassablement. Rassemblés dans l'eau agitée par les vagues, ils sifflaient et poussaient des petits cris insistants à notre intention, leurs longs museaux souriants tous tournés vers l'anse.

Liljana, bien sûr, n'avait pas besoin de plus d'encouragement pour descendre de cheval et se mettre à chercher sur la plage. Et nous autres non plus. Après avoir attaché les montures à deux grosses branches, nous marchâmes parmi les tas de coquillages en les écrasant sous nos bottes. De temps à autre, en apercevant un joli galet brillant ou un coquillage doré, nous nous arrêtons et tombions à genoux pour creuser le sol. À mesure que le temps passait, le souffle court dans le fracas du ressac, il nous semblait de plus en plus probable que Sartan Odinan était finalement mort là. Nous nous disions que le temps et le mouvement incessant des vagues avaient enseveli ses os sous des couches de coquillages et de sable et que si nous creusions au bon endroit, nous trouverions ses restes – et la Pierre de Lumière.

Nous fouillâmes cette plage pendant tout l'après-midi. Deux fois, je crus la voir briller. Mais nous ne découvrîmes ni coupe en or ni quoi que ce soit fabriqué par la main de l'homme – ou les anges. Si les

dauphins étaient partis, nous aurions probablement abandonné. Et puis, finalement, alors que le soleil plongeait vers l'océan comme une flèche embrasée, Liljana laissa échapper un petit cri. Elle se pencha en avant, ramassa quelque chose dans le tapis de coquillages et le leva dans la lumière rasante pour nous le faire voir.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Maram en se dirigeant vers elle. On dirait du verre.

— Du verre flotté, dit maître Juwain en l'examinant. Quand j'étais petit, c'est le genre de chose que je ramassais. »

Le verre flotté, s'il s'agissait bien de ça, était de couleur bleu foncé et avait à peu près la taille du pouce de Liljana. Il était vieux, ébréché et lissé par la mer.

« Vous ne trouvez pas que ça a la forme d'une baleine ? » dit Maram.

Tandis que Liljana le faisait tourner inlassablement dans ses doigts effilés, nous vîmes que c'était une figurine en forme de baleine. Impossible de dire à quoi elle était destinée ni comment elle était arrivée là.

Soudain, Liljana referma le poing sur le morceau de verre et l'appuya contre le côté de sa tête. Le regard fixé sur les dauphins, elle prit un air absent avant de fermer les yeux complètement.

« Liljana, lui dit maître Juwain, vous vous sentez bien ? » Mais elle ne lui répondit pas. Elle se contenta de rester là, totalement immobile, face à la mer.

Chose étrange, les dauphins aussi avaient fait silence. On n'entendait plus autour de nous que les cris des mouettes contre les falaises et le long et sinistre grondement de l'océan. Nous étions tous inquiets pour Liljana, mais nous savions qu'il ne fallait pas parler pour ne pas rompre le charme. Alors nous l'entourâmes et respirâmes l'odeur des algues et des embruns salés formés par les vagues qui se brisaient sur les rochers.

Finalement, Liljana ouvrit les yeux et sourit en hochant la tête. Elle regarda la figurine qui brillait d'une lueur bleu foncé dans la paume de sa main. Puis elle dit : « Ce n'est pas du verre flotté. »

Maître Juwain pencha sa tête chauve de façon à mieux voir la figurine et demanda : « Est-ce que je peux la voir ? »

Avec réticence, Liljana la lui donna et il la fit tourner devant ses yeux gris étincelants.

« C'est une gelstei, dit Liljana. C'est certainement une gelstei. » Les sourcils broussailleux de maître Juwain se froncèrent tandis qu'il examinait la figurine de plus près.

« J'ai parlé au Peuple de la Mer, ajouta-t-elle. Dans mon for intérieur, j'ai entendu leurs paroles. »

En contemplant la figurine, je me rappelai que les gelstei bleues

étaient les pierres de la vérité, des langues et des rêves. Elles faisaient également naître chez les personnes qui en avaient le don la possibilité de communiquer d'esprit à esprit.

« Je vois, je vois, dit maître Juwain en rendant la figurine. Je crois que c'est bien une gelstei bleue. »

Nous nous rapprochâmes tous de Liljana pour examiner la pierre de plus près. Les yeux de Kane brillaient d'une lueur intense et parurent un instant aussi bleus que la mer.

« Je ne savais pas que vous aviez un don de télépathie, dit-il à Liljana en la regardant bizarrement. C'est très rare de nos jours, n'est-ce pas ?

— Je ne le savais pas moi-même, lui répondit Liljana. Je n'ai jamais su faire grand-chose d'autre que cuisiner et sentir les poisons. »

Elle parlait avec modestie et il y avait peu d'orgueil dans son attitude. Et pourtant, quelque chose dans sa sérénité me donna à penser que la découverte de la figurine bleue et sa conversation avec les dauphins avaient confirmé une connaissance secrète qu'elle avait d'elle-même.

« Eh bien ! lui demanda Maram, qu'a dit le Peuple de la Mer ? Ont-ils parlé de la Pierre de Lumière ? Est-ce qu'elle est ici ? »

Il regarda, plus loin sur la plage, les coquillages empilés contre un rocher noir en saillie, il contempla le bois flotté et les falaises, et l'espoir illuminait son visage.

« Non, répondit Liljana, ils ne savent rien de la Pierre de Lumière. Ils ne comprennent même pas de quoi il peut s'agir.

— Ah ! Je comprends à peine moi-même, reconnut Maram. Mais s'ils savaient pour la gelstei, ils devaient savoir pour la Pierre de Lumière.

— Vous raisonnez comme un homme, expliqua-t-elle. Mais le Peuple de la Mer ne raisonne pas comme nous.

— Ça veut dire qu'ils ne peuvent pas nous aider, alors ?

— Il ne faut pas vous décourager aussi facilement, cher ami, le gronda-t-elle. Les habitants de la mer sont des créatures pleines de bonté qui aiment les énigmes autant que le jeu. Ils ont demandé à d'autres créatures de leur espèce de venir me parler.

— D'autres dauphins ?

— Je ne sais pas. Ils les appellent les Anciens. »

Nous regardâmes vers le large où les dauphins étaient encore en train de nager les uns autour des autres en cercles paresseux. Le soleil avait plongé dans l'océan et le bleu de la mer avait disparu, comme soudainement englouti. Tandis que la lumière mourait lentement à l'horizon, de longues vagues sombres s'agitaient sur les fonds plus sombres encore. Dans la mer obscure, comme nous, les dauphins attendaient. Debout sur la plage balayée par le vent, nous

contemplions la lisière du monde où les premières étoiles du soir faisaient leur apparition dans l'immensité du ciel bleu-noir. Elles dardaient leurs rayons d'argent sur les flots et sur les imposantes formes grises à leur surface. Et là, dans le froid océan, à cette heure étrange qui n'est ni le jour ni la nuit, six énormes baleines émergèrent soudain de l'eau et lancèrent leur jet haut dans les airs. Maître Juwain, qui s'y connaissait en la matière, dit qu'il s'agissait de *Mysûcètes*. Mais comme Liljana, je préférais les appeler simplement les Anciens.

Pendant un moment, ils parlèrent entre eux au moyen de leur long chant mélancolique qui ressemblait davantage à des plaintes qu'à de la musique. Leurs voix puissantes semblèrent faire taire le monde entier. Et soudain, alors que Liljana appuyait la gelstei bleue contre sa tête, ils se turent eux aussi. Les étoiles remplissaient le ciel et tournaient lentement sur la mer étincelante.

Cette fois-ci, Liljana ne rouvrit pas les yeux. Elle se tenait debout, presque immobile, sur la plage jonchée de coquillages. Sans le léger mouvement de va-et-vient de son souffle, on aurait pu la croire pétrifiée.

Au bout de quelques minutes, Maram demanda doucement : « Maître, qu'est-ce qu'on doit faire ? »

— Faire ? Que faire à part attendre ? répondit maître Juwain. (Puis il poussa un soupir et ajouta :) Je crains que les gelstei ne soient des pierres dangereuses. J'ai toujours pensé qu'il y avait longtemps qu'on avait oublié comment les utiliser. »

Mais ce n'était pas suffisant pour Atara. Elle s'approcha de Liljana et écarta de son visage ses cheveux balayés par le vent.

« On ne peut pas la laisser comme ça, dit-elle en hochant la tête dans ma direction. Les chevaux peuvent rester debout toute la nuit, pas les femmes. Val, tu peux m'aider ? »

Toucher Liljana à ce moment-là me faisait peur, mais avec Atara et l'aide de Maram, nous réussîmes à l'asseoir contre un gros rocher face à la mer. Atara s'installa près d'elle sur le sable. Elle tenait la main libre de Liljana et celle-ci maintenait toujours la gelstei serrée contre sa tête.

« Maintenant, on peut attendre », dit-elle. Et elle leva les yeux vers la sphère éclairée par les étoiles que constituait le monde.

Et nous attendîmes. Au début, personne ne pensait que Liljana resterait là en extase toute la nuit. Nous ne cessions de chercher un signe indiquant qu'elle allait ouvrir les yeux ou que les baleines lassées allaient s'éloigner. Mais quand, les heures passant, un croissant de lune jaune se leva à l'est, nous nous résignâmes à veiller sur Liljana aussi longtemps que ce serait nécessaire. Maram fit un feu avec un peu de bois flotté qu'il empila près de nous et maître Juwain réussit à nous préparer un repas de palourdes à la vapeur et de crêpes. Le temps

qu'Alphanderry et Kane fassent la vaisselle au bord de l'eau, il était minuit, et Liljana ne bougeait toujours pas.

« J'ai peur pour elle », me confia Maram tandis que le feu s'apaisait. Il éclairait le visage pétrifié de Liljana de sa lumière vacillante. « Tu as rencontré l'esprit de Morjin en rêve et ça a failli te rendre fou. Qu'est-ce que ça doit être de parler ainsi à une baleine ? »

« Allons, allons », dit maître Juwain d'un air fâché. Il s'agenouilla devant Liljana et prit son pouls à son poignet. « Je vous ai déjà dit cent fois de ne pas prononcer le nom du Seigneur des Mensonges. Et le prononcer en présence des Anciens, c'est carrément de la folie. »

Il continua en expliquant que le Peuple de la Mer ne connaissait pas la guerre et ne se vengeait pas des hommes, même quand ceux-ci leur plantaient leurs harpons dans le corps. En effet, au cours de longs âges, le Peuple de la Mer avait souvent sauvé des marins naufragés de la noyade en nageant sous eux pour leur permettre de respirer et en les ramenant au rivage.

« C'est vrai, dit Kane d'une voix lointaine. Je l'ai vu. »

Assis sur le sable froid, je réfléchissais à ce qu'il venait de dire en observant les énormes baleines flottant à la surface lumineuse de la mer. Comment se faisait-il, me demandai-je, que le Peuple de la Mer ait renoncé à la guerre et pas les hommes ? Les Galadins les avaient-ils envoyés des étoiles avant même Elahad, Aryu et le vol de la Pierre de Lumière ? Comment était-ce de parler à ces êtres qui obéissaient à la lettre à la loi de l'Unique ?

J'attendais là, sur la plage sombre, que Liljana me regarde et réponde à ces questions. Le vent traversait la mer et venait d'on ne sait où. Le martèlement incessant des vagues contre le rivage faisait penser au battement d'un cœur immense et immortel. Comme les étoiles montaient et descendaient dans l'obscurité au-delà du monde, je me demandai s'il existait réellement des soleils éloignés ou des sortes de cristaux émetteurs de lumière recréés tous les soirs.

Il faisait presque jour quand Liljana ouvrit les yeux et nous regarda. Comme pour nous dire au revoir, les baleines chantèrent leur chant mystérieux en frappant l'eau de leurs grandes queues. Puis, en compagnie des dauphins, elles plongèrent dans la mer et nagèrent vers le large.

« Eh bien, dit maître Juwain en s'agenouillant près de Liljana, est-ce que vous les avez compris ? Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ? »

Mais Atara, toujours assise près de Liljana, leva une main protectrice en disant : « Laissez-lui un moment, s'il vous plaît. »

Lentement, Liljana se redressa et se mit à marcher en long et en large au bord de l'eau. Puis elle se retourna et déclara : « Ils m'ont dit beaucoup de choses. »

Il lui était impossible de raconter tout ce qui s'était passé entre elle

et les Anciens pendant ces heures de conversation. Et elle ne semblait pas en avoir envie non plus. Elle aimait presque autant faire des mystères que cuisiner pour les autres et prendre soin d'eux. Elle admit cependant que le Peuple de la Mer se méfiait des hommes.

« Ils disent que nous sommes libres, expliqua-t-elle, mais que nous ne le savons pas. Et que comme nous ne le savons pas, nous ne le sommes pas. Ils disent que nos harpons, nos bateaux, nos épées et tout le reste sont autant de chaînes – le mot est de moi. Ils disent qu'en voulant dominer le monde, nous devenons son esclave. Et qu'en nous croyant maudits, nous le devenons. Un peuple maudit provoque sa propre mort et celle du monde. Et ce qui est pire, nous provoquons l'oubli de qui nous sommes vraiment. »

Elle se tut. Les vagues de l'océan venaient se briser contre le rivage. Alors maître Juwain dit : « Ils doivent vraiment nous haïr.

— Non, cher maître, c'est même exactement le contraire, répondit-elle. Autrefois, à l'Âge de la Mère, l'amour régnait entre nos espèces. Ils nous donnaient leurs chants et nous leur offrions les nôtres. Mais à la fin de cet âge, les Aryens sont arrivés. Leurs guerres ont détruit tout ça. Ils ont tué toutes les sœurs capables de communiquer par télépathie et susceptibles de s'opposer à eux. Puis ils ont rassemblé toutes les gelstei bleues et les ont jetées dans la mer. »

Bien sûr, les Aryens avaient apporté leurs épées à Tria – et l'Âge des Epées sur tout Ea. Ils avaient préparé la voie à l'ascension de Moijin qui détestait le Peuple de la Mer parce qu'il n'avait pas trouvé le moyen de les obliger à le servir.

« C'est le Dragon Rouge, dit-elle, qui a commencé à chasser les baleines pour la première fois. Les Anciens m'ont dit que cela avait quelque chose à voir avec le sang.

— C'est exact, dit Kane de sa voix la plus sinistre. J'ai vu du sang de baleine, malheureusement. Il est plus foncé que le nôtre, plus rouge et plus riche. Pour les prêtres Kallimuns, ça doit représenter de l'or.

— Pour le Peuple de la Mer, le fait que nous les chassions leur paraît aussi abominable que si nous chassions et mangions des êtres humains. Ils pensent que nous sommes devenus fous.

— Ils ont peut-être raison, dis-je en effleurant le pommeau de mon épée brisée.

— Bon, conclut Kane, c'est ainsi, l'époque est sombre. L'âge est sombre. Mais d'autres âges viendront. »

Liljana prit une poignée de sable humide et la plaça sur le côté de son visage comme pour calmer une brûlure. Puis elle dit : « Les Anciens ont parlé de ça. Ils se rappellent une époque avant notre arrivée sur Ea. Et ils ont aussi parlé d'un temps où nous repartirons. »

Debout à quelques mètres des vagues puissantes, je réfléchissais à ce qu'elle venait de dire. Je me souvins de ce que maître Juwain

m'avait expliqué une fois sur le début de l'Âge de la Loi. À cette époque, écœurés par les massacres de l'âge précédent, tous les peuples de toutes les contrées d'Ea ne souhaitaient qu'une chose, retourner dans les étoiles, à l'endroit où ils étaient nés. Mais en l'an 461, le grand commémorateur, Sansu Médélin, avait évoqué Elahad, oublié depuis longtemps, et le but de sa venue sur la terre. Il avait rappelé qu'avant de repartir vers leur lieu d'origine, les hommes et les femmes devaient suivre la Loi de l'Unique et créer une nouvelle civilisation. Tous ceux qui l'écoutèrent – ils avaient pris le nom de Disciples – s'opposèrent violemment aux Repartants qui voulaient s'embarquer immédiatement sur des navires et sillonner les mers froides de l'espace. Ces deux visions différentes pour l'humanité avaient provoqué la Guerre des Deux Etoiles, une grande guerre qui dura cent ans. D'autres guerres semblables, me dis-je, seraient peut-être menées dans les âges à venir.

« Ce temps doit être venu, dit maître Juwain, exprimant ainsi le vieux rêve des Confréries, et de beaucoup d'autres aussi. La terre, nous le savons, est entrée dans le Rayon d'or. Quelque part sur Ea, le Maîtreya est né. C'est peut-être lui qui dirigera le retour vers les étoiles.

— Le retour ? s'étonna Liljana. Qu'avons-nous fait ici sur terre ? Des cendres. Le Dragon Rouge a réduit en cendres tout ce qu'il y avait de mieux sur Ea. Pouvons-nous retourner vers le Peuple des Etoiles en portant des cendres entre nos mains ?

— Qu'est-ce que vous voulez en faire, alors ? Les semer dans la terre en espérant que des jardins pousseront ?

— Le cygne d'argent est ressuscité des cendres de son bûcher funéraire. À une époque, nous avons construit les Jardins de la Terre et les Temples de la Vie. Un temps viendra où nous les reconstruirons.

— Mais, et notre départ d'Ea dont les Anciens ont parlé ?

— Ils ont bien dit que nous partirions un jour. Mais que nous partirions soit dans la gloire soit dans la mort. Et ils attendent de voir ce qu'il en sera vraiment. »

Elle arrêta de parler un instant avant d'ajouter : « Ils nous attendent – ils attendent d'accueillir les Arduns dans les ordres supérieurs. »

Les Arduns, expliqua-t-elle, était le mot qu'elle employait pour traduire le nom que les baleines donnaient au peuple de la terre. Me tournant vers l'océan, j'essayai de les apercevoir une dernière fois. Mais la mer était vide.

« Eh bien, moi, intervint Maram, je choisis la gloire. C'est bien pour ça que l'homme est né, non ?

— Et pour quoi les femmes sont-elles nées ? demanda Liljana. Pour rester enfermées dans leur maison pendant que les hommes brûlent les

villes et font couler le sang des autres ? »

En entendant ces mots, Kane s'approcha et lança un regard furieux à Maram. Puis il tourna les yeux vers Liljana. « Les hommes et les femmes ne seront pas seuls à décider si le prochain âge sera un âge de ténèbres ou de lumière. Je pense que tous les êtres joueront un rôle dans ce qui se passera. Même les baleines, peut-être. »

Maintenant, lui aussi fixait le large. Mais à part la marée qui descendait, le seul mouvement perceptible dans cette direction provenait de Flick qui s'élançait et tournoyait parmi les vagues scintillantes.

Je demandai à Liljana : « Est-ce que vous leur avez parlé de la Pierre de Lumière ? »

Tout le monde, même Flick, se rapprocha légèrement de Liljana qui répondit : « Bien sûr que je leur en ai parlé. Je crois que ça les amuse que nous recherchions un *objet*, même s'il est en or véritable et même s'il a beaucoup de pouvoirs.

— Et que cherchent-ils alors ? demandai-je.

— Juste la vie, mon enfant. La sagesse de vivre la vie comme il se doit. »

Et ça, pensai-je en contemplant la coupe en or que je voyais luire sur les rochers de la falaise, c'était un grand rêve. Mais, me demandai-je, comment vivre sa vie si des ténèbres sans fin tombaient sur la terre comme une froide nuit d'hiver ?

« Est-ce que les Anciens savent où se trouve la Pierre de Lumière ? dis-je.

— Ils savent où se trouve *quelque chose*, répondit-elle. Ils m'ont parlé d'une pierre qui produit beaucoup de lumière.

— Beaucoup de pierres produisent de la lumière, fit remarquer maître Juwain. Même les pierres rayonnantes et les gelstei ordinaires.

— Il ne s'agit pas d'une pierre rayonnante, dit-elle. Les Anciens ont parlé d'une île à l'ouest sur laquelle se trouve un gros cristal. C'est la gelstei la plus puissante qu'ils aient jamais sentie.

— Oui, mais est-ce *la* Gelstei ?

— Si seulement je le savais, lui répondit-elle.

Maître Juwain tendit un doigt tremblant et effleura la figurine que Liljana contemplait fixement. Puis il demanda : « Est-ce que les Anciens ont précisé de quelle île il s'agit ? »

Les yeux fixés sur Liljana, nous attendions tous la réponse à cette question en retenant notre souffle.

« Oui, enfin presque, dit-elle, mais leurs mots ne sont pas les nôtres. Comprendre leurs noms, c'est comme tenter de saisir de l'eau.

— Je vois, fit maître Juwain. Mais est-ce qu'ils ont dit *où* se trouvait cette île, alors ?

— Elle doit être à l'ouest d'ici – ils ont dit que le soleil se couchait

dessus le soir.

— Très bien, mais comment fait-on pour y aller ? Les baleines doivent le savoir.

— Bien sûr, qu'elles le savent. Mais elles ne se déplacent pas par rapport aux étoiles, comme nous. Je crois qu'elles... tracent une carte de la terre et de la mer avec des sons. Avec leurs mots. Quand elles se parlent, elles voient ces cartes du monde. Moi, ça m'était impossible.

— Vous n'avez rien pu voir, alors ?

— Juste la forme de l'île. Elle ressemble à un hippocampe. »

En entendant cela, maître Juwain se tut et tourna son regard lumineux vers l'océan.

Maram, qui était encore étudiant de la Confrérie malgré ses défaillances, déclara : « Nédu et Thalu se trouvent à l'ouest d'ici. Et dix mille autres îles aussi. Comment savoir si l'une d'entre elles a la forme d'un hippocampe ? »

Il s'avéra que maître Juwain le savait. Les connaissances qu'il avait acquises dans ses vieux livres m'étonnaient toujours. Tout comme sa mémoire.

« Quand j'étais novice, nous dit-il, j'ai lu quelque chose sur une petite île au large de Thalu où de grandes volées de cygnes se rassemblaient chaque printemps. On l'appelait l'Île aux Cygnes, mais on disait qu'elle avait la forme d'un hippocampe. »

C'était mon tour, maintenant, de fixer l'océan en direction de l'ouest. Derrière moi, le soleil se levait ; à l'endroit où ses rayons dorés touchaient le monde, je vis la Pierre de Lumière qui luisait au-delà des eaux bleues agitées.

« C'est là que nous devons aller, alors », dis-je.

Je regardai Atara et Kane, puis Maram, maître Juwain, Alphanderry et Liljana. Même si je n'entendais pas les paroles d'assentiment qu'ils s'adressaient à eux-mêmes, je n'avais pas besoin de gelstei bleue pour savoir que leurs pensées rejoignaient les miennes.

« Mais, Val, me dit maître Juwain, ce que j'ai lu sur cette île est très ancien. Depuis, il y a eu de grandes guerres. Comme vous le savez, les pierres de feu ont ouvert la terre. Et la terre a pris sa revanche en suscitant des cataclysmes et des incendies. Nombre d'îles au large de Nédu et de Thalu ont été complètement détruites et ne sont plus qu'un tas de cailloux recouverts par la mer.

— Si les Anciens ont mentionné cette île, c'est qu'elle doit encore exister. »

Une expression inquiète traversa le visage de Liljana. Je lui demandai :

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Les Anciens ont bien parlé de cette île, dit-elle, mais je crois

qu'ils ne considèrent pas le temps de la même manière que nous. Pour eux, ce qui a existé existe encore, et existera toujours.

— On dirait des paroles de prophétesse », dit Maram en souriant à Atara.

Atara lui rendit son sourire. « Non, une prophétesse dirait que ce qui existera a toujours existé. Et n'existe pas tout à fait. »

— Et que dit *notre* prophétesse ? demandai-je en lui souriant à mon tour.

— Eh bien, que nous devons chercher cette île, bien sûr. »

Nous décidâmes de fêter notre traversée du Vardaloon et l'exploit de Liljana qui avait réussi à parler avec le Peuple de la Mer. Nous remplîmes nos chopes de cognac, trinquâmes et bûmes à notre décision de partir à la recherche de l'Île aux Cygnes. Tandis que l'alcool brûlant me réchauffait la gorge et que le soleil réchauffait le monde, je baissai les yeux sur le cygne d'argent qui brillait sur mon surcot. Dans la révélation de l'île par les Anciens, je voyais un grand et bon présage. Car non seulement cet oiseau était sacré pour les Valari, mais il était aussi le signe que de belles choses se préparaient.

Toute la journée, nous voyageâmes vers l'ouest. Après avoir rebroussé chemin sur la plage pendant quelques milles, nous trouvâmes un sentier qui montait sur le promontoire au-dessus de la mer. Nous le suivîmes le long de la côte sur de nombreux milles. Le paysage était très accidenté, entrecoupé de multiples falaises et d'anses, et nous découvrîmes qu'il serait plus facile à traverser en passant à l'intérieur des terres où le sol était un peu plus plat et couvert de sureaux, de clêthres et autres arbustes du même genre. Nous aperçûmes quelques phoques sur une plage de galets au-dessous de nous et de nombreux oiseaux : des cormorans et des faucons pèlerins, et des émerillons fendant l'air de leurs cris aigus. Mais toute la région semblait inhabitée. Aucun de nous ne savait où nous pourrions trouver des pêcheurs ou des marins susceptibles de nous emmener en bateau sur l'océan. Pourtant, nous avançons avec enthousiasme, portés par le vent vivifiant et nos nouveaux espoirs.

« Il doit y avoir deux cent cinquante milles d'ici à la frontière d'Eanna, dit Kane en jetant un coup d'œil vers l'ouest en direction de ce vieux et lointain royaume. Et encore autant jusqu'à Ivalo. Là-bas, si je me souviens bien, il y a des galiotes et des baleiniers. Et des bateaux plus petits. L'un d'eux acceptera bien de nous emmener à l'île aux Cygnes.

— Cinq cents milles ! se plaignit Maram. Mais après tout, depuis Mesh, on en a fait plus. Et quand on peut traverser le Vardaloon, on peut traverser cette contrée désertique – et même la mer. »

Cela ne lui ressemblait pas d'être aussi gai, mais l'air marin et les eaux scintillantes au-dessous de nous semblaient avoir un effet magique sur lui. Perché sur son alezan, il sifflotait pour lui-même, ravi de profiter du soleil éclatant pour recharger sa pierre de feu. À plusieurs reprises, sur le chemin tortueux et dégagé, il laissa échapper un jet de feu, brûlant un bouquet de verges d'or ou transformant une poignée de sable en verre. Il aurait même été capable de diriger son cristal vers la mer pour tenter de la faire bouillir si Kane n'était pas resté près de lui avec sa gelstei noire à portée de main à le surveiller de son regard d'aigle encore plus noir.

Comme nous étions encore tous fatigués, nous n'allâmes pas très loin ce jour-là. Les chevaux étaient presque épuisés et personne n'avait le cœur de les presser davantage, ni de continuer d'ailleurs. Aussi, en

fin d'après-midi, quand le terrain se fit plus plat, nous décidâmes de monter notre camp en arrivant dans une prairie ondoyante couverte de hautes herbes vertes. Nous attachâmes les chevaux au bord du pré pour qu'ils puissent manger à leur faim avant d'étendre nos fourrures sur la plage juste au-dessous.

Après avoir entassé un bon tas de bois flotté pour le feu et réalisé les autres corvées, nous nous baignâmes dans l'océan parmi les anémones de mer qui flottaient dans les bas-fonds, les laitues de mer et les ascophylles, et d'autres plantes que nous nomma maître Juwain. Nous ramassâmes des bulots et des moules et, installés autour du feu, nous les sortîmes de leur coquille pour en faire notre repas du soir. Les mouettes nous surveillaient de près comme nous surveillions les bécasseaux qui sautillaient en poussant leurs petits cris : pfuit, pfuit. Au loin sur la mer, les balbuzards planaient, plongeaient et saisissaient le poisson dans leurs serres grises.

Et soudain, comme un nuage qui aurait gonflé pendant une grande partie de la journée, une remarque anodine jeta une ombre sur notre humeur joyeuse.

« J'aimerais bien avoir un de ces poulamons, dit Liljana en montrant quelque chose d'argenté qui se tortillait dans les serres d'un balbuzard. Je sais que nous avons tous envie de poisson pour le dîner.

— Vous le savez... Mais comment ? demanda Maram. Personne n'a parlé de manger du poisson. »

Il examina la figurine bleue qu'elle tenait à la main, puis la regarda d'un air soupçonneux.

« Vous n'aviez pas besoin d'en parler. J'ai bien vu comment vous les regardiez.

— Ah oui ? Et est-ce que par hasard, vous n'auriez pas regardé dans *notre* esprit ? »

Le visage rond et agréable de Liljana s'empourpra comme si on venait de lui donner une gifle. « Non, prince Maram Marshayk, je ne l'ai pas fait ! »

Je trouvai curieux que mes amis qui acceptaient plutôt facilement que je sois capable de deviner leurs émotions ne veuillent pas que Liljana lise dans leurs pensées. Et moi non plus, d'ailleurs.

« Vous êtes *sûre* que vous n'avez pas lu ce que je pensais ? » demanda Maram.

Je me levai, fis le tour du feu en passant devant Kane et allai m'asseoir entre Liljana et Maram. Puis je lui dis : « Si Liljana te dit qu'elle n'a pas lu dans tes pensées, il faut lui faire confiance.

— Ah bon ? me dit Liljana. Et pourquoi me ferait-il confiance, jeune prince, alors que vous-même vous défiez de moi.

— Est-ce que vous m'avez entendu dire quoi que ce soit de méfiant à votre égard ? demandai-je.

— Vous n'avez pas besoin de le faire, vos yeux parlent pour vous. »

Maram ouvrit un bulot d'un coup de caillou brutal. « Tu vois bien, Val, qu'elle peut lire dans tes pensées ! C'est à cause de sa maudite pierre ! »

Liljana leva sa gelstei bleue : « Je n'ai pas besoin de ça pour le faire, j'ai des yeux et un nez. »

Se tournant vers moi, elle ajouta : « Qu'est-ce que j'ai fait pour que vous doutiez ainsi de moi ? Croyez-vous que si j'ai appris à lire les intentions des puissants, ce n'est pas par nécessité, Valashu Elahad ? (Elle serra la figurine en forme de baleine.) Avant même de rêver de trouver cette pierre, je savais que vos pensées étaient orientées dans une seule direction.

— Et dans quelle direction ?

— D'après la haine contenue dans votre voix, je dirais que c'est en direction du Seigneur des Mensonges. »

Je vis que Kane, Atara et maître Juwain me regardaient. Je répondis : « Oui, c'est vrai.

— Il vous a retrouvé dans vos rêves, n'est-ce pas ?

— Dans mes rêves, oui.

— Et ça vous met hors de vous.

— Oui, reconnus-je.

— Et vous avez peur de la terrible fureur qui est en vous. Vous cherchez des moyens de ne pas avoir peur.

— C'est vrai, dis-je en détournant le regard de la plage.

— Alors vous pensez à la Pierre de Lumière – tout le temps. »

En réalité, je passais la plupart de mes heures de veille – et de nombreuses heures de rêve aussi – à chercher au fond de moi la lueur dorée de la Pierre de Lumière. Tout comme je la cherchais à cet instant au-dessus des eaux mouvantes de la mer.

Liljana m'effleura la main et me rassura : « Je ne crois pas pouvoir entrer dans l'esprit de quelqu'un sans sa permission. Je ne pense pas pouvoir lire les pensées de quelqu'un qui ne me les communique pas.

— Non, vous n'avez pas encore ce pouvoir, dis-je en la regardant. Pas encore. »

Je pensais au rêve que Moijin m'avait envoyé. C'est alors que Kane, qui à ma connaissance n'avait rien d'un télépathe, montra la figurine de Liljana et dit : « On est presque certain que Moijin possède une gelstei bleue, n'est-ce pas ? Depuis toujours, il s'intéresse énormément aux pierres des sorcières. »

Remarquant l'expression étonnée d'Atara et d'Alphanderry, je demandai : « Pourquoi les appelez-vous comme ça ? »

Mais Kane serra fermement les mâchoires en fixant la gelstei et c'est maître Juwain qui répondit à sa place : « Les gelstei bleues sont réputées pour être à la fois difficiles et dangereuses à utiliser. Vous

savez, c'est *très* dangereux d'entrer dans l'esprit de quelqu'un d'autre ; peu nombreux sont ceux qui ont cette faculté, et encore moins nombreux ceux qui peuvent le faire sans se perdre ou devenir fou. »

Il poursuivit en nous racontant un peu de l'histoire des gelstei bleues, ou comme il les appelait. Il dit qu'à l'Âge de la Mère, on avait découvert qu'un remède fabriqué à partir du jus bleu de la kirque permettait d'améliorer la capacité de lire dans les pensées. Mais le kiriol, comme on l'appelait, était toxique pour le corps et raccourcissait la durée de vie. Alors, s'inspirant de la gelstei verte, les alchimistes de l'Ordre des Frères et des Sœurs de la Terre avaient essayé de fabriquer un cristal bleu qui conserverait en les augmentant les propriétés télépathiques du kiriol sans ses effets les plus nuisibles.

« Il fallut cent ans aux alchimistes pour y arriver, nous expliqua maître Juwain. C'est Chule Ataru qui fabriqua la première – ce fut la première grande gelstei réalisée sur Ea. Il l'offrit à Rihana Hatar qui l'utilisa pour communiquer avec d'autres sœurs dans d'autres contrées – et avec le Peuple de la Mer également. Ainsi débutèrent les grandes années de l'Âge de la Mère.

« Durant les cent cinquante années suivantes, d'autres cristaux semblables furent fabriqués. Celles qui pouvaient les utiliser – comme pour les prophétesses, il s'agissait principalement de femmes – devinrent très puissantes.

Mais ce qu'elles virent dans l'esprit des autres en rendit plus d'une folle, et les hommes commencèrent à avoir peur d'elles. Ils se couvraient la tête de leur capuche, murmuraient des conjurations et pressaient le pas en passant à côté d'elles. Quand les Aryens eurent conquis la plupart des terres libres d'Ea, effrayés eux aussi par les Sœurs télépathes, ils les traitèrent de sorcières. Ils passèrent toutes celles qu'ils trouvèrent au fil de l'épée et enterrèrent ou jetèrent à la mer leurs gelstei.

« En l'an 2210 de cet âge, dit maître Juwain, un grand conclave se tint à Tria. Navsa Adami fut le premier des Frères à militer pour l'armement de tous ceux qui voudraient porter l'épée et pour l'utilisation des gelstei bleues pour communiquer avec d'autres personnes ayant le même don dans d'autres contrées. Il appela à une rébellion qui les affranchirait du joug arien pratiquement en une nuit. Mais Janin Soli et de nombreuses Sœurs s'opposèrent à lui. Elles suggérèrent d'affronter les Aryens en tentant de s'emparer de leur esprit et de les manipuler de l'intérieur.

— Voilà qui aurait été horrible, dit Maram en frissonnant de nouveau. Mais les sorcières n'y sont jamais parvenues, n'est-ce pas, maître ?

— Vous avez donc oublié tout ce que je vous ai appris ? » demanda maître Juwain.

Il nous raconta alors que les Frères et les Sœurs s'étaient violemment opposés à propos de l'utilisation des gelstei bleues. Finalement, profondément amer, Navsa Adami avait fui l'Alonie. Rassemblant ses partisans, il s'était dirigé vers les Montagnes du Levant où il avait fondé la première école de la Confrérie.

« À la suite de ce conclave, expliqua maître Juwain, le roi Vashrad avait lancé un vaste pogrom contre ce qu'il restait de l'Ordre. Il commença par tuer *toutes* les Sœurs, pas seulement les télépathes qui avaient toujours été peu nombreuses. On disait qu'il avait décapité Janin Soli avec sa propre épée.

— Mais Janin avait une fille, n'est-ce pas ? demanda Maram.

— Ah, je vois que vous vous rappelez votre cours d'histoire ! dit maître Juwain. Oui, Janin Soli avait bien une fille. Mais une fille spirituelle, pas une fille de sang. Elle s'appelait Kalinda Marshan. »

Au moment de l'anéantissement de l'Ordre, Kalinda avait repris l'ancien titre de Materix et rassemblé autour d'elle les Sœurs les plus douées. Elles se réunissaient en secret dans les catacombes sous les ruines du Temple de la Vie à Tria. C'est là que Kalinda fit le vœu de venger le meurtre de sa bien-aimée Janin. Avec les autres Sœurs, elles conspirèrent pour le renversement du pouvoir arien et pour la restauration de tous les temples de vie, de tous les jardins de la terre, et de tout ce qu'il y avait de mieux à l'Âge de la Mère. C'est ainsi que fut fondée la très secrète Maitriche Télû.

« Et les sorcières continuent à ourdir leurs complots, dit Kane. Ce sont des meurtrières, des empoisonneuses de l'esprit, des jeteuses de sorts qui s'emparent de l'âme des hommes.

— Mais on ne sait même pas si la Maitriche Télû existe toujours, répliqua maître Juwain.

— Ha ! pour exister, elle existe ! aboya Kane. (Ses yeux noirs lançaient des flammes en direction de Liljana dont il désignait la gelstei.) Je vous conseille de faire très attention, Liljana. Les Sœurs doivent rechercher les gelstei bleues puisque les leurs ont vraisemblablement toutes été volées ou perdues. Elles donneraient une fortune pour votre petite pierre. »

Elle hocha la tête comme si elle était d'accord avec lui. Puis elle dit : « Probablement, s'il reste encore de ces redoutables meurtrières et empoisonneuses. Mais ce n'est pas le genre de fortune qui m'intéresse.

— Vous ne devriez pas plaisanter avec les Maitriche Télû, grommela-t-il. Elles vous tueraient pour cette pierre, vous savez. Si vous voulez la conserver, il vous faudra garder le secret. »

Liljana sourit mystérieusement et affirma qu'elle était douée pour garder les secrets ; elle promit que la pierre serait en sécurité avec elle. Maître Juwain lui conseilla alors : « Gardez la blestei, si vous le voulez, mais je vous en prie, ne l'utilisez pas. Vous risqueriez de

devenir folle comme les Sœurs d'autrefois. »

Liljana ouvrit la main pour nous montrer son petit cristal bleu. « Croyez-vous, dit-elle, que cette pierre est venue à moi pour rester inutilisée ? Qu'ai-je fait qui puisse vous donner à penser que je ne saurai pas m'en servir ? »

— Ce n'est pas en vous que nous n'avons pas confiance, Liljana, répondit maître Juwain, mais dans la gelstei bleue.

— Et que faites-vous de la prophétie, alors ? »

Assis autour du feu, nous évoquâmes la prophétie d'Ayondéla Kirriland en avalant des moules grillées.

« Les sept frères et sœurs de la terre, nous rappela Liljana, partiront pour les ténèbres avec les sept pierres.

— En tout cas, si nous sommes ces sept frères et sœurs, fit remarquer Maram en tournant les yeux vers le sud, nous sommes déjà passés par les ténèbres. Qu'est-ce qui pourrait être plus sombre que le Varlagoon ? »

Il sortit sa pierre rouge et l'examina comme si son feu pouvait le rassurer tandis que Kane tournait et retournait sa gelstei noire dans ses gros doigts forts. Atara tenait fermement sa boule de cristal, maître Juwain étudiait sa varistei et Liljana jouait avec son petit morceau de verre flotté bleu. « Si nous sommes ces sept frères et sœurs, dit-elle, nous devons encore récupérer deux gelstei avant de trouver la Pierre de Lumière.

— Et si ces deux pierres font partie des grandes gelstei, précisa maître Juwain, il doit s'agir de la gelstei violette et de la gelstei d'argent. »

Tous nous regardaient, Alphanderry et moi, comme s'ils se demandaient qui hériterait de quelle pierre.

« La prophétie dit seulement que les sept frères et sœurs partiront avec les sept pierres et que la Pierre de Lumière sera retrouvée, fit remarquer Alphanderry. Mais nous ne savons pas si elle sera retrouvée après que nous serons entrés en possession des sept pierres.

— Si on trouve la Pierre de Lumière, dit Maram, quel besoin aurons-nous de récupérer les sept gelstei ?

— Quel besoin avons-nous de les récupérer, demanda Liljana en jetant un regard sur sa figurine, si ce n'est pas pour s'en servir ? »

Pensant à la manière dont Morjin avait utilisé sa varistei pour créer un monstre nommé Méliadus et à la façon dont les Gris avaient failli me voler mon âme avec la pierre noire de Kane, je dis : « Toutes les gelstei sont dangereuses, non ? Pourquoi considérer que celle de Liljana est plus dangereuse que les autres ? »

— Mais, Val, répliqua maître Juwain, songez à l'origine de cette pierre.

La gelstei comporte un peu d'essence de kiriol. Et le kiriol provient

d'une infusion de jus de kirque tout comme le kirax, son cousin encore plus mortel. »

À la seule mention de ce nom, la douleur du poison qui souillerait à jamais mes veines s'intensifia. Mes pensées se tournèrent vers Mojin et une fois de plus, je craignis que le seul fait de penser à lui ne mette notre cœur et notre esprit en relation. Comme le faisait le kirax.

Me tournant vers Kane, je demandai : « Vous avez dit que le Seigneur des Mensonges devait avoir une gelstei bleue. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? »

Pendant un moment, Kane continua à fixer sa pierre noire comme s'il était prisonnier d'un miroir. Puis il leva les yeux et répondit : « Le Seigneur des Illusions a de grands pouvoirs, n'est-ce pas ? Y a-t-il de plus grand pouvoir que de faire voir aux autres ce qui n'est pas ? Mais personne, pas même lui, n'est capable d'envoyer ces illusions et ces cauchemars dans tout Ea. Pour y parvenir, il faut certainement avoir une gelstei bleue.

— Alors il a vu mon esprit, dis-je. Il m'a vu. »

Kane se leva et fit un pas à côté du feu pour venir me saisir le bras et me communiquer un peu de courage. « Bon, il a vu votre esprit, et c'est dommage. Mais à mon avis, il n'a pas vu votre âme. Ça, ça dépasse les pouvoirs des gelstei bleues, même des plus puissantes. »

La force de sa main me rassura un peu. Mais ses paroles inquiétèrent Maram qui demanda : « Mais est-ce qu'il peut voir Val physiquement ? Voir où il est ? S'il peut le voir, il peut nous voir nous aussi.

— Je ne crois pas qu'il le puisse, intervint Liljana. Tant que Val se gardera de parler à son esprit et de révéler des détails de ce qu'il voit autour de lui, je pense que le Seigneur des Illusions ne pourra guère faire plus que sentir sa présence quelque part, mais sans savoir où il est.

— Cela correspond à ce qu'on sait des gelstei bleues, dit maître Juwain, mais n'oublions pas le poison que son homme a injecté à Val. J'ai bien peur que le kirax ne parle pour lui qu'il le veuille ou non.

— Bon, il parle, reprit Kane. Mais il parle *comment* ? Certainement pas à l'esprit. On l'a bien vu dans les derniers rêves de Val.

— Que voulez-vous dire ? Les rêves ne viennent-ils pas de l'esprit ?

— Ha, l'esprit ! cracha Kane. Moi, je dis que les rêves viennent de l'âme. Mais ça ne fait rien. Depuis que nous avons tué les Gris, Val n'est plus soumis aux rêves et aux illusions de Morjin. Pourquoi ce rêve soudain, alors ? »

Maître Juwain réfléchit un moment avant de dire : « Méliadus.

— Exactement, approuva Kane. Quand Méliadus est mort, Val s'est ouvert à la douleur de son agonie. Morjin a senti la mort de son fils, et beaucoup d'autres choses aussi. C'est la *valarda* qui est le véritable lien

entre Val et Moijin. C'est ça sa plus grande vulnérabilité. »

Tandis que le feu envoyait des étincelles dans le ciel sombre, nous restâmes là à discuter des gelstei bleue, noire et violette, de la gelstei d'argent et de la gelstei d'or ainsi que du don de télépathie et de la *valarda*. Finalement, Kane leva la main, comme pour écarter nos spéculations les plus effrayantes. Puis il nous dit : « Personne ne connaît tous les pouvoirs de la Bête ignoble. Mais il y a quelque chose d'encourageant : on peut la combattre. Ainsi, il projette des illusions, mais elles ne rendent pas tout le monde fou. Il envoie de terribles rêves, mais il y en a qui refusent de les faire leurs. Il transforme des hommes et des femmes en goules, mais jamais les plus forts, non ? En fin de compte je suis obligé de croire que chacun d'entre nous a la volonté de se détourner de lui. »

Il continua en expliquant que la volonté devait être trempée comme le meilleur des aciers et aiguisée de manière à pourfendre toutes les peurs ; elle devait être polie jusqu'à briller comme un miroir pour renvoyer à Morjin toutes ses illusions, tous ses cauchemars et tous ses mensonges.

« N'est-ce pas ce que j'ai toujours dit ? demanda maître Juwain en se tournant vers moi. Faites-vous les exercices que je vous ai appris, Val ? »

Je me rappelai son conseil de me créer un allié qui veillerait sur moi dans mon sommeil et me protégerait contre les mauvais rêves. Je secouai la tête en répondant : « Après la mort des Gris, cela ne m'a plus paru nécessaire.

— Je vois. Alors il est peut-être temps de passer à la leçon suivante.

— Oui, peut-être, maître.

— Et les rêves ne sont pas ce qu'il y a de plus important, continuait-il. Quand vous êtes réveillé, vous devez vous efforcer de ne pas penser au Seigneur des Mensonges. »

Je hochai la tête en reconnaissant qu'il avait raison.

« Et vous aussi, Liljana, lui dit-il, en montrant le cristal bleu. Val mis à part, parmi nous, c'est vous qui devez faire le plus attention.

— Bien sûr que je ferai attention, répondit-elle. M'avez-vous déjà vue agir autrement ? »

Maître Juwain soupira en se grattant la tête. « Promettez-vous que si vous utilisez votre gelstei, vous vous abstenrez d'essayer de voir ce qu'il y a dans l'esprit du Dragon Rouge ?

— Bien sûr, répéta-t-elle. Je crois que je connais trop bien ce qu'il y a dans l'esprit de ce genre d'homme. »

Sa manière désinvolte de traiter Morjin comme un homme parmi les autres me fit peur. Et fit peur à Atara. Pendant toute notre discussion sur la gelstei bleue et la télépathie, elle était restée

pratiquement silencieuse. Levant soudain les yeux de sa boule de cristal transparente, elle dit : « Prenez garde, Liljana. Du jour où vous effleurez l'esprit de Morjin, vous ne sourirez ni ne rirez plus jamais. »

Et alors que nous nous souhaitions bonne nuit avant de nous installer sur nos fourrures pour dormir, je me dis que c'était là un avertissement dont nous devrions tous tenir compte.

Cette nuit-là, j'eus de nouveau des cauchemars. Réveillé bien avant l'aube, j'observai les nuages qui arrivaient sur l'océan et cachaient la faible lueur de la lune. Puis je me mis à méditer comme maître Juwain me l'avait appris ; en me rendormant, je tentai de rester conscient de cette partie de moi qui ne dormait jamais et restait toujours consciente. Cela dut m'être utile parce que après, je ne rêvai que de ma famille qui me manquait encore plus que les Montagnes de Levant. Mes frères, ainsi que mon père, ma mère et ma grand-mère aussi, me souriaient de l'intérieur du château de mon âme et me pressaient d'achever ma quête et de rentrer à la maison au plus vite.

Les nuages s'évanouirent avec le lever du soleil, nous offrant une journée de voyage claire et lumineuse. Pendant que nous sellions les chevaux, maître Juwain regarda l'océan et dit : « Si je ne me suis pas trompé dans mes comptes, nous sommes le premier jour de marud. C'est un bon mois pour traverser la mer.

— Oui, c'est le meilleur mois, dit Alphanberry. Mais où trouver un bateau ? »

C'était notre problème le plus urgent et nous partîmes vers l'ouest pour le résoudre. Pendant près de deux heures, nous laissâmes les chevaux marcher lentement sur la plage. Ils avaient beau avoir mangé leur content d'herbe pendant la nuit, ils manquaient encore d'énergie. Je savais qu'ils avaient besoin d'une bonne ration d'avoine pour faire un peu de gras et reprendre des forces. Mais nous en manquions et dans ce pays de plages sableuses et d'arbustes, nous avions peu de chances de tomber sur de l'orge, du seigle ou d'autres céréales. Cela n'empêchait pas Altaru de garder le moral. À deux reprises, alors que je mettais pied à terre pour marcher à côté de lui et lui permettre de se reposer, il secoua la tête et piétina le sable comme s'il se sentait offensé que je doute de sa capacité à me porter. C'était un animal si bon qu'il aurait plongé dans la mer pour tenter de nous faire traverser sur son dos. Mais je ne savais absolument pas comment il réagirait devant un bateau si nous en trouvions un.

À une distance de dix milles environ, le rivage s'orienta vers le nord-ouest, comme Kane et maître Juwain l'avaient prévu dans le cas où nous serions bien dans la Baie des Baleines. Eanna, bien sûr, s'étendait droit vers l'ouest et nous aurions pu nous diriger directement vers elle, évitant ainsi un grand détour et raccourcissant

le voyage de plusieurs milles. Mais pour cela, il aurait fallu pénétrer de nouveau dans le Vardaloon. Et comme disait Maram, il préférerait parcourir tout le littoral d'Ea plutôt que de retourner dans cette forêt maudite.

Nous suivîmes donc la côte au plus près. Mais ses nombreuses criques, ses promontoires et ses falaises nous obligeaient souvent à faire des détours de plusieurs milles vers l'intérieur des terres où les verges d'or, les fléaux de puces et autres arbustes laissaient la place à une forêt de chênes et de grands pins qui empestaient la résine. Nous fûmes tous très heureux de constater qu'il y avait peu de moustiques et pas de sangsues ni de tiques. Les oiseaux assoiffés de sang qui avaient si horriblement harcelé les chevaux semblaient se cantonner aux bois plus profonds, et les bestioles volantes les plus agressives que nous vîmes étaient des gobe-mouches qui paraissaient préférer dévorer les moustiques plutôt que nous.

Le lendemain et le jour suivant, nous continuâmes à avancer vers le nord-ouest, le long de la Baie des Baleines. Mais le quatrième jour après notre discussion sur la gelstei bleue, nous atteignîmes un piton rocheux qui pointait vers le Grand Océan du Nord. À cet endroit, la route tournait brutalement vers le sud-ouest. D'après maître Juwain, de l'autre côté des eaux gris-vert, à cent milles de là, les innombrables petites îles de l'archipel des Nédú cédaient la place à celles des Elyssu. Il nous expliqua que de nombreux bateaux faisaient la traversée entre ces îles et le bout de terre sur lequel nous nous trouvions. Mais ce jour-là, nous ne vîmes que quelques cormorans planant au-dessus de la mer.

« Quelque chose vous inquiète, maître », dis-je à maître Juwain tandis que nous observions l'océan. Le vent de la mer faisait voler mes cheveux autour de ma tête et la crinière des chevaux. Mais avec son crâne d'œuf, maître Juwain n'avait pas ce problème. « Eh bien oui, effectivement. »

Il se retourna pour montrer la côte sur notre gauche. « À moins que le monde ne soit plus comme sur les vieilles cartes, à cinquante milles de ce cap, nous trouverons un fleuve. Dans le temps on l'appelait l'Ardellan. Il traverse tout le Vardaloon et se jette dans l'océan. Comment le franchirons-nous ? »

Le fait que maître Juwain ait attendu que nous ayons fait tout ce trajet pour me faire part de ses craintes aurait pu me fâcher. Mais il était ainsi : il tournait et retournait les choses dans sa tête avec tant de soin qu'il croyait trop souvent que ce qui était évident à ses yeux l'était également aux yeux des autres. Cependant, il se trouvait que j'avais déjà évoqué la traversée de l'Ardellan avec Kane.

« On construira des radeaux, dis-je, et on passera dessus.

— Des radeaux ? Et comment les construira-t-on ? »

Son manque de connaissances dans ce domaine me fit sourire. Il savait trouver dans un bois inconnu une herbe capable d'éloigner quelque mystérieuse fièvre ou encore raconter comment on fabriquait les gelstei des milliers d'années auparavant, mais la construction d'un radeau tout simple le dépassait.

« On abattra des arbres, lui expliquai-je, et on les attachera ensemble.

— Des arbres ? Ah oui, je vois, je vois. »

Ce soir-là, nous montâmes notre camp au bord d'un petit ruisseau qui se jetait dans la mer et le lendemain matin, nous partîmes de bonne heure en direction du sud-ouest en suivant la côte. Le littoral était moins découpé et moins escarpé maintenant et il était possible de parcourir de grandes distances sur la plage. Ce jour-là, en avançant lentement, nous fîmes vingt-cinq milles et le jour suivant, notre progression fut encore plus encourageante. En fin d'après-midi apparurent les premiers signes de la proximité du grand fleuve. Nous aperçûmes un vol d'oiseaux bleus aux grandes ailes et maître Juwain déclara que c'étaient des oiseaux d'eau douce, pas de mer. Reniflant l'air, les chevaux semblaient sentir cette eau au-delà du rideau des arbres et du rivage devant nous. Et Liljana aussi.

« Nous approchons », dit-elle en montrant la plage. Devant nous, à environ quatre milles, la côte semblait s'orienter au sud. « Ce doit être l'embouchure de l'Ardellan. »

Nous nous dirigeons droit dessus à un rythme beaucoup plus rapide maintenant. La plage rétrécit pour disparaître complètement et nous fûmes obligés de prendre par la forêt qui descendait presque jusqu'à la mer. Elle était plantée de chênes et de pins habituels sur cette côte au sol sablonneux. Ils formaient un rideau épais qui nous cachait le fleuve dont nous n'étions certainement plus très loin. Les pins à l'odeur de résine me réjouissaient car ils poussaient plus droit que les chênes et seraient beaucoup plus faciles à abattre. Juste au moment où je me demandais combien il en faudrait pour construire un radeau assez grand pour transporter deux ou trois chevaux, les bois débouchèrent soudain sur des champs. Et juste derrière ces étendues vertes, j'eus la surprise d'apercevoir une ville fortifiée, construite sur les bords du grand fleuve bleu.

« Je ne savais pas qu'il y avait des villes dans cette région, dit Maram en parlant en notre nom à tous. Qui sont ces gens ?

— Allons voir », répondis-je en faisant avancer Altaru d'un petit coup de talon.

En réalité, ce n'était qu'une petite ville, beaucoup moins étendue que Tria ou même Silvassu. Et la muraille qui l'entourait n'était ni magnifique, ni redoutable : elle était faite de piquets de bois plantés dans le sol humide et ressemblait à une longue rangée de radeaux

attachés ensemble. La majeure partie, comme nous le constatâmes en approchant, était rongée par les vers ou dégradée. À l'intérieur, les maisons et tous les bâtiments étaient construits dans le même pin pourri et toute la ville sentait la décomposition et puait la résine et la térébenthine.

Quoi qu'il en soit, ces remparts avaient une porte vers laquelle montait une route. Nous suivîmes ce chemin de terre et dépassâmes des paysans en haillons qui s'enfuirent devant nous en poussant des cris et en se couvrant le visage. Ils disparurent dans leurs petites huttes de bois en refermant la porte derrière eux.

« Quels gens accueillants ! fit remarquer Maram qui chevauchait près de moi. Ce n'est peut-être pas la peine d'abuser de leur hospitalité.

— Ils pourront peut-être nous aider à traverser le fleuve, répondis-je. Et puis, il faudrait savoir ce qui les effraie tant. »

Les hurlements des paysans avaient alerté les gardes de la ville qui nous observaient du haut d'un chemin de ronde derrière les petites fortifications. Tous portaient les cheveux longs et une barbe blonde hirsute et étaient habillés d'une tunique bleue en lambeaux, ornée d'armoiries composées d'un aigle tenant dans ses serres deux épées en croix. Leurs casques en fer étaient piqués de rouille comme les malheureuses petites épées qu'ils brandissaient dans notre direction.

« Qui êtes-vous ? interrogea l'un de ces gardes aux yeux bleus qui semblait être leur capitaine. D'où venez-vous ? »

Nous donnâmes notre nom et celui de notre pays, puis nous leur expliquâmes que nous avions besoin d'aide pour traverser l'Ardellan et poursuivre notre voyage. Après avoir consulté ses compagnons un moment, le capitaine déclara en nous contemplant de ses yeux bleus glacials : « Nous avons entendu parler de l'Alonie et des îles Elyssu, mais nous ne connaissons aucun royaume du nom de Mesh et de Délu.

— Bon, c'est que le monde est grand, grommela Kane en lançant un petit caillou contre la porte. Si vous voulez bien nous laisser entrer, nous vous en dirons plus long.

— C'est au roi de décider, répondit le capitaine des gardes. Pendant qu'on l'envoie chercher, vous attendrez ici. »

Comme pour donner plus de poids à son ordre, les autres gardes sortirent soudain des arbalètes et les pointèrent dans notre direction. Mais leur mécanisme en fer semblait usé et je doutais qu'elles soient capables de tirer.

« Qu'est-ce que c'est que ce roi qu'on envoie chercher pour nous accueillir au lieu de nous amener à lui ? » me murmura Maram.

Pendant un moment, assis sur nos chevaux, nous attendîmes la réponse à cette question en écoutant le bruit du vent dans les champs de pommes de terre qui entouraient la ville. Puis, derrière la vieille

palissade délabrée, nous entendîmes des bruits de pas lourds, comme si quelqu'un chaussé de bottes gravissait un escalier en bois. Un vieil homme à la tête chenue et à la barbe blanche et vaporeuse se montra soudain. Bien qu'il fût désormais voûté par les ans, on voyait qu'il avait dû être assez grand autrefois. Il portait un manteau fané violet avec un col d'hermine qui avait connu des jours meilleurs. Sur sa tête était posée une couronne en argent qui paraissait avoir été nettoyée à la hâte pour essayer en vain d'en faire partir les tâches. Le capitaine des gardes le présenta comme le roi Vakurun. Le roi nous examina de ses yeux bleus chassieux qui étaient non pas accueillants, mais remplis de terreur.

« Veuillez nous répéter vos noms, ordonna-t-il d'une voix tremblante. Et parlez fort, pour que nous puissions vous entendre. »

Nous donnâmes nos noms une seconde fois et attendîmes que les portes s'ouvrent.

« Qu'est-ce qui nous assure que vous êtes bien ceux que vous prétendez être ? demanda-t-il.

— Qui pouvons-nous être d'autre ? » répliquai-je.

Le roi échangea un bref regard avec son capitaine avant de désigner les arbres au-delà des champs. « Il n'est jamais sorti de ces bois que des créatures malfaisantes. »

Souriant à Atara et à Alphanderry, je dis d'une voix forte : « Est-ce que vous trouvez que nous avons l'air malfaisant ?

— On dit que la créature qui a massacré mon peuple prend parfois une apparence aussi belle que cette jeune fille, répondit-il en montrant Atara de son vieux doigt. »

Il poursuivit en racontant que son royaume avait été attaqué par une série d'ennemis : de gros ours noirs au fond de la forêt ; un chevalier invincible monté sur un grand cheval blanc caparaçonné de diamants ; une tribu de femmes guerrières ; des géants aux visages hideux et à la fourrure blanche ; de longs vers ressemblant à des sangsues et aussi gros que des baleines, et d'autres choses encore.

Cette fois, ce fut à moi d'échanger un regard avec Kane et les autres. Je levai ensuite les yeux vers le roi et dis : « Apparemment, tous ces ennemis n'étaient en réalité qu'un seul et même ennemi. Et il a été tué. »

Nous parlâmes de notre traversée du Varlatoon et de Méliadus. Nous l'assurâmes que nous avions mis le monstre en terre et qu'il n'en sortirait plus jamais. Puis nous évoquâmes notre quête et lui montrâmes les médaillons que le roi Kiritan nous avait donnés.

« Nous avons entendu parler du roi Kiritan », dit le roi Vakurun. La lumière du soleil qui se reflétait dans les cercles d'or que nous portions autour du cou semblait l'éblouir. « Nous savons qu'il a envoyé des émissaires dans toutes les contrées pour convoquer les

chevaliers à Tria, mais il n'a jamais envoyé personne dans *notre* royaume. »

De la main, il balaya les champs qui entouraient sa vieille ville en décomposition.

« Et comment s'appelle ce royaume ? lui demandai-je.

— Mais, Valdalon, répondit le roi. Vous êtes à Valdalon. Vous ne le saviez pas ? »

Il expliqua ensuite qu'il régnait sur toutes les terres s'étendant d'Eanna aux Montagnes Bleues et des Montagnes Blanches à la mer.

« Si vous avez vraiment tué ce Méliadus, nous dit-il, nous avons une dette envers vous et nous la paierons. »

En regardant les pointes de sa couronne, je vis que deux d'entre elles avaient perdu leurs incrustations d'améthyste : « Tout ce que nous vous demandons, c'est la permission de traverser votre royaume en toute sécurité et une aide pour franchir le fleuve, si vous pouvez nous la fournir. »

Je reconnus que nous étions en route pour Ivalo où nous espérions trouver un bateau pour nous rendre dans des îles au sud de Thalu.

« Si c'est un bateau que vous cherchez, dit le roi, nous pouvons peut-être vous aider à traverser bien plus que la rivière. Nous avons deux navires dans notre port et l'un d'eux doit partir aujourd'hui même pour Ivalo. »

À cette nouvelle, l'excitation nous gagna, surtout Maram qui redoutait le rude travail d'abattage des arbres pour construire un radeau – sans parler des centaines de milles qui restaient à parcourir jusqu'à Ivalo. Après toutes nos épreuves, la chance semblait enfin nous sourire.

Le roi Vakurun ordonna alors d'ouvrir les portes et nous entrâmes dans la ville – si cet ensemble de misérables maisons et de rues boueuses pouvait s'appeler ainsi. Immédiatement, quarante hommes du roi nous encerclèrent pour nous servir d'escorte ; cependant, aucun de ces « chevaliers » n'était à cheval. Apparemment, le roi possédait le seul cheval de la ville. Il se hissa sur le dos de cet animal ensellé et nous chevauchâmes côte à côte dans les rues qui descendaient vers le fleuve.

« Il nous faut nous dépêcher si nous voulons attraper ce bateau, nous dit-il. Il se pourrait qu'il n'y en ait pas d'autre en partance pour l'ouest avant longtemps. »

Le regard triste, il nous raconta alors l'histoire de son peuple. Nombre de ses sujets se trouvaient le long des rues pour assister au spectacle sans précédent que nous leur offrions. À part les petits vieux et les petites vieilles, tous avaient les mêmes cheveux blonds et les mêmes yeux bleus que nos gardes. Tous semblaient être des cousins éloignés d'Atara – et il se trouva qu'ils l'étaient vraiment.

Les Valdalonien, dit le roi Vakurun, étaient les descendants d'un grand guerrier appelé Tarnaran et de ses compagnons qui avaient quitté Thalu quelque trois cents ans auparavant. Tarnaran et sa bande d'aventuriers – les termes ne sont pas du roi, mais de moi d'après ce que j'ai compris – prétendaient être des descendants du grand Bohimir. Rêvant de retrouver la gloire des anciens Aryens, ils cherchèrent de nouvelles terres à conquérir. Mais Tarnaran n'était pas Bohimir, et Thalu avait depuis longtemps perdu sa grandeur. Cette fois-là, il n'y eut ni flotte de mille navires, ni sac de Tria par des sauvages assoiffés de sang. Tarnaran ne réussit à réunir que cinq navires sur les côtes appauvries de Thalu. Il leur fit traverser le Grand Océan du Nord et entrer dans l'embouchure de l'Ardellan où ils bâtirent leur première ville. Tarnaran fut couronné roi de Valdalon.

Mais prétendre régner sur toutes les terres entre Eanna et les Montagnes Bleues était une chose, les soumettre en était une autre. Si le roi Tarnaran n'avait eu aucun mal à convaincre par la peur les peuples de la côte de lui payer un tribut de poissons et de fourrures, les habitants des bois se révélèrent plus redoutables. Et la forêt aussi. Il fallut cent ans aux Valdalonien pour établir des villes à l'intérieur des terres sur les rives de l'Ardellan et de ses affluents. La lutte contre les sangsues, les moustiques et les murs d'épaisse végétation était assez dure en soi. Mais quand ils essayèrent d'étendre leur pouvoir à tout le royaume, ils furent assaillis et tués par les ennemis successifs dont le roi Vakurun avait parlé un peu plus tôt.

« Vous ne pouvez pas imaginer la terreur que ce Méliadus a causée parmi mon peuple, nous dit le roi Vakurun. Si c'est bien cet animal humain qui les a massacrés. »

Méliadus, expliqua-t-il, avait tué bien plus de gens que les Valdalonien. Au cours du second siècle de leur règne, les tribus du cœur de la forêt commencèrent à mourir, suivies par celles de la côte. Comme il ne restait plus personne pour leur payer tribut, les compatriotes du roi Vakurun devinrent de plus en plus pauvres. Et puis, un par un, les postes avancés de la forêt furent attaqués. On raconta des histoires terribles : la femme d'un jeune guerrier se transforma en ourse et le dévora ; des enfants furent enlevés dans leur lit et retrouvés vidés de leur sang jusqu'à la dernière goutte. Au troisième siècle du règne des Valdalonien, les villes sur les rives de l'Ardellan et des autres fleuves du royaume furent progressivement abandonnées. Quand le père du roi Vakurun accéda au pouvoir, son peuple en était réduit à gagner péniblement sa vie à l'intérieur des fortifications de la première ville.

« Les temps sont très difficiles, pires que jamais, conclut le roi Vakurun en chevauchant vers le fleuve. Mais on dit que l'heure la plus sombre annonce toujours l'aurore. Je prie pour que vous trouviez cette

Pierre de Lumière que vous cherchez. Comme je prie pour que mon peuple occupe un jour tout le Valdalon, des Montagnes Blanches à la mer. »

Son peuple, pensai-je, pouvait à peine remplir la seule ville qu'il lui restait. Autour de nous, nombre de maisons semblaient abandonnées ou s'étaient écroulées. À part les quelques récoltes tirées du pauvre sol sablonneux autour de leur ville et la chasse aux otaries à fourrure un peu plus loin sur la côte, les Valdalonienens n'avaient pas grand-chose pour vivre. C'est pour cette raison que le roi Vakurun, au début de son règne, avait fait construire un port dans l'espoir d'attirer les grands navires qui sillonnaient l'océan au sud des Elyssu et de Nédù. Ses sujets extrayaient de la résine et de la térébenthine des pins qui poussaient en abondance dans les environs pour réparer ces bateaux. Ils étaient ainsi passés du statut de guerriers à celui de caréneurs et de charpentiers.

Les deux navires dont il nous avait parlé étaient encore ancrés dans le port au bord du fleuve. Bien sûr, appeler port les quatre docks branlants qui émergeaient de l'eau revenait à appeler montagne une taupinière. Mais je trouvai quand même les bateaux assez impressionnants. Il y avait une galiote dont on changeait les rames et maître Juwain dit que l'autre embarcation était un bilandre. Ce solide navire à deux mâts avait fait escale dans le port pour prendre un chargement de fourrures et se rendait à Ivalo.

Nous amenâmes nos chevaux jusqu'au quai où il était amarré. Le roi Vakurun demanda au capitaine de descendre de la passerelle et de venir nous voir. La douzaine de marins qui avaient arrêté de travailler pour nous regarder s'écartèrent pour le laisser passer. Le roi nous présenta le capitaine Kharald qui était un être solidement charpenté. Comme les hommes qu'il commandait, il portait une chemise de laine, une grosse ceinture noire et une culotte d'un bleu éclatant. Il avait les cheveux roux flamboyants des Surrapamers et des yeux aussi verts que la mer. Son visage, brûlé par des années de soleil et de vent, était sillonné de nombreuses rides comme un vieux morceau de cuir. Quand il comprit que le roi avait l'intention de lui demander de nous emmener, ses yeux se mirent à briller de cupidité.

« C'est qu'il y a bien cent cinquante lieues d'ici à Ivalo, dit-il en nous regardant de haut en bas. Et vous êtes sept, avec onze chevaux, dont deux lourdement chargés. »

Je me dis que le capitaine était un homme qui aimait les chiffres et les additions et qui calculait son bénéfice à la plus petite pièce d'argent près.

Atara avait commencé à sortir la bourse en cuir contenant les pièces qu'elle avait gagnées aux dés à Tria, mais d'un regard étonnamment royal, le roi arrêta son geste. S'adressant au capitaine

Kharald, il dit : « Ces gens nous ont rendu un grand service et notre désir est qu'ils puissent se rendre à l'endroit de leur choix. Vous pouvez retenir le coût de leur traversée sur le prix que nous avons convenu pour les fourrures. »

Je commençais à protester contre cette générosité quand un regard de Liljana me fit taire. Je compris ce qu'elle voyait : pour être roi, un roi avait besoin d'occasions de faire preuve de ses largesses. Et je compris également autre chose : le roi Vakurun ne devait pas être mécontent de débarrasser son royaume de sept étrangers qui pourraient se révéler encore plus dangereux que Méliadus.

Nous remerciâmes alors le roi et nous préparâmes à embarquer. Comme je le craignais, nous eûmes un peu de mal à faire monter les chevaux par la passerelle et à les descendre ensuite dans la cale du navire où se trouvaient les stalles. Altaru, en particulier, rechignait à se rendre dans cet endroit humide et sombre. Trois des marins m'assurèrent qu'ils avaient déjà transporté des chevaux et tentèrent de me prendre les rênes des mains. Ce fut une erreur. Altaru envoya une ruade dans leur direction et, ratant leur tête d'un pouce, faillit réduire en miettes l'accastillage sur le pont. Tandis qu'il examinait les marques que les sabots ferrés d'Altaru avaient laissées sur le bois, les yeux verts du capitaine Kharald lançaient des flammes comme ceux d'un dragon. Il ne dit rien, mais je pouvais presque l'entendre évaluer les dommages et les soustraire du prix des fourrures à payer au roi Vakurun.

Finalement, je fis descendre moi-même Altaru dans le passage menant à la cale. Atara et les autres firent de même avec leurs chevaux. Après nous être assurés que les stalles étaient propres et recouvertes de paille fraîche, nous leur servîmes de l'avoine provenant du magasin du bateau, puis nous remontâmes installer nos fourrures sur le pont.

Une heure plus tard, alors que les premières étoiles nous indiquaient la direction de l'ouest, profitant du reflux, le navire quitta l'embouchure de l'Ardellan pour le Grand Océan du Nord.

C'était une nuit de pleine lune. Elle s'était levée sur un univers constitué d'eau de toutes parts. Longtemps après l'heure à laquelle j'aurais dû dormir à l'arrière du bateau avec mes compagnons, je restai seul à l'avant, agrippé au bastingage, à regarder le navire fendre les vagues de l'océan baigné par la lumière argentée de la lune. Naviguer hors de vue de la côte me terrorisait. Le simple fait de contempler la mer me faisait craindre de me noyer dans son immensité noire et brillante. Au sud et à l'ouest, à l'est et au nord, pas le moindre morceau de terre sur lequel fixer mon regard et espérer aborder en cas de tempête inattendue et de naufrage. Je compris que ma vie, ainsi que celle de mes compagnons et de tous ceux qui étaient à bord dépendaient entièrement de ce tas de bois assemblé par les hommes et agité par le roulis.

Le capitaine Kharald avait baptisé son navire la *Chouette blanche*, ce qui me rassurait un peu. Les chouettes voient dans l'obscurité, comme notre capitaine à la barbe rousse. Cette première nuit de voyage, il arpenta le pont pendant des heures, tantôt levant les yeux sur les voiles gonflées par le vent, tantôt consultant le timonier pour s'assurer que nous gardions le bon cap. Je supposais qu'il le déterminait à l'aide des étoiles. Cette nuit-là, elles étaient très brillantes. Ces millions de points lumineux qui se détachaient dans le ciel noir comme des lances à pointe de diamant éclipsaient presque la lune. Jamais je ne m'étais senti aussi proche d'elles depuis l'époque où je montais sur les montagnes de mon pays.

J'aurais pu rester là toute la nuit à contempler cette splendeur troublante et à respirer les embruns au goût de sel, mais des pas derrière moi me firent me retourner. Je m'attendais à voir le capitaine Kharald ou l'un des cinquante marins de l'équipage qui manœuvraient le navire. Au lieu de cela, je découvris un inconnu nimbé de la lumière de la lune. C'est en tout cas ce que je pensai au premier abord car il ne portait ni la chemise de laine rêche ni la culotte des hommes du capitaine Kharald, mais une longue cape de voyage dotée d'une capuche profonde qui lui couvrait la plus grande partie du visage. Puis il parla, et je sus que ce n'était pas un inconnu.

« Valashu Elahad, dit-il, pourquoi essayez-vous de m'échapper ? »

Il avait la voix plus douce qu'Alphanderry ; quand il rejeta sa capuche en arrière, les rayons de lune tombèrent sur le plus beau

visage que j'aie jamais vu. Ses cheveux brillaient comme de l'or et ses yeux étaient comme deux soleils jumeaux déversant leur lumière dorée dans l'obscurité. Sur le devant de sa tunique ornée de fourrure noire se trouvait un gros dragon rouge lové.

J'essayai de ne pas le regarder, mais j'avais l'impression que des clous maintenaient mes paupières ouvertes. J'essayai de ne pas l'écouter, mais sa voix couvrait les craquements de la charpente du navire et le mugissement du vent : « Je sais que vous avez assassiné mon fils. »

Je commençai par nier avant de me rappeler que je ne devais à aucun prix lui parler.

Moijin tendit alors sa main délicate et effleura le fourreau où était rangée mon épée cassée. « Je vous avais dit que vous tueriez de nouveau avec cette épée, et vous l'avez fait.

— Non, murmurai-je, c'est lui qui...

— **MON FILS !** » rugit soudain Moijin. Il hurla si fort que je crus que la puissance de son cri allait briser les mâts du bateau. Et la douleur contenue dans sa voix était si violente que je crus qu'elle allait me fendre en deux.

« Mon fils, dit Moijin d'une voix radoucie qui pénétra en moi comme une lame soyeuse. Mon seul fils. »

Je mis mes mains sur mes oreilles pour ne plus entendre ses paroles. Finalement, je réussis à fermer les yeux pour ne plus voir l'immense souffrance qui se lisait sur son visage.

Alors, Moijin mit ses mains sur les miennes ; il toucha mon front et appuya son doigt sur ma cicatrice. Et j'entendis sa voix résonner en moi comme un carillon argentin ; je vis ses yeux me fouiller et regarder là où personne ne doit regarder.

« La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, dit-il, nous avions décidé que vous deviez mourir. Mais maintenant que vous avez tué Méliadus, vous devrez mourir mille fois. Voulez-vous que je vous montre ces agonies ? »

Sans me laisser le temps de répondre, son coup partit et m'atteignit en pleine poitrine. La violence du choc fut telle que je fus projeté par-dessus le bastingage. Je tombai dans l'air obscur, puis plongeai dans l'obscurité encore plus grande de la mer. Je coulai comme une pierre dans les vagues bouillonnantes. Je suffoquai, j'étouffai, j'avalai de l'eau par le nez. Le sel me brûlait les poumons et le froid entraît au plus profond de moi et détruisait la vie qui m'animait.

Et puis l'obscurité de la mer céda la place à une lumière aveuglante. Je me rendis compte que je ne tombais plus dans les profondeurs des ténèbres, mais que j'étais pris dans une crevasse entre deux montagnes et qu'une tempête de neige faisait rage autour de

moi. Je luttai toujours pour respirer tandis que le vent chargé d'humidité me gelait les membres et que des aiguilles de glace me transperçaient la chair. La douleur devint si forte que j'eus la certitude que des lames d'acier glaciales étaient en train de m'éventrer.

Soudain, je me retrouvai encerclé et acculé contre une paroi rocheuse, au milieu des cris de farouches guerriers à la peau bleue qui me lacéraient pour de bon. Leurs haches étincelantes frappaient le bouclier de mon père et, traversant mon armure, me déchiraient le ventre. J'ouvris la bouche pour hurler la douleur incroyable que je ressentais quand une autre hache m'atteignit au visage, et je n'eus plus de bouche pour émettre le moindre son, pas même un léger murmure pour dire toute la peur que j'avais de la mort.

Et cela se poursuivit. Le Seigneur des Mensonges m'avait promis mille morts. Mais pendant que je me tenais à l'avant du navire ballotté par les vagues, la main de Moijin appuyée sur mon front, j'eus l'impression de vivre mille fois mille morts. « Est-ce que vous voyez, Valashu ? me disait-il. Est-ce que vous voyez ? » Pendant ce qui me parut durer une éternité, tandis que la lune nous inondait de sa lumière froide, je luttai pour ne pas voir les terribles visions que Moijin m'offrait. Mais je ne luttai pas assez fort. La volonté farouche de vaincre que m'avait enseignée Kane ne suffit ni à les écarter, ni à le chasser.

Finalement, Moijin ôta sa main de mon front. Debout sous les millions d'étoiles suspendues comme des couteaux au-dessus de nos têtes, de sa voix la plus triste, il me dit : « Maintenant, vous avez vu le sort qui vous attend. Vous savez qu'une seule personne peut le modifier. Et qu'il n'y a qu'une manière de me persuader de vous laisser la vie. »

En disant cela, il regardait mes mains et je vis qu'elles serraient une coupe en or massif. Avant même que j'aie eu le temps de m'en étonner, il prit la coupe et me la tendit de façon à me permettre de voir l'intérieur.

Et là, dans ses profondeurs scintillantes, plus profondes encore que la mer, je me vis debout au sommet de la plus haute montagne du monde devant un immense trône en or. Morjin, qui était assis sur ce trône, en descendit et tendit la main vers moi. Puis il montra l'est et l'ouest, le nord et le sud, Délu et Surrupam, Sunguru et l'Alonie, et tous les autres royaumes du monde. Il dit qu'il me les donnerait tous, qu'il me donnerait Atara pour reine et que pendant mille ans je serais le Grand Roi d'Ea.

Je contemplai longuement l'intérieur de la coupe en or qu'il tenait devant moi. Je vis le Désert Rouge se couvrir de fleurs et le Vardaloon se changer en paradis. Je vis des guerriers déposer leurs armes par milliers et la paix s'installer sur toutes les terres.

Quand je finis par relever les yeux, je vis que Moijin aussi avait changé. Dans la mesure où c'était possible, il était encore plus beau qu'avant. Une immense compassion adoucissait son regard doré et à la place de sa tunique brodée d'un dragon, il semblait vêtu d'une lumière surnaturelle et multicolore. Sans qu'il me le dise, je sus qu'il était passé du statut d'homme à celui de grand Elijin.

« Pendant trois âges, me dit-il, dans un monde cruel et terrible, j'ai dû faire des choses cruelles et terribles. À plusieurs reprises, j'ai tué des hommes, comme vous, Valashu Elahad. »

La souffrance que je lisais dans ses beaux yeux tristes était réelle. Elle *me* faisait monter les larmes aux yeux et me touchait si profondément que c'était insupportable. Seule la coupe en or qui déversait sa lumière apaisante comme la plus fraîche et la plus douce des sources me retenait de m'effondrer en sanglotant.

« Mais bientôt, la Pierre de Lumière sera retrouvée, me dit-il en regardant dans la coupe. Le vieux monde sera détruit et un nouveau monde sera créé. Et Atara et vous, et tous vos enfants et petits-enfants, vivrez toute votre vie dans un monde qui ne connaîtra que la paix. »

Seul Moijin savait à quel point je souhaitais les choses qu'il me montrait. Mais tout n'était que mensonge. Le plus terrible des mensonges, pensai-je est celui auquel on voudrait le plus croire.

« Vous êtes tout près, n'est-ce pas ? » me dit Moijin. Je fermai les yeux et hochai lentement la tête d'avant en arrière.

« Vous êtes si près de l'endroit où elle se trouve, répéta-t-il. Ouvrez les yeux que je puisse voir où vous êtes. »

Je voulais désespérément ouvrir les yeux et voir le monde transformé en un lieu de beauté et de lumière.

« Je vous en prie, ouvrez les yeux. Il se fait tard et le jour va bientôt se lever. »

Debout à l'avant du bateau qui se soulevait, je m'efforçai d'écouter le vent plutôt que sa voix douceuse. Je savais que je ne pourrais pas lui résister beaucoup plus longtemps.

« Les étoiles, Valashu. Laissez-moi regarder les mêmes étoiles que vous. »

Ma main se referma sur le pommeau de mon épée, mais je me rappelai qu'elle était brisée. Alors je finis par ouvrir les yeux pour contempler les étoiles qui se levaient à l'est. Maître Juwain m'avait expliqué un jour qu'on ne combat pas les ténèbres par les armes, mais en rayonnant d'une lumière suffisamment éclatante. Et là, juste au-dessus de la ligne noire de l'horizon, étincelait une étoile blanche plus brillante que toutes les autres. Je fixai mon regard sur cette étoile scintillante appelée Valashu, l'Etoile du Matin. Tandis que je m'ouvrais à son rayonnement, il s'étendit soudain à tout le ciel, comme un soleil, et me consuma entièrement. Et je disparus en lui tel

un cygne d'argent s'envolant dans ce feu sacré qui n'a ni commencement ni fin.

« Elahad, soyez maudit ! » J'entendis la voix de Morjin qui me maudissait dans le lointain. Mais quand je me tournai vers lui, il était parti.

Agrippé au bastingage, le long de l'accastillage, je repris mon souffle en bénissant le ciel de l'avoir échappé belle. Je respirai l'odeur de la mer et la poix âcre des joints du bateau qui gémissait. Les constellations de la nuit brillaient encore dans le ciel comme des signaux lumineux, mais à l'est, une lueur rouge annonçait le lever du soleil.

En rejoignant mes compagnons sur le pont où nous avions installé nos fourrures pour dormir, je trouvai Kane réveillé. En fait, il semblait toujours réveillé. Ou peut-être serait-ce plus juste de dire qu'il dormait rarement.

« Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-il quand je m'assis sur ma fourrure. On dirait que vous avez vu un fantôme.

— J'ai vu pire, répondis-je en chuchotant ; j'ai vu Morjin. »

Maître Juwain m'avait maintes fois conseillé de ne pas prononcer ce nom maudit ; cette fois, sa seule mention suffit à le tirer de son sommeil. De toute façon, il aimait se lever de bonne heure et le pont du bateau luisait maintenant des premières lueurs de l'aube.

Je leur racontai à tous les deux ce qui m'était arrivé lorsque j'étais seul, appuyé contre le bastingage. Et maître Juwain dit : « Vous vous êtes bien débrouillé, Val. L'Etoile du Matin, dites-vous ? Hum... C'est une intéressante variation des méditations de la lumière que je vous ai enseignées. »

Les yeux de Kane étaient comme deux ronds noirs, plus noirs que l'océan la nuit. Ils inspectaient le pont et regardaient derrière les immenses mâts comme s'ils étaient à la recherche de Morjin. Il dit : « Ça m'inquiète qu'il en sache autant sur la mort de son fils. Je crois qu'il devient de plus en plus puissant. »

Maître Juwain et lui s'accordèrent pour déclarer que je devais continuer mes méditations. Et m'entraîner à surveiller l'accès à mes rêves, aussi.

« Et nous devons nous entraîner à l'épée, ajouta Kane. Je pense que nos batailles contre Morjin ne se feront pas toujours au niveau de ses maudits mensonges et illusions. »

Quand je lui fis remarquer que je n'avais pas d'épée à croiser avec la sienne, il me dit : « Bon, pourquoi n'en fabriquez-vous pas une, alors ? Je suis sûr que le capitaine Kharald aura un morceau de bois à vous donner. »

En fait, le capitaine Kharald fut ravi de me fournir, contre paiement, un vieil espar cassé qu'un de ses hommes alla chercher dans

la cale. Il argua que le bon chêne, cassé ou pas, avait un prix, et demanda une pièce d'argent en échange. Mais nous n'en avions pas. Nous n'avions que les pièces d'or de la bourse d'Atara dont une seule aurait suffi pour payer toute une forêt de chênes. Nous décidâmes donc de rogner le bord d'une des pièces et de donner les éclats d'or au capitaine Kharald. Détériorer ainsi une monnaie royale était un crime, bien sûr. Ou plutôt en aurait été un si la pièce avait été alonienne. Mais comme elle était frappée du portrait du roi Angand de Sunguru, qui était un allié de Morjin, personne à bord n'y trouva rien à redire.

Je passai la plus grande partie de la matinée à tailler le solide espar en chêne. Tandis qu'au-dessus de moi les voiles se gonflaient d'un bon vent arrière et que la *Chouette blanche* fendait les flots à toute allure, j'ôtai de longues bandes de bois avec ma dague – celle-là même que j'avais enfoncée dans le cœur de Raldu. Ce n'était pas le meilleur des outils pour cette tâche, mais l'acier de Godhran coupait bien. Le temps pour l'ardent soleil de marud de monter haut dans le ciel et de réchauffer le pont, j'avais une épée en bois aussi longue qu'une kalama. Le bois étant plus léger que l'acier, pour retrouver le même poids, je l'avais faite beaucoup plus épaisse que la lame que j'avais l'habitude d'utiliser. Mais elle était bien équilibrée et facile à manier – si facile, d'ailleurs, que je réussis à tenir contre Kane pendant presque toute la première manche de notre combat. Et même s'il finit par avoir raison de mes parades, cela lui était apparemment de plus en plus difficile.

Toute la journée et toute la nuit suivante, nous naviguâmes vers l'ouest sous un ciel clément. En vingt-quatre heures, nous avons parcouru cent milles, nous apprît le capitaine Kharald. Le deuxième matin, alors que nous avions atteint un point situé au sud d'Orun et au large de Nédu, quelques nuages apparurent, le vent se leva et la mer devint grosse. Le navire roulait et se soulevait dans des vagues de dix pieds de haut, et nos estomacs aussi. Un mal étrange, appelé mal de mer, se répandit parmi nous. Cela ressemblait à une intoxication par de la viande avariée. C'est Maram et moi qui en souffrîmes le plus. Atara, Alphanderry et Liljana eurent moins de problèmes. Maître Juwain, qui avait grandi au bord de la mer, dit qu'il ne se sentait pas malade du tout. Quant à Kane, il aurait fallu que le navire se couche sur le côté et nous jette tous à l'eau pour qu'il se plaigne d'un quelconque désagrément.

« Ah, oh, ohhh ! » Maram. Agenouillés côte à côte, nous penchâmes la tête par-dessus bord à l'arrière du navire et offrîmes notre dîner à la mer. « Oh ! Je n'en peux plus ! C'est pire que tout – plus jamais je ne remonterai sur un bateau. »

Tout autour de nous le vent hurlait comme une bête blessée et l'eau d'un vert noirâtre bouillonnait. Les mâts du navire, dont on avait

réduit considérablement la voilure, gémissaient encore plus fort que Maram.

« Je veux rentrer, Val, dit-il, alors qu'une vague frappait le flanc du bateau. Je me fiche de retrouver la Pierre de Lumière. »

Même en sachant que nous étions sur le point de mettre la main sur cette coupe si recherchée, j'enfonçai mon poing dans le creux de mon estomac et acquiesçai : « C'est d'accord, on rentre. »

Maram me regarda à travers les embruns projetés par le navire. « Tu es vraiment d'accord ?

— Oui, pourquoi pas ? Nous rentrerons à Mesh aussi rapidement que possible. Nous serons certainement reçus à bras ouverts, même si nous échouons dans notre quête.

— Toute ta famille viendrait nous accueillir, non ?

— Bien sûr ! Et lord Harsha aussi. »

En entendant ce nom, Maram gémit encore plus fort et s'écria : « Oh, lord Harsha – je l'avais presque oublié, celui-là ! »

Son estomac se souleva et il se pencha encore plus loin par-dessus bord, si loin d'ailleurs que je dus le rattraper par sa ceinture de crainte qu'il ne tombe à la mer. Alors qu'il aurait dû me remercier de lui avoir sauvé la vie, il se lamenta : « Lâche-moi, qu'on en finisse une bonne fois pour toutes. Oh, je veux mourir, je veux mourir ! »

Kane eut beau nous affirmer plus tard que nous aurions, vite le pied marin, comme le capitaine Kharald et les autres membres de l'équipage, cela ne nous procura guère de réconfort. Après avoir bu quelques gorgées d'une tisane que maître Juwain avait préparée pour soulager nos souffrances, je jetai mon pauvre corps vidé sur ma fourrure et demeurai aussi immobile que possible sur le pont du navire qui roulait. Je m'endormis et fis des rêves sombres, des rêves de mort. Difficile cependant de dire si ces cauchemars venaient de Moijin ou de ma propre détresse. Apparemment, l'allié que maître Juwain m'avait conseillé d'invoquer pour veiller sur mon sommeil se révéla de peu d'utilité cette nuit-là.

Le lendemain matin, toutefois, la mer s'était quelque peu calmée, et mon estomac aussi. Je découvris que je pouvais me lever et fixer du regard le bleu mouvant de l'horizon. L'un des hommes du capitaine Kharald, un certain Jonald, qui avait lui aussi une barbe rousse, montra à tribord un petit morceau de terre embrumé et dit que c'était l'une des îles du Vent. C'était une longue chaîne de rochers, émergeant à peine de l'eau, qui courait sur plus de trois cents milles entre Nédú et la côte d'Eanna au sud. Nous avions bien avancé, ajouta-t-il, puisque nous avons parcouru environ deux cent cinquante milles depuis que nous avons quitté la petite ville du roi Vakurun. Encore cent cinquante milles et nous atteindrions le grand port d'Ivalo.

Nous profitâmes de cette occasion pour tenir un bref conseil afin

de décider du meilleur itinéraire pour rejoindre l'Île aux Cygnes. Exprimant la pensée générale, Kane dit : « Ce capitaine Kharald est un homme cupide, mais il connaît son affaire. Il a un bon navire et un bon équipage, il me semble. Pourquoi ne pas lui demander de nous emmener jusqu'à l'île ? »

Atara sortit sa bourse et la soupesa de manière à en faire tinter les pièces. « Cupide ? dit-elle, hum... oui, certainement. Et dans ce cas, nous avons de l'or à lui offrir. Mais est-ce que ce sera suffisant ? »

La question parut réglée une heure plus tard quand nous prîmes le capitaine Kharald à part pour lui faire notre proposition. Quand il apprit où nous voulions réellement nous rendre, il parut horrifié. « L'Île aux Cygnes, dites-vous ? Pourquoi voulez-vous aller là-bas ? Elle est maudite.

— Maudite comment ? demandai-je.

— Personne ne le sait vraiment. Mais on raconte qu'il y a des dragons là-bas. Personne n'y va jamais. »

Je lui expliquai que nous devions y aller, et vite. Je lui parlai du vœu que nous avions fait au palais du roi Kiritan et de notre espoir de retrouver la Pierre de Lumière.

« La Pierre de Lumière, la Pierre de Lumière, soupira le capitaine Kharald. On ne parle pratiquement que de ça dans tous les ports entre Ivalo et les îles Elyssu. Mais votre coupe en or n'existe probablement plus. Elle a dû être fondue en pièces de monnaie ou en bijoux depuis longtemps.

— Fondue, ha ! s'écria Kane. Le soleil peut-il être fondu ? L'or de la Pierre de Lumière n'est pas n'importe quel or.

— Peut-être pas, répondit calmement le capitaine Kharald. Mais moi, je ne connais qu'une sorte d'or. »

Là, il sourit à Atara d'un air entendu, comme s'il pouvait voir sous sa cape. Comprenant parfaitement la signification de ce regard cupide, elle sortit sa bourse et la lui tendit.

« Aha ! Vous avez donc de l'or ! » Il prit la bourse d'Atara dans une main et la soupesa soigneusement en caressant sa barbe rousse de l'autre. Puis il l'ouvrit et ses yeux verts s'illuminèrent comme deux émeraudes quand il regarda à l'intérieur. « Magnifique, magnifique – mais où est le reste ? »

Atara me lança un regard bref et perçant avant de répondre : « C'est tout ce que nous avons.

— Eh bien, si c'est tout ce que vous avez, c'est tout ce que vous avez, dit-il, comme s'il consolait une pauvre veuve n'ayant qu'un misérable patrimoine pour vivre. Mais l'Île aux Cygnes se trouve à plus de trois cents milles d'Ivalo. De l'autre côté du Détroit du Dragon, même.

— C'est tout ce que nous avons comme argent, répéta Atara.

— Je vous crois, dit-il, mais l'or c'est l'or et il n'est pas toujours sous forme de pièces de monnaie. »

En disant cela, il montrait le médaillon en or que le roi Kiritan avait passé autour du cou d'Atara. Ses yeux ne quittaient pas le soleil et la coupe en or en relief au centre. Puis il regarda Kane et Liljana et le reste d'entre nous également.

« Vous exigez qu'on vous donne ça ? dit-elle en effleurant son médaillon.

— Je n'exige rien, jeune dame, répondit-il. Mais l'île où vous voulez vous rendre se trouve vraiment très loin. »

Les doigts d'Atara se crispèrent comme si elle était prête à tirer son épée. Jamais je ne l'avais vue aussi en colère. « Le roi nous a donné ces médaillons avec sa bénédiction afin que nous soyons reconnus et honorés dans toutes les contrées.

— Le roi Kiritan est un grand homme, dit le capitaine Kharald. Et vous êtes très honorés. Qui pourrait s'attirer plus d'honneurs que ceux qui sont prêts à donner l'or que tous les hommes désirent pour le métal plus précieux de la Pierre de Lumière que si peu d'entre eux ont le courage d'aller chercher ? »

Ses propos habiles nous firent honte et nous nous regardâmes tous en silence, comprenant le prix que nous aurions à payer pour nous rendre à l'île des Cygnes.

« Très bien, dis-je en touchant les mots écrits sur le bord du médaillon. Si c'est le prix à payer.

— Oh, j'ai bien peur que la traversée du Détroit du Dragon ne coûte bien plus que ça, nous expliqua-t-il. Ces eaux sont dangereuses. Il y a de mauvais courants, de nombreuses tempêtes. Et depuis qu'Hespéru a envoyé ses navires bloquer les ports de Surrupam, c'est devenu encore plus dangereux. »

Avec tristesse, il évoqua la guerre qui déchirait son pays, nous laissant entendre qu'il avait perdu une fortune en abandonnant ses entrepôts et ses navires pour se réinstaller à Ivalo.

« Vous voyez, l'heure est à la prudence. Et la prudence exige de ne prendre de grands risques que dans la perspective d'un gros bénéfice. »

Signalant de la tête la bourse qu'il serrait toujours dans sa main, je dis : « Nous vous donnons les pièces, et nos médaillons aussi. Que voulez-vous de plus ?

— Mon bon prince, répondit-il, je ne demande rien. En tout cas, rien de plus qu'un juste paiement de ces risques terribles. »

Son regard tomba alors sur la bague que mon père m'avait donnée. Ses deux diamants brillaient de tout leur éclat dans la lumière du matin.

« Vous voulez que je vous donne ma *bague* ? demandai-je en

montrant ma bague de chevalier. Est-ce que je donnerais ma main pour récupérer la Pierre de Lumière ? Est-ce que je donnerais mon bras ?

— C'est que les diamants valent bien plus que l'or. »

Cette fois, c'était à moi d'être en colère. Agitant mon anneau devant lui, je lui dis : « Me prenez-vous pour un vendeur de diamants ?

— Excusez-moi si je vous ai insulté, répliqua le capitaine Kharald en levant les mains. Je n'aime pas discuter. »

Je respirai dix fois profondément en essayant de calmer les battements de mon cœur. « Très bien, dis-je, si c'est des diamants que vous voulez, je vous donnerai ces deux-là. Mais pas la bague, compris ?

— Très bien, répondit-il d'une voix aussi glaciale que la mer. Mais vous, vous devez comprendre que je ne risquerai jamais mon bateau, même pour deux diamants aussi magnifiques que ceux-ci.

— Combien de diamants faudrait-il, alors ? » demandai-je en serrant les dents.

Si j'avais porté l'armure de diamants des guerriers Valari, je lui en aurais probablement envoyé une poignée entière dans la figure.

« Combien en avez-vous ?

— Seulement ces deux-là, répondis-je en montrant ma bague d'un signe de tête.

— Seulement deux ? répliqua-t-il en secouant la tête. Et vous êtes prince de Mesh ?

— À Mesh, lui expliquai-je, nous utilisons les diamants pour faire des armures et des bagues comme celle-ci. Nous n'en emportons jamais quand nous quittons le pays.

— Ecoutez, je n'aime pas traiter les gens de menteurs, dit-il en tirant sur sa moustache rousse. Et je n'aime pas marchander non plus. »

Je jetai un regard à Kane et aux autres avant de lui répondre : « Nous vous avons offert tout ce que nous avons pour payer notre traversée. »

Le capitaine Kharald redressa la tête en fixant le torque en or d'Atara puis tourna les yeux vers les bagues qui ornaient tous les doigts de Maram.

« Vous voulez aussi *mes* bagues ? dit Maram.

— Peut-être pas, répondit le capitaine Kharald en secouant de nouveau la tête. Finalement, peut-être que le voyage que vous voulez faire est trop dangereux. Vous devez comprendre. »

Devant la froideur de son ton, Kane finit par perdre patience. Rapide comme l'éclair, il tira son épée et l'offrit à la lumière du soleil.

« Eh bien, moi non plus je n'aime pas marchander, dit-il. Nous

vous avons offert plus que le prix. Est-ce que *vous* comprenez ?

— Vous tirez l'épée contre un *capitaine* de navire ? » dit Kharald d'une voix glaciale.

À ce moment-là, Jonald et dix autres hommes du capitaine Kharald arrivèrent vers nous en courant, le sabre à la main. Cependant, comme tous avaient vu Kane manier l'épée, ils restèrent prudemment en arrière, se contentant de former un cercle autour de nous.

« Non, pas contre *vous*, capitaine. Je n'ai aucun goût pour les mutineries. Ceci n'est qu'un exercice. »

Là-dessus, il leva son épée loin derrière lui comme s'il s'appêtait à réaliser le premier mouvement de la mise à mort qu'il m'avait enseigné.

« Mes hommes ne vous emmèneront jamais à l'Île des Cygnes sans moi. Vous n'avez rien à gagner à me passer votre épée à travers le corps.

— À part une grande satisfaction, grommela Kane.

— Kane ! » m'écriai-je soudain.

Ce que son regard sombre exprimait à ce moment-là ne me plaisait pas du tout.

Le capitaine Kharald avait peut-être beaucoup de défauts, mais il ne manquait pas de courage. Je fis un pas en avant et ordonnai à Kane de rengainer son épée. Avec soulagement, je constatai que les hommes du capitaine Kharald en faisaient autant. « Vous êtes sans conteste le capitaine de ce navire, dis-je au capitaine Kharald, et le maître de vos désirs. Et vous le resterez toujours tant que le Dragon Rouge sera tenu en échec. »

Je poursuivis en expliquant qu'il était nécessaire de s'opposer à Moijin si on ne voulait pas qu'il réduise tous les hommes en esclavage. Tout reposait sur la récupération de la Pierre de Lumière. Je m'efforçais de trouver les bons termes pour le convaincre. Sans me servir consciemment de l'arme de la *valarda* dont m'avait parlé Morjin, je lui ouvris mon cœur. Mais apparemment, ce n'était pas suffisant.

« Il y a d'autres navires à Ivalo, nous apprit-il froidement. L'un d'eux vous emmènera peut-être où vous souhaitez aller. »

Là-dessus, il rendit la bourse et se précipita vers sa cabine.

Quand tous ses hommes furent retournés à leur tâche, Maram dit : « Il a raison de dire que nous trouverons d'autres bateaux et d'autres capitaines à Ivalo, non ?

— C'est sûr, marmonna Kane. Des pirates et des galères de guerre et d'autres navires marchands avec moins de principes que lui.

— Moins de principes ? m'étonnai-je en regardant Kane.

— Mais oui. Le capitaine Kharald a une idée précise du prix qu'il exige pour nous transporter. Aucun argument, aucune menace ne le

fera changer d'avis.

— Eh bien, fit observer maître Juwain, c'est bien beau d'avoir des principes, bien sûr. Mais il en est de plus nobles que ça. »

À ces mots, Maram hocha la tête. « Peut-être que c'est nous qui n'étions pas prêts à tout donner, alors. On aurait peut-être dû lui offrir l'une de nos gelstei. »

Kane fit un signe de tête en direction de la poche intérieure de la tunique rouge où Maram cachait généralement sa pierre de feu. Puis il dit : « Ha ! Et je suppose que vous voulez être le premier à vous séparer de la vôtre, n'est-ce pas ? »

Sous la chaleur du regard de braise de Kane, Maram rougit de honte en secouant lentement la tête.

« Je ne peux pas croire que nous soyons entrés en possession de ces gelstei dans le seul but de payer une traversée en bateau », dit Liljana.

Nous étions tous d'accord avec elle. Mais personne ne savait comment persuader le capitaine Kharald de nous emmener à l'île aux Cygnes.

« Qu'est-ce qu'on va faire, alors ? » demanda Maram.

Et Kane répondit : « Bon, eh bien, on attendra. On arrivera à Ivalo demain. Une fois là-bas, on cherchera un autre navire. »

À cette idée, nous ressentîmes tous un grand découragement. En effet, curieusement, nous en étions arrivés à avoir confiance dans le capitaine Kharald et dans la *Chouette blanche*. Ce soir-là, après dîner, nous nous installâmes sur le pont et contemplâmes les étoiles avec une profonde tristesse. Des vagues clapotantes montaient les gémissements d'un vent froid murmurant des plaintes venues de lointaines contrées. La lune décroissante elle-même semblait s'affliger de voir nuit après nuit sa surface diminuer lentement.

Alphanderry, inspiré par la grandeur de son orbe pâle, sortit son luth et se mit à chanter. Au début, ses paroles appartenaient à cette langue impossible qu'aucun homme ne semblait à même de comprendre. Les sons qui se déversaient de sa gorge étaient empreints d'une grande douleur, mais aussi d'une grande beauté. Jamais je ne l'avais entendu chanter aussi bien. Peut-être son chant avait-il gagné en pureté et en clarté à l'écoute des baleines, pensai-je. Flick, qui se balançait juste au-dessus de lui, paraissait lui aussi sensible au nouveau timbre de sa musique et s'enflammait comme un amas d'étoiles filantes à chaque note.

Les hommes du capitaine Kharald se rassemblèrent autour de nous pour écouter Alphanderry jouer du luth. Je savais qu'ils n'avaient jamais rien entendu de tel auparavant. Puis le capitaine Kharald sortit de sa cabine et se mit à fixer Alphanderry comme s'il le voyait pour la première fois.

Quand Alphanderry eut fini de chanter, il leva les yeux et se rendit compte qu'il avait des spectateurs. « Hé, dit-il, je crois que ça vient. Un jour peut-être, un jour.

— C'était *quoi*, cette chanson ? demanda Jonald d'une voix rauque. Je n'ai pas compris un mot.

— Je ne suis pas sûr de comprendre moi-même, répondit Alphanderry en riant avec Jonald et les autres marins.

— Est-ce que vous connaissez des chansons que nous *pouvons* comprendre ? demanda Jonald.

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que vous aimeriez entendre ? »

Le capitaine Kharald s'avança brusquement et me fit sursauter. « Que pensez-vous du *Roi pilote* ? C'est une bonne chanson pour une nuit comme celle-ci. »

Alphanderry hocha la tête aimablement et commença à accorder son luth. Puis, souriant au capitaine Kharald, il se mit à jouer :

*Il était un roi de Thaluvalle,
Qu'on appelait Koru-Ki,
Un navire d'argent il bâtit
Pour parcourir des cieux la mer d'étoiles.*

C'était une chanson triste, pleine de nostalgie et de hauts faits ; elle racontait comment, à l'Âge de la Loi, le roi Koru-Ki avait quitté Thalu à la recherche du flot de lumière du Passage du Nord qui était censé mener du bord du monde aux étoiles. La chanson était longue et Alphanderry joua longtemps. Quand il s'arrêta, la lune était haute dans le ciel.

« Merci », lui dit poliment le capitaine Kharald. Ses hommes commencèrent à se retirer pour reprendre leur tâche ou pour rejoindre leurs couchettes. Mais lui resta là un bon moment à fixer Alphanderry d'un air étrange. « Merci, ménestrel. Si j'avais su que vous aviez une telle voix, jamais je n'aurais laissé le roi Vakurun payer votre voyage. »

Puis il alla se coucher lui aussi, et nous fîmes de même.

Nous atteignîmes Ivalo le lendemain en fin de matinée. Nous l'aperçûmes pour la première fois au détour d'une colline sur la côte nord d'Eanna. Comme Varkall ou Tria, c'était une ville fluviale, construite à l'embouchure de la Rune. Mais si elle n'avait rien de la splendeur de Tria, la misère qui y régnait rappelait Varkall. Trop de maisons et de bâtiments en bois semblaient s'entasser dans les quartiers sales et malodorants encomrant les bords du fleuve. Contrairement à la vieille cité d'Imatru, cent milles plus haut sur la Rune, c'était une ville récente d'à peine mille ans. Aucune grande tour n'ornait les rives boueuses sur lesquelles elle était située. Aucun pont

de pierre n'enjambait les eaux troubles de la Rune. Il n'y avait pas non plus de remparts pour refléter la lumière du soleil de midi. Les Eanniens, qui étaient probablement les plus grands marins du monde, aimaient à dire qu'ils étaient bien mieux protégés par les remparts en bois que constituaient leurs navires.

Nombre d'entre eux étaient à quai dans le port dans lequel nous entrâmes. Il y avait des lougres et des baleiniers, des trois-mâts et des bilandres, et bien sûr les galiotes et les navires de guerre de la marine éannienne. Ils étaient tous alignés le long de quais perpendiculaires à la rive ouest de la Rune. La rive est était dévolue aux nombreux entrepôts et chantiers navals d'Ivalo ainsi qu'aux tavernes et aux auberges qui accueillaient les matelots.

La *Chouette blanche* trouva un mouillage le long d'un appontement appartenant à un ami du capitaine Kharald. Nous jetâmes l'ancre en face d'un autre bilandre commandé par le capitaine Toman de Surrapam. Le capitaine Kharald et lui étaient de vieux amis. Comme lui, c'était un homme solide avec une tignasse rousse, mais sa barbe était devenue blanche. Quand il vit la *Chouette blanche* amener ses voiles, il monta à bord et salua Jonald et d'autres connaissances. Puis le capitaine Kharald le fit entrer dans sa cabine pour boire un peu de cognac et parler du pays.

« Bien, dis-je à Kane, on ferait mieux de faire sortir les chevaux et de chercher un autre navire. »

Nous descendîmes dans la cale pour nous en occuper. Altaru et les autres chevaux s'étaient bien remplumés pendant la traversée. Ils semblaient ne rien désirer d'autre que de rester dans leur stalle et de continuer à se gaver d'avoine. Si l'un d'eux avait souffert du mal de mer, cela ne se voyait pas.

Juste au moment où je faisais sortir Altaru sur le pont, le capitaine Kharald émergea de sa cabine et vint vers moi. Il attendit que mes compagnons m'aient rejoint avec leurs chevaux, puis il nous étonna tous en disant : « Si vous souhaitez toujours aller à l'Île aux Cygnes, je veux bien vous y emmener.

— Nous le souhaitons toujours, dis-je au nom de mes amis. Mais qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? »

Le visage du capitaine Kharald se remplit de colère et de tristesse. « J'ai reçu de mauvaises nouvelles de Surrapam. Les Hespérus ont percé la ligne du Maron et sont en train de dévaster le pays. Ma patrie est en proie à la famine. J'ai décidé de prendre une cargaison de céréales et de partir pour Artram dès que le navire sera chargé. En chemin, je suis prêt à faire escale à l'Île aux Cygnes.

— Bon, d'accord, vous êtes prêt à y faire escale et nous en sommes ravis. Mais à quel prix ? demanda Kane.

— La bourse de la princesse suffira », répondit le capitaine

Kharald. Il montra le médaillon d'Atara, puis baissa les yeux vers ma bague. « Ces objets vous sont chers, vous devez les conserver. »

J'avais du mal à en croire mes oreilles. Je remerciai le capitaine et souris quand Atara s'empessa de lui tendre sa bourse avant qu'il ne change d'avis une seconde fois.

« Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, dit le capitaine Kharald en glissant les pièces sonnantes dans sa poche. Il y a beaucoup à faire avant le départ. »

Il se dirigea vers la poupe et nous abandonna là avec nos chevaux hennissant doucement et notre étonnement.

« Je ne comprends pas », dit Maram en observant les marins et les ouvriers du port qui se pressaient sur le pont pour se préparer à décharger et à charger la cargaison.

Alors maître Juwain nous expliqua : « Toute leur vie, les hommes sont la proie de luttes intérieures. Et parfois, en un instant, la bataille est soudain gagnée. »

Là-dessus, nous descendîmes les chevaux sur le quai et les guidâmes dans les rues nauséabondes d'Ivalo pour leur faire prendre un peu d'exercice. Nous passâmes la journée à déambuler dans les quartiers du port en nous efforçant d'échapper à la foule qui se pressait autour de nous. Je remarquai que les Eanniens formaient une population mixte : nombre d'entre eux étaient roux comme le capitaine Kharald, mais plus nombreux encore étaient ceux qui étaient blonds à la peau claire et qui devaient descendre des Aryens qui avaient conquis ce royaume longtemps auparavant. Il y avait des hommes et des femmes qui avaient les cheveux bruns et la peau mate des Déliens, comme Maram, et d'autres, assez nombreux, dont le teint acajou et les longues boucles noires étaient caractéristiques de la race Hespérük. Nous fîmes de notre mieux pour les éviter tous. Serrant notre capuche autour de notre visage, nous nous concentrâmes sur ce que nous avions à faire. En effet, d'après ce qu'on nous avait raconté, Eanna était un pays d'assassins et d'espions, de complots et d'usurpations.

L'influence de Morjin y était très forte : on disait que les prêtres Kallimuns s'étaient établis dans des citadelles secrètes et même à l'intérieur du palais du vieux roi Hanniban.

Tard dans l'après-midi, sur une petite colline à environ un demi-mille des chantiers navals, nous tombâmes sur une rue étroite appelée rue des Epées. Je rendis visite à plusieurs forgerons et entrai dans plusieurs échoppes dans l'espoir de trouver une lame pour remplacer celle que j'avais cassée. Mais celles que je vis étaient de mauvaise qualité et même si je brûlais de regarnir mon fourreau avec une bonne épée, jamais je n'aurais échangé mon médaillon contre l'une d'elles. Je me résignai donc à m'exercer avec l'arme en bois que j'avais taillée.

Elle ne me serait d'aucune utilité en cas de combat, bien sûr, mais au moins elle me permettait d'entretenir ma technique jusqu'à ce que je trouve quelque chose de mieux.

Nous regagnâmes le bateau avant la nuit et attendîmes que les balles de peaux de phoque et les tonneaux d'huile de baleine aient été déchargés et remplacés par de grands sacs en toile remplis de blé. Il fallut pratiquement trois jours aux ouvriers du port pour y parvenir. Quand les cales furent de nouveau pleines, le capitaine IGiarald arpenta les ponts pour vérifier le gréement et l'équilibrage du navire. Puis, profitant de la marée, nous partîmes pour Surrapam en passant par l'île aux Cygnes.

Les premiers cent milles de la traversée furent assez faciles. Nous bénéficiâmes d'un ciel clément et d'un bon vent. Le lendemain, cependant, quand nous eûmes doublé le Cap des Tempêtes à l'extrémité nord-ouest du continent, la mer se fit beaucoup plus grosse. Le ciel s'obscurcit aussi, mais curieusement, il ne pleuvait pas. Laissant la grande île de Thalu quelque part devant nous à l'ouest, nous pénétrâmes dans le Déroit du Dragon en direction du sud.

Les eaux lie-de-vin agitaient la *Chouette blanche* de haut en bas comme pour éprouver sa charpente et l'habileté de ceux qui la manœuvraient. Je pus constater que ceux-ci étaient aussi adroits dans leur domaine que n'importe lequel de mes frères dans le maniement des armes. Quant au capitaine Kharald, le vent qui se levait et la mer qui gonflait l'avaient réveillé : debout près de la proue, il souriait farouchement, ses cheveux roux flottant derrière lui. Obéissant aux commandes brusques qu'il hurlait pour couvrir le rugissement de l'océan, Jonald et les autres marins réussissaient à faire avancer le bateau dans les vagues en présentant alternativement chaque flanc du navire au vent. Le côté magique de cette manœuvre, que le capitaine Kharald appela louvoier, m'émerveilla. Nous passâmes la plus grande partie des trois jours suivants à louvoyer en gardant généralement le cap sur le sud, en direction de Surrapam.

Le cinquième jour après notre départ d'Ivalo, nous tombâmes sur un spectacle qui nous attrista : l'épave sans vie d'un navire marchand couchée sur l'eau. Cependant, en nous rapprochant du navire en détresse, nous vîmes qu'il ne s'était pas échoué sur les nombreux récifs et rochers au large de Thalu comme l'avait d'abord supposé le capitaine Kharald. C'était au feu qu'il devait son funeste destin : les lambeaux de voiles calcinées qui pendaient encore de ses espars et le bois carbonisé en attestaient. Il y avait aussi de nombreux signes de bataille. Les mâts étaient hérissés de flèches noires semblables à des piquants de porc-épic et sur le pont ensanglanté gisaient les corps lacérés de plusieurs marins. La terrible puanteur qui montait de ce navire de la mort nous apprit que personne n'avait survécu à ce

désastre. Le capitaine Kharald voulait l'aborder pour s'en assurer, mais autour de nous, la mer houleuse interdisait la manœuvre.

« À votre avis, qui a fait ça ? lui demanda Maram, tandis que tout le monde se pressait à bâbord de la *Chouette blanche* pour voir le navire.

— Probablement des pirates. Il y a beaucoup de repaires de pirates sur l'île de Thalû. »

En entendant ces mots, Maram frissonna et marmonna que rien ne pouvait être pire que ces maraudeurs sans loi. À ce moment-là, la mer fit lentement pivoter le navire calciné et ce que nous vîmes évoquait quelque chose de bien pire. En effet, cloué au grand mât, le corps brûlé et torturé d'un homme pendait.

« J'ai entendu dire que les Thalûnes n'avaient aucune pitié, dit Kane, mais jamais que c'étaient des crucifieurs.

— Ils ne le sont pas, reconnut le capitaine Kharald. Ceci est certainement l'œuvre d'un navire de guerre hespérûk. On raconte que les Hespérûks se sont mis à crucifier au nom du Dragon Rouge.

— S'ils découvrent que nous transportons du blé à destination de Surrapam, c'est *nous* qu'ils crucifieront, dit l'un des hommes du capitaine Kharald. Ou ils nous donneront à manger aux requins. »

Après cela, le capitaine donna des ordres pour qu'un marin supplémentaire monte prendre son quart dans le nid-de-pie en haut du mât de misaine. Alors que le vent poussait la *Chouette blanche* plus au sud et nous emportait loin du navire de la mort, inquiets, nous scrutions tous les eaux grises de l'océan.

S'éloigner de ce genre de visions à bord d'un solide bateau en chêne est une chose, les sortir de son esprit en est une autre. Cette nuit-là, de terribles rêves me clouèrent au pont du navire. Pendant ce qui me sembla des heures, je m'efforçai de me soustraire aux paroles cruelles que me murmurait Moijin et qui me brûlaient comme le souffle d'un dragon. Il me fallut toute ma volonté pour parvenir à me réveiller. En nage et tremblant, je m'assis et scrutai les ténèbres à la recherche d'un signe annonçant une terre. Alors, sans un mot, sans un murmure, Atara vint près de moi et me passa un linge sec sur le visage.

« Là, dit-elle au bout d'un moment en m'essuyant le front, c'était un rêve.

— Oui, un rêve », répondis-je.

Au-dessous de nous, la mer se soulevait et redescendait, et les joints du navire en bois gémissaient comme un vieillard. Le vent qui montait de l'eau froide me glaça soudain jusqu'aux os. J'avais l'impression de sentir encore la puanteur du bateau calciné que nous avions croisé.

« De quoi rêvais-tu ? » me demanda Atara.

Je levai les yeux vers Maram qui ronflait sur ses fourrures à côté de nous et vers nos autres compagnons tranquillement allongés sur le pont. « De mort, répondis-je. J'ai rêvé de mort. »

Une terrible tristesse l'envahit alors. Elle s'assit en face de moi et passa ses bras autour de mon dos trempé de sueur. Me tenant fermement contre son corps chaud, elle se mit à pleurer doucement. Puis à travers ses larmes, elle murmura : « Non, non, tu ne peux pas mourir. Tu ne dois pas mourir, tu ne dois pas, tu comprends ? »

— Je comprends quoi, Atara ?

— Que si tu meurs, je veux mourir aussi. »

Elle resta là longtemps à embrasser mes yeux pleins de larmes et à me caresser les cheveux. Puis, pour me réconforter davantage, elle ajouta : « La Pierre de Lumière pourra certainement te délivrer de ces rêves. »

— La Pierre de Lumière, dis-je. Tu l'as donc vue ?

— Non, je crois que Mithuna avait raison. Les prophétesses ne peuvent pas la voir. Mais je sais que nous sommes près d'elle, Val. Nous *devons* être près d'elle. »

Je priai pour que ce soit vrai. Tout en la tenant contre moi, je regardai par-dessus son épaule dans l'obscurité de la mer. Et là, à plusieurs milles au sud, au-delà de l'eau noire et houleuse, je crus distinguer à travers les nuages une petite lumière dorée qui nous faisait signe.

Le lendemain matin au lever du soleil, du haut de son nid-de-pie, la vigie annonça que les rochers lointains de l'Île aux Cygnes étaient en vue.

Quand nous arrivâmes assez près de l'île pour bien la distinguer, il était presque midi. Cette région occidentale du monde était dévolue aux nuages et aux brumes qui descendaient bas sur la terre et en dissimulaient souvent une bonne partie. Les rochers que la vigie avait aperçus étaient en fait les montagnes de quatre îlots à l'est de l'Île aux Cygnes. L'île elle-même, pareille à un hippocampe à la tête orientée à l'ouest et à la queue enroulée au sud-est, était beaucoup plus grosse et mesurait environ cinquante milles de long. Sur son arête centrale, trois montagnes coniques dressaient leurs pics vers le ciel. De celui du milieu, qui était le plus haut, semblait jaillir un grand panache de fumée qui gonflait les nuages gris foncé au-dessus. Les hommes du capitaine Kharald craignaient que ce ne soit la fumée du dragon ; ils voulaient que la *Chouette blanche* fuie ces eaux maudites avant que le dragon ne fonde sur nous en agitant ses ailes épaisses et ne nous brûle de son feu.

« Un dragon, humm ! dit Atara alors que nous nous étions tous rapprochés du bastingage pour observer l'île. Cela fait deux mille ans qu'on n'a pas vu de dragon sur Ea.

— À part le Dragon Rouge, acquiesça maître Juwain. Et il n'a aucun pouvoir ici. »

Me rappelant mes rêves de la nuit précédente, je serrai les dents, mais ne dis rien.

« Je crois que personne ne détient le pouvoir sur l'Île aux Cygnes, observa Kane. Apparemment, les hommes ne s'en sont jamais emparés et aucun royaume n'y a jamais été installé. »

Si c'était vrai, pensai-je, c'était très étrange. L'Île aux Cygnes se trouvait à soixante milles à peine de Surrapam, de l'autre côté du Détroit du Dragon, et était encore plus près de Thalu au nord. Et même si les habitants de Surrapam n'étaient pas des conquérants comme les Thalunes, ils n'auraient pas dédaigné d'ajouter quelques morceaux de territoire au leur, comme tout le monde.

« S'il n'y a pas de dragon ici, dit Maram en montrant la montagne fumante, quelle malédiction pèse sur cette terre, alors ? »

Aucun d'entre nous ne le savait. Le capitaine Kharald lui-même fut incapable de nous expliquer pourquoi, aussi loin qu'on s'en souvienne, les bateaux de Surrapam, ainsi que ceux d'Eanna et de Thalu, avaient toujours évité l'Île aux Cygnes.

« Peut-être, entendis-je un de ses hommes grommeler, parce que les bateaux qui s'y rendent ne reviennent jamais. »

De bouche en bouche, sa peur se répandit parmi ses compagnons de bord. Jonald lui-même paraissait peu disposé à guider la *Chouette blanche* plus près de l'île. Le visage aussi dur que les rochers vers lesquels nous nous dirigeons, le capitaine Kharald passa entre ses hommes et les affronta de son regard d'acier pour leur donner du courage. Au cas où certains décideraient que cette destination ne leur convenait pas, il souhaitait leur rappeler leur devoir avant qu'ils ne se mettent à parler de mutinerie.

Toute la journée, nous longeâmes la côte nord de l'île à la recherche d'un endroit pour accoster. Mais les falaises menaçantes nous découragèrent ; de plus, les courants étaient mauvais et le capitaine Kharald guettait d'un œil inquiet les récifs qui auraient pu transformer son solide navire en petit bois. Nous passâmes la nuit au large pour ne pas risquer de nous échouer. Le lendemain matin, nous franchîmes l'extrémité ouest de l'île – le haut de la tête de l'hippocampe – et suivîmes son « nez » sur environ cinq milles. Quand nous atteignîmes le bout, nous virâmes une fois de plus pour nous diriger droit sur le ventre de l'île dont le renflement constituait une grande partie du rivage méridional. Là, les eaux étaient plus calmes et les courants moins violents. En approchant de cette terre embrumée émergeant de l'océan, nous aperçûmes des plages derrière lesquelles s'élevaient des sommets recouverts de verdure. Le capitaine Kharald choisit une bande de sable susceptible de convenir et guida la *Chouette blanche* dans sa direction.

Tandis que l'un de ses hommes sondait la profondeur de l'eau avec une corde à nœuds lestée, le capitaine Kharald ordonna finalement de jeter l'ancre de la *Chouette blanche* à un quart de mille du rivage environ. Avec Jonald et six autres marins, il nous rejoignit à tribord et observa Jonald qui dirigeait la descente du canot destiné à nous emmener à terre.

« Nous sommes venus jusque-là à contrecœur, nous dit le capitaine Kharald. Mais je ne peux pas demander à mes hommes de vous accompagner sur l'île. »

J'avais revêtu mon armure et mon surcot noir et argent et enfilé mon heaume dont les ailes de cygne en argent dépassaient sur les côtés. Je portais la lance que mon frère Radar m'avait offerte et le bouclier étincelant de mon père. Kane avait sa longue épée et Maram la sienne, plus courte ; Atara son sabre, son arc meurtrier et ses flèches. Liljana et Alphanderry avaient ceint leurs sabres d'abordage bien que ceux-ci aient été méchamment ébréchés par la peau dure comme de la pierre de Méliadus. À son habitude, bien sûr, maître Juwain ne portait pas d'arme. Dans ses mains noueuses, il serrait son

exemplaire du *Sagamon Elu* comme si ses pages reliées en cuir contenaient une armurerie entière.

« Merci de nous avoir amenés jusqu'ici, dis-je au capitaine Kharald. Il suffira que vous attendiez notre retour. »

Près du mât derrière nous, j'entendis l'un de ses hommes murmurer : « S'ils reviennent.

— Nous vous attendrons trois jours, pas plus, répondit le capitaine Kharald. Puis nous partirons pour Artram. Vous comprenez, mon peuple a faim.

— Oui, acquiesçai-je, mais pas seulement de pain. »

Je tournai le regard vers le mur de verdure qui s'élevait derrière la plage.

J'étais sûr que quelque part, sur cette île perdue, nous finirions par voir la Pierre de Lumière pour laquelle nous avions traversé tout Ea. Ensuite, nous trouverions un moyen de mettre fin à la guerre et à la souffrance, et les gens n'auraient plus jamais faim.

Nous descendîmes dans le canot par une échelle de corde accrochée au flanc du navire. J'étais inquiet d'être obligé de laisser les chevaux derrière nous, mais il n'y avait pas moyen de les amener à terre. Je m'assis en silence dans le canot avec mes compagnons, et Jonald et les autres marins dirigèrent l'embarcation vers la plage. Le bruit cadencé des rames s'enfonçant dans l'eau paraissait rythmer les derniers instants de notre quête.

Quand Jonald et les autres matelots nous eurent déposés à terre et furent repartis vers le large, je restai avec mes amis sur le sable dur de la plage. L'île s'étirait sur vingt-cinq milles à l'ouest et autant à l'est. Nous calculâmes qu'à l'endroit le plus large, elle devait s'étendre sur au moins dix milles. En écoutant le vent souffler sur cette vaste étendue de terre, je me rendis soudain compte que je n'avais aucune idée du lieu où pouvait se trouver la Pierre de Lumière.

Et mes amis non plus. Maram, qui regardait du coin de l'œil les mouettes qui volaient au-dessus de nous en poussant leurs cris rauques, dit : « Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait, Val ? »

Je regardai vers Atara pour lui demander si elle avait vu quelque chose dans sa boule de cristal. Mais en réponse, Atara se contenta de lever les mains, impuissante, et de secouer la tête.

Le monde s'étend dans quatre directions. Trois d'entre elles menaient sur terre, la quatrième à l'océan. Tournant le dos à l'eau grise, je fixai la montagne fumante au nord. À ce moment-là, mon cœur se mit à battre plus vite. Alors je me mis à marcher dans cette direction.

Mes amis me suivirent de l'autre côté de la plage. Bientôt, le sable brunâtre laissa la place au mur de forêt qui semblait si menaçant vu de la mer. De près, les grands arbres et les sous-bois épais se

révélèrent impénétrables. Nous eûmes beau arpenter la plage des deux côtés sur cent mètres, impossible de trouver un chemin pour les traverser.

« Tu es sûr que c'est par là qu'on doit aller ? demanda Maram en désignant la forêt. Ça ne me plaît pas du tout.

— Allons, répondis-je en avançant d'un pas. Ça ne doit pas être si terrible que ça.

— Tu avais dit la même chose pour le Vardaloon », gémit-il. Se rappelant notre passage dans les bois sombres, il frissonna et ramena la capuche de sa cape sur sa tête. « Si je vois ne serait-ce qu'une sangsue, je fais demi-tour, d'accord ?

— D'accord. Tu camperas ici sur la plage en attendant qu'on revienne avec la Pierre de Lumière. »

L'idée que nous pourrions récupérer ce qu'il désirait si fort pendant que lui-même attendrait, assis sur le sable, le calma. Retrouvant soudain son courage, il murmura entre ses dents : « D'accord, mais c'est toi qui passes devant. Comme ça, s'il y a des sangsues, avec un peu de chance, elles tomberont d'abord sur *toi*. »

Mais il s'avéra que la forêt ne contenait aucun de ces vers répugnants. Pas de tiques non plus pour nous déranger. Pourtant, près de la plage, la végétation très dense nous frôlait continuellement. Quant aux moustiques, nous n'en vîmes qu'un dans cette épaisse bande de forêt. Il se trouve qu'il atterrit sur le gros nez de Maram. Dans sa hâte de l'écraser, celui-ci oublia la fragilité de cette protubérance charnue. De sa main énorme, il faillit l'aplatir complètement et poussa un cri de douleur. Le rusé petit moustique parvint à esquiver le coup, mais Maram réussit à se mettre en sang. Je n'avais rien vu d'aussi drôle depuis le jour où Flick avait dansé sur le nez d'Alphanderry.

« Arrête de te moquer de moi ! s'écria-t-il en appuyant sa main sur son nez en sang. Tu n'as donc pas de cœur ? Tu ne vois pas que je suis *blessé* ? »

Maître Juwain soigna cette « blessure » en l'essuyant avec un linge et en glissant un morceau de feuille dans la narine de Maram. Kane s'approcha alors de lui et dit sèchement : « Gardez votre courage pour de vrais ennemis. On ne sait pas ce qu'on va trouver sur cette île. »

Cette remontrance me rappela que nous ne savions pratiquement rien de l'Île aux Cygnes. Si nous n'avions probablement rien à craindre des dragons, personne ne pouvait dire ce que nous réservaient les profondeurs de la forêt.

Quand nous repartîmes, tenant ma lance dans ma main droite, j'utilisai mon bouclier pour écarter les fougères de mon visage. Mais je ne vis rien de plus menaçant qu'un renard roux s'enfuyant sur notre passage et quelques bourdons. En réalité, je fus tout de suite séduit par

l'impression qui se dégageait de cette forêt centenaire. Ses arbres géants s'élevaient très haut au-dessus du sol recouvert de fougères. Tendus de cheveux de sorcière et de mousse, ils semblaient vêtus d'habits merveilleux. Autour de nous, tout ce qui était vivant paraissait nimbé d'une douce lumière verte ; l'air lui-même était délicatement parfumé.

Curieusement, je me sentais chez moi dans cette forêt malgré les nombreuses variétés d'arbres et de plantes qui m'étaient inconnues. Maître Juwain mit un nom sur certaines d'entre elles : il nous montra de grands cèdres aux longues bandes d'écorce rouge, des ifs et des érables à grandes feuilles. Il y en avait d'autres qu'il n'avait jamais vus non plus. Mais Kane, lui, les connaissait. Il nous fit voir les scolopendres et les lichens filamenteux, les superbes rhododendrons roses et les ciguës bleues ornées d'une barbe de vieillard. Il donnait chaque nom comme s'il présentait un vieil ami. Et maître Juwain enregistrerait religieusement chacun d'eux. Je crois qu'une partie de sa quête personnelle consistait à se rappeler le nom de chaque chose dans le monde.

Nous avançons lentement parce qu'il y avait quantité de nouvelles plantes à identifier et parce que devant nous le sol en pente raide était recouvert d'épaisses fougères. Il y avait aussi de nombreux arbres abattus dans lesquels nous nous prenions les pieds. Kane appelait certains de ces troncs recouverts de mousse, des troncs nourriciers. Il disait qu'en pourrissant, ils tombaient en miettes et servaient de terreau à d'autres arbres qui y prenaient racine. Ils faisaient aussi office de refuge pour les campagnols au dos rouge et pour d'autres animaux que nous vîmes filer à toute allure sur le sol de la forêt.

« Je n'ai jamais vu de bois aussi luxuriant, dit Maram en haletant derrière moi. Si la Pierre de Lumière est vraiment ici, elle peut être *n'importe où*. Comment réussirons-nous à la trouver ? J'arrive à peine à distinguer mes pieds sous moi. »

Liljana s'approcha alors de lui pour le rassurer : « Si Sartan Odinan est réellement venu ici, il n'a certainement pas jeté la Pierre de Lumière dans une touffe de mousse. Ce n'est pas le moment de vous décourager, jeune prince. Nous trouverons peut-être une grotte dans l'une des montagnes que nous avons aperçues. »

Les trois sommets en question nous étaient maintenant dissimulés par le mur de végétation qui s'élevait devant nous. Mais en continuant à avancer tout droit à travers les arbres géants, nous devrions atteindre les pentes de la montagne fumante dans à peu près cinq milles.

Nous nous efforçâmes donc de nous frayer un passage à travers le terrain fortement boisé qui y menait. Il nous fallut environ une heure pour couvrir le premier demi-mille. Comme la journée était bien

avancée et que nous n'avions que trois jours avant le départ de la *Chouette blanche*, nous ne pourrions apparemment explorer qu'une toute petite partie de l'île.

Soudain, un demi-mille plus loin, nous arrivâmes au sommet du promontoire que nous étions en train d'escalader. La forêt changea brusquement et s'éclaircit, faisant place à davantage d'ifs, d'érables et de cornouillers. À travers eux, nous aperçûmes au-dessous de nous la plus belle vallée que j'aie jamais vue.

« Oh, mon Dieu ! s'exclama Maram. Il y a des gens ici ! » Leur présence se voyait partout. Entre la crête sur laquelle nous nous trouvions et les montagnes à cinq milles de là, il y avait de nombreuses parcelles vertes qui ne pouvaient être que des champs séparés les uns des autres par des petits bouquets d'arbres – apparemment des cerisiers et des pruniers – qui formaient des lignes plus sombres. Des pâturages recouvraient la longue pente qui descendait au centre de la vallée. Au milieu, au pied des trois montagnes qui bordaient sa rive nord en formant comme un croissant de lune, s'étendait un lac d'un bleu étincelant. Il y avait aussi, près de la rive sud du lac, parmi ce qui semblait être des rues et des maisons peintes de couleurs vives, un grand bâtiment carré dont la pierre blanche reflétait la lumière du soleil qui perçait à travers les nuages. Liljana observa qu'il lui rappelait les ruines du Temple de la Vie à Tria.

« C'est là qu'on doit aller, alors, dis-je, le cœur battant maintenant à tout rompre.

— Ceux qui vivent là, qui que ce soit, prévint Kane en inspectant rapidement la vallée, ne seront peut-être pas ravis du tout de nous voir arriver. Il faut être prudents, Val. »

Je me rappelai comment les Lokilani nous avaient sauté dessus et avaient failli nous tuer avec leurs flèches avant qu'un coup de chance extraordinaire ne nous sauve la vie.

« On sera donc prudents, acquiesçai-je. Mais quand on entre dans la cage aux fauves, la prudence a ses limites. »

Là-dessus, je me remis en mouvement, avançant avec précaution dans les bois. Atara marchait à mon niveau sur ma gauche ; elle avait une flèche prête sur la corde de son arc et regardait à travers les arbres. Maître Juwain venait ensuite, suivi de Liljana et d'Alphanderry. Derrière eux, Maram descendait lentement la longue pente tout en tripotant sa pierre de feu et en sursautant chaque fois qu'un écureuil ou un oiseau bougeait dans les branches au-dessus de lui. Comme d'habitude, Kane fermait la marche.

Au bout d'un demi-mille environ, la forêt s'éclaircit encore et déboucha sur une large prairie plantée de quelques arbres isolés. L'herbe y était haute et abondante et aussi verte que possible. De

nombreuses marguerites au cœur semblable à un soleil et aux longs pétales blancs se donnaient en spectacle et des milliers de pissenlits égayaient eux aussi la prairie. Des abeilles bourdonnaient, passant de fleur en fleur calmement, mais avec détermination, pour récupérer tranquillement le nectar. Quelque part devant nous, de l'autre côté du paysage ondoyant et légèrement en pente, on entendait le bêlement lointain d'un mouton. Si l'endroit où nous arrivions était une cage aux fauves, pensai-je en serrant ma lance, c'est sûrement nous qui étions les fauves.

Un quart de mille plus loin nous tombâmes sur un pré en forme de cuvette où se dégageait une odeur suave de fleur bleue et de crottes de mouton. Nous aperçûmes le troupeau devant nous, cinquante ou soixante brebis grasses, éparpillées dans l'herbe vert tendre, et dont la laine blanche brillait sous le soleil. Nous aperçûmes également le berger. Et il nous aperçut lui aussi. Quand il nous vit apparaître brusquement au sommet d'une petite colline au-dessus de lui, son visage exprima l'étonnement le plus complet. Mais, curieusement, ses yeux noirs et brillants n'exprimèrent aucune peur.

« *Di nisa palinaii*, nous dit-il en tendant la main dans un geste de bienvenue. *Di nisa, nisa – lililia waii ?* »

Ces mots n'avaient aucun sens pour moi. Ni pour aucun de mes amis. Pas même pour Alphanderry qui portait tous les idiomes en germe sur sa langue fertile.

« Mon nom est Valashu Elahad, dis-je en appuyant ma main sur ma poitrine. Comment vous appelez-vous et à quel peuple appartenez-vous ?

— *Kilima nisti*, répondit l'homme en secouant la tête. *Kilima nastamii.* »

Le berger, qui avait à peu près mon âge, portait une longue robe blanche qui semblait tissée dans la même laine que celle qui recouvrait ses moutons. Il était grand, presque aussi grand que moi, et avait le teint ivoire et un long nez imposant qui donnait une grande distinction à son visage noble - et une certaine férocité aussi. Pourtant, il semblait ne rien y avoir de féroce en lui. Son attitude était douce, aimable et accueillante. Il ne portait pas d'arme à sa ceinture tressée de couleurs vives et sa main ne tenait rien de plus menaçant que son bâton de berger. Cela me surprenait presque autant que son apparence. En effet, avec ses épais cheveux noirs et ses yeux de jais, il aurait pu passer pour mon frère.

« Oh, mon Dieu ! dit Maram en remontant près de moi. On dirait un Valari ! »

Se réunissant autour du berger, mes amis le regardèrent avec attention et remarquèrent eux aussi la ressemblance. Maître Juwain dit : « Ceci est un mystère : une île perdue sur laquelle se trouve un

guerrier Valari qui n'a pas l'air guerrier du tout. Et qui ne parle pas la langue que tout le monde parle. »

S'il représentait un mystère pour nous, nous en étions un bien plus grand encore pour lui. Il s'approcha de moi comme on s'approcherait d'un animal sauvage ; tendant doucement la main, il suivit du doigt le tracé du cygne et des sept étoiles d'argent de mon surcot. Il toucha également les anneaux en acier de mon armure. Finalement, il tapota mon heaume avec son ongle en secouant lentement la tête.

« *Di nisa, verlo*, murmura-t-il. *Kananjii wa ?* »

Il semblait inutile, et un peu grossier, de continuer à lui parler derrière les plaques d'acier courbes de mon heaume. Je l'enlevai donc. Le berger me regarda comme s'il se voyait dans un miroir pour la première fois.

« *Di nisa, nisa*, répéta-t-il sur un ton un peu plus dubitatif cette fois. *Wansai paru di nisa lu ?* »

Il se retourna pour passer parmi Maram et les autres. Il sourit respectueusement à Liljana puis, fronçant les sourcils, parut chercher son reflet sur la tête chauve et luisante de maître Juwain. Il posa un doigt sur les boucles sombres d'Alphanderry avant de s'arrêter un instant pour examiner Kane. Mais c'est Atara qu'il observa le plus longuement. Tout en elle paraissait l'émerveiller. Il inspecta son armure de cuir et passa un doigt sur la corde de son arc ; il effleura ses longs cheveux blonds avec le même respect que le capitaine Kharald touchant de l'or.

« *Di nisa athanu*, murmura-t-il. *Athanasii, verlo*.

— Qu'est-ce que c'est que cette langue ? demanda Maram en secouant la tête. Je ne comprends rien de ce qu'il dit.

— Je comprends *presque*, répondit Alphanderry. Presque.

— Ça ressemble à de l'ardik ancien, nous dit maître Juwain. Mais malheureusement, pas plus qu'une poire ne ressemble à une pomme. »

Kane était très énervé maintenant, peut-être à cause de sa propre ignorance. Il fit un signe de tête à Liljana et lui dit : « Vous avez parlé avec le Peuple de la Mer, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas parler à cet homme ? »

Pendant tout ce temps, Liljana avait gardé, serrée dans sa main, sa petite baleine sculptée. Elle plaça la figurine contre sa tête. Je me rappelai soudain que les gelstei bleues étaient non seulement les pierres de la télépathie, mais qu'elles favorisaient également le pouvoir de dire la vérité et de comprendre les langues et les rêves.

« *Nomja ?* fit le berger en regardant la statuette. *Nomja nisami ?* »

Un bref sourire fendit soudain le visage rond de Liljana comme si elle était très contente d'elle. Elle ouvrit alors la bouche et à notre grande surprise dit : « *JanomL.. io di gelstei Di blestei, di gelstei... falu.* »

Ensuite, elle se mit à parler la langue du berger plus rapidement,

ne s'arrêtant que pour lui permettre de répondre et de lui poser des questions. Un sourire illumina alors son être tout entier. Elle reprit la parole et réussit à tenir une conversation courante. Les mots étranges sortaient de sa bouche en cascade. Pendant qu'elle discutait ainsi avec le berger, les moutons échangeaient des bêlements et le soleil descendait dans le ciel.

Au bout d'un moment, elle écarta la gelstei de sa tête et nous dit : « Il s'appelle Rhysu Araiü. Et il appartient au peuple des Maii.

— Et cette île ? lui demanda Kane. Elle a un nom elle aussi ?

— Bien sûr, répondit Liljana en lui souriant. Les Maii l'appellent *Landaii Asawanu*.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire l'Île aux Cygnes. »

Rhysu s'en retourna alors vers son troupeau et nous le suivîmes à travers la prairie comme il l'avait demandé à Liljana. Nous aperçûmes bientôt une maison plutôt grande, construite principalement en pierre et en bois et peinte en jaune vif. En arrivant près d'elle, Rhysu appela avec animation. La porte s'ouvrit soudain et une grande femme aux cheveux aussi noirs et aussi raides que Rhysu sortit pour nous accueillir. Elle avait le nez imposant et les traits délicatement sculptés de nombreux Valari. Rhysu dit qu'elle s'appelait Piliri et que c'était sa femme. Trois autres personnes de sa famille nous rejoignirent bientôt sur la pelouse : un jeune garçon appelé Nilu et sa grande sœur Bria. Cependant, la plus âgée de tous – peut-être même qu'elle était plus âgée que Kane – était la grand-mère de Piliri, Yakira Araiü. En dépit de son âge et d'un genou et d'une hanche qui la faisaient souffrir et sur lesquels elle s'appuyait douloureusement, c'était elle aussi une grande femme ; quand Rhysu nous présenta, elle se tenait fièrement sur le pas de la porte au-dessus des siens. L'évidente déférence avec laquelle Rhysu la traitait me surprit un peu. Mais je fus encore plus surpris d'apprendre que c'était elle et pas lui qui était le chef de la famille Araiü.

« C'est bizarre, non, marmonna Maram, qu'il ait pris le nom de la grand-mère de sa femme ? Il est vrai que sur cette île, tout est un peu bizarre. »

Liljana s'inclina devant Yakira et parla un moment avec elle. Puis elle nous expliqua que chez les Maiiens, le nom de famille se transmettait de mère en fille – et de mère en fils.

« Comme autrefois », dit-elle.

Elle poursuivit en racontant qu'ici les hommes ne commandaient pas à leurs femmes et à leurs filles. En fait, personne ne commandait à personne : il n'y avait sur l'Île aux Cygnes ni roi ni duc, ni maître ni seigneur. Le personnage le plus important semblait être une femme appelée lady Nimaiü qu'on nommait également la Dame du Lac.

Yakira suggéra à Piliri de nous présenter à elle.

« Elle dit qu'elle aimerait bien nous accompagner au lac elle-même, mais qu'elle ne peut plus marcher aussi loin », expliqua Liljana.

Apparemment, les Maii n'avaient pas de chevaux pour se déplacer, ni même de bœufs susceptibles de tirer une charrette. Nous aurions pu nous arranger pour porter Yakira sur les quelques milles qui nous séparaient de la ville au bord du lac, mais cela aurait été contraire à sa dignité.

Yakira parla un moment avec Piliri. Puis Liljana traduisit ses paroles : « Elle dit que Piliri devra lui raconter tout ce qui se passera là-bas.

— J'espère qu'il ne se passera *rien*, dit Maram. En tout cas rien de plus intéressant que la découverte de ce que nous sommes venus chercher. »

Là-dessus, Piliri dit au revoir à son mari et à sa famille et nous partîmes derrière elle. Nous rejoignîmes rapidement une petite route qui descendait au centre de la vallée. Elle était pavée de pierres lisses taillées si précisément que les joints très fins ne se voyaient pratiquement pas. Bordée des deux côtés de différentes variétés de fleurs, elle serpentait dans les prés et les champs. Un doux soleil donnait juste assez de chaleur pour nous réchauffer agréablement et de nombreux oiseaux chantaient dans les vergers autour de nous. Ce fut l'une des plus jolies promenades que j'aie jamais faites.

À plusieurs reprises, nous nous arrêtâmes pour saluer des paysans et d'autres bergers intrigués par le spectacle étrange que nous offrions. Après avoir regardé avec attention mon armure étincelante et considéré mes amis avec stupéfaction, nombre d'entre eux se joignaient à nous. En arrivant à l'entrée de la ville, nous formions un groupe de quelque trente personnes. De nombreux autres Maii sortirent alors des petites maisons propres peintes en jaune, en rouge ou en bleu pour nous voir. Tous ressemblaient à mes compatriotes de Mesh. Aux cris de « *Nisa, Nisa !* », les Maii désertaient les magasins et les maisons et s'installaient le long des rues devant nous. Après notre passage, ils refermaient les rangs derrière nous, formant une procession de centaines d'hommes, de femmes et d'enfants excités.

Piliri, qui marchait maintenant avec beaucoup de dignité, montrait le chemin du temple. De cet énorme bâtiment apparemment en marbre, des cloches se mirent à sonner et leur carillon argentin retentit dans toute la ville. Des milliers de gens remplissaient les rues comme si désormais tout le monde était prévenu de notre arrivée. Vêtus de robes et de vêtements amples de toutes les couleurs, ils convergeaient en flots bariolés vers le temple en provenance du sud, de l'est et de l'ouest. Là, sur un parvis triangulaire, au pied des

immenses piliers étincelants, ils se rassemblaient pour nous accueillir et assister à ce qui devait représenter pour eux un événement extraordinaire.

Une grande femme d'une quarantaine d'années, accompagnée de six femmes plus jeunes, apparut entre les deux piliers centraux du temple et descendit lentement les marches dans notre direction. Son visage et sa silhouette étaient aussi beaux que ceux de ma mère, et elle portait une longue robe blanche bordée de vert le long des manches et du bas. De minuscules perles noires étaient cousues en filigrane sur le devant de sa robe et un filet de perles blanches beaucoup plus grosses entourait son front et tombait sur ses longs cheveux noirs. Elle s'arrêta juste devant nous. Piliri fit un pas en avant, s'agenouilla et baisa la main de la femme. En se redressant, elle dit : « *Mi Lais Nimaiu-talanasii nisalû.* »

Elle se tourna vers moi et vers mes compagnons et continua : « *Talanasii Sar Valashu Elahad. Eth Maramei Marshayk eîh Liljana Ashvaran eth...* »

Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle nous ait tous présentés. Puis elle s'adressa à Liljana qui se rapprocha avec sa gelstei bleue pour traduire ses propos.

« *Talanasii Lais Nimaiu* », dit Piliri en nous présentant la femme de grande taille. Elle ajouta quelques mots avant de faire un signe de tête à Liljana.

Liljana appuya sa petite figurine contre sa tête en souriant à la grande dame. Se tournant vers nous, elle dit : « Je vous présente lady Nimaiu, également appelée la Dame du Lac. »

Comme l'avait fait Rhysu, lady Nimaiu passa un bon moment à nous examiner. Les cheveux d'Atara paraissaient l'émerveiller tout comme la calvitie totale de maître Juwain. Mais ce fut moi qui éveillai le plus sa curiosité avec mon équipement. Ses yeux sombres étudièrent les traits de mon visage, puis avec son ongle elle tapota l'acier de mon heaume que je tenais au creux de mon bras. Avec ma permission, elle passa le même doigt élégant sur le cygne et les étoiles d'argent brodés sur mon surcot. Elle avait l'air étonné, comme si ces formes lui étaient familières. Quand elle examina le pommeau de mon épée brisée, sa respiration s'accéléra. Pendant un moment encore, elle caressa les anneaux d'acier de mon armure ainsi que le cygne et les étoiles en relief sur le bouclier de mon père. Finalement, elle entoura légèrement ma lance de ses doigts avant de reculer et de me regarder avec circonspection.

Par l'intermédiaire de Liljana, elle se mit à discuter avec moi : « Vous apportez des choses étranges dans notre pays. Ces objets sont-ils courants chez vous ?

— Oui, admis-je, la plupart des guerriers, en tout cas les

chevaliers, sont équipés de la sorte. »

Liljana hésita un moment parce qu'elle ne trouvait pas de mot dans la langue de lady Nimaiu pour traduire chevalier et guerrier. Elle se contenta donc de les laisser tels quels, sans les traduire.

« Et qu'est-ce qu'un *guerrier* ? me demanda lady Nimaiu.

— Un guerrier, répondis-je en hésitant moi aussi, c'est quelqu'un qui va à la guerre.

— Et qu'est-ce que la *guerre* ? »

Les six femmes qui accompagnaient lady Nimaiu se rapprochèrent pour écouter ma réponse, ainsi que Piliri et plusieurs autres Maii. J'échangeai un bref regard incrédule avec maître Juwain et Maram avant de dire : « C'est difficile à expliquer. »

Je jetai un coup d'œil aux doux Maii qui nous considéraient avec une grande curiosité, mais sans crainte. Était-il possible qu'ils ne sachent pas ce qu'était la guerre ? Que l'histoire sanglante des dix mille dernières années ait complètement épargné leur île magnifique ?

Alors que je me demandais quoi répondre à lady Nimaiu, elle mit de nouveau sa main sur le pommeau de mon épée. « Est-ce que ceci fait partie de l'équipement d'un guerrier ?

— Oui.

— Puis-je la voir ? »

Je hochai la tête en tirant ce qu'il restait de mon épée. Le morceau brisé étincela de tous ses feux dans la lumière du soleil de fin d'après-midi.

« Puis-je la prendre, Sar Valashu ? »

Je n'avais aucune envie de la laisser prendre mon épée. Pouvais-je aussi facilement déposer mon âme entre ses mains ? Cependant, me rappelant pourquoi nous étions venus sur son île, j'accédai à sa demande en signe de bonne volonté.

« C'est lourd, déclara-t-elle tandis que ses doigts se refermaient sur la garde. Plus lourd que je ne le pensais. »

Je ne lui expliquai pas que si la lame avait été entière, elle serait encore plus lourde. Mais lady Nimaiu, dont les yeux lumineux ne perdaient pas grand-chose, parut le comprendre en contemplant le bout ébréché à l'endroit où elle s'était cassée.

« En quel métal est-elle faite ? me demanda-t-elle en tapotant la lame.

— C'est de l'acier, lady Nimaiu.

— Et comment s'appelle cet objet ?

— C'est une épée.

— Et à quoi sert une *épée* ? »

Avant que j'aie eu le temps de répondre, elle ôta son doigt du plat de la lame et le passa sur le tranchant. « Attention ! dis-je d'une voix entrecoupée. Mais c'était trop tard : la lame acérée de la kalama lui

avait ouvert le doigt.

— Oh, s'exclama-t-elle en serrant instinctivement le bout de son doigt blessé contre sa poitrine pour arrêter le saignement. C'est coupant, très coupant ! »

Elle me rendit mon épée pendant qu'une des femmes près d'elle s'occupait de sa blessure. Au milieu des murmures de profonde désapprobation qui se répandaient dans la foule autour de nous, elle expliqua que si les Maii utilisaient bien des couteaux en bronze pour tailler le bois et tondre leurs moutons, aucun n'avait un tranchant capable d'entamer la chair au moindre effleurement.

« Oh, je comprends », dit-elle tristement en tenant son doigt en l'air. La laine blanche de sa robe était toute tachée de son sang maintenant. « C'est donc à *cela* que sert une épée. »

De honte, mon propre sang me monta au visage. Je tentai alors de lui expliquer un peu ce que c'était que la guerre ; je tentai de lui dire que tous les peuples d'Ea étaient prêts à partir en guerre pour protéger leur terre.

Elle fit part de son étonnement à Liljana qui continuait à traduire ses paroles. « Mais contre *quoi* vos terres ont-elles besoin de se protéger ? demanda-t-elle. Les loups sont-ils si féroces chez vous ? »

Derrière moi, Maram murmura tout bas : « Non, mais les Ishkans, si. »

Soit Liljana ne l'entendit pas, soit elle préféra l'ignorer. J'entrepris alors de tenter d'expliquer que nous autres Valari devions nous protéger de nos ennemis, et des autres Valari aussi.

Je parlai longuement, mais ce que je disais n'avait aucun sens pour lady Nimaiu – et bien peu pour moi en réalité. Quand j'eus fini de faire la liste des malheurs du monde, elle secoua la tête et dit : « Comme c'est étrange que des frères éprouvent le besoin de se protéger les uns des autres ! Quels pays curieux que ceux que vous avez vus où les hommes prennent les armes parce qu'ils ont peur que leurs voisins ne le fassent eux aussi.

— Ce n'est pas aussi simple que ça... dis-je.

— Mais pourquoi les hommes souhaitent-ils aller à la guerre ? demanda lady Nimaiu. Par orgueil et pour le butin, dites-vous. Vos hommes ne tirent-ils donc leur fierté que de leur épée ? Sont-ils des voleurs prêts à s'emparer de ce qui ne leur appartient pas ? »

Le Dragon Rouge est bien pire qu'un voleur, pensai-je. Et il serait prêt à s'emparer de l'âme même des hommes.

« Ce n'est pas aussi simple que ça... » répétais-je. Essuyant la sueur sur mon front, je repris : « Que ferait votre peuple si deux voisins se disputaient pour une question de limites entre leurs terres et si l'un d'eux fabriquait une épée pour faire valoir ses droits ? »

Pendant que Liljana traduisait ma question, lady Nimaiu me

regardait d'un air pensif. Puis elle répondit : « Nous autres Maii ne revendiquons pas la terre comme chez vous. Toutes nos îles appartiennent à tout le monde. Ainsi, il y a toujours assez de terre pour tous.

— Il en était ainsi dans le passé », dit Liljana doucement, suspendant momentanément ses fonctions de traductrice.

Je respirai avant de demander à lady Nimaiu : « Mais que se passerait-il si l'un de vos hommes, convoitant un mouton appartenant à son voisin, essayait de s'en emparer ?

— S'il en avait vraiment besoin, son voisin lui en ferait probablement cadeau.

— Et s'il ne le faisait pas ? insistai-je. S'il tuait son voisin et se mettait à en menacer d'autres également ? »

Ce que je venais de suggérer horrifiait visiblement lady Nimaiu, et les autres Maii aussi. Son visage blêmit et la joue légèrement tremblante, elle réussit à souffler : « Mais chez nous, personne ne ferait une chose pareille !

— Mais si quelqu'un le faisait ?

— Dans ce cas, on lui prendrait son épée et on la briserait comme la vôtre.

— Ce n'est pas facile de prendre son épée à quelqu'un, rétorquai-je. Pour y parvenir, il vous faudrait forger votre propre épée.

— Non, jamais. Nous nous contenterions de l'entourer jusqu'à ce qu'il ne puisse plus bouger.

— Mais dans ce cas, beaucoup de gens mourraient.

— C'est vrai, admit-elle, mais ce serait le prix à payer si l'un de nous devenait *shaida*. »

Cette fois, ce fut à moi d'être étonné quand Liljana prononça ce mot maiien qui n'avait pas d'équivalent dans notre langue. Lady Nimaiu et Liljana discutèrent un moment et on m'expliqua que *shaida* désignait quelque chose comme la folie de quelqu'un qui rompt sciemment l'harmonie naturelle de la vie.

« Mais que feriez-vous de ce *shaida* une fois que vous l'auriez désarmé ? demandai-je. Est-ce que vous le tueriez avec sa propre épée ?

— Oh, non ! Jamais !

— Mais si vous ne le faisiez pas, il pourrait fabriquer une nouvelle épée et d'autres gens mourraient. »

Je commençai à expliquer qu'une fois la guerre entre les peuples déclarée, il devenait très difficile d'y mettre fin. Lady Nimaiu dit alors : « Mais jamais nous n'en viendrions à la *guerre*, vous ne voyez pas ? Cet homme serait remis à la Dame et tout rentrerait dans l'ordre. »

Je ne comprenais plus rien. Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire

par « remis à la Dame ». N'était-elle pas lady Nimaiu, la Dame du Lac ? Et que ferait-elle d'un tel meurtrier ?

Nous échangeâmes encore quelques remarques par l'intermédiaire de Liljana, puis lady Nimaiu sourit tristement : « Je suis bien la Dame du Lac, comme on vous l'a dit. Mais je ne suis pas *la* Dame, évidemment. C'est à Elle que nous remettrions votre fabricant d'épée. »

En disant cela, elle montrait, au-dessus du temple, la montagne fumante de l'autre côté du lac. Elle expliqua que toute personne devenant *shaida* serait précipitée dans sa fournaise.

« La Dame du Lac reprend tout le monde dans son sein, mais elle en reprend certains plus tôt que d'autres.

— C'est la montagne alors, cette Dame ? » demandai-je en essayant de comprendre.

La question parut l'amuser comme elle sembla divertir plusieurs autres Maii qui se rapprochèrent en riant doucement. Lady Nimaiu répondit alors en souriant : « Oh, non ! La montagne n'est que la bouche de la Dame – et seulement sa bouche de feu. Elle en a beaucoup d'autres. »

Elle poursuivit en expliquant que le vent était le souffle de la Dame et la pluie ses larmes ; quand le sol frémissait, la Dame riait, et quand il tremblait assez violemment pour déplacer les montagnes, c'était que la Dame était en colère.

« Les Maii, dit-elle en tendant son doigt blessé vers son peuple, sont les yeux et les mains de la Dame. C'est pour cette raison qu'aucun d'entre nous ne fabriquerait jamais une épée. »

Je pris le temps de regarder les nombreux hommes et femmes qui nous entouraient avant de demander : « Est-ce que la Dame a un nom ?

— Bien sûr. Son nom est Ea. »

Quand elle prononça ce simple mot commun à nos deux langues, la terre sembla trembler légèrement. La fumée continuait à se déverser du cratère de la montagne au-dessus de nous, mais j'étais incapable de dire si cela signifiait que lady Ea se réjouissait de notre arrivée ou si elle était contrariée.

Nous avions mille questions à poser à lady Nimaiu et aux Maii, et ils en avaient autant pour nous. Ils voulaient tout savoir sur nos peuples et sur les terres d'où nous venions. Ils étaient fascinés par la figurine bleue de Liljana et par sa capacité à transformer les mots d'une langue dans une autre. Mais il y avait une question dont la réponse éveillait particulièrement leur curiosité.

« Pourquoi, me demanda lady Nimaiu, pourquoi êtes-vous venus sur notre île. »

Ma première réaction fut de révéler que nous nous étions joints à

la Grande Quête destinée à récupérer la Pierre de Lumière. Mais se méfiant de ma naïveté, Maram vint derrière moi et me murmura à l'oreille : « Attention, Val. Si la Pierre de Lumière est vraiment ici, elle se trouve certainement à l'intérieur du temple. Si on leur dit qu'on est venus chercher ce qui doit être leur plus grand trésor, ils nous remettront probablement à leur Dame assoiffée de sang. »

Il me conseilla de raconter à lady Nimaiu que nous étions en mission pour venir en aide aux habitants de Surrapam assiégés et que nous avions fait une étape dans l'Île aux Cygnes pour chasser et reconstituer nos réserves en viande fraîche sur le point d'être épuisées. Nous devions attendre, dit-il, et imaginer une manière d'entrer dans le temple. Nous saurions alors s'il abritait vraiment la Pierre de Lumière et concevions un plan pour nous en emparer.

Maram était plus rusé que moi, mais cette qualité ne s'appliquait pas à toutes les situations. Devinant quelque dissimulation dans cet aparté que Liljana se gardait de traduire, les Maii commencèrent à parler entre eux à voix basse et à s'agiter sur le parvis. J'hésitais à répéter les petits mensonges de Maram et encore plus à dire quoi que ce soit qui pourrait nous amener à être précipités dans une fournaise. Aussi, levant les yeux vers lady Nimaiu, je déclarai : Nous participons à une quête... »

Derrière moi, un long gémissement de Maram me fit marquer une pause. Puis je repris : « Nous participons à une quête destinée à trouver la vérité, la beauté et la bonté. Et l'amour de l'Unique dont on dit qu'il se manifeste dans toute sa perfection quelque part dans le monde. »

Mes paroles que Liljana traduisit dans la langue maiienne parurent leur plaire. Même si je n'avais parlé que vaguement de l'essence de la Pierre de Lumière, ce que j'avais dit comportait une bonne part de vérité.

Lady Nimaiu avait le sourire maintenant. Hochant lentement la tête, elle demanda : « Qu'est-ce qui vous fait penser que vous trouverez tout cela sur notre île où personne à part les Maii n'a mis le pied depuis que la Dame est sortie de la nuit étoilée à l'origine des temps ? »

Liljana n'eut pas besoin de moi pour répondre à cette question. Son visage intelligent rayonnant de fierté, elle raconta la découverte de la gelstei bleue et sa conversation avec le Peuple de la Mer.

Une fois encore, lady Nimaiu hocha lentement la tête. Qu'une femme discute avec des baleines lui paraissait la chose la plus naturelle du monde.

« Merci, dit-elle à Liljana. Vous nous avez dévoilé beaucoup de choses sur vous, même s'il y a encore beaucoup à dire. Peut-être continuerons-nous demain. En attendant, veuillez vous considérer

comme nos invités. »

Quand un roi vous faisait ce genre d'invitation, en réalité, c'était un ordre. Mais comme nous l'avait dit Liljana, les Maii n'avaient ni roi, ni reine. Je sentais que lady Nimaiu nous laissait la liberté de choisir de rester ou de partir. Et nous décidâmes de rester.

Lady Nimaiu renvoya alors la foule de quelques mots aimables. Nous dîmes au revoir à Piliri qui rentrait chez elle dîner avec sa famille. Puis lady Nimaiu prit congé de nous et rentra dans le temple avec cinq de ses suivantes comme elle était venue. La sixième, une jeune femme plutôt ordinaire mais bien faite appelée Lailaiu, fut chargée de nous installer pour la nuit.

Elle nous accompagna jusqu'à l'un des bâtiments qui jouxtaient l'aile ouest du temple sans en faire vraiment partie. Là, on nous donna de grandes chambres dans les appartements des invités. On nous apporta aussi de la nourriture et des boissons : du pain chaud et du fromage blanc de brebis, des mûres et des prunes, et du saumon sucré que les Maii péchaient dans les fleuves près de la mer et fumaient dans du genièvre et du miel. Le vin rouge foncé était généreux. Après le repas, servi par d'autres suivantes du temple, Lailaiu revint pour remplir d'eau chaude une baignoire de marbre encastrée dans le sol. Elle nous apporta des savons parfumés aux herbes et insista pour en frotter nos corps fatigués. Nous cédâmes tous, même Kane, à ce plaisir inattendu. Tout dans les habitations et dans les œuvres des Maii semblait destiné à enchanter les sens. Des moulures en marbre sculptées de nervures vigoureuses aux tapisseries et aux tapis ornant les murs et le sol, aucun recoin de la pièce n'était laissé sans ornement. Même les couvertures que nous tirâmes sur nous par cette froide nuit, tissées dans le duvet merveilleusement doux des chèvres maiiennes, étaient brodées de fils de couleurs vives représentant des roses et des violettes, les deux fleurs préférées de lady Ea.

« Ah, cet endroit est merveilleux ! s'écria Maram en s'écroulant sur son lit avec un septième verre de vin. Je n'ai jamais vu de pays plus beau, plus généreux, plus doux.

— L'Alonie elle-même n'est pas aussi riche, acquiesça Liljana. En tout cas, pas en dehors des palais des nobles.

— Oui, dis-je amèrement, et si les Maii peuvent créer toute cette beauté, c'est parce qu'ils ne perdent pas leur temps à faire la guerre.

— Pourquoi faire la guerre alors qu'on peut avoir la beauté et l'amour à la place ? se demandait Maram. Et ici, croyez-moi, l'amour est à portée de main. Vous avez vu ce feu dans les yeux de Lailaiu quand elle me rinçait avec son éponge ?

— Faites attention, prévint maître Juwain en s'installant sur son lit, son livre à la main. Le feu brûle.

— Oh non ! Non, non, pas celui-là, dit Maram d'une voix pâteuse.

C'est la plus douce des flammes ; c'est un rayon de soleil par une belle journée d'été ; c'est la chaleur d'un jeune vin rouge et corsé dans son aspect le plus délicat et le plus fruité ; c'est... »

Il aurait pu continuer de la sorte encore longtemps. Mais Kane, qui arpentait la chambre comme un lion en cage, lui jeta un regard menaçant : « Votre Lailaiu ressemble fort à un fruit qui n'a jamais été cueilli. Que croyez-vous que les Maii fassent aux hommes qui récoltent le raisin avant qu'il soit mûr ? À mon avis, ils les remettent à la Dame. Et ce feu-là, croyez-moi, vous paraîtra certainement moins doux. »

Soudain dégrisé par ses paroles, Maram marmonna dans son verre. Tandis qu'Alphanderry sortait son luth et que Flick commençait à tourner en prévision de la musique, Atara s'approcha de Maram et posa sa main sur son épaule pour le consoler. Puis elle souleva le problème qui nous intriguait tous : « Qui sont ces gens ? On dirait vraiment des Valari.

— Ce sont certainement des Valari, dit maître Juwain en levant les yeux de son livre. La question est de savoir à quelle tribu ils appartiennent. Celle d'Aryu ? Ou celle d'Elahad ? »

Il continua en expliquant que les ancêtres Maii devaient faire partie des Valari perdus : c'étaient soit des partisans d'Aryu après qu'il eut volé la Pierre de Lumière, soit des compagnons d'Arahad qui avaient entrepris la Marche de Cent Ans à sa recherche.

« Des Valari perdus, oui, c'est possible, dis-je à maître Juwain. Mais comment pourraient-ils appartenir à la tribu d'Aryu ? »

À ce moment-là, Kane arrêta ses déambulations pour venir vers moi. « Vous rappelez-vous ce que je vous ai raconté après notre victoire sur les Gris ? Comment Aryu avait volé la varistei que son peuple utilisait pour modifier son apparence afin de s'adapter au froid et aux brumes de Thalu ? Bon. Eh bien, si certains membres de sa tribu s'étaient repentis du crime d'Aryu et s'étaient fâchés avec leurs frères avant que la varistei soit utilisée, s'ils avaient fui Thalu vers le sud et étaient venus atterrir ici, ils auraient encore l'air de Valari, non ?

— Je crains fort que ce ne soit là l'explication la plus probable de l'origine des Maii », acquiesça maître Juwain.

Assis sur mon lit, je fixai une tapisserie représentant un grand chêne avec toutes ses feuilles ; j'avais du mal à admettre que les Maii soient des Aryens ayant gardé l'aspect des Valari.

« Mais si ce que vous dites est vrai, demandai-je à maître Juwain, comment se fait-il que les Aryens aient laissé les Maii vivre en paix pendant tant de milliers d'années ?

— Nous ne le saurons peut-être jamais, répondit maître Juwain. Peut-être ont-ils eu de la chance. Peut-être qu'une malédiction planait sur les Maii et sur cette île.

— Ce devait être une sacrée malédiction pour empêcher les Aryens de la piller », dit Liljana.

Alors que la nuit tombait et que la ville faisait silence autour de nous, nous nous rapprochâmes les uns des autres pour parler du mystère des Maii. Atara, qui faisait souvent preuve d'une grande clairvoyance due autant à sa perspicacité naturelle qu'à son don de seconde vue, dit en tortillant ses cheveux d'or autour de son doigt : « Si Sartan Odinan voulait une terre sûre où cacher la Pierre de Lumière, il ne pouvait pas trouver mieux que cette île perdue. »

Cela nous ramena au temple qui se dressait au-dessus de nous dans la clarté des étoiles, à seulement cinquante mètres à l'est. Nous étions tous persuadés que la Pierre de Lumière nous attendait entre ses murs de marbre étincelant.

« Il faut trouver un moyen d'entrer, répéta Maram. Il faut voir si la coupe y est.

— Et si elle y est ? » lui demandai-je. La lueur de convoitise qui s'alluma dans ses yeux à ce moment-là me déplut.

« Si elle y est ? Je suppose qu'on devra donner quelque chose en échange aux Maii. Ton bouclier, peut-être. Ou ton épée. Ils semblent très intéressés par tout ce qui est en acier. »

Je ne pensais pas que les Maii nous donneraient tout simplement la Coupe Merveilleuse contre une épée brisée et je le dis à Maram.

« Hum... peut-être pas, murmura-t-il en tirant sur sa barbe. Mais peut-être qu'ils ne connaissent pas la véritable valeur de la Coupe ? Après tous ces siècles, ils ont peut-être oublié de quoi il s'agit.

— Et s'ils le savent ?

— Eh bien... on trouvera bien une manière de la récupérer, non ?

— En pillant le temple, par exemple ? Comme les Aryens ont pillé Tria ? »

Maram se redressa soudain. Tous les signes d'ébriété avaient disparu de son visage rougeaud et fait place à la honte et à d'autres émotions douloureuses.

« Oh, non, vieux, non. Tu m'as mal compris ! Je faisais seulement remarquer qu'il y avait peut-être plusieurs façons de récupérer la Pierre de Lumière. »

Je tirai mon épée et contemplai sa sinistre extrémité cassée. « Pas de cette manière, Maram.

— Mais que se passera-t-il si les Maii ne comprennent pas la nécessité de rendre la Pierre de Lumière au monde ? S'ils se sentent offensés et nous déclarent euh... *shaida* ? Que se passera-t-il si nous devons nous battre pour elle ? »

Atara, qui était en train de huiler son arc, pinça brusquement sa corde tressée. Celle-ci émit une note discordante qui ne ressemblait en rien à la musique qu'Alphanderry faisait avec son luth.

« Nous battre, hummm, dit-elle à Maram. Et qui mènera ce combat ? Vous ? Vous n'avez pas entendu ce que lady Nimaiu a raconté sur ses compatriotes qui se jetaient au-devant des épées ? Et sur ceux qu'ils précipitaient dans leur montagne en feu parce qu'ils avaient été assez fous pour tirer leur épée contre eux ?

— C'est bien beau de parler de se jeter au-devant d'une épée, répondit Maram. Encore faut-il trouver le courage de le faire. Kane pourrait en abattre cent avant qu'ils se rendent compte de ce qui se passe. Et vous pourriez tirer sur tous ceux qui tenteraient de nous poursuivre. Je suis sûr qu'on pourrait se frayer un passage jusqu'à la côte si c'était nécessaire. »

Me levant brusquement, je flanquai avec violence ce qui restait de mon épée dans son fourreau. Puis je me dirigeai vers le lit de Maram. Avec une fureur qui m'étonna moi-même, je lui arrachai le verre de vin des mains et le lançai de toutes mes forces contre le mur où il s'écrasa en mille morceaux.

« Demain, on fouillera le temple, dis-je. Mais ce soir, on dort et on oublie ces propos inconsidérés. »

Là-dessus, je traversai la pièce en trombe et me jetai sur mon lit. La colère m'empêchait de voir que rien de ce que je venais de dire ne se réaliserait.

À mesure que les heures passaient, l'abîme de désaffection paraissait se creuser entre Maram et moi, et ni l'un ni l'autre ne dormîmes beaucoup cette nuit-là – les autres non plus d'ailleurs. Le lendemain matin, après un petit déjeuner composé de fruits et de crème auquel je touchai à peine, nous allâmes frapper aux grandes portes du temple où l'on nous renvoya. Les femmes qui les gardaient nous informèrent qu'il était interdit d'entrer avant d'avoir été purifié.

« Et comment se purifie-t-on ? lui demandai-je avec humeur.

— C'est la Dame qui purifie, bien sûr, nous dit-elle.

— Mais quelle Dame ? Lady Nimaiu ou lady Ea ? »

Les gardiennes – si tant est qu'on pouvait les appeler ainsi – eurent un petit rire en entendant ma question, comme si celle-ci avait été formulée par un enfant. Puis la première des femmes dit : « Seule lady Ea peut purifier, avec ses larmes. Mais lady Nimaiu incarne ses mains, c'est donc à elle que vous devez vous adresser si vous souhaitez vraiment vous purifier.

— Nous le souhaitons vraiment, répondis-je en parlant au nom de nous tous par l'intermédiaire de Liljana. Pouvons-nous voir lady Nimaiu pour en discuter avec elle ? »

Mais lady Nimaiu ne pouvait pas nous recevoir ce matin-là. Elle était occupée à régler des problèmes de la plus grande importance, nous expliqua la gardienne, et il fallait attendre.

« Ah, attendre ! marmonna Maram quand elles eurent refermé les portes devant nous. Combien de temps faudra-t-il attendre ? Dans deux jours, le bateau mettra les voiles, que nous soyons à bord ou pas.

— Eh bien, on attendra deux jours s'il le faut, dis-je. Entre-temps, si on explorait l'île ? La Pierre de Lumière peut être n'importe où. »

Ce furent l'Île aux Cygnes et les Maii qui refermèrent la blessure provoquée par les éclats du verre que j'avais cassé. Maram et moi partîmes chacun de notre côté, comme les autres, chacun ayant choisi un chemin différent à travers les rues de la ville ou parmi les champs et les forêts qui entouraient le lac. J'étais surpris que les Maii nous permettent de parcourir leurs terres avec nos armes de *shaida*. Mais il n'était pas dans leurs habitudes de refuser à quiconque les libertés élémentaires dont les enfants eux-mêmes jouissaient. Le fait qu'ils ne craignaient pas que nous utilisions nos armes me touchait profondément. Ils n'avaient absolument pas peur de nous. Ils se

contentaient de considérer avec une douce et véritable compassion notre impatience à rechercher ce qu'ils semblaient déjà posséder. Car les Maii étaient des gens satisfaits. Ils ne trouvaient leur bonheur ni dans le souvenir de gloires passées ni dans les rêves d'une future rédemption, mais dans les rochers et les feuilles, dans le vent et les fleurs. Le soleil qui se reflétait sur le marbre de leur temple magnifique les comblait plus que l'or ; le rire de leurs enfants jouant dans les prés et les champs leur était une musique plus belle encore que celle que faisait Alphanderry. Ils étaient entièrement unis à la terre et cette union leur procurait un grand bonheur.

Je passai la matinée à me promener dans les immenses jardins à l'ouest du temple. Entre les chênes et les cerisiers et les petits ruisseaux qui couraient dans des canaux pavés avant de se jeter dans le lac, je trouvai quelques instants de paix. La brise légère de ce pays où l'été avait un air de printemps, calma ma colère. De nombreux Maii travaillaient librement autour de moi, si on peut appeler travail des efforts consentis avec passion et joie. Je compris qu'ils considéraient comme un honneur d'être choisis pour désherber, semer et construire ces petits murets de pierre qui semblaient parfaitement en harmonie avec la terre bien entretenue. Je les regardai se salir les mains dans la boue et le fumier, mais ils paraissaient ne tirer de ces substances ni saleté ni déplaisir. En réalité, le jardin était si beau qu'aucune laideur ne pouvait en altérer la perfection. Ce n'était pas qu'il ne pouvait supporter le mal, mais plutôt que tout ce qui engendrait le mal – la peur, la colère, la haine – y était déplacé et préférait rester en dehors de ses limites fleuries. En entendant les oiseaux célébrer de leur chant les louanges du monde, je me rendis compte que j'avais envie de me libérer de mes sentiments hostiles envers Maram – et envers moi-même –, un peu comme on quitte une paire de bottes boueuses avant d'entrer dans une maison propre ou comme on se dépouille de son armure avant de s'asseoir à la table familiale.

Même si je ne m'attendais pas vraiment à trouver la Pierre de Lumière posée au milieu d'une plate-bande de soucis ou se remplissant d'eau dans l'une des nombreuses fontaines en pierre sculptée, je la cherchais des yeux. Mais à mesure que le soleil approchait du zénith et déversait sa lumière de miel sur les feuilles et le lac, j'oubliais ce qui m'avait amené sur l'île des Maii. En effet, les désirs et la convoitise, les envies et les rêves avaient eux aussi du mal à prendre racine dans cette terre enchantée. Je restai des heures à dévorer des yeux les nombreuses fleurs qu'on y trouvait : les pourpiers, les boutons-d'or, les lis, les achillées et les roses. Leur parfum incroyable accaparait le jour. La volupté émanant de la terre était si forte, si douce, dans cette vallée perdue qu'elle laissait peu de place aux désirs immatériels.

En fin d'après-midi, je tombai sur un banc de pierre situé à l'endroit idéal pour observer deux arbres étranges qui poussaient au sommet d'une petite colline près de l'extrémité nord du jardin. À mon grand étonnement, je vis qu'il s'agissait d'astors avec leur écorce d'argent et leur feuillage doré. Ils n'étaient pas aussi imposants que ceux qui poussaient dans les bois des Lokilani, mais leurs longues branches élégantes s'étendaient sous le ciel bleu comme pour l'atteindre et capturer sa lumière. Juste derrière le lac paisible, la montagne de feu encadrait parfaitement leurs cimes miroitantes. Je compris alors que la transformation de l'île en paradis ne constituait pas une modification de la nature, mais qu'elle en était l'expression la plus délicate et la plus parfaite : en effet, quoi de plus naturel que les Maii, yeux et mains de la Mère, exerçant joyeusement leur métier sur la terre ?

Soudain, je me rendis compte que je n'avais nulle envie de les quitter. C'était comme si j'avais traversé Ea de part en part dans le seul but de trouver mon véritable foyer.

Alors que les dernières lueurs du jour abandonnaient les feuilles en forme d'écu des astors, Maram arriva tranquillement sur le chemin derrière moi et me héla avant de s'approcher du banc : « On m'a dit que tu étais ici. »

Je lui fis signe de venir s'asseoir près de moi, puis hochai la tête en direction des astors. « Tu les vois ?

— Oui, je les vois, dit-il. (Puis il soupira et poursuivit :) Je suis désolé pour ce que j'ai dit hier soir. J'ai été idiot.

— Et moi, j'ai été pire, rétorquai-je. Tu me pardonnes ?

— Si je te pardonne ? C'est à moi de te demander pardon ! »

Nous nous embrassâmes alors et l'abîme qui s'était formé entre nous se referma soudain comme si la terre s'était ressoudée pour former de nouveau un tout.

« Est-ce que tu as trouvé des traces de la Pierre de Lumière ? lui demandai-je.

— La Pierre de Lumière ? Non. Non, je n'ai rien vu qui y ressemble. En revanche, j'ai trouvé l'amour. »

Et il me raconta qu'il avait passé une bonne partie de la matinée à tenter de séduire Lailaiu, mais que ses efforts n'avaient fait que l'amuser. Finalement, elle avait posé un doigt sur ses lèvres de beau parleur et s'était offerte à lui simplement, comme un arboriculteur partageant quelques-unes des délicieuses cerises rouges qui poussaient en abondance dans les nombreux vergers de la vallée.

« J'étais fou d'envisager la guerre alors que l'amour était à portée de main, dit-il. Comment ai-je pu être aussi bête ?

— Peut-être avais-tu encore plus envie de la Pierre de Lumière ?

— Ah, la Pierre de Lumière ! Il y a du neuf à ce sujet. Lady Nimaiu

est d'accord pour notre purification, comme ils disent. Nous devons la retrouver au lac demain matin. Après ça, je suppose qu'on pourra entrer dans le temple et voir ce qu'il contient. »

Je retournai à nos appartements avec Maram pour partager avec nos amis un nouveau repas délicieux. Autour de la table régnait un enthousiasme tranquille, comme si la nourriture qui passait entre nos lèvres était imprégnée de propriétés vivifiantes et rares qu'on trouvait ici et nulle part ailleurs. Liljana déploya toute son éloquence pour nous vanter les vertus de l'île et nous rappeler qu'à l'Âge de la Mère, pratiquement toutes les régions d'Ea étaient comme ça. Alphanderry raconta qu'il avait passé la journée à apprendre à quelques enfants Maii à jouer de son luth. De leur côté, ils lui avaient appris des tas de choses, et leurs chansons et la pureté de leurs voix non travaillées l'avaient encore rapproché de ce Chant auquel il aspirait. Maître Juwain, avec Liljana pour interprète, avait arpenté la ville pour recueillir des histoires sur le passé des Maii afin de résoudre l'énigme de leurs origines. Il avait également commencé à apprendre leur langue et espérait, au terme d'un autre mois, pouvoir la mettre par écrit. Atara nous dit qu'un peu plus tôt, elle avait escaladé la montagne de feu à mi-pente pour avoir une meilleure vue de l'île. Et maintenant, contemplant le lac par la fenêtre avec des yeux rêveurs, elle avoua qu'elle aimerait ne jamais la quitter.

Seul Kane semblait insensible à la magie de l'île. Après avoir bu d'un trait le reste de son vin, il arpenta la chambre, ne s'arrêtant que pour grommeler : « Bon, d'accord, les Maii se sont construit un beau paradis. Mais si le Dragon Rouge envoie un jour un navire de guerre ici, tout sera réduit en cendres. »

Ses paroles sinistres nous rappelèrent pourquoi nous avions convaincu le capitaine Kharald de nous amener jusqu'à l'île. L'humeur plus sombre, nous regagnâmes alors notre lit pour prendre un peu de repos et nous préparer à la journée du lendemain.

Au petit matin, avant que le soleil ne donne toute sa mesure, nous rassemblâmes sur la rive est du lac. C'était une belle journée claire, avec seulement quelques nuages dans le ciel. Son bleu presque parfait se reflétait dans les eaux calmes du lac comme dans un miroir. Un peu plus loin, des centaines de cygnes flottaient à sa surface. Leurs ailes d'un blanc immaculé étaient repliées et leur long cou arrondi avait la grâce de la voûte céleste.

Des Maii étaient déjà arrivés de toute l'île pour assister à « l'événement » du jour. Ils étaient vêtus de robes blanches unies et se tenaient assis sur les marches basses recouvertes de gazon et creusées dans la terre le long du rivage. Mon œil, exercé à évaluer le nombre des guerriers engagés dans une bataille, compta au moins cinq mille personnes. Nous étions debout sur la marche la plus basse, avec la

foule derrière nous et le lac pratiquement à nos pieds. Seules quelques marches de marbre blanc épousant la rive nous séparaient de ses eaux clapotantes dans lesquelles elles s'enfonçaient, à demi immergées.

À dix mètres à peine de là, à l'endroit où menaient ces marches, trois colonnes émergeaient des eaux peu profondes du lac. Elles paraissaient être les vestiges d'un bâtiment beaucoup plus grand qui devait s'élever là dans le passé. Après s'être entretenue à voix basse avec l'une des suivantes du temple qui se trouvait près de nous, Liljana nous expliqua qu'autrefois le lac était moins profond, mais qu'au cours des âges, à mesure qu'il se remplissait des larmes de la Dame, son niveau avait monté. Je compris alors qu'on allait nous plonger nous aussi dans l'eau et cela me remplit d'appréhension parce qu'elle avait l'air glaciale.

Lady Nimaiu arriva bientôt, ses six suivantes derrière elle. La robe qui couvrait son long corps gracieux était aussi blanche que les cygnes et brodée de roses rouges. Tournant le dos au lac, elle se plaça face à nous et aux milliers de gens qui se tenaient sur la pelouse derrière nous. D'une voix puissante et claire, elle s'adressa à nous pour expliquer que puisque nous avions demandé librement à être purifiés, cette purification nous serait librement accordée.

Pour l'occasion, nous avions tous revêtu la longue robe blanche des Maii. Elle était tissée avec le même duvet de chèvre que nos couvertures et était merveilleusement douce. J'avais ôté mon armure, bien sûr, et Kane en avait fait autant. Mais nous avions tous deux gardé notre épée : lui parce que telle était sa volonté, moi parce que je ne pouvais pas me séparer de mon âme, fût-elle brisée.

La cérémonie qui suivit fut des plus simples. Lady Nimaiu parla des chagrins que nous devions tous éprouver et que seuls les chagrins encore plus grands de la Mère pouvaient effacer. Depuis de nombreux âges, dit-elle, depuis l'origine des temps presque, les larmes de la Mère s'étaient accumulées dans ce lac afin que les Maii puissent y ressentir l'insupportable souffrance du monde et se réjouir de sa splendeur en ressortant de ses eaux.

« Car c'est pour cette raison que nous sommes nés des entrailles de la Mère dans la douleur, expliqua-t-elle, pour pouvoir reconnaître la joie. »

Sans un mot de plus, elle nous amena à tour de rôle au bas des marches et dans le lac. Un par un, elle nous maintint sous sa surface ridée. Comme je le craignais, l'eau était très froide. Elle était même glaciale. Mais quelques instants plus tard, quand nous eûmes regagné la pelouse en haut des marches, le soleil nous réchauffa en enveloppant de son éclat doré nos vêtements trempés et nos cheveux ruisselants. Sa lumière était étonnamment douce. Tournant alors le regard vers la longue vallée verte, nous vîmes que le monde était

incroyablement beau et bon.

Les Maii assis dans l'herbe applaudirent tous à notre exploit. Dans les premiers rangs, j'aperçus Piliri, Rhysu et leurs enfants qui nous souriaient.

Puis lady Nimaiu s'approcha et s'adressa à nous en ces termes : « La vérité, la beauté et la bonté n'existent que dans la purification. Tout comme l'amour où elles prennent leur source. Etes-vous toujours à la recherche de ces qualités, Sar Valashu Elahad ? »

C'était à moi qu'elle posait la question, mais il était évident qu'elle me demandait de parler en notre nom à tous. À ce moment-là, le vent léger réussit à traverser la robe mouillée collée à mon corps ; il me parut aussi froid et vivifiant que l'eau du lac.

« Nous les recherchons toujours », répondis-je. Je devinais que lady Nimaiu me testait, ou plutôt qu'elle me demandait d'opter pour la vérité que les eaux du lac m'avaient si clairement présentée. Alors je déclarai : « Nous cherchons la gelstei d'or qu'on appelle la Pierre de Lumière. Nous cherchons la Coupe Merveilleuse dont on dit qu'elle contient toutes ces choses. »

En entendant cela, Maram se mit à gémir ; seule la présence de Lailaiu parmi les suivantes du temple parvint à le calmer. Liljana hésitait à traduire mes paroles, mais d'un hochement de tête, je lui fis signe de le faire et elle s'exécuta. Ensuite, je montrai à lady Nimaiu mon médaillon et expliquai la signification des différents symboles qui y étaient représentés.

« Il est bon que vous ayez raconté la vérité de votre plein gré, dit lady Nimaiu en se promenant parmi les autres membres du groupe pour examiner leurs médaillons. Permettez-moi de vous rendre la pareille : hier nous avons consulté le Peuple de la Mer. Ils nous ont dit pourquoi vous étiez venus ici. Ils nous ont dit que vous cherchiez cette chose brillante que vous appelez *gelstei*. »

Que les Maii soient capables de converser avec le Peuple de la Mer me stupéfiait, et Liljana aussi. Elle regardait lady Nimaiu d'un air ébahi, ses grands yeux noisette remplis d'étonnement et d'envie. Elle jeta un coup d'œil sur sa figurine et murmura : « C'était ainsi à l'Âge de la Mère – à l'époque, on n'avait pas besoin de gelstei bleue pour parler aux baleines. » Elle n'avait pas traduit ce qu'elle venait de dire, mais lady Nimaiu parut avoir compris quand même. Elle lui fit un signe de tête : « Mais le Peuple de la Mer ne sait rien de cette coupe en or. Et nous non plus. Il n'y a rien de tel sur cette île. »

Je sentais que lady Nimaiu disait la vérité, dans la mesure où elle la connaissait en tout cas. La déception que je ressentis à ce moment-là était palpable. C'était comme si un fruit acide s'était coincé dans ma gorge. Et les espoirs anéantis de mes amis qui me submergeaient n'arrangeaient rien.

« La Pierre de Lumière a peut-être été cachée ici il y a très longtemps, dis-je. Et les Maii l'ont oublié. »

L'amertume qui me rongait était si forte que je ne pus m'empêcher de lever les yeux vers le temple.

« Je peux vous assurer que vous ne la trouverez pas là-bas, dit-elle. Mais vous êtes libres désormais de la chercher dans le temple et partout où il vous plaira. »

Cette nouvelle était une bien maigre consolation, un peu comme une promesse de mets délicats offerte à un homme affamé en guise de repas. Je regardai Atara et vis qu'elle aussi avait presque renoncé à son envie de fouiller le temple. Puis je me tournai vers Maram, qui était perdu dans les profondeurs des yeux de Lailaiu, maître Juwain, Liljana et Alphanderry. Je vis que Kane, déçu, avait baissé son regard et fixait le sol d'un air mauvais. Nous avions voyagé si longtemps, nous étions venus de si loin, et voilà que notre quête semblait s'achever ici, sur cette île perdue à la lisière du monde.

« Maintenant que vous avez goûté aux larmes de la Mère, continua lady Nimaiu, vous êtes libres de demeurer parmi nous aussi longtemps que vous le désirerez. Pour notre part, nous aimerions que vous viviez à jamais avec les Maii. »

Je n'avais pas de don de télépathie, mais je savais que mes amis pensaient tous au vœu que nous avions fait de ne mettre fin à notre recherche de la Pierre de Lumière que si nous étions frappés par la maladie, les blessures ou la mort. Mais sans être gravement atteint, un corps ne pouvait-il pas se sentir brisé par une succession de blessures épuisantes ? L'âme ne pouvait-elle pas tomber malade ? L'espoir ne pouvait-il pas mourir ?

Le regard de lady Nimaiu hésitait entre Atara et moi. Le visage rayonnant comme le soleil, elle nous dit : « Vous pourriez construire un foyer ici. Et vous pourriez vous marier si vous le souhaitez, soit parmi nous, soit entre vous. La Mère bénirait vos enfants et les considérerait comme des Maii. »

Atara me regarda et l'envie qui se lisait dans ses yeux m'était encore plus douloureuse que tous les poisons et toutes les épées qui avaient pénétré dans mon corps.

« Ah ! murmura Maram, les yeux toujours rivés sur Lailaiu, je crois que je comprends. À mon avis, des Aryens sont bien venus ici pour conquérir l'île, mais ce sont eux qui ont fini par être conquis par les Maii. »

Nous observâmes un moment de silence et celui-ci s'étendit à la foule des Maii derrière nous. Le soleil qui avait entrepris son ascension dans le ciel s'employait à sécher nos vêtements. Au loin sur le lac, de nombreux cygnes paraissaient tranquillement sous ses flots de lumière.

« Il est possible que la coupe en or soit quelque part sur cette île,

dit Alphanderry. Ça ne me gênerait pas de passer le reste de ma vie à la chercher ici.

— Moi non plus », renchérit maître Juwain.

Ses yeux gris clair étaient pleins des nuages blancs cotonneux du ciel.

« Moi non plus », reconnut Liljana.

Je m'attendais à ce que Kane nous reproche notre manque de loyauté, mais son regard insondable se perdait dans les eaux bleues du lac « Atara, dis-je en me tournant vers elle, nous avons prononcé des vœux, et toi plus que nous tous. »

Je pensais que cette noble femme confirmerait que les vœux doivent toujours être respectés, mais elle dit : « Un vœu est une chose sacrée. Mais la vie est plus sacrée encore. Et je ne me suis jamais sentie aussi vivante qu'ici.

— Est-ce que tu nous as vus rester ici ? »

J'étais sûr qu'elle allait m'embrouiller avec quelque discours de prophétesse sur les différents chemins vers le futur s'enchevêtrant comme les branches d'un épineux. Mais elle me surprit en répondant : « Oui, je nous ai vus. Si nous choissions de rester ici, notre vie serait longue et heureuse et bénie par de nombreux enfants. Le reste d'Ea pourrait être à feu et à sang, ici nous ne connaîtrions que la paix. »

Que la paix, pensai-je en contemplant les verts pâturages de la vallée. La paix n'était-elle pas ce que je recherchais réellement ? À l'origine, n'était-ce pas pour elle que j'étais parti en quête de la Pierre de Lumière ?

Je remarquai que lady Nimaiu étudiait mon visage. Hélas, je craignais de ne pas pouvoir trouver de réponse aux questions que je me posais dans ses doux yeux sombres qui me rappelaient tellement ceux de ma mère. Je ne savais où chercher la sagesse qui me permettrait de choisir mon chemin. C'est alors que j'aperçus Flick qui scintillait sur les eaux du lac. Il avait l'aspect d'une spirale d'étoiles blanches tourbillonnantes.

« Nos enfants connaîtraient la paix ici ? demandai-je à Atara.

— Oui, m'assura-t-elle.

— Mais qu'en serait-il de leurs propres enfants ? Et des enfants de leurs enfants. Combien s'écoulera-t-il de temps avant que le Dragon ne trouve cette île et ne la détruise entièrement ?

— Cent ans, peut-être. Ou peut-être mille. Peut-être ne la découvrira-t-il jamais – je ne sais pas.

— Et le reste d'Ea ? Qu'arrivera-t-il au Wendrush, à l'Alonie et à Mesh ? »

Atara n'avait pas de réponse à cette question ; elle se contenta de me fixer de ses yeux limpides comme du diamant qui s'ouvriraient sur le futur.

C'est alors que j'entendis murmurer au fond de moi la voix éternelle et ardente. Je savais qu'Atara et mes autres amis brûlaient de la même flamme.

« Je ne peux pas rester ici », lui dis-je.

Le regard d'Atara se remplit d'une immense tristesse. « Moi non plus, répondit-elle.

— Moi non plus, fit Liljana en regardant maître Juwain.

— Moi non plus, déclara-t-il à son tour. Je crains que la Pierre de Lumière ne soit vraiment retrouvée – et si ce n'est pas par nous ou par d'autres chevaliers venant de Tria, ce sera par le Dragon Rouge. »

Et nous continuâmes ainsi, nous repassant l'un à l'autre l'ineffable flamme à mesure que nous nous rappelions notre objectif et renforçons notre volonté de l'atteindre. Maram lui-même détourna les yeux de Lailaiu pour annoncer : « Je suis désolé de quitter cette île mais apparemment, il le faut. »

Je me tournai vers lady Nimaiu. « Votre offre de nous installer ici va au-delà de la simple bonté. Mais nous devons poursuivre notre quête.

— Pour trouver cette gelstei que vous appelez la Pierre de Lumière ?

— Oui, la Pierre de Lumière.

— Mais pourquoi risquer votre vie pour retrouver cet objet ? »

Dans ses paroles, j'entendis une question sous-jacente à celle qui était clairement posée et j'eus l'impression qu'une fois de plus, elle me testait. Je me demandai alors pour la millième fois pourquoi il fallait retrouver cette coupe en or. La réponse, j'en étais désormais certain, ne résidait pas dans le désir de plaire à mon père et à mes frères, ni même dans la possibilité d'épouser Atara. Quant à soigner mon être de la *valarda* et le débarrasser du kirax qui stimulait mon don, quelle importance pouvaient bien avoir les souffrances d'un seul homme ? Si seulement j'en avais la force, j'accepterais toute la souffrance du monde et remettrais la Pierre de Lumière à quelqu'un de plus digne que moi afin que des êtres comme Méliadus ne voient plus jamais le jour et que des endroits sinistres comme le Vardaloon ne dénaturent plus le monde.

Finalement, levant les yeux vers lady Nimaiu, je dis : « Je voudrais retrouver la Pierre de Lumière pour réconcilier les terres d'Ea et les rendre semblables à votre île. Et je suis prêt à combattre tous les démons de l'enfer pour y parvenir. »

Quand Liljana eut traduit mes propos, un sourire triste éclaira le visage de lady Nimaiu. Elle inclina la tête comme si elle comprenait la pureté de mon objectif et ne pouvait s'empêcher d'en être bouleversée. Puis, tandis que sur la pelouse derrière nous l'assistance nombreuse commençait à murmurer tranquillement son approbation, elle plongeait

longuement son regard dans le mien.

« Vous êtes un homme d'épée, déclara-t-elle enfin en jetant un coup d'œil sur le pommeau de ma kalama. Et puisque vous devez combattre, il vous faut une épée. »

Me prenant alors par la main, elle m'entraîna au bas des marches jusqu'au bord du lac. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait l'intention de faire ; peut-être, pensai-je, voulait-elle me laver du sang que je devrais un jour verser pour réaliser ce rêve.

Après avoir respiré profondément à plusieurs reprises, elle me lâcha soudain la main. Puis elle se tourna, descendit les marches et entra dans l'eau.

« Qu'est-ce qu'elle fait ? » s'écria Maram.

Je me posais la même question, et apparemment tout le monde en faisait autant. Nombre de Maii regardèrent, ébahis, lady Nimaiu prendre une dernière inspiration avant de disparaître dans le lac. Leurs cris d'inquiétude laissaient entendre que cela ne faisait pas partie des cérémonies de purification habituelles.

Mon cœur se mit à battre la chamade, comme si je retenais mon souffle moi aussi. Je scrutai l'eau et crus voir lady Nimaiu nager en direction d'un autel de pierre couvert de vase qui oscillait sous les rubans de mousse du lac. Tout à coup, les montagnes s'animèrent, lançant une gerbe de feu dans le ciel et faisant trembler la terre. Des vagues brillantes agitèrent la surface du lac et il devint impossible de voir très loin dans ses eaux glacées.

« *Quiwiri Lais Nimaiu ?* » cria presque un jeune homme derrière moi. Comme nombre de ses compatriotes, il s'était levé et montrait le lac en murmurant : « *Quiwiri Lais Nimaiu ?* »

Dans ma poitrine, la sensation d'oppression se transforma en une douleur presque insupportable. Je ne pouvais plus bouger. Le froid qui m'immobilisait les membres était si vif que je restais pétrifié sur le rivage à scruter les profondeurs bleues du lac.

Soudain, tandis que les cygnes se mettaient à crier en s'élançant vers le ciel dans un tonnerre de battements d'ailes, une main portant une épée jaillit à la surface du lac. Un instant plus tard, le visage de lady Nimaiu surgit, ses cheveux noirs et brillants ruisselant d'eau. Elle était à bout de souffle. Ses pieds trouvèrent les marches de marbre. Elle les grimpa une à une et sortit du lac en levant l'épée haut au-dessus d'elle.

« L'Épée de Feu, entendis-je Alphanderry murmurer derrière moi. L'Épée de Lumière. »

Même si je n'osais pas croire qu'il avait raison, je voyais bien qu'elle était assez brillante pour être appelée ainsi, et même plus. C'était une longue épée à double tranchant, comme les épées des Valari ; sa lame était plus éclatante que l'argent et son fil était si fin

qu'il aurait pu couper les rayons du soleil.

Alors que tous les Maii se mettaient debout et que l'excitation gagnait les suivantes du temple, sous le regard de mes amis et sous les yeux de braise de Kane, lady Nimaiu s'approcha et me tendit l'épée. Mes mains se refermèrent autour de la garde en jade noir. Celle-ci était ornée de cygnes et de sept diamants en forme d'étoiles ; un diamant beaucoup plus gros, taillé de multiples facettes étincelantes formait le pommeau. Au moment où je touchai l'épée, le feu bondit en moi. Quelque chose de semblable à une flamme sacrée parcourut alors sa lame argentée de la garde profilée jusqu'à la pointe incroyablement acérée, et elle parut soudain briller avec plus d'éclat encore. Je ne parvenais ni à la quitter des yeux ni à la lâcher. Elle était très lourde, comme si elle avait réellement été forgée dans de l'argent ou dans un autre métal noble, et en même temps étrangement légère, comme si le soleil lui-même la remplissait de son rayonnement et l'attirait vers le ciel. Je fendis l'air à plusieurs reprises pour bien la sentir : elle était parfaitement équilibrée. Comment une arme aussi merveilleuse avait-elle pu se retrouver cachée sous les eaux du lac des Maii, je n'en avais aucune idée.

L'heure était venue pour lady Nimaiu de nous l'expliquer. Après avoir secoué l'eau de sa robe ruisselante et repris son souffle, elle fit un grand geste en direction de l'épée et nous raconta cette histoire : Il y a longtemps, au cours d'un autre âge, un pêcheur Maiien appelé Elkaiu avait jeté son filet dans l'espoir d'attraper un de ces saumons argentés qui nageaient au large des côtes de leur île. Mais son filet s'accrocha à quelque chose de lourd et quand il le tira, il découvrit l'étincelante épée d'argent dans les plis de corde nouée. Elkaiu fut très surpris, non seulement parce qu'il avait trouvé un objet qu'il ne pouvait pas nommer, mais aussi parce que l'épée ne présentait aucune trace de rouille ni de ternissure en dépit du nombre incalculable d'années passées à dériver dans les courants d'eau salée. Elkaiu avait rapporté l'épée à sa Dame qui avait deviné tout le pouvoir qu'il y avait en elle. Comprenant aussi qu'on l'avait jetée à l'eau pour la laver, elle ordonna qu'on la conserve sous le lac pour poursuivre sa purification. Bien sûr, la Dame avait fini par vieillir et par mourir, mais elle avait transmis l'histoire de l'épée à sa remplaçante. Et c'est ainsi que, de génération en génération, pendant plusieurs centaines d'années, le secret avait été transmis et gardé par les différentes Dames du Lac. Au cours des siècles, dit lady Nimaiu, était née une légende prétendant qu'un jour le véritable propriétaire de l'épée viendrait la chercher.

« Et ce doit être vous, Sar Valashu, dit-elle en montrant ma kalama dans son fourreau et sa garde ornée elle aussi de cygnes et d'étoiles. Et cette épée, comme vous l'appellez, doit être la gelstei dont parlait le Peuple de la Mer. »

Oui, pensai-je, en contemplant cette merveille étincelante, oui, ce doit être elle.

« La gelstei d'argent, dit maître Juwain, en respirant avec difficulté. C'est donc pour cela que nous sommes venus ici. »

Et il expliqua que, dans tout Ea, à travers tous les âges, on n'avait jamais fabriqué d'objet plus magnifique que cette épée avec la gelstei d'argent.

« Si, bien sûr, il s'agit bien de l'Épée de Lumière. »

Pendant un moment, tout le monde contempla en silence cette longue lame qui scintillait dans le soleil éclatant du matin. C'est Kane, qui aimait les belles épées presque plus que la vie, qui l'observa le plus longuement et le plus attentivement. Les yeux plus brillants encore que tous les autres, il dit : « Alkaladur – oui, Alkaladur. »

Là-dessus, Alphanderry debout à ses côtés, posa sa main sur son épaule et chanta :

*Alkaladur ! Alkaladur !
Épée de Feu, Épée de Lumière,
On l'appela l'Épée qui éveille
Des âges obscurs et de la plus noire des nuits.*

« D'où viennent ces paroles ? demanda Maram.

— Bon, en fait, elles sont tirées d'une chanson beaucoup plus longue qui raconte comment Kalkamesh a forgé l'Épée de Lumière, dit Kane. C'était après la Première Quête quand Morjin avait failli tuer Kalkamesh et s'était emparé de la Pierre de Lumière.

— Vous connaissez la chanson en entier ? demanda Maram à Alphanderry. Vous voulez bien la chanter ? »

Alphanderry hocha la tête, puis il regarda lady Nimaiu et ses suivantes occupées à coiffer ses cheveux emmêlés. Il aurait été grossier de sa part de chanter des paroles que Liljana n'avait aucune chance de traduire assez rapidement et assez fidèlement pour être appréciées. Mais quand lady Nimaiu fut informée de cette difficulté, elle pria Alphanderry de continuer. Elle dit que l'esprit de la chanson transparaîtrait dans sa voix et que c'était ce qui importait. Et alors que tous les Maii se tournaient vers lui, elle l'encouragea d'un sourire et il commença à chanter.

*Quand le Dragon régnait sur la terre
Le vieux guerrier vint à Mesh
Il cherchait à se venger de sa propre main
Et la vengeance amère lui dévorait la chair.*

Pourtant il portait en lui une flamme plus belle,

*Etincelle sacrée, rayonnante, invisible.
Dans sa main, dans son cœur brillait à jamais
Le Feu des Galadins.*

*Il apporta cette flamme au royaume
Des cygnes et des étoiles, et des monts sous la lune,
Où coulaient les rivières entre chênes et ormes
Où les guerriers de diamants appelaient leur épée âme.*

*Le guerrier se rendit alors à Godhra
Près de l'ancien lac d'argent.
Par la force de l'esprit, par la forge et le feu
Il jura de fabriquer une épée sacrée.*

*Alkaladur ! Alkaladur !
Epée de Feu, Epée de Lumière,
On l'appela l'Epée qui éveille
Des âges obscurs et de la plus noire des nuits.*

*Pas de noble métal, de gemme ni de pierre –
Sa lame fut forgée dans une matière plus belle ;
D'une nature rare et d'aspect inconnu,
Le cristal secret depuis toujours recherché.*

*Le silustria, pareil à l'acier argenté,
Pareil à la soie et à l'éclat figé du diamant,
Le silustria marqué du feu de l'ange
Et par le souffle des anges poli.*

*Il lui fallut dix ans pour forger cette épée,
Dix ans pour donner une forme au cristal,
La lame il trempa dans son sang et ses larmes,
Et dans cette épée, son âme il laissa.*

*Avec un diamant en guise de pommeau
Et une garde en jade noir ornée de cygnes,
Elle était incrustée de sept pierres brillantes :
Des diamants blancs reflétant les étoiles.*

*Alkaladur ! Alkaladur !
Epée de Vérité, Lame d'argent,
On l'appela l'Epée qui triomphe
Des mensonges amers préférés par les hommes.*

*Avec Aramesh il partit à la guerre
Sur le champ gorgé de sang de Sarburn ;
Parmi les chevaliers entre bois et collines
Il chargea brandissant son épée vengeresse.*

*Le cœur battant, il chercha l'ennemi,
La Bête qui vola la Pierre de Lumière ;
Dans l'éclat de l'acier, dans la boue rougie
Il le poursuivit le jour et la nuit.*

*L'épée d'argent, faite de lumière d'étoile,
Chercha ce qui fait la lumière stellaire,
En sa présence elle flamboya, se réchauffa
Jusqu'à briller d'un blanc étincelant.*

*Et là, sur le champ de bataille de Sarburn,
Parmi les mourants et les morts,
Les lords tués et les rois détrônés,
Le Dragon comprit son destin et s'enfuit.*

*Alkaladur ! Alkaladur !
Epée visionnaire, Epée du Destin,
On l'appela l'Epée qui prédit
La mort à tous ceux qui règnent par la haine.*

*Le Dragon se réfugia alors à Tria,
Derrière les murs de pierre parsemés d'étoiles.
Le vieux guerrier jurant vengeance,
Le poursuivit jusqu'à son trône de Dragon.*

*Mais le roi Aramesh vint aussi
À la fin du terrible combat.
Pris de pitié malgré ses blessures,
Il épargna la vie du Dragon.*

*Le roi récupéra alors la coupe en or,
Brisant ainsi l'amitié bénie par les étoiles.
L'âme du guerrier se remplit d'amertume,
Et il jeta l'épée à la mer.*

*Et elle demeura là, sous les vagues,
À travers les âges nouveaux et anciens.
Mais comme il est dit dans les grottes antiques,
La gelstei d'argent cherche la gelstei d'or.*

*Alkaladur ! Alkaladur !
La Lame Eternelle, l'Épée immortelle,
Qu'on appela l'Épée qui libère,
Sera rendue à celui dont le cœur est pur.*

Alphanderry se tut et fixa mon épée ; je la fixai moi aussi et tous ceux qui étaient réunis autour du lac firent de même.

Maram hocha lentement la tête. Puis il regarda Kane et dit : « Si c'est bien Kalkamesh qui a jeté l'épée dans la mer, furieux que le roi Aramesh ait laissé la vie sauve à Morjin, c'est un hasard extraordinaire que la mer l'ait charriée sur un millier de milles jusqu'à cette île où elle s'est prise dans les filets d'Elkaiu.

— Ha, un hasard ! s'écria Kane. Il y a bien plus que du hasard dans tout ça. »

Alphanderry demanda alors à Liljana de raconter l'histoire de l'épée en langue maiienne, et elle s'exécuta. Quand elle eut fini, lady Nimaiu contempla longuement l'épée. « Maintenant, je comprends pourquoi elle est restée aussi longtemps dans l'eau du lac, et peut-être plus longtemps encore dans la mer. Cette épée a dû voir beaucoup de sang. »

Autrefois, peut-être, pensai-je. Mais à ce moment-là, tandis que je présentais sa lame argentée au soleil, l'épée reflétait si parfaitement sa lumière qu'il semblait que rien ne pourrait jamais la souiller ni ternir sa beauté.

Maître Juwain, qui retournait les idées dans sa tête avec plus de persévérance que le vent jouant avec une feuille, hocha sa tête chauve en direction de l'épée. « Ce doit être l'Épée qui éveille dont parle la chanson. Mais nous devons nous en assurer avant que Val ne se l'approprie.

— Mais, maître, comment pouvons-nous en être plus sûr ? demanda Maram.

— Eh bien, il y a un test à faire, répondit maître Juwain. S'il s'agit vraiment de silustria et non de quelque autre gelstei de moindre importance ou d'un alliage, elle devrait triompher de cette épreuve.

— Quelle épreuve ? demandai-je sèchement.

— La gelstei d'argent est réputée pour sa dureté – c'est la plus dure des pierres, la Pierre de Lumière exceptée. »

Il me fit signe de tenir mon épée à plat, lame dirigée vers le sol afin de mieux la voir. « La mer l'a charriée sur un millier de milles dans les rochers et les sables. Est-elle rayée ? Distinguez-vous des marques ? »

Je tournai et retournai l'épée en essayant de discerner sur sa lame étincelante la moindre trace de griffure ou d'éraflure. Mais elle était

aussi lisse que la surface immobile d'un lac de montagne.

« Le silustria est dur – plus dur que le diamant, dit maître Juwain en regardant les deux pierres scintillantes sur ma bague de chevalier. Pourquoi ne vous servez-vous pas de vos brillants pour essayer de rayer cette lame ? »

Je contemplai de nouveau l'éclat merveilleux de l'épée. Je n'avais pas plus envie de la rayer que je n'avais envie de m'égratigner l'œil.

« Il faut faire le test, Val. Il faut qu'on sache. »

Oui, pensai-je, il le faut. Fermant le poing, je posai les diamants sur la lame et traçai un petit arc de cercle en travers près de la garde. L'argent demeura intact. Pour plus de précision, je choisis alors l'une des pierres. L'endroit où trois de ses facettes se rejoignaient formait une pointe que j'appuyai aussi fort que possible contre la lame tout en m'efforçant d'enfoncer le diamant et de le faire glisser sur toute la longueur de l'épée. Mais il passa dessus comme la lumière sur un miroir et ne laissa pas la moindre marque.

« Alkaladur, dit maître Juwain avec déférence. C'est bien l'Epée de Lumière. »

Notre cérémonie ayant pris fin, de nombreux Maii descendirent pour nous féliciter et voir de plus près l'épée miraculeuse qui était restée si longtemps dans leur lac sans qu'ils le sachent. Tous tendaient le cou pour l'apercevoir, mais personne n'essaya de la toucher. De toute façon, je ne les aurais pas laissés faire.

« Il y a des vers de la chanson que j'aimerais bien comprendre, dit Maram en venant près de moi. Qu'est-ce que ça veut dire, la gelstei d'argent cherche la gelstei d'or ? »

— Hummm, c'est pourtant clair, dit Atara. Vous n'avez pas écouté ce qu'Alphanderry a raconté ? »

Les yeux fixés sur l'épée, elle chanta :

*L'épée d'argent, faite de lumière d'étoile.
Chercha ce qui fait la lumière stellaire,
En sa présence elle flamboya, se réchauffa
Jusqu'à briller d'un blanc étincelant.*

« Oui, je vois, fit maître Juwain en frottant son crâne luisant. Les vers disent la vérité. Certains prétendent que la Pierre de Lumière, loin de venir simplement des étoiles, est leur source de lumière. On sait que la gelstei d'argent fut d'abord recherchée pour tenter de forger l'or. C'est pourquoi elle entre en profonde résonance avec lui. On dit qu'elle aime la Pierre de Lumière comme un miroir aime le soleil. Mais je ne sais pas si elle flamboie vraiment en sa présence, comme le prétend la chanson.

« Pourquoi est-ce qu'on n'essaierait pas ? grommela Kane.

— C'est une excellente idée, dit maître Juwain. Mais comment ? Je crois que le Peuple de la Mer a dit la vérité : il y avait bien une grande gelstei sur cette île. Mais apparemment, ce n'était pas la Pierre de Lumière. »

Je croyais moi aussi que les grandes baleines avaient dit la vérité. Mais cela ne m'empêcha pas de me tourner vers le temple.

« Pourquoi ne dirigez-vous pas l'épée dans sa direction ? » me suggéra Kane.

Je fis ce qu'il me disait et tendis la pointe de l'épée vers les colonnes du temple derrière nous, au sud. Mais la lame d'argent, bien que merveilleusement lumineuse, ne parut pas briller davantage, pas même légèrement.

« Elle n'est pas là, marmonna Maram. Je ne crois pas qu'elle y soit. »

Tout le monde se tut et Liljana en profita pour expliquer à lady Nimaiu et aux Maii ce que nous tentions de faire. Puis maître Juwain, qui se grattait la tête, le regard toujours fixé sur l'épée, me dit : « Il serait peut-être utile que vous méditiez, Val. On dit aussi ceci du silustria. » Et il récita :

*Pour utiliser la pierre d'argent,
L'âme doit être en paix ;
L'esprit doit être clair,
Libre de toute peur.*

Tandis que je contemplais le reflet de mes yeux sombres sur la surface polie de l'épée, je me rappelai ce que maître Juwain m'avait un jour enseigné sur la gelstei d'argent : c'était la pierre de l'âme et donc de l'esprit qui en émanait. À cet instant, alors que des milliers de personnes avaient le regard fixé sur moi et sur cette épée inespérée qui attirait les rayons du soleil matinal, mon esprit était tout sauf clair.

« Pourquoi n'essayez-vous pas la septième méditation de la lumière ? » suggéra maître Juwain.

Je fis ce qu'il disait. Tandis que les abeilles bourdonnaient dans les parterres de fleurs sur la rive ouest du lac, je fermai les yeux et imaginai un diamant parfait flottant dans l'air. Ce diamant, c'était moi. Rien ne pouvait altérer son matériau incroyablement dur – certainement pas la peur de ne pas retrouver la Pierre de Lumière. Il était taillé de milliers de facettes dont chacune laissait passer les rayons du soleil avec une parfaite transparence. Ceux-ci se rejoignaient en son cœur en forme d'étoile pour y briller d'un feu éclatant qui devenait de plus en plus éblouissant et...

« Eh bien, on dirait qu'il n'y a rien, dit maître Juwain dont la voix semblait venir de très loin. Rien du tout. »

Je rouvris les yeux et ne vis aucun changement sur la lame.

« Finalement, la Pierre de Lumière n'est pas sur l'île, dit Maram. (Découragé, il marmonna :) Peut-être même qu'elle n'est nulle part. Peut-être que tes frères avaient raison et qu'elle a été détruite.

— Non, c'est impossible, répondis-je. Je le sens, Maram. Je sais qu'elle existe, quelque part sur Ea. »

Là-dessus, me pénétrant de nouveau de l'image du diamant, je tendis l'épée en direction du Jardin de la Vie, à l'ouest. Mais sa lame ne brilla pas davantage.

« Continuez, Val, m'encourageait Kane. Essayez une autre direction. »

Lentement, je hochai la tête. Puis je levai l'épée vers la montagne fumante, au nord, avec aussi peu de succès.

« Continuez, Val, continuez. »

Je desserrai ma prise sur la garde ornée de cygnes afin que les sept diamants incrustés dans le jade ne m'entament plus aussi douloureusement les mains, puis je tendis celle qu'on appelait l'Epée qui éveille, vers l'est, cette partie du monde où se lève l'étoile du matin.

« Elle flamboie ! s'écria soudain Kane. Est-ce que vous la voyez flamboyer ? »

Devinant alors que vider mon esprit ne suffisait pas, j'ouvris mon cœur à Alkaladur comme j'aurais pu l'ouvrir à mes frères dans un rare moment de confiance. La flamme gagna alors en intensité, purifiant et reforgeant à la fois l'épée que je portais secrètement en moi depuis ma naissance. Je sentis les deux épées, l'extérieure et l'intérieure, résonner comme des cristaux parfaitement accordés égrenant une mélodie plus vieille que le temps. Ce fut comme si chacune stimulait l'essence de l'autre et qu'elles se mettaient à l'unisson, comme si une lumière ardente passait et repassait sur toute la longueur de l'épée et du haut en bas de ma colonne vertébrale avant de ressortir par mon cœur et de suivre la ligne de mes bras tendus loin devant moi pour rejoindre Alkaladur.

« Elle flamboie ! hurla Kane. Elle flamboie ! »

J'ouvris les yeux et vis l'épée d'argent briller faiblement, comme illuminée de l'intérieur. Quand mes bras tremblèrent et que la pointe de l'épée, légèrement trop au sud, se déplaça vers l'est, sa lumière fit de même.

« Bon, dit Kane, la Pierre de Lumière se trouve quelque part à l'est. Mais il semble qu'elle soit encore loin. »

À l'est, pensai-je, il y a le Détroit du Dragon, Surrapam et les imposantes Montagnes du Croissant. Et plus loin, Eanna, Yarkona et l'ancienne bibliothèque de Khaisham. Encore plus loin, les Montagnes Blanches de Sakai, plus grandioses encore, et les plaines du Wendrush.

Et pour finir, les Montagnes du Levant de Mesh.

Les Maii, qui connaissaient les splendeurs de la terre mais n'avaient jamais rien vu de tel, se rapprochèrent pour examiner mon épée, émerveillés. Quand Liljana eut expliqué à lady Nimaiu ce qu'était la gelstei d'argent, celle-ci hocha la tête et me dit en souriant : « Apparemment, Sar Valashu, vous ne quitterez pas notre île les mains vides.

— Non, lady Nimaiu, et je vous en remercie.

— Mais vous devez quand même partir, n'est-ce pas ? »

Je tournai les yeux vers Atara et Kane et nos autres compagnons, puis revins vers elle et répondis : « Oui, il le faut.

— Mais auparavant, vous accepterez bien de partager un repas avec nous, n'est-ce pas ? »

Je jetai un coup d'œil au soleil qui était maintenant haut dans le ciel. La *Chouette blanche* partirait le lendemain avec la marée du matin.

« Oui, dis-je, ce sera un honneur de dîner avec vous. »

Tandis que les Maii commençaient à s'éloigner en direction du temple où devait se tenir le banquet, elle me serra affectueusement dans ses bras. Puis elle toucha la lame d'Alkaladur de son doigt blessé et me regarda de ses yeux noirs et brillants.

Le temps était venu pour moi de ranger mon épée. Mais je devais d'abord ôter l'ancienne. Le cœur rempli de tristesse, je contemplai ce qu'il en restait. Toutefois, je ressentais en même temps une grande joie, et avec la permission de lady Nimaiu, je jetai les morceaux de ma kalama loin dans le lac. Ils s'enfoncèrent dans les profondeurs bleues sans laisser de trace. Ensuite, je glissai Alkaladur dans son fourreau. Elle était parfaitement adaptée. Nous partîrions donc vers l'est, pensai-je en posant ma main sur la garde ornée de cygnes, vers le soleil levant.

Annexes

ARMOIRIES

LES NEUF ROYAUMES

Les armoiries de l'écu et du surcot des guerriers des Neuf Royaumes diffèrent de celles des autres terres à deux égards. Premièrement, elles sont généralement plus simples, avec un seul meuble en relief sur un champ d'une seule couleur. Deuxièmement, chaque combattant, du simple guerrier aux grades de chevalier, maître et lord et jusqu'au roi lui-même, a le droit de porter les armes de sa famille.

Il n'y a ni marque ni insigne d'allégeance à quelque lord que ce soit, sauf au roi. La fidélité au souverain régnant apparaît sur la bordure de l'écu sous la forme d'un champ de la même couleur que celui du roi et d'une reprise du motif du meuble du roi. Ainsi, par exemple, du simple guerrier au lord, tous les combattants d'Ishka arborent une bordure d'écu rouge avec des ours blancs autour des armes qui lui ont été transmises. À l'exception des lords d'Anjo, seuls les rois et les familles royales des Neuf Royaumes portent des écus et des surcots sans bordure.

À Anjo, bien qu'il y ait toujours un souverain en titre à Jathay, les lords des autres régions ont fait sécession pour asseoir leur propre autorité. Ainsi, par exemple, le baron Yashur de Vishal arbore un écu d'un seul vert blasonné d'un croissant de lune blanc, sans bordure, comme s'il était déjà roi ou aspirait à l'être.

Autrefois, tous les rois Valari portaient les sept étoiles de la constellation du Cygne sur leur écu en souvenir des Elijins et des Galadins auxquels ils devaient allégeance. Mais au moment de la Seconde Quête de la Pierre de Lumière, seule la Maison Elahad a les sept étoiles d'argent dans SOL emblème.

Dans les armoiries des Neuf Royaumes, le blanc et l'argent sont utilisés indifféremment tout comme l'argent et l'or. Les écussons, meubles plus petits qui distinguent les individus d'une lignée, d'une maison ou d'une famille, sont généralement placés à la pointe de l'écu.

Mesh

Maison Elahad - champ noir ; un cygne argent aux ailes déployées regarde les sept étoiles d'argent de la constellation du Cygne.

Lord Harsha - champ bleu ; lion or rampant remplissant presque tout l'écu.

Lord Tomovar - champ argent ; tour noire.

Lord Tanu - champ argent ; noir, aigle bicéphale.

Lord Raasharu - champ or ; rose bleue. *Lord Navaru* - champ bleu ; soleil or.

Lord Juluval - champ or ; trois roses rouges.

Lord Durrivar - champ rouge ; taureau blanc.

Lord Arshan - champ argent ; trois étoiles bleues.

Ishka

Roi Hadaru Aradar - champ rouge ; grand ours blanc.

Lord Mestivan - champ or ; dragon noir.

Lord Nadhru - champ vert ; trois épées blanches aux pointes en contact tournées vers le haut.

Lord Solhtar - champ rouge ; soleil or.

Athar

Roi Mohan - champ or ; cheval bleu. **Lagash**

Roi Kurshan - champ bleu ; arbre de vie blanc. **Wass**

Roi Sandarkan - champ noir ; deux épées d'argent en croix. **Taron**

Roi Waray - champ rouge ; cheval ailé blanc. **Kaash**

Roi Talanu Solaru - champ bleu ; tigre des neiges blanc. **Anjo**

Roi Danashu - champ bleu ; dragon or.

Duc Gorador Shurvar de Daksh - champ blanc ; cœur rouge.

Duc Rézu de Rajak - champ blanc ; faucon vert.

Duc Barwan d'Adar - champ bleu ; chandelle blanche.

Baron Yashur de Vishal - champ vert ; croissant de lune blanc.

Comte Rodru Narvu de Yarvanu - champ blanc ; deux lions rampants verts.

Comte Atanu Tuval d'Onkar - champ blanc ; feuille d'érable rouge.

Baron Yuval de Naïesh - champ noir ; flûte dorée.

ROYAUMES LIBRES

Comme pour les Neuf Royaumes, le motif de la bordure reprend le champ et le meuble du souverain régnant. Mais dans les Royaumes libres, seuls les nobles et les chevaliers sont autorisés à arborer des armoiries sur leur écu et leur surcot. Les simples soldats portent deux écussons : le premier, généralement sur le bras droit, porte l'emblème de leur roi et le second, sur le bras gauche, porte celui du baron, duc ou chevalier auquel ils ont prêté serment d'allégeance.

Dans les maisons des Royaumes libres, à l'exception des cinq anciennes familles de Tria qui ont fourni à l'Alonie la plupart de ses

rois, les armoiries offrent généralement des motifs plus compliqués et plus géométriques que dans les Neuf Royaumes.

Alonie

Maison de Narmada - champ bleu ; caducée or.

Maison d'Eriades - champ divisé par bandes ; haut bleu, bas blanc ; étoile blanche sur bleu, étoile bleue sur blanc.

Maison de Kirriland - champ blanc ; corbeau noir.

Maison d'Hastar - champ noir ; deux lions rampants or.

Maison de Marshan - champ blanc ; étoile rouge dans cercle noir.

Baron Narcavage d'Arngin - champ blanc ; bande rouge ; chêne noir en bas ; aigle noir en haut.

Baron Maruth d'Aquantir - champ vert ; croix or ; deux flèches or sur chaque quadrant.

Duc Ashvar de Raanan - champ or ; motif répété d'épées noires.

Baron Monêeer d'Iviendenhall - écu quadrillé blanc et noir.

Comte Muar d'Iviunn - champ noir ; croix blanche d' Ashtoreth.

Duc Malaîam de Tarlan - champ blanc ; croix de Saint-André noire ; roses rouges se répétant sur quadrants blancs.

Eanna

Roi Hanniban Dujar - champ or ; croix rouge ; lions rampants bleus sur chaque quadrant or.

Surrapam

Roi Kaiman - champ rouge ; croix de Saint-André blanche ; étoile bleue au centre.

Thalu

Roi Aryaman - Gironné noir et blanc ; épées blanches sur les quatre secteurs noirs.

Délu

Roi Santoval Marshayk - champ vert ; deux lions rampants or affrontés.

Îles Elyssu

Roi Théodor Jardan - champ bleu ; dauphins saillants argent se répétant.

Nédu

Roi Tal - champ bleu ; croix or ; aigle volant or sur chaque quadrant bleu.

Dans ces terres, à une exception près, seul Morjin lui-même porte ses propres armoiries : un grand dragon rouge sur un champ or. Les rois qui lui ont juré fidélité - les rois Orunjan et Arsu - ont été forcés d'abandonner leurs anciennes armoiries et d'arborer un dragon rouge un peu plus petit sur leur écu et leur surcot. Les prêtres Kallimuns qui ont été faits rois ou qui ont conquis des royaumes au nom de Moijin - les rois Mansul et Yarkul, le comte Ulanu - arborent également cet emblème, mais ils en sont fiers.

Les nobles qui servent ces rois portent des dragons légèrement plus petits et les chevaliers qui les servent des dragons encore plus petits. Les simples soldats portent une livrée jaune ornée d'un motif de tout petits dragons rouges qui se répète.

Le roi Angand de Sunguru, en tant qu'allié de Moijin, porte les armes de sa famille comme tout roi libre.

Les rois d'Hespéru et d'Uskudar ont été autorisés à garder leurs armoiries familiales pour preuve de leur royauté bien qu'ils aient rendu les armes.

Sunguru

Roi Angand - champ bleu ; cœur ailé blanc. **Uskudar**

Roi Orunjan - champ or ; *Va* dragon rouge. **Karabuk**

Roi Mansul - champ or ; % dragon rouge. **Hespéru**

Roi Arsu - champ or ; *Va* dragon rouge. **Galda**

Roi Yarkul - champ or ; *Va* dragon rouge. **Yarkona**

Comte Ulanu - champ or ; *Va* dragon rouge.

LES GELSTEI

LA GELSTEI D'OR

L'histoire de la gelstei d'or appelée Pierre de Lumière, est entourée de mystère. La plupart des gens croient à la légende d'Elahad, à savoir, que ce roi Valari du Peuple des Etoiles a fabriqué la Pierre de Lumière et l'a apportée sur la terre. Cependant, certaines confréries enseignent que ce sont les Elijins ou les Galadins qui l'ont faite. D'autres que ce sont les mythiques Ieldras, sortes de dieux, qui l'ont faite il y a des millions d'années. Quelques-uns maintiennent que la Pierre de Lumière est un objet transcendant immatériel datant de l'origine des temps et qu'en tant que tel, elle a toujours existé et existera toujours, comme l'Unique ou l'univers lui-même. Il y a aussi des gens pour croire que cette coupe en or, la plus grande de toutes les gelstei, a été fabriquée à Ea au grand Âge de la Loi.

La Pierre de Lumière est l'image de la lumière solaire, du soleil, et

par conséquent de l'intelligence divine. Elle a la forme d'une simple coupe en or parce qu'elle contient en elle tout l'univers. Quand elle est activée par un être suffisamment puissant, l'or devient transparent comme un cristal et émet de la lumière comme le soleil. En se reliant au pouvoir infini de l'univers, à l'Unique, elle émet une lumière équivalente à celle de dix mille soleils. Enfin, sa lumière est pure, claire et infinie - c'est la lumière de la conscience pure. La lumière dans la lumière, la lumière dans toute chose, la lumière qui est toutes les choses. La Pierre de Lumière stimule la conscience elle-même et ce pouvoir qu'elle a de se replier sur elle-même pour se changer en matière et de se redéployer ensuite en une infinité de possibilités. Elle permet à certains êtres humains de canaliser et d'amplifier ce pouvoir. Son pouvoir est infiniment plus grand que celui des gelstei rouges, les pierres de feu. En effet, la Pierre de Lumière permet de contrôler toutes les autres gelstei, la verte, la violette, la bleue, la blanche, la noire et peut-être la gelstei d'argent - et potentiellement la matière, l'énergie, l'espace et le temps. Le secret ultime de la Pierre de Lumière est que comme conscience et substance de l'univers, on la trouve dans chaque être humain, intimement mêlée à chaque âme. Comme dit le *Saganom Elu*, c'est le joyau parfait à l'intérieur du lotus qu'abrite le coeur humain.

La Pierre de Lumière a de nombreux pouvoirs particuliers et chacun trouve en elle son propre reflet. Ceux qui cherchent la guérison sont guéris. À d'autres, elle rappelle leur véritable nature et leur véritable origine parmi le Peuple des Etoiles ; d'autres encore, dans leur soif d'immortalité, ne trouvent que l'enfer de la vie éternelle. Certains, comme Morjin ou Angra Mainyu, sont aveuglés par sa lumière éblouissante et terrible. Les possibilités d'une mauvaise utilisation par des êtres aussi déraisonnables sont immenses : car enfin, elle a le pouvoir de faire exploser le soleil et de détruire les étoiles, et peut-être l'univers dans sa totalité.

Utilisée correctement, la Pierre de Lumière peut stimuler l'évolution de tous les êtres. Dans sa lumière, ceux qui appartiennent au Peuple des Etoiles peuvent se transcender pour atteindre leur nature supérieure d'ange tandis que les anges se transforment en archanges. Et les Galadins eux-mêmes, lorsqu'ils veulent créer, peuvent utiliser la Pierre de Lumière pour inventer de nouveaux univers tout entiers.

La Pierre de Lumière est immédiatement activée par la conscience individuelle, l'inconscient collectif et l'énergie des étoiles. Elle retrouve une certaine activité dans des périodes clés, comme quand les Sept Soeurs montent dans le ciel, par exemple. Ses pouvoirs les plus transcendants se manifestent quand elle est en présence d'un être éclairé et/ou quand la terre entre dans le Rayon d'or.

On ne sait pas s'il existe plusieurs Pierres de Lumière dans l'univers ou s'il n'y en a qu'une qui a la faculté d'apparaître en même temps dans différents endroits. L'un des plus grands mystères de la Pierre de Lumière est que sur Ea, elle ne peut être utilisée que par un être humain, homme, femme ou enfant, pour atteindre son but le plus noble : apporter la lumière sacrée aux autres et éveiller la nature angélique de chaque être. Ni les Elijins ni les Galadins que sont les archanges, ne possèdent cette faculté particulière. Seul un très petit nombre de personnes appartenant au Peuple des Etoiles en bénéficie.

Ces êtres rares sont les Maîtres qui voient le jour tous les quelques milliers d'années environ pour apporter leurs lumières au monde. Rejetant toute illusion, ils perçoivent l'Unique dans toutes les choses et voient dans toutes les choses une manifestation de l'Unique. C'est pourquoi ce sont les ennemis mortels de Morjin, de l'Ange des Ténèbres et autres Seigneurs des Mensonges.

LES GRANDES GELSTEI

LA GELSTEI D'ARGENT

La gelstei d'argent est faite dans un matériau merveilleux appelé silustria. Ce cristal ressemble à de l'argent pur mais il est plus brillant et reflète davantage la lumière. Selon la manière dont elle est forgée, la gelstei d'argent peut être beaucoup plus dure que le diamant.

La gelstei d'argent est la pierre de la réflexion, et donc de l'âme, car l'âme est la partie de l'homme qui reflète la lumière de l'univers. Cette gelstei reflète et magnifie les pouvoirs de l'âme, y compris ceux de l'esprit : la logique, le raisonnement, le calcul, la conscience, la mémoire ordinaire, le jugement et la perspicacité. Elle peut conférer à ceux qui l'utilisent une vision holistique : la capacité de voir des scénarios entiers et de parvenir à des conclusions étonnantes à partir de quelques détails ou indices seulement. Ses pouvoirs les plus nobles permettent de voir comment l'âme individuelle doit s'aligner sur l'âme universelle afin que le destin puisse se réaliser.

Grâce à son pouvoir réfléchissant, la gelstei d'argent peut être utilisée pour se protéger contre les diverses énergies, qu'elles soient vitales, mentales ou physiques. À d'autres époques, on lui a donné la forme d'armes et d'armures comme des épées, des cottes de mailles et des boucliers. Elle ne confère pas de pouvoir sur les autres, ni au niveau du corps ni au niveau de l'esprit, mais elle peut être utilisée pour stimuler la réflexion d'un autre individu et se révèle donc un excellent outil pédagogique menant à la connaissance et à la découverte de la vérité. Une épée fabriquée en gelstei d'argent peut pourfendre tout ce qui est physique comme l'esprit pourfend

l'ignorance et les ténèbres.

Sa composition fondamentale la rapproche de la gelstei d'or. C'est l'une des deux pierres nobles.

LES GELSTEI BLANCHES

Ces pierres sont appelées blanches, mais elles ont généralement l'apparence transparente du diamant. À l'Âge de la Loi, on a donné à nombre d'entre elles la forme d'une boule de cristal afin qu'elles puissent être utilisées par les prophétesses. C'est pour cette raison qu'elles sont souvent appelées « boules de prophétesses ».

Ce sont les pierres de la clairvoyance : elles permettent de percevoir les événements à distance à la fois dans le temps et dans l'espace. Elles sont parfois utilisées par des commémorateurs pour mettre au jour des secrets du passé. Les kristei, comme on les appelle, ont aidé les maîtres guérisseurs des confréries à lire l'aura des malades afin de leur redonner force et santé.

LES GELSTEI BLEUES

La fabrication des gelstei bleues ou blestei sur Ea remonte au moins à l'Âge de la Mère. La couleur de ces cristaux va du bleu cobalt au lumineux bleu lapis. On leur a donné diverses formes : amulettes, coupes, figurines, bagues, entre autres.

Les gelstei bleues stimulent et approfondissent toutes sortes de savoir et de communication. Elles apportent une aide précieuse aux télépathes et à ceux qui disent la vérité et confèrent une grande réceptivité à la musique, à la poésie, à la peinture, aux langues et aux rêves.

LES GELSTEI VERTES

La Pierre de Lumière mise à part, ce sont les plus vieilles gelstei. Plusieurs livres du Saganom Elu racontent comment le Peuple des Etoiles a apporté avec lui sur Ea douze de ces pierres vertes. Les varistei ressemblent à de magnifiques émeraudes ; généralement, elles sont taillées ou cultivées en forme de baguettes ou d'astragales et leur taille varie de l'épingle ou de la perle à la grosse pierre de près d'un pied de long.

Les gelstei vertes communiquent avec l'énergie vitale des plantes, des animaux et de la terre. Ce sont des pierres guérisseuses qui peuvent être utilisées pour stimuler, renforcer et allonger la vie. Tout comme les gelstei violettes peuvent être utilisées pour donner de nouvelles formes aux cristaux et à d'autres matières inanimées, les

gelstei vertes ont des pouvoirs sur la forme des êtres vivants. On dit que dans les Âges Perdus, les maîtres des varistei les utilisaient pour créer de nouvelles races d'hommes (et parfois des monstres), mais on pense que ce savoir-faire a disparu depuis longtemps.

Ces cristaux confèrent une grande vitalité à ceux qui les utilisent en harmonie avec la nature ; ils peuvent ouvrir les chakras du corps et éveiller l'énergie des kundalini afin que l'être vibre de tout son corps et de toute son âme avec plus d'intensité.

LES GELSTEI ROUGES

Les gelstei rouges, également appelées pierres tuaoi ou pierres de feu, sont des cristaux rouge sang avec la couleur et l'apparence des rubis. Elles sont souvent en forme de baguettes d'un pied de long au moins, mais durant l'Âge de la Loi, on en a fait de beaucoup plus grandes. La plus grande jamais fabriquée était l'Aiguille d'Eluli qui mesurait cent pieds de long et se trouvait au sommet de la Tour du Soleil. On disait qu'elle lançait sa lumière flamboyante dans les cieux comme un phare appelant le Peuple des Etoiles à revenir sur terre.

Les pierres de feu stimulent, canalisent et contrôlent les énergies physiques. Elles utilisent les rayons du soleil ainsi que les courants magnétiques et telluriques pour générer des rayons de lumière, des éclairs, de la chaleur ou du feu. On les considère comme les plus dangereuses des gelstei ; on dit qu'une grande pyramide de gelstei rouges produisit un éclair terrible qui coupa en deux le monde d'Iviunn et détruisit son étoile.

LES GELSTEI NOIRES

Les gelstei noires ou baalstei sont des cristaux noirs comme l'obsidienne. Nombre d'entre elles sont en forme d'oeil aplati ou rond comme une grosse bille. Elles dévorent la lumière et sont les pierres de la négation.

Nombreux sont ceux qui croient que ce sont des pierres maléfiques, mais elles ont été créées dans le but noble et grand de contrôler l'éclair terrifiant des pierres de feu. Elles ont le pouvoir d'éteindre le feu de la matière et des cristaux vivants comme les gelstei. Correctement utilisées, elles peuvent contrecarrer les effets de toutes les autres sortes de gelstei à l'exception des gelstei d'or et d'argent sur lesquelles elles n'ont aucun pouvoir.

Leur pouvoir sur les choses vivantes est la plupart du temps utilisé à des fins malveillantes. Les prêtres Kallimuns et les autres serviteurs de Morjin comme les Gris s'en servent comme une arme pour attaquer les gens physiquement, mentalement et spirituellement en les vidant

littéralement de leur énergie vitale et de leur volonté. C'est ainsi que les pierres noires peuvent être utilisées pour provoquer la maladie, la dégénérescence et la mort.

On pense même que les baalstei peuvent être potentiellement plus dangereuses que les pierres de feu. En effet, dans les *Origines*, on parle d'un endroit complètement noir qui est à la fois la négation et la source de toutes choses. De cet endroit viendraient peut-être le feu et la lumière de l'univers. On dit qu'avant d'être emprisonné dans le monde de Damoom, le Baaloch Angra Mainyu utilisa une grosse gelstei noire pour détruire des soleils entiers lors de son soulèvement contre les Galadins et le règne des Ieldras.

LES GELSTEI VIOLETTES

Les lilastei sont les pierres du modelage et de la création. Elles sont d'un violet vif et apparaissent sous forme de cristaux de taille et d'aspect très différents. Elles ont le pouvoir de libérer la lumière enfermée dans la matière afin que cette matière puisse être modifiée, moulée et transformée. C'est pour cette raison qu'on les appelle parfois pierres des alchimistes dont le rêve, vieux comme le temps, était de transmuter la matière vile en or véritable et de l'utiliser pour fabriquer une nouvelle Pierre de Lumière.

C'est sur les cristaux de toutes sortes que les gelstei violettes ont le plus d'effet, mais surtout sur ceux qu'on trouve dans les métaux et les roches. Elles peuvent libérer les cristaux contenus dans ces substances afin que ceux-ci puissent être plus facilement travaillés. Elles peuvent également être utilisées pour produire des cristaux de grande taille d'une beauté remarquable ; ce sont les pierres façonnantes et productrices dont parle la légende. On raconte que Kalkamesh utilisa une lilastei pour fabriquer le silustria de l'Épée de Lumière Alkaladur.

Certains croient que le pouvoir potentiel de la gelstei violette est très grand et qu'il peut être très dangereux. On sait que des lilastei peuvent « figer » l'eau en un cristal nouveau appelé shatar, clair et dur comme le quartz. Certains craignent que ces gelstei ne soient utilisées pour cristalliser l'eau de la mer et donc pour détruire toute vie sur la terre. On raconte que dans le passé, certains maîtres des pierres qui avaient sondé trop profondément les mystères des lilastei se sont accidentellement transformés eux-mêmes en pierre ; cependant, la majorité des gens pensent qu'il s'agit là d'un récit édifiant appartenant à la légende.

LES SEPT PIERRES OUVRANTES

Si l'on admet que l'objectif de l'homme est de s'élever aux rangs de

Peuple des Etoiles, d'Elijin et de Galadin, on peut classer les sept pierres dites ouvranes parmi les grandes gelstei. D'ailleurs, certains membres des grandes Confréries Blanche et Verte les considèrent ainsi. En effet, chaque pierre ouvranne permet à force d'étude et de travail d'éveiller l'un des chakras du corps, ces centres d'énergie appelés roues de lumière. À mesure que les chakras s'ouvrent, de la base de l'épine dorsale au sommet de la tête, un chemin permettant aux énergies vitales de se relier aux cieux dans un grand éclair appelé feu de l'ange s'ouvre également. Alors seulement, les hommes et les femmes peuvent passer à l'étape suivante nécessaire pour accéder aux rangs plus élevés.

Les pierres ouvranes sont petites, transparentes, de la couleur de leur chakra respectif. On peut facilement les prendre pour des pierres précieuses.

LES PREMIÈRES (également appelées pierres de sang)

Elles sont transparentes, d'un rouge profond comme le rubis. Ces premières pierres ouvrent le chakra du corps physique et stimulent les énergies vitales.

LES DEUXIÈMES (également appelées pierres de la passion ou vieil or)
Ces gelstei sont de couleur orange doré et on les confond parfois avec de l'ambre. Ces deuxièmes pierres ouvrent le chakra du corps émotionnel et stimulent les courants de la perception et de l'émotion.

LES TROISIÈMES (également appelées pierres solaires)

Ces troisièmes pierres sont transparentes et d'un jaune lumineux, comme la citrine ; elles ouvrent le troisième chakra du corps mental et stimulent l'esprit.

LES QUATRIÈMES (également appelées pierres des rêves et du cœur)
Ces pierres magnifiques, transparentes et vert pur comme l'émeraude ouvrent le chakra du cœur. Elles activent ainsi d'autres sensations plus vraies et plus profondes que les émotions du deuxième chakra. Les quatrièmes pierres agissent sur le corps astral et stimulent les rêveurs.

LES CINQUIÈMES (également appelées pierres de l'âme)

D'un bleu lumineux comme le saphir, les cinquièmes pierres ouvrent le chakra du corps éthérique et stimulent la connaissance intuitive ou l'âme.

LES SIXIÈMES (également appelées yeux d'ange)

Les sixièmes pierres sont d'un violet brillant comme l'améthyste. Elles ouvrent le chakra du corps céleste situé entre les yeux et juste au-

dessus, ce qui explique leur nom courant : elles ont le pouvoir de stimuler le don de seconde vue. En effet, ces gelstei stimulent le prophète dans le royaume de la lumière et ouvrent à la voyance, la visualisation et l'intuition.

LES SEPTIÈMES (également appelées couronnes transparentes ou diamants véritables)

Transparentes et brillantes comme le diamant, les septièmes pierres sont parmi les gelstei les plus rares. En effet, certains prétendent qu'il s'agit en fait de diamants parfaits, sans défaut ni tache de couleur. Ces pierres ouvrent le chakra du corps kéthérique et libèrent l'esprit afin qu'il se réunisse avec l'Unique.

LES GELSTEI ORDINAIRES

Au cours de l'Âge de la Loi, des centaines de sortes de gelstei furent fabriquées pour des utilisations allant de ce qu'il y a de plus banal au sublime. Peu ont survécu au passage des siècles. Parmi celles qui existent toujours, il y a :

LES PIERRES RAYONNANTES

Egalement appelées globes rayonnants, ces pierres sont rondes, solides, et ressemblent à des opales de différentes tailles - certaines sont très grosses. Elles produisent une belle lumière douce. Celles qui sont de qualité médiocre doivent être rechargées régulièrement au soleil tandis que celles qui sont de meilleure qualité absorbent la moindre petite lumière de bougie, la retiennent et la restituent en continu.

LES PIERRES DU SOMMEIL

Gelstei aux couleurs changeantes et chatoyantes, les pierres du sommeil ont un effet calmant sur le système nerveux humain. Elles ressemblent un peu à des agates.

LES GARDIENNES

Généralement de couleur rouge sang et opaques comme la cornaline, ces pierres détournent ou écartent les énergies psychiques dirigées sur une personne, c'est-à-dire, les pensées, les émotions, les sorts, et même l'énergie débilitante de la gelstei noire. Quand on possède une gardienne, on peut se rendre invisible aux voyantes et impénétrable aux télépathes.

LES PIERRES D'AMOUR

Souvent appelées ambre véritable, ces gelstei sont parfois confondues

avec les deuxièmes pierres ouvrantes dont elles partagent certaines propriétés. Elles sont spécialement destinées à susciter des sentiments d'attachement et d'amour ; ces pierres d'amour sont parfois réduites en poudre et transformées en potion dans le même but. Ce sont des pierres tendres qui ressemblent beaucoup à l'ambre.

LES PIERRES DE VŒUX

Ces petites pierres, qui ont un peu l'aspect de perles blanches, aident celui qui les porte à se rappeler ses rêves et ses visions du futur ; elles stimulent la volonté de susciter ces visualisations.

LES OS DE DRAGON

Translucides et de couleur ivoire, les os de dragon renforcent les énergies vitales et stimulent le courage - et trop souvent la colère.

LES PLAQUES CHAUDES

Ces plaques chaudes, gris foncé, opaques, sont de très grande taille. Généralement, elles prennent la forme de briques d'un mètre de long. Par leurs pouvoirs et leur utilisation, sinon par leur forme, ces gelstei sont apparentées aux pierres rayonnantes. Elles absorbent directement la chaleur de l'air et la restituent pendant quelques heures ou quelques jours.

LES BILLES MUSICALES

Souvent appelées pierres chantantes, ces gelstei chatoyantes de différentes couleurs, enregistrent et restituent de la musique, reproduisant la voix humaine et tous les instruments. Elles sont très rares.

LES PIERRES DU TOUCHER

Elles sont apparentées aux pierres chantantes et leur ressemblent. Cependant, au lieu d'enregistrer et de jouer de la musique, elles enregistrent et restituent des émotions et des sensations tactiles. Un homme ou une femme qui touche l'une de ces gelstei laissera dessus une trace d'émotions qu'un être sensible pourra lire à son contact.

LES PIERRES DE LA PENSÉE

Ce sont les troisièmes pierres de cette famille et elles sont presque impossibles à distinguer des autres. Elles absorbent et retiennent les pensées comme un vêtement de coton conserve une odeur de parfum ou de transpiration. La capacité de relire ces pensées en touchant cette gelstei est loin d'être aussi rare que la télépathie.

Origines
Mendelin
Sources
Ananke
Chroniques
Commentaires
Voyages
Livre des Etoiles
Livre des Pierres
Livre des Âges
Livre de l'Eau
Peuples
Livre du Vent
Guérisons
Livre du Feu
Lois
Tragédies
Batailles
Livre du Souvenir
Progressions
Sarojin
Livre des Rêves
Baladin
Idylles
Averin
Visions
Ames
Valkariade
Chants
Prophéties de Tria
Méditations
L'Eschaton

LES ÂGES D'EA

Les Âges Perdus (-18 000 à -12 000 ans)
L'Âge de la Mère (-12 000 à -9 000 ans)
L'Âge des Epées (-9 000 à -6 000 ans)
L'Âge de la Loi (-6 000 à -3 000 ans)
L'Âge du Dragon (-3 000 ans à nos jours)

LES MOIS DE L'ANNÉE

Yaradar Marud

Viradar	Soal
Triolet	Ioĵ
Gliss	Valte
Ashte	Ashvar
Soidru	Ségadar

Tables des Matières

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28

REMERCIEMENTS

Remerciements

Je voudrais remercier les personnes les plus proches de ce livre qui lui ont permis d'exister. Mes filles, qui ont effectué avec moi de longues et magiques promenades à travers Ea et dont les questions pertinentes, l'imagination enflammée, les rêves et le plaisir immense ont participé à la création de cette histoire. Mon agent, Donald Maass, pour son enthousiasme débordant, ses suggestions brillantes et son aide dans la mise au point des détails de l'histoire. Et Jane Johnson et Joy Chamberlain, dont les remarques inspirées, le soutien sans réserve et le dur labeur malgré la pression intense, ont donné naissance à ce livre.

{1} Littéralement : Tueuse (N.d.T)

{2} Flick, du verbe *To flicker*: scintiller (N.d.T)